



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Tres Rare

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II B. 1593

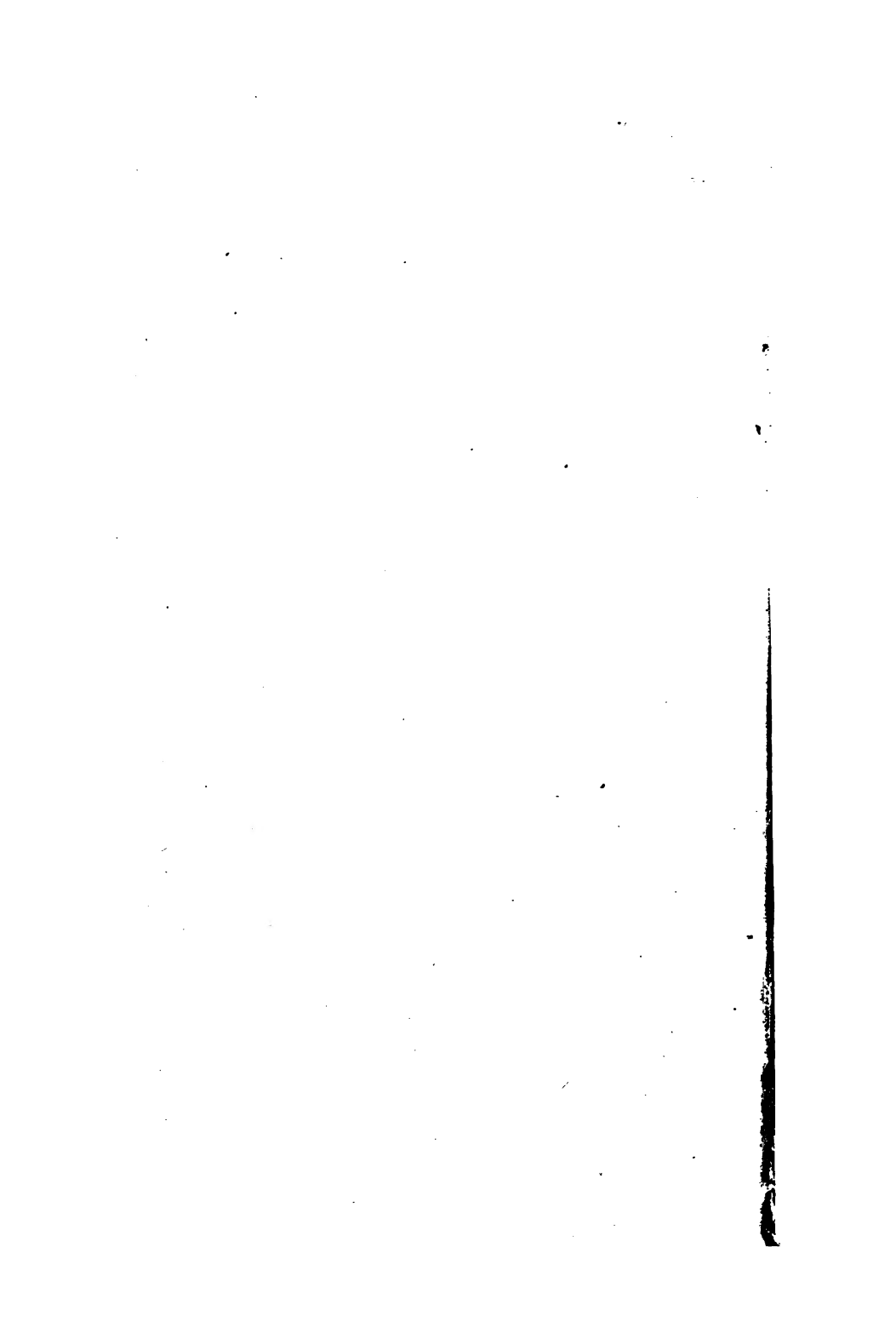
ce

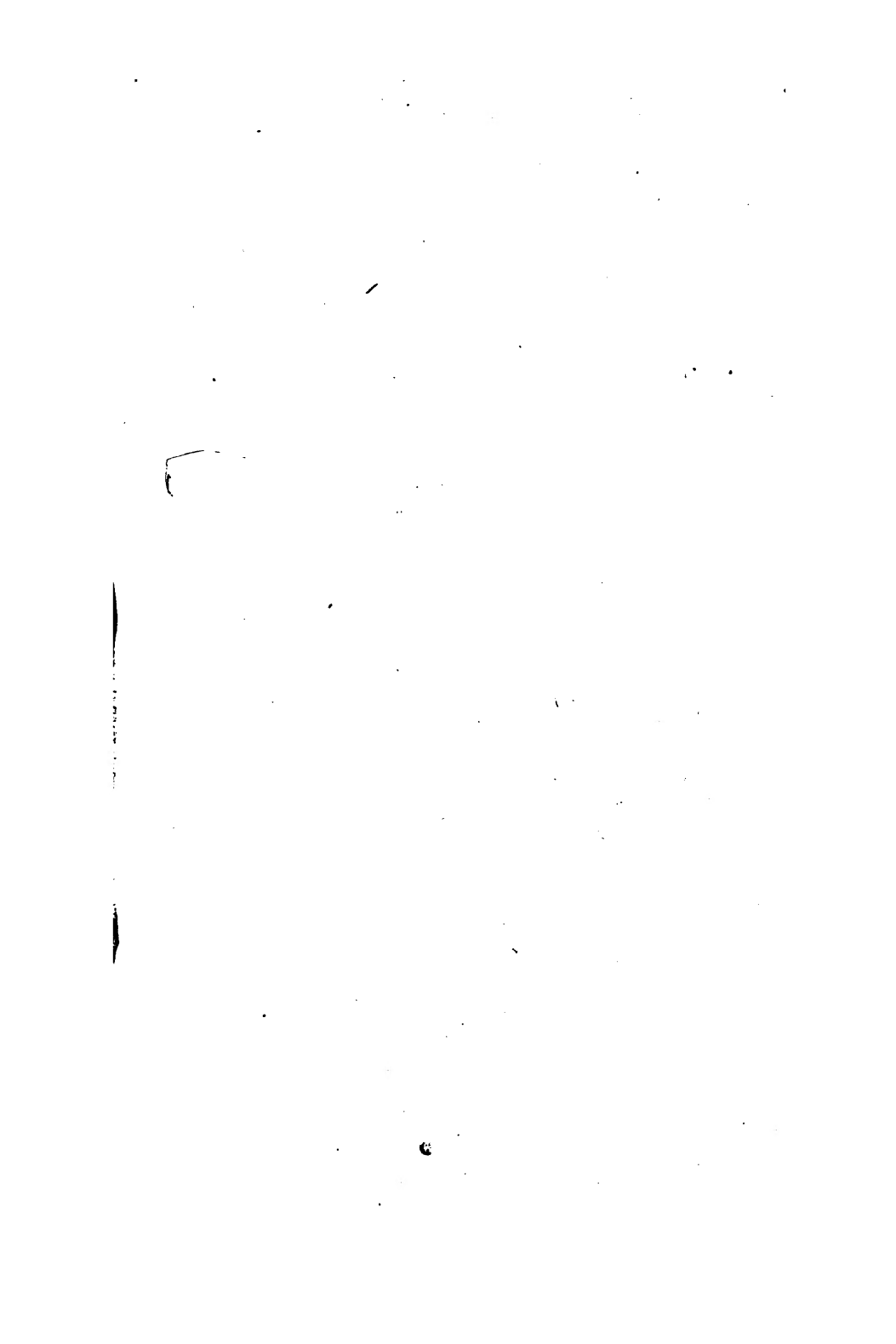
37

857
Pl.

par J.M. Julien, religieux de
Sept-Fonds.

- P







[J.-M. Julien]

LES
ÉTATS GÉNÉRAUX
DE L'AUTRE MONDE,
VISION PROPHÉTIQUE.

Effundam spiritum meum... Senes vestri somnia somniabunt, & juvenes vestri visiones videbunt (Joel, cap. II. v. 28.). Congregabo omnes gentes, & deducam eas in vallem Josaphat : & disceptabo cum eis ibi super populo meo, & hereditate meâ Israël... Erumpite & venite, omnes gentes de circuitu, & congregamini... Confurgant & ascendant gentes in vallem Jerusalem ; quia ibi sedebo ut judicem omnes gentes in circuitu (Id. cap. III. v. 2, 11, 12.). Et levabit signum in nationes, & congregabit profugos Israël, & dispersos Juda colliget à quatuor plagis terra (Isaï. cap. XI.). Vox multitudinis in montibus quasi populorum frequentium ; vox sonitus regum, gentium congregatarum ; Dominus exercituum præcepit (Id. cap. XIII.). Pervenit sonitus usque ad extrema terra, quid judicium domino cum gentibus (Jerem. cap. CXXV.). Ecce populus venit ab aquilone, & gens magna, & reges multi consurgent à finibus terra (Id. cap. L.).

TOME PREMIER.

LE TIERS-ÉTAT RÉTABLI POUR JAMAIS DANS TOUS SES DROITS,

*Par la résurrection des bons Rois, & la mort
éternelle des tyrans.*

*Confregit in die iræ sua reges. Judicabit in nationibus
(Ps. CIX.). Et excussit Pharaonem.... percussit reges
magnos... & occidit reges fortes; Sæhon regem Amor-
rheorum.... & Og regem Basan; ... & dedit terram eorum
hæreditatem Israël servo suo; quia in humilitate nostrâ
memor fui nostri (Ps. CXXXV.). Quia major serviet
minori, sicut scriptum est: Jacob dilexi, Esau autem
odio habui (Rom. XI.).*

TOME PREMIER.



A L A N G R E S.

M. DCC. LXXXIX.

AVERTISSEMENT.

PAGE 3, ligne 16, effacez [9].

N.B. Depuis la Note [19] des vers, inclusivement jusqu'à la note [85], aussi des vers, inclusivement, celles des vers devancent celles de la prose d'un numéro. Ainsi, pour avoir ce qui se rapporte à la note [16] des vers, on prendra la note (9) de la prose; & ainsi de suite, jusqu'à la 63^e. des vers, & la 64^e. de la prose.

Page 14, ligne 28, [66]; & page 15, ligne 1, [67]; voyez page 149, depuis ces mots: Il est des historiens, &c. jusqu'à la fin de la note, page 10.

Page 15, ligne 11, [68], voyez page 150, note (65).

Ibid. ligne 26, [69], voyez page 182, note (66).

Page 61, ligne 1, [70], & ligne 8, [71], voyez page 212, notes (67, 68). **NOT**

Ibid. ligne 12, [72], voyez page 222, note (69).



A MON PERE.

O le plus vertueux des hommes, ô le plus religieux des vieillards, ô le plus tendre, & le plus intéressant des peres; nonagénaire infirme & souffrant, pour lequel je m'arrachai de ma solitude, à qui je fermai les yeux, & qui n'as pu être ravi à ma foi! O mon meilleur ami, dont l'ame vivante plane autour de mon cœur; toi qui, circonscrit dans le cercle d'un épiété domestique, & ignoré d'une patrie que tu aimois, & que tu eusses mérité de servir, sommeillas pendant plus de quatre-vingts ans sur la terre; sage d'Israël, sur qui le grand jour vient de luire, je te dois la vie du corps, ah! j'ai encore besoin de la vie de l'ame; communique-moi ta pensée & ton senti-

*ment.... révéle-moi le grand secret de
la vie future!... Elu fortuné, que ton
réveil m'éclaire , & éclaire l'Univers ,
avant que je le quitte!... Eh! le terme
n'en est pas loin. Et irruit in me spiritus
Domini , & dixit ad me : loquere ; finis
venit , venit finis... Ecce dies , ecce
venit.... (Ezech. cap. VII & XI.)*

A LOUIS XVI.

*Quæ autem scribo tibi, ecce coram Deo
quia non mentior. (II. Cor. 1.)*

Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes sans peur.

SIRE,

UNE haute pensée est digne de ta grande
ame. Les Etats-Généraux, que tu vas pré-
sider, ne sont qu'un foible préliminaire,
qu'une ébauche imparfaite de ceux de
l'autre monde. Tu es le pere d'une nation
immense, qui souffre, qui t'invoque & se
jette en tes bras. Vingt-quatre millions
d'hommes apportent à tes pieds leurs
larmes & leur sang. La perfidie & le
crime frémissent. Louis IX est à tes
côtés, & Louis Dauphin se penche sur toi.

*Sully & d'Amboise inspirent Necker...
Encore un jour, & ton peuple est heu-
reux... Encore un jour, & Necker, toi,
& ton peuple, aurez disparu de la terre,
& serez convoqués dans la plaine des
générations....*

Mille ans font moins qu'un jour aux yeux de l'Eternel.

*L'heure du patriotisme sonne : l'époque
solemnelle arrive : la France est à ge-
noux ; l'Europe est dans l'attente... Ah !
prince généreux, contemple mon tableau,
& obéis à ta conscience, en agréant le
tribut d'hommage du plus fier & du plus
dévoué de tes sujets, quoiqu'il soit le
moins connu, & qu'il paroisse le moins
utile.*

Frere J. M. JULIEN,
Religieux de Sept-Fonds.

Au Monastere du Val-des-Chartres
en Bourgogne, Avril, 1789.

LES



LES ETATS GENERAUX DE L'AUTRE MONDE,

O U

LE JUGEMENT DERNIER.

DITHYRAMBE EVANGELIQUE.

Consurget Michaël princeps magnus..... & multi de his qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam, & alii in opprobrium. --- Qui autem docti fuerunt, fulgebunt quasi splendor firmamenti, & qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stella in perpetuas æternitates. --- Eligentur & dealbabuntur & quasi ignis probabuntur multi. (Daniel Cap. XII. v. 2. 3. 10). Beatus quem Elegisti & assumpsisti, inhabitabit in atriis tuis. (Ps. 64.)

LE coupable impuni dort en paix sur la terre! ... [1]
Si Dieu parloit, humains, l'univers crouleroit...
Vous n'avez entendu que l'éclat du tonnerre...
Le seul bruit de sa voix vous anéantiroit...

Tout croule ... quel fracas! Dieu s'est-il fait entendre,
Les palais, les cités, les montagnes, les rois,
Tout, tout a disparu.... Je ne vois que la cendre
Qui gît dans les tombeaux pour la dernière fois.

[1] La trompette a sonné : le genre humain se leva ;
Et s'avance en désordre au milieu des éclairs ;
Un ange a préparé la balance & le glaive ;
Et le Juge Suprême a paru dans les airs.

De Chérubins émus quelle innombrable foule
Entoure des humains les troupeaux entassés !
Des destins éternels le livre se déroule ,
Et d'un mortel effroi tous les cœurs sont glacés.

Fratricide Caïn , dont la jalouse rage
D'un meurtre présente l'étrange nouveauté ,
[3] Oh ! frémis : la nature a dénoncé l'outrage ,
Et l'opprobre norcit ton front ensanglanté.

Frémis , Peuple pervers , dont l'énorme malice
Fit rougir l'Eternel de t'avoir engendré ;
Peuple ingrat.... qu'il couvrit des flots de sa justice : [4]
A de nouveaux tourmens tu vas être livré.

Frémis , toi que Sodôme , ou l'Egypte vit naître ,
Odieux rejetton d'un sang vil & proscrit ;
Juge profanateur , sacrilege Grand-Prêtre ; [5]
Approche , vois la page où ton nom est inscrit.

Venez & pâlissez , race insolente , impie ,
[6] Coré , Dathan , Achan , Abimélech , Ophni ,
Pharaon (*) , Putiphar , Jézabel , Athalie ,
Jéroboam , Nadab , Achaz , Ammon , Héli.

(*) Quia sic dicit Dominus exercituum... sume calicem vini furoris
huius de manu meâ , & propinabis de illo Pharaoni regi Egypti &
servis ejus & principibus ejus , & cunctis regibus Tyri , & universis
regibus Sidonis ; & cunctis regibus Zambri , &c. (Jerem. C. XXV.)

Lâche Héli , Phinéès accuse ta foiblesse.
 Absalon, tes cheveux annoncent ta fureur
 [7] Fils d'Evilmérodach , une main vengeresse
 Sur ta face coupable a gravé la terreur.

Et toi , dont on porta la tête à Bérthulie ,
 Toi, dont la main sécha sur l'Arche du Seigneur ;
 Toi, dont Jérusalem éprouva la furie.
 Le ciel s'arme aujourd'hui de toute sa rigueur.

Joachaz , Nicanor , Aman , Héliodore ,
 Quelle horrible clarté vous dévance & vous suit ?
 Quel abyme s'entr'ouvre , & quel feu vous dévore
 Vous allez tous rentrer dans l'éternelle nuit.

Vous , par qui des Romains la gloire fut ternie. ...
 Sextus , un fer sanglant se tourne contre toi ; [8]
 Appius , entends-tu les cris de Virginie ?
 Agrippine se montre , & Néron meurt d'effroi. [9]

Quel est cet autre spectre ? Où court cette furie ?
 Elle agite en ses mains des torches & des fers.
 La foudre a serpenté : L'exécration Tullie
 De son char teint de sang roule au sein des enfers. [10]

[11] Tremble, Verres; tremblez, brigands, fléaux de Rome,
 Et toi , qui méritas la haine de Brutus, ...
 Et toi , qui te fis dieu pour mieux tourmenter l'homme
 Tremble , Héros barbare , Assassin de Clytus :

Privé d'amis , d'exploits , d'or & de diadème ,
 Conquérant fastueux , qu'aveugloient tes transports ,
 Rampe , bois à pleins flots le mépris , l'anathème ; [12]
 Tu n'as plus de soldats... , tu n'as que des remords !

Où font tes éléphants , superbe roi d'Epire ?
 Où font , Sémiramis , tes jardins & tes tours ?
 Toutpuissant Mahomet , je cherche ton empire...
 Le temps a démoli vos cités & vos cours. [13]

Rois de Thèbes , d'Argos , d'Athènes , de Corinthe ,
 Je n'entends plus vos cris : vos combats ont cessé... [14]
 Toi , qu'on vit au-dessus des rois & de la crainte ,
 Peuple-roi , tu pâlis ; le ciel t'a terrassé.

Qu'entens-je ? Brunehaut , Chilpéric , Frédégonde : [15]
 Ils invoquent l'abyme , ils appellent la mort. (*)
 Monstres , affociez à votre nuit profonde
 Le tyran d'Agrigente , & le Néron du Nord.

Je tourne mes regards : ici la scène change
 Le poids du Dieu vivant écrase Vanini. [16]
 Apostat couronné , [17] le ciel enfin se venge :
 Son triomphe commence ; & le tien est fini.

Rimeurs licencieux , les noirs crayons du Dante [18]
 Effacent de vos vers le charme libertin.
 Sous les coups redoublés d'une verge sanglante
 Je vois fuir Archiloque , Hypponax , Arétin. [19]

Montrez-moi vos Héros , Pindare , Eschyle , Homère ;
 Le laurier de Virgile est tombé de son front. [20]
 Socrate , ta vertu ne fut qu'une chimère ;
 Aristide , le Christ t'accuse & te confond.

Solon , Confucius , Marc-Aurele , Epictète ,
 Ne vantez plus vos loix , vos maximes , vos mœurs ,
 Courbez-vous , écoutez la céleste trompette ,
 Archontes , Mandarins , Mages , Législateurs.

(*) Et in diebus illis quærent homines mortem & non invenient
 eam , & desiderabunt mori , & fugiet mors ab eis. (Apoc. c. IX.)

Cicéron, Démosthène, où sont vos traits de flamme ?
 Tibulle, où sont tes ris ; & Sapho, tes amours ?
 Je ne vois plus, Garrik, la hauteur de ton ame.
 Phryné, qu'est devenu l'éclat de tes beaux jours ?

Jean-Jacque est sans tréteaux, [21] & Voltaire sans thrône ;
 On ne lit plus, Buffon, ton roman si vanté. [22]
 D'Alembert cherche en vain un ami qui le prône ;
 Avec lui Diderot se voit déshérité. [23]

Au tumulte succede un auguste silence,
 Quel éclat imposant ! quels sublimes apprêts !...
 Sur un nuage d'or l'Etre incréé s'avance ; [24]
 Et des cieux, sur son front, je vois planer le Dais.

Des siècles dans sa main il embrasse la chaîne.
 Il regarde, & son œil parcourt l'éternité. [25]
 Des anges à sa droite il fait placer la Reine ;
 Et sur son favori son écharpe a flotté.

Gabriel est debout ; il fait signe : Isaïe
 Descend de l'empirée avec sa légion ;
 Noé, Loth, Abraham se rangent près d'Elie ;
 Et David fuit Moysé au conseil de Sion.

[26] Chaque ordre a son degré ; l'échelle se nuance ;
 Là Fénelon sourit à Grégoire-le-Grand :
 Près d'Augustin ici le doux François s'élance. [27]
 Pierre, le chef de Rome, obtient le premier rang.

On entend de nouveau retentir la trompette :
 PIERRE est nommé l'arbitre : humble & fier de ce choix ;
 Il charge BOSSUET d'être son interprète ;
 Et l'éloquent Prélat ose élever la voix. [28]

« Le Grand Être en repos jouissoit de lui-même :
Dans un élan d'amour il produit l'univers. [29]
L'homme-roi pêche, il rampe & perd son diadème.
(*) EMMANUEL se leve & vient briser ses fers.

Du flambeau de la foi les clartés se répandent.
Le paganisme impur rentre au sein de la nuit.
Du Christ victorieux les conquêtes s'étendent.
Le vice est abbattu : le préjugé s'enfuit.

L'enfer s'arme, on le brave : [30] il concentre sa rage :
Il dort... sa ruse veille & trame des noirceurs.
Avec trop de succès son ennemi l'outrage.
Il ne peut l'affoiblir sans corrompre ses mœurs.

*Le sacerdoce fier de ses hauts privilèges
Fait ramper, dit Satan, nos soldats à ses pieds ;
Elevons jusqu'à lui nos flammes sacrilèges ;
Et ravissons sans bruit ses drapeaux déployés.*

Il dit. Sur les autels l'Erreur monte, circule.
Du plus honteux poison le prêtre est infecté.
Sa vigueur dégénère : on l'attaque, il recule,
Et le peuple sans guide est séduit, emporté.

De là, plus de vertu, de foi, de discipline,
Le pasteur tonne en vain : l'on rit de ses carreaux.
Malheureux ! si ses mœurs démentent sa Doctrine,
Il voit, hélas ! l'abyme engloutir ses travaux.

(*) Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam...
parvulus enim natus est nobis... & vocabitur nomen ejus, admira-
bilis, consiliarius, Deus fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.
(Mat. C. IX.)

Grand Dieu! dès qu'Alexandre (31) eut souillé la Thiare,
Avec ton culte saint le crime s'allia.
Chaque prêtre eut le droit d'être infâme, & barbare :
L'Athéisme naquit du sang de Borgia. (32)

Sur un siège de paix Jules montra l'épée, (33)
Et l'Europe admira ses projets de grandeur.
Des plaisirs de Léon (34) Rome fut occupée.
Pour Léon, l'Arioste outragea la pudeur.

Garasse fut méchant, (35) & Théophile impie :
Théophile éteignit la foi de Des-Barreaux.
Les bûchers allumés par l'implacable Pie (36)
De l'Eglise souffrante aggraverent les maux.

L'avarice de Rome enfanta l'Hérésie; (37)
Des vices d'un légat, Luther fut révolté.
De Lavardin mourant (38) la malice inouïe
Jusqu'en ses fondemens sappa la piété.

(39) Richelieu, Mazarin, dont une pourpre sainte,
Consacra la licence & l'orgueil criminel,
Sacrilege Dubois, quelle funeste atteinte
Ne portâtes vous pas à la foi d'Israël !

Le Lévite entraîné suit les pas du Grand-Prêtre.
Le temple des mœurs croule, & Dieu n'a plus d'encens.
L'orgueilleux écrivain tonne & s'érige en maître, (40)
Et le blasphème amer se mêle à ses accens.

Jean-Jacque eût-il froissé nos dogmes catholiques,
Si d'étranges abus ne l'eussent indigné ?
Le malin Afouet s'arma de traits cyniques,
Lorsqu'il vit sur l'autel l'encensoir profané.

A l'irréligion qui corrompt la terre
 Faut-il attribuer un principe étranger ?
 Le philosophe au ciel ne déclara la guerre ;
 Qu'après que le Pontife eut osé l'outrager. . . »

Bossuet veut poursuivre : un ange le fait taire. . .
 Quelle élite de Rois s'offre à l'œil étonné ! (*)
 Des Monarques François , des héros d'Angleterre ,
 D'autres , dont on vanta le regne fortuné.

[41] Alfred , Canut , Gontran , Justin , Philippe , Charle ,
 Alphonse , Ferdinand , Théodose , Louis.
 Choisi par le conseil , l'un deux se leve & parle.
 Le sourire de Blanche a désigné son fils.

Casimir , Léopold , Stanislas , Amédée ,
 S'avancent en silence ornés de leurs vertus ;
 Une grande réforme est enfin décidée ;
 On va fixer le nombre & l'ordre des élus.

Des Rois lâches je vois frémir la populace ;
 Je vois les Rois pervers se cacher ou s'enfuir.
 Le turbulent guerrier a perdu son audace.
 Quels terribles accens , Louis fait retentir !

« Qu'un Roi *fourbe* , dit-il , eut de moyens pour nuire !
 Il reçut des enfers de l'or & des bourreaux.
 Il troubla , massacra ceux qu'il ne put séduire ;
 Il fit pleuvoir le fiel , les angoisses , les maux.

(*) Post hæc vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat , ex omnibus gentibus & tribubus & populis & linguis , stantes ante thronum & in conspectu agni , amicti stolis albis , & palma in manibus eorum. (Apoc. C. VII.)

Il fit haïr les loix, la morale & la vie :
 Il couronna l'opprobre & dégrada l'honneur :
 En un repaire affreux il changea la patrie ;
 Et partout du cahos il répandit l'horreur.

Du cerveau d'un *tyran* absurde & noir vertige !
 La liberté flétrie expira sous ses coups,
 Son sceptre, du bonheur frappa, rompit la tige ;
 La vertu s'éteignit ; & l'état fut dissous.

Que d'un prince *indolent* [42] le sommeil fit éclore :
 De révolutions , & de calamités !
 Sa bonté ne montra qu'un trompeuse aurore :
 On vit par cent tyrans ses états dévastés.

De conseillers rampans une cohorte avare ,
 Du fisc abandonné les voraces corbeaux ,
 Un favori perfide , une reine barbare , [43]
 Du citoyen mourant s'arrachèrent les lambeaux.

Le peuple algérien s'arma : la nation rivale
 Lui donna des drapeaux, un salaire & des dards ;
 Et le prince , éveillé par la ligue vénale ,
 Livra ses vils sujets pour sauver ses remparts.

Rois *superstitieux* , sombres, mélancoliques ,
 Qu'agita le démon au pied des saints autels ;
 Combien , pour soulager vos accès fanatiques ;
 Vit-on , sous votre glaive, expirer de mortels !...

Fuis , toi , dont la bassesse avilit ton empire, [44]
 Qui mis ton diadème en lambeaux sous la hantise ;
 Qui , d'un peuple imbécille échauffant le délire ,
 Vis le mépris donner le signal au poignard.

Du sang de Médicis rejetton sanguinaire, [45]
Bourreau des malheureux qui te tendoient les bras,
Au séjour des forfaits *fuis* ta barbare mere ;
Vas réjouir l'enfer de tes assassinats.

Fuis, monstre, qui fouillant le fer de la justice, [46]
Sur un prince adoré, que ton cœur haïssoit,
Plaças ses fils mourans de l'horreur du supplice,
Sous l'humide échafaud d'où son sang jaillissoit :

Fuis, despote abhorré, dont les arrêts iniques,
Pour calmer tes soupçons, accrurent tes terreurs ;
Dont l'ame gangrenée, en s'armant de reliques,
Tenta d'associer la vierge à tes fureurs.

Fuis, toi, qui fis périr ton épouse & ton frere, [47]
Dont par-tout s'étendit l'étrange cruauté ;
Qu'aux Castillans le ciel donna dans sa colere,
Et dont un attentat punit l'impiété.

Fuis, toi, qui reculâs les limites du crime, [48]
Dont un génie ardent servit le cœur pervers ;
Qui donnant aux bienfaits la forme illégitime,
Par ta scélératesse étonnas les enfers :

Toi, qui ne déployas l'orgueil de la naissance ;
Que pour voir les humains à tes pieds confondus ;
Dont le fourire, l'or, l'audace, l'éloquence,
A tes succès affreux courberent les vertus :

C'est toi qui, dans l'accès d'une rage infernale,
Fis oublier Néron au monde épouvanté,
Et sur tous les rameaux de la tige royale
D'un atroce projet mis le sceau redouté :

Catilina François, fléau de la Navarre ;
 Qui provoquant le jeu de ton corps énérvé ;
 Et prêtant à tes sens un aiguillon bizarre ,
 Subis le châtement qui t'étoit réservé :

Toi, qu'on n'osa punir, qu'on crut né pour enfreindre
 Les éternelles loix de la terre & des cieux ;
 Dont la justice humaine, enfin lasse de feindre,
 Pourfuivit au tombeau le cadavre odieux.

Fais, toi, qui, profitant du délire d'un prince,
 De sa coupable épouse audacieux amant, [49]
 Dëshonoras la cour, ravageas la province,
 Et qu'un prêtre hardi fit rougir un moment.

Fais, toi, qui, nous montrant la soif d'une furie, [50]
 Dans le faste insolent de tes banquets cruels
 Bus, dans des coupes d'or, le sang de la patrie,
 Que le remord te fit vomir sur les autels.

Fais, toi, dont les enfers affligerent la terre, [51]
 Dont le cœur fut pétri de fange & de venin,
 Qui, feignant d'honorer le maître du tonnerre,
 Un masque sur le front, trompas le genre humain :

Sombre, dissimulé, jaloux, pusillanime,
 Parjure ; ambitieux, turbulent, emporté
 Trop vil, pour t'élever à l'audace du crime,
 Tu ne pris le poignard que dans l'obscurité :

Ton bras fumant, ami du trouble & du carnage,
 Voulut moins conquérir, qu'agiter les états ;
 Et l'on vit pour tribut ton hypocrite rage
 Présenter au Dieu saint d'horribles attentats.

Aussi noir que Néron, aussi mou que Tibère ;
 Tu joignis l'art du meurtre à la soif des plaisirs.
 Comme le chaud baïser d'une bouche adultère,
 La flamme d'un bûcher couronna tes desirs.

Fuis, toi, qui, franchissant l'enceinte la plus pure, [52]
 Portas jusqu'aux autels ton souffle incestueux,
 Qui créas dans ta cour un sénat de luxure,
 Où Messaline offrit son code monstrueux :

Fuis ... RÉGENT débordé, dont la lubrique flâme
 Parcourut, infecta, corrompit l'univers ;
 Qui décernas la palme au vers le plus infâme,
 Et qu'attacha la Grange au gibet de ses vers. (*)

Fuis, toi, qui, des Anglois affrontant l'anathème, [53]
 Usurpateur hardi, parricide tyran,
 D'un tissu de forfaits te fis un diadème,
 Et frappas le remord qu'éveilloit Buckingham.

Fuis, toi, dont le scandale outragea la nature, [54]
 Honte de la Tamise, abject & lâche époux,
 Qui péris dans les fers, dont l'infâme torture
 A tes sens rappela l'opprobre de tes goûts.

Fuis, Prince novateur, sacrilège, barbare, [55]
 Qui pillas tant d'autels, ouvris tant de tombeaux ;
 Dont la main de ton sceptre approcha la thière,
 Et plaça sur ton lit le glaive des bourreaux :

(*) Revelabo pudenda tua in facie tuâ, & ostendam gentibus
 nuditatem tuam & regnis ignominiam tuam, & projiciam super te
 abominaciones, & contumeliis te afficiam & ponam te in exemplum.
 (Nah. C. III.)

Le noir dégoût traîna le spectre de la haine
 Auprès de la beauté qui t'enivroit d'amour.
 Opposant ses soupirs à ta joie inhumaine,
 Bouleau sur l'échafaud vit s'éclipser le jour.

Fuis, toi, qui, préparant la majesté d'un crime, [56]
 Dans la nuit des complots, sous l'œil de l'Eternel,
 Debout, dis à la loi de frapper ta victime,
 Et forças d'applaudir par un cri solennel :

Serpent vil, Cauteleux, qu'on vit caché sous l'herbe;
 Hypocrite profond, imposant révolté,
 Qui, du sang de ton roi teignant ton front superbe,
 Crias, le septre en main, *Patrie & liberté*.

Fais, toi, qui t'amusas, dans ta rage tranquille, [57]
 A priver tes captifs d'une main & d'un œuil;
 Montre, qui, pour regner, massacras ton pupille,
 Et tombas, mutilé, dans l'horreur du cercueil.

Fuis, toi, qui, subornant une auguste matrone, [58]
 Osas l'associer au plus lâche délit;
 Qui, ne pouvant donner un héritier au trône,
 Nommas un *vice-époux* pour féconder ton lit.

Fais, despote arrogant, luxurieux, féroce, [59]
 Qui commandas aux loix de profaner les mœurs;
 Et dans un vil cachot, immolé par l'Ecoffe,
 Vis périr avec toi tes édits, corrupteurs.

Fuis, toi, que la Phrygie en la fange vit naître [60]
 Et qui, les fers aux pieds, fus proclamé César;
 Dont le foin se borna, sur le trône, à connoître
 La beauté d'un cheval, d'une femme & d'un char.

Fuis, ignoble Empereur, automate imbécille, [61]
 Toi, qu'on vit préférer, dans tes goûts scandaleux,
 A l'amitié touchante, au plaisir d'être utile,
 La stupide gaité d'un banquet crapuleux.

Fuis, brigand couronné, qui pillas tes provinces, [62]
 Et feras le poison pour calmer les douleurs,
 Et dont, pour effrayer l'avarice des princes,
 Le crâne impur servit de coupe à tes vainqueurs.

Fuis, traître hagar, époux atrabilaire, [63]
 Continent par caprice & par férocité,
 Fléau de tes sujets, dont un fer adultère
 Punit la barbarie & la difformité,

Fuyez, Reines sans mœurs, dont l'ame fut cruelle,
 Mégeres, dont l'audace engendra tant de maux;
 Hérodiade, Irene, Eudoxie, Isabelle, [64]
 Descendez dans la nuit & suivez les bourreaux.

Fuyez, Fausta, Faustine, Antonine, Julie,
 Théodora, Mœsa, Scemis, Domitia;
 Et vous, par qui l'on vit la tiare avilie,
 Marozie affrontée, altière Olympia.

Fuis, toi, qui, pour punir l'erreur involontaire [65]
 De toutes les douleur composas un tourment;
 Qui portas à la fois dans les flancs d'une mère,
 Le feu, le fer, la mort, la rage & le néant.

Fuis, toi, dont la fierté jalouse & déloyale,
 Sans égard pour son rang, sans respect pour ses droits,
 Frappant avec éclat une tête royale, [66]
 Glacé Londres de crainte & fit pâlir les rois.

Vas déchirer son cœur, toi qui fus sa victime [67].
Ah ! suis ; d'un sombre époux l'œil vengeur te poursuit...
Demeure.... tes remords ont expié ton crime....
Mais regarde en tremblant la clarté qui te luit.

Fuyez, agens pervers, détestables ministres,
Favoris des tyrans, faux amis des bons rois,
Qui jouîtes du fruit de vos projets sinistres,
Où qu'on vit expirer sous le glaive des loix :

Vous qui sur leurs berceaux fîtes couler la fange,
Qui tournâtes contre eux la haine & les poignards,
[68] Albukerque, Séjan, Pétrone, Retz, la Grange,
La Brosse, Montagu, Bétizac, des Essarts :

Vampires des États, Tigres, Vautours, Sangsues,
Fuyez, Remi, Lagnette, & Poyet & Bacon,
Basile, Eudes, Joseph : vos âmes corrompues
Ne pourroient soutenir le céleste rayon.

Perturbateurs des Cours, intrigans hypocrites,
Monstres lâches, Porwel, Rizio, Samanas,
Du crime amis, fauteurs, complices, satellites,
Suivez Maillon, Balue, Hosté, Ebrouin, Bardas.

Vous tous, qui promenez un regard de Harpie,
D'Emeri, Sabinus, Duprat, d'Ancre, Genti,
Purgez ces lieux sacrés de votre haleine impie :
De vos noms détestés l'abyme a retenti.

Fuyez, Ambassadeurs, Générateurs, Juges, Prêtres,
Tyrans, Bourreaux, Hésels, Balouveau, Pressigny [69],
Parjures, espions, fourbes, complaisans, traîtres,
Destroche, Essex, Wolfey, Crammer, Montmouth, Cuisi :

Vous, d'Espinas, Boucher, Rose, Panigarole [70] ;
Coconas, Chantepié, Milon, René, Thomas,
Miraille, Saint-Germain, Custos, Simiers, la Mole,
Du fieu de la Ligue exécration ramas.

Fuyez, infâmes Boucs d'Assyrie & de Rome,
Claude, Sardanapale, & Tibere & Giton,
Vous que forma Caprée, ou qu'engendra Sodôme,
[71] Dudon, Sylva, Sourdis, Saint-Mégrin, Maugiron,

Et vous, qui réclamant les plus hauts privilèges,
Osez vous nommer fils de Dieu, fils de Roi,
Sortez, troupe effrontée, imposteurs sacrilèges,
Andriscus, faux Warvik, Eon, Leyden, El-Roi, (72)

Portez dans les enfers vos sinistres bannières,
Durue, Angel, Poltrot, Ancellin, des Adrets, [73]
Sombres persécuteurs, démons incendiaires,
Régicides hardis, empoisonneurs secrets.

Fléaux de tous les rangs, brigands de tous les âges,
Du noir Catilina la torche vous conduit,
Assassins sans remords, hideux anthropophages,
Ravaille vous attend, & Brinvilliers vous suit.

Vous, des grands scélérats & l'écume & la lie,
Subalternes forbans, ténébreux oppresseurs,
Dont l'oubli déroba les noms à l'infamie,
Ou dont l'impunité consacra les noirceurs :

Fausseurs, Usuriers, Délateurs, Suicides,
Tabellions, Tribuns, Ediles, confondus ;
Le jour a pénétré dans vos replis perfides,
Vils insectes, fuyez... vos délits sont connus.
Mais

Mais vous, dont on vanta les bienfaits, le génie ;
 Salomon, Constantin, Ximénès, bon Henri, [74]
 Vous reculez !... je vois votre gloire ternie...
 Dans vos cœurs généreux le remords pousse un cri...

On ne vous bannit pas : oui, le ciel vous pardonne !
 Vous fîtes des heureux ; soyez-le à votre tour :
 Mais d'autres ont ravi la première couronne ;
 Montez au second rang dans la céleste cour.

Viens, sublime d'Anjou [75], viens ; que Blanche t'embrasse !
 Toi, dont le zèle tendre égala la beauté ;
 Entre Blanche & Batilde affieds-toi : cette place
 Est le prix du courage & de la piété.

Viens, l'honneur du Brabant [76] ; viens, toi, dont la sagesse
 De l'Europe & des cieux attira les regards : [77]
 Viens toi, dont l'équité, l'éloquence & l'adresse
 Brillerent au Conseil, ainsi qu'aux champs de Mars. [78]

Viens, Marguerite, toi, que le peuple eut pour mère,
 Dont Paris & Turin pleurerent le trépas : [79]
 Viens, Marguerite, toi, que ton malheureux frère,
 Prisonnier à Madrid, vit voler dans ses bras [80].

Viens, toi, dont Leskinka s'honora d'être mère, [81]
 Qui fus, sans être roi, le père des François ;
 Qui vécus à la cour comme en un sanctuaire,
 Et que le ciel frappa pour punir nos forfaits.

De Clotilde & de Jeanne illustre imitatrice,
 Viens, Louise, [82] qu'on vit dans un transport pieux,
 Au scandale des cours opposant le cilice,
 Embrasser les autels pour désarmer les cieux.

En prononçant les noms d'honneur & de patrie ;
Des traîtres sous le trône aiguisoient leurs poignards ;
Mais le masque tomba : la noire hypocrisie
Loin d'un front paternel porta ses yeux hagards.

[83] Louis-Seize, Antoinette, aimés d'un peuple immense,
Dont vos soins généreux essuyèrent les pleurs ,
Necker vous éclaira : sa main prit la balance,
Et la fraude cessa de tramer des malheurs.

Viens, bon Roi , viens t'asseoir au sein de ta famille ;
De ton vertueux père embrasse les genoux.
Vous, Thérèse d'Autriche, appelez votre fille ;
Elle fut citoyenne : elle est digne de vous.

Venez, fiers ennemis des lâches perfides ,
Consolateurs des rois dans un siècle de fer ;
Des peuples opprimés tutélaires génies,
[84] D'Amboise , l'Hôpital , Sully , Turgot , Necker.

Vous , guerriers , magistrats , citoyens magnanimes ;
[85] Turenne , Duguesclin, Molé, Fabert, Harley ,
La terreur des méchants , ames franches , sublimes ,
D'Aguesseau, Montausier, Maillard, d'Argenson, Rey : (*)

(*) Que d'autres arrêtent leur admiration sur les hautes vertus de M. Rey, lieutenant-général de police de la ville de Lyon ; moi, portant plus loin mon enthousiasme, je suivrai l'influence de ses vertus sur les ames de ses concitoyens.

Un ecclésiastique, nommé *David*, qui a langué pendant quinze à vingt ans dans les fonctions subordonnées, pénibles & peu lucratives du ministère, négligé de ses supérieurs dont il est mal connu, renfermant dans sa tête mûrie une activité qui la fatigue, qui a des vices, du caractère, un mauvais estomac, un cerveau inquiet & une sorte d'orgueil dont la charité n'est pas ennemie ; vicieux &

Venez, hommes de bien, amis de l'harmonie,
 Par des accens de joie exprimez vos transports :
 Du cercle des élus la vengeance bannie
 Dans la nuit des forfaits a suivi le remords. [86]

Génay dans le Franc-Lyonnois, las d'évangéliser en sous-ordre, parce que son zèle est retenu, fut assailli le 29 Mars 1789 (en l'absence de son curé, qui s'étoit rendu dans l'assemblée convoquée pour l'élection des députés de son ordre aux États-Généraux) par une foule de malheureux, menacés de mourir de faim, qui n'avoient pas la clef d'or pour ouvrir les greniers de l'avarice, & qui, repoussés par tous les riches propriétaires, lui apportoiient une modique somme, pour acheter le peu de blé qu'il avoit amassé dans la paroisse, & qui étoit le misérable salaire de ses fonctions, & le triste produit de sa quête humiliante : *Mes amis, leur dit l'abbé David, qui cachoit ses larmes, & à qui la pitié inspira un généreux dessein, venons dans le temple invoquer celui qui habille les lys des champs & qui nourrit les oiseaux des campagnes.* Il offrit le Sacrifice de la Messe, fit un prône véhément sur l'inutilité des richesses, possédées par des *hommes-tigres*, traîne son auditoire dans le cimetière, fouille dans les tombeaux, frappe du pied & livre à l'anathème les vils ossements des *accapareurs*, de ces *amis de bon, de ces cœurs de bronze*, & il couronne sa diatribe évangélique en faisant distribuer aux familles les plus souffrantes, sans en exiger aucun prix, la petite récolte (qui se monte à trente bichets) dont la Providence l'a rendu dépositaire. Comme ces malheureux se répandent en actions de grâces, & fondent en larmes à ses pieds, remerciez Dieu & M. Rey, leur dit ce bon prêtre. Ce magistrat généreux m'a communiqué son énergie bienfaisante. Un grand homme, un génie tutélaire ensermé dans la cité qu'il habite, & qu'il décore par la majesté de ses œuvres, une espèce d'apôtolat suit des ames. M. Rey m'a rendu meilleur prêtre. Son héroïsme patriotique a donné à mon cœur la consécration de la charité. Le haut exemple d'un homme de bien que sa place fait remarquer, & qui unit le sceptre de l'opinion à l'ascendant de la vertu, est un sacerdoce qui déploie son autorité & qui communique son onction.

Charles de Danemark, comte de Flandres, força dans un tems de disette, le prévôt de Saint-Donat de Bourges, & le maire de cette ville, à ouvrir leurs greniers au peuple, & à vendre leur blé à

Déjà, je vois briller une nouvelle aurore [87]
 Un nouveau firmament & des astres nouveaux ;
 Un nouvel univers sous nos yeux vient d'éclorre.
 Que ce calme est touchant ! que ces aspects sont beaux !

Des cités, des palais s'élèvent dans les nues,
 [88] Des obélisques d'or, des colonnes d'azur,
 Des voûtes de cristal avec art suspendues ;
 Quel éclat ! quel parfum ! [89] quel beau ciel ! quel air pur !

juste prix. Il fit frapper une médaille pour honorer la mémoire des enfans d'un maître d'école, qui, en l'absence de leur pere, avare accapareur, firent jetter dans la rue deux sacs de farine, pour empêcher quelques familles de mourir de faim. *Qui vous a portés à cette œuvre de miséricorde*, leur demanda le prince ? *C'est, répondirent-ils, l'exemple de votre générosité.* REGIS AD EXEMPLUM.

L'action de M. David appartient donc à M. Rey, & il importe que le gouvernement soit instruit de tous les détails. Ce qui a fait le principal mérite de la brusque libéralité du vicaire, c'est qu'elle a fait changer de direction aux mouvemens, dont les esprits étoient alors agités. Ce léger adoucissement dont quinze à vingt personnes seulement ont profité, a influé moralement sur l'esprit & le cœur des autres. Quand ils ont vu M. David se défaire de son blé, avec cette confiance, cette tranquillité d'ame, qui annonce une profonde sécurité, ils n'ont plus craint eux-mêmes d'en manquer ; ils étoient attendris : on ne parloit plus d'enfoncer les greniers, d'y mettre le feu.... Ce qui ajoute de l'intérêt à ce trait d'humanité, c'est la position d'un malheureux vicaire de campagne, qui, obligé de fournir à tous ses besoins sur le produit de sa portion congrue, trouve encore dans le supplément que la justice & la pitié arrachent aux habitans qui l'ont appelé, de quoi faire une œuvre aussi éclatante à raison du prix des grains. Ne convient-il pas au zèle de M. Rey, ne convient-il pas à l'honneur du gouvernement, ne convient-il pas à l'intérêt de l'humanité, ne convient-il pas à la gloire du sacerdoce, que le vicaire de Génay, obtienne du moins une cure de campagne ? Combien d'hommes à qui il manque une place pour être tout ce qu'ils doivent être !

Je vois dans le lointain des bocages fourire :
 D'impofantes forêts couronnent leurs berceaux :
 Vers ces lieux fortunés , quel puiffant charme attire ?
 [90] Des voix ont retenti : j'apperçois des hameaux.

Des autels de gazon , des trônes de verdure ,
 [91] Des pavillons de fleurs invitent au plaifir.
 Modestes citoyens ; amans de la nature ,
 Volez , cédez fans trouble à l'attrait du défir.

Poètes vertueux , ce bofquet vous appelle :
 [92] Dans la grotte d'amour portez vos lyres d'or ;
 Ah ! chantez-y des cieux l'harmonie éternelle ;
 De votre ame fenfible épuifez le tréfor.

O vous , dont le talent refpecta l'innocence ;
 Qui fites triompher & les arts & les mœurs ,
 Courez , rafemblez-vous fous ce portique immense ;
 Artiftes délicats , fublimes orateurs.

Guerrier , dont la clémence adoucit la colere ;
 Qui frappas les brigands , embraffas les vaincus ;
 Sur ce tertre émaillé , que la juftice éclaire ,
 La gloire érige un dais à tes hautes vertus.

Toi , noble défendeur de la veuve opprimée ;
 Dont la faine éloquence honora le barreau ,
 De ce lac transparent fuis la route embaumée ;
 Et dirige tes pas vers ce riant coteau. [93]

B * * , qui des douleurs interrompis la chaîne , [94]
 Et trouvas le falair en ton cœur généreux ,
 Qui de l'art de guérir agrandis le domaine ,
 Monte à ce belvédere , & vois combler tes vœux.

O Rois ; dont les bienfaits enrichirent le monde ;
 Arbitres adorés de la terre & des mers ,
 Contemplez cette plaine étendue & féconde ;
 Et qu'un char lumineux vous porte au haut des airs.

Voyez les bras tendus d'un peuple qui vous aime ,
 Que ce triomphe est doux !..... quel frappant appareil !
 L'arc - en - ciel sur vos fronts dessine un diadème ;
 Un trône de saphirs vous égale au soleil.

Vous , plus grands que les rois , Pontifes & Prophètes ;
 Sur qui l'on vit briller un jour plus radieux ,
 Vous , du Christ confidons , oracles , interprètes ,
 Franchissez tout l'espace , & traversez les cieux . »

Saint Louis parle encor ... Chaque élu prend sa place
 Je cherche Frédéric , le Czar , Louis-le-Grand. (*)
 De leur règne vanté , je ne vois plus la trace.
 Comme tout a changé de mérite & de rang !

Là , l'esclave fidèle a supplanté son maître.
 L'erreur a déchiré son masque & son bandeau.
 Le prélat cede ici sa mitre à l'humble prêtre , [95]
 Qui vécut indigent dans son obscur hameau.

Le roi voit son ministre élevé sur sa tête. [96]
 Un écrivain sans nom éclipsé un grand auteur.
 Tel , dont on vit le front courbé par la tempête ;
 Des palais dans son vol mesure la hauteur.

(*) Louis-le-Grand , Pierre-le-Grand , Frédéric-le-Grand , ont frappé
 avec des crânes sanglants à la porte du temple de mémoire....
 Mais la vraie grandeur réside dans la charité. *Verè magnus est qui
 magnam habet charitatem.* (De Imit. Ch. I^{er}, L. cap. III.)

[97] Poule, Mauri, Mercier, [98] Mirabeau, la Bretonne,
Raynal, Servan, Linguet, Seguier, d'Espréménil,
Votre zèle est jugé : que votre sort m'étonne !
Dites, quel d'entre vous fut grand sans être vil ?

Lally, Latude, Trenk, déplorables victimes, [99]
Dont l'étrange infortune excita tant de cris ;
Vous fûtes malheureux... mais fûtes-vous sans crimes ?
Et vos revers ont-ils effacé vos délits ?

D'un époux outragé défenseur intrépide, [100]
Dont la fièvre éloquentة échauffa tous les cœurs ;
Qui dénonça au trône une ligue homicide,
Respectas-tu toujours la justice & les mœurs ? (*)

Es-tu, dont la pitié s'armant d'un saint courage [101]
Déroba l'innocence au poignard de la loi,
Qui du juge trompé dissipas le nuage ;
De ta plume jamais n'avilis-tu l'emploi ?

Rulhieres, Chatellux, Condorcet, la Cretelle ;
On vanta vos vertus, on prôna vos écrits :
De votre gloire à peine il reste une étincelle ; [102]
Et je vois briller Labre, objet de vos mépris.

(*) *Qui ergo alium doces, te ipsum non doces!...* (Ad Rom. cap. II.)
Habe ergo primò zelum super te ipsum, & tunc justè zelare poteris
etiam proximum tuum. (De Imit. cap. III, lib. II.) *Verè alta*
verba non faciunt sanctum & justum. (Cap. I. lib. I.)

L'on peut poursuivre des monstres sans être un Dieu, & il faut
avoir le sacerdoce de la piété dans le cœur, pour s'arroger le droit
de prendre les foudres de la religion, & de tonner contre le crime
avec une colère implacable.

Modernes Amphions, présumptueux génies ;
Je n'entends point ici vos luths harmonieux : [103]
Les œuvres de néant se sont évanouies ;
Les grands traits sont gravés sur le bronze des cieux :

Déjà je ne vois plus ni glaive , ni balance,
Avec son tribunal le juge a disparu,
Le crime est englouti. L'ordre éternel commence :
Voici donc l'âge d'or si long-temps attendu. (*)

(*) Et adhuc pusillum & non erit peccator ; & quæres locum ejus , & non inuenies (*Pf. 6.*). Mansueti autem hæreditabunt terram , & delectabuntur in multitudine pacis (*Pf. 36.*). Omnes unum sunt per charitatis vinculum : idem sentiunt , idem volunt , & omnes in unum se diligunt. (*De Imit. Ch. lib. III. cap. 58.*) Jam Enim hyems transiit , imber abiit & recessit , flores apparuerunt in terrâ nostrâ (*Gen. cap. II.*).



COUP D'ŒIL

S U R

LAGRANDE ASSEMBLÉE

DE L'AUTRE MONDE.

*Le Fils de Dieu assis sur son trône ;
Marie à sa droite , Gabriel à sa gauche ,
les Anges , les Archanges , les Séra-
phins , &c. planant à quelque dis-
tance , & tous hors de rang.*

BUREAUX DES ELUS DU PREMIER ORDRE ;

*Présidés par le grand chef St. Pierre , & par Bossuet ,
son adjoint & son Orateur.*

P R E M I E R B U R E A U ,

Patriarches & Prophetes.

ABEL.
Abraham,
David,
Elie.
Enok.
Ezéchiél.

Isaïe.
Josué.
Loth.
Moyse.
Noé.
Samuel.

DEUXIEME BUREAU.

Femmes fortes.

Esther.
Débora.

Judith.
Machabée, mere.

TROISIEME BUREAU.

Papes, Prélats.

Agapet.
Ambroise.
Augustin.
Arnaud.
Belzunce.
Beaujeu.
Beaumont.
Bron, évêque d'Egée.
Chrisostôme.
Charles Borromée.
Cauler.
Damasc.
François de Sales.
Fénélon.
Faure.
Grégoire-le-Grand.

Gault.
Girard.
Hennuyer.
D'Herbault.
Irenée.
Juigné.
Le Camus.
Lamotte.
Mesgrigny.
Pavillon.
Paulin.
Pompignan.
Solminihac.
Soanen.
Le card. Tomasi.

QUATRIEME BUREAU.

Prêtres du Tiers-Etats.

Baudiffon, vicaire.
Jaillard, relig. cord.
Marduel, curé.

G. supér. d'un sémin.
Vincent de Paul.

CINQUIEME BUREAU

Amantes Sacrées.

Angèle.	Rose.
Catherine de Sienne.	Scholastique.
Chantal.	Thérèse.
Claire.	

BUREAUX DU SECOND ORDRE;

Présidés par Louis IX & Blanche de Castille.

PREMIER BUREAU.

Souverains, Princes.

Amédée.	Goutran.
Alfred.	Henri, emp. d'Allemagne.
Alfonse.	Henri IV, de France.
Canut.	Louis XII.
Charlemagne.	Louis dauphin.
Charles V.	Louis XVI.
Etienne d'Hongrie.	Monsieur.
Edgar.	Le duc de Penthievre.
Emond.	Stanislas, roi de Pologne.
Ferdinand.	Théodose-le-Grand.

DEUXIEME BUREAU

Impératrices, Reines, Princesses.

Antoinette d'Autriche.	Helene, Mere du grand
Basilde.	Constantin.
Elisabeth d'Hongrie.	Marie d'Anjou.
Isabelle, sœur de St.	Marie de Brabant.
Louis.	Marguerite de Valois.
Jeanne de Navarre.	Pulcherie.
Jeanne de France.	Radegonde.
Louise de France.	

(28)

TROISIEME BUREAU.

Ministres , Négociateurs , Légats , &c.

Le cardinal d'Amboise.	Le card. Olefniki.
M. de Barentin.	Le card. Polus.
Colbert.	Le card. de Polignac.
L'Arch. d'Estouteville.	Suger.
Le chanc. de l'Hôpital.	Sully.
Necker.	Semblançai.
D'Ormesson.	Turgot.

QUATRIEME BUREAU.

Grands Hommes en tout genre.

D'Argenson.	Efturmel.
Bayard.	Monk.
Briffac.	Montalembert.
Crillon.	Maillard.
Duguesclin.	Montausier.
Eustache de St. Pierre.	

CINQUIEME BUREAU.

Bons Citoyens , du Tiers-Etat.

Ron**, chir. méd.	R***, chir.
De Boissieu, méd.	Bernardin de St. Pierre.
Chapet, pénitent de la	Le Prieur du Val-des-Choux.
miséricorde.	Le Père de l'Auteur du
Duf**, chir.	Dithyr.
Labré, mendiant.	Rey, lieut. de police.

*Multum facit qui rem bene facit. Bene facit qui
communis magis quam suae voluntati servit. Non*

es sanctior si laudaris , nec vilior si vituperaris. Quod es , hoc es , nec major dici vales , quàm Deo testis.... Homo videt in facie , Deus autem in corde.... (De Imit. Chr. Lib. I. Cap. XV. , Lib. Cap. VI.)

On a creusé d'un côté sous l'amphithéâtre des *Elus* , cinq chambres ardentés , où seront conduits les cinq Ordres de coupables , pour être précipités de là dans l'étang de souffre ; & de l'autre cinq purgatoires ou séminaires d'expiation , où se rendront les cinq classes d'*impurs*. v. g. Les Linguet , Mirabeau & conforts , Les S** , les d'Epr*** , les Maury , les B*** , les Cond** , les de L** , tous les Patriotes , tous les Beaux-esprits , tous les Orateurs , tous les Poètes , qui auront mal fait le bien , pour y expier leurs fautes , y achever leurs vertus , & aller de là s'asseoir sur un des trônes de Sion.

Aufer rubiginem de argento , & egredietur vas purissimum. (Prov. XXV.) -- *Bona vita facit hominem sapientem secundum Deum.* -- Certè adveniente die judicii , non quæretur à nobis quàm benè diximus , sed quàm religiose viximus. -- *In die judicii plus valent sancta opera quàm multa pulchra verba.* -- *Non tibi sit curæ de magni nominis umbrâ* (De Imit. Chr. L. I. & L. III.)

Le lecteurs doués d'un bon esprit pourront continuer la liste des *Elus* , & faire celle des *Proscrits* & des *Impurs* , d'après la connoissance qu'ils auront des personnes , les principes qu'ils trouveront développés dans le cours de cet Ouvrage , & l'extrait de la vie des hommes vertueux , que nous joignons ici.

E X T R A I T

De la Vie de quelques Evêques.

ARNAUD, évêque d'Angers, à l'âge de 90 ans, se levoit dès les trois heures du matin, pour s'occuper des besoins de son diocèse.

Belzunce, évêque de Marseille, dans les ravages de la peste se confondit parmi les mourans & les morts, dans l'espérance d'y périr victime de son zèle.

De Beaujeu, évêque de Castres, menacé par le C. de fleuri des disgraces de la Cour pour avoir fait son devoir, lui répondit : « un évêque qui s'acquitte de ses fonctions ne craint rien des menaces que vous osez lui faire. Si je vous regarde comme ministre, je ne vous demande rien : comme évêque, je suis votre ancien dans l'épiscopat ; comme chrétien, je ne suis comptable de mes actions, qu'au tribunal de Dieu : nous y comparoîtrons bientôt vous & moi : craignez, Monseigneur, de ne pas y trouver les mêmes faveurs, qu'à celui de hommes ».

Charles Borromée, archevêque de Milan, visita les parties abandonnées de son diocèse, abolit les excès du carnaval, distribua le pain de la parole à son peuple & s'en montra le pasteur & le pere. Dans les ravages que fit une peste cruelle, il assista les pauvres par ses ecclésiastiques & par lui-même, vendit ses meubles pour soulager les

malades... L'ordre des *Humiliés*, qu'il voulut réformer, excita contre lui un frere *Farina*, membre de cette détestable société. Ce malheureux tira un coup d'arquebuse au saint homme, pendant qu'il faisoit la priere du soir avec ses domestiques. La balle n'ayant fait que l'effleurer, Charles demanda la grace du meurtrier, &c.

Calet, évêque de Pamiers, mourut dans sa propre maison, réduit à la charité de ses diocésains, après leur avoir tout donné.

Faure, cordelier, évêque d'Amiens, vécut comme les apôtres.

B. Gault, évêque de Marseille, livré du matin au soir à l'instruction des galériens, mourut de ses fatigues dans le sein de la consolation & de la joie.

Girard, évêque de Poitiers, disoit qu'un *bon évêque* ne devoit durer que peu d'années, & il tint parole en expirant sous le poids des travaux apotoliques.

Hennuyer, évêque de Lisieux, s'immortalisa par son humanité dans le temps des fureurs de la saint-Barthélemi. Le lieutenant de Roi de sa province vint lui communiquer l'ordre, qu'il avoit reçu, de massacrer tous les Huguenots, de Lisieux. L'illustre prélat s'y opposa, & donna acte de son opposition. Le Roi, loin de le blâmer, donna à sa fermeté les éloges qu'elle méritoit; & sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres & les soldats, changea le cœur & l'esprit de tous les Calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains.

Irenée, chef des évêques des Gaules, en fut la

lumière & le modèle. La querelle qui s'éleva entre les évêques Asiatiques & le pape Victor, donna occasion à Irenée, de faire briller ses talens & son amour pour la paix. Il n'oublia rien pour la rétablir..... Le pape lança les foudres ecclésiastiques contre les prélats qui ne pensoient pas comme lui. Irenée désapprouva l'amertume de son zèle, & exhorta en même temps les adversaires du souverain pontife à se conformer à la coutume de l'église romaine. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet, éteignirent le feu de cette guerre sacrée.

G. L. Phelipeaux d'Herbault, patriarche, archevêque de Bourges, mort le 23 septembre 1787, âgé de 58 ans, fut enterré dans l'église de saint-Sulpice, sa paroisse, avec un cortège nombreux qui fonda en larmes. Sa vie a été paisible, & sa mort fut douce. Archevêque dès l'âge de 27 ans, tout le bien qu'il a procuré dans le Berry, est inappréciable. Il perfectionna un établissement destiné à servir de retraite aux curés vieux & infirmes. Il institua dans son diocèse des bureaux de charité, & parvint à détruire la mendicité. Il pensionnoit un grand nombre d'étudiants dans les collèges, & de jeunes dames dans les couvens, dotoit celles qui étoient appelées à la vie religieuse, & soutenoit au service des gentilshommes peu fortunés. Jamais les malheureux ne l'implorèrent inutilement ; jamais il ne fit essuyer un refus ; évêque vraiment digne des temps apostoliques, il ne rougissoit pas d'aller au devant de la pauvreté

vreté. Simples dans sa maison, dans ses habits, dans ses équipages, il réservait tout aux besoins de l'indigence. C'étoit-là tout son luxe. Les différentes branches d'industrie furent encouragées par lui. Il excita par son exemple le clergé à offrir des contributions volontaires. Tous les ordres s'empressèrent à imiter cette conduite généreuse. Il réussit à faire supprimer les corvées dans le Berry.... Il eut la gloire de présider pendant neuf ans à la première administration provinciale établie en France. Uni avec M. le duc de Charost, il établit avec équité la répartition des impôts.... Un particulier, dont la mission étoit de prêcher la tolérance & la charité, crut l'obliger & se faire valoir en venant l'informer qu'un homme, auquel il cherchoit à être utile, professoit le Calvinisme. « Qui vous demande cela, répartit le prélat irrité ? Je ne veux pas le savoir. Est-ce à vous faire le vil métier de délateur ? Sortez, & ne paroissez jamais devant moi ». La franchise de ses manières, son abord ouvert & gracieux inspiroient la confiance. Un jour, enthousiasmé de ses manières affectueuses, M. Blin lui dit : Monseigneur, je suis bien fâché que vous soyez un si grand prélat. Pourquoi, reprit-il ? -- C'est que je vous embrasserois de bien bon cœur. --- Eh ! bien, pour lui dit-il avec bonté, contentez-vous.... Il honoroit sur-tout les littérateurs qui réunissoient les talens & l'honnêteté. En plaignant les écarts de quelques-uns de nos écrivains célèbres, il ne rendoit pas moins justice à la supériorité de leur génie. Il étoit loin

d'approuver la persécution , qu'on s'est quelquefois permise contre plusieurs d'entr'eux. Il eut désiré qu'on eût plutôt cherché à les ramener par les égards & la douceur ; & personne , j'ose le dire , n'étoit plus propre que lui à y réussir. Sa piété étoit vive & sincère , mais éclairée & sans fanatisme. (*Elog. hist. par Blin de Saint More.*)

Le Camus , évêque de Grenoble , gravit les plus hautes montagnes , pour y trouver des malheureux , & pour s'y dépouiller afin de les vêtir.

La Mote , évêque d'Amiens , rejettoit tout adoucissement dans les saisons les plus rudes. Leur âpreté , disoit-il , est une espece de pénitence publique que Dieu impose aux hommes. Il n'y a qu'une disposition anti-chrétienne , qui cherche à en éviter les rigueurs.... Quoique tout le monde exaltât ses mœurs pures & sa conduite irréprochable , il n'en fut que plus humble. Les hommes , s'écrioit-il , nous louent pour la moitié du bien que nous faisons ; & nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faisons pas.

Mesgrigny , Capucin , évêque de Grassie , ne laissa pour succession qu'un simple crucifix , quelques misérables chaîses , & deux écus en petite monnoie.

Pavillon , évêque d'Aleth , ne voulut d'autre ameublement qu'une paillasse piquée , & qu'un prie-Dieu.

Paulin , évêque de Nole , dans les malheurs publics qui affligèrent la ville où il résidoit , soulagea les indigens , racheta les captifs , consola les malheureux , encouragea les foibles , anima les

forts... On lit dans les dialogues de saint Grégoire, qu'il poussa la magnanimité jusqu'à se mettre dans les fers en Afrique, pour délivrer le fils d'une veuve, qui avoit été pris par les Vandales.

Le cardinal Polus n'ayant pas voulu flatter la passion d'Henri VIII pour Anne de Boulen, & ayant écrit avec trop peu de ménagement contre son changement de religion, ce prince mit sa tête à prix. Le pape Paul III, qui l'avoit fait cardinal, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder. Il fut exclus par la brigade des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui donnât des regrets. Après avoir été employé dans diverses légations, & après avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le regne de la Reine Marie. Cette princesse le fit Archevêque de Cantorbéry & président du conseil royal... Il ne s'occupa qu'à ramener les protestans dans le sein de l'église, à remettre le calme dans l'état, & à redonner la liberté à ceux qui étoient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience & la douceur... Tous les auteurs, même les protestans, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement & à sa charité.

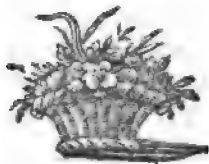
Solmipihac, évêque de Cahors, n'eut jamais que des pauvres pour convives.

Soanen, évêque de Senez, donna jusqu'à son

anneau , qui lui restoit pour tout bien : se livrant sans réserve aux sollicitudes pastorales , il disoit que *l'éternité seroit assez longue pour se reposer.*

J. M. Tomasi , fils du duc de Parme , se consacra à la sainte Vierge dès sa plus tendre jeunesse , fit vœu de chasteté , & entra dans l'ordre des Théatins. Le pape Clément XI l'honora de la pourpre romaine ; & il fallut lui faire violence pour la lui faire accepter. Le nouveau cardinal répandit dans Rome d'abondantes aumônes , & contribua beaucoup par ses sermons & par son zèle à la réforme des mœurs de cette ville.

Desbois , curé de St. André-des-Arcs ; Laugier de Beaurecueil , curé de Ste. Marguerite ; tous deux peres des pauvres , &c. &c. &c.





NOTES

DU DITHYRAMBE ÉVANGÉLIQUE;

O U

LE GRAND LIVRE OUVERT,

ET LA VIE DU GENRE HUMAIN,

ÉCRITE PAR L'INSPIRATION DU CIEL.

Scripta non atramento, sed spiritu Dei vivi. (2 Cor. III. 3.)

Et vidi mortuos magnos & pusillos stantes in conspectu throni;
& libri aperti sunt, & alius liber apertus est, qui est vitæ,
& judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris
secundùm opera ipsorum; & qui non inventus est in libro
vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis. (Apoc. XX.)

Scrutabor Jerusalem in lucernis. (Soph. Cap. I.)

Des destins éternels le livre se déroule. (Dithyr. v. 15.)

(1) **Q**UARE ergo impii vivunt? Non est virga Dei
super illos. Ducunt in bonis dies suos.... qui dixerunt
Deo : recede à nobis... Quid Deo confert si immaculata
fuerit via tua ? ... In diem perditionis servatur malus.
(Job. 21. 22.) Deus ultionum dominus : usquequò ,
domine , peccatores gloriabuntur ? Facti sunt in
desolationem , subito defecerunt. (Ps. 73. 93.) Intonuit
de cælo Altissimus.... Omnes vultus redigentur in
ellam. (Joël. cap. II.) Montes à fundamentis move-
buntur cum aquis : petrae sicut cera liquecent ante

faciem tuam. (Judith. cap XVI.) *Stetit & mensus est terram ; aspexit & dissolvit gentes , & contriti sunt montes sæculi ab isineribus æternitatis ejus.* (Habac. cap. III.)

(2) *In momento , in istu oculi , in novissimâ tubâ , mortui resurgent incorrupti.* (1. Cor. XV. 22.) *Canite tuba in Sion : ululate in monte sancto meo : conturbentur omnes habitatores terræ ; quia venit dies Domini.... Quasi mane expansum super montes , populus multus & fortis. Similis ei non fuit à principio.... Ante faciem ejus ignis vorans , & post eum exurens flamma : quasi hortus voluptatis terra coram eo ; & post eum solitudo deserti ; neque est . qui effugiat eum..... Sicut sonitus quadrigarum super capita montium exilient , sicut sonitus flammæ ignis devorantis stipulam... A facie ejus cruciabuntur populi.* (Joël. cap. II.) *Et conturbatæ sunt gentes , & advenit ira tuâ , & tempus mortuorum judicari , & reddere mercedem servis tuis prophetis & sanctis , & timentibus nomen tuum , pusillis & magnis , & exterminandi eos qui corruerunt terram.* (Apoc. cap. XI.) *Accedite , gentes , & audite ; populi , attendite : audiat terra.... & tabescet omnis militia cælorum , & complicabuntur , sicut liber , cæli... Quoniam inebriatus est in cælo gladius meus , ecce super Idumæam descendet.* (Isai. cap. XXXIV.)

(3) *Dixitque Caim ad Dominum : major est iniquitas mea quàm ut veniam merear ; & ero vagus & profugus : omnis qui invenerit me , occidet me... Posuitque Dominus Caim signum.* (Genes. cap IV.)

(4) *Pœnituit eum quòd hominem fecisset.... Dixit ad Noë : repleta est terra iniquitate à facie eorum , & ego disperdam eos cum terrâ.... Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes quos operuerat. Consumpta est omnis caro quæ movebatur. (Genes. c. VII.)*

(5) Que les Rhéteurs qui rangent leurs froides conceptions en file didactique , m'écoulent & se taisent. Dans une vision prophétique , on ne marche pas , on est entraîné.... on bondit : les objets se détachent ou s'amoncellent sous l'œil de l'ame , suivant la secousse de l'inspiration. L'observateur , debout , sur les ruines du monde , allarmé par les accens de la trompette & par l'appareil du grand tribunal , tourmenté par la masse des forfaits & des remords , qui se remuent sous le glaive , pâlit , hésite & arrête son crayon au hasard , bien sûr de saisir & de marquer un trait hideux.... C'est des cavernes empestées de Sodôme , c'est de l'âme corrompue des Juges & des Grands - Prêtres que sortirent les monstres Générateurs des grands crimes. *Et in Prophetis & in Judicibus Jerusalem vidi similitudinem adulterantium , & iter mendacii.... Facti Sodoma & habitatores ejus quasi Gomorrha. (Jerem. cap. XXII.)*

(6) On donne ici la liste des Hébreux sacrilèges qui subirent une destinée tragique. Ces strophes sont des especes de fourches patibulaires , où sont suspendus leurs cadavres sanglans & déshonorés.

Héli , grand sacrificateur & juge des Juifs , témoin

des scandales d'Ophni & de Phinéès ses fils, qui profanoient audacieusement le sacré ministère, se contenta de les réprimander avec douceur, au lieu de s'armer contre eux d'une rigueur salutaire ; & ils furent tous trois frappés de mort.

(7) Balthazar. *In eâdem horâ apparuerunt digitâ quasi manûs hominis scribentis. Tunc facies regis commutata est.* (Dan. cap. V.)

Goliath --- Oza --- Antiochus *Epiphanes*. Ce dernier entra avec violence dans Jérusalem, y fit massacrer 80,000 hommes, en fit 40,000 prisonniers, & en vendit autant. Le temple fut profané ; on n'épargna ni âge, ni sexe. Ce Roi impie osa pénétrer jusques dans le sanctuaire, fit placer la statue de Jupiter olympien sur l'autel du vrai Dieu, & lui offrit des sacrifices. Il emporta les vases les plus précieux... Il tomba de son chariot, & se meurtrit tout le corps : bientôt la plaie devint mortelle ; & la corruption anticipée du tombeau qu'offrirent ses membres hideux, en rendirent la vue insupportable à son armée & à lui même.

Nicanor, fils de Patrocle, général des armées de Syrie, & grand ennemi des Juifs, ayant perdu la vie dans une bataille qu'il avoit témérairement livrée le jour du sabbat, Judas Machabée, son vainqueur, lui fit couper la tête & la main droite qu'il fit porter à Jérusalem.... Il rassembla dans le parvis du temple, les prêtres & le peuple, & leur montra la tête de Nicanor & cette

main detestable qu'il avoit levée insolemment contre la *maison de Dieu*. Puis ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée en face du temple, & sa tête exposée aux regards publics, comme un monument solennel de la protection du Très-Haut.

Héliodore étant entré dans le temple de Jérusalem pour en piller les trésors, y fut frappé de verges par des anges qui lui apparurent.

(8) Lucrece, déshonorée par la violence brutale de Sextus, fils aîné de Tarquin le *superbe*, se frappa d'un poignard aux yeux de son époux.

(9) Tullie, fille scélérate du roi Servius-Tullius, fit passer son char sur le corps sanglant de son pere.

(10) Quels crimes, dit M. Gordon, étoient plus crians que ceux de *Jugurtha* ? Il ne manqua pourtant pas d'avocats, qui, pour de l'argent comptant, prirent sa défense. On disoit que ceux qu'il avoit fait mourir, avoient comploté de l'assassiner. ---- *Verrès* dépouilloit les temples mêmes : il envoyoit des troupes de scélérats pour y entrer pendant la nuit avec effraction : il enleva la statue d'Hercule. . . . Il ne laissa dans toute la Sicile pas un seul vase d'argent ou d'airain de Corinthe. ---- *Verrès*, qui avoit l'étrange audace de parler de loix & de justice, s'étoit pourvu d'une bande de juges qui étoient ou ses domestiques,

ou les affranchis, tels que son médecin, son augure, son peintre & son crieur.... Les pauvres **Asiatiques**, si fort opprimés par le gouverneur de **Cilicie**, furent intimidés au point qu'ils envoyèrent à grands frais des députés à Rome, pour y faire des remerciemens publics. Les habitans de **Messine**, suivant ce lâche exemple, chargèrent leurs orateurs de louer publiquement ce monstre à cause de sa *bonne administration*. Cicéron lui succéda, & fut bien différent de son prédécesseur, qui, loin d'être puni de ses scandaleuses *malversations*, parvint à l'office le plus vénérable de l'état, je veux dire à la censure. (*Disc. sur Salluste*, Tome. 2.)

(11) *Et quomodo vinum potantem decipit : sic erit vir superbus , & non decorabitur , qui dilatavit quasi infernus animam suam : & ipse quasi mors , & non adimpletur.... Væ ei qui multiplicat non sua ! Usquequò & aggravat contra se densum lutum ? Numquid non repente confurgent qui mordeant te ? & suscitabuntur lacerantes te , & eris in rapinam eis ? Quia tu spoliasti gentes multas ,... repletus es ignominia pro gloria : bibe tu quoque.... circumdabit te calix dexteræ domini , & vomitus ignominia super gloriam tuam , quia iniquitas Libani operiet te. (Habac. cap. II.)*

(12) *Maledixisti sceptris.... & erit Babylon in tumulos , habitatio draconum , stupor & sibilus eo quod non sis habitator. (Jerem. LI.) Quia dies domini exercituum , super omnem superbum & super omnes*

*colles elevatos , & super omnem terram excelsum :
(Ifai cap. V.) Succendam ignem in urbibus ejus , &
devorabit omnia in circuitu ejus.... Quæfivi , & non
inventus est locus. (Jerem. cap. V.)*

(13) *Periit memoria eorum cum fonitu. (Pf. VII.)
Arrogantia tua decepit te & superbia cordis tui.
(Jerem. cap. XLX) Cujus altitudo cedrorum altitudo
ejus , & fortis ipse quasi quercus , & contrivi fructum
ejus desuper , & radios ejus subter. (Amos. cap. II.)
Si exaltatus fueris ut aquila , & si inter sidera posueris
nidum tuum , inde detraham , dicit Dominus. (Abd.)
Hæc est civitas gloriosa habitans in confidentiâ , quæ
dicebat in corde suo : ego sum & extra me non est alia
amplius. Quomodo facta est in desertum ? (Sophon. c. II.)
Horribilis dominus super eos , & attenuabit omnes
deos terræ....*

(14) *Chilpéric opprime son peuple , commit
toutes sortes de forfaits , & immola ses propres
enfants. Il fut assassiné à Chelles , en revenant de
la chasse. Son épouse , à laquelle il avoit tout
sacrifié , & Landri son amant , furent accusés de
ce meurtre. ---- Frédégonde , femme de Chilpéric
& mere du jeune Clotaire , effrayée par le souve-
nir de ses crimes , détestée de ses sujets qu'elle avoit
épuisés par ses vexations , peu sûre des grands
qui blâmoient hautement ses violences , pour sui-
vie par le roi d'Austrasie qui lui imputoit la
mort de son pere , haïe de Gontran qui re-
doutoit ses trahisons & ses perfidies , n'ayant d'autre*

appui qu'un enfant de 4 mois , se sauva à Paris , où l'évêque la reçut dans son église , comme dans un azile assuré contre le ressentiment des deux princes. Elle étoit d'une naissance obscure & d'une rare beauté ; mais elle fut encore plus méchante que belle. Elle mourut couverte de gloire par ses succès , & d'opprobre par ses noirceurs.

Brunehaut , épouse de Sigebert , d'Arienne , devenue catholique , n'en fut ni moins cruelle ni plus réglée dans ses mœurs. Son fils Childeberr , qu'elle avoit , dit - on , fait empoisonner , lui ayant laissé ses deux fils sous sa conduite , elle corrompit le plus jeune pour gouverner en son nom. Après la mort de ce prince , Clotaire II. qui regna seul , la fit traîner à la queue d'une cavale indomptée.

Phalaris , *Tyran d'Agrigente* , fut brûlé dans le taureau d'airain inventé par ses ordres , & qui avoit fait mugir tant de victimes.

Christiern II , surnommé le *Cruel* , le *Néron du Nord* , aspira à la couronne de Suède dès qu'il eut celle de Danemark. Ayant réussi dans ses prétentions , après quelques orages , il devint le tyran de ses nouveaux sujets , auxquels il avoit promis de servir de pere. Il donna une fête aux principaux seigneurs ecclésiastiques & séculiers , & les fit égorger les uns après les autres au milieu d'un festin. Gustave , à la tête de quelques Suédois , voulut délivrer sa patrie de ce monstre. Christiern , qui avoit en son pouvoir à Copenhague la mere

& la sœur de son ennemi , fit jeter ces deux princesses dans la mer , enfermées dans un sac l'une & l'autre. Le corps de l'Administrateur de Suede fut déterré , & le barbare poussa la féroçité jusqu'à se jeter dessus & le mordre. Il faisoit couper les cadavres par morceaux , & les envoyoit dans les provinces pour inspirer une terreur générale. Les payfans furent menacés de se voir couper un pied & une main , s'ils faisoient la moindre plainte. *Un payfan qui est né pour la guerre , disoit le tyran , devoit se contenter d'une main & d'un pied naturel avec une jambe de bois.* Ce scélérat , teint du sang de ses sujets , fut dégradé , & finit dans une prison son abominable vie.

(15) Vanini , prêtre , théologien , moine , forma le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme de ville en ville , avec douze compagnons de ses impiétés. Il fut arrêté à Toulouse , & condamné au feu.

(16) L'Empereur Julien , combattant contre les Perses , fut atteint d'un dard & blessé à mort. Il prit dans sa main du sang de sa blessure , & s'écria , en le jettant contre le ciel : *Tu as vaincu , Galiléen.*

(17) Le Dante , Young , tous les auteurs qui auront traité des sujets mélancoliques & terribles , rapprochés des écrivains , qui auront chanté

les graces , & fait rougir la pudeur , formeront un étrange contraste dans la vallée du jugement.

(18) Archiloque , Hipponax , l'Arétin , satyriques emportés & poètes sans mœurs , déshonorèrent leur patrie , & ont mérité l'anathème des siècles. --- J'aurois pu faire marcher à leur suite , moins pour les confondre avec eux , que pour leur inspirer une terreur salutaire , quelques rimeurs chansonniers , beaux esprits modernes , qui , pour n'être pas parvenus au dernier degré de corruption & de démençe , ne sont point toutefois exempts de reproches. SÉDUCTION , OBSCÉNITÉ , MOLLESSE , APOSTASIE , vous avez produit parmi nous l'*Art d'aimer* , *Parapilla* , *Figaro* , les *Etats Généraux de Cythere* , une *Elégie sur l'ennui*. . . . Foris impudici , procaces , maledici , molles , apostatæ. (*Apoc.*)

J'invite ici l'Auteur des *Conseils* à un jeune poète , qui s'est permis de dire à haute voix , dans la séance publique d'une Académie de province :

L'âge des sens est l'âge d'or ;

j'invite ce citoyen estimable & recherché des gens de bien , qui a du goût , du talent & des mœurs , à ne pas se calomnier si légèrement par des faillies qui n'appartiennent qu'à la médiocrité impuissante , & dont le génie n'a pas besoin.

Disce pudicitiam monitus non temere.

(19) *Cecidit corona capitis nostri. Væ nobis quia peccavimus.* (*Jerem. lam. cap. V.*).

Ici j'entends des philosophes qui se récrient , & font retentir à mon oreille ces vers du *sage* de Ferney :

Penses-tu que Socrate & le juste Aristide ,
Solon , qui fut des Grecs & l'exemple & le guide ;
Penses-tu que Trajan , Marc-Aurèle & Titus ,
Noms chéris , noms sacrés , que tu n'as jamais lus ,
Aux fureurs des démons soient livrés en partage ?

(*Poëme de la Relig. Nat.*)

Je réponds avec saint Paul que chacun sera jugé selon ses œuvres. *Reudet unicuique secundum opera ejus ; quicumque enim sine lege peccaverunt , sine lege peribunt.* Socrate , Aristide , Solon , Trajan , seront réprouvés , si leur sagesse fut une folie , si leurs vertus furent des vices. *Le juste vit de la vie de la foi ; c'est la foi qui fait la justice.* Les justes de Voltaire mériteraient-ils la foi ? O *alittudo* ! Qu'on se dépouille un instant de son argile , de ses sens , de ses passions , de ses préjugés , de ses opinions ; qu'on se place sur le théâtre de l'autre vie , à l'époque effrayante de la dissolution de l'univers , au moment décisif , où la trompette fatale , retentissant au sein des tombeaux , animera la poussière & fera marcher les ossemens , où le juge éternel , assis dans les airs sur un char de feu , tenant la balance dans une main , & le glaive dans l'autre , entouré de ses légions formidables & resplendissantes , convoquera l'innombrable foule des générations qui se seront succédées sur la terre ; où le grand livre des consciences & des destinées

sera ouvert , où les rayons perçans du *soleil de la vérité* , dissipant toutes les illusions & tous les rêves , rempliront tous les points de l'espace ; qu'on essaie d'assister au dénouement solennel & bouleversant de la dernière scène du monde : de quel œil y verra-t-on , dans l'inconcevable réunion de tous les êtres , en présence de la croix triomphante , portée par les chérubins & arborée à la voûte des cieux , de quel œil y verra-t-on les grands génies , les grands écrivains , les sages , les législateurs de l'antiquité , tous les personnages extraordinaires qui auront rempli la terre de leur renommée & occupé toutes les annales ? ... Ah ! toutes les idées humaines seront changées , les objets dépouillés de leur enveloppe mensongère paroîtront sous leur vrai point de vue . . . On ne reconnoitra dans ce grand jour , pour héros & pour grands hommes , que ceux qui seront marqués du sceau de l'évangile , dont la foi & la charité auront vivifié les œuvres , que l'*Agneau* aura tints de son sang & revêtus de la robe d'innocence , qui porteront écrit sur le front le nom ineffable de la cité nouvelle . . . Tous les talens , toutes les vertus , toutes les lumières , toutes les sagesse , tous les célébrités , tous les attraits , tous les oracles , tous les prodiges dérivés d'une autre source , seront effacés & détruits. *Scio opera tua , quia nomen habes quod vivas & mortuus es . . . Qui vicerit scribam super eum nomen Dei mei & nomen civitatis novæ Jérusalem. --- Suadeo tibi emere à me aurum ignitum probatum , ut locuples fias & vestimenta*

mentis albis induaris & non appareat confusio nuditatis tuæ, & collyrio inunge oculos tuos, ut videas.... Beati qui lavant stolas in sanguine agni, ut sit potestas eorum in ligno vitæ, & per portas intrent in civitatem. (Apoc. III & XXII.)

Si Socrate , Aristide , & conforts n'ont d'autres titres pour le royaume du pere Céleste , que ceux que leurs patrons exhibent , ce sont des bâtards qui doivent être exclus de la succession. *Dicentes se esse sapientes , stulti facti sunt. . . Prudentia carnis mors est.... Perdam sapientiam sapientium. (Rom. II. VIII.) Væ qui sapientes estis in oculis vestris , & coram vobismet ipsis prudentes ! (Isai cap. V.)*

« Pendant qu'on déprave le cœur des enfans , dit M. Bernardin de St. Pierre , on altère leur raison. Le régent leur apprend que *Virgile* , qui a si bien parlé de la providence , qui eut des mœurs pures , de la candeur , de la modestie , est au moins dans les champs élysées , & qu'il jouit dans le monde de l'estime de tous les gens de bien : le directeur des consciences affirme qu'il est payen & qu'il est damné. Le même ecclésiastique souvent fait la classe le matin , & le cathéchisme le soir. » (*Etud. de la Nat. t. 3.*).

L'Orthodoxie ne proscriit pas les expressions sages de la modération & de l'équité. . . Ne mettons pas *Virgile* à côté de St. François de Sales ; mais ne le damnons pas comme l'Arétin. Si *Virgile* fut juste , il ne peut être damné : c'est un article de foi qu'on ne peut contester. Fut-il juste ? Je ne prononce pas ; Dieu le fait. *Quis cognovit*

Jensum Domini ? Ah ! le Dieu de sagesse & de miséricorde a des voies secrètes de justification que l'homme borné ne peut connoître en ce monde. Le trésor de la charité du Christ est inépuisable , & ne peut se concevoir : sa bonté est illimitée comme sa puissance.

(20) *Ecce ego ad te mons pestifer , ait Dominus , qui corrumpis universam terram , & extendam manum meam super te , & evolvam te de petris , & dabo te in montem combustionis.* (Jerem. cap. LI.)

J. Jacques Rousseau , qui , dans son insolence chagrine , dédaignoit tout le genre humain , & se déroboit avec une brusque opiniâtreté aux invitations des Grands , aux hommages des hommes distingués par d'autres titres , affectoit de s'enfoncer dans l'oubli , pour faire mieux ressortir son génie ; & paroissant tout à coup hors de sa tanière , il dresseoit avec appareil au milieu d'une populace curieuse , les treteaux de sa superbe misanthropie & de sa bienfaisance clandestine , bien sûr d'attirer à lui par la dignité de son attitude , & l'énergie de ses harangues , la foule des beaux esprits & l'élite de la société.

L'auteur de la Henriade , au contraire , ne supportant aucun voile , ni aucun délai , & déployant , dès son début dans la carrière , une vanité plus franche & plus commune , montra tout de suite son génie de face , plaça , sur un trône & parmi des trompettes , sa supériorité naissante ; ne cessa de s'environner de décorations ; de grelots , de pro-

tégès , d'acteurs , de panégyristes ; se piqua , pendant tout le cours de sa vie , de correspondre avec les puissans du siècle , d'accueillir les écrivains qui ne l'offusquoient pas , d'obliger des hommes célèbres , d'assister des indigens illustres.

L'orgueil de Rousseau l'empêcha de parvenir à la vérité , qu'il sembloit mériter de connoître. Il s'agita dans le doute avec des convulsions qui le firent plaindre des hommes éclairés de la foi. Voltaire , insouciant libertin , cynique impudent & aimable , eut soin de jeter une écharpe brillante sur des travers impies , qu'il vouloit faire adopter. *Araſti impietatem , iniquitatem meſſuiſti , comediſti frugem mendacii : quia conſiſus es in viis tuis , in multitudine fortium tuorum.* (Oſee , Cap. X.)

(21) Quoiqu'on ſoit bien éloigné de confondre l'eſtimable *Buffon* , cet éloquent & ſublime interprète de la nature , avec la tourbe fangeuſe des philoſophes impies , qui ont déshonoré la littérature , outragé la religion & corrompu les mœurs , il eſt hors de doute que ſes brillans ſyſtèmes , ſes conceptions éblouiſſantes & haſardées ſur la théorie de l'univers , ſ'évanouiſſeront comme des ſonges , à la ſplendeur des révélations.

(22) *Evanuerunt in cogitationibus ſuis , & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum : commutaverunt veritatem dei in mendacium* (Rom. cap. 1.) *Sed quid dicit ſcriptura ? Ejice ancillam & filium ejus ; non*

Enim hæres erit filius ancillæ cum filio liberæ. (Gal. cap. IV.)

(23) *Inclinavit cælos & descendit, & ascendit super cherubim, & volavit super pennas ventorum. (Ps. 17.) Et apertum est templum Dei in cælo, & visa est arca testamenti ejus. (Apoc. cap. X.) Mulier amicta sole, & luna sub pedibus ejus, & in capite ejus corona stellarum duodecim. (cap. XII.)*

(24) *Quoniam mille anni ante oculos tuos, tanquam dies hesternæ quæ præterit. (Ps. 89.) Ecce gentes quasi stilla situlæ & quasi momentum stateræ... Ecce insulæ quasi pulvis exiguus... Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo. (Isai. cap. XL.)*

(25) *Alia claritas solis, alia claritas lunæ & alia claritas stellarum : stella enim à stellâ differt in claritate. (1. Cor. XVI.)*

(26) Des philosophes modernes, mal intentionnés, ont affecté de célébrer la douceur de St. François de Sales & la tolérance de Fénelon, afin de décrier tout à leur aise la doctrine de St. Paul & des autres peres de l'église, dont l'inflexible sévérité condamnoit trop ouvertement leur mollesse & leurs désordres. Ils ont dénaturé plusieurs passages de leurs œuvres, afin d'en faire haïr les auteurs, d'éteindre la foi des fideles, & de se rassurer dans leur impiété. Mais il n'y a qu'une foi

& qu'une doctrine. *Unus est Deus, una fides, unum baptisma*. Il n'y a qu'une vérité, qu'une loi & qu'un juge.

(27) Mon Dithyrambe étoit achevé , lorsque les *Lettres sur l'Italie* , par feu M. Dupaty , me sont tombées entre les mains , & que j'ai lu dans la 86^{me}. ce passage vraiment sublime , qui renferme le germe de ma conception.

« Rien ne peut rendre ce ravissement qui faisisoit l'ame, lorsqu'on entre dans l'église de saint Pierre de Rome, pour la première fois ; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, & sous ce dôme.... enfin dans cette vaste enceinte, où l'orgueil des plus grands Pontifes & l'ambition de tous les beaux arts ne cessent depuis plusieurs siècles d'ajouter, en granit, en or, en marbre, en bronze & en toile, de la grandeur, de la magnificence & de la durée..... Tout le temps que j'y ai été j'ai pensé à Dieu, à l'éternité.... Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres & des pensées communes.... Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrois qu'un jour, au milieu de de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, & répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât, qu'elle fit tomber alors sur un auditoire de rois, la pa-

roie souveraine du Roi des rois, qui demanderoit compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang & de toutes les larmes qui coulent, en ce moment, par eux sur la surface de la terre. »

(28) « Tout ce que nous enseigne l'écriture sainte sur la création de l'univers, n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.... Ce n'est plus cette parole impérieuse & dominante : *Que la lumière soit, &c.* c'est une parole plus douce, quoique moins efficace : *Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance.* Dieu tient conseil en lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre, surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.... Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre ; & cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde. L'homme a une taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel ; & cette conformation, qui lui est particulière, lui montre son origine, & le lieu où il doit tendre.... Mais la manière dont Dieu produit l'ame est beaucoup plus merveilleuse. Il ne la tire point de la matière, il l'inspire d'en haut : c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.... Il donne un précepte à l'homme : l'homme se laisse séduire, & le viole. En même temps tout change pour lui : la nature ne lui rit plus, comme

auparavant , &c. . . Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle. . . Il faut qu'il meure . . . L'homme fut laissé à lui même , ses inclinations se corrompirent , ses débordemens allerent à l'excès , & l'iniquité couvrit toute la face de la terre. . . . Dans le déclin de la religion , dans le tems que les Pharisiens introduisoient une foule d'abus , Jésus-Christ est envoyé pour rétablir le royaume dans la maison de David. Il commence à prêcher son évangile , & à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son pere : il pose les fondemens de son église par la vocation de douze pêcheurs , & met *St. Pierre* à la tête de tout le troupeau. . . Attaché à la croix , il expire.

*Tout est consummé. L'enfer dépouillé gémit. . . Les Apôtres rendent témoignage , les miracles suivent leurs paroles ; en deux prédications de St. Pierre 8000 Juifs se convertissent , & pleurant leur erreur , ils sont lavés dans le sang qu'ils avoient versé. . . La persécution s'élève , la foi s'augmente. . . Tout l'empire s'émeut contre l'église naissante ; & Néron , persécuteur de tout le genre humain , fut le premier persécuteur des fideles. . . Le martyre de St. Pierre , prince des apôtres , établit dans la capitale de l'Empire le siege principal de la religion. . . La vérité n'a fait que se fortifier quand elle a été contestée ; & l'église est demeurée inébranlable. » (*Boss. Disc. sur l'Hist. univ. Part. I & II.*)*

(29) Le dragon infernal règnait sur la terre ,

D. iv

quand le *Désiré des nations* vint le détrôner. Sa doctrine, ses miracles, sa croix anéantirent les triomphes de l'usurpateur. Humilié & aigri de sa défaite, le monstre se relève, arme les tyrans.... L'héroïsme de la foi triomphe des efforts de la rage. Laffé par la constance des martyrs, & accablé sous les trophées de l'évangile, l'Ange de ténèbres suspend ses hostilités, rentre dans l'abyme, s'endort dans sa malice & s'éveille avec un complot ; il souffle l'orgueil & la mollesse dans le sanctuaire ; il suscite une Dalila ; le nouveau Samson (le Sacerdoce) perd sa force, & les incirconcis ravagent Israël. *Et in prophetis Samaria vidi fatuitatem. . . . A prophetis Jerusalem egressa est pollutio super omnem terram. (Jerem. 23.) Et dispersæ sunt oves meæ , ed quodd non esset pastor & factæ sunt in devorationem [omnium bestiarum agri. (Ezech. 34.)*

« Ah ! Sire , » s'écrie , dans un ouvrage récent , un catholique patriote , qui , désavouant tous les torts de notre clergé , s'est plu à charger la communion de Geneve de tous les griefs communs entre les dissidants , « Ah ! Sire , à la vue de toutes ces horreurs , qui soulevent vos entrailles , gardons-nous de calomnier la vraie religion : cette longue liste de forfaits ne doit pas lui être imputée ; il ne les faut attribuer qu'à la religion malade & en délire , enivrée d'une liqueur étrangère , & ayant un bandeau sur les yeux. Mais , Sire , avouons-le sans préjugés & sans passions , quelle fut la source de toutes ces associations , de tous ces décrets de tous ces arrêts

exécrables ? A qui redemander compte d'un de nos Rois expirant sous le couteau du fanatisme ? Au Calvinisme. Sire , j'ose le dire , sans lui , jamais la ligue n'eût existé , & sans la ligue , nous ne serions pas réduits à abhorrer cette affreuse partie de notre histoire. Sans Calvin , non , jamais l'enfer n'eût produit un Jacques Clément. (*Disc. à lire au Conf. sur le proj. d'accorder l'état civil aux protest. Part. I.*)

Mais de quels hommes étoit composée la légion de cet abominable hérésiarque ? D'un *Augustin Marlorat* , moine *apostat* de l'ordre de St. Augustin , qui fut pendu à Rouen ; d'un *Jean Malo* qui , de prêtre habitué de la paroisse de St. André-des-Arcs à Paris , étoit devenu ministre protestant ; d'un *Jean de l'Epine* , jacobin , qui apostasia après avoir sauté les murailles de son couvent ; d'un *Pierre Martyr* , autre moine *apostat* , de l'ordre des chanoines réguliers de St. Augustin , qui épousa une religieuse , après l'avoir débauchée ; d'un *Spifame* , qui avoit quitté son évêché de Nevers , pour suivre sa concubine à Geneve ; d'un *Montluc* , dominicain , qui ayant été successivement évêque de Valence , & de Die , épousa secrettement une protestante ; d'un *Cardinal de Châtillon* , archevêque de Toulouse , & évêque de Beauvais , que le pape Pie IV priva de la pourpre & de la dignité épiscopale , & qui se maria en soutane rouge ; d'un *Jean Balée* qui quitta l'ordre des carmes , pour prendre une femme , & devenir évêque en Irlande , &c.

Mais ces *Châtillon*, ces *Montluc*, ces *Spifame*, s'étoient corrompus avant de se ranger sous les drapeaux de Calvin. La mitre sur le front & l'encensoir à la main, ils avoient déjà donné, dans le sanctuaire de la vraie église, le spectacle d'une révoltante impudence, & d'une dépravation consommée.... Ah ! c'est la corruption du sacerdoce, qui engendra, qui grossit la secte de Calvin ; & c'est le bras sacrilège du sacerdoce corrompu, qui frappa nos Rois. Jacques Clément, & Edmon Bourgoing, étoient prêtres ; & Jean Châtel, Pierre Barrière, Ravailac, & Gérard l'assassin du grand prince d'Orange, furent poussés au régicide par des prêtres.

(30) Alexandre VI, ce fourbe fameux dévoré d'ambition, décoré de la thiare & gangrené de vices, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici les abominations qui souillèrent sa vie.

(31) Quel horrible trait de lumière part de ce vers hardi ! De quelle influence, de quelle fécondité n'a pas dû être l'inouïe scélératesse d'un *Souverain Pontife*, d'un *successeur de St. Pierre* ! Dans la chaire de vérité, comme dans les écrits des théologiens, on s'est plu éternellement à mettre sur le compte d'une malheureuse *philosophie*, tous les écarts, tous les dérèglemens, tous les attentats de l'esprit humain. Je suis certes bien loin de justifier une *philosophie téméraire*, qui a

franchi toutes les bornes ; je fais combien elle est coupable ! Mais je fais aussi qui l'a poussée , ou du moins qui l'a affermie dans l'erreur & dans le crime.... Qu'on parcoure les Annales des Empires ; & dans la chaîne effrayante des iniquités qui se sont succédées d'âge en âge , on verra les premiers anneaux descendre des autels.... Oui , les scandales des chefs de l'église , en infectant tous les recoins du sanctuaire , ont étendu la corruption dans tous les ordres de leur hiérarchie , & dans toutes les classes de la société. Remontez aux prophètes , aux pontifes de l'ancienne loi.

Sacerdos & propheta nescierunt præ ebrietate ; absorpti sunt à vino , erraverunt ; ignoraverunt judicium. (Isai. Cap. XXVIII.). Propheta namque & Sacerdos polluti sunt : in domo meâ inveni malum eorum , ait Dominus. (Jerem. Cap. XXIII.) Non crediderunt reges terræ , & universi habitatores orbis , quoniam ingrederetur hostis , & inimicus per portas Jerusalem ; propter peccata prophetarum ejus & iniquitates sacerdotum ejus. (Lament. Cap. III.). Hæc dicit Dominus super prophetas qui seducunt populum meum ; qui mordent dentibus suis , & prædicant pacem..... Principes ejus in muneribus judicabant , & sacerdotes ejus in mercede docebant , & prophetæ ejus in pecunia divinabant... Propter hoc Sion quasi ager arabitur. (Mich. cap. III.)

Lisez *Malach. cap. I & II ; Sophon. cap. III ; Levit. cap. X ; Amos , cap. III ; Deuteron. XXXVIII ; Reg. cap. II , III , IV ; Isai. cap. I ; Exod. cap. XXXII ; Judith , cap. VIII ; Ezech. cap. VIII , XXII.*

Pj. 49, 54. Greg. Homil. 27 in Evang. August. sup. Pf. Bernard. Consil. lib. II, cap. VIII. Revelat. S. Birg. lib. I, cap. 47 & lib. IV, 135; Ambros. lib. I. De dign. Sacerd. cap. V. Greg. Homil. 59, 17. Bern. Serm. Conv. St. Paul. Hyeron. lib. II; Ep. III.. Ep. XIII; Molin. Chart., &c. &c. &c.

Consultez les Histoires graves & les pamphlets. Passez dans les cabinets des sages, & dans les cercles frivoles. L'amour du bien & l'esprit de vertige n'ont qu'un cri: *Le Clerge est sans mœurs*: les pontifes opriment: les levites murmurent, & le peuple rit aux pieds des autels.

Oportet enim episcopum sine crimine esse; sicut Dei dispensatorem, non superbum, non iracundum, non vinolentum, non percussorem, non turpis lucri cupidum; sed hospitalem, benignum, sobrium, justum, sanctum, continentem, amplectentem eum, qui secundum doctrinam est, fidelem sermonem, ut potens sit exhortari in doctrinâ sanâ, & eos qui contradicunt arguere. (Tit. cap. I. 7-9.). *Oportet ergo episcopum esse irreprehensibilem..... Diaconos similiter pudicos, non bilingues, non multo vino deditos, non turpe lucrum sectantes.* (I. Tim. cap. III.).

Quelqu'un ayant demandé à saint Boniface s'il étoit permis de se servir de calices de bois dans les sacrés mystères, ce saint répondit en soupirant : « Autrefois l'église avoit des calices de bois & des évêques d'or, aujourd'hui elle a des calices d'or & des évêques de bois. » (*Ancstod. Ecclesiast.* 400.)

Le concile de Londres, de l'an 1237, déclare;

canon vingt - deuxieme , « Que les évêques & archevêques trouvent leurs devoirs exprimés dans le nom même de leur dignité. En effet il signifie surveillant & sur-intendant. Il faut donc qu'ils veillent sur leur troupeau , dont ils doivent être le modele & l'exemple ; qu'ils résident dans leurs églises cathédrales , &c. »

Quoique les grands du clergé commençassent à imiter les grands du siècle par un nombreux cortège , par les ameublemens somptueux , & tout l'appareil du luxe le plus recherché , l'église ne cessoit de leur prescrire la modestie & la simplicité des premiers temps. Plus ils sembloient s'en éloigner , plus elle s'appliquoit à les y ramener par des réglemens vraiment apostoliques. On ne peut lire sans admiration tout ce qu'elle ordonne aux évêques , pour leur inspirer la frugalité , & leur interdire tout ce qui ressent le faste & la mollesse. C'est bien ici le lieu de rapporter tout ce que le concile de Milan , tenu sous saint Charles Borromée ; l'an 1565 , *II^e. partie* , statue sur cette matière.

« Un évêque n'aura aucun meuble d'or ou d'argent , rien non plus qui soit doré ou argenté , rien qui soit de soie , ou brodé , ou peint de diverses couleurs , ou enfin travaillé avec art. Il n'aura ni tapisserie , ni tapis , si ce n'est de cuir ou d'étoffe fort simple ; & il ne pourra faire tapisser de cette manière que deux chambres , l'une pour sa santé , & l'autre pour les étrangers qui viennent à l'évêché. Il n'y aura à sa table qu'un bouilli outre la soupe , un plat de laitage

& deux de fruit.... On n'y verra ni confitures , ni gâteaux , ni vins exquis..... Il n'y aura pas plus de vingt cierges à son enterrement » (*Hist. des conc. génér. & part.*)

Je viens de lire à ce moment un pamphlet intitulé : *Procès-verbal des derniers états-généraux tenus aux enfers , où se trouvent les plaidoyers de l'évêque de Grenoble & de Judas , dédié au clergé & à l'archevêque d'Embrun.* « O fureur , ô scandale , ô frénésie de l'irréligion philosophique ! » s'écrient les bons prêtres , les bons évêques ; car il y en a encore..... Oh ! je suis loin d'approuver l'explosion d'une malice infernale ! Mais , ô précieuse élite des bons évêques , des bons pasteurs , dont l'église de France s'honore , combien autour de vos sanctuaires ne voyez-vous pas de prélats inconsiderés violer la discipline ?.... Je ne les crois pas impies..... Ils ne sont que foibles & dissipés..... Hélas ! les canons les accusent , les canons semblent autoriser les libelles envenimés qui les poursuivent..... Que ces prélats résident..... Qu'ils soient réguliers , qu'ils soient saints ; & les méchants se courberont à leurs pieds..... *Les prélats , les prêtres , dit-on , sont des hommes.* Non , non : ils sont les forts d'Israël , ils sont des dieux , qui ne peuvent être foibles , qui ne doivent jamais tomber. — Ceux qui se dégradent ne sont que des simulacres d'évêques. » Les pervers , dit saint Grégoire de Naziance , ne doivent point trouver mauvais qu'on essaie de les rappeler à leur devoir par une confusion salutaire. Qu'on ne me demande point à qui j'en veux. Je connois des

Evêques que ce discours ne regarde pas ; mais s'il blesse quelqu'un , c'est précisément à lui que mes paroles s'adressent. L'épiscopat est le ministère le plus sacré , la dignité la plus auguste ; mais il arrive souvent qu'au lieu de rendre un homme meilleur , il le rend plus méchant.... Adieu donc , mes chers collègues ; soyez aussi fiers qu'il vous plaira , partagez entre vous les places les plus éminentes , passez d'une église à l'autre sans scrupule , comme sans raison. Elevez ceux-ci , renversez ceux-là. Je n'ai plus rien à vous dire que deux mots que je vous réserve dans l'autre monde. *Cætera vobis , amici , in alterâ viâ dicentur.* » (*Greg. Naz. Orat. 32.*)

« Qu'ils me ferment donc les yeux , s'écrie saint Bernard , s'ils veulent m'empêcher de voir ce que je ne puis approuver. D'ailleurs quand je me taisois , les cris de l'église ne se feroient-ils pas entendre de toute part ; Elle qui voudroit qu'un évêque rougît de se trouver aussi ignorant que ceux qui n'ont point étudié , d'être aussi efféminé que le sexe. La cour en parle ; Le public en murmure , & les pauvres prendroient la parole au défaut de ma voix , de sorte que tous les ménagemens seroient inutiles. » (*De offic. episc. cap. II.*)

« Vous êtes l'église enseignante , & vous n'enseignez personne..... N'est-il pas étrange que parmi tant de fameux incrédules qui sont morts depuis quelques années , aucun Evêque ne se soit présenté pour les ramener à Dieu , quoique la première fonction du pasteur

soit d'aller chercher la brebis égarée ? Qui fait si Voltaire lui-même , frappé de la visite de son archevêque , qui lui auroit parlé d'un ton paternel , n'eût pas donné l'exemple d'un retour sincère à l'église ? Mais on croit avoir rempli son devoir en invectivant les incrédules , au lieu de gagner leur esprit par la douceur & par la charité. Plus on fulmine contr'eux dans la chaire , plus on les éloigne de la religion. Les évangélistes ont donné le plus bel exemple de la modération chrétienne , en décrivant la passion de Jésus-Christ , sans employer le moindre mot d'imprécation contre ses bourreaux. Aussi M. Pascal observe-t-il que l'évangile est le livre le plus impartial & le plus modéré qui ait jamais existé. » (*Lettre véhémente au clergé* , 1789.).

Le vénérable évêque d'Amiens [M. de la Mothe] disoit un jour en gémissant : » Ce ne sont point les incrédules qui ont porté le coup le plus funeste à la religion ; c'est nous-mêmes , par notre amour pour le faste , par une hauteur intolérable , par notre mollesse , par notre dissipation , par des scandales de tout genre. » Une dame de qualité dont la voiture venoit d'être fracassée par je ne fais quel accident , emprunte un jour celle du vertueux prélat , sous le prétexte de faire une visite , & se rend sans scrupule au spectacle. Le carrosse , que les armoiries font reconnoître , reste un moment dans un lieu où il n'auroit pas dû se trouver. Le peuple l'apperçoit & s'écrie avec attendrissement : *Voyez le zèle , la charité de notre bon*

bon pasteur ; il est allé à la comédie pour y prêcher la décence & les bonnes mœurs , & pour y faire aimer Dieu.

M. Bernardin de Saint-Pierre rapporte une anecdote, qui prouve bien évidemment que l'auteur d'*Emile* fut catholique dans le cœur, & qu'un pontife plus modéré, plus onctueux, plus adroit que monseigneur de Beaumont, eût pu enrichir la vraie église de la conquête solennelle de son génie. » Un jour étant allé me promener au mont Valérien avec J. J. Rousseau, dit l'intéressant écrivain, quand nous fumes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner à ses hermites pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, & pendant qu'ils étoient à l'église ; J. J. Rousseau me proposa d'y entrer & d'y faire notre prière. Les hermites récitoient alors les litanies de la providence, qui sont très-belles. Après que nous eumes prié Dieu dans une petite chapelle, & que les hermites se furent acheminés à leur réfectoire, J. Jacques me dit avec attendrissement, *maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'évangile : quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. Il y a ici un sentiment de paix & de bonheur qui pénètre l'ame.* Je lui répondis : *Si Fénelon vivoit, vous seriez catholique.* Il me répartit hors de lui & les larmes aux yeux, *Oh ! si Fénelon vivoit, je chercherois à être son laquais, pour mériter de devenir son valet de chambre.* » (Etudes de la Nat. t. III, p. 507, en note.

C'est-à-dire que si l'église romaine eût été peuplée de *Fénétons* & de *La Mottes*, Voltaire & J. Jacques, ces coryphées de la *philosophie moderne*, que le charme de leur style a rendus si dangereux, & a fait connoître à toute la terre, n'eussent jamais levé l'étendard de l'incrédulité; ou si l'enfer les eût portés à cet acte inconcevable de démente, le peuple indigné les eût immolés sur l'heure, comme des fils généreux lavent, dans le sang d'un traître, les outrages faits à leur mere. Les prélats en général n'ont pas assez de sainteté, & les missionnaires montrent trop de roideur. Il s'agiroit de gagner la confiance des incrédules, en ménageant leur amour propre. *Et factus sum Judæis tanquam Judæus ut Judæos lucrarer.* (Ad Cor. ep. I. cap. IX.)

La supérieure d'un couvent crut se faire valoir auprès de Fénélon, en lui décrivant les humiliations & les cruautés, qu'elle faisoit subir à une jeune religieuse, qui avoit eu le malheur de devenir enceinte. Il demande à la voir. On l'introduit dans une espece de cachot humide; l'infortunée couverte d'un sac, couchée à terre, buvoit ses larmes..... Ah! ma révérende mere, s'écrie avec surprise le doux archevêque, *ce n'est point là ce que vous enseigne le bon pasteur. Il n'égorgeoit pas la brebis qui s'étoit égarée, &c.*

La vie du saint évêque de Geneve est remplie de traits consolants, qui font aimer la religion, dont il étoit l'apôtre. Le généreux défenseur des Calas & des Mont-Bailly, qui se joua des preuves théologiques & de l'autorité de l'église, n'auroit pu résister aux

argumens de la charité , à l'onction de l'évangile. — Ah ! la religion est une mere tendre.... & l'on en fait une marâtre repoussante , & presque une furie.... Si le voile , qui couvre ses appas , se levoit à nos yeux , nous nous évanouirions de plaisir , nous mourrions d'amour à ses pieds. O religion méconnue , suscite donc un apôtre qui te fasse aimer de toute la terre , dont tu peux seule adoucir les malheurs , en lui révélant les ineffables secrets de la miséricorde éternelle. — Pourquoi feu Montazer , qui , *de ses mains hospitalieres* , comme s'exprime M. de Boufflers , ferma les yeux à son ami Thomas dans sa maison d'Oullins , eut-il besoin du ministère d'un subalterne pour assister à son heure suprême , un philosophe chrétien ? Qu'avoit-il donc fait ce *Fénélon* , ce *Bossuet moderne* , de sa chaleur communicative , de sa douce éloquence , de son onction évangélique tant célébrée ? Pourquoi l'archevêque de Lyon , entouré de grands vicaires & de l'élite du sacerdoce dans sa maison d'Oullins , envoya-t-il chercher dans la cité un ecclésiastique vulgaire , un prêtre bon homme pour administrer les secours de l'église au panégyriste des grands hommes ?... Et l'on veut que les esprits forts se convertissent ! Ah ! les beaux mandemens ne feront jamais rien sans les grands exemples , &c.

(32) Julien de la Rovere , élu pape , se fit appeller Jules II. Comme il avoit les inclinations guerrieres , on présuma qu'il avoit pris ce nom en mémoire de Jules César. Il ne chercha dans la puissance spi-

rituelle que le moyen d'accroître la temporelle. On dit qu'il jeta un jour dans le Tybre les clefs de saint Pierre , pour ne se servir que de l'épée de saint Paul.

(33) Le théâtre , la chasse , l'amour varioient tour à tour les plaisirs de Léon X. Il aimoit les vers & en faisoit lui-même de très-jolis. Il poussa l'enthousiasme si loin , qu'il donna une bulle en faveur des poésies de l'*Arioste* ; bulle qui est une tache dans sa vie , parce que ces poésies respectoient peu la pudeur. On a donné une satire sanglante de ce pape sous le titre d'*Enchiridion Leonis papa.*

(34) Théophile s'égaroit ; le jésuite Garasse accourt , non avec le flambeau de la charité , mais avec la torche d'une furie. Le poète s'aigrit & s'obstine dans le mal. Ce qui n'étoit dans le principe qu'un écart inconsideré , devint un libertinage de système , une impiété réfléchie. Blasphémant une religion , dont il haïssoit le ministre , Théophile déploya le drapeau de l'athéisme , fit des prosélytes , corrompit Desbarreaux , qui seconda sa mission..... O prêtres ! quelle généalogie ! quelle filiation ! En vous élevant avec tant d'âpreté contre les désordres publics , avez-vous oublié que vos prédécesseurs en préparèrent , en firent fermenter le levain ? *Et scies quia ego Dominus audiui universa opprobria tua... Sacerdotes nobis ad devorandum dati sunt.* (Ezech. cap. XXXV.)

- En parlant du jésuite Garasse , qu'il me soit permis

de citer un passage remarquable d'un écrit très moderne, attribué au Jésuite B***, qui a pour titre, *Discours à lire au conseil*. « Et quoi de plus fondé, sire, que ces alarmes du corps épiscopal ? l'irrégion la plus formelle, sous le nom de *philosophie*, a causé dans votre royaume de tels ravages, qu'elle n'en a jamais faits dans tout l'univers, depuis l'établissement du christianisme. Jamais elle n'a afiché cette impudence & cette impunité, dans le sein même de la corruption & de l'idolâtrie. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les écrits de la philosophie moderne avec tous ceux des auteurs les plus irréguliers du paganisme & les plus licentieux. La frénésie de l'impiété a-t-elle jamais rien enfanté qui égale le trop fameux ouvrage de la plume de Raynal, trempée dans le *virus baveux de la rage la plus furieuse* contre le christianisme & contre ses ministres ? »

Avec de telles expressions, qui choquent le goût & l'honnêteté, le moderne Garasse a nui à sa cause, & a manqué son but. La mission de Jésus-Christ fut une mission de charité. Le bon pasteur, en courant après sa brebis égarée, l'appelloit avec un accent paternel, & les yeux baignés de larmes. François de sales & Fénelon, formés à l'école de leur doux maître, ramenerent une foule d'ames au giron de la vraie foi, & se firent aimer de celles mêmes qui leur résisterent. Des paroles onctueuses & nobles peuvent subjuger l'orgueil de l'incrédule, que dâpres & honteux reproches ne font qu'irriter.

Comment l'auteur du *discours à lire* a-t-il été assez mal avisé pour faire fumer le *tison mal éteint du Jansénisme* près de la *torche ardente du philosophisme* ? Quel a été son but en rappelant les scandales ignominieux, qui ont déshonoré le centre de la vraie église, ces combats domestiques, d'autels contre autels, ce mutuel acharnement des ministres d'une religion de paix, ces scissions, ces déchiremens au sein de l'unité, ces dégoûtantes investives, ces imprécations furibondes, ces aboimens de la haine & de la discorde, qui ont fait retentir les écoles & les chaires catholiques, ces brouillards épais du délire, ces étranges nuages de la calomnie, qui ont porté l'incertitude dans les consciences, troublé le calme de la piété, obscurci le flambeau des vérités saintes, & fait douter des promesses solennelles du fils de Dieu ?

Quelqu'éducation qu'on ait reçue, dans quelques principes qu'on ait été élevé, on ne peut disconvenir que l'illustre société des jésuites & l'illustre école de Port-Royal n'aient fourni à l'église de très-grands hommes, des prélats, des pasteurs, des écrivains d'une piété exemplaire & d'une doctrine édifiante. Cependant, d'après les *factums virulens* des deux partis, une élite de sages, d'hommes vraiment religieux, n'est plus qu'une aggrégation monstrueuse de casuistes relâchés, de rigoristes dangereux, d'hypocrites, d'énergumènes, de déistes, d'athées & d'Antechrists. Quelles idées noires & désolantes remplissent l'âme du fidèle investi de ces querelles & de ces

dénigremens ? Epouvanté , hélas ! par les sinistres éclairs d'un sacerdoce de ténèbres , il n'aperçoit plus l'arche d'alliance , ni le soleil de justice ; il fuit l'église , lutte avec sa conscience , maudit la vie & cherche à s'enfoncer dans le néant. ... Ah ! l'on peut dire que les *Leures provinciales* , & la *Réalité du projet de Bourg - fontaine* , ces deux livres si opposés & si ressemblants , renferment les parties élémentaires , & forment pour ainsi dire les deux moitiés d'un système d'athéisme. Je développerai ailleurs la vérité terrible de cette assertion.

Je consulte divers écrits , & je me convaincs dans tous , que la plupart des maux qui affligent l'église , provinrent de la dissension des docteurs qui travaillèrent à les guérir. » Pour tirer des conciles de précieux avantages , il faut que les évêques & docteurs soient tous animés par le même esprit , par le bien commun des fideles. Il faut qu'ils soient humbles..... Evitons , dit le chancelier de l'Hôpital , au *colloque de Poissy* , évitons les questions trop subtiles , rejetons celles qui ne sont que curieuses ; les fausses opinions des calvinistes n'empêchent pas qu'ils ne soient nos freres ; ils adorent le même Dieu ; ils ont été baptisés dans les mêmes eaux ; c'est par la douceur qu'il faut les ramener à la communion de l'église. Alexandre patriarche d'Alexandrie , pour avoir traité Arius , prêtre de son église , avec trop de sévérité , le réduisit au désespoir. Nestorius eût abjuré ses erreurs , si on ne l'avoit pas persé-

cuté.... » on ne traita dans ce concile d'aucun des abus de l'église romaine; on se jeta dans des argumens de théologie positive..... On se dit de part & d'autre beaucoup d'injures. Le jésuite Lainez dit que les protestants étoient des singes & des renards, qu'il falloit dès ce monde-ci les dévouer aux flammes. Les protestants révoquèrent en doute l'ordination des évêques, & les traitèrent de simoniaques. » (*Eloge du chanc. de l'Hôpital*, par Guiber.)

» Sous Constantin, le bien eût été plus solide si la piété de l'empereur avoit eu plus de lumières. Des hommes avides & trompeurs abusoient de sa confiance pour arriver au but de leurs passions. Les guerres théologiques prirent naissance autour du trône, & firent de funestes ravages dans l'Eglise par l'imprudence du prince. Plus on étudioit la doctrine de Jésus-Christ & des apôtres, plus on voit qu'elle ne tendoit qu'à faire des saints & des heureux. Le sauveur du monde avoit réduit toute la loi aux deux préceptes, qui font la base de l'évangile : *Aimez Dieu par dessus toutes choses, aimez le prochain comme vous-mêmes.* Une charité universelle étoit l'ame du christianisme. Elle devoit détacher les hommes de la terre par le sacrifice des passions déréglées; mais les attacher les uns aux autres par un amour pur & sans bornes. Des devoirs de la société humaine, elle faisoit un moyen essentiel de salut; elle bannissoit également l'intérêt, la volupté, l'inimitié, la discorde. Saint Paul avoit même interdit sévèrement toute question propre à exciter de vaines

disputes ; & rien ne paroissoit plus éloigné de l'esprit du christianisme , qu'un zele amer , arrogant & opiniâtre , qui , sous prétexte de servir Dieu , porteroit le trouble dans l'état. Tant que les chrétiens furent en petit nombre , & qu'ensuite la persécution servit d'aliment à la vertu , les maximes de l'évangile soutinrent la premiere ferveur. Si quelque dispute s'éleva , le jugement des apôtres & des évêques leurs successeurs termina sans peine les difficultés. On étoit simple & modeste ; on ne se piquoit point de science ; au lieu de raisonner sur les mysteres , on pratiquoit la morale ; on étoit chrétien par l'humilité de la foi , & encore plus par la sainteté des œuvres. Mais la religion ayant fait de vastes conquêtes , & toutes sortes de personnes ayant apporté dans l'église leurs passions & leurs préjugés , la paix dont elle jouissoit sous plusieurs princes , ayant introduit le relâchement & le goût des vanités terrestres , l'ambition de dominer sur les esprits s'empara de quelques chrétiens présomptueux ; les Grecs , sur-tout ceux d'Alexandrie , naturellement sophistes , voulurent discuter , analyser , éclaircir les dogmes ; ils puiserent dans la théologie le goût & les idées du platonisme ; c'étoit soumettre les vérités divines à tous les caprices de l'opinion. D'autre part quelques enthousiastes prirent à la lettre les paroles de l'écriture ; zélateurs d'un rigorisme absurde , incompatible avec la nature humaine , ils se rendirent d'autant plus dangereux , qu'avec le langage & l'extérieur de la sainteté , ils entraînoient aisément le peuple , & qu'ils joignoient ,

à la chaleur de l'imagination , l'inflexibilité du caractère. De-là naquirent différentes sectes qui affligèrent l'église & troublèrent l'ordre public. L'animosité & l'enthousiasme étant en fermentation, l'esprit de parti prend l'essor, s'agite, franchit les bornes.... C'est de l'église même que sont sortis tous les reptiles , toutes les erreurs, tous les fléaux, qui ont désolé & saccagé l'église.» (*Voyez Mercure 1787, Juillet ou Août.*)

« Quelque étendu que soit le recueil de ces *Anecdotes (Ecclésiastiques)*, dit le rédacteur du *Journal de Bouillon*, nous l'avons lu avec beaucoup d'intérêt; mais il faut avouer aussi qu'on ne peut soutenir sans douleur la lecture de tout ce qui s'est passé dans les premiers siècles de l'église; car il est affligeant de penser que la plus auguste, la plus sublime, la plus vraie des religions, bien loin d'éclairer & d'adoucir les hommes qui l'ont embrassée, n'a servi trop souvent qu'à rendre plus nuisibles à la société les excès scandaleux & révoltants de leurs passions. A peine le divin fondateur du christianisme a scellé de son sang les grandes vérités, qu'il est venu montrer aux hommes, que les disciples, divisés d'opinions & de dogmes, se partagent, se haïssent, se persécutent, & forment différentes sectes irréconciliables, ennemies les unes des autres, toujours prêtes à se nuire, à se déchirer, à implorer, avec la plus effrénée licence, l'autorité des empereurs trompés, par les plus fausses & les plus noires dénonciations, & ne respirant que leur destruction mutuelle. Comment a-t-il

été possible que, ces chrétiens qui, n'opposoient à leurs persécuteurs, que l'amour de la vérité, leur constance & leur sang, se soient aussi cruellement élevés les uns contre les autres, aussi-tôt qu'ils ont été tranquilles & libres dans leur culte ? C'est que l'ambition, le désir de dominer, la manie de dogmatiser, sont l'incurable maladie de la plupart des hommes; c'est que dans toutes les grandes sociétés (& dès-lors le christianisme étoit presque universellement répandu dans toutes les provinces de l'empire) la véritable sagesse, les vertus éminentes, ne sont le partage que du petit nombre; c'est que le plus grand nombre, hors d'état de se distinguer par des vertus, dont l'exercice est pénible, cherche à se signaler par les vices & les erreurs opposés aux vertus les plus respectées, & aux vérités les plus infaillibles. (*Préambule des anett. eccléf. journ. de Bouil. 1764.*)

(35.) La bulle de Pie V contre la Reine Elizabeth, & celle en faveur de l'inquisition, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France & de l'Irlande, sa cruauté envers les non-catholiques, prouvent que son zèle ne fut pas toujours éclairé par l'esprit saint. A ces défauts près, il eut les vertus d'un apôtre & les qualités d'un roi. Il réprima le luxe des ecclésiastiques, le faste des cardinaux, les dérèglemens des Romains & les erreurs qui inondoient la chrétienté; & il mérita d'être canonisé.

(36.) On peut soutenir sans prévention injuste,

sans acharnement irréligieux contre l'église romaine; que l'avarice scandaleuse de la cour de Rome, les débauches du clergé & les tracasseries des moines fomentèrent la plupart des schismes, & firent éclore les plus funestes hérésies.

Arcemboldi, légat de Léon X, recueilloit les deniers des indulgences avec l'avidité d'un partisan, qui leve des impôts, dont il a traité. Ce prélat, à la faveur des bulles, dont il étoit porteur, ravagea impunément une partie du Danemark; & non content des sommes considérables qu'il avoit tirées de ce royaume; il mit encore cet argent dans le commerce, & à de gros intérêts, étant près de partir pour la Suede. (*Histoire des révolutions de Suede, par l'abbé de Vertot. Tom. I.*)

Léon X, dit l'abbé Millot, ayant épuisé son trésor, fit publier des indulgences sous prétexte d'une guerre contre les turcs, & de la construction d'une église. Ces indulgences se distribuerent en Allemagne, à prix d'argent, de la maniere la plus scandaleuse. Les dominicains avoient eu commission de les prêcher, &, selon l'usage & les préjugés du siecle, ils avoient franchi, dans leurs sermons, toutes les bornes du vrai & de la décence. Les augustins, jaloux de n'avoir pas été préférés, & d'avoir perdu un avantage qu'ils regardoient comme un privilege, trouverent un vengeur dans Martin Luther, théologien de leur ordre..... Malheureusement des superstitions grossieres, des abus révoltants, introduits par l'ignorance & par l'intérêt, fournissoient matière à de violentes invectives:

le culte étoit mêlé de vaines pratiques ; a théologie pleine de fausses subtilités , le clergé endormi dans la paix & le désordre ; la cour de rome accusée d'usurpation , de rapine , de politique frauduleuse ; les choses saintes prostituées souvent à une sordide cupidité ou à une ambition impardonnable. On ne cessoit de demander la réforme dans l'église & dans ses membres. Ni le concile de Constance , ni même celui de Bâle , où l'on restreignit la puissance pontificale , n'avoient corrigé les plus grands abus ; & les esprits moins superstitieux pouvoient aisément être entraînés à la révolte. Luther suivit la conjoncture. Dans la chaleur d'une dispute théologique, il déclama contre le trafic des indulgences , &c. (*Élém. de l'hist. d'Angl. Tom. II.*)

(37.) « Pourquoi , demande Voltaire , plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* , évêque du Mans ? . . . Ce singulier prélat , qui avoit établi l'ordre des *Côteaux* , ordre des gourmets ou ivrognes , & s'en étoit fait le chef , s'avisa , à l'article de la mort , d'une espièglerie peu commune. Il étoit connu pour un des plus violens esprits forts du siècle de Louis XIV ; & plusieurs de ceux auxquels il avoit conféré l'ordre de la prêtrise , lui avoient publiquement reproché ses sentimens . . . Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible & timorée rentre dans la religion , qu'elle observa dans ses premières années. La bien-séance seule exigeoit que l'évêque édifiait , en mourant , les

diocésains qu'il avoit scandalisés ; mais il étoit si piqué contre son clergé , qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avoit ordonnés , n'étoit prêtre en effet ; que tous leurs actes de prêtre étoient nuls , & qu'il n'avoit jamais eu l'intention de donner aucun sacrement. Le célèbre Mascaron , évêque d'Agen , persuada aux prêtres Manceaux , par ses discours & son exemple , de réitérer la cérémonie. »

(38) « Le cardinal de Richelieu , pour devenir un homme de cour , corrompit ses mœurs , & se fit un jeu de la religion. Ses galanteries étoient éclatantes , accompagnées même de ridicule. Il s'habilloit en cavalier ; & après avoir écrit sur la théologie , il faisoit l'amour en plumet ; il porta l'audace de ses desirs , ou vrais ou affectés , jusqu'à la reine regnante Anne d'Autriche , de qui il essuya les railleries & les mépris qui convenoient à sa témérité ; il poussa la petiteffe jusqu'à faire soutenir chez sa niece des thèses d'amour , dans la forme des thèses de théologie qu'on soutient sur les bancs de Sorbonne. Louis XIII , dévot & scrupuleux , avoit de la peine à l'admettre dans le ministère ; mais sa politique vainquit tous les obstacles ; il supplanta bientôt tous les autres ministres , & la plupart de ceux qui lui avoient prêté la main pour monter à sa place , en furent écrasés ; témoin le surintendant de *Vieuville* , qui se montra le plus zélé ; & ce jour , que l'on appelle encore la *journée des dupes* , fut celui du pouvoir absolu du cardinal , où le garde-des-sceaux *Marillac* , & le

maréchal son frere perdirent tous deux la vie l'un dans une prison , & l'autre sur un échafaud. S'il fut le Ximenès de la France , il en fut aussi le scandale. La dépense de sa maison , depuis qu'il étoit premier ministre , montoit à mille écus par jour : tout chez lui étoit splendeur & faste , tandis que chez le roi tout étoit simplicité & négligence. Ses gardes entroient jusques à la porte de la chambre , quand il alloit chez son maître : il précédoit par-tout les princes du sang ; il ne lui manquoit que la couronne. — Le cardinal de Richelieu ne fit couler le sang le plus illustre , n'enchaîna la nation , que pour asservir le monarque à ses volontés ; Mazarin ne foula le peuple , ne priva la France du secours d'un héros , que pour piller les trésors de l'état , & assouvir son avarice. »

« Lorsque le cardinal de Richelieu , ce prêtre d'exécration mémoire , attira les principaux seigneurs à la cour , il fit un peu de bien & beaucoup de mal ; il purgea les provinces de quelques tyrans ; mais il arracha à un grand nombre de sujets leurs protecteurs & leurs peres , & transforma les chevaliers François en valets courtois. A la vérité , il acheva d'affranchir le Roi de la puissance des seigneurs ; mais il auroit pu venir au même but par des moyens dont les suites n'auroient pas engendré la corruption , étouffé le germe du civisme , anéanti toutes les vertus publiques & privées , & armé le despotisme de toutes ses fureurs. Richelieu ressembloit à ces chirurgiens qui ne savent guérir que par l'amputation. »

Si *Mazarin* avoit été honnête homme ; il auroit opéré ce grand œuvre avec plus de dextérité & beaucoup plus de fruit Le cardinal *Mazarin* ramena , en 1660 , le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Plus puissant & plus jaloux de sa puissance que jamais , il exigea & il obtint que le parlement vînt le haranguer par députés ; il ne donna plus la main aux princes du sang , en lieu tiers comme autrefois , il marchoit alors avec un faste royal , ayant , outre ses gardes , une compagnie de mousquetaires : on n'eut plus auprès de lui un accès libre. Si quelqu'un étoit assez mauvais courtisan pour demander grace au Roi , il étoit sûr de ne pas l'obtenir. La Reine-Mère , si long-temps protectrice obstinée de *Mazarin* contre la France , resta sans crédit dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Dans ce calme heureux qui suivit son retour du lieu de son exil , il laissa languir la justice , le commerce , la marine , les finances. Huit années de puissance absolue & tranquille ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile ; car le college des Quatre-Nations ne fut que l'effet de son testament. Il gouvernoit les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré ; il amassa plus de 200 millions ; & par des moyens non-seulement indignes d'un ministre , mais d'un honnête homme ; il parrageoit avec les armateurs les profits de leurs courses ; il traitoit en son nom & à son profit des munitions des armées ; il imposoit , par des lettres de cachet , des sommes extraordinaires sur les généralités. Souverain despotique , sous le nom modeste de Ministre , il ne
laissa

laissa paroître Louis XIV , ni comme prince , ni comme guerrier ; il étoit charmé qu'on lui donnât peu de lumieres : quoiqu'il fût surintendant de son éducation , non-seulement il l'éleva tres-mal ; mais encore il le laissa souvent manquer du nécessaire. Ce joug pesoit à Louis XIV , & il en fut délivré par la mort du cardinal.

L'auteur des *Mémoires de Maintenon* dit que Louis XIV , ayant proposé le cardinal Dubois au P. de la Chaise , pour remplir la place de premier ministre , ce jésuite lui représenta que Dubois étoit adonné aux femmes , au vin & au jeu. *Cela peut être* , répondit le Roi ; *mais il ne s'attache , il ne s'enivre , il ne perd jamais.* — *Le jour où je serai prêtre* , disoit cet abbé scandaleux , *fera le jour de ma premiere communion.*

Grégoire X , dit l'abbé Velly , venoit de faire un exemple terrible sur Henri de Gueldres , évêque de Liège , prélat plus occupé de la guerre que de son bréviaire , qu'il ne disoit point , que même il n'entendoit pas ; ecclésiastique indécet , qui portoit des habits d'écarlate avec des ceintures d'argent ; prêtre simoniaque , qui vendoit & les bénéfices & la justice ; homme scandaleux , qui avoit pris une abbesse de l'ordre de S. Benoît pour sa concubine , qui avoit déshonoré une autre abbesse de son diocèse , qui depuis long-temps entretenoit une jeune religieuse ; enfin , qui s'étoit vanté dans un festin d'avoir eu 14 enfans dans 22 mois. Le pape , avant de procéder juridiquement contre l'accusé , lui demanda s'il vouloit se démettre , ou



attendre la sentence. Le malheureux Henri crut obtenir grace, en remettant son anneau pastoral. Mais Grégoire le garda, & l'obligea d'abdiquer sa dignité. On disoit que le S. Pere se souvenoit encore qu'étant archidiacre de Liège, l'évêque, en plein chapitre, lui avoit donné un coup de pied dans l'estomac. (*Hist. de France, tome VI, p. 319.*)

Mutato nomine de te fabula narratur. On reproche aux écrivains, aux beaux esprits, aux moralistes, aux réformateurs du jour, de rechercher avec trop d'attention & de complaisance les vices des évêques & d'exagérer leurs moindres écarts; de revenir sans cesse sur leur tiédeur, leur dissipation & leur frivolité, de poursuivre avec trop d'emportement & d'amertume les crimes dont quelques uns d'entre eux, égarés par des passions ardentes, ont le malheur de se rendre coupables; mais, d'après le tableau des mœurs d'un grand nombre.... d'après la rigueur des canons, d'après les déclamations violentes que se permirent les docteurs de l'église eux-mêmes contre les scandales du sanctuaire, d'après l'éminente & angélique idée qu'ils donnerent, dans toutes les pages de leurs écrits inspirés, de la dignité du sacerdoce; nos écrivains, nos moralistes ne paroissent-ils pas fondés dans leur inquisition, leurs poursuites & leurs censures?..... O évêques, quand on a lu l'article des *Mémoires secrets*; tome XXX, page 83, contre le C. de R**; l'anecdote du P. Cés..., qui a pris la fuite, tome XXVIII, page 117; celle de l'abbé Coch. de la G. chanoine qu'on a enfermé, page 229; les escroqueries & les forfaits de l'abbé B**, d'abord chanoine, puis

prévôt, puis prieur, puis grand vicaire du libidinéux évêque de....., puis infâme complaisant de l'abbé de....., qui a légitimé, par de faux actes de baptême, des enfans de....., qui vendoit toutes les cures dans le diocèse de....., recruteur des diverses maisons de plaisir qu'avoit l'évêque.... (*Amusem. des G. du monde, tome I, page 63 1785.*) Quand on a lu les détails des incestes de l'abbé B** les goûts, les habitudes des PP. R** & S** (*Feuille de province, page 17, 28, 34.*); quand on a parcouru les *Feuilles ecclésiastiques*...; quand on a lu l'article de la mort de l'évêque de..., &c. &c. 6 évêques, de quel opprobre n'êtes-vous pas couverts ! Combien vos scandales ont propagé la corruption !... Mais ces écrits sont des libelles calomnieux !.... Eh ! pourquoi donc les ours qui vengerent l'insulte faite au prophète Elysée, n'ont-ils pas dévoré les menteurs sacrileges, les libellistes effrontés ?

(39) Le sommeil des *Prêtres* éveilla l'audace des écrivains. Voyant le feu de l'encensoir éteint, le génie présomptueux pénétra dans le sanctuaire, se mit debout sur l'autel, alluma, sur le marbre sacré, une flamme profane, s'écria qu'il n'y avoit point de Dieu ; & à de prétendus mensonges substituant une imposture réelle, il détruisit le culte en voulant l'épurer. Oh ! si le sacerdoce eût conservé son attitude noble, sa physionomie céleste, Voltaire, oui, Voltaire lui-même, subjugué par ses rayons imposans, se fût tenu en sa présence, avec le respect de l'aigle qui plane devant le soleil.

(40) Alfred le Grand, roi d'Angleterre, divisa les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales, l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture & la récréation, & la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avoit point encore d'horloge, il fit faire six cierges, qui brûloient chacun quatre heures; & ses chapelains l'avertissoient tour à tour lorsqu'il y en avoit un de consumé. L'Angleterre, sauvage & bouleversée avant lui, devint un séjour de paix & de justice. La sûreté publique y étoit si grande, que le prince ayant fait suspendre des bracelets d'or sur une route très-fréquentée, pour éprouver les passans, personne n'y toucha.

Edgar fut le David des Anglois; on le nomma le pacifique, parce qu'en effet il aimoit la paix, & la procura à son peuple; mais il fut encore un grand guerrier..... Sa piété & son zèle pour la religion le rendoient vénérable aux évêques mêmes, entre lesquels il avoit choisi St. Dunstan, archevêque de Cantorbéry, pour directeur de sa conscience; il entreprit, conjointement avec lui, la réformation du clergé d'Angleterre, & obtint du Pape qu'en plusieurs églises, où il y avoit des chanoines mariés, on mettroit des religieux chastes; il fit aux prélats de son royaume, qu'il avoit assemblés pour l'exécution de ce dessein, une harangue, qui eut le plus grand effet. Plus de quarante églises, défolées par les débauches de leurs indignes ministres, furent remplies de moines exemplaires..... Le zèle d'Edgar pour les choses de Dieu augmentoit celui

de ses peuples pour lui ; il auroit été le plus heureux roi qui eût jamais porté la couronne d'Angleterre, s'il eût pu se défendre de la passion qui rendit David criminel, & attira sur sa maison le glaive vengeur qui la détruisit. Il fit néanmoins dans la suite une si grande pénitence, qu'il mourut en réputation de sainteté.

« Canut, après avoir purgé l'état d'une peste qui l'infestoit, s'appliqua à y rétablir l'ordre, la paix & l'abondance qu'en avoient bannies les guerres passées ; & il y réussit si bien, que jamais l'Angleterre ne fut plus florissante que sous son regne. Les loix qu'il porta, les impôts qu'il abolit, les faveurs dont il gratifia les grands, les graces qu'il versa sur le peuple, lui attirerent l'admiration & l'amour des divers ordres de citoyens, dont la concorde & l'union peuvent être appelées son chef-d'œuvre. Il fit rétablir tous les monasteres que les guerres avoient ruinés, & bâtir des églises dans tous les lieux où il avoit donné des batailles, y fondant des prêtres, afin d'y prier & d'y offrir des sacrifices pour les morts. Il étoit sur le bord de la mer, lorsque quelqu'un, lui faisant compliment, lui donna, par une de ces flatte-ries ordinaires aux courtisans, le titre pompeux de roi des rois, de maître de la mer & de la terre. A ces mots Canut, pliant son manteau & s'asseyant dessus, s'adresse à la mer, dont le flux s'avançoit vers lui : *La terre où je suis est à moi*, dit-il avec autorité, *& toi-même tu es soumise à ma domination. Je te commande de n'avancer pas plus loin, & de*

respecter les pieds de ton roi. Le flot indocile brave ses ordres, & vient mouiller sans respect les habits & les pieds du monarque. Vous voyez, dit-il à ceux qui l'accompagnoient, comment je suis maître de la mer. Apprenez par là ce que c'est que la puissance des rois de la terre, & qu'il ne faut appeler roi que ce grand Dieu par qui le ciel, la terre & la mer sont gouvernés. Il se leve & se transporté, suivi de son cortège, dans l'église de St. Pierre de Winchester, & là, mettant sur la tête du crucifix une espece de diadème, qu'il avoit accoutumé de porter, il n'en voulut plus user depuis, protestant que la couronne n'appartient qu'au roi des rois. » (*Révolut. d'Anglet. par d'Orléans, tome I.*)

Contran, roi d'Orléans & de Bourgogne, fils de Clotaire I, établit le siège de sa domination à Châlons sur Saône. L'église le mit au nombre des Saints; il mérita cet honneur par son amour pour la patrie, par son zele pour la religion, par sa libéralité envers les malheureux.

Si Louis XII ne fut ni un grand héros, ni un grand politique, selon la remarque de Voltaire, il eut donc la gloire la plus précieuse d'être un bon roi; & sa mémoire sera toujours en bénédiction à la postérité.

Louis XII, un des meilleurs, & par conséquent un des plus grands rois que la France ait eus, dit Duclos, fut accusé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas ses peuples, pour enrichir des favoris sans mérite, &c. (*Considér. sur les mœurs, ch. 4.*) On ne peut lire sans attendrissement & sans volupté

dit M. Gaillard, les témoignages d'amour que les peuples, toujours bons quand ils sont bien traités, lui prodiguoient. Ses voyages étoient des triomphes. On voloit en foule au devant de lui ; on jonchoit son chemin de feuillages & de fleurs ; les gens de la campagne, au bruit de sa marche, interrompoient leurs travaux ; ils accouroient de dix, de vingt, de trente lieues pour le voir ; ils l'entouroient, ils le pressoient, ils pleuroient de joie & de tendresse, ils faisoient toucher des linges à sa personne, à ses habits, à son cheval. (*Introduc. à l'hist. de François I.*)

La valeur, la chasteté & les vertus de *Louis VIII* ont rendu son nom immortel.

La jeunesse de *Philippe Auguste* ne fut point comme celle de la plupart des autres princes. Il évita l'écueil des plaisirs, & son courage n'en fut que plus vif.... Il réprima le brigandage des grands seigneurs, chassa les comédiens, fit paver les rues & les places publiques de Paris..... Il fut un grand roi, bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, zélé pour la religion, compatissant pour les malheureux..... Quoique plus porté à la colere qu'à la douceur, & à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets comme un puissant génie & comme le pere de la patrie.

Philippe V, roi d'Espagne, invita, en cas de déni de justice, le moindre de ses sujets à s'adresser à lui-même..... Il enjoignit aux tribunaux d'expédier promptement les procès civils & criminels,

qui quelquefois n'étoient pas terminés d'un siècle. Il ordonna en même-temps d'envoyer chaque mois à la cour un tarif des procès jugés , afin qu'il sût de quelle manière la justice étoit administrée. La piété, la candeur, la bonté, la modération, l'équité, la tendresse pour ses sujets, le courage le plus héroïque, la fermeté formoient le caractère de ce prince.

Charlemagne ordonnoit qu'on vendit les œufs de ses basses cours, & les herbes inutiles de ses jardins; & il avoit distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, & les immenses trésors de ces Huns, qui avoient dépouillé l'univers. Il envoya, dans les provinces, des officiers chargés d'éclairer la conduite des gens en place, de veiller à l'administration de la justice, de recevoir les plaintes des peuples, & de les porter au trône. Ces officiers s'appelloient *Envoyés royaux*; ils avoient chacun leurs départemens, & devoient s'y rendre quatre fois l'année.

Charles V, roi de France, connu les hommes & les choses. Sa bonté tempéra la sévérité de sa justice. Il fut généreux avec économie, & pieux par goût comme par devoir. Quoiqu'il fût la meilleure tête de son conseil, il écoutoit tous les avis, & ne rougissoit point de réformer le sien. Il modéra la fureur du jeu, il reprima la licence militaire, il fixa le salaire des gens de loi. Son épargne étoit le fruit de ses soins, & non la dépouille de l'indigence. *Je ne trouve les rois heureux, disoit-il, qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien.* — Un

homme de qualité ayant tenu devant le Dauphin quelques propos indécents , il le chassa de la cour , disant qu'on doit s'attacher sur-tout à nourrir les enfans dans la vertu , afin qu'ils surpassent en mœurs ceux qu'ils doivent surpasser en honneurs. — Prêt à se séparer de ses sujets , qui lui avoient toujours été chers , il voulut leur laisser une dernière marque de son amour , en abolissant une partie des tributs qu'il n'avoit jamais imposés qu'à regret , & qu'ils avoient toujours payés sans murmure. Il signa cet édit quelques heures avant d'expirer : ses dernières paroles furent des vœux pour son peuple , & son dernier instant un bienfait. — On étoit venu à bout de lui faire soupçonner la fidélité du brave Duguesclin. Ce fut le Chambellan de Charles V , ce fut l'homme de la cour qui lui étoit le plus attaché , qui , trompé sans doute le premier , l'entraîna dans l'erreur : mais cet aveuglement dura peu , & bientôt le grand prince , le vrai roi reparut tout entier. (*Voyez l'hist. de France , par Villaret ; Elém. de l'hist. de France , par Millot ; l'Eloge de Charles V , par Maury , Villette , Sautreau de Marfy.*)

Les larmes que la Castille répandit sur le tombeau d'*Alphonse IX* , ont prouvé sa bonté paternelle.

Alphonse le Juste porta une loi qui ordonnoit de rendre gratuitement la justice , & défendoit aux magistrats , sous des peines très-sévères , de recevoir aucun présent ; mais en même-temps il leur assignoit , sur les revenus publics , des gages considérables ; il condamna à l'exil *Ximènes Rada* , jurisconsulte

offèbre, accusé de fomenter des procès injustes ; & d'avoir ainsi contribué à la ruine d'un grand nombre de personnes.

Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, cousin germain de St. Louis, fit des loix sages, comme ce roi de France, humilia les grands qui tyrannisoient les petits, purgea ses états des brigands qui l'infestoient, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les loix de ses prédécesseurs en un code, & donna une nouvelle face à l'Espagne. Clément X le mit, en 1617, au nombre des Saints ; il étoit depuis long-temps dans la liste des bons rois & des héros.

«Théodose le Grand, empereur de Constantinople, pour consacrer son entrée dans le christianisme, voulut qu'on délivrât les prisonniers à Pâques ; ce fut en portant cette ordonnance, qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts!*

Le diadème, qu'il n'avoit pas désiré, n'altéra rien dans son caractère. Aussi chaste, aussi humain, aussi déintéressé qu'il l'avoit été dans sa vie privée, sensible à l'amitié, ami des hommes vertueux, fidèle dans ses promesses, libéral & donnant avec grandeur, communicatif & d'un accès facile, il ne voyoit dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits : laborieux jusques dans ses amusemens, sobre & frugal, son exemple tint lieu de loi somptuaire ; ses sujets le regardoient comme leur pere ; ils entroient avec confiance dans son palais, comme dans un azile sacré. Il ordonna que

le magistrat négligent & paresseux ; qui n'avoit de l'office que le titre , seroit condamné à une amende de dix livres d'or & à l'exil ; que le juge , convaincu du crime de concussion , seroit dépouillé de sa charge , déclaré incapable d'en posséder aucune ; qu'en cas de mort , l'héritier de ce juge seroit responsable de ses larcins. Il invita les particuliers , qui se trouvoient lésés , à poursuivre leur vengeance , & leur promit justice. Il travailla avec zèle à extirper l'idolâtrie , dirigeant tous les coups contre les idoles , mais épargnant toujours le sang des idolâtres. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son regne. Il appelloit une heure perdue celle où il n'avoit pu faire du bien. S'il eût des passions violentes , il les réprima par de violens efforts. » (*Hist. du Bas-Emp. par le Beau.*)

Justin I , fils d'un pauvre laboureur , parvint , de grade en grade , jusqu'au trône , & en parut digne. Son premier soin fut d'examiner les loix ; il confirma celles qui lui parurent justes , annulla les autres , accorda au peuple plusieurs immunités , retrancha beaucoup d'impôts , fit des heureux , & fut l'être.

« Souvent , nous dit le naïf historien Joinville , souvent *St. Louis* alloit dans le bois de Vincennes rendre la justice ; il s'affeyoit au pied d'un chêne : grands & petits , nous nous rangions autour de lui. Sans gardes , sans pompe , il se rendoit accessible à tout le monde. Là , le malheureux venoit déposer ses chagrins dans son sein , & il se consolait. La veuve affligée , d'une main tremblante ,

lui présentoit la liste de ses enfans délaissés & au berceau , & il leur assuroit à tous du pain. L'orphelin triste & pâle , comme au jour funebre des funérailles de ses parens , venoit exhaler à ses pieds sa douleur , & il lui disoit : *Pourquoi vous affligez-vous ? Est-on sans pere quand on a un roi ? Vous êtes tous mes enfans.* A ce discours , l'admiration , la reconnoissance , tous les sentimens tendres pénétoient tous les cœurs ; de douces larmes s'échappoient de tous les yeux : tout pleuroit , & monarque , & fujets , & courtisans & laboureurs ; Tous étoient heureux ; le sentiment , la vertu , le bonheur confondoient tous les cœurs & tous les rangs : siecle de félicité & de bonheur , vous reverrons-nous ? » (*Panégyr. de St. Louis , par Lambert , 1788.*)

« Le comte d'Anjou , frere de St. Louis , étoit en procès avec un simple gentilhomme son vassal. Celui-ci , condamné par les officiers du Prince , en appelle à la cour du roi. Le comte le fait mettre en prison. *Croyez-vous* , lui dit le roi , *qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France , & que vous soyez au dessus des loix parce que vous êtes mon frere ?* Louis ordonne que le vassal soit mis en liberté , & qu'il vienne se défendre ; il lui assigne des avocats : personne n'osant plaider sa cause , on examine l'affaire , & le comte d'Anjou est condamné Louis diminua les impôts ; & révoqua ceux que l'avidité des financiers avoit introduits. ---- On vit ses mains royales enlever les cadavres livides des vieux guerriers , restés sur le champ de bataille , & leur rendre les derniers

honneurs. *Mon fils*, disoit-il à l'héritier de ses états, *fais-toi chérir de tes sujets : on n'est roi que pour être aimé... Si mon peuple après moi devoit être malheureux, ah ! vienne un étranger : qu'il s'empare de ce sceptre , plutôt qu'on puisse jamais faire à aucun des miens ce reproche....* La vie de St. Louis est une preuve sans réplique que l'école de Jésus-Christ forme les plus grands héros. » (*Panegyriq. de St. Louis par, le P. Mandart 1770.*)

« La destinée de St. Louis, dit l'abbé Coururier, fut de se trouver placé entre Charlemagne & Louis XIV, 4 siècles après le premier, 4 siècles avant le second ; & sa gloire fut d'ajouter aux grandes vues de l'un, & de préparer les grands succès de l'autre. Plus instruit que Charlemagne, qui n'eut pour lui que son génie, moins heureux que Louis XIV, qui eut pour lui le génie de son siècle, un mérite différent le distingue au milieu de ces deux hommes extraordinaires. » (*Panegyriq. de St. Louis 1769*).

« Les trésors de St. Louis, dit M. Maffillon, pouvoient à peine suffire à ses pieuses largesses ; & comme on lui remontroit que ses dons excessifs épuisoient l'épargne, & pouvoient nuire à des besoins plus pressans, *il vaut mieux l'épuiser*, répondit-il, *pour soulager les pauvres dont je suis le pere , que pour fournir à des profusions & à de vaines magnificences....* Aussi il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux.... Des hommes nouveaux élevés sur les ruines des peuples, & peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avoient été eux-mêmes

les auteurs , ne parurent plus assis parmi les anciens d'Israël... Le mérite appelé des lieux les plus éloignés , & de la situation la plus obscure , venoit souvent remplir le premier tribunal de la ville capitale. » (*Panégryq. de St. Louis.*)

« Blanche de Castille, nommée régente du royaume, avoit reçu du ciel , outre les graces & les talens naturels de son sexe , l'activité d'un femme forte & la raison d'un grand homme. Fille de ce fameux Alphonse , qui , à la journée de Maradal , défit près de 200 mille Maures , elle avoit hérité de son courage ; & les plus hauts desseins ne l'étonnoient pas. Princesse éclairée , elle connut toute la force qui est attachée au sceptre ; & ce puissant ressort ne se trouva jamais affoibli dans ses mains. Mere vertueuse , mêlant sans cesse les leçons de la foi aux maximes du gouvernement , elle apprit à son fils à régner en chrétien ; & si la critique a pu lui reprocher de l'avoir maîtrisé trop long-temps , aujourd'hui la patrie , de concert avec la religion , l'absout , puisqu'elle a contribué à en faire un si grand roi. (*Panégryq. de St. Louis par M. Couturier.*)

Casimir I , roi de Pologne , passa incognito en France , sous le nom de Charles , entra dans l'ordre de Cluni , & prit le diaconat. Sept ans après , les Polonois livrés aux troubles & aux divisions depuis sa retraite , obtinrent de Benoît IX que leur roi remonteroit sur le trône , & se marieroit. De retour en Pologne , Casimir épousa une fille du duc de Russie , & en eut

plusieurs enfans. Il civilisa les Polonois, fit renaître le commerce, l'abondance, l'amour du bien public, l'autorité des loix.

Casimir III (*le Grand*) enleva plusieurs places à Jean , roi de Bohême & joignit aux talens de la guerre les vertus d'un grand roi , maintint la paix , fonda & dota les églises & les hôpitaux. On ne lui reproche que sa passion pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié après l'avoir repris inutilement de ses fautes , Casimir fit jeter dans la rivière le prêtre , qui lui signala la censure. Il répara ses fautes par une sincère pénitence.

Casimir (*Saint*) , fils de Casimir IV , roi de Pologne , & grand duc de Lithuanie , mourut en 1482 martyr de la chasteté. Il pratiqua auprès du trône toutes les austérités du cloître.

Léopold (*Saint*) , fils de Leopold le Bel , surquis d'Autriche , succéda aux états de son père en 1096. Sa vertu lui mérita le titre de pieux : il fit le bonheur de ses sujets , diminua les impôts , & signala sa valeur dans les combats qu'il eut à soutenir.

Léopold , duc de Lorraine , fils de Charles V & d'Eléonore d'Autriche , le modele des souverains & l'idole de ses sujets par sa bienfaisance & son affabilité , donna le jour à François I , père de Joseph II , actuellement Empereur d'Allemagne.

« Là s'élevoit , dit Gilbert , le cabinet solitaire , où , chaque jour , occupé de la patrie , Léopold réglait l'ordre des finances , en rendoit le gouver-

nement facile & simple , trop sûr qu'une administration compliquée par la foule d'agens subalternes qu'elle exige, absorbe les revenus d'un état , & cause infailliblement sa ruine. Ici, dans un temps où la disette affligeoit l'Europe entière , devançant l'aurore , il venoit arracher au sommeil un magistrat éclairé , méditoit avec lui les moyens d'écarter de ses provinces ce fléau destructeur, traçoit le plan d'une police utile sur les grains.... commandoit à de riches magasins de s'élever dans chaque cité pour distribuer les trésors de l'abondance à ses habitans , facilitoit par de sages ordonnances les emprunts aux pauvres , leur procuroit des ressources pour ensemençer leurs terres , ou leur prodiguoit ses propres richesses. Plus loin s'ouvroit le portique , où , recevant avec indulgence les plaintes des opprimés , il leur accordoit vengeance. On l'a vu plus d'une fois se mêler parmi les citoyens , pour s'opposer aux ravages d'un incendie qui alarmoit la cité..... quelquefois dans ces rues écartées , il erroit sans suite , encourageoit les malheureux à lui raconter leurs peines , & rendoit justice à des familles gémissantes , qu'un ministre dédaigneux avoit refusé d'entendre. ---- Avant d'examiner les travaux de ce nouveau Lycurgue , demandons-nous : qu'est-ce qu'un prince législateur ? C'est un homme tout puissant , qui donne lui-même des bornes à son autorité , qui l'enchaîne volontairement sous un pouvoir supérieur , pour mettre ses sujets en sûreté contre ses passions : c'est un maître qui dit à ses esclaves , soyez libres , & faisons

faisons ensemble un traité : vous m'obéirez sans murmure quand mes ordres seront équitables ; moi , je protégerai vos travaux , vos fortunes , vos maisons ; si je manque à ces devoirs , alors je deviens votre égal , & la loi , notre commune souveraine , fera juge entre nous. C'est un héros qui fait le sacrifice le plus pénible , le plus honorable pour un roi , le sacrifice du pouvoir arbitraire. Demandons - nous encore : qu'est-ce qu'un sage législateur ? C'est un philosophe dont l'ame est le sanctuaire de la justice , sensible , fermé , généreux.... ami de l'ordre & de l'humanité ; qui , semblable au Dieu de l'univers , tient dans sa main tous les secrets du cœur humain , &c.... Dejà sur les débris de tribunaux monstrueux , j'en vois s'élever de consolans.... Mais à quoi servent les loix , si le prince ne les fait observer ? Ah ! gardons-nous de douter de la vigilance de Léopold. C'est peu de surveiller lui-même les tribunaux supérieurs , il dit à d'austères censeurs : parcourez mes villes , examinez la vie , les mœurs , l'activité des magistrats ; interrogez sur leur intégrité le dernier des citoyens , prêtez une oreille attentive à ses plaintes ou publiques ou secrètes ; que les opprimés soient aussi-tôt vengés , les abus déracinés , les malversateurs punis : volez & revenez aux pieds du trône instruire un maître tremblant.... O tendres inquiétudes d'un pere sur le sort de ses enfans ! Ne croyez pas qu'il attache à la magistrature une indigne vénalité.... Osons le dépouiller du diadème.... O candeur , ô simplicité vraiment digne

des premiers âges ! Que j'aime à le voir seul ; & dès l'aube du jour , errant sur les places de cette capitale , où tant d'édifices somptueux annoncent sa magnificence & sa générosité , au lieu d'une garde farouche , environné de l'amour des citoyens , les appelant par leurs noms , conversant avec eux comme avec ses pairs , caressant les fils dans les bras de leurs meres ! Allarmé de sa générosité prodigieuse , si son ministre lui représente qu'il se ruine pour ses sujets , je l'entends qui s'écrie ! *Ah ! j'en serai bien plus riche ; mes sujets seront plus fortunés ! ...* Il expire en proferant ces paroles : *Jé meurs avec le regret de n'avoir pas fait à mon peuple tout le bien que je pouvois lui faire.*

Il fut un pays où les sujets avoient le droit de juger leur maître , au moment où la providence rappelle les monarques , pour leur demander compte de leurs actions. Ils s'assembloient en foule autour de son corps , exposé sur les bords du tombeau. Celui-ci insultoit à ce cadavre malheureux , en disant : ma famille innocente fut empoisonnée par tes ordres : celui-là s'écrioit : il m'a ravi mon bien : cet autre , les hommes étoient à ses yeux de vils troupeaux ; tous le condamnoient à devenir la proie des oiseaux dévorants. Mais s'il avoit été juste , alors toute la nation , les cheveux épars , jettant des cris affreux , se réunissoit pour le pleurer. (*Eloge de Léopold I, duc de Lorraine.*)

Léopold , grand duc de Toscane , aime son peuple , dit M. Dupary , & il a supprimé les impôts qui n'étoient pas nécessaires : il a licencié

presque toutes ses troupes : il n'en a gardé que ce qu'il falloit , pour en conserver un modele : il a détruit les fortifications de Pise , dont l'entretien étoit fort couteux ; il a renversé les pierres qui dévoroient les hommes. --- Il a trouvé que sa cour lui cachoit son peuple ; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures ; il a fait ouvrir partout des chemins superbes , & à ses frais ; il a fondé des hôpitaux : on diroit que les hôpitaux dans la Toscane sont les palais du grand duc. Je les ai visités , & j'ai rencontré par-tout la propreté , l'ordre , les soins délicats & attentifs ; j'ai vu des vieillards malades ; ils avoient l'air d'être servis par leurs enfans : j'ai vu des enfans malades ; ils avoient l'air d'être servis par leurs meres : je n'ai pu voir sans verser des larmes , ce luxe de la miséricorde & de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux , on a donné à *Léopold* le titre de *père des pauvres*. Les hôpitaux seuls lui donnent ce titre. Il est des monumens qui n'ont pas besoin d'inscriptions. Le grand duc vient souvent visiter ses pauvres & ses malades ; il ne néglige pas le bien qu'il a fait ; il n'a pas seulement des mouvemens d'humanité , il a une ame humaine , il ne paroît jamais dans ce séjour des angoisses & des douleurs , sans faire verser des larmes de joie ; il n'en sort jamais sans être couvert de bénédictions ; on croit entendre la reconnoissance d'un peuple heureux ; & ces cantiques s'élèvent d'un hôpital ! --- On peut être présenté au grand Duc , sans avoir quatre cents ans de noblesse , sans des-

tendre de ceux qui ont disputé la couronne à ses ancêtres : son palais est ouvert à tous ses sujets , sans exception , comme les temples. Il y a seulement trois jours de la semaine consacrés plus spécialement à une certaine classe d'hommes : ce n'est ni aux grands , ni aux riches , ni aux peintres , ni aux musiciens , ni aux poètes ; c'est aux malheureux... Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France : il se hâte de la faire passer dans les loix de Florence. Il a commencé à simplifier les loix civiles & par adoucir les loix criminelles. Il y a dix ans que le sang n'a coulé en Toscane sur un échafaud : la liberté seule est bannie des prisons ; le grand duc les a remplies de justice & d'humanité. --- Cet adoucissement des loix a adouci les mœurs publiques ; les crimes graves deviennent rares ; depuis que les peines atroces sont abolies , les prisons de la Toscane ont été vuides pendant trois mois. Le grand duc a porté deux loix somptuaires admirables , l'accueil qu'il fait à la simplicité , & son exemple. ---- Quand le soleil se leve sur les états de ce prince , le prince déjà les gouverne ; à six heures du matin , il a essuyé bien des larmes ; ses secrétaires d'état sont des commis. --- Les nobles trouvent qu'il ne les distingue pas assez : les prêtres , qu'il ne les craint pas assez : les moines , qu'il ne les enrichit pas assez : les gens en place , qu'il les surveille trop. Dans ses états le magistrat juge , le militaire sert , le prélat réside , l'homme en place fait sa place ; c'est que le prince regne. ---- Ses

enfans ne font pas élevés dans un palais, mais dans
 une maison : il cherche à en faire des hommes, non
 pas des princes, car ils le sont. L'éducation qu'on
 leur donne les rapproche sans cesse des malheureux,
 dont leur condition les éloigne : on expose leurs
 cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié & à la
 bienfaisance. Je ne connois, disoit un jour le grand
 Duc, que deux sortes d'hommes dans mes états ; les
 gens de bien & les méchans. --- Il est question
 dans ce moment de donner des fêtes au roi & à
 la Reine de Naples : on lui a proposé, pour sub-
 venir aux frais, une imposition fort modique.
Ma femme, a-t-il répondu, *a encore pour trois mil-*
lions de bijoux. --- Le grand duc est heureux ; car
 ses peuples sont heureux ; & il croit en Dieu....
 Quelles doivent être les jouissances de ce prince,
 lorsque tous les soirs, avant que de fermer les
 yeux sur son peuple, avant de se permettre le
 sommeil, il rend compte au Souverain Etre du
 bonheur d'un million d'hommes pendant le cours
 de la journée!! Figurez-vous un tel prince dans
 une telle confiance avec Dieu.... J'oubliois une
 parole de Titus. On regrettoit un jour devant le
 grand duc que ses états ne fussent pas plus étendus.
Ah ! s'écria-t-il, *il y a encore des malheureux dans*
mes états. ---- Le grand duc m'a parlé pendant une
 heure debout, dans un cabinet, où une simple table
 est un bureau ; des planches de sapin sans cou-
 leur, un secrétaire ; un bougeoir de fer blanc,
 un flambeau : car le grand duc n'a d'autre luxe
 que le bonheur de son peuple. -- Et le grand duc ne

règne que sur la Toscane ! --- Quelqu'un me disoit : *Il ne faut pas savoir tant de gré au grand duc d'aimer le peuple ; le prince de... l'aime aussi. Le grand duc* ai-je répondu, *aime le peuple , & le prince de... aime la populace.* (Lett. sur l'Ital. XXV. & XXVI.)

« Stanislas naquit à Léopold , de Raphaël Leczinski , palatin de Russie , & d'Anne Jablonska , fille d'un des plus grands hommes qu'ait eus la Pologne. Elevé au milieu du luxe & de la magnificence , il éloigna de lui cette mollesse dangereuse , qui , en énervant le corps , fait passer sa foiblesse jusqu'à l'ame. --- Proclamé roi de Pologne , & uniquement occupé du bonheur de ses nouveaux sujets , il avoit renoncé au droit de lever sur eux des impositions , en ne se réservant pour l'entretien de sa maison , qu'une pension de deux millions. C'est avec cette somme modique aux yeux de la cupidité , qu'il exécuta tant d'utiles établissemens , &c. — Je vois un roi s'arracher aux douceurs du trône pour prendre en main la défense de la religion : je vois un philosophe , bien différent de ceux qui aujourd'hui usurent & dégradent ce beau nom , consacrer ses talens & ses veilles à la vengeance de la divinité outragée ou méconnue par le *philosophisme* de nos jours. Jouissez de votre triomphe , religion sainte , &c. Une religion qui oppose à un peuple d'incrédules un roi philosophe , ah ! Messieurs , quel terme assez énergique exprimeroit le caractère de divinité que j'apperois dans cette religion ! La lettre du roi de Pologne , sur l'éducation des enfans , & partic

culièrement sur celle des princes, devroit être entre les mains de tous les instituteurs des souverains, qui apprendroient à former, pour le bonheur des peuples, l'ame & le cœur de ceux qui doivent être un jour ou les délices ou les fléaux des nations. — Il trace dans un chapitre les devoirs des rois, & donne à ceux d'entre les Polonois, que les suffrages de leurs concitoyens élèveront au trône, des préceptes utiles sur l'art de gouverner, & de rendre la nation heureuse. Il recommande sur-tout de ne jamais manquer à la reconnaissance envers ceux qui les ont couronnés. « Nous n'avons que trop souvent sujet de nous plaindre, dit ce sublime instituteur, du choix que nous avons fait de nos rois : nous ne trouvons point en eux la reconnaissance que nous avons droit d'en attendre. Je me représente ces exhalaisons qui s'élèvent de la terre ; & dont se forment les foudres, qui menacent de la consumer. A peine nous avons élevé nos rois sur nos têtes, qu'ils tâchent de nous écraser. Ils voudroient anéantir tout ce qui a contribué à les mettre sur le trône : il ne part que des orages d'où nous n'attendions que des pluies fécondes, ou une douce sérénité. Deux moyens infailibles les forceroient en quelque sorte à faire aimer leur empire. Le premier seroit de régler l'état, de façon que le roi ne fût pas moins obligé d'obéir aux loix, que de commander à son peuple..... Le second seroit d'établir dans l'état des loix si précises, que le roi ne pût rien faire que de concert avec la république, qui s'est réservé le droit de se gouverner ».

Un roi de Pologne, disoit cet auguste prince, fut appelé le roi des paysans, parce qu'il se plai-
soit à les soulager & à les défendre. A ce titre nous pouvons dire, & toutes les voix le répéteront après nous, que Stanislas a été le roi de tous les infortunés..... L'ignorance des peuples & la licence des mœurs n'échapperent point à son zèle.... Heureux les souverains qui, après avoir fait le bonheur des nations soumises à leurs loix, méritent d'être ainsi loués après leur mort ! Mais plus heureux les peuples, quand l'orateur, sans recourir au langage de l'adulation, peut donner de telles louanges au prince qui les a gouvernés ! — Ce qui élève Stanislas au-dessus de tout éloge, c'est l'amour de cette partie du peuple que le sort semble condamner en naissant à l'indigence, à l'infortune..... — A la mort du prince Auguste, du pere, du bienfaiteur de la Lorraine, les pasteurs montent en chaire, fondent en larmes, & les paroles expirent sur leurs levres. Leurs larmes & leur silence, voilà le seul langage qui leur reste ; & les accents de la douleur retentissent dans les voûtes sacrées, comme des hurlements lamentables. Lunéville a vu la moitié de ses habitans sortir de son sein ; ils ne peuvent se séparer du prince qu'ils ont perdu ; ils accompagnent son corps jusqu'aux portes d'une ville éloignée, qui doit le conserver à jamais dans un tombeau..... On distingue, à la lueur des flambeaux, de malheureux citoyens qui s'arrachent les cheveux, d'autres qui s'attachent dans leur douleur aux

roues d'un char ; & les pas des chevaux sont embarrassés par une foule désespérée qui se jette au devant d'eux, pour retenir encore, s'il est possible, ces dernières & tristes dépouilles d'un souverain qu'ils ont tant aimé. La même désolation couvre la Lorraine entière ; ses villes & ses campagnes sont dans le deuil, & le cri du malheur s'élève du sein de mille familles inconsolables. » (Voyez l'Oraison Funèbre par M. Boisgelin, évêque de Lavaur ; celle, par M. Coster, curé de Remiremont ; le Mandement de l'évêque de Toul ; la Galerie des Hommes Illustres ; les Œuvres du Philosophe bienfaisant.)

La Savoie compte plus d'un AMÉDÉE, digne d'être inscrit sur la liste des bons rois.

(41.) *Et dabo pueros principes eorum, & effeminati dominabuntur eis. Et irruet populus... tumultuabitur... Populum meum exactores sui spoliaverunt, & mulieres dominatæ sunt eis. Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt & viam gressuum tuorum dissipant. Dominus ad judicium veniet cum senioribus populi sui & principibus ejus. Vos enim depasti estis vineam, & rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum. (Isai. cap. III.) Qui conterunt super pulverem terræ capita pauperum, & viam humilium declinant : & filius ac pater ejus ierunt ad puellam, ut violarent nomen sanctum meum. (Amos, cap. II.)*

(42.) *Quæ incedebat inter leones & facta est leona, & didicit prædam capere & homines devorare. Didicit viduas facere & civitates eorum in de-*

*fortum adducere ; & desolata est terra à voca-
raginis illius. (Ezech. cap. XIX.) Quæ comederunt
carnem populi mei, & pellem eorum desuper excoria-
verunt, & ossa eorum confregerunt, & conciderunt si-
cut in lobete & quasi carnem in medio ollæ. (Mich.
cap. III.) Hæc dicit Dominus Deus, pro eo quod
dicunt de te : devoratrix hominum es & suffocans
gentem tuam : propterea homines non comedes
amplius, & gentem tuam non necabis ultra.... Juxta
immunditiam menstruatae facta est via eorum coram
me. Polluerunt Israël in viis suis & in studiis suis.
(Ezech. cap. XXXVI.) Nonne cognoscent omnes
meretrices quæ operantur iniquitatem, quæ devorant
plebem meam sicut escam panis? (Ps, 13.)*

(43) Tout bon François ne prononce le nom de
Charlemagne qu'avec un respect aussi profond que
s'il regnoit toujours. Ce prince semble avoir
mérité exclusivement le nom de *grand* parce qu'il
a aimé son royaume : c'est l'éloge que lui donne
Thégan, Biographe de Louis le débonnaire, *benè
& utiliter regebat et diligebat regnum*. Ce peu de mots
apprend aux successeurs de ce monarque, que c'est
le cœur des sujets qui distribue la gloire & l'im-
mortalité aux souverains ; c'est pour leur indiquer
la route qui y conduit, qu'on les avertis, lors de
leur sacre, de se faire aimer de leur peuple en
l'aimant eux-mêmes avec tendresse.... Mais le plus
effrayant de tous les tribunaux d'ici bas, est celui
que Dieu lui-même érige quelquefois sur le mar-
chepied du trône, lorsqu'il veut punir les abus du

pouvoir souverain, & que d'une voix foudroyante annonçant sa vengeance, il demande aux rois : *Pourquoi soulez-vous mon peuple sous vos pieds ? Et pourquoi écrasez-vous la face des pauvres ? Et pourquoi, par vos scandales corrompez-vous les mœurs publiques ?* (Isaï 3. 15.). Car il s'est réservé d'enlever, dans son indignation, les rois qu'il n'a élevés que dans sa colere, (Ose. 13. 11.) pour servir de verges à sa justice, & châtier ce peuple dont il daigne ensuite écouter les gémissemens, & le recours à sa toute-puissance.

Henri III, Roi de France, s'étoit enrôlé dans la confrérie des flagellants. On ne peut mieux faire, que de rappeler les paroles d'Auguste de Thou. « Ces pénitents, dit-il, ont donné un sens détourné à ce passage des pseumes, où David dit qu'il est soumis aux fléaux de la colere du seigneur : *quoniam ego in flagella paratus sum* ; & dans leur mascarade, ils alloient se fouettant par les rues.... » Comme le roi méloit à cette dévotion ridicule des débauches honteuses, trop connues, il se rendit méprisable au peuple même qu'il vouloit séduire. On ne l'appelloit que le *frere Henri*, ou le *mari des mignons*. Il vivoit dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette. Il couchoit avec des gants d'une peau particuliere pour conserver ses belles mains : il mettoit sur son visage une pâte préparée & une espece de masque par dessus. — Il fait assassiner le duc de Guise & le cardinal de Lorraine son frere. Ses sujets se soulevent, le pape l'excommunie, & un prêtre fanatique le poignarde. »

« La, ligue dont il fut la victime, est peut-

être , dit le président Hénault , l'événement le plus singulier qu'on ait jamais lu dans l'histoire , & Henri III , le prince le plus malhabile de n'avoir pas prévu qu'il se mettoit dans la dépendance de ce parti en s'en rendant le chef. Les protestants lui avoient fait la guerre comme à l'ennemi de leur secte ; & des ligueurs l'assassinèrent à cause de son union avec le roi de Navarre , chef des huguenots. Suspect aux catholiques & aux huguenots par sa légèreté , & devenu méprisable , à tous par une vie également libertine & superstitieuse , il parut indigne du trône. »

(44.) Pendant le massacre de la saint Barthélemi , Charles IX tira lui-même avec une longue arquebuse sur les malheureux qui invoquoient la pitié. Il s'étoit endurci l'ame par la fureur de la chasse. Il s'étoit exercé sur les bêtes à verser le sang des hommes. Il se repentit d'avoir regné , & encore plus d'avoir laissé regner des bourreaux sous son nom. Il dit avant d'expirer : *je ne crois pas que ma mort soit naturelle*. Tous les François pensoient de même , & ces soupçons s'accrurent à l'inspection du cadavre , car les médecins trouverent les intestins rongés par le poison.

Charles IX ne fut point empoisonné , si l'on en croit un autre auteur.... Dévoré de remords & d'inquiétudes , il tomba dans une maladie mortelle. Son sang s'alluma & se corrompit ; il lui sortoit quelquefois par les pores. Le sommeil le fuyoit ; & quand il goûtoit un moment de repos ,

il croyoit voir les spectres de ses sujets égorgés par ses ordres ; il se réveilloit avec des cris affreux , tout trempé de son propre sang , effrayé de celui qu'il avoit répandu , n'ayant d'autre consolation que sa nourrice , & lui disant avec des sanglots : *Ah ! ma nourrice , que du sang ! que de meurtres ! qu'ai-je fait ! je suis perdu !* Le président Hénault a remarqué que le jour de ses obsèques à Saint - Denis , le parlement étant à table , envoya un huissier commander au grand Aumonier Amyot , de venir lui dire Graces comme au roi de France.

Charles mourut jeune ; mais son regne , ou plutôt celui de sa méchante mere fut affreux. La cour pleine des créatures de cette Médée , loin d'être une cour royale & auguste , n'étoit qu'un repaire infernal , où régnoient avec impudence tous les vices , tous les crimes , le meurtre , l'empoisonnement , la superstition , la licence , la sorcellerie , les ténèbres de l'astrologie judiciaire , la débauche la plus effrénée , le luxe le plus insolent , en un mot , tout ce qui peut corrompre l'ame & étouffer l'esprit. Profondément dissimulée , la reine-mere forma ses fils , & Charles principalement , qui profita si bien de ses instructions , qu'il n'avoit pas encore vingt ans , qu'il surpassoit Tibere en dissimulation , & Néron en cruauté. — Formée pour diviser & pour détruire , il en étoit de l'ame de Catherine de Médicis comme d'un être infecté dans son germe , & qui devient un fléau. Elle ne se plaisoit qu'au milieu des orages ; & elle auroit semé

la discorde dans la cour la plus tranquille. Rien ne dévoile mieux la noirceur de son caractère, que l'éducation de ses enfans. Des combats de coqs, de chiens & d'autres animaux, étoient une de leurs récréations ordinaires. S'il y avoit quelque horrible exécution à la grève, elle les y menoit ; & pour les rendre aussi lascifs que sanguinaires, elle donnoit de tems en tems de petites fêtes, où ses filles d'honneur, les cheveux épars, couronnées de fleurs, servoient à table, demi-nues ; son exemple ne leur prêchoit pas moins le libertinage. — Cette atroce souveraine regna en France comme les Euménides regnent dans les enfers.

(Voyez le Dictionnaire de l'abbé Expilly, et l'Histoire générale du monde, par M. Guil. Guthrie, Vol. XI.)

(45.) Louis XI, mauvais fils, mauvais pere, frere barbare, maître ingrat, ami dangereux, implacable & perfide ennemi. — Ce tyran barbare comptoit les soupirs de ses victimes, affrontoit leur pâleur & sembloit en observer les nuances. Plusieurs par son ordre furent précipités sur une bascule, d'où l'on tomboit sur des roues armées de pointes & de rasoirs. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, cousin germain du roi, ayant été condamné pour un prétendu délit, Louis XI fit placer ses enfans sous l'échafaud où le pere eut la tête coupée, afin qu'ils fussent arrosés de son sang..... Les princes d'Armagnac enterrés dans des cachots pointus par le fond, afin que leurs pieds n'eussent point d'assiette, & que leurs corps n'y pussent prendre aucun repos,

en étoient encore tirés deux fois par semaine pour être fustigés , & de trois en trois mois se laisser arracher une ou deux dents. Sous son regne il n'y eut ni vertu ni héroïsme ; l'obéissance & la bassesse tinrent lieu de tout ; & le peuple fut enfin tranquille , comme les forçats le sont dans une galere. Ce prince féroce & superstitieux se couvroit de reliques & d'images , & demandoit pardon de ses assassinats à une notre-dame d'étain, qu'il portoit à son bonnet, & qui lui permettoit d'en commettre de nouveaux. Il fit solliciter auprès du pape le droit de porter le surplis & l'aumusse , & de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Rheims , &c. Ce fut lui qui établit les postes par une avidité d'apprendre des nouvelles , & il augmenta les tailles de 3 millions. Sentant sa fin approcher , il fit venir de Calabre un pieux hermite , pour lui demander un miracle. — Les cachots étoient sous sa chambre. Ainsi cet abominable mortel , dans les jours de sa vieillesse , où la terreur des vengeances de Dieu avoit amolli son ame de bronze, voyoit sous ses pieds le désespoir & les douleurs , autour de lui la haine , la trahison ; les complots , & sur sa tête l'implacable colere du ciel. C'est au milieu de ces divers supplices, qu'il termina son exécration vie. (Voy. *Lett. de cachet ; & Mémoire sur les états-généraux , par M. d'Entrague.*)

(46.) Voltaire, dans sa tragédie de *Pierre de Castille*, s'est en vain efforcé de purger la mémoire de ce méchant prince , en rejetant tout l'odieux sur le bâtard *Transamire*, son assassin ; c'est dans la tragédie de

Pierre le cruel, par M. du Belloi, qu'on voit le véritable portrait du Néron de l'Espagne.

Dom Pedre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
Est-ce pour l'égorger que le peuple a des rois ?
Quand on s'est séparé de la nature humaine,
Que pour elle d'un tigre on imite la haine ;
Comment des nations réclame-t-on la foi ?
Abjurant le nom d'homme on perd le nom de roi.

(47.) Charles le mauvais, roi de Navarre, avoit, dit Mézerai, toutes les bonnes qualités qu'une méchante ame rend pernicieuses, l'esprit, l'éloquence, la hardiesse & la liberté. Il étoit l'homme le plus beau & le mieux fait de son temps; mais cet extérieur prévenant étoit démenti par les vices les plus odieux. Sous l'apparence séduisante des graces de la figure, existoit une ame cruelle, artificieuse, vindicative, capable de se porter aux plus grands excès, à qui le crime ne coûtoit rien. Son imagination même sembloit acquérir de nouvelles forces, lorsqu'il s'agissoit de projeter un forfait. Savie ne fut qu'un tissu d'actions abominables. Toujours inconséquent dans ses démarches, sans dessein fixe, son inconstance ne paroissoit contredite que par une perversité inaltérable. En jugeant de sa conduite par le principe & par l'événement, on eût dit qu'il ne commettoit le mal que pour le plaisir de le commettre. Son génie inquiet & turbulent étoit dans une activité perpétuelle. S'aventurant presque toujours avec imprudence, il étoit assuré de trouver des ressources contre tous les revers, dans son esprit d'intrigues & de cabales. Brouillon & politique, il s'accommodoit au joug de la nécessité aussi facilement qu'il savoit

savoit faire usage des circonstances heureuses lorsque
 le succès couronnoit son audace. Connoissant toutes
 les passions humaines, qu'il manioit à son gré, rien ne
 pouvoit résister à la rapidité de son éloquence....
 Assemblage inoui de tous les vices, il est peut-
 être le seul grand criminel, qui n'ait jamais démenti
 son caractère par un acte de vertu. Le mépris des
 loix divines & humaines, la perfidie, la haine
 couverte, le ressentiment implacable, l'impudence
 la plus effrénée sembloient se disputer l'empire de
 son cœur atroce. Trahisons, révoltes déclarées,
 négociations frauduleuses, surprises, parjures,
 assassinats, empoisonnemens, tels étoient les funestes
 jeux d'un prince né pour le malheur du genre
 humain. Mobile de presque toutes les conjurations,
 éternel artisan de discordes, il déchira le royaume,
 il porta le fer & la flamme dans toutes les parties de la
 France, & mit plusieurs fois l'état sur le penchant
 de sa ruine. Pour comble de maux; son exemple infecta
 la nation, & manifesta des crimes inconnus jus-
 qu'alors à la générosité françoise. On l'appella
 Charles *le mauvais*, & jamais nom ne fut mieux
 mérité..... (*Histoire de France par M. Villaret*
Tom. IX, p. 63.)

Le roi de Navarre trouva le moyen de s'infiltrer
 dans l'esprit du Dauphin..... Livré aux conseils d'un
 perfide, il se laissa séduire par les apparences trom-
 peuses de la confiance & de l'amitié..... Trente
 hommes d'armes attendoient à Saint - Cloud l'héri-
 tier présomptif de la couronne, pour le livrer à la dis-
 crétion du plus scélérat de tous les hommes, &c.

(p. 108.) Une conspiration abominable étoit sur le point d'éclater : on s'assura de la personne de *Jacques Durue*, chambellan du roi de Navarre..... Il ne fallut pas employer l'appareil des tortures pour l'obliger à révéler les secrets dont il étoit dépositaire. Les juges frémirent en fondant ces mystères affreux. On apprit que le roi de Navarre avoit tout mis en usage pour engager un médecin Juif, nommé *Angel*, natif de l'isle de Chipre, à venir à la cour de France, dans l'intention d'empoisonner Charles V, &c. (*Tom. X, p. 309.*) — Mais ce qui mit le comble à l'opprobre d'un traité, que la contrainte, où se trouvoit alors le dauphin, pouvoit seule justifier, c'est la dernière condition qu'exigea le roi de Navarre; il voulut que toutes les prisons de Paris fussent ouvertes. Son cœur accourumé au crime, se trouvoit flatté que tous les scélérats lui eussent obligation de l'impunité de leur forfaits. Le dauphin, malgré son amour pour la justice, fut contraint de faire publier une déclaration, par laquelle, en considération du roi de Navarre, qui l'en avoit prié, il ordonnoit au prévôt de Paris de donner la liberté à tous les prisonniers, *larrons, meurtriers, voleurs de grands chemins, faux-monnoyeurs, faussaires, coupables de viol, ravisseurs de femmes, perturbateurs du repos public, assassins, sorciers, sorcieres, empoisonneurs, &c.* Ce fut le Navarrois lui-même qui donna la liste de tous ces crimes..... Ce scélérat fit prendre, dans un sekin, un poison si violent au duc de Nor-

mandie, que, malgré la promptitude avec laquelle il fut secouru, il perdit les ongles & les cheveux, & conserva, toute sa vie, une langueur qui en avança la fin. (*Tom. IX, p. 262.*) Le monstre charge un Anglois d'acheter du poison à Bayonne, pour faire périr Charles VI, le comte de Valois, les ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, & tous les grands seigneurs de la cour de France; mais le complot s'éventa, & l'anglois fut écartelé. (*Tom. IX, p. 372.*)

Un historien semble s'écarter des limites que lui prescrit la nature de son travail, en osant sonder la profondeur des décrets de la providence. On ne peut toutefois s'empêcher d'être frappé de la fin tragique du roi de Navarre, & d'y reconnoître les traits d'une justice invisible & redoutable. Ce prince, plus criminel encore que malheureux, mourut vers la fin de l'année 1386. Si l'éclat de son rang & de sa naissance put le soustraire à la rigueur des loix humaines, impuissantes contre le titre sacré de roi, qu'il deshonorait, le genre de sa mort n'en fut pas moins cruel & terrible. Un accident imprévu le fit périr dans les horreurs du supplice le plus affreux. Livré depuis ses premières années à l'intempérance, ses débauches l'avoient accablé de la foiblesse & des infirmités d'une vieillesse prématurée; car il étoit à peine âgé de 56 ans. Pour ranimer l'activité de son sang, déjà presque glacé dans ses veines par l'excès continu de la volupté, il étoit obligé de recourir aux efforts de l'art. La chaleur factice, qu'il se procu-

roit par ces secours étrangers , achevoit de miner ses forces , qui se consumoient journellement. Dans cet état d'anéantissement , il ne lui restoit plus que le souvenir de ses anciens désordres , & le désir de rappeler un goût pour les plaisirs , dont la privation lui paroissoit insupportable. Il étoit dans l'usage de se faire envelopper dans un drap , imbibé d'esprit de vin , ayant éprouvé plusieurs fois que son expédient réparoit sa vigueur épuisée. Une nuit qu'il venoit de quitter une femme , qu'il aimoit éperdûment , il ordonna qu'on lui préparât son remède ordinaire. Le valet qui l'avoit cousu dans le drap , au lieu de couper le fil , eut l'imprudence d'approcher une bougie allumée : dans le moment la flamme se communiqua au drap ; tous les efforts que le roi tenta pour se débarrasser furent vains ; il pouffoit des hurlemens épouvantables ; le feu cependant pénéroit & dévorait toutes les parties de son corps , sans qu'il fût possible de le secourir , jusqu'à ce que le drap imprégné de la liqueur spiritueuse fût entièrement consumé. Il vécut encore trois jours dans des tourmens incroyables , &c. — Deux mois après sa mort , on commença l'instruction d'un procès criminel contre ce prince..... Charles VI se rendit au parlement , où il tint son lit de justice ; les pairs avoient été ajournés..... Le premier huissier , assisté de deux conseillers de la cour , & du lieutenant de Paris , appella le roi de Navarre à la porte de la chambre du parlement , à la table de marbre , au perron. Personne ne s'étant prés

tenté, l'huissier vint faire son rapport au roi ; & le procureur du roi demanda défaut... L'avocat du roi prouva que le crime de lèse-majesté se devoit poursuivre, même après la mort du coupable, & que ses biens devoient être confisqués, &c. (*Ibid.* p. 410 à 418.

(48) Le crédit du *duc d'Orléans* augmentoit tous les jours, depuis qu'il avoit été admis au partage du gouvernement.... La principale disposition des finances, qu'il s'étoit fait donner, lui procurait encore une considération plus effective. C'étoit, dit un de nos historiens, mettre un glaive entre les mains d'un furieux. Il fit destituer les anciens généraux des Aides, qui furent remplacés par de nouveaux officiers, entièrement dévoués à ses ordres. On leur donna une autorité sans bornes, & telle que leurs prédécesseurs n'en avoient jamais exercé de semblable. Ces généraux décidoient souverainement de tout ce qui avoit rapport à l'administration des revenus publics. Juges, fermiers, impositions, dépenses, recettes générales & particulières, tout leur étoit subordonné, sans qu'il fût possible de jamais prévenir, ou réparer l'abus de ce pouvoir énorme, puisqu'il étoit défendu de se pourvoir, même au conseil du roi, contre leurs décisions, qu'ils avoient seuls droit de réformer. Sous une pareille administration, le désordre ne pouvoit manquer d'être excessif, & non moins préjudiciable au souverain qu'à ses peuples. La répartition des impôts étoit arbitraire, la levée

rigoureuse, la recette infidèle, & la dépense, un dédale impénétrable. La nation découragée s'appauvrissoit, & contractoit insensiblement cette langueur léthargique, la plus dangereuse de toutes les maladies, dont un état puisse être attaqué. Déjà le malheureux Charles VI commençoit à se ressentir de la misère commune, malgré les subsides dont on surchargeoit le royaume, qui manquoit, pour satisfaire aux taxes immodérées, de la ressource du commerce, de l'industrie & des arts négligés & sans émulation. Bientôt l'indigence assiégeant le palais du monarque, le réduisit lui-même à manquer souvent du nécessaire, tandis que le *Duc d'Orléans*, dispensateur des revenus de la couronne, environné d'une cour que grossissoit sans cesse l'avidité des richesses, & l'espoir des récompenses ou de la faveur, étaloit un faste qui ne pouvoit convenir qu'à la majesté royale. Les calamités publiques exigeoient de la sagesse & de la justice du gouvernement, qu'on accordât quelque diminution des subsides, sur-tout dans un temps où la paix avec l'étranger & la tranquillité intérieure sembloient devoir permettre au peuple de respirer. On l'espéroit, & ceux qui gouvernoient se rendirent odieux, en trompant l'attente générale.

Le *Duc d'Orléans* commença dès-lors à perdre une partie de la réputation que lui avoient acquise ses manières généreuses & son extérieur affable & prévenant. — Il fit inviter ses créanciers, par une proclamation publique, à se trouver dans son hôtel. Ils ne manquèrent pas de s'y rendre, au nombre

de plus de 800 personnes. Les officiers du duc les renvoyerent, en leur disant, pour toute réponse, que le prince se faisoit beaucoup d'honneur de leur devoir, & qu'ils devoient se trouver flattés qu'il daignât penser à eux quelquefois. Le *Duc d'Orléans*, par un mélange assez ordinaire aux âmes foibles & voluptueuses, allioit une dépravation de mœurs aux pratiques extérieures de la piété; il visitoit les églises, les hôpitaux, fondeoit des services & distribuoit des charités, dans l'espérance sans doute que les prières des pauvres compenseroient les malédictions de ses créanciers. Son insatiable avidité cependant ruinoit le royaume. Non content de dissiper en dépenses folles une partie de la substance du peuple, il faisoit tous les jours de nouvelles acquisitions: jamais avant son administration l'on n'avoit vu régner un pareil désordre dans les finances; les impositions étoient excessives, les charges de l'état mal acquittées; on ne payoit pas même la dépense de la maison du roi, quoiqu'on eût rerranché plusieurs officiers, & diminué les gages de ceux qu'on lui avoit laissés; on faisoit sans cesse de nouveaux réglemens pour la régie des deniers publics, dans la vue d'ensevelir le brigandage & la déprédation sous la multitude des ordonnances. — *Jacques le Grand*, religieux Augustin, prêchant, le jour de l'Ascension, en présence de la reine & d'une partie de la cour, osa faire le portrait du *Duc d'Orléans*; & les couleurs en furent si fortes & les traits si frappans, qu'on vit le prince déconcerté rougir pour la pre-

miere fois. (*Hist. de France*, par M. Villaret, Tome XII & XIII.)

(49) Pendant le siège d'Harfleur, le Duc de Berry, âgé de 76 ans, mourut à Paris, dans son hôtel de Nesle. L'ambition, l'indolence, la prodigalité, l'avarice, dominèrent tour à tour ce prince inconstant; il ruina l'état & le roi, qu'il fit son héritier; il pillait les provinces, il fonda des églises. Son insatiable avidité convoitoit tout, s'emparoit de tout, donnoit tout sans honte, sans scrupule, sans discernement: c'étoit le tonneau des Danaïdes. Sa vie fut un tissu d'inconséquences, de profusions, d'injustice, de magnificence, de rapines & de restitution. Après avoir absorbé la substance du royaume, en proie à ses exactions, il mourut si pauvre, que ses exécuteurs testamentaires furent contraints d'abandonner sa succession à ses créanciers. Quelques chroniqueurs intéressés ont parlé avec éloge de ses pieuses fondations, de la prodigieuse quantité de reliques qu'il possédoit, & de ses charités; mais on peut hardiment dire avec un auteur du dernier siècle, que c'est avoir été imprudent, injuste, cruel & fausement pieux & charitable; que d'avoir ruiné l'état pour bâtir & pour enrichir tant de palais & tant d'églises, & d'avoir tenu tant de provinces sous le pressoir, pour avoir de quoi faire des aumônes. Le goût des bâtimens, des bijoux & des reliques, est un trop foible mérite pour en faire honneur à sa mémoire. (*Hist. de France*, par M. Villaret, Tome XIII, page 408.)

(50) Philippe II, roi d'Espagne , étoit sombre , fier , dissimulé , timide , vindicatif , impitoyable , jaloux , débauché. . . . Jouir , pour lui , c'étoit inquiéter ses voisins. Il se seroit trouvé avili par une administration paisible ; il n'auroit pas cru regner , s'il n'avoit signalé son pouvoir par des usurpations.... La fraude , la perfidie & la trahison étoient ses armes ordinaires ; il combattoit avec des assassins , & ceux de ses ennemis , dont il ne pouvoit se débarrasser par des voies odieuses , il les abusoit par des sermens. A tant de vices il joignoit l'hypocrisie ; & le premier soin de Philippe , en arrivant triomphant à Valladolid , fut de demander au grand inquisiteur la satisfaction barbare d'un *Auto-da-fé* , &c. (*Voyez Hist. Univ. du XVI^e siècle* , par Linguet , & *Essais sur les principaux événem. de l'Hist. Règne de Philippe II.*)

(51) Philippe Duc d'Orléans , régent du royaume sous la minorité de Louis XV , fut attaqué d'une apoplexie si violente , qu'il n'eut pas un instant pour se reconnoître : les circonstances de sa mort font bien sentir la main de Dieu appesantie sur un prince , qui se faisoit honneur de n'avoir point de religion , qui n'estimoit ni la vertu ni la justice , & qui a dit plus d'une fois qu'il *n'espéroit & ne craignoit rien pour l'autre vie*. Ses débauches l'écartèrent long-temps du commandement sous Louis XIV. Ce monarque le reprit plusieurs fois de cette espèce de fureur , qui faisoit trembler toutes les mères du quartier *St. Ho-*

sorté, & qui le portoit tour à tour dans des lieux consacrés à la piété, & dans d'autres voués à la débauche. Sa licencieuse cour n'étoit composée que de beaux esprits philosophes, qui donnoient des leçons d'impiété & de libertinage, & de courtisannes effrénées, qui ranimoient ses sens assoupis, ou épuisés par tous les raffinemens de la volupté. — C'est dans les lubriques fumées d'une orgie nocturne, qu'il imagina de proposer un prix pour le poète qui monteroit sa verve à la plus libidineuse énergie; prix infâme, que Piron eut la malheureuse gloire de remporter.

(52) Richard III, roi d'Angleterre, fils du duc de Glocester, & frere d'Edouard IV, fit mourir Edouard V & le duc d'Yorck, ses neveux, héritiers légitimes du trône, & se fit proclamer roi. Il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne.... Il parut bientôt un vengeur des deux jeunes princes qu'on avoit étranglés dans la tour. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III; mais il fut arrêté & décapité.

(53) Edouard II, couronné à l'âge de 23 ans, abandonna les projets de son pere sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses & à ses mignons. Isabelle, de son côté, suivoit la route de scandale que son époux lui traçoit. Les deux *Spencers* moururent par la main du bourreau. On arracha au fils, sur la potence, les parties dont il avoit

fait un usage coupable avec le monarque. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, & son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avoit commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement, par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût, & ce supplice affreux lui ôta la vie.

(54) « Théologien par goût, & persécuteur d'inclination, Henri VIII, roi d'Angleterre, dit M. Linguet, n'eut jamais d'autre guide que ses passions & sa vengeance. Son plan de réforme, il parut l'avoir reçu des furies. C'étoit bien moins au pape, qu'à l'humanité toute entière, qu'il avoit déclaré la guerre. Il s'abreuva de sang toute sa vie ; il s'en reput avec délices. De toutes les fonctions d'un roi, la seule dont il parut jaloux fut celle d'occuper des bourreaux. Son plus grand bonheur est de n'avoir pas eu un Tacite pour historien. Si, pour l'instruction des siècles à venir, la Providence eût permis que son portrait eût été tracé par une pareille main, les Tibere & les Néron ne paroîtroient plus que des hommes ordinaires. Ils seroient presque justifiés par l'exemple d'un prince, qui, sans raison, sans intérêt, sans besoin, a versé plus de sang qu'eux, a plus méprisé les loix, a développé un despotisme plus tranquille, une cruauté plus réfléchie ; enfin, d'un monstre dont le nom seul devoit exciter l'horreur, & qui, à la honte de l'histoire, n'a encore été justifié.

ment apprécié par aucun écrivain. » (*Hist. Univ. du XVI. siècle.*)

Henri répudia Catherine d'Aragon , pour épouser sa maîtresse Anne de Boulen. Le pape l'ayant excommunié , il se fit déclarer *Chef souverain de l'Eglise & des Ecclesiastiques d'Angleterre*. On ne l'appella plus que l'évêque de Rome ; & les peuples prêterent au roi le nouveau serment de suprématie. Il ouvrit les maisons religieuses , s'appropriâ leurs biens & leurs trésors. Après trois ans de mariage , il fit trancher la tête à sa seconde épouse , sur des soupçons d'infidélité assez légers. (*Voyez l'hist. du parl. d'Anglet. par Raynal.*)

(55) Olivier Cromwel. Cet hypocrite sublime , cet usurpateur imposant , ce magnanime scélérat , prouva aux nations qu'il étoit né pour de grandes choses. Les têtes ardentes , les âmes républicaines , les citoyens fanatiques ont adopté la devise de son drapeau , ont écrit son attentat en lettres d'or sur l'azur de leurs tabernacles , & rendent un culte secret à sa statue voilée dans le temple de la liberté. Les gens de bien , les vrais patriotes , les bons François , qui aiment les nobles élans , & réprouvent les accès déréglés , n'ont vu dans Cromwel qu'un forcené , qu'un monstre , qui , à la douce ambition de servir son roi , d'appuyer sa foiblesse , & de l'arracher au malheur , préféra la gloire féroce de l'accabler , de traîner son diadème dans la boue , de livrer son front avili au poignard de la loi , & de s'asseoir sur son trône avec une contenance

hypocrite, le regard dans les cieux, & le remords dans le cœur.

(56) Andronic I eut l'empire de Constantinople, en l'arrachant à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler. Il commença son regne par des cruautés inouïes contre les habitans de Nicée. Au siege de Pruse, il se distingua par des inhumanités encore plus singulieres. Il faisoit couper aux uns les pieds ou les mains, crever les yeux, & il s'amusoit sur d'autres en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Ses sujets, indignés qu'il souillât la majesté du trône par ses barbaries, mirent la couronne sur la tête d'Isaac l'Ange. Andronic prit la fuite ; mais le peuple l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, & lui rendit ce qu'il avoit fait aux autres. On lui cassa les dents, on lui arracha les cheveux, on le pendit par les pieds, on le mutila ; enfin, deux soldats Italiens le percerent de plusieurs coups. Ce prince avoit de l'éloquence : il diminua les impôts ; mais ses cruautés effacerent ses talens & ses bienfaits.

(57) Henri IV succéda à Jean II, son pere, roi de Castille. Son regne fut celui du vice. Sa seconde épouse, Jeanne de Portugal, ne couvrit ses galanteries d'aucun voile. Henri IV, surnommé *l'impuissant*, & qui vouloit avoir des enfans, à quelque prix que ce fût, de concert avec une des premieres dames de sa cour, dont il força la délicatesse, introduisit lui-même, dans le lit de sa femme, Bertrand de Lacueva, jeune seigneur,

dont le sort étoit d'être à la fois le mignon du roi & l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille , nommée *Jeanne*. Bertrand eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands & le peuple déposèrent leur roi en effigie. On plaça un vaste théâtre dans la ville d'Avila. Une statue colossale, assise sur un trône couvert de longs voiles de deuil, & avec tous les attributs de la régence, fut élevée sur ce théâtre. La sentence de déposition fut annoncée à la statue. L'archevêque de Tolède lui ôta la couronne, une autre l'épée, un autre le sceptre; & un jeune frere de Henri, nommé *Alphonse*, fut déclaré roi sur ce même échafaud.... Henri ne put sortir de tant de troubles, & demeurer sur le trône, que par le plus honteux des traités.

(58) Evénus III, roi d'Ecosse après Eder son pere, étoit si vicieux que, pour autoriser son libertinage, il ordonna, par une loi expresse, qu'un homme auroit autant de femmes qu'il en pourroit nourrir, que les rois auroient droit sur les femmes des nobles, & que les gentilshommes seroient maîtres des femmes du peuple. Ce prince impudique, avare & sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé.

(59) Michel *le Begue*, né à Armorium, dans la haute Phrygie, d'une famille obscure, fut tiré de prison & proclamé empereur d'Orient, ayant

encore les fers aux pieds, parce qu'on ne pouvoit trouver la clef du cademat auquel la chaîne étoit attachée. Tranquille à Constantinople, il s'abandonna aux plaisirs des femmes & de la table. Parjure, avare, ivrogne, impudique & cruel, il eut tous les vices, & commit tous les crimes; il sembla n'être parvenu au trône que pour le déshonorer. Il ne savoit ni lire, ni écrire; mais il se piqua de distinguer les mulets les plus propres à être montés ou à porter des fardeaux, de juger d'un coup d'œil les chevaux bons à la course, de connoître la trempe du fer, de bien conduire un char, & de surpasser en mollesse les Sardanapales.

Michel III, *le buveur* ou *l'ivrogne*, s'abandonnoit indolemment aux conseils d'un oncle corrompu, qui favorisoit ses débauches. L'intérêt de l'état ne fixa jamais son attention. On vint l'avertir, pendant qu'il étoit au spectacle, que les Sarrazins faisoient des courses sur les terres de l'empire. *Qu'ils viennent au spectacle*, répondit-il, & *qu'ils me laissent en repos.*

(60.) Alexandre, frere de Léon, livré aux passions les plus honteuses, n'aimoit que ceux qui osoient l'imiter dans ses excès. Il consacroit une partie de la journée à des parties de chasse, & la nuit à des joies crapuleuses & brutales. Négligeant le gouvernement de l'empire, il en abandonnoit le soin à des hommes sans mœurs, qui vendoient publiquement la justice & les dignités de l'église. Sa mort fut le fruit de ses débauches,

Au sortir d'un repas, où il s'étoit enivré des liqueurs les plus spiritueuses, il voulut jouer à la paume ; mais il fut pris d'une hémorragie , & il mourut.

(61.) Nicéphore I , surnommé *Logothete* ; auparavant intendant des finances & chancelier de l'empire , s'empara du trône , en 802. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avoient pillé le peuple ; mais au lieu de rendre aux pauvres le bien qui leur avoit été enlevé , il se l'appropriâ... libre du fléau de la guerre , il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées & sur tous les chefs de famille. Le droit du feu fut taxé , & peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiroient. Un inconnu déguisé en moine , & cachant sous sa robe une épée nue , se glissa dans son palais pour délivrer la terre de ce fléau ; mais il fut découvert , & condamné à une prison perpétuelle. Un seigneur de la cour , témoin des gémissemens du peuple , osa exhorter l'empereur d'agir avec plus d'humanité. *Tous vos sujets* , lui dit-il , *sont mécontents , & s'il vous arrivoit quelque malheur , tout le monde s'en réjouiroit. — Ne savez-vous pas* , répondit froidement Nicéphore , *que Dieu a endurci mon cœur comme celui de Pharaon , & qu'on ne doit pas attendre un traitement plus doux ?... Cependant les Bulgares ravageoient la Thrace. Nicéphore prend les armes*
&

& met tout à feu & à sang. Crume, roi de ces peuples, poursuit Nicéphore, & le tue. Il pousse la vengeance jusqu'à faire enchâsser son crâne, pour lui servir de coupe. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de Nicéphore présente à l'esprit. Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit plus rien, dit l'abbé Guyon, quand il crut avoir acquis le droit de tout oser. On ne fait ce qu'il aimait davantage, de l'or ou du sang des peuples. Esclave de ses penchans, il ne connut ni l'humanité, ni la religion, & fut un monstre couronné. On dit qu'un malheureux, s'étant jeté à ses pieds pour lui exposer ses infortunes, ce prince féroce le fit empoisonner pour tarir ses larmes.

(62.) Nicéphore II (*Phocas*) retenoit les soldats dans le devoir, moins par les châtimens que par son exemple, évitant les femmes, supportant la rigueur des saisons, & couchant sur la dure. S'il fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens; il augmenta tous les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnoies, & fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, & sa femme, non moins lassée d'avoir épousé l'homme le plus laid & le plus cruel de l'empire, conspirent contre lui. Jean Zimisès est introduit dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur qui dormoit. Le prince est éveillé au bruit des

poignards , & mis à mort , après avoir régné six ans & demi.

(63.) Irène , impératrice de Constantinople , célèbre par sa beauté , son esprit & ses forfaits , naquit à Athènes , & épousa l'empereur Léon IV. Après la mort de son époux , Irène gagna la faveur des grands , & se fit proclamer Auguste , avec son fils Constantin *Porphyrogénète* , âgé de 9 ans. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux freres de son mari ayant formé des conjurations , pour lui ôter le gouvernement , elle les fit mourir l'un & l'autre..... Cependant Constantin son fils grandissoit. Fâché de n'avoir que le nom d'empereur , il ôta le gouvernement à sa mère , qui le reprit bientôt après ; & pour régner plus sûrement , elle lui ôta la vie. Cette atrocité ne demeura pas impunie. Nicéphore , s'étant fait déclarer empereur , relégua cette barbare dans l'isle de Métélin , où elle mourut.

« Sous le regne du dévot Andronic , dit M. Ameilhon , le peuple de Constantinople , écrasé d'impôts , & réduit à la plus affreuse misère , abandonnoit les occupations d'où dépendoit sa subsistance , pour courir après des bateleurs Egyptiens , & de misérables saltimbanques , qu'une police bien réglée auroit dû chasser. Mais peut-être le gouvernement étoit-il dans ces principes , que lorsqu'on ne peut rendre une nation heureuse , il faut la laisser au moins s'étourdir elle-même sur ses malheurs ; & que quand il est impossible de faire

regner les bonnes mœurs dans une ville , il n'y a plus d'autre ressource , que d'énervier les esprits par le plaisir , pour leur ôter l'énergie du crime.... Les satellites du fisc désoloient les campagnes , tous les administrateurs des fermes voloient l'état ; le peu d'or , qui pouvoit échapper à leur rapacité , & arriver au trésor de l'empire , y étoit aussitôt saisi. Irène en engloutissoit une partie. Ses enfans en dévoroient une autre. L'empereur employoit le reste en libéralités mal entendues. Il altéra la monnoie , fit des retranchemens dans son domestique ; mais ce n'étoit plus l'économie de la providence , mais celle de la pauvreté. Ces réformes venoient trop tard , & ne remédioient à rien..... Des courtisans , des valets favorisés n'ont que trop eu lieu de se louer de sa libéralité. Mais souvent des bienfaits accordés par le prince à des particuliers , ne sont qu'une grande injustice faite à la nation..... On quitta le costume national..... On regardoit ces nouveautés comme le renversement des mœurs publiques , la destruction des loix fondamentales de l'état. Il ne falloit voir dans ces nouvelles coëffures que la légèreté des têtes qui les portoient. Il faudroit avoir l'âme bien chagrine , pour croire que de pareilles causes puissent avoir une influence si puissante & si funeste sur le sort d'un empire. »

» Je ne sais , répond en cet endroit le rédacteur du Mercure , mais la légèreté des têtes & la frivolité des personnes ne présagent rien de bon à un état , quand cette légèreté & cette frivolité sont passées

en mode ; & qu'elles constituent la manière d'être générale : bientôt tous les principes sont ébranlés, les devoirs négligés, les vertus oubliées ou rendues ridicules, les bienséances foulées au pied ; l'amusement devient la seule affaire & le seul besoin ; le travail épouvante, fatigue, ou ennuye ; la gloire n'est qu'un nom, les richesses sont tout ; tous les caprices du faste & du luxe ravagent la société ; en détruisant tous les liens, on devient capable de tout ce qui est grand & utile. Je ne puis croire que ces causes soient sans influence sur le sort des empires. Les Miltiade, les Thémistocle, les Aristide, les Cimon, chez les grecs ; les Fabricius, les Curius, les Camille, les Caton, les Scipion, chez les Romains, n'étoient pas des têtes légères, ni des personnages frivoles ; & ces états prospéroient alors..... Quand ils ont penché vers leur ruine, il semble que la légèreté & la frivolité ont été les principaux signes de leur décadence. (Voyez *Mercur*, 4^{me}. 8^{bre}. 1786, *Art. Hist. du Bas Empire.*)

Eudoxie, surnommée *Licinie*, étoit Française. Elle joignoit les agrémens de l'esprit aux graces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcade, & partagea d'abord avec elle la confiance de ce foible empereur ; mais comme il voulut ensuite s'opposer à ses desseins, la princesse chercha les moyens de perdre ce rival, & elle les trouva. Maîtresse de l'état & de la religion, cette femme regna en roi despotique. Son mari n'étoit empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui

en donnoit le trône , elle amassa des richesses immenses , par les injustices les plus criantes. Jean Chrysofôme fut le seul qui osa lui résister ; eudoxie s'en vengea , en le faisant chasser de son siege. La cause de la haine de l'impératrice contre le pieux prélat , étoit un sermon contre le luxe & la vanité des femmes , que les courtisans envinèrent. Eudoxie rappella Chrysofôme après quelques mois d'exil ; mais l'inflexible pontife s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux & les festins donnés au peuple , à la dédicace d'une statue de l'impératrice , elle l'exila de nouveau. Cette femme implacable dans ses vengeance , & insatiable dans son ambition , mourut d'une fausse couche quelques mois après.

La reine d'Angleterre , *Isabelle de France* , épouse d'Edouard II , avoit de grands sujets de plainte contre le favori du roi , qui s'acharnoit à la décrier. Le mari avoit des mignons ; on crut que la femme devoit avoir des amans : & malheureusement la chose n'étoit que trop vraie. *Spenser* le dit au roi , qui devint jaloux , & ne voulut plus voir la princesse.... Le plus connu de ces galans étoit Roger de *Mortemer*. Le ministre , qui craignoit ses intrigues , le fit arrêter & conduire à la tour de Londres ; il vint à bout de se sauver & vint chercher un azile en France.... Bientôt il se présenta une nouvelle occasion de mortifier *Isabelle*. Les *Spenser* la saisirent avec empressement. Alors les reines , en Angleterre comme en France ,

voient un domaine particulier.... Le comté de Cornouailles constituoit celui de la Princesse. On n'eut pas honte d'insinuer au monarque qu'il étoit dangereux de lui laisser cette province , dans un temps où le roi de France , son frere , équipoit une flotte destinée à faire une invasion en Angleterre. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Edouard à la dépouiller de ses terres , de la manière la plus outrageante , sans même dissimuler qu'il la croyoit capable d'entretenir une correspondance criminelle avec les ennemis de l'état , &c. Cependant la princesse fut priée de passer en France pour préparer une réconciliation , &c. La paix avoit été publiée : le commerce étoit rétabli entre les deux nations.... Pour prolonger son séjour , *Isabelle* avoit une raison secrète ; c'étoit un attachement trop tendre pour le jeune *Mortemer* , qui ne pouvoit , la suivre en Angleterre. Un violent amour se cache difficilement. Le peuple cria au scandale ; les gens sages murmurent ; les dévots firent tant de bruit , que Charles ouvrit enfin les yeux sur la conduite de sa sœur. *Ennemi de ces turpitudes* , dit Mézerai , *il ne lui témoigna plus que froideur....* Le St. Père écrivit au roi de France , pour le presser d'obliger *Isabelle* à retourner dans les états du prince son époux.... Les barons s'éloignoient d'elle. Le Sieur Robert d'Artois , son cher cousin , ne l'abandonna point. Il vint la trouver au milieu de la nuit , pour lui dire qu'on avoit délibéré de la faire arrêter avec le Seigneur de *Mortemer* , & de la livrer au

monarque Anglois & à ses favoris; qu'il lui conseilloit de se retirer sur les terres de l'empire... Elle suivit ce conseil... Jean de Hainaut l'escorta avec trois mille hommes, & elle entra triomphante à Londres. Son mari fut bientôt dégradé, & renfermé dans la tour, où il subit un supplice bien étrange. — Le parlement, qui, par une entreprise jusques-là sans exemple, venoit de disposer de la couronne en faveur du jeune Edouard, lui avoit choisi douze tuteurs, dont Henri de Lancastre devoit être le chef. Mais Isabelle, qui avoit la force en main, s'empara du timon des affaires, & ne leur laissa aucune autorité. Ce fut Roger de Mortemer qui gouverna sous elle, avec un pouvoir absolu. L'amant de la femme n'en usa pas mieux que les mignons du mari : ce qui excita de nouveaux troubles. *Ne demeura gueres après, dit Froissard, que grand infamie yffit sur sur la mere du jeune Roi : ne fais pas, ajoute-t-il, se vrai étoit, mais commune voix disoit qu'elle étoit enceinte, & encouloient-on de ce fait le seigneur de Mortemer.* Il fut arrêté dans l'antichambre de la reine, malgré les larmes & les gémissemens de cette princesse, qui ne cessoit de crier : *Mon fils, mon cher fils, épargnez le gentil Mortemer; mais rien ne put le soustraire au juste ressentiment du prince.* Il fut pendu, mutilé, écartelé, ses membres envoyés dans les quatre cités les plus considérables d'Angleterre, & sa tête exposée sur la tour de Londres. Aussitôt après, Isabelle fut dépouillée de son autorité, privée du douaire exorbitant qu'elle

s'étoit fait assigner , réduite à une pension annuelle de 500 l. sterlings , & confinée dans le château de Rising , où elle languit 28 ans. (Voy. *Hist. d'Ang. par Hume & autres.*)

« La reine de France (*Isabelle de Bavière*, femme de Charles VI) & le duc d'Orléans triomphoient de l'absence du duc de Bourgogne & de l'heureux succès de leurs desseins ; ils se contraignoient moins que jamais. Le scandale de leur familiarité , l'indécence des fêtes continuelles qu'ils se donnoient , leur profusion , leur faste que la misère publique rendoit plus odieux , excitoient l'indignation générale. Les courtisans , à leur exemple , n'étoient occupés que du soin frivole d'inventer des divertissemens , & de créer des modes ridicules & nouvelles. Ces superfluités dispendieuses épuisoient les fortunes. Il falloit employer la ressource de l'injustice pour en réparer le désordre. Les princes & les grands se faisoient honneur des murmures inutiles des créanciers qu'ils ne payoient pas : la plupart mouroient insolubles. Le duc d'Orléans, effrayé du danger qu'il avoit couru , d'être précipité du haut de la montagne de St. Germain dans la seine (accident dont il ne fut préservé que par la présence d'esprit qu'on eut , de couper les traits des chevaux attelés au chariot couvert , dans lequel il étoit avec la reine) parut se repentir du dérangement de sa conduite , &c. ».

« Isabelle & le duc avoient si bien fermé tout accès auprès du roi , qu'il n'étoit pas possible que la vérité pût parvenir jusqu'à lui. Quel délateur assez hardi eût osé s'exposer à leur ressentiment ? Ils jouissoient

en paix d'une insolente prospérité ; lorsque l'audace d'un seul homme rompit le charme : il se nommoit *Jacques le Grand*, & étoit de l'ordre des Augustins. Ce religieux , prêchant le jour de l'ascension en présence de la reine & d'une partie de la cour , peignit , avec des couleurs si fortes & si vraies , les désordres auxquels les grands s'abandonnoient , que les auditeurs ne purent s'empêcher de se reconnoître. La princesse sur-tout fut si peu ménagée , qu'en la nommant , il ne l'auroit pas désignée plus clairement : elle se retira fort mécontente. En sortant de la chaire , le prédicateur fut abordé par quelques femmes de la cour , qui lui dirent qu'elles étoient bien ébahies comme il avoit osé ainsi parler. --- *Encore suis-je plus ébahi*, répondit-il , *comment on ose faire les péchés que j'ai déclarés*. On le menaça de le faire noyer ; mais loin de s'effrayer , il s'exprima plus fortement encore devant le roi , qui voulut l'entendre , &c. ».

» Le roi , pendant tout le temps de la division des princes , se trouva dans la situation la plus déplorable Tous ceux qui l'environnoient étoient coupables de refuser à un souverain , à un maître , à un frère , à un époux , les secours que le dernier des hommes eût trouvés dans un hôpital. . . . ».

» La reine revint ; elle fit son entrée à la cour en litière découverte ; elle étoit parée de l'ajustement le plus galant & le plus magnifique. Les dames & les demoiselles de sa suite offroient un spectacle aussi varié que superbe. Les ducs d'Orléans & de Bourgogne marchaient d'un pas égal aux deux côtés de la voiture d'Isabelle. Ils étoient suivis des princes

& des seigneurs; lor, l'argent, les pierreries brilloient sur les habits & les équipages. Les chevaux étoient ferrés d'argent. Cette troupe fastueuse traversa les flots d'un peuple curieux & indigné, vint descendre à Notre-Dame, & de là au Louvre ».

» Si quelque chose étoit capable d'adoucir le sentiment de tant de maux, c'étoit sans contredit le spectacle qu'on offrit au public. Le jeune dauphin Charles, âgé pour lors de 9 ans, parut, pour la première fois, accompagné d'une superbe cavalcade. Il traversa Paris au milieu des acclamations, & se rendit à St. Denys. Il visita les jours suivans avec le même appareil, les autres maisons de plaisance & les environs de la capitale : il étoit d'une complexion délicate, & mourut dans le cours de l'année ».

» Isabelle, depuis quelque temps éloignée des affaires, sans crédit, sans considération, paroissoit chercher à se dédommager dans les divertissemens d'une vie molle & voluptueuse; elle faisoit sa résidence ordinaire à Vincennes, au milieu d'une cour choisie, que rassembloit le goût du luxe, des plaisirs & de la galanterie. Il est rare que les princes trompent long-tems les yeux du public, attentifs à leurs moindres démarches. Ce n'étoit pas la première fois que la reine avoit donné occasion de soupçonner la pureté de ses mœurs; mais tant qu'elle avoit été puissante, elle avoit pu braver ces bruits injurieux, & les empêcher de parvenir jusqu'aux oreilles d'un époux, qu'elle tenoit dans une espèce de captivité. Le Connétable osa deffiller les yeux du monarque. Il avoit fait épier Isabelle... Charles, vole à Vincennes, pour

surprendre son épouse : il rencontre le téméraire complice , qui , appliqué à la question , en avoua plus qu'on ne voulut , &c. Il fut précipité dans la Seine , pendant la nuit : on l'avoit enveloppé dans un sac de cuir , avec cette inscription : *laissez passer la justice du roi*. On destitua sur le champ tous les officiers de la reine , qui fut reléguée à Tours , sous la garde de trois surveillans , chargés de répondre de sa conduite. Tous les trésors , qu'elle avoit déposés chez différens particuliers , furent enlevés par ordre du Connétable ».

» Cependant l'administration devenoit de jour en jour plus odieuse : les ressources manquoient : le peuple étoit réduit aux abois. Les bijoux de la reine furent vendus : on enleva l'or dont la châsse de St. Louis étoit couverte. Cependant la reine , reléguée & presque captive à Tours , fut délivrée par le duc de Bourgogne. --- Le peuple en fureur prend les armes le sang humain gagne jusqu'à la cheville du pied. Des forcenés avoient coupé une partie de la chair du comte d'Armagnac , dont ils lui avoient fait une écharpe. . . Isabelle , accompagnée du duc de Bourgogne , qui s'étoit rendu à Troyes , sur les premières nouvelles de la révolution , prit la route de Paris : 1200 hommes-d'armes l'escortoient. Son entrée eut l'air d'un triomphe : on jonchoit de fleurs ces rues teintes encore du sang versé pour sa querelle & par ses ordres. La ville retentissoit d'acclamations & de concerts. Elle parut sur un char , ornée de toutes les brillantes superfluités dont elle se faisoit honneur d'avoir inventé la rui-

neuse immodestie. En cet équipage, elle vint descendre à l'hôtel de St. Paul, où l'attendoit son époux. Elle ne redoutoit pas sa présence. Au-dessus des reproches, inaccessible aux remords, incapable de honte, elle avoit perdu depuis long-tems l'habitude de rougir. L'insensible monarque la reçut comme une épouse chérie, & le duc de Bourgogne comme le prince le plus affectueux ». (*Hist. de France, par Villaret, Tom. XII, p. 331, 402, 405, 426, 430, 434, 446, 549, & tom. XIII, p. 82, 95, 423, 439 472.*)

Eléonore, duchesse de Guyenne, épousa Louis VII, roi de France, prince plus rempli de petitesse que de vertus. Ce monarque racourcit ses cheveux, & se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui persuada que Dieu haïssoit les longues chevelures. Eléonore, princesse vive, légère & badine, le railla sur ses cheveux courts & sur son menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guères à le trouver odieux; sur-tout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse dans la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causoit ce long voyage, avec le prince d'Autriche, & un jeune Turc, nommé Saladin; d'une figure aimable. Le roi auroit dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquans. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, & finit par proposer le divorce. Leurs querelles s'aggravèrent de plus en plus, & enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté.

Avant la mort de Philippe III ; roi de France , les femmes de ses trois fils furent accusées d'adultère. On étrangla l'une en prison ; une autre échappa au supplice , en disant que son mariage étoit nul , pour cause de parenté : la troisième se réconcilia avec son mari. Ce concours de délits donne une idée affreuse des mœurs de la cour de ce temps. Cependant elles étoient simples : les recherches du luxe étoient inconnues : une loi somptuaire défendoit de servir plus de trois plats les jours ordinaires , & plus de quatre les jours de jeûne.

Eliogabale voulut que *Mesa* , son aïeule , fût admise dans les assemblées du sénat , & qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes , où sa mere , *Samis* , rendoit des arrêts sur les habits & sur les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution. Les cochers , les comédiens composoient la cour d'un scélérat imbécille , qu'on appelloit empereur. Il tua de sa propre main Gannys , son précepteur , qui lui reprochoit ses débauches. Pour satisfaire à ses dépenses excessives , il accabla le peuple d'impôts , & il en fit son jouet. Il invitoit à souper des gens de la lie du peuple , les faisoit asseoir sur de grands soufflets enflés de vent , qui , se vidant tout à coup , les renversoient par terre , pour être la pâture des bêtes féroces. Quelquefois il réunissoit à sa table huit vieillards , huit chauves , huit borgnes , huit boiteux , huit bossus. Il se plaisoit souvent à appeler à son conseil des muets , des bégues , des idiots , des maniaques , des mourans. Il couronnoit un mannequin ,

une figure de plâtre , & disoit : *voilà l'empereur , écoutez ses oracles*. Il fit son bouffon , Eutichien , préfet du prétoire , & ensuite consul. Ses soldats se soulevèrent , & lui tranchèrent la tête. Une belle figure fut son seul mérite.

Après la mort d'Agrippa , second mari de sa fille *Julie* , Auguste la fit épouser à Tibere , qui , ne voulant être témoin , ni dénonciateur des débauches de sa femme , quitta la cour. Sa lubricité augmentoit tous les jours. Elle poussa l'impudence jusqu'à faire mettre sur la statue de Mars autant de couronnes , qu'elle s'étoit prostituée de fois dans une nuit. Auguste , instruit de ses excès , l'exila dans l'île Pandataire , après avoir fait défense à tout homme , libre ou esclave d'aller la voir sans une permission expresse. Tibere devenu empereur , l'y laissa mourir de faim.

Julie , sa fille , femme de Lépidus , fut aussi exilée pour ses débauches.

Messaline , femme de l'empereur Claude , eut pour amans toute la maison de son époux. Officiers , soldats , esclaves , comédiens , tout lui étoit bon. Un de ses plaisirs ordinaires étoit d'obliger des femmes à se prostituer en présence de leurs maris ; & celles qu'un reste de modestie retenoit , couroient presque toujours risque de perdre la vie. Ce monstre de dissolution quittoit souvent le lit de l'empereur , pour aller s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés , dans les lieux publics. Elle porta ses regards sur son beau-pere , *Appius Silanus* , & elle le fit mourir , parce qu'il refusa de consentir à sa passion. Son époux indigné mit fin à ses désordres & à sa vie.

Domitia Longina, femme de l'empereur Domitien , se diffama par ses débauches , dont elle faisoit gloire. Lassée de son époux , elle entra dans la conjuration de Parthénien & d'Etienne , dans laquelle Domitien perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle étoit tous les jours , qu'il ne la sacrifiât à son ressentiment & à sa jalousie. On l'avoit accusée d'inceste avec l'empereur Tite , son beau-frère ; mais elle s'en purgea par serment ; & l'effronterie , avec laquelle elle avouoit ses autres crimes , la rendit croyable dans cette occasion.

Faustine, fille d'Antoine le pieux , & épouse de Marc-Aurèle , sembloit n'avoir reçu de la nature la beauté & les graces , que pour en abuser. Du plaisir , elle passa à la débauche , & de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur & le chevalier romain étoient confondus chez elle , avec l'affranchi & le gladiateur. Elle s'abandonna à son gendre , & écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille : son mari éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souilloient son lit ; & le peuple ne manquoit pas d'en rire ; mais le peuple pouvoit être mieux instruit que lui de la conduite de l'impératrice. — Quoiqu'il en soit , *Faustine* , malgré ses débauches monstrueuses , fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *faustiniennes* ; & les prêtres firent fumer l'encens à l'hôtel de cette prostituée , avec autant de profusion qu'à celui de Diane , la déesse des vierges.

Fausta, femme de l'empereur Constantin I. , fut,

dans le commencement de son mariage , un modèle de vertu ; mais la fuite ne répondit pas à de si heureux commencemens. Toutes les passions s'allumerent tout d'un coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles , jeta des regards incestueux sur Crispe , fils de Constantin , & ne put le séduire. Irritée de sa résistance , elle joignit la calomnie à l'inceste , l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer , & fit mettre à mort , par cette imposture , celui qui avoit refusé de se souiller avec elle d'un crime horrible. Constantin , instruit trop tard de ses débauches & de sa scélératesse , vengea la mort de son fils , & son propre honneur si cruellement outragé : il la fit étouffer dans un bain chaud.

Photius , bâtard d'*Antonine* , mais digne d'une autre naissance , accompagnoit Bélisaire. Il rougissoit des débauches de sa mere. Un sentiment d'honneur l'engagea à faire avertir Bélisaire son époux , du commerce qu'elle entretenoit en son absence avec Théodose. Antonine éloigna pour un tems son amant , & alla trouver elle-même son mari , qui la fit arrêter en chemin. A son retour , l'impératrice , qui chérissoit le complice de ses crimes , s'empressa de les réconcilier , & réussit. Photius , qui s'étoit saisi de Théodose , fut forcé , par une douloureuse torture , de découvrir le lieu où il l'avoit enlevé. *Théodora* le rendit à son amante , le logea dans son palais , & menaça l'empereur de lui donner le commandement des armées. Photius fut enfermé pendant 3 ans dans un cachot affreux.

Théodora , femme de Justinien I , meurt d'un cancer,

ver. Scandale & fléau de l'empire , qu'elle avoit déshonoré par ses débauches , elle ruina l'état & l'église , en faisant à son gré des magistrats & des évêques. Elle corrompit les mœurs publiques par ses exemples , & par l'autorité qu'elle s'attribua sur les mariages , forçant quantité de filles & de veuves d'épouser les ministres de ses crimes ; & des hommes d'une naissance distinguée , de prendre pour femmes ses favorites , & même ses complices ; encourageant la licence par la protection qu'elle accordoit aux femmes coupables , & par les mauvais traitemens qu'elle faisoit subir aux maris , qui osoient paroître offensés. Cruelle dans ses injustices , elle fit mourir par caprice le Patrice Bassus , en lui faisant serrer la tête avec des cordes ; elle fit pendre Callinique , gouverneur de la seconde Cilicie , sur le tombeau de deux scélérats qu'il avoit punis selon les loix , ardente & opiniâtre à soutenir les hérétiques , elle fut frappée deux fois d'anathème par les deux papes , Agapet & Vigile.

Théodora , dame romaine , moins célèbre par sa beauté & par son esprit , que par sa lubricité & par ses crimes , étoit si puissante à Rome , vers l'an 908 , par le moyen du marquis Toscane , qu'elle occupoit le château Saint-Ange , & faisoit élire les papes qu'elle vouloit. Jean , un de ses galans , obtint par son moyen l'évêché de Bologne , l'archevêché de Ravenne , & enfin la papauté , sous le nom de Jean X. Elle étoit mere de *Marozie* , qui ne lui céda rien , ni en attraites ni en débauches.

Marozie fit déposer Jean X , fit mourir en prison

Léon VI , & plaça sur le trône pontifical Jean XI ; qu'elle avoit eu de Serge III. Cette malheureuse avoit d'abord épousé Adelbert ; & après la mort de son époux , elle se maria à Gui , fils du même Adelbert. Gui étant mort , elle contracta un troisième mariage avec Hugues , beau-frere de Gui. Albéric , son fils , qu'elle avoit eu d'Adelbert , ayant reçu un soufflet de ce Hugues , assembla ses amis , la chassa de Rome , & mit l'antipape Jean XI en prison avec sa mere , qui eut une fin digne de ses crimes.

Le pape Innocent X laissa , en mourant , une réputation équivoque , par le trop grand ascendant qu'il laissa prendre sur lui à *Olimpia Maldachini* , sa belle-sœur , & à la princesse de *Rossane* sa niece.

Clément V établit la cour romaine au bord du Rhône. Il déclara qu'il vouloit faire son séjour à Avignon , & s'y fixa en 1309. Les romains se plainquirent beaucoup ; & malheureusement la conduite de Clément V ne fournissoit que trop de sujets de médisance. Ils dirent qu'il avoit établi le saint-siège en France , pour ne pas se séparer de la comtesse de *Périgord* , dont il étoit éperdûment amoureux , & qu'il menoit toujours avec lui. On l'accusoit de faire un honteux trafic des choses sacrées. A sa cour on venoit publiquement les bénéfices , &c.

Cadalous , évêque de Parme , concussionnaire & simoniaque , fut élu Pape en 1061 , par la faction de l'empereur Henri IV contre Alexandre II. Ayant voulu soutenir son élection par les armes , & n'ayant pu réussir , il fut condamné par tous les évêques

d'Allemagne & d'Italie , & déposé par le concile de Mantoue.

On pourroit joindre ici les femmes corrompues avec lesquelles les Benoît IX , les Sergius IV , les Jean XII , les Jean XXII , les Alexandre VI , furent accusés de s'être souillés.

Les inégalités de la conduite , de l'humeur & des goûts de Christine , reine de Suede , dit l'*abréviateur de ses mémoires* , le peu de décence qu'elle mit dans ses actions , le peu d'avantage qu'elle tira de ses connoissances & de son esprit , pour rendre les hommes heureux , sa fierté souvent déplacée , ses discours équivoques sur la religion qu'elle avoit quittée , & sur celle qu'elle avoit embrassée , enfin la vie errante qu'elle mena parmi des étrangers qui ne l'aimoient pas , tout cela justifie , plus qu'elle ne le crut , la brièveté de l'épithaphe qu'elle ordonna qu'on mettroit sur son tombeau. *D. O. M. vixit Christina , ann. LXIII.*

Monadeski , favori & écuyer de la reine Christine , composa secrètement un libelle contre cette princesse , où il dévoiloit ses intrigues. Christine , charmée d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un
: amant , qu'elle n'aimoit plus , le fit traîner à ses pieds , l'interrogea , le confondit , & après les reproches les plus violens , elle ordonna au capitaine de ses gardes , & à deux nouveaux favoris , d'égorger le coupable. Elle s'éloigna à vingt pas ; pour mieux jouir de ce spectacle. On fond sur lui de tous côtés. Le malheureux Monadeski , après une vaine défense , tombe tout sanglant sous le fer de ses bourreaux. La reine ,

qui n'entend plus ses gémissemens , s'approche , le contemple & l'insulte. Monadeski à cette voix sem-
ble s'éveiller , se débat , s'agite : il élève vers Christine une main tremblante pour lui demander grace.
Quoi ! s'écrie-t-elle , tu respirez encore , & je suis reine !
Les assassins écrasent aussi-tôt la tête de ce malheureux , & traînent aux pieds de Christine sa victime expirante. *Non , s'écrie-t-elle ; non , ma fureur n'est point satisfaite : apprends traître ; que cette main , qui versa tant de bienfaits sur toi , te porte le dernier coup.*
Cet attentat contre l'humanité , l'opprobre de la vie de Christine , fut commis à Fontainebleau en 1657 , dans la galerie des cerfs. Les jurisconsultes qui ont compilé les passages , pour justifier ce forfait d'une Suédoise , jadis reine , méritoient d'être ou ses bourreaux , ou ses victimes.

(64) Marie , reine d'Angleterre , naquit de Henri VIII & de Catherine d'Aragon. Edouard VI avoit déclaré , en mourant , héritière du trône sa cousine Jeanne Grai , & en avoit écarté Marie , à qui il appartenoit de droit. Elle y monta malgré lui , & fit trancher la tête à sa rivale , au pere , au beau-pere & à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine étoit attachée à la religion romaine. Pour la faire triompher , elle épousa Philippe II , fils de Charles-Quint. Ces deux époux travaillèrent à ce grand ouvrage , avec toute la hauteur , toute la dureté , toute l'inflexibilité de leur caractère : 800 personnes furent livrées aux flammes pour cause d'hérésie. Une femme grosse accoucha dans le bûcher même. Quelques

citoyens , touchés de pitié , arracherent l'enfant du feu. Le juge Catholique l'y fit jeter , pour obéir aux ordres de la reine , qui vouloit qu'on étouffât le crime des entrailles que l'enfer rendoit fécondes.

Il est des historiens qui ont fait une sainte de Marie Stuard reine d'Ecosse , & d'autres qui n'ont point hésité d'en faire un monstre . . . Soyons justes. Elle fut légère , foible & coupable : sa longue prison & son supplice expièrent ses fautes.

C'étoit un spectacle intéressant , pour l'Europe ; dit M. Linguet, que de voir ces deux femmes voisines, (Marie Stuard & la reine Elisabeth ,) pleines de dépit l'une contre l'autre , déployer tour-à-tour les ressorts de la politique , mettre réciproquement en usage, pour se tromper, ces ruses qui déshonorent des particuliers , & qui , à la honte des grands , passent pour les plus admirables ressorts du gouvernement. Elles affectoient de se prodiguer dans leurs dépêches les expressions de l'amitié la plus tendre ; tandis qu'au fond du cœur elles se détestoient mutuellement Elevée dans une cour corrompue , la reine d'Ecosse se livroit trop à cette mollesse voluptueuse , dont elle avoit pris l'habitude dès son enfance. Elle avoit pour les plaisirs ce goût qui séduit si aisément les cœurs nés avec de la disposition à la tendresse , & qui les emporte si loin dans les rangs où l'on peut compter pour rien l'opinion publique , & donner pour défense aux vices des titres respectables , qui ne devraient honorer que la vertu. A ce penchant dangereux elle en joignoit encore un plus funeste , celui de la dissipation , de la prodigalité , de

l'inconséquence. Elle faisoit consister les prérogatives de la couronne dans la licence de tout faire. Oubliant qu'un souverain, qui cesse de se respecter soi-même, perd bientôt le droit d'exiger le respect de ses sujets, elle se compromettoit à chaque instant, par des légèretés indiscrettes, & souvent par des attentats odieux.

Elisabeth, fille de Henri VIII, & d'Anne de Boulen, sortit de prison après la mort de Marie, fille du même Henri VIII, & de Catherine d'Aragon, pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle étoit protestante dans le cœur; & elle ne tarda pas d'établir cette religion..... Joignant la dissimulation à la cruauté, elle affecta de plaindre la reine d'Ecosse, qu'elle avoit fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique; elle prétendit qu'on avoit passé ses ordres, & fit mettre en prison le secrétaire d'état qui avoit, disoit-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade, dans une scène si tragique, la rendit plus odieuse. (*Hist. univers. du XVI^e siècle.*)

(65) On crut que l'éducation auroit pu détruire, ou du moins diminuer les défauts de *Pierre le Cruel*; mais abandonné à la complaisante perversité d'*Albuquerque*, son gouverneur, qui carressa ses penchans, & lui fraya le chemin du vice, & se voyant absolu dans un âge, où il auroit fallu, pour un caractère tel que le sien, une longue obéissance, il ne fut, avec de

l'esprit , du courage , & de l'application , qu'un tyran & un monstre.

Séjan , insolent favori de Tibère , pros crit par le prince & par le sénat , fut dépecé par le peuple , & jeté dans le Tybre.

Pétrone , intendant des plaisirs de Néron , & l'un de ses principaux confidens ; fut condamné par ses ordres à s'ouvrir les veines lui-même. — Si Néron fût le plus affreux des hommes , il n'en faut pas tout-à-fait accuser ses vices naturels , mais beaucoup plus la perfide complaisance de ses instituteurs , de ce fameux *Sénèque* , qui , sous l'extérieur de la philosophie , cachoit une ame vile , ambitieuse & lâchement avide de richesses : car la morale rigide dont il remplit ses écrits , ne l'empêcha pas d'être le plus avare , le plus ambitieux , & le plus dissimulé de tous les hommes. Son hypocrisie lui donna une haute réputation dans une cour corrompue , par l'adresse qu'il avoit de s'attribuer tout ce que Néron dans sa jeunesse faisoit de vertueux & de juste , de rejeter sur lui & sur ses mauvaises inclinations tout ce qu'il faisoit de mal. Son cœur n'étoit pas même insensible à l'amour : ce penchant secret causa son exil ; & rappelé par Agrippine à la cour de Claude , pour instruire Néron , il fut un des principaux amans de cette Impératrice. Mais après qu'il eût tenu d'elle toute sa fortune , l'ingratitude dont il paya ses bienfaits , jusqu'à la décréditer par politique & la déchirer cruellement après sa mort , pour plaire à Néron , font bien voir que , malgré ses écrits , il nous en impose. Il sacrifia tout à la fortune & à son intérêt. (*Esprit de l'Abbé de St. Real.*)

La nature, dit l'abbé d'Expilly, n'avoit point fait notre Charles IX barbare; mais le perfide maréchal *de Retz* pervertit ses bonnes inclinations; & Charles IX, trompé & corrompu par ses ministres, fut l'assassin d'une partie de ses sujets. (*Dist. histori. Géogr. & polit.*)

Le cardinal *de Retz* précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Il leva un régiment, qu'on nommoit *le Régiment de Corinthe*; parce qu'il étoit archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevoit la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit: *voilà le bréviaire de notre archevêque*. L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Louis XIV, fatigué de ses cabales le fit arrêter au Louvre, & conduire à Vincennes. --- Il aimoit l'intrigue pour intriguer. Il faisoit servir la religion à sa politique. Ingrat envers le prince qui l'avoit élevé à la pourpre, ennemi de l'ordre civil, il ne fut ni sujet fidele, ni bon citoyen; aussi vain, plus hardi & moins honnête homme que Cicéron; enfin avec plus d'esprit, moins grand & moins méchant que Catilina. (*Abrég. chronol. de l'hist. de France, par le Prêsid. Hénault.*)

Cet archevêque avoit trois passions dominantes; la débauche, la sédition & la vaine gloire. On le vit en même-tems se livrer à des amours honteuses; prêcher devant la cour, & faire la guerre à la reine, sa bienfaitrice.

Jean de la Grange , cardinal d'Amiens , conseiller-clerc & principal ministre des finances sous le regne précédent , s'expatria lui-même à l'avènement de Charles VI à la couronne , pour prévenir l'orage dont il étoit menacé. Ce prélat s'étoit attiré la haine universelle , à laquelle il est si difficile de se soustraire dans de certaines places. Le peuple l'accusoit de concussion , & ses immenses richesses sembloient autoriser ce bruit injurieux. Les princes & les grands , non moins avides que lui , n'avoient pas vu sa fortune excessive sans jalousie ; mais ce qui sur-tout précipita la chute de ce ministre , ce fut le ressentiment du roi , qu'il avoit traité impérieusement pendant sa faveur. Le jeune monarque dit à l'un de ses chambellans : *Savoisy , à ce coup serons-nous vengés de ce prêtre ?* Le cardinal effrayé ne songea plus qu'à hâter sa retraite ; il abandonna la cour , emportant avec lui des trésors immenses , fruit de son avarice ou de ses déprédations.

Pierre de la Brosse , né en Touraine , d'une famille fort obscure , fut d'abord barbier de St. Louis , ensuite chambellan & favori de Philippe-le-Hardi. Cet homme craignant que l'ascendant que la reine Marie prenoit sur le roi son époux , ne lui fût contraire , empoisonna Louis , fils aîné de Philippe , du premier lit , & accusa cette princesse d'avoir commis ce crime ; une béguine de Nivelles , qu'on alla consulter , ayant découvert l'auteur , la Brosse fut pendu. Tous les seigneurs , que ce traître avoit desservis auprès de son maître , assistèrent à son supplice.

Crammer, archevêque de Cantorbéry, & depuis long-tems le ministre des passions de Henri VIII, fit déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon ; le maria avec Anne de Boulen, & ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. Son exemple fit plus de schismatiques que tous ses raisonnemens. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnoître la suprématie de Henri. *Crammer*, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyoit pas qu'il périroit un jour sur un échafaud. Au commencement du regne de la reine Marie, il fut arrêté comme traître & hérétique. Il abjura dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne songea pas moins à le faire brûler. Alors il rétracta son abjuration, & déclara sur le bûcher qu'il mouroit luthérien. Il plongea d'abord dans les flammes la main qu'il avoit signée l'abjuration, & ne lança son corps dans le bûcher, que quand elle fut entièrement brûlée. Les protestans ont dit autant de bien de ce prélat courtisan, que les Catholiques en ont dit de mal. Mais quel homme, suivant Bossuet, « qu'un évêque » marié en secret, sacré archevêque suivant le » pontifical romain, soumis au pape, dont il dé- » testoit la puissance, disant la messe, qu'il ne croyoit pas, & donnant pouvoir de la dire ? »

Jacques, duc de *Montmouth*, fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, envoyé en qualité de général contre les rebelles d'Ecosse, les défit, mais peu de tems après il se joignit avec les factieux,

& trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le Roi son pere , & le duc d'York son frere. Le monarque sollicité par sa tendresse , autant que par la bonté de son cœur , pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande , pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc d'York , son frere , avoit été proclamé roi , sous le nom de Jacques II , qu'il passa aussi-tôt en Angleterre , pour y faire révolter les peuples. Après avoir rassemblé des troupes , il hasarda le combat contre celles de son souverain. Il fut vaincu , & contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille , on le trouva dans un fossé , couché sur la fougere. Il vint se jeter aux pieds du roi , qui fut inflexible , & le fit décapiter.

André de Hongrie , fils de Charles II , épousa Jeanne , reine de Naples , sa cousine. André , né avec un naturel grossier , que l'éducation hongroise n'avoit pas corrigé , ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince voulut être maître , & Jeanne prétendoit seulement qu'il fût le mari de la reine , sans prendre la qualité de Roi. Un frere *Robert* , franciscain , qui vouloit faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois , ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernoit André. Jeanne étoit gouvernée de son côté par la fameuse *Catanaise* , de lavandiere devenue gouvernante des princesses. Cette femme , jalouse du crédit de frere *Robert* , & connoissant l'aversion de

Jeanne pour son époux , prit la résolution de le faire étrangler. *Louis* , prince de Tarente , amant de Jeanne , d'autres princes du sang , les partisans de cette princesse , & la reine elle-même , eurent part à ce meurtre. André n'avoit que 19 ans.

Bagoas , eunuque Egyptien , étoit général & favori du roi de Perse Artaxerxes. Ochus empoisonna son maître , pour venger la mort du bœuf Apis , Dieu d'Egypte , que ce prince avoit fait apprêter par son cuisinier. Ce trait outra Bagoas. Après avoir fait périr Ochus par le poison , il fit manger son corps par des chats , & fit faire de ses os des manches de couteaux & des poignées d'épée. Il fit monter sur le trône Arsis , le plus jeune des fils du roi mort , qui , ne voulant pas se laisser gouverner par son eunuque , fut *assassiné* comme son pere. Bagoas couronna ensuite Darius Codoman , qui , pour prévenir son attentat , le fit mourir.

Sabinus , Intendant d'Auguste en Syrie , voulut , après la mort d'Hérode , qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains , furent repoussés , & le trésor pillé. Les vaincus , s'étant rassemblés en plus grand nombre , repoussèrent *Sabinus* dans le palais , où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à Varus , gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au devant de celui-ci , se justifirent , & se plaignirent de la conduite de *Sabinus* , qui disparut.

Honoré de la faveur du roi Charles VI , & de celle de la reine , comptant sur la protection de

la plupart des princes , fier de son crédit , de ses alliances , des vains hommages des courtisans , chargé d'or & de dignités , *Montagu* ne croyoit pas que rien fût capable d'arrêter le cours de ses prospérités. Grand-maître de la maison du roi , surintendant des finances , premier ministre , ces emplois accumulés sur sa tête lui fournissoient des moyens sans nombre d'élever l'édifice de sa fortune. Les affaires étoient dans une confusion épouvantable , les finances épuisées , malgré la continuation & l'énormité des impôts : l'indigence assiégeoit le palais du monarque , tandis que la maison du grand-maître égaloit celle des princes , par le luxe & la magnificence. Il possédoit des trésors immenses , accrus encore de la succession du cardinal *de la Grange* , que nous avons vu fugitif dans les premières années de ce regne , & qui étoit mort engraisé de la substance publique. Il avoit depuis peu , malgré la disproportion de sa naissance , marié son fils avec une fille du connétable d'Albret ; les noces furent célébrées avec un faste qui révolta tout le monde. L'un de ses frères étoit *archevêque de Sens* ; l'autre venoit d'être nommé à l'évêché de Paris. Le roi & tous les princes du sang assistèrent au repas que ce prélat donna le jour de sa réception. *Montagu* se piqua de rendre cette fête splendide par une vaine ostentation de ses richesses. On voyoit de tous côtés s'élever des monceaux de vases d'or & d'argent. Jamais on n'avoit étalé l'opulence avec une vanité si indiscrete & plus insultante. *Il n'étoit pas mémoire* , dit un écrivain

contemporain ; que paravant les fêtes eussent été pareilles. Quelle foule de réflexions se présente ; quand on pense que le possesseur de tant de superfluités étoit le ministre d'un roi , qui manquoit souvent du nécessaire ! Disposer des revenus de l'état , sans être tenté d'y porter une main profane , vivre avec frugalité au sein de l'abondance , être désintéressé , modeste , mourir pauvre & surintendant des finances , ce seroit peut-être le genre de gloire le plus flatteur pour un cœur délicat , & dont l'amour-propre devoit offrir de fréquens exemples. — Des Effarts , prévôt de Paris , eut ordre d'arrêter *Montagu* : des archers le saisirent dans une rue , le traînèrent en prison. Appliqué à la question , il avoua tout ce qu'on voulut. La reine & le duc de Berri l'aimoient ; ils l'abandonnèrent. Au lieu d'interposer son autorité dans une occasion , où il s'agissoit du salut de son ministre , Isabelle se contenta de quelques foibles sollicitations , qui ne firent que hâter sa perte. Dépouillé de ses habits de clerc , il fut traîné à l'échafaud & décapité. Parmi les crimes que son avarice lui fit commettre , il s'en trouve un surtout qui n'admet point d'excuses. Chaque jour le roi volé par lui se trouvoit dans la nécessité de mettre en gage sa vaisselle , ses meubles ou ses bijoux. *Montagu* étoit ordinairement chargé par le prince d'emprunter sur ces effets. Ils se trouverent tous recelés dans sa belle maison de Marcouffy. Le péculet , & l'abus de la confiance de son maître , méritoient sans doute la mort , &c.

— La disgrâce de *Montagu* fut suivie d'une recherche des financiers, dont plusieurs furent mis en prison. On attaqua ensuite ceux qui avoient abusé de la bonté trop facile du souverain. Les dons qu'ils s'étoient fait accorder se trouvoient caractérisés sur les registres de la chambre des comptes, avec cette note : *Il a trop eu, soit recouvré*. Ils furent contraints de restituer ce qu'ils avoient reçu. (*Hist. de France*, par *M. Villaret*, tome *XIII*, page 92, 95.)

La plupart des princes se rendirent à Paris pour assister à l'assemblée des états-généraux, en 1412... *Benoit Gentien*, pour le tiers-état, & l'université, prit la parole ; le texte de son discours, tiré de l'Ecriture-Sainte, fut, *Imperavit venis & mari, & facta est tranquillitas magna*. « Deux vents, pour, suivit-il, dominant en France, sédition & ambition ». Il fit une peinture de la misère des peuples, de la multiplicité des impôts, & de la grande & excessive mangerie des finances. Ce discours, qui n'étoit qu'un assemblage de lieux communs, ne fournissoit aucun expédient capable de pourvoir aux besoins de l'état. *Gentien* ne satisfit personne. Un Carme, docteur en théologie, nommé *Eustache de Pavilly*, fut chargé de rédiger un mémoire circonstancié des vices de l'administration, & des moyens d'y remédier. On prit un jour pour l'entendre. *Pavilly* ne manqua pas d'apporter ses remontrances, dont un jeune maître-ès-arts fit la lecture publique. Le commencement du mémoire contenoit des plaintes indirectes contre les princes aliéens ; mais ce préliminaire n'étoit qu'un

foible prélude de cet écrit foudroyant, qui contenoit une critique sévère de l'administration présente, & un nouveau plan économique pour l'avenir. Le Carme n'avoit épargné personne; officiers, magistrats, ministres, tous étoient compris dans cette investive générale. On les désignoit par leurs emplois & par leurs noms, sans aucun ménagement. On faisoit sentir les inconvéniens qui résultoient de la multiplicité des sujets sans capacité, admis par faveur dans le conseil & dans toutes les cours supérieures, leurs gages excessifs, à commencer par ceux du chancelier; mais les plus grands reproches tomboient sur la dépravation des revenus de l'état. Les financiers y passoient successivement en revue. Les infidélités y étoient détaillées de la manière la plus instante & la plus précise. Tous les genres de rapines s'y trouvoient exposés au grand jour. On s'étoit attaché à démontrer comment, après avoir mis le prince, par leurs malversations, dans la nécessité d'engager sa vaisselle & ses bijoux, ils apostoient des usuriers qui prêtoient au roi ses propres fonds; *en sorte, ajoutoit-on, en parlant au monarque, que 10000 francs vous en coûtent 16000. On fait chevaucher an sur autre; en quoi votre finance est dégâtée avant que le terme soit venu, & par ainsi buvez vos vins en verjus.* En attaquant les financiers personnellement, on n'avoit pas oublié la prodigieuse distance qui se trouvoit entre leur fortune actuelle & leur abjection primitive. On faisoit une description aussi vive qu'effrayante de leurs immenses acquisitions,

acquisitions, de l'insolence de leur faste, de la pompe de leurs bâtimens, de la dissolution de leurs mœurs. Entr'autres moyens que *Pavilly* proposoit pour remplir le trésor, il s'en trouve un qui mérite d'être rapporté par sa singularité. Il semble, disoit-il, en s'adressant au roi, *que vous avez vos finances en plusieurs lieux ; & que vous pouvez prendre icelles finances.....* Qu'on enquerre quelle substance les généraux & le souverain maître des finances pouvoient avoir, quand ils entrèrent dans leurs offices, quels gages ils ont reçus, combien ils doivent avoir dépensé raisonnablement, & ce qu'ils ont de présent, les grandes rentes & possessions qu'ils ont acquises, & les grands édifices qu'ils ont fait faire. Il conseilloit ensuite qu'on ne choisît, pour le maniement des deniers publics, que des hommes intègres, sans avarice & craignants Dieu. Rien ne lui paroïssoit plus facile. Les gens à système ne doutent de rien. — De tous les gens en place, cités dans l'écrit de *Pavilly*, il n'y en avoit pas de plus maltraité que *des Effarts*. Son nom se reproduisoit à chaque page. Prévôt de Paris, grand bouteiller, grand fauconnier, grand-maitre des eaux & forêts, trésorier de l'épargne, surintendant des finances, dans tous ces différens emplois, il étoit accusé de péculat & de concussion, d'altération des monnoies, enfin, de tous les crimes qu'un homme avide se croit permis, lorsqu'il se sent appuyé de la faveur. Il avoit effectivement détourné des sommes prodigieuses, qu'on faisoit monter à plus de 4 millions. Mais on prétend qu'il avoit remis

cet argent au duc de Bourgogne , & que la crainte
 de s'attirer l'indignation de ce prince , l'empêcha
 de se justifier. Ce mémoire , au surplus , est cu-
 rieux , en ce qu'il offre en partie , un tableau de
 l'administration des finances , sous *Charles VI.*
 On observe , entr'autres choses , que les frais de
 la maison du roi , qui , sous le regne précédent ,
 n'excédoient pas 94000 livres , montoient , sous
 Charles VI , à 450000. — Le mémoire de *Pavilly*
 répandit une consternation générale parmi tous les
 gens de finance. Plusieurs furent mis en prison.
 Quelques-uns se réfugièrent dans des églises ; la
 plupart composèrent ; & les protecteurs profitèrent
 seuls des compositions. *Des Effarts* , plus effrayé ,
 parce qu'il se sentoit plus coupable , n'osa plus
 compter sur l'appui du duc de Bourgogne , qu'il
 avoit trahi ; chargé , de plus , de la haine du peuple ,
 il sortit de Paris déguisé , & courut se cacher à
 Cherbourg , dont il avoit le gouvernement.....
 De Cherbourg , il fut ramené à Paris & conduit
 au Louvre , & bientôt au Châtelet..... Jugé
 par des commissaires , on le sortit de la Concier-
 gerie , lié sur une claie. Il fut traîné jusqu'à la
 coquille , rue St. Denys ; là , on le fit monter
 dans une charrette ; en allant à l'échafaud , il sou-
 riant au peuple , s'attendant qu'on dût le délivrer ;
 mais il changea de pensée , lorsqu'arrivé au lieu
 de l'exécution , il vit l'appareil funeste de son sup-
 plice : abandonné des hommes , il ne songea plus
 qu'à recourir à la miséricorde divine. Sa tête ,
 séparée de son corps , fut mise au bout d'une

lance; & ces tristes restes furent portés à Mont-faucon. (*Histoire de France, par M. Villaret, tome XIII, p. 236, 244, 264.*)

Roi à 17 ans, tous les historiens s'accordent à reconnoître Philippe le Bel pour un prince vaillant, libéral, ayant le cœur élevé, l'esprit vif, aimant sa famille, mais égaré par le plus perfide ministre. Ce fléau de la nation l'entraîna à des actes de tyrannie, qui causèrent ses malheurs & ceux du peuple. . . . Pierre Flotte, son chancelier, homme ambitieux, violent, dur, avide & avare, fut l'unique cause de la révolte des Flamands; & il ne dépendit pas de lui que la France entière ne se révoltât contre le roi. — D'immenses dépenses nécessitèrent de cruelles exactions. Philippe vola & friponna son peuple, il le vola par des concussions, & le friponna en altérant les monnoies. . . . Tant d'excès ne purent rester impunis. Les provinces se rassemblèrent, se confédérèrent entre elles; & tout-à-coup le roi se trouva entouré d'ennemis, sans aucun moyen de leur résister. . . . La conscience déchirée, dénué de tout secours, le malheureux Philippe appella la nation à se réunir, pour obtenir de sa générosité, ce qu'il ne pouvoit plus espérer de lui ravir. . . . Les états-généraux accordèrent à Philippe un subside. La perfidie de ses ministres se signala, en en faisant la levée. Le roi osa augmenter la taille qui lui avoit été accordée; les peuples se liguerent pour lui résister. . . . La terreur, la honte, le remords le traînèrent au cercueil, & reposent encore sur sa tombe.

Enguerran de Marigny, d'une noble famille de Normandie, fut le principal ministre du royaume de France, sous Philippe *le Bel*. Il s'avança à la cour par son mérite & par son esprit. Devenu comte de Longueville, châtelain du Louvre, surintendant des finances, grand-maître d'hôtel de France, chambellan & principal ministre du prince, ou, comme disent les grandes chroniques de St. Denys, *son coadjuteur au gouvernement du royaume*, il usa très-mal de sa grandeur. Il pillà les finances, accabla le peuple d'impôts, altéra les monnoies, dégrada les forêts du roi, & ruina plusieurs particuliers par des vexations inouïes. Il étoit sans foi, sans pitié, & le plus vain, le plus insolent de tous les hommes. Sa fierté irrita les grands, & ses rapines, les petits. Le comte de Valois, à qui il avoit donné un démenti en plein conseil, profita de cette haine pour le faire condamner au dernier supplice, après la mort de Philippe *le Bel*. La veille de l'Ascension, avant le point du jour, comme c'étoit alors la coutume, il fut pendu au gibet qu'il avoit fait dresser lui-même à Montfaucon; & comme maître du logis, dit Mézerai, *il eut l'honneur d'être mis au plus haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs.*

Charles *le Bel* fit faire, dès son avènement au trône, une recherche très-sévère des financiers; on confisqua leurs biens; tous furent renvoyés dans leurs pays, aussi pauvres qu'ils en étoient venus. Gérard *Lagette*, homme de basse naissance, natif de Clermont en Auvergne, autrefois maître

de la monnoie , alors receveur général des revenus de la Couronne , mourut à la question , sans avouer où étoient les trésors qu'il avoit acquis dans le maniement des deniers publics. On ne laissa pas de traîner son corps dans les rues , & de le pendre au gibet de Paris..... On envoya ensuite dans les provinces des gens integres & éclairés , pour châtier les mauvais juges , & pour réprimer les entreprises de la noblesse , qui s'emparoit impunément du bien des particuliers. Il y eut ordre de n'épargner personne , sur-tout de punir moins par des amendes , que par des peines afflictives , pour faire de plus terribles exemples. Un gentilhomme d'un grand nom , nommé *Jourdain de Lile* , seigneur de Casaubon , fameux par ses brigandages , & par la tyrannie qu'il exerçoit dans le pays , fut cité devant le monarque , pour répondre sur dix-huit chefs d'accusation , dont il n'y en avoit aucun qui ne méritât la mort. Le coupable savoit que ce prince étoit *sévère justicier* , gardant le droit à chacun. Il employa la protection du pape , dont le neveu avoit épousé Marguerite de *Lile-Jourdain*. Le pontife , en considération de cette alliance , voulut bien intercéder pour lui , & eut assez de crédit pour obtenir sa grace ; mais *Jourdain* , peu reconnoissant d'un si grand bienfait , se souilla bientôt de nouveaux crimes , plus énormes encore ; violant les vierges , mettant à mort tout ce qui entreprenoit de lui résister , se déclarant le protecteur de tous les brigands , s'élevant ouvertement contre l'autorité royale. Cité une seconde

sois à la cour du roi , il osa assommer l'huissier du conseil , qui lui apportoit cet ordre , & cependant parut accompagné de la principale noblesse de sa province. Il se confioit en sa naissance , & comptoit particulièrement sur la recommandation du pape , qui sollicitoit vivement pour lui. Mais n'ayant pu se justifier des forfaits que lui imputoient le vicomte de Lomagne & le sire d'Albret , ses principaux accusateurs , il fut mis d'abord dans les prisons du Châtelet , & condamné à mort par les maires du Palais ; enfin , traîné à la queue d'un cheval , & pendu.

Philippe de Valois signala sa régence par la recherche & la punition des sangsues publiques. Pierre *Remi* , surintendant des finances , fut arrêté , convaincu de péculation , condamné à mort , traîné à la queue d'un cheval , attaché au gibet de Mont-faucon , qu'il avoit fait rétablir avec beaucoup de soin : exemple malheureux , si l'on en croit l'historien contemporain , de la vérité de cette maxime , *qu'il est juste que l'ouvrier reçoive le salaire de ses travaux*. On confisqua tous ses biens , qui montoient à 1200,000 , somme qui , dans ce temps-là , eût payé un quart du royaume. Le régent fut proclamé roi , &c.

Le roi fit éclater son zèle pour le maintien de la justice , par un châtement exemplaire d'un magistrat , qui avoit abusé de l'autorité de sa place. Hugues de *Cuify* , qui avoit été prévôt de Paris , & ensuite maître des requêtes de l'hôtel , s'étoit rendu coupable d'une infinité de prévarications

dans l'exercice de ses différentes charges. Cet indigne ministre de la justice n'avoit pas honte de faire trafic de ses jugemens , décidant toujours en faveur de ceux qui devenoient ses complices , en achetant ses arrêts. Sur les plaintes adressées au roi contre lui , ce juge vénal & corrompu , fut livré à toute la sévérité des loix ; & avant d'être conduit au gibet , où il devoit être attaché , il avoua des crimes dont l'horreur lui auroit attiré une punition plus rigoureuse , si le jugement n'avoit pas été prononcé.

Le besoin d'argent obligea le gouvernement de recourir à tous les expédiens les plus propres à remplir les coffres du roi (Philippe VI) , épuisés par une guerre aussi longue que malheureuse. On fit une recherche exacte des abus commis dans l'administration des finances. Pierre des Essarts , trésorier du roi , plus heureux que *Remi & Laguette* , fut condamné à une restitution de 100000 florins d'or , somme considérable pour ce temps là , & qui annonce bien sensiblement la monstrueuse rapacité des financiers de ces siècles éloignés. Il eut le crédit ou l'adresse de faire modérer cette amende à 50000 florins d'or. Tous les usuriers Italiens & Lombards , qui avoient tenu à ferme ou reçu les revenus publics , furent contraints de justifier les comptes des sommes exorbitantes que leur avarice avoit arrachées.

Le Chancelier *Duprat* , pour s'affermir dans les bonnes grâces de François I^{er} , qui cherchoit sans cesse de l'argent , & qui n'en trouvoit pas tou-

jours, lui persuada de vendre les charges de judicature. Ainsi l'art si noble & si difficile de juger les hommes, fut mis en vente comme une métairie. Ce fut encore lui qui lui suggéra de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris, qui n'en avoit déjà que trop. Cette chambre composée de vingt conseillers, forma ce qu'on appella la *Tournelle*. Les tailles furent augmentées, de nouveaux impôts établis, sans attendre l'octroi des états, contre l'ordre ancien du royaume. Duprat, fort de la protection de la princesse mere du roi, se permit tout sans rien craindre. Ayant suivi en Italie François I, il persuada à ce prince d'abolir la *Pargmatique Sanction*, & de faire le *Concordat*, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, & le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. Ce concordat le rendit d'autant plus odieux aux magistrats & aux ecclésiastiques, qu'on l'accusa de s'être vendu au pape. Il recueillit bientôt les fruits de sa prévarication : car ayant embrassé l'état Ecclésiastique, il fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap, à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre. Un auteur Italien prétend qu'il voulut se faire pape après la mort de Clément VII, & qu'il proposa son dessein au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 1,200,000 liv. ; mais ce monarque se moqua de son ambition & retint son argent..... Le cardinal étoit devenu si gros, qu'on fut obligé d'échancre sa table pour placer son ventre. Il se retira

sur la fin de ses jours au château de Nantouillet ; où il mourut consumé par les remords & par les maladies. Ses intérêts furent sa seule loi ; il leur sacrifia tout. Il sépara l'intérêt du roi , du bien public. Il mit la discorde entre le conseil & le parlement. Il établit cette maxime si fautive & si contraire à la liberté naturelle , qu'il *n'est point de terre sans seigneur*. Né avec un cœur bas & un ame avide , il employa les moyens les plus indignes pour s'enrichir. On prétend qu'il irrita Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon , dans l'espérance de profiter de sa dépouille. Ce prélat indigne , ainsi que mauvais citoyen , ne fit rien pour les diocèses confiés à ses soins , & causa des maux infinis à l'église. Sa mort n'inspira aucun regret , pas même à ses courtisans.

La vénalité & le trafic ouvrirent le sanctuaire de la justice à des gens quelquefois si indignes d'y entrer , que , dans l'affaire de *Semblançai* , surintendant des finances , trahi , dit-on , par un de ses commis nommé *Genti* , jugé par commissaires , condamné à être pendu au gibet de Montfaucon , ce *Genti* , qui lui avoit volé ses papiers justificatifs , & qui craignoit d'être un jour recherché , acheta pour se mettre à l'abri , une charge de conseiller au parlement. De conseiller il devint président ; mais ayant continué ses malversations , il fut dégradé & condamné à la potence par le parlement même. On l'exécuta sur le gibet de Montfaucon , où son infidélité avoit conduit son maître.

La régence de Marie de Médicis fut un temps

de confusion, de foiblesse & de rigueur peu réfléchie, de troubles civils & de continuel orage. L'argent que Henri IV avoit amassé avec tant de peine, fut abandonné à la rapacité de plusieurs seigneurs qu'il fallut gagner, & des favoris qui l'extorquerent Le Florentin *Concini*, bientôt maréchal de France sans avoir jamais commandé un seul bataillon, sa femme *Galigai* qui gouvernoit la France, amassèrent en peu d'années plus de trésors, que plusieurs rois ensemble n'en possédoient alors. Dans cette déprédation universelle, & dans ce choc de tant de factions, on assembla, sur la fin de 1614, les états-généraux.... Jamais il n'y eut d'états plus nombreux, ni plus inutiles.... Le parlement n'eut point encore de séance dans cette grande assemblée. Il fit une démarche qui méritera dans tous les âges les applaudissemens de la nation entière, & qui fut cependant très-mal reçue à la cour.... Le cardinal du *Perron*, qui devoit tout ce qu'il étoit à Henri IV, intrigua, harangua dans les trois chambres, pour empêcher que l'indépendance & la sûreté des souverains, établie par tous les droits de la nature, ne le fût par une loi du royaume. Il convenoit qu'il n'est pas permis d'assassiner son prince; mais il disoit qu'il est de foi que l'église peut le déposer. Lui & ses collègues éblouirent la noblesse par de sèches harangues.... La nation rebute dans ceux qui portoient ses plaintes, s'adressa au parlement, par l'organe de l'avocat général *Servin*, citoyen sage, éloquent & intrépide. Le parlement assemblé sans qu'il y eût aucun pair, donna un arrêt

qui renouvelloit toutes les anciennes loix sur ce sujet important, & qui assuroit les droits de la couronne. Tout Paris le reçut avec des acclamations. *Du Perron*, en se plaigant de cet arrêt à la reine, protesta que si on ne le cassoit, il seroit obligé de se servir de la voie de l'excommunication.

Louis XIII ayant témoigné de la sensibilité sur l'état du pauvre peuple, chargé de taxes, & sucé par les exacteurs, *Bullion*, surintendant des finances, lui répondit gaiement, qu'ils n'étoient pas encore réduits à brouter l'herbe.

Le cardinal *Mazarin* borna sa science sur ce point essentiel, dans tout le cours de son ministère, à se procurer une fortune de cent millions. C'étoit le premier homme du monde pour l'intrigue, & le dernier pour le reste. Ceux qui administroient l'argent de l'état sous ses ordres, n'eurent d'autres vues que de procurer de prompts secours, par des moyens toujours petits, mal imaginés, & souvent injustes. Les plus pauvres habitans de Paris avoient bâti de chétives maisons, dans des cabanes, hors des anciennes limites de la ville. Un Italien, nommé *Particelli d'Emeri*, favori du cardinal & contrôleur général, s'avisa de proposer une taxe assez forte sur ces pauvres familles : elles s'attrouperent ; elles allèrent porter en foule leurs plaintes à la grand'chambre, non sans y être excitées par plusieurs membres des Enquêtes, qui demanderent l'assemblée des chambres, pour juger la cause des pauvres contre le ministère. Cette maladresse du gouvernement in-

disposa tout Paris ; elle apprit au peuple à murmurer , à s'attrouper , &c. La régence d'Anne d'Autriche auroit été tranquille & absolue , si on avoit eu un Colbert ou un Sully pour gouverner les finances , comme on avoit un Condé pour commander les armées ; encore même est-il douteux si des génies tels que ces deux hommes , auroient suffi pour débrouiller alors le cahos de l'administration. Il y avoit à la fois dans le ministère , de l'ignorance , de la dégradation , & un empressement obstiné à se servir de moyens précipités pour arracher des peuples un peu d'argent , dont il revenoit encore moins à l'état.... La taxe sur les maisons bâties dans les Faubourgs n'avoit presque rien produit. On vouloit forcer les citoyens d'acheter pour 1,500000 liv. de nouvelles rentes. Il falloit persuader , & non pas forcer ; le cri public , appuyé des refus du parlement rendit , inutile cet édit odieux.... Le ministère imagina de nouveaux édits burlesques , dont l'énoncé seul le couvroit de honte & de ridicule , &c. On mena au parlement Louis XIV en robe d'enfant , pour faire enregistrer ces opprobres. On le plaça sur un petit fauteuil qui servoit de trône , ayant à sa droite la reine sa mere. Il prononça intelligiblement ces paroles : *mes affaires m'amènent au parlement , mon chancelier expliquera ma volonté.* — La reine manda les maîtres des requêtes , qui contarioient ses volontés. Elle étoit quelquefois un peu aigre dans ses paroles , quoique son caractère fût doux ; elle leur dit qu'ils étoient de

plaisantes gens, de vouloir borner l'autorité du roi. Les souverains peuvent faire des actions de fermeté ; mais ils doivent bien rarement dire des paroles dures. Le chancelier les interdit des fonctions de leurs charges. Ils s'interdisoient eux-mêmes. Ils allèrent en corps au parlement s'opposer à l'enregistrement de l'édit. Le parlement n'avoit encore dans son parti aucun prince , aucun pair , ni même aucun seigneur. La reine, outrée contre lui , dit hautement plusieurs fois , qu'elle ne souffriroit pas que cette *canaille insultât la majesté royale*. Ces paroles ne servirent pas à ramener les esprits. Le parlement demanda une réforme dans l'administration , & surtout la réformation des intendans de provinces , qu'il regardoit comme des magistrats sans titres , instrumens odieux des rapines du ministère , oppresseurs du peuple , établis par la tyrannie du cardinal de Richelieu , & dont il falloit délivrer la France à jamais.... On crioit encore davantage contre l'Italien *Particelli d'Emeri* , devenu surintendant , autrefois condamné à être pendu à Lyon , & monté par les concussions au faite de la fortune. La clameur publique fut si forte , les factions si obstinées , que la cour se crut obligée de plier ; elle exila le surintendant dans ses terres , & promit la suppression des intendans de provinces. Ces troubles ôtoient au ministère tout son crédit ; il ne pouvoit ni emprunter des courtisans , ni faire entrer les contributions ordinaires dans le trésor public. On avoit encore à soutenir une

guerre ruineuse. La reine fut réduite à mettre en gage les pierreries de la couronne , & les siennes propres , à renvoyer quelques domestiques du roi & des siens , à diminuer jusqu'à la dépense de la nourriture. Dans cette extrémité , Mazarin conseilla à la reine de mener une seconde fois son fils au parlement. Ce lit de justice ne réussit pas mieux que le reste..... Cette obstination fut d'autant plus douloureuse pour la reine , que , dans ce temps-là même , la fille de Henri IV , femme de Charles I , roi d'Angleterre , se réfugioit en France avec ses enfans , & que le parlement d'Angleterre préparoit l'échafaud sur lequel Charles I porta sa tête. Ce nom seul de parlement troublait le cœur d'Anne d'Autriche ; quoique le tribunal de Paris appelé Parlement n'eût rien de commun avec le parlement d'Angleterre. Le chagrin la rendit malade , & le peuple n'eût point pitié d'elle. (V. l'*Avocat national* , & l'*Histoire des parlemens* ,)

Guillaume Poyet , fils de l'échevin perpétuel d'Angers , vint à Paris , où il parut avec tant d'éclat dans le barreau , que Louise de Savoie , mère de François I , le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avoit contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette affaire avec succès , la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat-général. Ce ne fut pas le terme de son élévation ; il devint président à mortier , puis chancelier de France Il fut arrêté , privé , par arrêt du parlement , de toutes ses dignités ,

déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à 100,000 livres d'amende, & enfermé dans la grosse tour de Bourg, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François I. Ce prince parlant à Duchâtel de la disgrâce de Poyet, comme d'un événement qui devoit le combler de joie, puisqu'il le délivroit d'un ennemi acharné à sa ruine ; *Cet avantage*, répondit ce savant, *ne m'empêche pas de sentir que votre majesté n'auroit pas dû faire arrêter le chef de la justice, pour un sujet très-léger, après lui avoir laissé commettre tranquillement les plus grands crimes. -- Je n'ai pas tant de tort que vous pensez*, dit le roi ; *lorsque le fruit d'un arbre n'est pas mûr, les vents les plus impétueux ne l'ébranlent pas. Est-il parvenu à sa maturité ? un souffle le fait tomber.*

François Bacon, pour faire sa cour à la reine Elisabeth, dont il venoit d'être nommé l'avocat extraordinaire, justifia la condamnation du comte d'Essex, qu'il avoit flatté pendant sa vie, & dont il avoit reçu toutes sortes de bienfaits. Cette ingratitude fit autant abhorrer son caractère par le public, que les gens éclairés estimoient ses talents. Il manqua plusieurs fois d'être assassiné. Dès que Jacques I eût la couronne d'Angleterre, le philosophe Bacon fut un de ses flatteurs, & il reçut, pour prix de ses adulations, le titre de chancelier. Il n'y a point de bassesses qu'il ne fit pour parvenir à cette place : il caressa le duc de Buckingham, il encensa les autres ministres, il dénigra ses concurrens. C'est par ces indignes

manœuvres, qu'il réunit les titres de chancelier & de garde des sceaux, en 1617, & ceux de baron de Vérulam & de comte de St. Alban. Quelques années après, Bacon, esclave du roi & de son ministre, scella les édits qui ordonnoient les exactions exorbitantes de Buckingham. Le peuple cria contre des impôts si injustes & si réitérés : la chambre des communes se plaignit au parlement de la corruption de la chancellerie : on l'accusa d'avoir souffert que ses domestiques prissent de l'argent des personnes dont les affaires étoient pendantes devant lui. Bacon fut condamné en une amende de 40,000 livres sterling, privé des sceaux & de toutes ses charges, & renfermé à la tour de Londres. On rapporte que pendant le cours de son procès, il dit à ses domestiques, qui se levoient en le voyant arriver : *asséyez-vous, mes maîtres ; votre élévation fera ma chute.*

Jean Zimisès, empereur de Constantinople, remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares & les Sarrafins. Il avoit pris plusieurs places sur ceux-ci, & se préparoit à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut assassiné..... ---
Traversant la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue d'un grand nombre de châteaux, de parcs magnifiques & de terres d'une immense étendue, qu'on lui dit appartenir à *Basile*, son grand chambellan. *Il est bien triste*, s'écria-t-il douloureusement, *que les conquêtes des généraux, & le prix du sang des Grecs, soient le partage de l'orgueil d'un eunuque !* *Basile* craignant que l'empereur n'en vint

des plaintes aux effers , & ne lui fit rendre compte de sa conduite , engagea un échançon , à force de promesses , à mettre du poison dans le breuvage de son maître.

Eudes , évêque de Bayeux , gagna la confiance de *Guillaume le Roux* , fut fait comte de Kent , & premier ministre ; mais s'apercevant bientôt que les conseils de *Lanfranc* , archevêque de Cantorbéry , prévalaient sur les siens , il conspira contre le monarque , amassa de grosses sommes , fut poursuivi , arrêté & condamné à une prison perpétuelle.

Romain - le - Jeune ne s'étoit occupé que de ses débauches jusqu'au moment , où il monta sur le trône impérial. Alors on vit la cour & le ministère changer de face. Il éleva aux premières dignités ceux que *Constantin* avoit exilés pour leurs crimes ou pour leurs vices ; il se reposa de tout sur *Joseph* , son grand chambellan , homme sans mérite , méprisé des gens de bien , & qui chercha à se donner des appuis , en élevant ses semblables. Tandis qu'il gouvernoit l'état au gré de ses caprices & de ses intérêts , l'empereur ne pensoit qu'à varier ses divertissemens & ses excès. La populace irritée de l'orgueil & de la dureté du ministre , mit le feu à son palais , & ne s'apaisa que quand elle eut rasé l'édifice. On relégua *Joseph* dans un monastere de Paphlagonie , où il mourut de douleur , deux ans après.

Henri d'Ecosse , qui n'avoit que le nom de roi , méprisé de *Marie* son épouse , aigri & jaloux ,

entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre où sa femme soupoit avec *Rizzio*, son musicien & son amant. On renverse la table, & on tue le coupable aux yeux de la reine, enceinte alors de cinq mois, & qui se mit en vain au-devant de lui. Le comte de *Botwel* remplaça le défunt. Ces nouvelles amours produisirent la mort du Roi, assassiné à Edimbourg, dans une maison isolée, que les meurtriers firent sauter par une mine. L'imperturbable Marie, épousa sans délai le scélérat accusé par les cris de l'indignation générale.

Samonas, Sarrafin réfugié à la cour de Constantinople, de simple valet de chambre étoit devenu le plus cher favori de Léon le Sage. Patrice, & ensuite grand Chambellan, il s'engraisse de la substance du peuple, & songe à emporter dans sa patrie les richesses qu'il a amassées. Son projet est découvert; le sénat veut lui faire son procès: mais l'empereur, abusé par son hypocrisie, prend sa défense & blâme ses accusateurs..... *Samonas* avoit placé à la suite de l'Impératrice un jeune Paphlagonien de naissance, qui gagna tellement l'amitié de la princesse, qu'elle employa tout son crédit pour l'avancer. *Samonas* en fut jaloux, & craignit de se voir supplanté. Il essaya d'abord de le faire renvoyer, ou du moins de l'éloigner de la cour, en lui procurant quelque poste éloigné; mais ne pouvant réussir dans son dessein, il eut l'atroce méchanceté d'accuser l'Impératrice d'un commerce secret avec ce jeune

courtisan ; & comme Léon n'agissoit pas en conséquence de la calomnie , il poussa l'audace & l'insulte jusqu'à publier un libelle diffamatoire contre lui. Le délire déchire son masque ; les yeux de l'empereur se dessillèrent. Convaincu de la perfidie du monstre , il le fait raser ignominieusement , & renfermer dans un monastere. Le jeune favori fut nommé à sa place grand chambellan.

Mayon , né à Bari en Sicile , de basse extraction , s'éleva de crime en crime , & à la faveur de l'imbécillité de Guillaume I , Roi de Sicile , à la charge de chancelier & de grand amiral de ce royaume. C'étoit un véritable monstre. Son esprit étoit propre à tout ; son éloquence égaloit son esprit ; il savoit feindre & dissimuler avec la plus grande facilité. Né voluptueux , il en vouloit surtout aux femmes & aux filles de qualité. Plus elles avoient la réputation d'être vertueuses , plus il attentoit à leur honneur. Enflammé du désir de dominer , il étoit continuellement occupé de la recherche des moyens de le satisfaire. Il fit si bien en peu de tems , que le roi , ne s'en rapportant qu'à ce qu'il lui disoit , ne croyoit & ne vouloit rien écouter de ce que tout autre avoit à lui dire. Il restoit encore quelques seigneurs qui , par leurs rares qualités , faisoient honneur au royaume de Sicile. *Mayon* crut qu'ils s'opposeroient au projet qu'il avoit formé d'usurper le trône de son maître ; & le monstre résolut de s'en débarrasser. Dans cette vue , il associa dans ses complots *Hugues* , archevêque de Palerme , moins scélérat

que lui, mais tout aussi audacieux, & qui jouissoit également de l'entière confiance du roi. Enhardi par le succès de ses crimes, *Mayon* aspire hautement à détrôner Guillaume, s'assure pour complices de tout ce qu'il y avoit en Sicile de scélérats & d'âmes corrompues. Guillaume lui-même travaille, au gré de l'ambition de *Mayon*, à hâter l'exécution des complots de ce perfide. La Sicile entière les connoît & frémit de terreur. Le roi seul les ignore; & lorsque le comte Ebrard, seigneur d'une intégrité éprouvée, lui rend compte des vues de *Mayon*, & des preuves multipliées de son plan d'usurpation, Guillaume refuse d'y ajouter foi, & confie au traître lui-même tout ce qu'il vient d'apprendre. *Mayon* fait priver de la vue & mettre en prison le comte Ebrard, poursuit l'exécution de ses noirs attentats, proscriit & chasse du royaume tous les gens de courage qu'il croit avoir à craindre, fait nommer aux plus éminentes dignités ses proches & ses alliés; enfin, levant le masque, il ne déguise plus ses desseins, & n'en fait un secret qu'au roi seul, dont il a juré la perte, &c. *Mayon* se brouilla bientôt avec l'archevêque de Palerme, le plus ancien de ses amis, le plus cher de ses confidens & le plus zélé de ses complices. Ces titres ne le mettent point à l'abri de la vengeance de *Mayon*, qui a juré la perte du prélat. Il projettoit de se défaire de l'archevêque par le poison, & n'attendoit que le tems & le lieu propres à l'exécution de son dessein, == *Bonello*,

jeune seigneur , que *Mayon* chériffoit , & qui feignoit d'ufer de retour , arrive , & informé de la haine implaçable qui divisoit l'amiral & l'archevêque , il va trouver ce dernier , alors malade de la fièvre & du poison que *Mayon* lui avoit fait donner , &c. . . .

Mayon s'étant servi , pour empoisonner l'archevêque , de la main d'un domestique du prélat , qu'il avoit gagné par ses dons & par ses promesses , & voyant le prélat tant tarder à mourir , étoit dans une inquiétude extrême , craignant qu'il ne recouvrât la santé. Ne pouvant attribuer ce qui l'allarmoit qu'à l'impuissance du poison , il en prépare un autre bien plus sûrement actif , & le portant lui-même un certain jour , il va rendre visite à l'archevêque , vers la onzième heure , s'affied auprès de lui , l'interroge d'abord sur son état , & lui dit ensuite qu'il peut réchapper aisément en se laissant conduire par ses amis , & le prie de prendre un remède spécifique pour son mal , qu'il a lui-même fait préparer sous ses yeux avec le plus grand soin. L'archevêque lui répond qu'il souffre un si grand dégoût , qu'il sent une telle foiblesse dans tous ses membres , qu'il ne peut pas , sans un grand danger , exposer encore à la fatigue d'une évacuation , un corps si débile. . . . *Mayon* , pour ne point lui paroître importun , & ne pas se rendre suspect en le pressant , ordonne que l'on garde sa potion pour un autre jour. Mais tandis que l'empoisonneur continue à parler familièrement à celui dont il étoit venu hâter les

derniers momens, l'archevêque l'entretient sur différens sujets, & fait durer la conversation, après avoir secrètement envoyé tire à Bonello d'armer promptement ses soldats, & de les placer dans des lieux convenables. *Mayon*, qui ne se doute point de la conspiration, sort à la fin, & tombe bientôt massacré au milieu d'une foule innombrable. Les uns foulent aux pieds son corps étendu dans la rue, les autres arrachent insensiblement les poils de sa barbe, & couvrent son visage de crachats & de boue. (*Abrég. chronol. de l'hist. gén. d'Italie, par M. de St. Marc, tom. V.*)

(66) Robert d'Evreux, comte d'*Essex*, s'étant un jour présenté devant la reine Elisabeth, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. *Essex* détacha sur le champ un manteau broché d'or, qu'il portoit, & l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. Celui qui la faisoit, étoit d'une figure noble & aimable. Il parut à la cour avec beaucoup d'éclat, Il fit revivre l'ancien esprit de chevalerie, portant toujours à son bonnet un gland de la reine Elisabeth. Devenu grand-maitre d'artillerie, décoré de l'ordre de la Jarretière, & admis au conseil privé, il eut quelque tems le premier crédit. Il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de 20,000 hommes, & il la laissa dépérir entièrement. La reine, qui avoit encore pour lui quelque bonté, se contenta de lui ôter

sa place au conseil , de suspendre l'exercice de ses autres dignités , & de lui défendre la cour. Le comte conspira indignement contre sa bienfaitrice ; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement ; il crut que Jacques , Roi d'Ecosse , héritier naturel d'Elisabeth , pourroit le secourir , & venir détrôner la reine. Il se trompa : on le saisit : il fut condamné & exécuté , sans être plaint de personne.

Thomas Wolfey , archevêque d'Yorck , grand chancelier d'Angleterre , cardinal & légat de Léon X , étoit d'une basse naissance , mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencèrent sa fortune , il l'augmenta par beaucoup d'audace & d'habileté. Il se servit de la confiance des grands qu'il avoit gagnée , pour s'avancer , & de la connoissance qu'il avoit de leur politique , pour les détruire. Heureux à pénétrer les hommes & les choses , il se rendit absolu en flattant les passions de Henri VIII son maître , &c. . . . Son caractère ne fut pas aussi bon que sa politique. Il étoit né inquiet , jaloux , soupçonneux , vindicatif ; & ces différens vices furent la première source de sa chute. . . . Mécontent de Charles-Quint , qui l'avoit joué en lui promettant la rhénane , il imagina un genre de vengeance qu'il crut propre à l'humilier. Ce fut le divorce de Henri avec la reine Catherine , tante de cet empereur ; ou du moins , s'il n'inspira pas la pensée du divorce , il entra dans toutes les vues du prince qui voulut le faire. Anne de Boulén ,

épouse de Henri VIII , après Catherine , fut la première à aigrir le roi contre un ministre insolent , qui avoit révolté tout le monde par son faste & par ses hauteurs. Le monarque irrité confisqua tous ses biens , le dépouilla de ses charges , & le relégua dans son archevêché d'Yorck. N'ayant plus aucun ami dans sa disgrâce , il se vit accablé d'une foule d'accusations , d'opprobres & de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de leze-majesté ; on le conduisit à la Tour de Londres , pour lui faire son procès ; mais il succomba à ses infortunes , & mourut en chemin à Leiceſter.

Un ministre aussi violent que *des Roches* , évêque de Wincheſter , ne pouvoit demeurer long - tems en place ; mais sa chute fut à la fin l'ouvrage de l'église. . . . Edmont , le primat d'Artois , vint à la cour , accompagné de plusieurs prélats , & représenta au roi l'administration odieuse de Pierre *des Roches* , les mécontentemens du peuple , & la ruine des affaires de l'état. Il demanda ensuite que ce ministre & ses créatures fussent renvoyés. On lui obéit , &c. --- L'évêque de Valence , prélat de la maison de Savoie , & oncle maternel de la reine , substitué à *des Roches* , & employa tous les moyens possibles d'amasser des richesses pour lui-même & pour ses parens. . . . Comme la source des libéralités de Henri III commençoit à se tarir , son ministre sollicita à Rome une bulle qui permit à ce prince de révoquer tous les anciens dons qu'il avoit faits , & le releva du serment

dont il les avoit scellés , qui lui enjoignit même cette révocation , & lui représenta les concessions faites comme nulles , attendu le préjudice qui en résultoit pour le pontife romain. Les obstacles opposés à ce projet d'annuler tant d'actes authentiques , en empêcherent l'exécution ; mais la nation vit à quelles indignités le roi consentoit de se soumettre , pour assouvir la cupidité de ses favoris étrangers.

Jean *Balue* , à un esprit délié & artificieux joignoit la hardiesse & l'effronterie qu'il faut pour l'intrigue. Il fut attaché d'abord à Jean Juvenal des Ursins , évêque de Poitiers. Il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque d'Angers. Jean Melun , favori de Louis XI , le présenta au roi , qui lui donna la place d'aumônier , la charge d'intendant des finances , & ensuite l'évêché d'Evreux. Deux ans après il fut transféré au siège d'Angers , après avoir fait déposer Jean de Beauveau son bienfaiteur. Paul III honnora ce méchant homme de la pourpre , la même année , pour le récompenser. Le crédit du cardinal sur l'esprit de Louis XI étoit extrême ; *Balue* se mêloit de tout , des affaires de l'église , de l'état , de la guerre , excepté de celles de son diocèse. On le voyoit à la tête des troupes en faire la revue , en camail & en rochet. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI de lui permettre d'aller à Evreux faire l'examen des ecclésiastiques , & leur donner les ordres , car voilà , ajouta-t-il , l'évêque qui , en passant en revue les gens de guerre , semble

m'autoriser à aller faire des prêtres. Quoique ce bon mot couvrit de ridicule le prélat, il ne diminua point la faveur qu'il avoit auprès de son maître. *Balue* n'en fut pas plus reconnoissant. Cet homme, né dans la boue, concerta mille intrigues avec les ducs de Bourgogne & de Berri, contre le prince qui l'en avoit tiré. Les lettres qui prouvoient ces complots furent interceptées, & le perfide mis en prison. Louis XI dépêcha deux avocats à Rome, pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France; mais le pape répondit qu'un cardinal ne pouvoit être jugé qu'en plein consistoire, comme si un souverain avoit besoin de ce cérémonial pour faire punir un traître & un scélérat. Après onze ans de prison, *Balue*, trop peu châtié, obtint sa liberté, à la sollicitation du cardinal de la Rovere, légat du pape. Il alla s'intriguer à Rome, & acquit des honneurs & des biens qu'il ne méritoit pas. Sixte IV osa l'envoyer légat à *latere*, en France; & *Balue*, aussi impudent que perfide, eut la hardiesse d'y venir. Il voulut faire ses fonctions avant que de présenter ses lettres au parlement. Charles VIII ne voulut pas le permettre, qu'au paravant il n'eût rempli cette formalité. Ce légat de retour à Rome, fut fait évêque d'Albano, puis de Preneste, par le pape Innocent VIII.

En 1518 la Suede gémissoit sous la tyrannie de l'archevêque *Trolle*, ennemi de l'état, & traître à son prince, dont il bravoit insolemment l'autorité. Le sénat irrité contre ce prélat fastueux, le priva

de son archevêché, le déclara traître à la patrie ; & lui ordonna de se retirer dans un monastere. Le pontife de Rome, irrité contre les Suédois, protégea l'archevêque, menaça la Suede, & passant promptement de la menace aux effets, il fulmina l'excommunication contre l'administrateur de la Suede, & contre l'état, & mit le royaume en interdit. Il ordonna que, pour dédommager l'archevêque, on lui payât une somme de 100,000 ducats. Sa Sainteté terminoit cette bulle foudroyante, en priant le roi de Danemark d'en procurer l'exécution, & de traiter les Suédois comme des schismatiques & des excommuniés. Ce dernier article révolta sur-tout les Suédois, étonnés que le pere commun des fidelles n'employât son pouvoir, que pour soutenir les traîtres, & fomenter les guerres civiles ; & le sénat porta une loi expresse qui défendoit d'avoir aucun égard à cette bulle, indigne du chef de l'église. Christiern, de son côté, se dispoisoit à bien seconder les intentions du pape, & se promettoit de grands avantages de cette bulle. Il entra les armes à la main dans la Suède exerçant sur la route les plus horribles brigandages, & faisant afficher la bulle dans tous les lieux désolés par ses armes, pour montrer qu'en mettant tout à feu & à sang, il ne faisoit qu'exécuter les ordres du pape. (*Anecd. du Nord.*)

Nicolas l'*Hofse*, fameux dans notre histoire, par ses trahisons, étoit fils d'un domestique de Nicolas de Neufville de Villeroy. Il avoit été élevé dans la maison de ce seigneur, qui l'aimoit beau-

coup , & qui lui donna toute sa confiance ; mais il en abusa & le trahit lui & la France. Lorsque Antoine de Silli partit pour l'ambassade d'Espagne, Villeroy l'envoya avec lui, pour apprendre la langue du pays; mais au lieu d'y demeurer fidelle à sa patrie, il se vendit aux Espagnols pour une pension de 1200 écus. De retour en France , comme son maître l'employoit souvent à écrire des lettres en chiffres, le traître ne manquoit point de communiquer à l'ambassadeur de Philippe , roi d'Espagne , tout ce qu'il y avoit de secret. Sa trahison fut enfin découverte en 1604. l'*Hofte* ayant été averti qu'on devoit se saisir de lui , disparut tout à coup, prit la route de la Champagne, avec un Flamand, & fut atteint à la Faye, dans l'endroit où l'on passe la Marne. Comme la nuit étoit fort obscure, & qu'il cherchoit un gué pour gagner l'autre bord, il tomba dans une fosse & s'y noya. Le corps fut tiré de l'eau, & apporté à Paris, où on lui fit son procès, & où il fut tiré à quatre chevaux.

Ebroin, maire du palais de Clotaire III & de Thierry I, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues & son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avoient données, se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Batilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissoit les biens, il ôtoit les charges, il chassoit les grands qui étoient à la cour, & défendoit aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire, il mit Thierry sur le

trône ; mais la haine que les seigneurs avoient pour le ministre , rejaillit sur le roi. Ils firent tondre Thierry & Ebroin , & les enfermerent dans des monasteres. Ebroin s'étant échappé , reprend sa place. Sa tyrannie n'a plus de bornes. Tous les gens de bien en deviennent les victimes. Enfin un seigneur nommé Hermanfroï , qu'il menaçoit de la mort , après l'avoir dépouillé de ses biens , tue le tyran à la sortie de son palais.

Gabrino Rienzi puisa dans les chefs-d'œuvres de l'ancienne Rome , qu'il lut avec enthousiasme , un goût extrême pour la liberté républicaine. Sa réputation le fit députer par les Romains vers le pape Clément VI , à Avignon , pour l'engager à revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui. Le poëte présenta au pontife un beau poëme latin , & *Gabrino* lui fit une harangue éloquent. Il y dépeignoit Rome privée de ses deux yeux (le pontificat & l'empire). Son éloquence plut au pontife , & ne le persuada pas. *Gabrino* , de retour à Rome , forma le projet de s'en rendre maître. Il se fit décerner par le peuple le gouvernement de la ville. Etienne Colonne , gouverneur de Rome , voulut arrêter cette nouveauté. Mais *Gabrino* , assuré d'avoir le peuple pour lui , lui fit intimér un ordre de sortir de la ville , & prit le titre de Tribun. Il osa faire crier dans les rues de Rome , à son de trompe , que chacun eût à se trouver sans armes , la nuit du 19 mai 1347 , dans l'église du château St. Ange. Après y avoir fait célébrer , presque en même-temps , trente messes du Saint-

Esprit , auxquelles il assista , il sortit de l'église vers les neuf heures du matin , & mena le peuple au capitolé , où il arbora trois étendards , sur lesquels étoient peints les symboles de la liberté , de la justice & de la paix ; il harangua avec plus de force & de hardiesse qu'il n'avoit fait jusqu'alors ; & sa harangue finie , il fit lire quinze réglemens dressés pour parvenir *au bon état*. C'étoit sous ce nom qu'il cachoit ses projets ambitieux. Alors , voyant son autorité bien affermie par la soumission des grands & du peuple , il créa un nouveau conseil , qu'il nomma *la chambre de justice & de paix*. Il purgea Rome , en peu de temps , de tout ce qu'il y avoit de malfaiteurs , de meurtriers , de voleurs , d'adulteres & de gens décriés. Son nom répandit la terreur dans l'Italie , & il se servit de cette terreur pour l'affervir entièrement. Il leva une armée de 20000 hommes , assembla un parlement général , & envoya des courriers à tous les seigneurs & à toutes les républiques , pour les solliciter d'entrer dans la ligue du *bon-état*. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que presque par-tout on le remercia de son zèle pour la patrie. Le tribun reçut en même temps des ambassadeurs de l'empereur Louis de Baviere , de Louis I , roi de Hongrie , & de Jeanne , reine de Naples. Le tribun , enflé de sa grandeur , osa citer à son tribunal Louis de Baviere , Charles de Luxembourg & les électeurs de l'empire. Il donna plusieurs fêtes bizarres , fit arrêter plusieurs seigneurs , & se rendit le tyran de cette même patrie , dont il vouloit être , disoit-il ,

le libérateur. Le peuple ouvrit enfin les yeux. Le fourbe , craignant quelques revers , abdiqua son autorité , & se retira à Naples , où il vécut deux ans avec des hermites , déguisé sous un habit pénitent. Dégoûté de cette vie , il rentra secrètement dans Rome ; & y ayant excité une sédition , il fut obligé de se fauver à Prague , où étoit Charles de Luxembourg , roi des Romains , qui l'envoya à Avignon à Clément VI. Ce pontife le fit enfermer dans une tour , & nomma trois cardinaux pour lui faire son procès. La mort de Clément arrêta les poursuites. Innocent VI le traita avec beaucoup plus de douceur , & le renvoya à Rome avec le titre de sénateur. Un nouvel aventurier (François Baronzelli) avoit usurpé la qualité de tribun. *Gabrino* s'éleva sur les ruines de ce rival ; mais les nobles excitèrent bientôt une sédition pour le perdre , & il fit de vains efforts pour l'apaiser. Un de ses parens le trahit ; il fut arrêté & percé de coups au milieu du tumulte , le 8 octobre 1354. Ce tyran étoit né avec un esprit vif , entreprenant , une conception facile , un génie subtil & délié , beaucoup de facilité à s'exprimer , un cœur faux & dissimulé , & une ambition sans bornes. Il étoit d'une figure avantageuse , sévère observateur des loix , imposteur , hypocrite , faisant servir la religion à ses desseins , mettant en œuvre les révélations & les visions pour s'autoriser , effronté jusqu'à se vanter d'affermir l'autorité du pape , dans le même temps qu'il la sapoit par les fondemens ; fier dans la prospérité , prompt à s'abattre dans l'adversité , étonné

des moindres revers ; mais après le premier moment de surprise , capable de tout entreprendre pour se relever. (Voyez son histoire par Th. Fortisiocca ; une autre en François par le P. du Cerceau , & une plus récente , sous le titre de *Conjuraton de R. G. dit Rienzi, tyran de Rome.*)

Miriweyss , fils de cet Emir qui avoit enlevé la province de Candahar au sophi , qui en étoit le légitime souverain , prit le titre de prince de Candahar , & se souleva à son tour. La religion avoit été le prétexte de la révolte de l'Emir. Il n'avoit d'autre dessein , disoit-il , que d'obliger le sophi à embrasser la doctrine de Mahomet , & à abjurer celle d'Ali. Son fils , qui commandoit un corps de 12000 hommes , remporta la première victoire sur le sophi , le 8 mars 1722 , & s'empara de la ville d'Ispahan. Il s'y montra non-seulement un vainqueur cruel , mais un barbare violateur des traités que les rois de Perse ont faits avec les marchands de l'Europe , pour la sûreté de leurs personnes & de leurs marchandises. Cette victoire accrédita le rebelle ; il se vit appuyé du Mogol & du Turc ; mais les affaires changerent de face. La cour Ottomane ouvrit les yeux sur les desseins de l'usurpateur , retira ses troupes , & commença même d'agir contre lui. *Miriweyss* fit face à tout ; il se défendit contre le Turc avec valeur , & remporta sur lui plusieurs avantages. Mais au milieu de ses succès , *Eschrep-chan* , fils de sa femme , que le rebelle avoit enlevée à son mari légitime , prince d'une partie de la province de

de Candahar , irrité de cette insulte , le tua au mois d'octobre 1725.

Alvarez de Luna se mit si avant dans les bonnes grâces de Jean II , roi de Castille , qu'il gouvernoit , non en favori , mais en monarque despotique. Il abusa de son pouvoir , alluma la guerre dans le royaume , persécuta les grands , s'enrichit du bien d'autrui , & reçut de l'argent des Maures , pour empêcher la prise de la ville de Grenade. Convaincu de ces crimes , il fut condamné à Valladolid à avoir la tête coupée , qu'on exposa pendant plusieurs jours avec un bassin , pour trouver de quoi faire enterrer son corps.

Ebeys , soudan d'Egypte , tua , en 1156 , le Calife , son maître , qui se reposoit sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit des trésors , en répandit une partie dans le palais , pour amuser le peuple , pendant qu'il se fauvoit , l'épée à la main. Les hospitaliers & les templiers , l'ayant arrêté sur le chemin de Damas , s'enrichirent de ses dépouilles , & partagèrent entr'eux les prisonniers. Les templiers eurent dans leur lot , le fils de l'assassin , jeune homme de très-grande espérance , & qui avoit quelque teinture de la religion chrétienne. Ces religieux , au lieu de le garder , pour achever son instruction , & lui rendre la liberté , le vendirent , pour 70000 écus , aux Egyptiens , qui le firent cruellement mourir.

Bardas , oncle de Michel l'ivrogne , empereur de Constantinople , & intendant de ses débauches , devint suspect à son neveu , & fut mis à mort.

— *Bagoas*, eunuque chéri, pour lequel *Alexandre le Grand*, qui se disoit fils de Jupiter, eut le même attachement que son pere avoit pour *Ganymede*. *Orsinès*, seigneur Perfan, osa le traiter de concubine. L'eunuque s'en vengea, en produisant contre *Orsinès* de faux témoins, qui le firent condamner à mort.

Il n'y avoit aucune espece de concussion, d'injustice & de barbarie, que *Regnaut de Pressigni*, seigneur de Poitou, n'eût exercée dans ses domaines. Il rançonnoit tous les habitans, faisoit conduire en prison ceux qui refusoient de lui payer les sommes qu'il exigeoit, & s'ils persistoient dans leur refus, il les faisoit traîner au supplice ; il en faisoit ainsi exécuter plusieurs, quoiqu'ils appelaient à la justice du roi. Il attaquoit même jusqu'aux religieux, qu'il emprisonnoit, pour obliger ensuite les monastères de les racheter, ne les laissant aller qu'après leur avoir crevé un œil, arraché la barbe, & avoir assouvi sa cruauté par d'indignes outrages. Ce scélérat fut enfin arrêté lui-même, enfermé au Châtelet, & condamné à être pendu, par arrêt du Parlement, en 1353.

Jacques Heffels fut un des douze juges du conseil souverain, établi en Flandre par le duc d'Albe, pour juger les criminels. Il dormoit toujours à l'audience ; & quand on l'éveilloit pour dire son avis, il disoit tout endormi, & en se frottant les yeux : *ad patibulum, ad patibulum* ; « au gibet, au gibet. » Il fut lui-même pendu à un arbre, sans aucune forme de procès, par *Imbise* & *Riohwe*,

alors gouverneurs du pays de Gand , qu'il avoit souvent menacés de faire pendre , en jurant par sa barbe grise.

Jacques *Baloufeau* , fils d'un avocat de Bordeaux , parut dans le monde sous le nom de baron de St. Angel. Ses créanciers ayant contraint le baron Gascon de prendre le bonnet vert , il se fit délateur en crime d'usuré. Il courut ensuite différens pays , & épousa dans chacun une femme. Arrêté après son quatrième mariage , il s'évada de sa prison de Dijon , vint à Paris , reçut 200 écus de récompense , pour avoir dénoncé un Génois qui n'existoit pas , comme auteur d'une conspiration contre le roi , passa en Angleterre pour suivre le prétendu crime , escamota 2000 livres au Roi de la Grande-Bretagne , revint en France , fut reconnu pour un fourbe , & pendu , malgré son titre de baron , en 1626.

Montchrétien de Vatteville , poète François , mort en 1621 , est plus connu par ses intrigues , par son humeur querelleuse & par ses aventures , que par son talent pour la poésie. Sa vie fut un tissu de démêlés. Sa première dispute fut avec le baron de Gourville , qui l'attaqua , accompagné de son beau-frère & d'un soldat. *Montchrétien* mit l'épée à la main contre eux ; mais accablé par le nombre , il fut laissé pour mort. Dès qu'il fut guéri de ses blessures , il porta ses plaintes , & tira de ses assassins plus de 12000 livres , qui le mirent en état de faire l'homme d'importance. Il se rendit ensuite solliciteur d'un procès , qu'une



lame avoit contre son mari , gentilhomme fort riche , mais infirme & imbécille. Après sa mort , *Montchrétien* eut le bonheur ou le malheur d'épouser sa veuve ; mais il fut obligé de la quitter bientôt. Un meurtre , dont il fut accusé , le força de se sauver en Angleterre , où le roi Jacques I l'accueillit très-bien. Le poète aventurier ayant obtenu sa grace , à la prière de ce monarque , revint à Paris , & y dressa boutique de lunettes , de couteaux & de canifs. Il s'occupa pendant quelques années de ce métier , soupçonné pendant ce temps-là de faire de la fausse monnaie. Quelque temps après , il alla offrir ses services aux Religioneux , qui lui donnerent la commission de lever des régimens en Normandie. Il parcouroit cette province , lorsqu'il fut reconnu dans une hôtellerie. . . . Le seigneur du lieu , instruit de son arrivée , vint l'y assiéger. *Montchrétien* se défendit en homme déterminé , tua deux gentilshommes & un soldat ; mais il fut tué lui-même de plusieurs coups de pistolets & de pertuisanes. On transporta son corps à Domfront , où les juges le condamnèrent à avoir les membres rompus , & à être jetté au feu. On a de lui un sonnet sur *la vie tranquille* , des stances sur *la probité* , un poème divisé en quatre livres , intitulé *Susanne* , ou *la Chasteté* ; des tragédies saintes , comme son nom , *David* , *Aman* , &c.

Corbeil de Villon , encore plus connu par ses friponneries , que par ses poésies , étoit de Paris. Ayant été condamné à être pendu pour ses vols ,

sa gaieté ne l'abandonna point, & il fit deux épitaphes ; l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appella de la sentence du Châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle de bannissement. Ses délits lui méritèrent une seconde fois la corde ; mais Louis XI lui sauva la vie.

Etienne Dolet, imprimeur, poëte, orateur & humaniste, fut mis en prison à Toulouse, pour un discours qu'il eut la hardiesse de débiter contre les habitans de cette ville, & le parlement en particulier. A Lyon, il commit un assassinat, & ne se sauva de l'échafaud que par le crédit de ses protecteurs. Dans d'autres villes, il se rendit coupable de nouveaux crimes, qui, joints à celui d'athéisme, dont il faisoit profession, le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé.

Trajan Boccalini, finge de l'Aretin, ne fut pas dégoûté du métier de médire, par le supplice d'un *Franco*, mauvais rimeur, pendu à Rome pour ses vers mordans. Les cardinaux Borghese & Gaëtan le protégèrent. *Boccalini*, se fiant sur le crédit de ses protecteurs, publia son *Ragguagli di Parnasso* & la *Secretaria di Apollo*, ouvrage dans lequel l'auteur montre, à travers le voile de la satyre, les projets de l'Espagne contre la liberté de l'Italie, & les différens intérêts des princes de l'Europe. Le satyrique, craignant le ressentiment de la cour d'Espagne, se réfugia à Venise. Mais un matin, comme il se trouvoit seul, quatre hommes armés le firent périr à coups de sachets remplis de sable.

Gaspar Scioppius, naturellement emporté & méchant, abjura la religion protestante, & se fit catholique vers l'an 1599, mais sans changer de caractère. Il devint l'*Atila* des Auteurs. Il avoit tout ce qu'il falloit pour bien jouer ce rôle ; une mémoire extraordinaire, une profonde littérature, & une ambition démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues qui lui étoient connues, venoient d'abord sur la sienne ; il joignoit à cette belle érudition, une ignorance complete des usages du monde ; il n'avoit ni décence dans la société, ni respect pour les grandeurs, pour la tiare & pour le trône. C'étoit un frénétique d'une espee nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces, un vrai fléau du genre humain. Joseph Scaliger fut sur-tout l'objet de sa fureur & de ses satyres. Ce savant, ayant donné l'histoire de sa famille, alliée, selon lui, à des princes, *Scioppius*, le cynique *Scioppius* détruisit toutes les prétentions de Scaliger, qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire, dans son libelle intitulé : *La vie & les parens de G. Scioppius*. Nous apprenons, dans cette généalogie, que *Scioppius* eut pour pere un homme qui fut successivement fossoyeur, garçon libraire, colporteur, soldat, meûnier, enfin, brasseur de biere. Nous y voyons que la femme & la fille de ce bas aventurier étoient des personnes sans mœurs. La femme, long-temps entretenue, & délaissée enfin par un homme débauché, qu'elle avoit suivi en Hongrie, fut obligée de revenir auprès de son mari, qui la traita dure-

ment, jusqu'à condamner son épouse aux plus viles occupations de servante. La fille, aussi déréglée que la mere, après la fuite d'un mari scélérat, qu'on alloit faire brûler pour le crime le plus infâme, exerça la profession de courtisane. Elle poussa si loin le scandale, qu'elle fut mise en prison, & qu'elle ne put échapper que par la fuite à la sévérité des loix. Tant d'horreurs, publiées sur la famille de *Scioppius*, ne lui semblerent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances & toutes les calomnies répandues contre Scaliger, & il en fit un gros volume, sous lequel il pût l'écraser. Le libelle étoit d'une force si terrible, qu'on n'en avoit pas encore vu de pareil. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de college, & d'un exécuteur de la haute justice*. Personne n'entendoit comme lui les représailles. Comment traita-t-il Jacques I, roi d'Angleterre, & ses deux plus zélés partisans, Casaubon & du Pleffis-Mornai, parce qu'ils l'avoient contredit sur un point d'érudition ? Combien d'imprécations ne poussa-t-il pas contre eux, parce qu'on fit brûler publiquement ses satyres à Londres ; que son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, & que Sa Majesté se contenta de lui faire donner des coups de bâton par son ambassadeur en Espagne ? Comment encore, dans ses démêlés avec les Jésuites, ne les déchira-t-il point ? Il publia contre la société plus de trente libelles diffamatoires, dont on a la liste. Ce qui surprendra davantage, c'est que, dans un

endroit où il se déchaîne le plus contre les Jésuites, il met son nom au bas avec de grandes marques de piété. *Moi, G. Scioppius, déjà sur le bord de ma tombe, & prêt à comparoître devant le tribunal de J. C. pour lui rendre compte de mes œuvres.* Ce misérable mourut, en 1649, à 72 ans, à Padoue, la seule retraite qui lui restât contre les ennemis qu'il s'étoit faits.

Feuillet de Henri Capetat, de l'Abbé Terray, & de M. de Calonne.

LÉ Prévôt de Paris, *Henri Capetat*, originaire de Picardie, détenoit dans les prisons du Châtelier un riche homicide. Le crime étoit si notoire, qu'il ne laissoit aucun lieu à la faveur. Il fut condamné à mort d'une voix unanime; mais il offrit de grosses sommes, pour se soustraire au supplice si justement mérité. L'avidé magistrat, ébloui par l'éclat de l'or, imagina un étrange moyen de le délivrer. Il choisit un prisonnier innocent, mais pauvre, le fit pendre, sous le nom du riche, & remit le riche en liberté, sous le nom du malheureux supplicié. Bientôt l'iniquité fut découverte. Le roi (Philippe V), saisi d'indignation, nomma des commissaires pour faire le procès au prévaricateur. Il fut convaincu & pendu au même gibet. *Tous les jours, dit Mézerai, nous voyons ses pareils sauver le riche coupable, & châtier sa bourse innocente.*

Je n'agiterai point, dit M. Charon, les cen-

des d'un homme dont les opérations ont bien pu être de quelque utilité au gouvernement, tandis qu'elles tournoient au détriment du peuple. Personne n'a contesté à l'abbé *Terray*, les grandes ressources de l'esprit fiscal qu'il a employées ; mais on lui a contesté les qualités du cœur. Une seule anecdote prouvera , si l'on a eu tort ou raison. Cette anecdote n'est pas connue, & mérite de l'être. Dans le temps que cet abbé étoit conseiller au parlement, il fut nommé rapporteur d'un procès qu'avoit un de mes amis, qui , quoique sa cause fût bonne, avoit bien senti qu'il falloit, suivant l'usage, solliciter ses juges, & surtout son rapporteur. Il ne connoissoit point l'abbé *Terray* ; mais un de ses amis , qui avoit rendu des services essentiels au conseiller, s'offrit de solliciter pour lui , & même de l'accompagner chez lui. En effet, ils y allèrent tous les deux , & attendirent l'abbé qui bientôt revint du palais. « Je viens, lui dit le solliciteur , vous recommander le procès d'un ami que voilà ; & solliciter votre bienveillance pour lui : sa cause est juste, & j'y prends le plus grand intérêt. » L'abbé se fait expliquer l'affaire , & dès les premières paroles, il s'écria : Ah ! mon Dieu, mon cher ami, pourquoi n'êtes-vous pas venu deux heures plutôt ? J'ai rapporté l'affaire contre monsieur ; elle est jugée ; & il a perdu son procès... *Que n'êtes-vous venu plutôt ?* Cette exclamation n'est jamais sortie de la bouche de mon ami, qui conçut dès ce moment le plus

profond mépris pour un homme qui se joue aussi légèrement de l'équité & des loix. (*Mémoire historique sur les troubles populaires de Paris, en août & septembre 1788. en note.*)

Depuis la disgrâce & la réprobation de M. de Calonne, rien n'est si curieux que le discours solennel que lui adressa M. de Nicolai, au nom de sa compagnie, dans le sanctuaire de la magistrature, en présence de la nation, pour célébrer son entrée dans le ministère; rien n'est si curieux que la fameuse réponse qui sortit de la bouche gracieuse du nouveau ministre.... — « Depuis long-temps, monsieur, l'opinion publique, dit M. de Nicolai, vous élevoit au ministère des finances. Son adoption toujours flatteuse se confirme aujourd'hui : vous connoissez déjà l'étendue de vos obligations, & je ne saurois vous dissimuler ce que l'on demande au successeur d'un magistrat vertueux & estimé ; le contrôleur général est en France la providence de l'état... Sa prévoyance doit être universelle, sa marche quelquefois précipitée, quelquefois lente, toujours réfléchie & dirigée vers le bonheur commun. Il est des séductions bien douces dont il doit se défendre..... Il doit se persuader que la postérité ne conserve que les noms des ministres qui se présentent devant elle avec le suffrage de leur siècle, & les bénédictions de leurs contemporains.... Le terme, la récompense de ses travaux, c'est d'avoir été utile..... Nous ne nous bornerons point à des vœux ; nous venons, monsieur, offrir à la

nation des espérances sur votre ministère..... Vous avez désiré les premières places, mais depuis longtemps vous vous préparez à les remplir..... Votre esprit, vous l'avez cultivé, étendu, dans les sociétés choisies du grand monde..... On vous accordoit de penser & de peindre; on ne s'entretenoit que de votre aménité, de votre pénétration, de votre adresse à manier les esprits & les affaires; vous laissiez échapper aussi des étincelles de génie..... Vos talens deviennent donc aujourd'hui les garans de votre administration..... Mais ils ne feront votre bonheur & votre gloire que lorsqu'ils auront tourné à l'avantage de vos concitoyens. »

« Si mon premier devoir est de les bien connoître, répondit M. de Calonne, le second est de n'en être pas trop effrayé; ce n'est plus le moment de calculer ses forces, lorsque c'est celui de les employer toutes à l'importante fonction dont je suis chargé..... Je viens, monsieur, d'en faire le serment entre vos mains, & ce n'est point une vaine formalité; je dépose dans le sein d'un tribunal respectable, la promesse de me dévouer tout entier à la chose publique; de n'avoir qu'elle en vue, de n'épargner ni peines, ni sacrifice quelconque pour la servir. Je proteste aux yeux de la nation, qu'aucun genre de distraction ne m'en détournera, qu'aucune espèce de difficulté ne me rebutera, qu'aucun ménagement pusillanime ne m'arrêtera, qu'aucune considération particulière ne m'empêchera d'aller droit

au bien par les moyens que je croirai les plus efficaces..... On a sans doute à désirer en moi plus de talens & de lumieres ; mais on n'aura jamais à me reprocher de manquer de volonté & d'activité & de nerf..... J'arrive dans un moment difficile, on ne le peut dissimuler ; mais les ressources sont grandes dans ce superbe empire. La plus précieuse de toutes, la plus chere à la nation, & la plus capable de m'inspirer de la confiance, est dans le cœur d'un monarque vertueux, avec qui l'on peut tout le bien qu'on doit vouloir, & à qui l'on est toujours sûr de plaire en lui présentant les moyens de l'effectuer.. Il aime la vérité ; je ne la lui déguiserai jamais : il est essentiellement juste ; on ne me verra point violer la sainte obligation que cette qualité vraiment royale prescrit à tous ceux qui approchent du trône : il veut l'ordre & l'économie ; la situation des affaires m'en fait une loi trop impérieuse, pour qu'elle ne soit pas la base de ma conduite..... Il chérit tendrement ses peuples, & n'aspire qu'à les soulager ; comment ne serai-je pas enflammé du désir de faire tout ce qui sera en mon pouvoir, pour qu'enfin ses vœux bienfaisants soient remplis ? Il est impossible d'avoir une autre intention dans la place que j'occupe, & ce n'est point un mérite ; mais ce sera pour moi le parfait bonheur, je le sens vivement..... Ce sont là mes espérances, mes résolutions, mes desirs les plus ardens..... Je demande que l'on ne considère

en moi qu'une personne liée indivisiblement au bien de l'état, &c.»

Rien n'est si curieux que les guirlandes, dont les rimeurs du jour ornerent son buste, pendant le cours de son administration tant décriée :

*Calonne, généreux de l'urne d'Amalthée,
Epanche les trésors de la France étonnée;
Ministre vigilant, il réunit en lui
Et l'esprit de Colbert & le cœur de Sully.*

VERNINEC DE ST. MAUR,

Rien n'est si curieux que sa subtile distinction des deux *économies*, dans son discours prononcé à l'assemblée des notables. « Au surplus, dit-il en terminant, les circonstances commandent : j'aurois tout perdu si j'avois pris l'attitude de la pénurie, au moment que je devois en dissimuler la réalité. L'argent manquoit, parce qu'il ne circuloit pas ; il a fallu en répandre, pour l'attirer ;.... se donner l'extérieur de l'abondance, pour ne pas laisser apercevoir l'étendue des besoins, &c.... »

Un spectacle plus curieux seroit de faire avancer un char énorme, armé de faux tranchantes, sur les frêles treteaux de cet agréable empyrique, qui se donne de l'éventail, & souffle des bulles de savon, avec tant d'astuce & de majesté ; ce seroit de faire descendre sur son front calme & rayonnant de grâces, la pluie de sang des *Arrêts des parlemens*, des *Diatribes de Carra* ; d'irriter, contre son cœur, toutes les vipères, tous les aspics qui ont sifflé contre sa probité..... Bornons.

nous à faire étinceler contre lui les éclairs avant-
coureurs des foudres de l'histoire.

Et vous, sur qui le faste aura plus d'influence,
Vous en faites aux tois un devoir de décence.
Les abus sont vos droits, & vous les défendez.
Malheur au souverain que vous persuadez !
C'est donc vous que j'observe avec inquiétude ;
D'éclairer vos noirceurs, je ferai mon étude.
Pour minet lentement des desseins vertueux,
Je vous verrai creuser vos sentiers tortueux :
Je saurai démêler vos complots & vos trames,
Je porterai le jour jusqu'au fond de vos ames ;
Et ne présumez pas qu'à des temps reculés
Je confie, en mourant, vos crimes révélés.
C'est votre âge & le mien que vous aurez pour juge,
Je vois de près la tombe où sera mon refuge :
Dix lustres sont déjà retranchés de mes jours ;
Mais ma haine vous reste, elle vivra toujours.
Oui, c'est pour vous punir, que je veux me survivre ;
Mes yeux fermés, mon ombre est prête à vous poursuivre ;
Dans peu, demain peut-être, on verra mes écrits,
Produire au jour vos noms déshonorés, proscrits :
Vos enfans les liront ; vous les lirez vous-mêmes,
Ces reproches sanglans, ces cruels anathèmes ;
Et le peuple, en montrant l'homme injuste & sans foi,
Dira : *Voilà le traître ; il a trompé son roi.*

Disc. en vers sur l'Histoire, par M. MARMONTEL.

Il s'est trouvé des ministres assez déréglés,
dit M. Necker, pour avilir à tel point le nom
de prince, que de le faire servir à voiler l'indif-
férence de leurs principes, & à déguiser la bas-
sesse de leurs propres mensonges.... Par l'excès des
impôts, on ravit cette fleur d'amour & de con-
fiance, &c... Que l'administration est grande &
peut s'enorgueillir, lorsqu'elle réfléchit sur tous

les moyens, qui lui sont remis pour féconder l'un des plus grands desseins..... celui d'où doit résulter la multiplication des hommes, l'accroissement de leur bonheur & la perfection de leurs lumières ! Quelle est petite, lorsqu'entourée des esclaves de la fortune, elle aime mieux jouir de leurs respects, qu'étendre ses regards sur cet espace immense, où la nature en silence sollicite ses soins ! (*De l'Administration des finances.*)

Que si des rois, dit le même auteur, nous portons nos regards sur les personnes qui sont les dépositaires de leur confiance, nous appercevrons, d'avantage encore l'absolue nécessité d'une morale active & dominante. Les ministres sans vertu sont plus à craindre que les souverains indifférens au bien public. Nouvellément sortis de la foule, ils savent mieux que les rois l'usage personnel que l'on peut faire de toutes les passions & de tous les vices ; & comme ils tiennent à la société, comme ils ont des rapports continuels avec les divers ordres de l'état, leur corruption se propage, & sa dangereuse influence s'étend à de grandes distances. Attaqués néanmoins insensiblement par l'opinion publique, ils deviennent encore plus malfaisans dans leurs moyens de défenses : car désespérant de se déguiser devant les regards attentifs de tout un peuple, ils tournent leur adresse contre le prince, ils étudient, ils épient ses foiblesses, & encouragent habilement celle qui peut protéger ou couvrir le défaut de leur caractère. Ils s'appliquent en même temps

à parer l'immoralité de toutes les graces qui peuvent la rendre aimable ; & ils tâchent de faire haïr la vertu, en la représentant comme austere, impérieuse, infociable & presque désaffortie à nos mœurs & à nos manieres. C'est ainsi que les ministres affranchis de toute espece de principes, ne font pas seulement le malheur d'un pays pendant la durée de leur autorité ; mais ils altèrent encore les premieres sources de la félicité publique, en affaiblissant dans un monarque le sentiment de ses devoirs, en le détournant quelquefois de ses heureux penchans, & en le décourageant, pour ainsi dire, de ses propres verrus ; enfin le tableau que je viens de faire porteroit à une observation importante : le prince, après s'être écarté quelque temps de la route de la vraie gloire, peut revenir quand il lui plaît à la route des bonnes & grandes choses ; toutes les voies lui sont ouvertes, tous les cœurs de nouveau sont prêts à l'accueillir. On a le goût d'aimer, on a le besoin d'estimer celui que la destinée a placé à la tête de la nation, & qui, revêtu de la majesté, que lui prête une longue suite d'ayeux, se montre à nous, environné de tous les prestiges du diadème. On adopte avec plaisir les interprétations qui peuvent faire excuser sa conduite, on impute à de mauvais conseils, les fautes qu'il a commises ; & l'on est empressé de passer avec lui un nouveau contrat d'estime & d'espérance. Il n'est pas de même des ministres : une semblable indulgence ne leur est pas due, car ils ne peuvent rien rejeter sur
les

les autres , & toutes leurs actions leur appartiennent ; ainsi quand ils ont une fois manqué à l'opinion publique , leurs torts vont en croissant , & chaque jour ils font plus de mal , parce qu'ils sont obligés pour se soutenir , de redoubler d'intrigue & de dissimulation... J'y ai bien réfléchi : la morale des princes , celle des gouvernemens en général , est la première source du bonheur des peuples , la première sagesse des empires. On la dédaigne parce qu'elle n'est pas de notre invention , & l'on donne souvent la préférence à ces artifices de l'esprit , qui nous séduisent comme étant notre propre ouvrage , ou peut-être qu'on en éprouve le besoin , quand on n'a plus de morale. (*De l'Import. des Opin. Relig. Cap. VII.*)

Ah ! sachez bien , dit le comte de Mirabeau , dans son adroite apostrophe à M. de Calonne , sachez bien que le beau dire ne dispense pas du bien faire ; que la souplesse de l'esprit , la facilité du travail , les graces du style , les préambules élégans , les beaux discours , sont autant de pièces de conviction contre le ministre qui expose avec art les bons principes , & les élude , ou les insulte dans l'exécution.... & que , dans les fonctions du gouvernement , l'habileté exclut l'improbité. (*Dénonciation de l'agiotage au roi.*)

Des administrateurs tout-puissans , qui prévariquent , hélas ! où n'en trouve-t-on pas ? s'écrie Linguet ; mais de ces prévaricateurs qui soient réprimés ou punis , hélas ! où en trouve-t-on ?... On les exiloit quelquefois dans l'ancienne Rome,

& que gagnoient les provinces à ces réparations ilusoires ? Absous en quelque sorte par leur condamnation même , les *Verrès* alloient scandaliser de leur opulence & de leur luxe , d'autres contrées tyrannisées à leur tour par des imitateurs que cet exemple enhardissoit ; *ils y jouissoient* , dit énergiquement un poète , *des Dieux irrités* ; ils ne laissoient , aux pays dévastés par leurs excès , qu'une victoire chimérique , & des sujets de pleurs trop réels. (*Ann. Pol. Tom. XIII. pag. 103.*)

Sans faire repasser ici l'infortuné & tranquille ex-ministre par les milliers de verges qui l'ont successivement frappé , qu'il nous suffise d'agiter sur lui le fouet d'un *ex-régent jésuite* , correcteur inflexible & véhément. « M. de Calonne coupable dans son administration , dit M. C*** , ne l'est pas moins par ses écrits ; il semble vouloir égaler de nouveau le génie françois. Ne pouvant plus gouverner cet empire , il ose le troubler.... Sous prétexte de se justifier , un ex-ministre , inconsolable de sa chute , travaille sans ménagement à celle de son adversaire. Il veut renverser le ministre , dût-il renverser l'empire. D'époque en époque , il lance des écrits qui raniment l'opposition fatiguée. Il menace d'accourir lui-même ; & il demande à être élu pour l'assemblée nationale. Quoi ! le fléau de la nation en deviendrait le juge ! celui dont le procès a été commencé dans nos tribunaux , celui qui n'a été soustrait aux loix que par l'autorité , celui qui , effrayé par la voix publique , & peut-être par celle de sa conscience , s'est enfui tout-à-coup du royaume ;

celui qui, s'échappant vers une nation long-temps
 notre ennemie, y a porté, sinon le secret de
 l'état, du moins le scandale de l'administration ;
 celui qui depuis deux ans, est l'instigateur de toutes
 nos discordes, oseroit paroître dans le sanctuaire
 de la patrie qu'il a désertée, sous les yeux du
 maître auquel il a défobéi, & s'asseoir sur un
 tribunal aux pieds duquel il doit être jugé ! Quelle
 est la cité, le bourg, le village qui oseroit le
 le nommer son représentant ? Quel est l'ordre
 qui oseroit l'adopter dans son sein ? Quel est le
 député aux états-généraux qui garderoit une place
 à côté de lui ? Lorsque Catilina voulut prendre
 la sienne au milieu du sénat Romain, les peres
 de la patrie se leverent en frémissant, & pas-
 serent du côté opposé. Catilina resta seul avec
 son audace. Il brava Rome & Cicéron. M. de
 Calonne vient pour braver la France & M.
 Necker. Il doit paroître, dit-il, pour se justifier.
 A-t-il réfléchi sur l'imprudence de ce dessein ? La
 perspective de son éloignement & de ses malheurs
 adoucit envers lui la vengeance publique. Avec
 quelle force elle se ranimeroit en sa présence !
 avec quel bruit les clameurs suspendues se renou-
 velleroient à sa vue ! avec quelle clarté toutes
 les traces de ses déprédations seroient retrouvées
 & découvertes ! enfin, avec quelle solennité
 terrible ; l'arrêt tant demandé par la nation dis-
 persée, seroit prononcé par la nation réunie !
 &c. » (*Observations rapides sur la lettre de M. de*
Calonne au roi, 1789.)

*Salé feuillet de la VIE DU GENRE HUMAIN, ou
Extraits des Mémoires de l'Estoile*

(67, 68) « **T**HOMAS (le tireur d'or), autorisé des rois & des grands, se vantoit des grands meurtres, & disoit qu'il en avoit tués de sa main, par jour, jusqu'à 80, mangeoit avec les bras & mains tout sanglans, ajoutant que ce lui étoit honneur, parce que ce sang étoit hérétique. 1572. — La reine-mere, pour repaître ses yeux, fut voir le corps mort de l'amiral, pendant au gibet de Montfaucon, & y mena ses fils, sa fille & son gendre. On fit courir ces vers :

*Rex puer est, procere scelerati, regia fallax
Qua necat innocuos, violato fœdere, natos.*

Gallia, non mater, sed truculenta lupa es.»

« Boniface la Mole croyoit qu'une messe, ouïe dévotement, expioit tous les péchés. On lui trouva, quand il fut exécuté, une chemise de N. Dame de Chartres. 1573. »

« Le comte de Coconas se vantoit qu'à la St. Barthélemi il avoit racheté, des mains du peuple, jusqu'à 30 huguenots, pour pouvoir les faire mourir à son gré, qui étoit de leur faire renier la religion, sous la promesse de leur sauver la vie; ce qu'ayant fait, il les poignardoit. »

Mort & épitaphe du cardinal de Lorraine. 1574.

*Lapis hic sepultam continet belli facem,
Qualem cruenta non gerunt Erynnies;
Novam dolosus ne flammam ignis excitet,
Sparge, 6 viator, sparge 6 lastrales aquas.»*

« Geoffroi Vallée, natif d'Orléans, athéiste, fut brûlé à Paris, avec son livre intitulé : *La Bêtitude des Chrétiens, ou le fléau de la foi.* — Fus pendu à Paris un soldat, qui, d'un coup de pistolet, avoit tué M. Dinteville, abbé de St. Michel de Tonnerre, pour 32 écus, que lui avoit donnés celui qui étoit en contention pour ladite abbaye. 1575. — *Custos*, docteur Tholosain, se tue au village de Lardy. — Le jeudi 7. novembre 1577, commença à paroître une comète vers le midi, qui se levoit avec la lune, & fut vue pendant 40 jours. Les astrologues présagerent la mort d'une reine. La reine-mere eut grande frayeur, d'où l'on fit cette épigramme :

*Spargeret audaces cùm tristis in aethere crines,
Ventricusq; daret signa cometa mali,
Ecce sua regina timens malè conscia vitæ,
Credidit invisum possere fata caput.
Quid, regina, times? namque hac mala si qua minatur?
Longa timentâ tua est, non tibi vita brevis.»*

« Les Cordeliers ont chez eux une fille déguisée, sous le nom de frere Antoine, crue garçon. On la fait fouetter dans le préau de la Conciergerie. Elle étoit mariée, & avoit servi, par dévotion, les Peres dix ans. — 1578. *Quélus* & *Maugiron* ayant été assassinés, le Roi, dont il étoient les mignons, les baissa morts, fit tondre leurs têtes, & ferrer leurs blondes chevelures, & ôta à *Quélus* les pendans de ses oreilles, que lui-même lui avoit donnés & attachés de sa propre main. *St. Mesgrin*, mignon frisé du roi, mourut sous trente-cinq

coups mortels, fut enterré avec pompe. On fit cette épitaphe à *Quellus* :

*Hic situs est Quellus, superas revocatus ad aras,
Primus ut affideat cum Ganymede, Jovi."*

1579. « *La Valette*, Toulousain, docteur-régent, fut pendu pour avoir fourni du poison à un des serviteurs d'une sienne partie adverse, contre laquelle il plaidoit, avec passion d'empoisonner son maître. On le pendit en robe. — 1583. Au dîner du roi, Jacques Davy *du Perron*, depuis évêque d'Evreux, cardinal, grand discoureur, que Sa Majesté oyoit volontiers, fit un brave discours contre les athéistes, & comme il y avoit un Dieu. De quoi le roi le loua. *Du Perron*, s'oubliant, va dire au roi : Sire, j'ai prouvé aujourd'hui, par bonnes raisons, qu'il y avoit un Dieu demain, s'il vous plaît me donner audience, je prouverai, par raisons aussi bonnes, qu'il n'y a du tout de Dieu. Sur quoi le roi, entrant en grande colère, chassa *du Perron* à jamais. — 1584. Le roi, la reine & Monsieur allèrent de compagnie, suivis de leurs favoris, par les rues de Paris, à cheval & en masque, déguisés en marchands, prêtres, avocats, huissiers, laquais & bouchers, courant à bride avalée, renversant les uns, battant les autres. — *Milon*, champignon de fortune, de fils de ferrurier, étoit devenu principal intendant des finances. Il est congédié à cause de ses prévarications. Il se retire en sa terre, & change son nom en celui de *Rincourt*. — *Pierre Desgais*.

de Belleville, gentilhomme Huguenot, âgé de 70 ans, accusé d'avoir fait une satire contre le roi, comparut devant lui. Pourquoi, lui dit le prince, avez-vous médit de moi, qui suis votre maître, & ne vous ai point fait de mal? — C'est, répondit-il, pour venger le peuple mécontent. Il fut pendu, son corps & son écrit brûlés. — Le roi commença à porter un *billeboquet* à la main, même allant par les rues; & à son imitation, les ducs d'Epéron & de Joyeuse, ainsi que les gentilshommes, pages, laquais.... Tant ont de poids & de conséquence, sur-tout en matière de folie, les actions & déportemens des rois & grands seigneurs! — 1386. *Sylva*, médecin piémontois, marié à Abbeville, & prisonnier à la Conciergerie, à Paris, pour pédérastie, fit la nuit des pelottes en guise de pillules, avec du linge arraché de sa chemise, qu'il avala pour se suffoquer, & mourut. Jean Duden, homme docte & renommé en l'Université de Paris, naguere régent, & alors pédagogue du collège du cardinal le Moine, peu auparavant recteur de ladite Université, fut pendu & son corps brûlé, pour le crime de *Sylva*. — En août, presque par toute la France, les pauvres gens, mourant de faim, alloient par troupes couper les épis à demi-mûrs, qu'ils mangeoient sur les champs, menaçant les laboureurs de les manger eux-mêmes, s'ils s'opposaient.... 1587. Dominique Miraille, Italien, âgé de 70 ans, & une bourgeoise d'Erampes, sa belle-mère, furent pendus, puis brûlés au parvis de N. Dame, pour magie.

& forcellerie. — Le roi assista à la messe, mar-
morant son grand chapelet de têtes de mort, que
depuis quelque temps il portoit à la ceinture, &
appeloit *le fouet de mes ligueurs*. — Au mariage
du duc d'Epéron, le roi se donne grande allé-
gresse, quoiqu'ayant ses *têtes de mort*, & donne
à la mariée un collier de cent perles, estimé cent
mille écus. — Henri de Joyeuse, comte de Bou-
chage, se fait capucin. — 26 septembre, fut rompu
à Paris un nommé *Chantepié*, Normand, qui avoit
envoyé au seigneur de Millaud d'Allegre, une
boîte, dans laquelle étoient arrangés trente-six
canons de pistolet, chargés chacun de deux balles.
& y étoit un ressort accommodé de façon, qu'ou-
vrant la boîte, ce ressort faisoit jouer à l'instant
les trente-six canons, dont se pouvoient à peine
sauver ceux qui se trouvoient à l'environ. Cette
boîte fut envoyée par un laquais, sous le nom
de mademoiselle de Coupigné, sœur dudit Millaud,
avec une missive, par laquelle elle lui mandoit
qu'elle lui envoyoit une boîte de rare artifice. Or,
avoit *Chantepié* montré au laquais comment il
falloit ouvrir la boîte, lequel de fait l'ouvrit en
présence dudit Millaud, & soudain se lâchèrent tous
les canons, dont Millaud ne fut que peu offensé ;
le laquais fut fort blessé, & n'en mourut pas. »

« Alors parurent divers écrits satyriques. 1°. *L'art
de ne pas croire en Dieu*, par M. de Bourges ; 2°. *Moyens subtils de crocheter les finances*, par Milon,
fils de ferrurier. 3°. *Le miroir des larrons des sieurs
Molan & la Môle, trésoriers de l'épargne* ; 4°. *Les*

*états de Gomorrhe & de Caprée , par les fleurs de
Jourdis & Simiers. »*

« 1589. Mort de Catherine de Médicis , femme
de Henri II , & mere de François II , de Charles IX
& de Henri III , endettée de 800000 écus. — Ba-
sile Florentin , mathématicien très-renommé , avoit
prédit qu'elle seroit cause de la ruine du lieu où
elle seroit mariée. Voici son épitaphe :

La reine qui ci-gît fut un diable & un ange,
Toute pleine de blâme , & pleine de louange ;
Elle soutint l'Etat , & l'Etat mit à bas ;
Elle fit maints accords , & pas moins de débats ;
Elle enfanta trois rois & cinq guerres civiles ,
Fit bâtir des châteaux & ruiner des villes ;
Fit de très-bonnes loix & de mauvais édits :
Souhaite-lui , passant , enfer & paradis. »

« 7 juillet. Quelques troupes de la ligue entrèrent
par force dans Villeneuve-Saint-Georges , & firent
mille brutalités. Il n'y avoit ni ordre ni discipline
militaire en l'armée du duc de Mayenne , ni re-
ligion ; car , quoiqu'ils se dissent catholiques , ils
mangeoient en public de la chair , les jours défendus ,
& contraignoient les prêtres , le poignard fut la
gorgé , de baptiser les veaux , moutons , cochons , &c.
& leur donner les noms de carpes , brochets , bar-
beaux ; & sur les plaintes qu'on en faisoit au duc
de Mayenne , qui ne le pouvoit ignorer , il ré-
pondit : *Il faut patienter ; j'ai besoin de toutes mes
pièces , pour vaincre le tyran. »*

« Les nouvelles de la mort du roi , assassiné , le
premier d'Août , par Jacques Clément , remplirent
le peuple de joie , qui en porta le deuil vert . »

qui est la livrée des fous ; & madame de Montpensier fit distribuer des écharpes vertes à tous les conjurés : elle sauta au col & embrassa celui qui lui vint annoncer cette mort. *Ah ! mon ami , soyez le bien-venu. Mais est-il vrai , au moins ? Ce méchant , ce perfide , ce tyran , est-il mort ? Dieu ! que vous me faites aise ! Je ne suis marri que d'une chose , c'est qu'il n'ait su , avant de mourir , que c'est moi qui l'ai fait faire. »*

(Tel discours peut faire croire que cette princesse n'avoit point eu de scrupule d'accorder à ce moine débauché ce qu'il y avoit de plus capable de le tenter , & cela pour venger la mort de ses freres , comme des historiens l'ont écrit.) « Puis se retournant vers ses demoiselles : *Hé bien , dit-elle , ma tête ne tient-elle pas bien à cette heure ? Elle ne branle plus comme elle branloit auparavant. Et à l'instant s'étant acheminée vers madame de Nemours , sa mere , elles se firent promener en carrosse par les rues & places où elles voyoient du peuple assemblé ; lui crioient : Bonnes nouvelles , mes amis , bonnes nouvelles ; le tyran est mort , &c. Puis étant allée aux Cordeliers , madame de Nemours , montant sur les degrés du grand autel , harangua ce sot peuple sur la mort de Henri de Valois. On fit des faux de joie par-tout. — M. de Neuville mourut , oncle de ma femme. C'étoit un bonheur pour les gens de bien de mourir , pour ne pas voir la désolation de la patrie , & n'avoir part à l'iniquité.* »

— 1590. *Edmond Bourgoing* , prieur des Jacobins de Paris , fut dans Tours tiré à quatre chevaux , comme complice de la mort du roi , & comme

ayant instruit frere *Clément* à ce faire. Il fut pris, les armes à la main, la cuirasse sur le dos, à l'attaque des fauxbourgs de Paris. — 2 décembre. Il y eut une si grande mortalité à Paris, que la peste de 1580 n'en avoit tant enlevés en six mois, qu'avoit fait en quatre mois, la maladie des fievres chaudes, provenantes de la mauvaise nourriture. Elle emporta beaucoup de méchans, entr'autres, *Boreau*, notaire, qu'on appelloit *Bourreau*; *Cocquin*, procureur, auquel ce nom convenoit fort bien, & autres garnemens, qui avoient emprisonné la cour. Le nombre seul des procureurs, décédés à Paris depuis Pâques jusqu'à Noël, est de 62 : ce qui ne fut pas la plus grande perte. — 20 décembre. Mourut à Paris *Ambroise Paré*, âgé de 80 ans, à qui son âge sembloit donner le privilege de parler librement pour le bien du peuple. Il me souvient que huit jours avant la levée du siege, *Pierre d'Espinal*, archevêque de Lyon, passant au bout du pont de St. Michel, & se trouvant affligé d'une foudre, qui lui crioit : *du pain ou la mort*; *Monseigneur*, dit *Paré*, qui se trouvoit là, ce peuple meurt de faim, & vous demande miséricorde ! Pour Dieu, Monsieur, faites-la lui, si vous voulez que Dieu vous la fasse. Songez que les cris de ces pauvres gens sont autant d'ajournemens que Dieu vous envoie pour penser au dû de la dignité dans laquelle il vous a constitué. Opposez-vous fermement aux projets des méchans, qui veulent empêcher la paix. — Ce prélat fort attaché à la maison de Guise, avoit été prisonnier à Blois, où il avoit risqué de la vie. Il vivoit en inceste avec

sa sœur; ce qui servit de prétexte à Clément VIII, pour lui refuser le chapeau de cardinal, qu'il lui avoit promis. »

François Panigarolle, Cordelier, avoit prêché les massacres de la St. Barthélemi à la cour de Charles IX. Le cardinal Gaëtan le ramena en France, pour prêcher aux Parisiens la rebellion pendant la ligue. L'unique but de ses prédications étoit d'engager ses auditeurs à ne pas recevoir le roi de Navarre pour roi. — 1591. Boucher, curé de St. Benoît, auteur de l'apologie de Jean châtel, ne prêchoit à St. Germain pendant le Carême, que *boucheries* contre les juges, disant qu'ils ne valaient rien, & excitant le peuple, par gestes & paroles atroces, à leur courir sus & à s'en débarrasser. Un conseiller s'enfuit de peur. *Je voudrois*, ajoutoit le prédicateur furibond, avoir étranglé de mes deux mains ce chien de Béarnois. Ce sacrifice seroit bien agréable à Dieu. — Guillaume Rose, évêque de Senlis, s'étoit fait gendre de Neuilli, président de la cour des Aides, en débauchant la belle Neuilli, sa fille, & lui faisant un enfant. Cet indigne prêtre fut chassé de Paris. — Ameline, est pendu, comme coupable de la mort du président Briçon; cet avocat au Châtelet, turbulent, avoit rémué la plupart des villes contre le roi; tantôt travesti en Cordelier, tantôt en Jésuite, une autre fois en marchand ou en courtisan. — Anroux pendu. On lui trouva dans ses poches une liste nombreuse de gens de bien, qu'il devoit faire égorger. — Simon Filicul, prieur des Carmes, dit : *Avant que le mois*

*Quoût soit passé, nous espérons quelque coup du ciel contre le roi ; à peu près comme les Biscains, qui prédissent aux gens qu'ils seront volés la nuit, & qui sont eux-mêmes les larrons. — Barriere, atteint d'avoir voulu attenter à la vie du roi, eut le poing droit brûlé, tenant en icelui le couteau dont il avoit été trouvé saisi, fut tenaillé & brûlé vif. — Piffchauf, chanoine de St. Honoré, fils du bourreau de Montferrand, conspire contre les jours du roi. — Pellevé, archevêque de Reims & cardinal, grand ligueur, étant au lit fort malade, ne put entendre que le roi étoit dans Paris, & bien voulu de ses bons sujets, sans entrer dans un grand trouble ; ce qui le jeta en telle frénésie, qu'il se mit à crier comme un enragé : *Tolle, tolle*, & mourut de rage. Sa devise étoit, *visu necat*. — 1608. Fut décapité en Greve un gentilhomme Normand, nommé *Saint Germain*, de la maison de Raquevilles, pour avoir voulu attenter à la personne du roi, par forcelleries, & quelques piqûres d'une image de cire. Un chirurgien, très-expert dans son art, mais grand forcier, fut pendu, comme complice. — Grand jeu à la cour. Henri IV joue & perd. Les grands, les faquins de la ville jouent aussi. — Le 30 juin. J'ai trouvé le plomb de la piece que Grégoire XIII fit faire à Rome en 1572, pour approbation du massacre de la St. Barthélemi. Le portrait du pape est d'un côté, & au revers un ange, tenant d'une main la croix, & de l'autre une épée, avec laquelle il tue force gens, & y est écrit : *Hugonotorum strages*. »*

M. le premier président disoit : « quand je reçois un procureur , je pense recevoir un *capitaine de coupe-bourse*. » -- Un Italien , *Bartholomeo Borghese* , accusé & convaincu de s'être dit *filz du pape* , fut pendu & brûlé en Greve , avec un prêtre forcier. — Louis Gaufredi , prêtre bénéficié en en l'église des Accoules de Marseille , brûlé à Aix , comme chef des forciers. » --- (*Mémoires pour servir à l'hist. de France , &c. par l'Estoile , Tom. 1 & II.*)

(69) *Andriscus* , homme obscur , se dit fils de Persée , roi de Macédoine , parce qu'il lui ressembloit beaucoup par la taille & par le visage. Cet imposteur l'ayant persuadé aux Macédoniens , se mit à la tête de leur armée , & vainquit *Juvenius* , préteur de la république , dans la Macédoine. Q. *Cecilius Metellus* marcha contre cet aventurier , le défit & en orna son triomphe. --- *Perkin Wærbeck* se fit passer pour le fils de Richard III , roi d'Angleterre. --- Le fils d'un cordonnier , séduit par un moine augustin , & un autre homme de la lie , nommé Lambert Simnel , se donnerent successivement pour le comte de Warvik. --- Le courage & le zele de *Sébastien* , roi de Portugal , lui firent entreprendre un voyage en Afrique , contre les Maures ; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Le malheureux prince fut tué dans une bataille. Comme on ne trouva pas son corps , & que le bruit couroit qu'il s'étoit sauvé de la mêlée , pour aller faire pénitence de ses

péchés dans un désert , le Portugal vit à la fois deux faux *Sébaſtiens* , tous deux hermites ; l'un , fils d'un tailleur de pierre , & l'autre , d'un faiseur de tuiles. Après avoir joué un rôle assez important pendant quelque-tems , ils finirent leur vie , l'un sur un échaffaud , & l'autre aux galeres.

Eon , gentilhomme Breton , homme sans lettres , mais d'une extravagance & d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disoit le *fils de Dieu* , & le *juge des vivans & des morts* , sur l'allusion grossière de son nom , avec le mot *eum* , dans cette conclusion des exorcismes , *per eum qui judicaturus est vivos & mortuos*. Il fut pris & conduit au concile de Rheims , assemblé par le pape Eugene III , & condamné au feu avec ses Sectateurs , qui étoient en grand nombre. --- *Jean de Leyden* s'affocia avec un boulanger , & devint chef des Anabaptistes. Le boulanger , appelé *Jean Mathieu* , changea son nom en celui de *Moyse*. Il envoya douze de ses disciples , qu'il appella ses apôtres , se vantant d'être envoyé du pere éternel , pour établir une nouvelle Jérusalem. Ces fanatiques se rendirent maîtres de Munster , & y exercèrent des violences & des cruautés inouïes. Les magistrats s'étant opposés à leur fureur , *Jean Mathieu* fut tué dans une émeute , & *Jean de Leyden* mis à sa place. Cet imposteur insensé prenoit le nom de roi de Jérusalem & d'Israël. Il espéroit d'établir sa puissance sur les débris de celles des potentats de l'Europe ; mais l'évêque de Munster l'ayant pris avec les principaux ministres de sa

frénésie, il les fit mourir par de rigoureux supplices , après les avoir promenés quelque temps dans les pays circonvoisins , pour instruire les sages par la vue de ces foux.

David El-Roi , imposteur Juif , naquit vers l'an 983 , s'acquit une si grande autorité parmi ceux de sa nation , qu'il leur persuada qu'il étoit le *Messie* envoyé de Dieu , pour les rétablir dans la ville de Jérusalem , & pour les délivrer du joug des infidèles. Le roi de Perse , *Razi-Bila* , informé de la hardiesse de ce fourbe , donna ordre de l'enfermer , mais il s'échappa de prison. Le roi de Perse fut tellement irrité de l'avoir manqué , qu'il écrivit à toutes les synagogues dispersées dans ses états , que , s'ils n'empêchoient que ce séducteur ne soulevât le peuple , il les exterminerait. *El-Roi* ne laissa pas de continuer jusqu'à ce que son beau-père , gagné par de grandes sommes d'argent , le poignarda pendant qu'il dormoit.

Montan , né à Ardaban dans la Mysie , au second siècle , fut un insensé qui joua le prophète. Il prétendit que Dieu avoit voulu d'abord sauver le monde par Moïse , & par les prophètes ; qu'ayant échoué dans ce dessein , il s'étoit incarné , & que n'ayant pas encore réussi , il étoit descendu en lui par le moyen du saint-esprit , & dans deux prophétesses *Priscille* & *Maximille* , toutes deux fort riches , & très-attachées à sa doctrine. Destiné à réformer les abus & à tirer les fidèles de l'enfance dans laquelle ils avoient vécu jusqu'alors , il faisoit plusieurs carêmes ; regardoit
les

les secondes noccs comme illicites ; ordonnoit de ne point fuir la persécution, & de refuser la pénitence à ceux qui étoient tombés. *Montan* séduisit un grand nombre de chrétiens. L'austérité de ses mœurs servit beaucoup à accréditer les délire de son esprit.

Salomon Ekles fit pendant plusieurs années les délices de l'Angleterre, par sa dextérité à toucher des instrumens , & le jouet ensuite pendant plusieurs autres, par son foible pour les folies des Quakers. Séduit par cette secte, il brûla son luth & ses violes, toutes les productions de son génie, & imagina un expédient nouveau pour s'assurer de la véritable religion ; c'étoit de rassembler sous un même toit, les hommes les plus vertueux des différentes sociétés qui partagent le christianisme, de vaquer là tous ensemble à la prière, & d'y passer sept jours sans prendre de nourriture. Alors, dit-il, ceux sur qui l'esprit de Dieu se manifesterà d'une manière sensible, c'est-à-dire, par le tremblement des membres & par des illustrations intérieures, pourront obliger les autres à souscrire à leurs décisions. Personne ne voulut faire l'épreuve de ce bizarre projet. *Ekles* travailla en vain pour répandre sa démence ; ses prédictions, ses invectives, ses prétendus miracles ne servirent qu'à le faire passer de prison en prison. Enfin l'insensé ayant reconnu la vanité de ses prophéties, finit sa vie dans le repos, mais sans religion.

(73) *Duruc & Angel*, scélérats gagés par
P.

Charles le Mauvais, roi de Navarre, tenterent d'empoisonner le roi de France (Charles VI) & le dauphin. — *Poltrou de Méré*, gentilhomme d'Angoumois, s'étoit fait calviniste à Geneve. Il fut conduit devant le duc de Guise, blessé à mort, auquel il avoua qu'il avoit agi ; non par le ressentiment d'aucune injure personnelle, mais par le pur zèle de sa religion. « Eh bien ! repartit le prince, votre religion vous apprend à assassiner celui qui ne vous a jamais offensé, & la mienne, conformément à l'évangile, m'ordonne de vous pardonner comme à mon ennemi ; allez donc, & jugez par-là laquelle des deux religions est la meilleure ». *Poltrou*, par arrêt du Parlement, fut condamné à être tenaillé, & tiré à quatre chevaux. (Voyez *Discours à lire au conseil, sur le projet d'accorder l'état civil aux Protestans.*)

Ce fut après la bataille de Coutras, que le prince Henri de Condé mourut empoisonné à St. Jean d'Angeli en Saintonge. Il faut voir, sur cet empoisonnement avéré, la lettre de Henri. IV, à la comtesse de Grammont, *Corisande d'Andouin* ; c'est un des momens le plus précieux de ces temps horribles. *Henri de Condé se leva le samedi matin, dina debout & puis joua aux échecs ; il se leva de sa chaise, se mit à se promener par sa chambre, devisant avec l'un & l'autre : tout d'un coup il dit, baillez-moi ma chaise, je sens une grande foiblesse. Il ne fut pas assis, qu'il perdit la parole, & soudain après il mourut assis. Les marques du poison sortant soudain Priez dieu hardi,*

ment pour moi ; si j'échappe , il faudra bien que ce soit lui qui me gardoit. C'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme. Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. Voilà les instructions de la dame. J'ai découvert un tueur pour moi , &c.

Le grand prévôt de St. Jean-d'Angeli fit tirer à quatre chevaux *Ancellin Brillant* , ancien avocat au parlement de Bordeaux , & maître d'hôtel ou contrôleur du prince , convaincu d'avoir fourni le poison. On exécuta , en effigie *Belcastel* , page , de la princesse de Condé. On mit en prison la princesse elle-même ; elle en appella à la cour des pairs ; elle fut long-temps prisonnière ; & ce ne fut que sous le regne de Henri IV , que le parlement , sans être assisté d'aucun pair , la déclara Innocente. — Henri III fit assassiner le duc de Guise par neuf de ses gentilshommes , de ceux qu'on appelloit les *quarante-cinq*. Il fallut préparer cette vengeance par beaucoup de perfidies. Elle ne pouvoit s'exécuter autrement. Le duc de Guise fut tué dans l'appartement du Roi ; mais cette troupe des *quarante-cinq* , qui avoit trempé ses mains dans le sang de leur général , n'osa pas se charger du meurtre d'un prêtre. On trouva quatre malheureux soldats moins scrupuleux , qui tuèrent le cardinal de Guise à coups de hallebarde. . . . Le roi s'aperçut bientôt qu'il n'avoit commis qu'une atrocité imprudente. Toute la France , excepté la cour du roi , disoit que l'assassinat étoit un aussi grand crime dans un souverain que dans un autre homme : crime même d'au-

tant plus odieux , qu'il n'est que trop facile , & que de si affreux exemples sont capables de porter une nation à les imiter. ---- Anne d'Est , mere des deux princes assassinés , & Catherine de Cleves , veuve du duc de Guise , présenterent requête au parlement de Paris , contre les assassins , &c. On rapporte une piece imprimée chez Denis Binet , avec permission , 1589 , intitulée , *Avertissement au procès* ; où il est dit , entr'autres choses : « *Ledit Henri de Valois , pour raison de meurtre & assassinat commis ès illustriſſimes personnes de MM. le duc & cardinal de Guise , est condamné à faire amende honorable , nud , en chemise , la tête nue , & pieds nuds , la corde au col , assisté de l'exécuteur de la haute-justice , tenant en sa main une torche ardente de 30 livres , lequel dira & déclarera à l'assemblée des états , les deux genoux en terre , qu'à tort & sans cause , il a commis ou fait commettre ledit assassinat ; duquel il demandera pardon à Dieu , à la Justice & aux Etats. Que dès-à-présent , comme criminel , & tel déclaré , il sera démis & déclaré indigne de la couronne de France , renonçant à tout tel droit Outre qu'il sera banni & confiné à perpétuité au monastere des Hyéronimites , assis près de Vincennes , pour là jeûner au pain & à l'eau , le reste de ses jours. (Recueil de pieces intéressantes & authentiques tirées des archives du Parlement de Paris.)*

Le baron *des Adrets* fut à l'égard des catholiques , ce que Néron avoit été à l'égard des premiers chrétiens. Il recherchoit , il inventoit les supplices les plus singuliers , & goûtoit la barbare

satisfaction de les faire endurer à ceux qui tombent sous ses armes. A Montbrison & à Morimas, les soldats qu'on fit prisonniers furent obligés de se jeter du haut des tours, sur la pointe des piques de ses soldats. Ce monstre voulant rendre ses enfans aussi cruels que lui, les força de se baigner dans le sang des Catholiques, dont il venoit de faire une sanglante boucherie.

Balthazard Gerard, trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces de Guillaume, prince d'Orange, en affectant un zèle outré pour la religion protestante, & une haine furieuse contre les catholiques. Il assistoit régulièrement aux prières & aux instructions. On ne le trouvoit jamais sans un psautier, ou un nouveau testament à la main. Qui auroit jamais imaginé qu'un extérieur si pieux cachât le cœur d'un monstre ? Tout le monde fut la dupe de son exécration hypocrite. Un jour que le prince d'Orange sortoit de son palais à Delft, *Gerard* le tua d'un coup de pistolet, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier, une plume, pour écrire tout ce qu'on voulut apprendre de lui. Il déclara que depuis six ans, il avoit résolu de donner la mort au prince d'Orange, chef des hérétiques rebelles. Et pourquoi ? *Pour expier ses péchés, & pour mériter la gloire éternelle.* Il accusa quelques religieux d'avoir applaudi à son projet, & osa se donner pour un généreux athlète de l'église romaine. Il avoua que si le prince vivoit, il le frapperoit encore, dût-

on lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la question , on prononça sa sentence de mort ; elle portoit qu'on lui brûleroit la main droite avec un fer rouge , & les parties charnues avec des tenailles , qu'on couperoit ensuite son corps vivant en quatre quartiers , en commençant par le bas , qu'on lui ouvreroit le ventre , & qu'après lui avoir arraché le cœur , on lui en battroit le visage ; enfin , qu'on lui couperoit la tête ; cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584 ; & ce fanatique mourut comme un martyr.

Les excès , les libelles & les sermons des ligueurs , avoient dérangé l'imagination de *Ravaillac* , dès sa première jeunesse , & lui avoient inspiré une grande aversion pour Henri IV. Des prédicateurs , trompettes du fanatisme & du parricide , enseignoient alors qu'il étoit permis de tuer tous ceux qui mettent la religion catholique en danger , où qui font la guerre au pape. *Ravaillac* , né avec un caractère sombre & une humeur atrabilaire , saisit ces principes abominables , &c. Un chartreux nommé *Quin* , un vicaire de St. Nicolas-des-Champs , pendu en 1595 , un tapissier en 1596 , avoient médité le même affassinat.

Après la mort de Jean , duc de Milan , en 1411 , les Calvacabos , famille puissante de Crémone , se rendirent maîtres de cette ville. *Gabrinus* fut d'abord un de leurs plus zélés partisans ; mais ayant depuis aspiré lui-même à l'autorité souveraine , il invita Charles de Calvacabos , chef de la famille , à aller à sa

maison de campagne , avec neuf ou dix de ses parens ; ils s'y rendirent , & le scélérat les fit tous assassiner dans un festin. Maître du gouvernement de la ville , après cette exécution barbare , il y exerça toutes sortes de cruautés ; jusqu'à ce que Philippe Visconti , duc de Milan , lui fit trancher la tête. Le confesseur l'exhorta vainement à se repentir de ses crimes ; il lui dit fierement qu'il n'avoit qu'un regret en mourant , c'étoit de n'avoit pas précipité , du haut de la tour , le pape Jean XXIII & l'empereur Sigismond , lorsqu'il les avoient eus chez lui.

(74) La reine de Saba vint rendre hommage à Salomon , comme au plus sage des hommes , & au plus magnifique des rois ; mais il ne soutint pas la réputation qu'il avoit acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes & 300 concubines ; il bâtit des temples à Astarte , déesse des Sidoniens , à Moloch , dieu des Ammonites. Ses crimes ont donné un juste sujet de douter de son salut. Quelques Saints Peres croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort ; & prétendent que l'Ecclesiaste est un monument de sa conversion.

Constantin I^{er}. abolit entièrement les lieux de débauche Il vouloit que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises , en présence des évêques & des pasteurs ; ce qui ne se faisoit autrefois qu'en présence des préteurs.

Il permit par un édit , de se plaindre de ses officiers , promettant d'entendre lui même les dépositions , & de récompenser les accusateurs , lorsque leurs plaintes seroient fondées Il avoit des officiers avarés : il en prit un jour un par la main , & lui dit : « Ne mettrons-nous point de bornes à notre cupidité ? » Puis ayant décrit avec sa lance sur la terre , un espace égal à la grandeur du corps humain , il ajouta : « quand vous auriez amassé toutes les richesses de l'univers , vous ne posséderiez , après cette vie , qu'un espace tel que je viens de vous le marquer , pourvu encore que vous l'ayiez. » --- Les Arriens outrés de ce qu'il s'étoit déclaré contr'eux , jetterent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortoient à s'en venger , lui disant qu'il avoit la face toute meurtrie ; il passe la main sur son visage , & répond en riant , qu'il n'y sent aucun mal. --- La gloire que *Constantin* acquit par son zele pour la religion chrétienne fut ternie , sur la fin de ses jours , par la foiblesse qu'il eût de servir les Arriens contre leurs plus illustres adversaires. Séduit par Eusebe de Nicomédie , l'un des plus ardens fauteurs de l'Arrianisme , il exila plusieurs saints évêques. Il ordonna par son testament que ses trois fils partageroient l'empire , autre faute que la postérité lui a reprochée. On peut y joindre le meurtre de Crispe , son fils du premier lit , que Fauste , sa seconde femme , avoit faussement accusé d'avoir voulu la séduire ; sa lenteur à se faire initier dans les mystères de la

religion , le zele mal entendu qui le porta à se mêler trop souvent des affaires de l'église , & quelquefois contre ses véritables intérêts. On l'accusé encore d'une ambition qui ne put souffrir de rival , d'une prodigalité & d'une magnificence poussées trop loin. Il employa des sommes immenses à faire construire des bâtimens inutiles , & à enrichir des ministres , qui , loin de mériter le moindre bienfait , abusoient de sa confiance , & en faisoient l'instrument de leurs passions.

La vie de *Ximénez* , archevêque de Tolède , ne fut qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigens ; il les écoutoit avec bonté , lisoit leurs requêtes , & les soulageoit avec une charité libérale. Il visita les églises , les colleges , les hôpitaux , & employa ses revenus à les réparer & à les orner. Il purgea son diocèse des usuriers & des lieux de débauche , cassa les juges qui remplissoient mal leurs charges. Il tint un synode à Alcalá , & un autre à Talavera , où il fit des réglemens très-sages pour le clergé , tant séculier que régulier. Ferdinand & Isabelle lui confièrent le soin de réformer les ordres religieux , dont le désordre étoit extrême. Les Cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens , pour perdre le réformateur , jusqu'à mettre un poignard entre les mains de son propre frere , pour le faire périr. Leur général vint de Rome pour détruire *Ximénez* dans l'esprit de la Reine. Ce moine fougueux , dans une audience qu'il obtint d'Isabelle , parla avec tant d'impudence , que la princesse lui répondit : *Savez-vous qui vous êtes , & à qui vous*

parlez ? Oui , *Madame* , répliqua l'insolent Cordelier ; je fais que je parle à Isabelle , qui , comme moi , n'est que cendre & poussière. Malgré les traverses qu'on suscita à Ximénez , il vint à bout de la réforme..... Le Pape Jules II l'honora de la pourpre , & le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux , nommé *Acavale*. Ses vues se tournèrent ensuite du côté des Mahométans , qu'il voulut ramener à la religion chrétienne. Il en baptisa plus de 3000 dans une place spacieuse , où il fit brûler tous les livres de l'Alcoran. L'ambition entroit pour beaucoup dans son dessein ; il vouloir étendre la domination d'Espagne chez les Maures. Il entreprit à ses dépens la conquête de la ville d'Oran , dans le royaume d'Alger. Les officiers , mécontents d'avoir pour chef un général , qui portoit la soutane sous sa cuirasse , refusèrent de s'embarquer. Ximénez sort de sa tante , & apostrophe les rebelles. Un soldat l'interrompt insolemment , en criant : *De l'argent , point de Harangue*. Ximénez s'arrête pour le chercher des yeux. L'ayant reconnu , il le fait arrêter & pendre sur le champ en sa présence. Puis il continua à parler , & ramena les mutins à leur devoir. Sa flotte , composée de 80 vaisseaux , sortit de Carthagene , & débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siège étant arrivé , le cardinal guerrier monta à cheval , revêtu de ses ornemens pontificaux , & accompagné des ecclésiastiques & des religieux qui l'avoient suivi ; il étoit précédé d'un Cordelier , qui

portoit devant lui la croix archiépiscope, & qui avoit l'épée au côté, de même que les autres prêtres séculiers & réguliers. Il y eut un combat. Le cardinal, après avoir harangué ses soldats, alla s'enfermer dans une chapelle, où il demeura prosterné tant que dura la bataille. Le succès de cette comédie héroïque fut plus heureux qu'on ne devoit penser. Les Espagnols, après une attaque des plus violentes, enfoncerent la cavalerie des Infidèles, & en firent un horrible carnage. Etant entrés dans la ville, ils passèrent tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge, ni de sexe. . . . Le conquérant d'Oran rendit des services plus essentiels à sa nation. Prévoyant une stérilité extraordinaire, il fit faire des greniers publics à Toledé, à Alcalá, & à Tolelagula, & les fit remplir à ses dépens. — Le roi Ferdinand, malgré la haine secrète qu'il avoit pour son ministre, dont il redoutoit le pouvoir, le nomma, en mourant, régent de la Castille. *Ximénez* pressa la guerre de Navarre; mais il se déshonora, en ordonnant à Villalva, général Espagnol, de mettre le feu dans le royaume, en cas de malheur, & d'en faire un vaste désert. Doit-on être surpris qu'avec un caractère si cruel, il s'opposât à la réforme de l'inquisition; qu'il fit faire de temps en temps des exécutions sanglantes des Juifs & des Mahométans, qui renonçoient à la religion chrétienne, qu'ils avoient embrassée par force? Son despotisme étoit extrême. Il se vantoit de ranger avec son cordon tous les grands à leur devoir, & d'écraser leur fierté sous ses sandales. *Ximénez*, pour humilier les grands & la no-

bleffe , permit à la bourgeoisie de porter les armes ; de faire des compagnies , & l'exercice , les jours de fête , & lui accorda de grands privileges. Ainsi , sans tirer un seul laboureur de la charrue , il eut une armée de 30000 hommes. Il retrancha les pensions & les officiers inutiles , retira tout ce qui avoit été usurpé ou aliéné du domaine royal , & fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses , avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état , & fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travailloit pour la gloire de sa patrie , il fut empoisonné , à ce qu'on croit , en mangeant un pâté de truites. On soupçonna les ministres Flamands d'avoir fait le coup. Il est certain que le régent avoit écrit au roi contre eux avec beaucoup de force , & sur-tout contre *Chievre* , qui étoit détesté en Espagne. *Ximénez* traîna pendant deux mois une vie languissante , & mourut disgracié à l'âge de 81 ans , avec la réputation du plus grand homme & du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. On vit en sa personne un simple particulier , faire plus de bien à sa patrie , que tous les rois qui avoient gouverné. Noble , magnifique , grand , généreux , protecteur de l'innocence , de la vertu & du mérite , il ne conçut & n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède , il employa près de vingt millions pour les besoins de l'état & du peuple. Quoique *Ximénez* écrasât l'orgueil des grands , il savoit fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui vouloient qu'on recherchât les auteurs de quelques discours

qui avoient été tenus contre lui : *Que lorsqu'on étoit élevé en dignité , & qu'on n'avoit rien à se reprocher , on devoit laisser aux inférieurs la misérable consolation de venger leurs chagrins par des paroles.* L'éclat de tant de qualités brillantes fut un peu terni par quelques défauts. Ce prélat fut fier , dur , opiniâtre , ambitieux , & d'une mélancolie si profonde , qu'il étoit presque toujours insupportable dans la société , & assez souvent à charge à lui-même. (Voyez *Fléchier* , *Marfolier* .)

« *Henri IV* , dit le président Hénault , fut son général & son ministre. Il unit , à une extrême franchise , la plus adroite politique , aux sentimens les plus élevés , une simplicité de mœurs charmante , & à un courage de soldat , un fonds d'humanité inépuisable ». Tout en lui étoit l'expression de sa bonté d'ame. Souvent il se familiarisoit avec les soldats & avec le peuple , de maniere à n'en être que plus respecté. Tantôt assis dans un corps-de-garde , il mangeoit un morceau de pain noir , pour inspirer aux troupes la patience ; tantôt il consolait les payfans , des miseres causées par la ligue. Cette bonté ne dégénéroit pas en une molle complaisance. Un homme de condition lui demandoit grace pour son neveu , coupable d'un meurtre. Sa réponse est celle d'un bon prince , qui veut pardonner , & qui ne peut s'empêcher de punir : *Je suis bien marri de ne pouvoir accorder ce que vous demandez ; il vous sied bien de faire l'oncle , & à moi de faire le roi. J'excuse votre requête , excusez mon refus.* — Il railloit ceux qui portoient leurs moulins & leurs bois de haute futaie sur le dos. La

simplicité de ses habits étoit une assez bonne leçon : — Sa modération & sa fermeté arrêterent les cabales des Calvinistes. Ils lui demandèrent des places de sûreté, disant qu'ils en avoient bien obtenues du feu roi. *Je suis*, leur répondit-il, *la seule assurance de mes sujets. Je n'ai encore manqué de foi à personne. Henri III vous craignoit, & ne vous aimoit point. Moi, je vous aime, & ne vous crains gueres.* --- On lui parloit d'un brave officier, qui avoit été de la ligue, & dont il n'étoit pas aimé. *Je veux*, dit-il, *lui faire tant de bien, que je le forcerai de m'aimer malgré lui.* — Les grandes qualités de *Henri IV* furent obscurcies par de grands défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu & pour les femmes. On ne peut excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris ; & encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publics & si universels, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, qu'on ne sauroit, dit Mézeray, leur donner le nom de galanterie. Ses maîtresses ne le dominoient pourtant pas, & il leur répétoit souvent qu'il aimeroit mieux perdre dix amantes qu'un Sully. Il sentoit que ses foiblesses nuisoient à sa gloire ; mais il n'étoit pas maître de son cœur, ou plutôt de ses sens. Aussi disoit-il un jour au nonce du pape, avec qui il regardoit danser les plus belles dames de la cour : *Monsieur le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux.* ---- « Peu de jours avant la mort du roi, dit le sieur l'Esfoile, une femme chargée de six enfans, ayant été exécutée pour la taille, & sa vache

vendue , pendit les six enfans , puis se pendit elle-même. On fit , à Henri , le récit de cet acte tragique ; & la veille de la mort dudit prince , le frere de cette femme , qui étoit tout déloqueté , se vint jeter aux pieds du roi , pour lui en demander justice , & en fut repoussé : *Vous êtes tous des canailles*, leur dit Henri , *je voudrois que pour un , il y en eût cent qui se fussent pendus*. Le pauvre homme s'étant levé , & jettant les yeux au ciel : *Puisque le roi , dit-il , ne tient compte de me faire justice , je m'assure que Dieu me la fera , & bientôt.* » (*Mémoires pour servir à l'Hist. de France , contenant ce qui s'est passé de plus remarquable depuis 1515 , jusqu'en 1611.*)

« On souffre infiniment , dit M. Lefebvre , à la lecture d'un trait peu connu de *Henri IV* , de ce même *Henri* , dont le cœur étoit si bon , si grand , si généreux ; & on auroit bien de la peine à concilier l'action peu digne de lui , que nous allons rapporter , avec son extrême bonté , si le véritable auteur de cette action ne se montroit à découvert. Il n'y a personne en France , il n'y a personne en Europe , qui n'ait entendu parler de cette conspiration affreuse , tramée en Angleterre , & connue sous le nom de *la Conjuraton des poudres*. On sait qu'heureusement ce complot infernal , qui devoit faire périr en même-temps le roi d'Angleterre , la famille royale , les plus grands seigneurs de ce royaume , & les membres du parlement , réunis dans le lieu ordinaire où ils s'assembloient , fut découvert , à l'instant même où il alloit être exécuté. Cette découverte remplit les Anglois d'indignation

& d'horreur ; & l'on punit de mort un très-grand nombre de Catholiques , qui furent convaincus d'avoir conçu ou secondé cet horrible projet. Cependant , Dominique de Vic , gouverneur de Calais , ville , où plusieurs de ces complices , échappés à la juste fureur des Anglois , se rendoient , eut ordre de *Henri IV* de leur donner asyle. De Vic , surpris d'un pareil ordre , obéit , & reçut favorablement ces scélérats ; mais voulant consoler l'un d'eux sur l'embarras de sa situation : *Nous regrettons peu notre patrie , répondit le perfide ; les honnêtes gens la trouvent par-tout où ils sont bien. Ce qui cause nos regrets , c'est de n'avoir pas pu réussir dans ce vaste & salutaire projet , que nous avons formé.* De Vic , indigné d'un tel propos , fut tenté de faire jeter dans la mer , le scélérat qui s'exprimoit ainsi , & qui osoit avouer un complot généralement détesté. Ce qui surprendroit bien plus que le discours atroce de ce conspirateur , feroit la protection qu'*Henri IV* accordoit aux complices de cette conjuration , si l'on ne savoit que le fameux pere *Cotton* , Jésuite , que *Henri* craignoit plus qu'il ne l'aimoit , avoit eu l'insolence d'exiger du monarque , ces ménagemens en faveur des forcenés , qui avoient le fanatisme de croire que la religion demandoit d'eux des assassinats , des incendies , des horreurs. C'étoit le sentiment des anciens ligueurs , que le roi craignoit de mécontenter. Il paroît pourtant fort extraordinaire qu'un si grand roi , qui avoit lui-même éprouvé les tristes effets de semblables complots , ait ordonné de recevoir de telles gens dans son royaume ;

royaume. Ce sont-là de ces secrets des cabinets des princes & de leur politique, qu'il est plus aisé de blâmer que de pénétrer, &c. (*Hist. génér. & partic. de Calais & du Calaisis.*)

Oui, j'aime à le répéter, s'écrie M. d'Antragues; tant que les descendans de ce bon & grand Roi regneront sur la France, on le regrettera sans cesse, il est vrai; mais on espérera la résurrection de ce cœur aimant & généreux, qui, sans doute, ne fut pas exempt de foiblesse; mais dont on aime même les erreurs, parce que la loyauté & l'extrême bonté formoient l'essence de son ame; qui dut regner sur nos pères, avec d'autant plus d'empire, que, même en ce jour, où tant de maux, accumulés sur nos têtes par ses descendans, auroient dû éteindre notre enthousiasme pour un roi, qui nous laissa de tels successeurs, on ne peut lire sa vie, écrite par Perefixe, sans se sentir transporté à ses pieds, par les élans de l'amour & du respect. On reconnoît ses fautes; & on sent en même-temps qu'il n'en devoit rien coûter de lui tout sacrifier & de mourir pour lui. ---- Pourquoi faut-il que *Henri IV* n'ait jamais présidé une assemblée nationale! Il manque ce fleuron à son immortelle couronne; & nos cœurs s'affligent, en lisant son histoire, de voir que la nation n'a pu renouveler pour lui les hommages dont elle honora *Louis XII*; S'il falloit juger Henri avec sévérité, en lui reconnoissant des talens supérieurs à ceux du *père du peuple*, il lui seroit inférieur par ses vertus... Mais les vertus de *Henri* nous sont plus contemporaines; & sont

caractere valeureux , chevaleresque , aimable , le rapproche plus de nos mœurs. (*Mém. sur les Etats-Gén. &c.*)

Ardschir Babegan , premier roi de la dynastie des *Sassanides* , en Perse , reprit la couronne de ses ancêtres , sur *Ardavan* , qui l'avoit usurpée. Il vainquit & tua le pere & le fils ; & cette victoire le fit roi. Il nous a laissé un journal exact de toutes ses actions particulieres & publiques , sur lequel les grands princes & les grands guerriers devoient méditer continuellement. Il pousse la modestie jusqu'à rapporter les fautes qui lui sont échappées , & qui certainement étoient bien réparées par ses vertus. Il ne négligea ni l'utile ni l'agréable ; il enrichit son état des plus beaux monumens d'architecture. Il joignit à l'histoire de sa vie , un ouvrage intitulé : *Regles pour bien vivre* , adressées aux princes & aux sujets. Les maximes de ce monarque étoient : *Que le peuple est obéissant quand le roi est juste ; que le plus méchant de tous les princes , est celui que les gens de bien craignent , & duquel les méchans espèrent.* Ce Salomon Persan vouloit que les peines fussent proportionnées aux fautes , & il répétoit souvent à ses officiers : *N'employez pas l'épée quand la canne suffit.*

Zaleucus , fameux législateur des Locriens , s'est fait un nom immortel par la sagesse de ses loix , dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Son but étoit de conduire les hommes , plutôt par l'honneur que par la crainte. Pirhagore avoit été son maître , & il avoit en lui un disciple qui enseignoit la vertu ,

mutant par ses exemples que par ses leçons. Une de ses loix condamnoit à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après, son fils étant convaincu de ce crime, & le peuple voulant lui faire grace, *Zaleucus* s'y opposa ; mais, à la fois bon pere & législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour exempter son fils de la moitié de la peine. Cet exemple de justice fit une si forte impression sur les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice, sous le regne de ce législateur. On ajoute qu'il défendit le vin aux malades, sous peine de mort, à moins que le médecin ne le prescrivit. Il fut si jaloux des loix qu'il avoit établies, qu'il ordonna que quiconque voudroit y changer quelque chose, seroit obligé, en proposant sa nouvelle loi, d'avoir la corde au col, afin d'être étranglé sur le champ, en cas que la sienne valût beaucoup mieux que l'autre.

(75) *Marie d'Anjou* fut le modele des reines & des épouses. Sa vie ne fut qu'un exercice continu de toutes les vertus utiles, bienfaisantes & chères à l'humanité. Elle eut pour son époux *Charles VII*, cet amour sincere, constant & sans réserve, si digne du plus tendre retour. Elle aimait ses enfans, elle aimait sa patrie ; elle en fut adorée. La noblesse de son cœur, la candeur de son ame, les agrémens de son esprit, qui réunissoient la douceur, la pénétration & la dignité, rendoient encore plus touchantes ses graces naturelles. Elle vit, sans murmurer, des rivales altières lui ravir un

cœur qu'elle méritoit d'occuper tout entier. *C'est mon seigneur*, disoit-elle en parlant du roi ; *il a tout pouvoir sur mes actions : je n'en ai aucun sur les siennes.* Compagne inséparable des infortunes de Charles, elle les supporta avec un courage héroïque. Il eut plus d'une fois besoin qu'elle lui inspirât sa fermeté. Lorsque, réduit aux plus pressantes extrémités, il méditoit déjà sa retraite, elle fut la première à combattre cette honteuse résolution, & ranima son espérance. Elle étoit alors l'ame de tous les conseils ; & toujours modeste. Ce seroit, on ne craint pas de le dire, un prodige incompréhensible, qu'un assemblage si parfait des plus rares qualités pût exister sans une piété véritable. *Marie d'Anjou* fut digne de l'hommage de tous les mortels ; parce que son premier attachement fut toujours réservé à l'auteur de son être. Prosternee au pied des autels, elle imploroit la grace de remplir les soins du trône & de sa famille. Son utile activité ne négligeoit aucun devoir. Mere des pauvres, elle se plaçoit à descendre dans le détail de leurs miseres, pour les soulager. Le charme inexprimable de la vertu paroissoit attaché à ses moindres actions. Tout ce qui l'environnoit sembloit porter l'empreinte de son ame éclairée, juste & bienfaisante. On ne pouvoit la voir sans être pénétré d'admiration & de respect. Charles, malgré les infidélités que sa foiblesse, ou la force de ses penchans, lui fit commettre, lui conserva toujours sa confiance. Le jeune Louis eut pour elle, une tendresse véritable, quoiqu'elle n'eût jamais eu la complaisance

Elle approuva ses fréquentes révoltes contre l'autorité paternelle. Elle consacra les dernières années de sa vie à la retraite. Elle alloit tous les mois prier & pleurer sur le tombeau de son époux. Elle mourut âgée de 59 ans.

(76) *Marie de Brabant*, femme de Philippe III, étoit une princesse d'une grande beauté, d'une sagesse plus grande encore. Le roi l'aimoit de l'affection la plus tendre. Un scélérat, natif de Touraine, autrefois chirurgien de profession, alors l'un des premiers officiers de la couronne, entreprit de troubler une si belle union. Il se nommoit Pierre de la Brosse, homme fort habile dans son art, souple, intrigant, qui, dès le regne de St. Louis, avoit su s'insinuer si avant dans les bonnes grâces de Philippe, que ce prince devenu roi, l'employa dans les plus importantes affaires, l'éleva à la dignité de chambellan, qui jusques-là n'avoit été possédée que par des personnes de la plus haute qualité. Tout fléchissoit devant l'orgueilleux favori; barons, prélats, chevaliers, tout ce que la France avoit de plus grand, lui envoyoit des présens, briguoit son amitié, recherchoit sa protection. Toutes les grâces étoient pour sa famille. Il possédoit enfin tellement l'esprit du roi, qu'il obtenoit tout ce qu'il souhaitoit. La tendresse du monarque pour la nouvelle reine, lui causa de vives alarmes. Il craignit la diminution de son crédit. Il ne s'occupa que du soin d'affoiblir une innocente passion, que tout autorisoit, & la religion & le mérite de la princesse. Il arriva que Louis, fils aîné du roi, mourut subitement.

âgé d'onze ou douze ans. Le bruit courut qu'il avoit été empoisonné. Le perfide la Brosse profita de cette malheureuse circonstance, pour jeter des soupçons dans l'esprit de Philippe. Il lui insinua secrètement que c'étoit la reine qui avoit commis ce crime ; qu'elle avoit formé le dessein d'attenter pareillement sur la vie des princes Philippe & Charles, fils d'Isabelle d'Aragon ; qu'il étoit aisé de voir qu'elle cherchoit à mettre la couronne sur la tête des enfans qui naîtroient du second lit. On dit encore qu'il suborna un traître, qui accusa publiquement la princesse d'avoir donné du poison à l'héritier présomptif du trône. Marie couroit risque d'être brûlée vive ; si le duc de Brabant, son frere, n'eût envoyé un chevalier pour justifier son innocence par le combat. Le dénonciateur n'eut pas le courage de soutenir sa calomnie, l'épée à la main ; il fut pendu. . . . Le monarque, voulant être éclairci de ses doutes, eut recours à une célèbre Pythonisse. *Le roi, répondit l'oracle ; ne doit point ajouter foi à ceux qui lui parlent mal de son illustre épouse. Elle est innocente du crime qu'on lui impute. Il peut compter certainement sur sa fidélité.* Cette aventure, qui pouvoit perdre la reine, augmenta beaucoup son crédit, & fit tomber insensiblement celui du perfide la Brosse. Elle confirma le roi dans la défiance qu'il commençoit à avoir du favori, le plus ingrat, en même-temps, envers son bienfaiteur, & le plus traître à son maître ; mais il dissimula prudemment, pour ne point compromettre le secret de l'état, dont ce malheureux

étoit dépositaire. Bientôt cependant on s'aperçut qu'il le trahissoit. Ce fut son dernier crime. Un jour que le monarque étoit à Melun , un moine lui fit demander instamment une audience secrète ; c'étoit pour lui remettre une petite cassette , qu'un étranger , passant par son abbaye , où il mourut , lui avoit recommandé de porter lui-même au roi. Aussi-tôt Philippe assemble son conseil. On ouvre la boîte. On y trouve des lettres scellées du sceau du grand chambellan. On ignore ce qu'elles contenoient ; mais quelques jours après , la Brosse fut arrêté & pendu aux fourches patibulaires. Les grands , par jalousie , applaudirent à ce juste châ-timent. Le peuple , parce qu'il est peuple , éclara en murmures. Le secret qu'on gardoit sur le crime du chambellan , lui fit oublier sa haine naturelle pour les favoris. Il crut qu'on avoit sacrifié celui-ci à la colere de la reine. La disgrâce du protecteur se répandit sur les protégés. Tous furent enveloppés dans son malheur. L'évêque de Bayeux , son beau-frere , qui lui devoit sa place , s'enfuit à Rome..... Telle fut la fin malheureuse d'un aventurier , homme de néant , que la fortune sembla n'avoir élevé si haut , que pour le précipiter plus bas : assez coupable , dit Mézerai , quand il n'auroit eu d'autre crime que d'avoir obsédé son roi , enlacé sa personne sacrée , subjugué son esprit & son cœur par ses artifices. (*Hist. de France , par Villaret.*)

(77) *Marguerite de Provence* , reine de France , mere de Philippe III , fut une des plus belles femmes de son temps , & eut une si grande ré-

putation d'esprit , de prudence & d'équité , que les empereurs & les rois la choisirent pour arbitre & juge de leurs différens avec leurs vassaux.

(78) *Jeanne* , femme de Philippe , reine de Navarre , comtesse de Champagne , de Brie & de Bigorre , regna véritablement , & joignit les sollicitudes du gouvernement aux honneurs de la royauté , qu'elle tenoit de ses ancêtres , & dont le roi son époux , qui l'aimoit tendrement , lui laissa toujours l'entier exercice. Elle fut par ses soins , accompagnée d'une rare prudence , chasser & l'Aragonnois & le Castillan de la Navarre , & elle maintint heureusement la paix , tant par la sagesse des gouverneurs qu'elle lui donna , que par la beauté des réglemens qu'elle y établit. Les Navarrois respectoient en elle jusqu'à la sévérité que lui inspiroit le zèle de la justice , parce qu'elle savoit la tempérer par une douceur salutaire. « On eût dit , c'est l'expression de Mézerai , qu'elle tenoit tout le monde enchainé , par les yeux , par les oreilles , par le cœur ; étant également belle , éloquente , généreuse , libérale. » L'amour de la gloire fut sa passion dominante , & tout l'objet de ses desirs de laisser , à la postérité , un illustre souvenir de son existence , &c. Elle eut toujours la première place après le roi , non seulement dans les conseils de politique & de finance , mais encore dans ceux où l'on traitoit de la guerre & des expéditions militaires. On l'a vue marcher en Champagne à la tête d'une armée , forcer le comte de Bar à s'humilier devant elle ,

& l'amener prisonnier à Paris. Si la calomnie a distillé son poison sur une si belle vie, c'est l'effet de cette malignité trop naturelle à l'homme, qui, pour se consoler de sa petitesse, n'a pas honte de prêter ses défauts aux grandes ames dont le mérite offusque sa vanité.

(79) *Marguerite de France*, fille de François I, cultiva les lettres, & répandit ses bienfaits sur les savans, à l'exemple du roi son pere. Elle se maria avec Emanuel-Philibert, duc de Savoie. Ce prince connut tout le bonheur de posséder une telle épouse; & ses sujets la nommerent de concert *la reine des peuples*. Henri III ayant passé à Turin, à son retour de Pologne, elle se donna tant de mouvement pour que ce monarque & les seigneurs de sa suite fussent bien traités, qu'elle gagna une pleurésie, dont elle mourut. Cette princesse savoit le grec & le latin, & joignoit, à ces connoissances, des vertus supérieures & une piété tendre.

(80) *Marguerite de Valois*, reine de Navarre, sœur de François I, épousa en 1509, Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang, & connétable de France, mort à Lyon après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux, & de la prise de son frere, qu'elle aimoit tendrement, fit un voyage à Madrid, pour y soulager le roi durant sa maladie. La fermeté avec laquelle elle parla à Charles-Quint & à ses ministres, les obligea à traiter ce monarque avec les égards dus à son

rang. François I, de retour en France, lui témoigna sa gratitude, en prince sensible & généreux ; il l'appelloit ordinairement sa *mignone* ; il lui fit de très-grands avantages lorsqu'elle se maria, en 1537, à Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, fut l'heureux fruit de ce mariage. Ses soins sur le trône furent ceux d'un grand prince, elle fit fleurir l'agriculture, encouragea les arts, protégea les savans, embellit ses villes & les fortifia. L'ardeur qu'elle avoit de tout apprendre, lui fit écouter sans défiance quelques théologiens protestans, qui l'infecterent de leurs erreurs. Elle les déposa dans un ouvrage de sa façon, intitulé *le Miroir de l'ame pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne. Elle r'ouvrit les yeux à la vérité, se rétracta, & mourut sincèrement convertie. Elle écrivoit facilement en vers & en prose. Ses poësies lui acquirent le surnom de *dixieme muse*. La reine Marguerite avoit la vertu que l'antiquité supposoit à ces vierges du Parnasse, &c..... Charles de Ste. Marthe fit l'oraison funebre de cette illustre princesse. *Si æternis litterarum monumentis, quæ plurima & præclarissima conscripsit, nominis sui memoriam posteritati consecratam relinqueret ; vel ed præcipuè, quod ab aulicis vanitatibus & solitâ vatum lasciviâ multum abhorrens, in sacris musarum tractandis, ut in omni actione, dignam tali principe verecundiam castè religiosèque servaverit, eaque demum tractaverit argumenta, quæ ad pietatem & mores hominum formandos conducere maximè censerentur ; quod & ipso vitæ exemplo sic præstabat, sic admirabili concentu virtutis*

tes in se omnes temperabat , difficile ut fuerit statuere quid primum , summumve deberet in tam excellenti ac divinâ heroinâ prædicari. Hoc certè habebat eximium , quodd omnes aut rerum inopes , aut aliquâ fortis acerbitate oppressos , piâ verèque christianâ benignitate sustentaret ; virosque litterarum & virtutis opinione celebres , tum per se ipsam , tum ex Francisci fratris liberalitate curaret exornandos , omnique opum & honorum accessione adaugendos.

« La reine de Navarre , bonne , mais trop facile princesse , dit Florimond de Rémond , ouvrit par pitié sa maison aux bannis & pros crits hérétiques , fut cause , sans y penser , de la conservation des luthériens François , leur envoyoit des aumônes , entretenoit plusieurs d'entr'eux aux écoles en France & en Allemagne , secouroit les réfugiés à Strasbourg & à Geneve , fit une instante priere , afin qu'on mit en liberté André Mélancthon , prisonnier à la conciergerie de Paris , &c. Mais afin de n'obscurcir l'honneur & la gloire d'une aussi grande princesse , il est certain que quelques années avant son décès , elle reconnut sa faute , & se retira du précipice , où elle étoit quasi tombée ; reprenant sa première piété catholique , avec protestation jusqu'à sa mort qu'elle ne s'en étoit jamais séparée ; que ce qu'elle avoit fait pour les protestans , procédoit plutôt de compassion , que d'aucune mauvaise volonté qu'elle eût à l'ancienne religion de ses peres.... Etendue au lit de la mort , elle reçut le corps de son créateur ; & rendant l'ame , embrassant la croix qu'elle avoit sur son lit , comme j'ai oui raconter au cordelier Gilles

Caillau, qui lui donna l'extrême-onction & l'aïssa jusqu'au dernier soupir..... On dit que Calvin l'exhorta souvent de vouloir maintenir la vérité, & qu'elle voulut lui faire connoître ses erreurs. (*Hist. de l'hérés. l. VII, c. III. p. 850.*)

Hilarion de Coste, raconte que, sur ses derniers ans, elle fréquentoit les sacremens de confession & de l'autel, en l'église des Blancs-Manteaux à Paris, où elle se confessoit à François le Picard, docteur en théologie, communioit de la main de ce saint personnage, après avoir oui sa messe & sa prédication. Il ajoute qu'elle bâtit & fonda, à ses dépens, des églises & des hôpitaux, entr'autres celui des *enfans rouges*, à Paris, où sont nourris & élevés les enfans orphelins, qu'elle fit nommer les enfans de Dieu le pere. (*Elog. des dam. illust. Tom. II, p. 275*)..... N. Elias, rapporte qu'étant en sa ville d'*Appa-Myers*, il avoit reçu exhortation d'elle, de ne laisser aucun jour sans avoir attentivement vaqué à la lecture de quelques pages de ce livre sacré (*Ste. Bible.*) qui arroufant nos ames de la liqueur céleste, nous sert, disoit-elle, de fidele préservatif contre toutes sortes de maux & tentations diaboliques. (*Hist. du comt. de Foix.*)

M. de Thou ne doute point que la reine de Navarre n'ait composé l'*Heptameron*, production licencieuse indigne d'elle; mais il l'en excuse sur le temps & sur le jeune âge où elle le composa. Sorel & Lacroix - du - Maine nient qu'une princesse aussi vertueuse ait pu être en aucun temps, l'auteur de contes obscènes qu'on lui attribue sans pudeur. — « En admettant, dit Bayle, que la reine de Na-

varre ait constamment été bonne catholique , il est hors de doute qu'il y avoit plus d'héroïsme dans sa compassion & sa générosité , qu'il n'y en eût eu si elle eût été persuadée que les fugitifs , qu'elle protégeoit , étoient orthodoxes. Qu'une princesse ou qu'une autre femme fasse du bien à ceux qu'elle prend pour les domestiques de la foi , ce n'est point une chose extraordinaire ; c'est même un effet assez commun d'une piété médiocre ; mais qu'une reine accorde sa protection à des personnes persécutées pour des opinions qu'elle croit fausses , qu'elle leur ouvre un asyle pour les garantir des flammes où on veut les faire mourir , qu'elle leur donne de quoi vivre , qu'elle soulage libéralement les ennuis & les incommodités de leur exil ; c'est une magnanimité héroïque , qui n'a presque point d'exemple ; c'est l'effet d'une supériorité de raison & de génie , à quoi presque personne ne peut monter ; c'est savoir plaindre le malheur de ceux qui errent , & admirer en même temps la fidélité qu'ils ont pour les instincts de leur conscience , &c. Il est difficile à toutes sortes de personnes de parvenir à cette science , mais surtout à une princesse , qui avoit été élevée dans la communion de Rome , où l'on ne parloit depuis plusieurs siècles que de feux & de gibets contre les errans. Les préjugés de famille fortifioient puissamment tous les obstacles que l'éducation plaçoit devant elle ; car elle aimoit uniquement le roi son frere , persécuteur implacable de ceux qu'on nommoit hérétiques , gens qu'il faisoit brûler sans miséricorde partout où la vi-

gillance infatigable des mouchards les déterroit. Je ne saurois concevoir par quelle route cette reine de Navarre s'éleva à un si haut point d'équité & de raison. Ce ne fut point l'indifférence de religion, puisqu'il est certain qu'elle eut beaucoup de piété, & qu'elle étudioit la sainte écriture avec une application singulière ; il fallut donc que la beauté de son génie & la grandeur de son ame lui découvrirent un chemin que connoît un petit nombre de sages. » (*Diction. de Bayle.*)

Anne de Bretagne, fut une des plus belles, des plus aimables & des plus vertueuses femmes de son temps. Pendant l'expédition de son époux Charles VIII en Italie, elle gouverna le royaume avec une prudence & une sagesse peu communes. Après la mort de ce roi, Louis XII son successeur épousa Anne. Elle fut l'amie des peuples & la mere des pauvres.

Elizabeth ou Isabelle de Castille, reine d'Espagne, fille de Jean II, épousa Ferdinand V, roi d'Aragon, & hérita des états de Castille. On lui opposa sa niece Jeanne, qui avoit des prétentions sur le royaume ; mais son courage & les armes de son mari la maintinrent sur le trône.... « Aux graces & aux agrémens de son sexe, dit M. Desormeaux, *Isabelle* joignoit la grandeur d'ame d'un héros, la politique profonde & adroite d'un ministre, les vues d'un législateur, les qualités brillantes d'un conquérant, la probité d'un bon citoyen, l'exactitude du plus intègre magistrat. Elle se trouvoit toujours au conseil. Son mari ne regnoit point à sa place ; elle regnoit avec son mari. *Isabelle* voulut toujours

être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures , & la découverte de l'Amérique furent dues à ses encouragemens. On lui a reproché d'avoir été fiere , dure , ambitieuse , jalouse à l'excès de son autorité ; mais ses défauts mêmes , furent aussi utiles à sa patrie que ses vertus & ses talens. Il falloit une telle princesse pour humilier les grands , sans les révolter ; pour détruire les vices & les scélérats de son royaume , sans exposer la vie & la fortune des gens de bien. Le pape Alexandre IV , donna aux deux époux , le titre de rois catholiques , pour eux & pour leurs successeurs , ils méritoient ce titre , par leur zèle pour la vraie religion.

Elisabeth Petrowna , impératrice de toutes les Russies , fille du Czar Pierre I , avoit été fiancée au duc de Holstein Gottorp , mais ce prince étant mort , onze jours après , le mariage n'eût point lieu , & la princesse passa le reste de ses jours dans le célibat..... Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie , elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux , détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraude , & que les droits sur le sel fussent modérés ; au point qu'il en résulta une diminution actuelle de près d'un million & demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté maternelle éclata encore envers les débiteurs , qui étoient retenus en prison , pour une somme au

dessous de 500 roubles. Elle en ordonna le payement de ses propres deniers. On fait monter à 45 mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Une chose non moins remarquable dans un pays comme la Russie, sujette à tant de révolutions, c'est que cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle regneroit : vœu qu'elle remplit exactement, & qui lui mérita le beau titre de *Clémentine*.

Ginga, Reine d'Angola dans l'Afrique, vengea, par d'horribles cruautés, la mort de son pere, auquel les Portugais avoient fait couper la tête. Elle couvrit le pays avec une armée assez nombreuse & mit tout à feu & à sang ; n'épargnant ni vieillards, ni femmes, ni enfans. On prétend qu'elle se nourrissoit de chair humaine avec ses barbares courtisans. Elle alloit toujours habillée en homme, avec 600 negres à sa suite, 300 desquels étoient des hommes habillés en femmes. Loin que ses barbaries lui attirassent la haine de ses sujets, ils la respectoient jusqu'à l'adoration ; car il ne se présentoient jamais devant elle que le visage contre terre. Elle eut bientôt horreur de ces atrocités ; & le christianisme qu'elle embrassa ayant adouci son caractère, elle fit autant de bien qu'elle avoit fait de mal, & mourut regrettée de ses sujets, dans de grands sentimens de pénitence.

Fin de la Note quatre-vingt & du Tome premier.

L E S
ÉTATS GÉNÉRAUX
DE L'AUTRE MONDE,
VISION PROPHÉTIQUE.

Effundam spiritum meum.... Senes vestri somnia somniabunt, & juvenes vestri visiones videbunt (Joel, cap. II, v. 28.). Congregabo omnes gentes, & deducam eas in vallem Josaphat: & disceptabo cum eis ibi super populo meo, & hereditate meâ Israël... Erumpite & venite, omnes gentes de circuitu, & congregamini.... Consurgant & ascendant gentes in vallem Jerusalem; quia ibi sedeo ut judicem omnes gentes in circuitu (Id. cap. III. v. 2, 11, 12.). Et levabit signum in nationes, & congregabit profugos Israël, & dispersos Juda colliget à quatuor plagis terræ (Isaï. cap. XI.). Vox multitudinis in montibus quasi populorum frequentium; vox sonitus regum, gentium congregatarum; Dominus exercituum præcepit (Id. cap. XIII.). Pervenit sonitus usque ad extrema terræ, quid judicium domino cum gentibus (Jerem. cap. CXXV.). Ecce populus venit ab aquilone, & gens magna, & reges multi consurgent à finibus terræ (Id. cap. L.).

TOME SECOND.

LE TIERS - ÉTAT RÉTABLI POUR JAMAIS DANS TOUS SES DROITS,

*Par la résurrection des bons Rois, & la mort
éternelle des tyrans.*

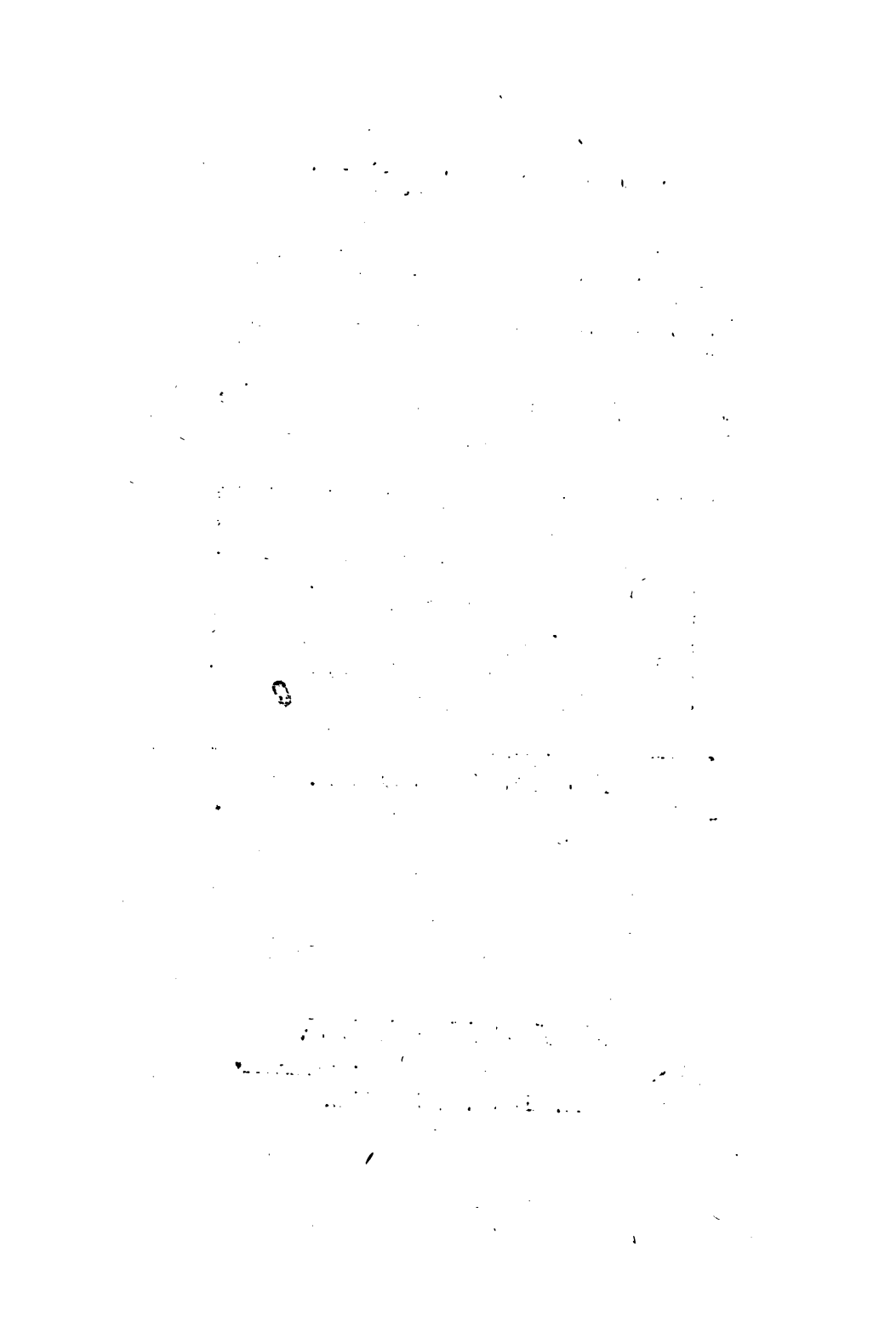
*Confregit in die iræ suæ reges. Judicabit in nationibus
(Pf. CIX.). Et excussit Pharaonem.... percussit reges
magnos... & occidit reges fortes; Schon regem Amor-
rhaorum.... & Og regem Basam; ... & dedit terram eorum
hæreditatem Israël servo suo; quia in humilitate nostrâ
memor fuit nostrî (Pf. CXXXV.). Quia major serviet
minori, sicut scriptum est: Jacob dilexi, Esau autem
odio habui (Rom. XI.).*

TOME SECOND.



A L A N G R E S.

M. DCC. LXXXIX,





LA VIE
D U
GENRE HUMAIN
O U
SUITE DES NOTES
DU DITHYRAMBE ÉVANGELIQUE.

Feuillet du pere de Louis XVI.

(81) *L*ouis Dauphin , fils de Louis XV , montra de bonne heure tant de goût pour la vertu , que la reine sa mere disoit : *le ciel ne m'a accordé qu'un fils , mais il me l'a donné tel que j'aurois pu le souhaiter.* — En parcourant l'histoire de ses ancêtres , les yeux de Louis Dauphin , dit l'abbé de Boulogne , se fixent sur le plus saint. Ils s'arrêtent avec délices sur l'image de ce prince immortel , qui laissa entre lui & son siecle une si grande distance , & qui fut nous montrer que le vrai génie du trône est la vertu. Presque par,

Tome II.

A

tout il n'a vu que des vices éclatans & des célébrités menfongeres; il admire dans Louis IX une grandeur toute fondée fur le devoir, & le devoir fur la piété. Son choix eft fait; il le prend pour modele. Au nom de St. Louis fon cœur palpite avec émotion; il brûle de lui refsembler; fans cefle il le cite, fans cefle il l'admire. L'ame de ce pieux monarque femble encore respirer dans la fienne; même refpect pour la pudeur, même courage contre la volupté; pas un égarement dans l'âge des foibleffes; pas même un feul oubli dans ces jours d'effervescence, où les princes fur-tout mettent au nombre de leurs vertus tous les excès qu'ils ne commettent point. Auffi je ne fuis pas furpris que la plus religieufe des reines fe croie la plus fortunée des meres, & qu'elle dife avec transport : *Le ciel ne m'a donné qu'un fils, mais il a pris plaisir à le former.* — Peu de princes ont donné l'exemple d'une générofité plus modeste & plus précoce. Son gouverneur ayant appris qu'il donnoit aux pauvres avec trop peu de difcrétion, fixa à un écu fes libéralités. Alors, quand il rencontroit un pauvre qui lui paroiffoit le plus miférable, il gliffoit adroitement un louis fous l'écu qu'il lui donnoit. Il fut un jour fi touché de la mifere d'une femme, que, n'ofant en préfence de fon gouverneur la foulager auffi généreufement qu'il l'eût voulu, il lui dit tout bas de fe retirer devant fon appartement dans le temps qu'il lui affigna. A l'heure marquée il ouvrit la fenêtre, reconnut la femme,

& lui jetta quelques louis. — Une communauté, dont il vouloit faire réparer les bâtimens, voulut ériger un monument à sa bienfaisance : point d'inscription, dit alors le *Dauphin* à ceux qui lui firent part de ce projet, point d'inscription, ou je ferme ma bourse. — Il seroit difficile de rendre combien le *Dauphin* aimoit le peuple, cette portion de l'état la plus digne d'être heureuse ; il n'en parloit jamais qu'avec attendrissement. Il se plaisoit à mettre sous les yeux de ses enfans le tableau de sa misère. *Qu'on les conduise*, disoit-il, *dans la chaumière du pauvre ; qu'on leur fasse voir le pain noir dont il se nourrit, la paille humide qui leur sert de lit ; je veux qu'ils apprennent à pleurer.* — Le jour où on leur suppléa les cérémonies du baptême, il se fit apporter devant eux le registre, où la religion inscrit les noms des enfans baptisés. Le nom du fils d'un artisan précédait sur la liste celui des jeunes princes. Il le leur montra. *Apprenez*, leur dit-il, *que tous les hommes sont égaux par le droit de la nature, & aux yeux de Dieu qui les a créés.* S'il entend dire qu'il n'y a point de misère dans le royaume, il faut donc, répond-il, *que la providence veille ; car selon mon calcul il doit y en avoir.* De-là ce respect qu'il eut toujours pour la propriété des pauvres. *J'aimerai toujours monseigneur le Dauphin*, disoit un laboureur, *parce qu'à la chasse il n'entre jamais dans les terres ensemencées.* Après la petite vérole le roi lui offrit de l'argent, comme un moyen de plus d'adoucir sa convalescence : *je*

puis, dit-il, me passer de cette somme ; mais le pauvre peuple en a besoin. Il déclaroit un jour qu'il étoit plus jaloux d'être aimé des payfans que des courtisans. A la naissance du duc de Bourgogne, il obtint du roi qu'on employât au soulagement des pauvres ces mêmes sommes qu'on devoit prodiguer à de stériles réjouissances. Quand on lui présenta l'état des frais qu'entraîneroit le voyage, qu'il avoit projeté dans nos provinces. Oh ! en vérité, s'écria-t-il, toute ma personne ne vaut pas au pauvre peuple ce que lui coûteroit ce voyage : il n'y faut plus penser..... Sa grande maxime étoit que toute imposition sur le peuple est injuste, lorsque le besoin général de la société ne l'exige pas. --- Traçant un jour avec autant d'art que de soin le plan d'une maison royale : savez-vous ce que je trouve de mieux dans ce palais : c'est qu'il ne sera jamais exécuté qu'au crayon, & qu'il ne coutera rien au peuple. (Eloge de Louis Dauphin, pere de Louis XVI, par l'abbé de Boulogne.)

CHEZ les sages Crétois, dit M. R**, quand le prince avoit cessé d'être, ses restes insensibles étoient transportés aussi-tôt dans une île voisine. Là, se rendoient en même-temps les vieillards, interpretes des séveres loix de Minos. Ils environnoient le cercueil. Le peuple s'assembloit ; & le prince étoit jugé comme s'il eût été vivant, & simple citoyen. Ses actions étoient appréciées ; l'histoire de sa vie étoit exactement discutée ; & si ses vices l'emportoient sur ses vertus, il restoit à jamais privé de sépulture, & sa mémoire étoit vouée à

l'exécration de la postérité ; mais s'il avoit été vertueux , équitable , utile à la patrie , son nom passoit de bouche en bouche , & n'étoit plus prononcé qu'avec reconnoissance ; on s'empressoit de lui rendre des honneurs presque divins ; l'urne qui renfermoit ses cendres , objet sacré de la vénération publique , étoit placée auprès du tombeau de Minos..... Pourquoi donc cette respectable & utile institution n'a-t-elle eu lieu que dans l'antique Crète ? Par-tout ailleurs les souverains n'ont eu , après leur mort , comme pendant leur vie , que des adulateurs. Aussi de cette foule innombrable de princes & de grands qu'on a loués , en leur rendant les derniers devoirs , quelques-uns ont mérité les éloges qui leur ont été prodigués : comme *Louis Dauphin* , & son illustre sœur *Louise Marie* , &c. (*Introduction à l'éloge de Louis Dauphin.*)

(82) A qui décernera-t-on les hommages dus à la vertu , à la piété , à la religion , si ce n'est à une princesse , qui en fut à la fois le modele & l'ornement ? Dans un siècle corrompu , où le tableau des plus éminentes qualités ne paroît mériter que d'être à peine aperçu , de quel œil verra-t-on la petite-fille de *Saint-Louis* & de *Henri IV* , la fille de *Louis XV* descendre du faite des grandeurs à l'humilité d'une vie austère & pénitente ; & quelle sera l'impression d'un pareil courage sur des cœurs & des esprits déjà infectés du souffle impur de la contagion ? ... Peut-être jamais siècle ne fut-il moins propre que celui-ci à concevoir la sublimité des vertus chrétiennes ; &c..... Eh ! quel siècle eut

jamais plus besoin que le nôtre d'exemples édifiants ? Et qui mérita mieux de lui en servir que notre illustre héroïne ? Quand on pense à son dévouement, à son abnégation, à ce sacrifice sublime de ses droits, de ses titres & de sa grandeur ; quand on se représente madame *Louise-Marie de France*, descendant, pour ainsi dire, du trône des Bourbons, pour s'envelopper d'un cilice ; on se trouve bien petit, bien peu chrétien devant la fille des rois. — Madame Louise devint les délices de la famille royale ; sa vivacité, son enjouement, l'aimable & touchante naïveté de son caractère lui gagnaient tous les cœurs qu'elle édifioit. Simple & modeste dans ses parures, elle approchoit très-souvent des sacrements, répandoit d'abondantes aumônes dans le sein de l'indigence. Après la pratique des devoirs de notre religion, du culte rendu à l'Etre des êtres, au Roi des rois, elle ne voyoit rien de plus auguste, de plus saint, que l'étude des moyens propres à conduire une nation au plus haut degré de splendeur. Notre jeune héroïne, au milieu des exercices les plus touchans de la religion & de la bienfaisance, n'étoit point des dernières à regarder avec attendrissement les faits mémorables des illustres personnages, qui portoient leur éclat sur le trône de son auguste père. Toujours prosternée aux pieds des saints autels, elle imploroit le secours du Dieu des armées, en-faveur des héros de la France. Le jour étoit venu où le Ciel vouloit illustrer une communauté inconnue à l'univers, en prenant au pied du trône l'instrument de

cette illustration , pour conduire Louise de France dans le monastere des Carmélites de St. Denys.... La généreuse novice poussa l'humilité jusqu'à ne point dédaigner de descendre aux plus bas emplois ; comme de laver la vaisselle , de balayer , &c. On conserve avec respect dans sa maison les humbles habillemens qu'elle porta dans ces occupations serviles , plus éclatans aux yeux des filles du Carmel , que la pourpre qu'ils remplaçoient. Tant qu'ils subsisteront , ils seront , dans le monastere de St. Denys , un monument irréfragable de l'héroïque abaissement de la petite-fille de Louis IX. Les empreintes des divers ministres domestiques où ils servirent , seront autant de caracteres précieux , où celles qui feront désormais profession , liront leurs devoirs , & apprendront que la vraie vertu fait triompher de l'orgueil du rang , & s'élever au-dessus des délicatesses de la nature , &c. (*Histoire de la vie édifiante de madame Louise-Marie de France , tante de Louis XVI.*)

La reine *Bathilde* , femme de Clovis II , un des fils de Dagobert , issue de l'ancienne maison de Saxe , fut ravie dans sa jeunesse par des brigands , & vendue comme esclave à Archambaud , maire de Clovis II. Ce maire , devenu veuf , voulut l'épouser ; mais on couvrent la mit à l'abri de ses poursuites. Clovis II , à qui l'on avoit vanté toutes ses belles qualités , voulut la voir , l'aima , & la choisit pour son épouse : veuve de ce prince , dont elle avoit trois enfans , elle en fut tutrice , pour le bonheur de la nation , & fut déclarée régente du royaume.

Ce qu'elle avoit connu de l'esclavage en France , le lui avoit rendu odieux ; & ce fut une de ses belles actions de l'abolir. C'est à elle encore que ce royaume a l'obligation de l'établissement des villes & des communes , pour servir de retraite aux roturiers contre l'oppression des nobles. Elle supprima des exactions , qui réduisoient les particuliers à vendre leurs enfans. Mais si l'on considère le temps où vécut cette reine , verra-t-on sans étonnement qu'elle ait pu conseiller à son mari d'enlever de l'église de St. Denys les lames d'or & d'argent qui couvroient les tombeaux , pour nourrir les pauvres dans une année de disette ; & que ce conseil eut son exécution ? Elle mourut , en 685 , religieuse à l'abbaye de Chelles , qu'elle avoit rebâtie. Elle avoit fondé aussi l'abbaye de Corbie. (*Hist. abrégée des femmes célèbres , par M. de Bury.*)

La Neustrie , dit l'abbé Guyot , ne pouvoit regarder que comme un bienfait de son maire , l'avènement de *Bathilde* au trône. Le ciel , qui , dans les temps les plus corrompus , sembla toujours vouloir ménager à la vertu des appuis & des modèles , préparoit quelques années heureuses à la France , par ces voies d'une providence sublime , qui ramène à ses fins les événemens les plus opposés. . . . Une jeune Saxone , dont la naissance reste encore inconnue , est enlevée par des corsaires , & par eux vendue au maire de Neustrie , qui l'attache au service de sa femme. *Bathilde* , cette esclave intéressante , fixe sur elle l'attention de toute la cour de Clovis II.

Une phyſionomie heureuſe, parée de toutes les graces de la beauté , dut intriguer les femmes ; un eſprit pénétrant , délicat , ſage dans toutes ſes meſures , put alarmer les courtiſans ; mais une douceur , une vertu à toute épreuve , lui firent pardonner tant de ſupériorité. *Bathilde* avoit captivé le cœur de ſa maîtreſſe ; & la modeſtie lui eût fait borner à cet avantage toute ſa fortune. Mais le Dieu d'Eſther , qui avoit formé *Bathilde* pour la gloire du trône , donna tout pouvoir à ſes charmes ſur le cœur du jeune roi de Neuſtrie , qui voulut l'avoir pour épouſe. Le goût , qui , plus que les convenances , décidoit alors des mariages , faiſoit ſouvent diſparoître l'inégalité des rangs & de la naiſſance ; tout concouroit à lever , à l'égard de *Bathilde* , l'oſtacle de la condition ; ſes vertus , ſon eſprit , ſa beauté , & peut-être plus encore l'ambition d'Erchinoalde , qui doubloit ſon crédit auprès du monarque & de la nation , en leur donnant une reine de ſa main. Heureux les peuples , ſi les paſſions des miniſtres amenoient toujours de pareils choix ! Auffi modeſte ſous la pourpre , que ſous les livrées de la ſervitude , *Bathilde* fut l'ornement & les délices de la cour. Elle conſerva l'eſtime de Clovis , mais elle ne put lui donner des mœurs. Caduc dans ſa vingt-huitième année , ce prince n'eût laiffé en mourant que le ſouvenir de ſes débauches , ſi une famine cruelle , qui défola le royaume , n'eût marqué dans l'hiſtoire un monument de ſa charité judicieuſe & compatiſſante , dans la vente qu'il ordonna , au profit

des pauvres, des lames d'or & d'argent qui couvroient l'église & les tombeaux de St. Denys.

Clovis II entre dans le tombeau. La loi du partage est enfreinte, & de violens orages s'élèvent. L'empire François dut quelques années de repos à la prudence de *Bathilde*. Tutrice de Clotaire & du prince Thierry, elle fit partager la sagesse de son administration à la Bourgogne & à la Neustrie. Le sang avoit cessé de couler, & dans un paisible gouvernement les bons principes s'accréditoient : les loix reprenoient de la vigueur, & de nouvelles loix commençoient à réparer l'imperfection des anciennes. On fut vertueux, on fut pieux à la cour, par l'effet des grands exemples que *Bathilde* donna sur le trône ; espece d'apostolat, dont une reine, belle & spirituelle, pouvoit tout se promettre. Le culte & les mœurs revenoient à leur pureté primitive. La simonie étoit frappée du châtimement que mérite un grand scandale. L'affreux commerce des enfans fut interdit à cette nation proscrire, qui sembla toujours ne prospérer que par les malheurs publics. On n'appercevoit les deux monarques que dans l'enfoncement de la scène ; mais *Bathilde*, mais les maires du palais entretenoient la tranquillité au dedans & au dehors.... Pourquoi faut-il que d'aussi beaux jours n'aient eu que la durée d'un météore ? C'est que chez les maires l'ambition, la passion de regner seuls, eurent plus de force que l'intérêt de la nation.... Sigebert avoit trompé la piété de *Bathilde*. Enorgueilli de la confiance de la reine, il révolte les

grands par son orgueil, il irrite la nation par sa cruauté, il compromet la réputation même de la pieuse régente, par une conduite sur laquelle il étoit parvenu à l'aveugler. Homme intrigant & brouillon, Sigebbrand, assassiné, meurt victime de la cabale. Qu'on se peigne ici la position de la vertueuse *Bathilde*, trompée dans son choix, calomniée dans les motifs de sa confiance, témoin d'un assassinat, commis sans respect pour elle, & applaudi par la nation. Cette princesse, qui, plus d'une fois, avoit annoncé des projets de retraite, lassé de conduire un vaisseau que les orages battoient en tout sens, dégoûtée du monde, où le bien lui paroïssoit impossible à opérer, échappe à ce tourbillon d'intrigues, & va s'ensevelir au monastere de Chelles, dans une austere solitude, pour y cultiver en paix les vertus. (*Hist. de France, représent. par figures, 1788.*)

Elisabeth, (Sainte) fille d'André II, roi de Hongrie, mariée au Landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la priverent de la régence, que son rang & les dernières volontés de son mari, paroïssent lui avoir assurée. *Elisabeth*; mere des pauvres, avoit employé non seulement sa dot, mais encore sa vaisselle & ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de cet état d'humiliation, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, & se retira dans un monastere. Son palais avoit été une espede de couvent; elle avoit, sur le trône, toutes les vertus du cloître,

& ces vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle fut consacrée à Dieu.

Elisabeth (Ste.) fille de Pierre III , roi d'Aragon ; épousa, en 1281 , Denys , roi de Portugal. Les malheurs composoient sa famille. Elle en étoit la mere. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Ste. Claire, fit bâtir le monastere de Coimbre, & édifia sa communauté par l'héroïsme de ses vertus religieuses.

« Quel triomphe pour la religion, dit M. l'abbé Couturier, lorsqu'elle voit la grandeur faire entre ses mains le généreux sacrifice des plus brillantes prétentions, &, de tous ses titres, ne réserver que l'auguste caractère du christianisme ! Deux illustres princesses, recommandables par l'éclat de leur naissance & de leurs vertus, *Isabelle* & *Louise*, ont présenté, en différens temps, à l'admiration de la France & de l'Europe étonnées, cet exemple sublime de magnanimité. . . . Toute l'Europe retentissoit de la fameuse dissension entre le pape & l'empereur Frédéric II. *Louis IX*, ce prince si sage & si éclairé, souhaitoit la terminer avec une ardeur digne de son zele & de sa piété. Ayant appris que le pape venoit en France, comme il l'en avoit prié, & s'étoit rendu à l'abbaye de Clugny, il s'y rendit aussi accompagné de la reine, sa mere, & d'*Isabelle*, sa sœur. Après une longue conférence, trouvant le pape inflexible sur les propositions d'accommodement : *Ne faut-il pas*, lui dit-il, *tendre une main secourable à celui qui demande miséricorde, comme nous l'ordonne l'Evangile ? Isabelle*, enchérissant sur les expressions du roi, son frere, & vou-

l'ant déterminer le pape : *Recevez un prince qui s'humilie*, dit-elle à Alexandre , & *imitex la bonté de celui dont vous êtes le vicairé sur la terre*. Heureux les peuples , heureux le souverain pontife lui-même , si de tellès invitations eussent pu le fléchir ! Le glaive des pontifes , & le glaive des Césars , tournés si long-temps l'un contre l'autre , n'auroient pas rempli l'Europe de sang , de crimes & de scandales. »

Voici le précis de la vie d'*Isabelle*, dans la retraite où l'héroïsme de la vertu chrétienne l'avoit conduite, « Ainsi se passoient dans une correspondance mutuelle d'amitié , d'estime & de confiance (avec l'auguste maison de Bourbon) des jours voués à la piété , où la princesse , renfermée dans l'enceinte de Longchamps , admirée de la France , à qui elle ne cessoit d'être utile , regrettée de sa famille , qui la pleuroit , en louant son courage & ses vertus , faisoit les délices & l'ornement d'une communauté qu'elle honoroit de sa familiarité. Par toute sa conduite , il paroît que la sensibilité étoit la base de son caractère. On admiroit cette douce égalité , ce charme secret qui va chercher les cœurs. Elle se ressouvenoit qu'elle n'étoit plus à la cour , & que , dégagée des entraves de l'étiquette , elle pouvoit marcher avec confiance. Toutes ses compagnes lui étoient égales ; toutes étoient ses amies. Avec tout l'agrément d'une simple particulière , & toute la distinction d'une princesse , elle n'avoit pas besoin de ses vertus pour faire pardonner son rang..... On fera sans doute frappé des rapports d'une conduite aussi noble , avec celle de l'auguste princesse ,

qui a donné denos jours , à l'univers entier , l'exemple le plus étonnant de renoncement & de piété. Le plus sublime courage , & la charité la plus ardente signalerent les derniers momens d'*Isabelle*. Ainsi mourut cette princesse , fille , sœur & tante de rois ; qui avoit quitté la cour , où elle étoit née ; qui fut humaine, bienfaisante par caractère, vertueuse par religion ; qui vécut sous un des regnes de la France les plus féconds en événemens remarquables ; qui fut trop peu connue , & qui ne chercha point à l'être par des actions éclatantes. Ainsi , une retraite de dix années , consacrée par la pratique des vertus chrétiennes , excitera toujours notre admiration , & méritera toujours les regards de la postérité ; pendant que la vie entière de tant de personnes distinguées aux yeux du monde , perdue dans l'oisiveté des cours , est oubliée pour toujours , dès qu'elles ont disparu de dessus la terre. (*La vie d'Isabelle de France , sœur de St. Louis.*)

Jeanne de France , (la Bienheureuse) institutrice de l'ordre de l'*Annonciade* , fille du roi Louis XI, naquit en 1464. Louis , duc d'Orléans , son cousin , connu depuis sous le nom de Louis XII , l'épousa en 1476 ; & fit dissoudre son mariage en 1498 , par le pape Alexandre VI. Jeanne souffrit cet opprobre avec résignation. Elle se retira à Bourges , où elle fonda l'ordre de l'*Annonciade*. Le pape Benoît XIV l'a béatifiée en 1743.

Louise de la Valiere , de l'ancienne maison de la Beaume , originaire du Bourbonnois , fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre , première

femme de Philippe , duc d'Orléans. Dès ses premières années , elle se distingua par un caractère de sagesse marquée. Dans une occasion , où de jeunes personnes de son âge montrèrent beaucoup de légèreté , *Monsieur* dit tout haut : *pour mademoiselle de la Valiere , je suis assuré qu'elle n'y aura pas de part ; elle est trop sage pour cela.* Elle se fit aimer & estimer à la cour , moins encore par ses qualités extérieures , que par un caractère de douceur , de bonté & de naïveté , qui lui étoit comme naturel. Quoique vertueuse , elle avoit le cœur extrêmement tendre & sensible. Cette sensibilité la trahit. Elle vit Louis XIV , & l'aima avec transport. Il créa pour elle la terre de Vaujour en duché-pairie , sous le nom de *la Valliere*. La nouvelle duchesse , recueillie en elle-même , & toute renfermée dans sa passion , ne se mêla point des intrigues de la cour , ou ne s'en mêla que pour faire du bien. Elle n'oublia jamais qu'elle faisoit mal ; mais elle étoit toujours de faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remerciement d'un pauvre religieux , qui lui dit , après avoir reçu d'elle l'aumône : *Ah ! madame , vous serez sauvée ; car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une personne qui donne si libéralement pour l'amour de lui.* Dieu se servit de l'inconstance du roi pour la ramener. La duchesse s'aperçut que madame de Montespan prenoit de l'ascendant sur le cœur de ce monarque. Sans manifester aucune vengeance , sans se livrer presque à aucune plainte , elle persévéra dans un amour

vrai , sans intérêt & sans art. Enfin , elle se fit Carmélite à Paris. Se couvrir d'un cilice , marcher pieds nuds , jeûner rigoureusement , chanter au cœur la nuit dans une langue inconnue , tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire , de mollesse & de plaisirs. Elle supporta ces austérités pendant trente-six ans , sous le nom de *Sœur Louise de la miséricorde*. On avoit voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. *Ce seroit à moi ,* répondit-elle , *une horrible présomption de me croire propre à aider le prochain. Quand on s'est perdu soi-même , on n'est ni digne , ni capable de servir les autres.* En entrant dans le cloître , elle se jeta aux genoux de la supérieure , en lui disant : *Ma mere , j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté , que je viens la remettre entre vos mains , pour ne la plus reprendre.* Lorsque le duc de Vermandois , son fils , mourut , elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncerent sa perte : *Qu'elle n'avoit pas trop de larmes pour elle-même , & que c'étoit sur elle qu'elle devoit pleurer ;* & elle ajouta cette parole , si souvent imprimée , *Il faut que je pleure la naissance de ce fils , encore plus que sa mort. . . .* L'héroïsme de sa patience dans le cours de ses maladies , fut un prodige de la grace. Une érysipele violente , qui s'étoit jettée sur sa jambe , la fit beaucoup souffrir , sans qu'elle en voulût rien dire ; mais le mal empira au point qu'on s'en apperçut , & qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit le mere-prieure de cette espece d'excès : *Je ne savois*

J'avois pas ce que c'étoit, je n'y avo pas regardé. On a d'elle des Réflexions sur la miséricorde de Dieu, qui sont pleines d'ondction.

Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, née à Madrid en 1638, épousa en 1660 Louis XIV, & mourut en 1683, à 45 ans. Son époux la pleura & dit : *voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné.* C'étoit une sainte ; mais il falloit à Louis XIV, une femme qui l'attachât à elle, & qui le détachât de ses maitresses. Carmélite par son caractère, reine par sa naissance, elle eut toutes les vertus, hormis celles de son état. Sa dévotion, dirigée par un confesseur Espagnol, peu éclairé, la faisoit souvent aller à l'église, lorsque le roi la demandoit. Cette princesse avoit d'ailleurs des sentimens très-élevés : témoin la réponse qu'elle fit un jour à une carmélite, qu'elle avoit priée de lui aider à faire son examen de conscience, pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avoit pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son père. *Oh ! non ma mere*, répondit-elle, *il n'y avoit point de roi.*

Feuillet de Louis XVI.

(83) *Ecce in justitiâ regnabit rex, & principes in judicio præerunt. -- Princeps, verè ea, quæ digna sunt principe, cogitabit & ipse super duces stabit. -- Et erit opus justitiæ, pax & cultus.... & securitas usque in sempiternum, & sedebit populus meus in pulchritudine pacis, & in tabernaculis fideiæ, & in requie opulentâ. (Isai. c. xxiij.) Surget verò rex fortis, & dominabitur cum*

*potestate magnâ, & faciet quod placuerit ei. (Dan. c. xi.)
Sed nolite confidere in principibus , in quibus non est
falsus. (Ezech. c. xxiiij.)*

Je mets *Louis XVI & Marie-Antoinette* , au
rang des bons rois , des meres du peuple , parce
que j'ai vu leur place marquée dans l'assemblée
des élus. Ma pensée est trop haute pour descendre
à l'adulation. *Louis IX* eut pour mere *Blanche de
Castille* , dans un siecle de chevalerie , (*) de loyauté

(*) « *Les jeux Tournois* , dit l'abbé Velly d'après du Cange ,
Perceforêt , &c. furent le passe-temps chéri de nos ancêtres.
Ils quittoient tout pour y aller ; ils vendoient tout pour y paroître.
On n'estimoit un gentilhomme , qu'autant qu'il s'y étoit distingué ;
& la preuve la plus authentique qu'il pût donner de sa noblesse ,
étoit d'y avoir combattu. Les jeunes gens les regardoient comme
une école honorable , pour se former au métier des armes ;
les gens faits , comme une occasion de faire admirer leur
adresse ; les amans , comme un moyen d'acquérir l'estime des
belles. Les dames n'attendoient rien avec plus d'empressement ,
moins par le plaisir que leur procuroient de si magnifiques
spectacles , que par la gloire d'y présider. C'étoient toujours
elles qui en distribuient le prix , elles qui en étoient l'ame
& l'ornement ; elles enfin , qui , pour exciter le courage des
tenans , leur donnoient avant le combat ce qu'on appelloit
faveur , *joyau* , *noblesse* ou *enseigne* ; c'est-à-dire , quelquefois
une écharpe , un voile , une coëffe , une manche , un bracelet ,
un nœud , une boucle , une piece détachée de leur habillement ;
quelquefois , un ouvrage tîsu de leurs mains , dont le chevalier
favorisé ornoit le haut de son heaume ou de sa lance , son
écu , sa cotte d'armes , ou quelque autre partie de son ar-
mure. Si , dans la chaleur de l'action , le sort des armes faisoit
passer ces gages précieux au pouvoir d'un vainqueur , la dame
en renvoyoit d'autres à son chevalier , pour le consoler &
pour l'animer à conquérir à son tour les faveurs dont ses
diversaires étoient parés , & dont il devoit ensuite lui faire
une offrande. . . . L'annonce du tournoi , toujours précédée &

Suivie de fanfares, se faisoit d'ordinaire en vers, chantées par deux filles de qualité, accompagnées de hérauts d'armes. Celui qui envoyoit le cartel, & celui qui le recevoit, convenoient de deux chevaliers, gens d'une grande réputation, pour être juges du combat... Les chevaliers arrivoient quatre jours avant le tournoi. Rien de plus brillant & de plus magnifique que leur équipage... On étoit en grande pompe leurs écus armoriés, le long de quelques monastères voisins; & ils y restoient plusieurs jours, exposés à la curiosité & à l'examen des seigneurs, des dames & demoiselles; car on n'admettoit point indifféremment toutes sortes de personnes à ces nobles exercices: il falloit être gentilhomme de deux ou trois races, d'une probité reconnue, & sans reproche, du côté de la galanterie. On n'y recevoit point un noble qui s'étoit, ou méfalloit, ou déshonoré, par quelque action indigne de sa naissance. S'il avoit la témérité d'y paroître, il étoit désarmé par ordre du juge... On en étoit encore exclus, pour avoir mal parlé du beau sexe.... Cette sévérité aida beaucoup à polir les mœurs. Plus un jeune gentilhomme avoit envie de briller en de si nobles assemblées, plus il appréhendoit de se rendre indigne d'y être admis ». (*Hist. de Fr. Règne de Louis IX. l. IV.*

« C'étoient les beaux jours de notre valeureuse noblesse, dit M. Servan, ceux de l'aimable & brillante *Chevalerie*, ceux où plus de vertus firent pardonner nos défauts, temps qui étonnéroient la Fable même. Quel singulier mélange, dans cette *Chevalerie*, d'audace & de facilité, de délicatesse & de simplicité, de procédés & de franchise, de vengeance & de générosité, de force & de faiblesse, de choses profanes & religieuses! Il falloit le concours le plus rare des temps & des choses, pour former de telles mœurs; mais, dans leur grossièreté, dans leur bizarrerie, elles ont je ne sais quoi de noble & de vertueux, qui touche & qu'on admire. Ces frères d'armes, unis d'une amitié si tendre & si fidèle, ces épreuves si longues & si pénibles pour une jeunesse impatiente & fougueuse, cet appareil religieux & guerrier pour imposer les plus nobles devoirs; le génie de l'amour & celui de la guerre, unis pour amener sur leurs pas les plus douces vertus: droit-on que ces hommes,

bien juger les princes des différens regnes , & les mettre à leur rang , il faut juger les siecles , peser

& du pauvre lui-même enfin toujours prêt , dans le désespoir de son sort , à s'armer des torches incendiaires de la sédition . . . Et cependant , Sire , ce peuple , tout irréligieux qu'il est lui-même , on le verra toujours s'alarmer , & il aura sujet de le faire , toutes les fois qu'il découvrira , parmi ceux qui tiennent en main sa destinée , & sur-tout dans le conseil du prince , des hommes qui lui ressemblent , des hommes dont la probité est un problème , & les mœurs privées un scandale , des hommes dont on se demande , s'ils croient en Dieu . Non , Sire , rien n'altère autant la confiance des peuples envers le meilleur des souverains , que de voir auprès de sa personne , de ces hommes jugés & flétris par l'opinion publique . . . Tout doit être vertueux , ou du moins le paroître , dans les palais des Rois . Ils sont sans cesse ouverts à la multitude ; & c'est là que la multitude vient épier curieusement ce qu'elle doit craindre ou espérer de ceux qui la gouvernent . Mais que peuvent raconter à leur compatriotes , & que leur racontent en effet ceux de vos sujets , Sire , qui , du fond de leur provinces , viennent tous les jours étudier le palais de leurs Roi ? Ils disent , Sire , qu'ils y ont vu le contraste frappant d'un prince vertueux & sage , entouré d'une cour , tantôt dissipée jusqu'à l'indécence , & quelquefois indécente jusqu'à l'impiété même . Ils disent qu'ils n'ont pu deviner de quelle religion l'on étoit à Versailles ; ils disent &c. Ils disent &c. &c. &c. Voilà , Sire , ce que disent les peuples de vos provinces , qui ont vu Versailles ; voici ce qu'ils pensent : ils pensent que de tels dehors ne peuvent que cacher un grand fond de corruption ; ils pensent que des injustices envers les hommes doivent coûter peu à des courtisans , qui se font un jeu de leurs outrages envers Dieu , &c.

La vénalité de nos charges , Sire , est parmi nous un autre abus capital qui , en excluant souvent les talens & le vrai mérite en faveur de la fortune , nous associe , tantôt les enfans ineptes des magistrats éclairés , tantôt de jeunes étourdis échappés , les uns des comptoirs du commerce , les autres des bureaux de la finance , sujets sans conduite & sans talens , mais bouffis de prétentions , ivres sur-tout du privilège de se

les circonstances , les mœurs , l'opinion dominante ,
l'éducation publique ; étudier les chocs , analyser

voir quelquefois invoqués , comme protecteurs , par ce qu'il y a de plus respectable & de plus grand dans l'état ; ils s'estiment des Dieux dans le sanctuaire de la justice ; lorsque le public cherche en eux des juges , & leurs confrères , des hommes. . . . Un des maux , Sire , que l'on peut regarder parmi nous comme une calamité publique , c'est le déplorable état de l'éducation de [notre] jeunesse , exposée , par la licence de nos mœurs , à tous les dangers de la séduction , livrée ici à des hommes ineptes & sans talens , là à des mercenaires sans zèle du bien ni amour de leur état , & quelquefois même à des guides , qui lui offrent pour modèle le scandale d'une inconduite réfléchie.

Jamais Roi de France ne montra plus de sagesse dans ses goûts , plus de modération dans sa dépense personnelle , que votre Majesté. Elle ne connoît ni le faste de la représentation , ni les hazards du jeu , ni les profusions indiscrettes de la faveur , ni aucune de ces fantaisies ruineuses , ou de ces passions faméliques , cortège trop ordinaire des princes & des grands ; & cependant la fureur de la dépense possède sa cour & tous ses sujets ; un luxe insensé dévore toutes les conditions. . . . Le luxe le plus odieux de tous , Sire , & le plus insultant pour le peuple , le luxe qui l'indispose le plus contre l'autorité , c'est celui qui est alimenté des deniers de l'état ; c'est le luxe qui nous laisse voir , dans les officiers publics , des hommes dégradés & sans nulle énergie , injustes par paresse , fripons par besoin , & pervers sans remords. . . Combien d'autres abus au milieu de nous , Sire , symptômes alarmans des maladies qui ont opéré la dissolution de ces empires fameux , dont nous ne voyons plus de traces que dans nos histoires ! . . . Consultez un de ces sages personnages , dont la politique a pour base le tendre amour des hommes qu'inspire la religion. . . Il vous dira que la dépravation des mœurs nationales en est au point , que les excès les plus scandaleux ne sont plus scandale parmi nous ; au point qu'un mari se rend presque ridicule , en exigeant que sa femme

les influences , considérer les obstacles , comparer entr'eux les hommes & les choses contre lesquels la bonté des divers princes eut à lutter. Dans ces tems malheureux , où une légèreté systématique fait flotter les têtes , où une perversité profonde engourdit les ames , où un égoïsme désolant frappe la grande société , d'une paralysie presque incurable , de quel courage , de quel génie , de quelle vertu le chef d'un empire n'a-t-il pas besoin , pour remuer , pour régénérer une masse d'êtres qui sommeillent sur les grelots du délire , & faire succéder à une ignoble incurie , aux sourds battemens , aux

soit sage ; au point que celle-ci ne se tient plus déshonorée par l'éclat de ses intrigues galantes ; au point que quelquefois dénoncée par ses proches , & notée dans tout le public , mais protégée au palais par ses charmes adulates , elle obtient , malgré ses crimes , le triomphe de l'innocence . . . Il vous dira que votre capitale n'offre à la vertu effrayée & presque sans asile , qu'un vaste théâtre de prostitution , l'écueil inévitable & le tombeau de la jeunesse. Tout se perd & se confond , tout s'abyme dans ce gouffre impur , où la même licence rend égaux & le prince qui pensionne le crime , & le manant qui le paie , comptant &c. (*Lett. au Roi* , par L. P. d'Astori. »

On peut lire encore la *Vrai Patriote au Roi* ; la *Décadence des lettres & des mœurs* , par M. de Juvigny , le *Traité du luxe* , par M. Pluquet , & surtout les éloquens *Mémoires* du défenseur de Kornman , pour se former une idée juste des mœurs de notre siècle , appelé avec tant d'emphase par les beaux esprits , le siècle de la philosophie & des lumières. Les traits de bienfaisance qui enjolivent nos gazettes , nos journaux & nos drames , sont des hochets dont le vice s'amuse. Des éclaircissements ne dissipent pas la nuit. La sagesse est sur les lèvres , & la gangrene dans le cœur.

contrariétés nuisibles de l'intérêt personnel, l'unanimité généreuse, l'harmonie consolante, l'activité expansive & féconde de l'esprit public !

« Il n'est plus, *Louis Dauphin* ! s'écrie l'abbé de Boulogne , en terminant sa péroration touchante... mais il regne, ce même *Duc de Berry*, qu'il embrassa un jour avec transport, lorsqu'il sortit de ses instructions, il lui dit *que le tems qui lui paroissoit le plus court, étoit celui de l'étude*; ce prince, dont il prophétisa qu'il feroit un jour tout le bien qu'il pourroit connoître. Il regne, l'héritier de sa simplicité & de sa modestie; &, si l'ordre se rétablit, si la justice semble renaître, ah ! c'est qu'il vit sous les yeux de l'auteur de ses jours, & qu'il en est sans cesse environné. Non, nos larmes n'ont rien qui le blessent; notre douleur n'insulte point à ses bienfaits; il est trop occupé lui-même du prix qu'il nous a coûté; il ambitionne trop de ressembler à son auguste pere, de nous faire oublier sa perte, ou de nous consoler du moins, par cette idée bien douce, que le pere de son peuple est le *fils du Dauphin*. » (*Elog. de Louis Dauphin, pere. du roi.*)

On peut voir aussi la péroration de l'éloge du même, par M. Thomas. *Vous qui occupez la place du prince que nous regrettons, &c. &c.* ce morceau qui précède; Quoique tous ses enfans lui fussent également chers, ses premiers soins étoient pour l'enfant de la patrie, pour celui que sa naissance appelloit à la fonction périlleuse & dangereuse de gouverner un jour, &c.

« L'éloge d'un souverain, dit le C. de Buffon,

sera suffisamment grand , quoique simple , si l'on peut prononcer comme une vérité reconnue : *notre roi veut le bien , & désire d'être aimé.* La toute-puissance , compagne de sa volonté , ne se déploie que pour augmenter le bonheur de ses peuples ; Dans l'âge de la dissipation , il s'occupe avec assiduité ; son application aux affaires annonce l'ordre & la règle ; l'attention sérieuse de l'esprit , qualité si rare dans la jeunesse , semble être un don de naissance , qu'il a reçu de son auguste père ; & la justesse de son discernement n'est-elle pas démontrée par les faits ? » (*Répons. au disc. de récept. de M. de Chastellus à l'Acad. Franç.*)

Ce plaisir si touchant de rendre un peuple heureux , auguste espoir de la France , vous en savourez mieux la douceur en la partageant avec votre vertueuse épouse , qui présente le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au ciel ; la beauté bienfaisante sur le trône. Combien de fois vos cœurs se sont-ils rencontrés avec délices dans les mêmes projets de bienveillance & de réforme utile ? » (*Disc. de récept. de l'abbé Delisle , à l'Acad. Franç.*)

« Je voudrois , dit M. Mathon , qu'il y eût des fêtes patriotiques , particulières à chaque ville.... Je désirerois surtout , que le souverain , parcourant lui-même ses états , daignât quelquefois présider à ces fêtes. Non-seulement sa présence porteroit par-tout la joie & le bonheur ; l'idée de sa venue seroit d'avance un bienfait ; elle réprimeroit les crimes , préviendroît les abus d'autorité , & maintiendroît par-tout l'ordre & la justice.... »

C'est ainsi que *Louis XVI*, s'arrachant à la cour de Versailles, a voulu applaudir lui-même, à Cherbourg, aux efforts du talent & du génie : pour la sûreté de son empire, il a pris possession des mers, il s'est empressé de voir les braves guerriers, qui, pour le servir ; exposent doublement leurs vies sur cet élément ; les actes les plus touchants d'humanité & de bienfaisance ont signalé son passage. A des acclamations mille fois répétées, il a répondu à son tour ! Vive, vive mon peuple ; & des larmes ont coulé de tous les yeux ! Pere adoré de la patrie, ah ! puissiez vous ainsi porter vos pas dans tous les lieux, où les cœurs de vos sujets vous désirent & vous appellent ! Puissiez-vous vivifier toutes les parties de votre empire par vos regards, & jouir de l'ivresse délicieuse que votre vue causeroit à vos enfans ! »
(Disc. sur les meill. moy. de faire naître le patriotisme dans une monarchie.)

« François ! si désormais vous allez vivre heureux, n'oubliez jamais que c'est à votre monarque que vous le devez ; que votre reconnaissance égale le bienfait ; plaçons ce bon roi dans nos cœurs, & au temple de mémoire, à côté d'*Henri IV*, qu'il imita. --- *Henri* aima son peuple ; *Louis* adore le sien. Tous deux firent des efforts pour le rendre heureux ; mais *Louis* sacrifie à ce but l'intérêt des grands & le sien propre. --- L'un se réconcilie noblement avec son *Sully* ; l'autre à la magnanimité de rappeler le sien. --- *Henri* ne changeant pas de ministre, ne fut jamais sè-

duit ; Louis a été trompé , mais il le reconnoît & le répare -- Celui-là en agit généreusement avec les catholiques : celui-ci rend un édit favorable aux Protestans. -- *Henri* élevé au milieu des camps , & sous le simple appareil d'un guerrier , conserve sur le trône cette heureuse simplicité ; *Louis* fait plus ; élevé dans la pompe d'une cour fastueuse , il en supprime tout luxe inutile. --- Sous le regne d'*Henri* , les états généraux sont malheureusement oubliés ou du moins dégénèrent en assemblée des notables , & le peuple en est même comme exclus. Sous le regne de *Louis* , les mêmes états presque abolis , revivent par son ordre ; & le peuple recouvre les droits qu'il avoit perdus , y acquiert des droits qu'il n'eut jamais. . . *Louis* accorde à la nation ces *Etats* tant réclamés. Ils vont s'ouvrir , & c'est-là que , tout rayonnant de vertu & de bienfaisance , s'élevant au-dessus de la nature humaine , attirant à lui les bénédictions de tout son peuple , l'admiration de l'Europe & les regards complaisans de la divinité , il consommera le grand œuvre du bonheur de la France , &c. » (*Disc. aux habit. de la v. de Draguignan.*)

« Qui eût osé , à l'avènement de *Louis XVI* au trône , prononcer devant lui le nom des états généraux ? On a voulu pallier des maux invétérés , & pendant ce tems on a vu le monarque , commandant à ses inclinations , approcher de lui des hommes qu'il n'aimoit pas , en éloigner qu'il agréoit , dans l'espoir d'opérer notre salut ; mais

tous ces palliatifs ont comblé nos maux & égaré ses opinions. . . . Quand la vérité elle-même s'offriroit à ses regards , qu'on me dise à quel signe frappant il pourroit la reconnoître. A quel signe la reconnoîtrions-nous nous-mêmes , si mille projets opposés , mille systèmes différens nous avoient tour-à-tour déçus ? Mais je me trompe ; au milieu de ce labyrinthe inextricable , notre roi a fait l'unique moyen de connoître la vérité. C'est à la nation à la lui apprendre ; c'est à elle à triompher pour jamais de tous les prestiges. Dès que le roi aura entendu les vœux du peuple , pourroit-il les oublier ? Non , il consacrera à les exaucer , les restes d'une vie que le cours de la nature nous promet devoir être de longue durée S'il étoit vrai que le dernier ministre , en nous abusant par d'insidieuses promesses , nourrissoit , à force de perfidies , dans l'ame de notre roi , la terreur des assemblées nationales ; & que , calomniant ce peuple qui le respecte & qui l'aime , il l'éloignoit de son cœur par de sacrilèges impostures ; si ce forçait , soupçonné dans toutes les provinces , étoit prouvé ; quel supplice mériteroit le coupable ?

» Notre roi , craindre les états généraux ! mais qu'il se rende justice , qu'il descende dans sa conscience , & qu'il se juge. Il verra que le plus terrible des malheurs pour la nation , seroit sa perte ; que formé par nos adversités , qui sont les siennes , c'est à présent que nous devons recueillir le fruit de ses vertus personnelles Qu'il songe que si le trône étoit encore électif , ce seroit lui

que nos vœux y appelleroient ; que de tous les rois de l'Europe , il est le seul qui convienne à notre position Il nous faut un roi soumis aux loix , épris de l'amour sévère de la justice , désireux de nous procurer des jours de tranquillité & de paix. Et c'est quand nous le possédons , que les Etats-Généraux songeroient à troubler son regne ! Le malheur des rois est de juger des hommes par les esclaves qui les entourent ; & de leur empire , par la capitale. Sans doute , il est naturel à un roi de France , qui voit le peuple de Paris soumis & tremblant devant des soldats , de croire qu'il ne regne que par la terreur Que n'est-il possible que , s'arrachant à sa cour , notre roi vienne dans les provinces apprendre à connoître , à respecter & à chérir son peuple ! »
(Mém. sur les Et. Gén. leurs droits & la maniere de les convoquer.)

« Nous accusera-t-on désormais d'aspirer à l'insubordination & à la démocratie ? Eh quel temps choisit-on pour cette fatale accusation ! Nous , insubordonnés & démocrates ! nous , que le despotisme de Richelieu , les vexations de Mazarin , le brigandage de Laws ont toujours laissés malheureux & fideles ! nous , qui , à travers tant de fléaux , n'avons vu que le sang adoré de *St. Louis* & d'*Henri IV* , & l'avons absorbé , au nom de ces peres du peuple , des maux dont on nous accabloit au sien ! . . . Au moment où la plus pure & la plus digne portion de cet auguste sang , au moment où le fils de ce *Dauphin* immortel , que

nous pleurons encore , trop peu connu , hélas ! pendant sa vie , parce qu'il n'étoit que vertueux ; au moment où *Louis XVI* , héritier de sa grande ame & de ses vues paternelles , s'entoure d'un ministre bienfaisant & nous invite à la plus heureuse résurrection , aveugles & ingrats , nous oferions ! ... » &c. (*Délibération du Bourg de Cucuron.*)

Je te salue ô mon roi ! ô Titus de la France ! Souverain *bien aimé* du peuple , dont tu te montres le digne & tendre pere ! Vois la nation placer ton buste au milieu des *Louis XII* & des *Henri IV* ; vois gravées en traits ineffaçables , au bas de ta statue , ces lignes mémorables ; *Il abolit l'esclavage en France ; il fut juste , bon , ferme , grand , généreux , & vécut adoré de ses peuples.* Et toi Necker , ministre sage & bienfaisant , &c. » (*Le Roturier Poitevin.*)

« Vante qui voudra *Louis XII* ; pour moi , je publierai , par tout l'univers , l'amour de *Louis XVI* pour son peuple. J'apprendrai à mes enfans , pour qu'ils le répètent à nos neveux , & que le souvenir s'en perpétue d'âge en âge , ces paroles consolantes , qu'il a prononcées : *Je suis pour le peuple.* Si vous surnommâtes *Louis XII* votre pere , vous proclamerez *Louis XVI* le patriote & l'ami du peuple. » (*Discours d'un Pléb. pag. 48.*)

Hunc patēr ostēdet natis , digitoque notabit ;

Atque hunc , 6 nati , dicit , amate patrem.

« Livrons-nous , Messieurs , livrons nos cœurs aux plus fortunés presages , & croyons toutes les

promesses que le présent semble faire à l'avenir : encore quelques instans , & le monstre de la guerre s'engloutira dans l'océan ; & nous verrons la paix s'élever sur les mers paisibles , pour unir les deux mondes. C'est alors que le peuple François , déjà tout entier à son roi , verra son roi tout entier à son peuple ; alors , dans nos paisibles foyers , nous dirons à nos enfans , avant que de quitter la vie : mes enfans , nous pleurons ! Louis XVI vint , & nous fumes heureux ; nous avons vu naître son regne , puissions-nous ne le voir jamais finir ! » (*Disc. lu par M. Servan , dans une assemblée pub. de l'acad. de Lyon , 1781.*)

Toute ingénieuse qu'est votre ame , toute fertile qu'est votre langue , ô François , vous n'aurez que de foibles expressions , des tendres efforts du meilleur des rois. Auguste compagne du pere de la nation , nous nous rappelions encore , avec une sensibilité que 14 siècles n'ont pas affoiblie , la piété d'une reine , qui ne profita des premieres tendresses de Clovis , & ne mit la sienne en mouvement , que pour couronner son élévation sur le trône de France , par la victoire qui transforma un prince idolâtre en prince chrétien. Elle fut prédestinée à arracher la France à l'idolâtrie , comme Esther à soustraire son peuple à l'ambition cruelle d'Aman. . . . C'est à Clotilde que la nation fait hommage des lumieres pures qui nous éclairent , & de la protection dont le ciel nous a favorisés. . . . Reine catholique , que pr'avons-nous pas à espérer du zele de votre majesté ,

jeté envers une croyance que l'éducation, l'exemple de son auguste mere, lui rendent plus chere que la gloire humaine ne l'est aux ames vaines & orgueilleuses ? Oui, la vivacité de votre foi, la tendresse de votre piété sont pour la nation françoise, l'augure certain d'une future prospérité, & éteindront la foudre que ses crimes, sans doute, ont enflammée O roi très-chrétien, pacificateur des deux mondes, ami de la vérité & de la justice, vous voyez d'autres intérêts pour vos sujets, que ceux de la terre Grand prince, aussi glorieux que Charlemagne, vous ferez l'immortel législateur du XVIII siecle. Du peuple françois, vous en ferez un peuple d'hommes, un peuple de héros, un peuple de saints. (*Le vrai Patriote aux François.*)

(84) Ces ministres vertueux ne furent point sans doute exempts de taches. Leurs contemporains, en les admirant, leur firent des reproches, & la censure de l'histoire ne les a point ménagés. Ah ! je suis loin de pallier leurs fautes, ou de consacrer leurs écarts. Les foiblesses des grands hommes sont contagieuses ; & l'on ne sauroit trop se préserver d'une vénération mal-entendue, qui influe avec tant de force sur les mœurs publiques. Mais si je blâme, avec une inflexible sévérité, ce que leur conduite put offrir de reprehensible, j'aime à croire, & je n'hésite point d'avancer, qu'à l'époque du jugement universel, leurs ames, après une longue expiation, épurées dans le creuset de la charité,

& redevenues vierges , seront jugées dignes de se revêtir de la splendeur des Saints , & d'assister au grand conseil de la Jérusalem céleste : *Aufer rubiginem de argento , & egredietur vas purissimum.* (Prov.)

« L'abbé de St. Denys meurt , dit M. Garat ; Suger lui succède. Quelque temps après il est nommé ministre du royaume..... En voyant Suger occuper en même temps deux places si différentes , & qui exigent des vertus & des caractères presque opposés , on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne les remplisse pas également bien toutes les deux , & qu'il ne perde , ou n'obscure au moins dans l'une , la gloire qu'il aura méritée dans l'autre. Qu'y-a-t-il en effet de commun entre le chef de quelques religieux , & un ministre d'état , entre un homme qui doit renoncer à la société , & celui qui est placé auprès du trône , pour gouverner les hommes ? Un des plus grands malheurs pour l'homme , est de n'être point à sa place. C'est dans cette situation pénible , que des défauts & des vices , qu'il n'auroit jamais connus , viennent dégrader son ame , & qu'il perd les vertus pour lesquelles il étoit né. Suger ne put échapper à ce malheur ; & il ne faut pas craindre de le dire , sa gloire en a été souillée. Tous les reproches que lui fait l'histoire , c'est comme abbé de St. Denys qu'il les a mérités..... Comme ministre , c'étoit pour lui un devoir d'accroître les richesses du trône & du royaume ; comme abbé , il crut aussi devoir accumuler les richesses & les trésors dans St. Denys ; & il oublia , ou plutôt il ne fut jamais , que la pauvreté est le trésor d'un monastère..... Comme

ministre , il devoit reprendre aux grands vassaux tout ce qu'ils avoient usurpé de pouvoir & de domaine sur la couronne. Comme abbé , on le voit presque toujours occupé à s'emparer des autres monasteres , pour les donner à ses religieux.... Et combien d'injustices il est obligé de commettre pour en accomplir une!.... Ainsi donc il faisoit servir à son ambition tout ce que les vertus chrétiennes ont de plus sublime.... Repris , aux yeux de la France , par Saint Bernard , sur ses goûts & ses foiblesses , Suger ne crut jamais avoir perdu de son autorité ; en se corrigeant ; & l'abbé de Clairvaux , averti par Suger des excès & des erreurs de son zele , les reconnut quelquefois , quoiqu'ils fussent couverts à ses yeux par la sainteté de ses intentions. Le solitaire & le ministre furent amis toute leur vie ; & le dernier vœu de Suger fut de mourir dans les bras de Saint Bernard. — Chargé de l'administration des tribunaux , Suger porte ses premiers soins à créer une justice en France ; & il en établit le siege dans son abbaye de St. Denys. L'abbé de Clairvaux lui en fait un crime ; il lui reproche avec amertume de faire retentir les cris des plaideurs & des avocats , dans des lieux consacrés au silence & à la prière. Mais Saint Bernard étoit bien loin de pénétrer la profondeur des desseins du ministre. Suger avoit vu que , dans ce siècle , les cloîtres & les autels étoient les seuls lieux où l'on se représentât la divinité sous des traits pacifiques ; il y fait entrer la justice ; mais pour lui donner un asile contre la férocity du siècle , qui la rendoit elle-

même l'instrument des crimes & du meurtre ; mais pour la défarmer & la couvrir du respect des autels & de la religion. — Suger défend le duel à deux princes du sang ; & ils obéissent. Un siècle après , Saint-Louis le proscrivit , presque inutilement , dans ses domaines même. . . . Il fait arrêter des coupables jusqu'au pied des autels , & n'est effrayé , ni des censures ecclésiastiques , qui le condamnent , ni des miracles , dont le peuple le menace. — Le prince veut s'emparer du comté de Toulouse , sur lequel Eléonore , son épouse , prétend avoir des droits. Suger trouve le titre incertain , & le succès presque impossible. Il s'y oppose dans le conseil , sans craindre de tomber dans la disgrâce d'une reine jeune & adorée. — La renommée de sa régence se répand dans tout le royaume. On vient des cours étrangères admirer & étudier cette administration , dont il donne le premier exemple. Henri I , roi d'Angleterre , ayant des intérêts à démêler avec la France même , en établit Suger & le juge & l'arbitre. On se rappelle que la même nation rendit depuis le même hommage à St. Louis , en le choisissant arbitre entre elle & son monarque ; & je remarque avec plaisir qu'on leur a décerné les mêmes honneurs en Europe , après avoir fait observer plus d'une fois la ressemblance de leurs talens & de leurs vertus. — Suger avoit formé les liaisons les plus étroites avec Pons , abbé de Cluny , & avec un jeune abbé du Mont-Cassin , connus tous les deux par leur goût pour les voluptés & la licence. Il partagea bientôt

leurs goûts ; & quoiqu'il ne parût pas y avoir beaucoup de penchant, il ne fut pas résister aux vices, lorsque l'amitié lui en donna l'exemple. Ces deux abbés meurent dépouillés de leurs dignités, & victimes des désordres de leur vie ; & Suger profite de cette terrible leçon. » (*Eloge de Suger, par M. Garat.*)

« L'abbé Suger réforma son monastère en 1127, & donna le premier l'exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans l'abbaye ; & l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger étoit dans le dessein de se renfermer entièrement dans le cloître ; mais Louis VII, en partant pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent, toutes les fois qu'il en demandoit. » (*Dist. hist. & Hist. de France.*)

« Il est des princes, dit M. Laborie, qui sont jaloux de régner par les bienfaits sur ceux qu'ils doivent gouverner un jour ; des princes, qui s'efforcent d'exercer un empire plus doux, avant d'étendre le sceptre de l'autorité. Mais Louis XI signale sa jeunesse, en attirant des malheurs sur une nation, dont le plus grand malheur sera de l'avoir un jour pour maître. Il se hâte de nuire, avant même que sa puissance devienne le plus redoutable des fléaux, &c. Le sang va couler, les peuples vont gémir, rien ne peut empêcher les désastres. ... Je me trompe ; on peut les détourner encore ; mais il faut tout ce que le génie a de

pouvoir, tout ce que la vertu a de zele, tout ce que le zele a d'héroïsme. O d'Estouteville, tu es digne d'être l'arbitre des rois, le pacificateur des empires, &c. » (*Eloge de d'Estouteville, archevêque, cardinal de Rouen.*)

« George d'Amboise, premier ministre de Louis XII, n'étoit point un grand homme ; mais ses vertus suppléaient à ses lumières. Il rendit les François heureux, & tâcha de conserver la gloire qu'il s'étoit acquise. Louis XII entreprit, par son conseil, la conquête du Milanois.... Cette province se révolta peu de temps après qu'elle eût été conquise, mais d'Amboise la fit rentrer dans le devoir. Il fut bientôt reçu à Paris, en qualité de légat du pape, avec beaucoup de magnificence. Il travailla, pendant sa légation, à la réforme de plusieurs ordres religieux. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zele. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres & à l'entretien des églises. Après avoir gouverné le diocèse de Montauban & de Narbonne, il se contenta de l'archevêché de Rouen & du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter aucune abbaye. Il est vrai qu'il auroit fort souhaité d'être pape ; mais ce n'étoit, disoit-il, que pour travailler à la réforme des abus, & à la correction des mœurs. Après la mort d'Alexandre VI, le cardinal d'Amboise eût pu voir ses desirs accomplis, s'il eût été aussi rusé que les cardinaux Italiens. Il mourut à Lyon dans le couvent des Célestins, à l'âge de cinquante ans.

On dit qu'il répétoit souvent au frere infirmier ; qui le servoit dans sa maladie : *Frere Jean , que n'ai-je été toute ma vie Frere Jean !* On a beaucoup loué ce ministre d'avoir travaillé au bonheur des François ; mais on l'a blâmé d'avoir signé , au nom de son maître , le traité conclu à Blois , par lequel la France risquoit d'être démembrée. »

« Le chancelier de l'*Hospital* parut un philosophe intrépide dans un temps d'enthousiasme & de fureur. Lorsque la malheureuse conspiration d'Amboise éclatta , il fut d'avis que , pour apaiser le soulèvement des esprits , on pardonnât à ceux que le faux zele de la religion avoit égarés. Il donna , la même année de cette conjuration , l'édit de Romorantin , pour empêcher l'établissement de l'Inquisition. Il vit avec douleur le feu de la guerre civile s'allumer en France. Il fit tous ses efforts pour l'éteindre , avant l'embrâsement général ; & lorsque tout le royaume étoit en feu , il tâcha d'adoucir le mal qu'il n'avoit pu guérir. C'est conformément à ces principes pleins d'humanité & de sagesse , qu'il parla aux états assemblés à Orléans au commencement du regne de Charles IX , à ceux de St. Germain-en-Laye , au colloque de Poissy , à l'assemblée de Moulins. Après l'affaire de Vassy , voyant qu'on se préparoit de part & d'autre à prendre les armes , il s'y opposa de toutes ses forces. . . . Ennemi des conseils violens , il en donna toujours au roi de très-modérés , pour le porter à rétablir la paix dans son état. Il pensa sur la *St. Barthélemi* , comme nous pensons à présent. Il écrivit :

Excidat illa dies. La reine Catherine de Médicis, qui avoit contribué à l'élévation du chancelier, trop emportée pour approuver des vues si pacifiques, le fit exclure du conseil de guerre. L'*Hospital*, voyant que sa présence étoit importune, se retira de lui-même. On lui fit demander les sceaux ; il les rendit sans regret, disant : *Que les affaires du monde étoient trop corrompues, pour qu'il pût encore s'en mêler.* Son ame fut ornée de vertus. Son génie eut le caractère de la véritable grandeur. Il fut simple & sublime. S'il avoit vécu de nos jours, il auroit mis un ordre dans le labyrinthe de la jurisprudence. Il auroit paru tout ce qu'il étoit, un grand homme. » (*Diff. Hist.*)

« Voyant du haut de son génie toutes les querelles de la religion, comme l'éternel les voit de son trône, l'*Hospital*, dit M. Guiber, se retire à la campagne ; & là, enveloppé de sa philosophie, fier de sa pauvreté, heureux par son amour pour les lettres, & par sa conscience, il défie les orages. . . . Il offrit, dans tout l'ensemble de sa vie, quelque chose d'imposant, d'auguste, de solennel, qui le fait figurer dans nos annales comme un beau monument antique parmi des morceaux modernes. — Il ne désira les grandes places, que parce qu'elles imposent de grands devoirs, & fournissent de grandes occasions. Ni intolérante, ni oppressive, mais épurée & ramenée à sa simplicité primitive, il croyoit la religion la base des mœurs. — Il avoit encore ce défaut, ou, pour mieux dire, cette illusion des ames droites & fortes, quand une longue expé-

rience de la vie ne les a pas corrigés ; il croyoit qu'il rencontreroit d'autres hommes passionnés comme lui pour le bien , & qu'il leur imprimeroit son mouvement. Il fut trompé dans son attente. Les prélats éclairés étoient corrompus ; ceux qui auroient eu de bonnes intentions , manquoient de lumieres. *Je suis devenu odieux par ce qui devoit m'honorer* , écrivoit-il à son protecteur Olivier. *On voit avec dépit que les vols ne se font plus impunément ; que j'établis de l'ordre dans la recette & les dépenses..... Les grands , cette classe d'êtres égoïstes & paresseux , qui , s'épuisant sans cesse par le luxe , ne se répare jamais par l'industrie , vivent toujours aux dépens du peuple..... Vous connoissez cette espèce d'hommes qui habite la cour ; leur avidité , leur bassesse , leur lâche effronterie. Préférerai-je leur amitié déshonorante à ce que me prescrivent mes obligations envers le roi , & mon amour pour mon pays ? Qu'ils engloutissent tout , & le soldat sans paye ravagera nos terres , & on écrasera le peuple par de nouveaux impôts. --- Ce qu'il y avoit de certain , c'est que ses vertus , son caractère , son ame , ressentoient l'antique , & qu'il paroïssoit , à cet égard , un prodige jetté par la nature , hors du pays & du siècle auxquels il devoit appartenir. Les mœurs , les mœurs ; voilà enfin quel étoit le cri de l'Hospital à tous les ordres de citoyens ; il les exigeoit sur-tout des magistrats. A quels titres , leur disoit-il , pouvez-vous prétendre à l'estime publique , si ce n'est par vos mœurs ? Votre vie est casaniere & tranquille , vos jours sont sans péril , vos honneurs ne sont jamais enfan-*

glantés. Mais vos passions ; voilà l'objet de vos combats ; la privation du luxe & des plaisirs , le désintéressement , la pauvreté , voilà vos sacrifices & vos trophées. Le guerrier n'a de risque & de gloire , que çà & là ; & quelquefois dans la vie vos ennemis , à vous , sont tous les jours à votre porte , & vous les avez dans vos cœurs. » (Eloge de l'Hôpital.)

« A la première assemblée des états convoqués par la cauteleuse Catherine de Médicis , se fit entendre le génie tutélaire de la patrie. Le ciel voulut qu'au milieu de la plus perverse des cours s'élevât le plus vertueux des hommes ; afin qu'en ce temps , où la perfidie violoit toutes nos loix ; le dépôt de notre antique législation reposât dans les mains de celui dont le cœur fut toujours leur sanctuaire. « Il ne faut point écouter , disoit-il aux états , en 1560 , ceux qui prétendent qu'il n'est pas de la dignité du roi d'assembler les états-généraux. Y-a-t-il quelque chose de plus digne d'un roi que de rendre justice au peuple ? Et quand peut-il mieux la rendre , que lorsqu'il donne la facilité d'exposer publiquement les plaintes , en un lieu où l'imposture & l'artifice ne peuvent se glisser ? ... C'est dans ces assemblées que l'on instruit les rois de leurs devoirs ; devoirs qui , par un abus effroyable , sont aujourd'hui négligés , parce que les rois ne voient & n'entendent que par les yeux & les oreilles des ministres , & qu'entourés de pièges , qu'on leur tend de toutes parts , les rois , destinés à conduire les autres , sont eux-mêmes conduits & égarés par ceux qui les envi-

ronnent. &c. » Le chancelier de l'*Hospital*, (pour-
quoile déguiserions-nous ? ce grand homme commit
une faute. Il osa violer la loi sacrée des enregis-
trements libres ; il l'expia par ses regrets. Au moment
d'expirer , prêt à rendre compte à Dieu de sa
vie entière , il n'y apperçut que cette tache , &
il eut le courage de l'avouer : aveu magnanime ,
digne de sa grande ame ; aveu précieux , qui répa-
roit tellement son tort , qu'il a servi à l'éloquent
d'Espréménil , pour établir cette loi , qu'on vouloit
enfreindre. » (*Mémoires sur les Etats-Généraux* , par
M. d'Antraques.)

« Sully n'étoit pas encore surintendant , & déjà son
maître le destine à réparer les maux de la France.
Son premier mérite fut de les connoître..... Toutes
les dettes réunies formoient une somme de 330
millions. Il passe à l'examen des revenus..... Je
souhaiterois que mon siècle pût être étonné , en
apprenant que le roi ne recevoit que 30 millions ;
tandis que le peuple en payoit 150..... Cent millions
de domaines avoient été aliénés , presque sans
titre. Une grande partie des revenus royaux avoit
été , ou usurpée par les grands , ou vendue au
plus vil prix , par ceux-mêmes qui furent employés
à en constater l'état. Mais la plus grande source
de désordre étoit les brigandages des officiers de
finance. Qui pourroit retracer tous ces affreux
mystères ? Qui pourroit détailler toutes les ruses ?....
On diminueoit les recettes , on augmentoit les dé-
penses..... Sully porte le flambeau..... parcourt tous
les registres..... observe dans tout le royaume les

effets de ces abus..... La France, comme un malheureux qui expire , en se débattant sous le glaive qui l'égorge , inquiète & tourmentée , s'agitoit dans ses convulsions , pour trouver un remède à ses maux. On avoit créé un conseil de finances , espèce d'hydre encore plus funeste à l'état , que le dissipateur surintendant qu'elle remplaçoit. Les membres qui composoient ce conseil , livrés à la corruption universelle , augmentoient encore les maux qu'ils devoient réformer..... C'en étoit fait de la France , sans le génie de Sully. Tandis que toutes les mains se réunissoient pour la pousser dans le précipice , c'est lui qui l'arrêta & suspendit sa chute. --- Dès que les membres du conseil apprirent que Sully devoit faire des visites dans les provinces , ils n'épargnerent rien pour le traverser. Les receveurs-généraux , trésoriers , &c. furent prévenus..... On semoit dans les provinces les bruits les plus odieux contre le ministre patriote. On profitoit de son absence pour le noircir auprès du roi. On l'accusoit d'ignorance , de dureté , d'étourderie. On le peignoit comme un tyran qui alloit sucer le sang du peuple , & qui abusoit de l'autorité du prince , pour le rendre odieux à ses sujets..... Il eut à se justifier des plus cruelles calomnies ; & il en vint aisément à bout. 500,000 écus , qu'il avoit ramassés dans ses voyages , & qui , sans lui , eussent été perdus pour le roi , furent déposés dans le trésor royal. Il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette somme ne fût dissipée. --- Sanci , un des membres du

conseil , & le plus absolu des hommes , envoya demander à *Sully* , avec toute la fierté d'un despote , 50000 écus pour payer les Suisses. *Sully* favoit qu'il n'étoit dû que le tiers de cette somme. Il refusa. Son refus excita entre lui & *Sanci* une vive querelle , qui éclata en présence du roi. Peu de temps après , *Sully* surprit encore les membres du conseil à vouloir détourner 200,000 écus du trésor royal. Heureusement il avoit gardé entre ses mains de quoi les confondre ; & dans le moment qu'ils croyoient triompher , en rejetant sur lui la dissipation de cette somme , il les convainquit lui-même , en présence du roi , de cet odieux brigandage. --- Enfin parurent toutes ces déclarations , qui rendirent le roi propriétaire de ses revenus , & mirent le peuple à l'abri des concussions des sujets puissans. Les tyrans , qui voloient le peuple , se plaignirent avec audace , comme si on les eût dépouillés d'un bien légitime : tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injustice comme un de leurs droits. Le duc d'Épernon , par ces sortes de violences , se faisoit tous les ans un revenu de près de 400,000 francs de notre monnoie. Il fut averti du jour où devoit passer la déclaration qui lui ordonnoit de n'être plus ni brigand , ni concussionnaire. Là , au défaut des raisons , il eut recours aux insultes ; & son insolence naturelle , aigrie encore par les réponses fieres de *Sully* , osa s'emporter jusqu'aux menaces. *Sully* répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui est accoutumé à ne rien craindre , &c. Il dresse un état général de

finance , qui prévient désormais tous les moyens honteux de s'enrichir..... Le temps de la tyrannie & des usurpations n'est plus. 80 millions de domaines rentrent dans les mains du souverain..... Une des premières opérations de Sully fut de remettre aux provinces 20 millions d'arrérages de taille , & depuis il diminua , d'année en année , cet impôt , de deux millions. --- Sully , pour faire refleurir la France , ne vouloit que des laboureurs & des pâtres. Il regardoit les grandes villes comme les tombeaux des états , parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachoit donc à repeupler les bourgs & les villages. Il désiroit sur-tout que la noblesse habitât dans ses terres..... Il voyoit , avec toute la douleur d'un citoyen , la plaie terrible que le désordre des finances avoit faite aux mœurs. Il avoit là-dessus les principes des anciens législateurs ; & le surintendant de Paris eût été Lycurgue à Sparte , & Caton à Rome. Il faut voir avec quelle éloquence de l'âme il s'exprime , dans ses *Mémoires* , sur le luxe , sur la mollesse , sur le prix que nos passions mettent à l'or , sur le dépérissement du vieil honneur , la confusion des états , l'abâtardissement des races , &c. Ce sont par-tout les expressions d'un guerrier philosophe , qui a l'âme également austère & grande , qui sent la vertu avec transport , & qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattoit les ennemis un jour de bataille. --- C'est par une administration fondée sur ces principes , que Sully , en moins de 15 ans , vint à bout de changer la

face de la France ; mais il n'eût point amorti si promptement 350 millions de dettes ; il n'eût point laissé 40 millions dans les coffres du roi , si , à tous ces moyens , il n'en eût joint un autre encore plus puissant ; c'est l'économie. --- On ne connoîtroit point Sully tout entier , si l'on ignoroit que ses vertus égalerent ses talens. Que ne puis-je mettre sous vos yeux cette partie de ses *Mémoires* , où , en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'état , il trace lui-même son portrait , sans s'en appercevoir ! Vous y verriez la sainteté des mœurs , l'éloignement du luxe , ce courage qui dompte la nature , qui résiste à la volupté , & se refuse à tout ce qui peut énerver l'ame. Sa table étoit d'une frugalité qui épouvantoit la plupart des seigneurs de la cour. L'économie domestique l'avoit formé à cette économie publique , qui devint le salut de l'état. En entrant dans les finances , il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens. En sortant de place , il osa défier son siècle & la postérité. Les présens qu'on lui offrit pour le corrompre n'avilirent que ceux qui les offroient. Il dut avoir des calomniateurs & des jaloux. Libelles , lettres anonymes , avis secrets , discours empoisonnés , tous ces moyens obscurs & bas , inventés par la foiblesse & par la haine , furent employés pour le perdre. Il terrassa la calomnie par ses vertus , il humilia l'envie par ses succès ; il se vengea de ses ennemis , car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchans trouvoient en lui une ame inflexible &

rigide ; les malheureux y trouverent une ame sensible & compatissante. Dans la religion , zélé sans fanatisme , & tolérant sans indifférence , il étoit l'organe du roi auprès des Protestans ; il étoit le protecteur des Catholiques auprès du roi. Il fit un mémoire , dont le but étoit de réunir les protestans & les catholiques dans les points qui les divisoient. Il fut adoré à Geneve ; il fut estimé dans Rome. Bon époux , bon maître , bon pere de famille , il donna un plus grand spectacle au monde ; il fut l'ami d'un roi. O Henri IV ! O Sully ! » (*Eloge de Sully, par Thomas.*)

Colbert succéda à Fouquet , dans la charge de contrôleur-général. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre déprédateur. Tout le monde connoît le sonnet injurieux que le poëte Hénault lança contre lui , & sa réponse à ceux à qui il demanda si le roi y étoit offensé. *Non* , dirent-ils : *Eh bien , je ne le suis donc pas !* Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avoit troublé , & ne cessa de travailler à la gloire du roi , & à la grandeur de l'état. Le beau siècle de Louis XIV commença à éclore.... Non content d'avoir rétabli les finances , & encouragé tous les genres de mérite , il porta ses vues sur la justice , sur la police , sur le commerce , sur la marine..... Le but du grand Colbert étoit d'enrichir la France & de la peupler. En entrant dans les finances , il fit remettre trois millions de taille , & tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 , jusqu'en 1656. Telles étoient les occupations de

de ce digne ministre, lorsqu'il mourut consumé par les chagrins que lui donnoit Louvois, en le forçant à ruiner par des vexations le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce ; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances, qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre, telle que le méritoit un homme qui, en créant le commerce & en animant tous les artistes, avoit donné cent millions de rente à sa patrie : le mourant la mit sous son chevet, sans l'ouvrir, disant qu'on étoit peu sensible à ces attentions, quand on étoit prêt à rendre compte au roi des rois. Il répondit à madame Colbert, qui ne cessoit de lui parler d'affaires : *Vous ne me laisserez pas même le temps de mourir.* Au milieu des occupations du ministère, il trouvoit le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'écriture sainte, & de réciter le bréviaire. Colbert est regardé avec raison comme le plus grand ministre qu'ait eu la France. Avec l'exactitude & l'ardeur pour le travail qu'avoit Sully, il eut des vues beaucoup plus étendues pour la grandeur du souverain & le bonheur des peuples. » (*Dist. Hist.*)

Colbert défendit sans relâche la chose publique contre l'intérêt particulier, la société contre l'individu, & l'avenir contre le présent. Il ordonna des règles si simples de comptabilité, & il en poursuivit l'observation avec tant de fermeté, que les plus grands abus ne tarderent pas à disparaître. Son coup d'œil sur les dépenses ne lui



fit conserver que celles qui affuroient la paix, l'ordre & la défense du royaume; il n'eut ni cette petite économie qui décourage les talens, ni cette prodigalité qui excite les vices. Il diminua considérablement les impôts sur les terres, & principalement les tailles. --- Colbert fut béni dans sa vie domestique par son union avec une femme aimable & vertueuse.... Les rivalités, les haines & les jalousies troublèrent son repos; la guerre vint l'arrêter dans ses plans & déranger son système. Alors on oublia ce qu'il avoit fait. Il eût acquis plus d'honneur dans l'opinion publique, s'il eût quitté ce ministère au moment où la guerre ne lui permettoit pas de rendre des services éclatans. Mais un grand homme ne soumet point sa conduite aux suffrages populaires; il les maîtrise. --- Un jour, à sa maison de Sceaux, on le vit se baigner de pleurs. Un de ses amis lui en demanda la raison : *Je voudrois, répondit-il, pouvoir rendre mon pays heureux ; & qu'éloigné de la cour sans appui, sans crédit, l'herbe couvrît mes jardins.* Quel mot, & quelles larmes ! — Ménage compose la généalogie de Colbert, & le fait descendre des rois d'Ecosse. Le ministre rejette la flatterie de Ménage, & loin de le récompenser, il lui fait ôter sa pension. Plus on estimera Colbert, moins on trouvera de dureté dans cette conduite. — En 1680, Colbert fut attaqué de la maladie dont il mourut d'une manière édifiante. Un grand administrateur s'attache plus fortement qu'un autre à

l'idée d'un Dieu. Il a vu comme tout se lie dans la société par l'intelligence. Il mourut ; & le peuple voulut enlever son corps & le déchirer... Les circonstances, ce mot dont l'empire est si grand aux yeux de l'esprit observateur, est un mot que n'entend point l'aveugle & l'ingrate multitude. (Voyez. l'Eloge de Colbert, qui a remporté le prix, & un autre qui a obtenu le premier accessit. &c.)

Quoique j'aie rendu à Colbert la justice qui lui est due en simplifiant le tarif des fermes, &c. je ne passerai point sous silence les vues qu'il avoit de flater la nation, qui a toujours aimé à être séduite par un faux éclat : je lui reprocherai, sans rien ôter à sa gloire, d'avoir employé trop souvent son génie pour des futilités, en voulant surpasser tous les peuples de la terre dans les arts d'ostentation, tandis qu'il existoit un avantage bien plus solide & toujours sûr, qui est celui de pourvoir aux besoins naturels, qui ne dépendent ni du caprice de la mode, ni des bizarreries du goût ; mais qui sont les mêmes dans tous les temps, dans tous les lieux, & pour tous les hommes.... En cela Colbert n'admira point Sully, qui ne voyoit la gloire de son maître que dans le bonheur de ses peuples, parce qu'il étoit bien convaincu qu'il en étoit l'unique source. Sully avoit raison : car sur la fin du ministère de Colbert, on s'aperçut bientôt de ce qu'avoit produit ce faste imposant qu'il avoit introduit pour satisfaire la vanité de son maître, & que nous représentent encore aujourd'hui ces

chefs - d'œuvre de peinture , de sculpture , d'architecture , cette façade du louvre , cette galerie , cette colonnade , cet observatoire , & tant d'autres monumens qu'il n'est permis à un souverain d'élever , que lorsqu'il peut en supporter la dépense sans faire tort à son peuple..... Je le répète encore , Sully connoissoit bien mieux la source du bonheur par les richesses qu'il découvroit dans l'étendue & la fertilité du sol.

Feuillet de Turgot & de Necker.

« **F** Ermons les yeux , s'écrie M. Servan, sur ces jours nébuleux qui terminerent le ministère de *Silhouet* , pour ne les ouvrir que sur ces jours prospères , où nous vîmes auprès d'un nouveau trône Malesherbes , &c. & dans nos villes cette foule de magistrats qui peuploient nos déserts , tous figurans à nos yeux la patrie rappelée de l'exil..... Alors parut *Turgot*. A Rome on dépo-
soit le trésor public dans le temple de Saturne : *Louis XVI* le déposa dans les mains de *Turgot*. Le cœur d'un homme de bien qui n'admet que des sentimens vertueux , est un asyle bien plus sûr , qu'un temple où souvent les scélérats s'introduisent..... Le nom de *Turgot* , déjà si cher aux arts , le devint à l'humanité : déjà dans l'une des provinces les plus infertiles de ce royaume , il avoit su recueillir une moisson d'amour & de bénédiction , qui ne sont pas l'émolument le plus sûr , ni la richesse la plus ordinaire de la

place qu'il occupoit alors. Il eut le malheur , dans nos finances , d'armer la vertu qui le guidait , du fil d'un système qui plioit souvent & ne rompoit jamais. Mais convenons que *Turgot* éleva le premier à nos loix fiscales , des portiques , où , sans avilir la majesté , le souverain législateur raisonnoit avec ses sujets sur le bien qu'il vouloit leur faire , comme un pere tendre dans l'intimité de ses foyers confie ses projets & ses vues à ses enfans rassemblés ; & puisqu'enfin la malheureuse vérité n'est qu'une épitaphe réservée pour le tombeau des morts , écrivons en pleurant sur celui de *Turgot* , qu'il voulut guérir deux grands maux de l'état , le chancre de l'agriculture dans les corvées , celui du commerce dans les communautés.

Presque sans intervalle , un homme étranger à la France fut appelé pour la consoler d'un de ses plus vertueux citoyens. Quel étonnement quand on vit sur le bureau de *Colbert* la plume qui en avoit tracé l'éloge ! Mais sur-tout quelle allégresse , quand tout-à-coup , par les opérations les plus sages , par les plus heureux projets , cette plume , digne d'apprécier *Sully* & de louer *Colbert* , parut capable de les effacer tous deux ! Il est encore présent à nos yeux , il est présent à nos cœurs , le spectacle qu'offrit à l'Europe étonnée le compte rendu par M. Necker. Un jeune monarque interrogeoit , le ministre répondoit , & la France écoutoit : on voyoit la liberté devancer le ministre , la bienfaisance accompagner le monarque , & la douce

espérance s'asseoir au milieu de la nation.....
 Homme sage & bienfaisant ! puissent nos cœurs
 payer dignement le tiers du bien qu'il essaya de
 nous faire ! Bien plus François quand tu voulus
 guérir nos maux , que tant d'autres qui ne s'oc-
 cupent qu'à les envenimer ; généreux étranger !
 laisse nous t'adopter : la patrie d'un grand homme
 n'est pas le lieu de son berceau ; c'est celui de
 ses bienfaits & de sa gloire. » (*Disc. sur le
 prog. des Conn. hum. de la morale & de la législa-
 tion.*)

Si quelques satyres injustes & ténébreuses ont
 affailli M. Necker , & ont répandu la tristesse
 dans son ame sensible & aimante , on peut dire
 que les éloges touchans & solennels que les bons
 citoyens ont prodigués à son rare mérite , ont
 bien corrigé l'amertume de ses ennuis..... Je feuil-
 lette les *Entretiens de l'autre monde* , publiés en
 1782. Je m'arrête au dialogue X.

Le Courtisan,

« La perte de M. Necker est à mon avis une
 calamité publique , & la plus grande qui pût
 fondre sur le royaume. Le même siècle ne pro-
 duit pas deux ames de cette trempe.

Le philosophe,

Oui , & le souvenir que je conserverai toute
 ma vie de cet événement malheureux , sera tou-
 jours un poids accablant pour mon cœur. J'aime
 ma patrie & mon roi . & mes entrailles se dés-

chirent quand je vois qu'on éloigne pour jamais des affaires, le seul homme peut-être qui fut en état de les rétablir, de détruire les abus sans nombre de l'administration, d'enchaîner les griffes des traitans, d'écraser sous ses pieds toutes les sang-sues publiques, de substituer aux impôts une sage & bienfaisante économie, d'arrêter les progrès d'un luxe destructeur, d'affermir les droits du souverain, en maintenant tout à la fois ceux du peuple, d'anéantir à jamais le pouvoir arbitraire, d'épurer les mœurs, d'introduire l'esprit de tolérance, de paix & de charité dans toutes les conditions & tous les états, de perfectionner la législation, d'immortaliser enfin le regne de son prince, en lui faisant connoître & embrasser tous les moyens d'assurer la félicité de son peuple.

Le courtisan.

Cet éloge est bien mérité. Les dettes de l'état étoient énormes, l'intérêt exorbitant, le crédit nul, & par conséquent les ressources entièrement épuisées. Cependant la déprédation regnoit toujours dans tous les départemens; plus elle étoit générale, plus elle demeurait impunie. Dans ces circonstances critiques, le grand homme dont nous parlons prit les rennes de l'administration des finances.... Les méchans frémirent d'effroi..... Il s'étoit depuis long-temps fait connoître par son génie & ses succès dans les opérations du commerce. On savoit que personne au monde n'étoit

ni plus actif, ni plus laborieux, ni plus désintéressé, ni plus exact, ni plus intègre..... Dès lors la confiance publique commença à renaître, &c. Il réveilla dans les cœurs de tous les François l'amour de leur souverain..... Déjà il étoit parvenu, non seulement à arrêter les progrès des maux de l'état, mais à fermer les anciennes plaies; non seulement à payer avec exactitude les pensions & les rentes courantes, mais à acquitter des arrérages qu'on croyoit perdus, & à rembourser les créances les plus onéreuses; non seulement à fournir aux dépenses ordinaires & extraordinaires de la cour & de tous les départemens du ministère, mais à créer, pour ainsi dire, une marine toute nouvelle, & à la porter au plus haut degré de force & de puissance; non seulement enfin à soutenir une guerre des plus terribles, mais à former un trésor qui pût un jour suffire à tous les besoins d'un si grand royaume, & remplir les projets & les vues bienfaisantes du souverain..... Mais s'il avoit tout fait pour sa gloire, il n'avoit rien fait encore, selon lui, pour notre bonheur; tant ses desseins étoient vastes, tant sa grande ame embrassoit de nouveaux objets! Voilà cependant l'homme qui a été sacrifié à la haine & à la vengeance de ses ennemis, ou plutôt des ennemis du roi & de la patrie.

Ostendunt terris hunc tantùm fata, neque ulera.

Esse sinent : niniùm vobis romana propago

Visa potens, superi : propria hæc si dona fuissent.

(Entretiens de l'autre monde, sur ce qui se passe dans celui-ci.)

« Si nous voulions peindre , dit M. R ** , ce génie heureux & rare , qui fait à la fois embrasser l'ensemble & les détails d'une grande masse , saisir les objets sous tous les rapports ; unir l'intérêt général à l'intérêt particulier , & les servir tous deux sans les affaiblir , nous vous présenterions M. *Necker*..... Nous le montrions assis dans son cabinet , au milieu des vertus , & considérant d'un œil attendri l'image de la France & celle de notre monarque..... Vous la verriez prévoyant tout , combinant tout pour le bonheur des peuples & la gloire de l'état ; nous vous ferions admirer cette sagesse de vues , cette profondeur de lumières , cette justesse d'idées qui assurent le succès , ce don rare de connoître les hommes , ce talent difficile de trouver des ressources puissantes qui ne soient point onéreuses ; cet art unique de maintenir l'équilibre sage qui naît de la connoissance des forces..... Au moment où il a été appelé au ministère , les finances étoient enveloppés d'un voile que le désordre , la mauvaise foi & la multiplicité des objets rendoient impénétrable depuis Colbert..... Bientôt tout fut classé , tout fut éclairci , & l'on vit avec étonnement qu'on dépensoit vingt-quatre millions de plus qu'on ne recevoit. Le mal reconnu , il s'agissoit d'y remédier..... M. *Necker* découvrit des remèdes doux & efficaces ; c'étoit le rétablissement du crédit public & l'économie.... Un grand esprit d'ordre beaucoup de bonne foi dans les opérations , des combinaisons justes , des établissemens sages furent

les bases sur lesquelles s'appuya la confiance publique..... Il se mit à la poursuite de tous les abus & de tous les gains inutiles..... Une foule de libéralités arrachées par l'importunité, ou surprises par des faux exposés, attirerent d'abord son attention..... les profits énormes de la finance furent réduits..... Les travaux furent simplifiés..... Il osa proposer au roi la réforme de sa maison..... Il est résulté de cette administration ferme du ministre, qu'au milieu des alarmes de la guerre & des dépenses excessives qu'elle entraîne, sans nouvel impôt, la recette du trésor royal excède actuellement la dépense de plusieurs millions. Ce résultat fait le plus bel éloge de celui qui l'a opéré. Il est le garant le plus puissant & le plus irréprochable de son administration..... Dans son compte rendu, M. Necker paroît tel qu'il est, c'est-à-dire, grand ministre & homme de bien; c'est là qu'il développe l'ame la plus noble & la plus élevée. Tout y frappe, tout porte dans les ames un sentiment délicieux & long-temps inconnu..... Le prince y jouit de la douce satisfaction de voir ses desirs paternels remplis. Le simple citoyen reconnoît en le lisant qu'on s'occupe de lui, & qu'on s'en occupe pour son bonheur..... L'impression étonnante qu'à fait cet ouvrage sur l'Europe entière, l'empressement général, l'applaudissement de tous les François vengent pleinement M. Necker de ces clameurs obscures que tous les bons citoyens ont prévues avec lui. Ceux qui ne doivent leur existence & leur fortune qu'au désordre,

peuvent-ils voir sans douleur le renversement de leurs espérances coupables ? Peuvent-ils voir sans dépit le règne de la cupidité détruit ? Tristes du bonheur public, ils tâchent d'en diminuer le sentiment... La jalousie, sans être guidée par un motif aussi bas, a néanmoins manifesté ce chagrin injuste, que les succès dû mérite lui occasionnent. « Qu'admire-t-on ? s'est-elle écriée, Qu'a-t-il fait qu'il n'auroit du faire ? Gardez-vous de vous laisser séduire par un éclat trompeur, & n'attribuez pas à la vertu ce qui n'est qu'une ostentation orgueilleuse. » — « Déesse des ténèbres, a répondu la France, pourquoi ravir à un homme vertueux la douce satisfaction de parler de sa vertu ? Cette sainte hardiesse est permise ; elle est un prix légitime.... Heureux les hommes publics qui peuvent parler d'eux-mêmes sans offenser la vérité ; le ciel n'en multiplie pas assez les exemples pour le bonheur de la terre.

Le compte rendu est écrit avec la fermeté d'un homme qui dit vrai.... L'éloge de Colbert ne pouvoit être bien fait que par un homme capable de lui succéder.... En faisant le portrait de ce ministre célèbre, M. Necker a fait le sien ; il l'a peint aussi grand que lui.... Quelle juste défiance, l'administration actuelle ne doit-elle pas faire naître dans l'âme de celui que le temps viendra nous montrer après M. Necker ! Quand la mort frappa du Guesclin, dont les cendres reposent près de celles de nos rois, les

plus braves & les plus sages guerriers de France , *Clisson , Sancerre & Couci* refuserent tous trois l'épée de connétable , en disant qu'ils *n'osoient la porter après ce héros.....* Si le ministre qui succédera à *M. Necker* , veut le bien , ses craintes se dissiperont ; il sera , par ce désir seul , digne de le remplacer ; il ouvrira le *compte rendu* , & il y trouvera les moyens de lui ressembler , &c. &c. »
(*Discours prononcé à l'assemblée du tiers-état de B.....*)

« J'ai servi le Roi pendant cinq années , dit *M. Necker* , avec un zèle auquel je n'ai jamais connu de bornes : les devoirs que je m'étois imposés étoient l'unique objet de mes inquiétudes ; & les intérêts de l'état , devenus ma passion , occupoient toutes les facultés de mon esprit & de ma pensée. Contraint à me retirer par une réunion de circonstances singulières , j'ai consacré mes forces à composer un ouvrage pénible , & dont il me semble qu'on a reconnu l'utilité. J'entendois dire avec plaisir qu'une partie des idées d'administration qui m'avoient été si chères , formoient la base des projets qui devoient être soumis à l'assemblée des notables ; & je rendois hommage aux vues bienfaisantes de sa majesté. Enfin , satisfait de la carrière que j'avois parcourue , je vivois heureux & paisible..... lorsque tout-à-coup je me suis vu attaqué , ou , pour mieux dire , assailli de la manière la plus injuste & la plus étrange. Monsieur de Calonne jugeant à propos de placer à une distance

éloignée les causes de l'état présent des finances, n'a pas craint, pour remplir ce but, de recourir à des moyens, dont peut-être il se fera tôt ou tard reproche. Il a déclaré dans un discours répandu maintenant par toute l'Europe, que le *compte rendu* à Sa Majesté en 1781, étoit si extraordinairement erronné, qu'au lieu de l'excédent présenté par ce *compte*, il y avoit à la même époque un *déficit* immense. Je doute que jamais, non jamais, il y ait eu une assertion publique aussi légèrement hasardée ; & ce qui doit paroître également surprenant, c'est le refus constant qu'a fait M. de Calonne, de s'éclairer, quand il en étoit encore temps ; c'est la crainte qu'il a montrée d'apercevoir la vérité trop distinctement, & de n'avoir plus aucune couleur à donner à son injuste conduite..... Il n'est personne qui ne puisse se faire aisément l'idée de l'impression que j'ai ressentie, en lisant la partie du discours de M. de Calonne, qui concerne le *compte public* que j'ai rendu à Sa Majesté..... Etre présenté au roi, à la Nation, à l'Europe & à la postérité comme un homme qui s'est servi de la dissimulation la plus condamnable pour obtenir une confiance qui n'étoit point méritée ; être obligé par conséquent de restituer la récompense de ses travaux, en renonçant à l'estime publique ; n'avoir plus été qu'un adroit politique, & s'être montré tel, non dans les sentiers obscurs d'une négociation où chacun se tient sur ses gardes ; mais à la face de l'Europe, mais en feignant de vouloir tout atten-

dre du respect dû à la franchise & à la vérité d'un grand monarque , & en profanant ainsi par un faux culte les plus nobles de toutes les vertus ! ... Je frémis en proférant ces paroles ; ... je serois l'homme du monde le plus digne de mépris , si une pareille inculpation avoit le moindre fondement. Je dois la repousser au péril de mon repos & de mon bonheur. L'administrateur des finances le plus ignorant & le plus léger qui se tromperoit , non de 50 à 60 millions , comme ose le dire M. de Calonne , mais d'une somme infiniment moindre , seroit à coup-sûr un malhonnête homme. Je me crois souillé , en arrêtant un instant mon attention sur une semblable image Ah ! qu'un homme en pouvoir a de torts quand il n'est pas juste ; quand il attaque légèrement les réputations ; quand il se sert de sa force pour nuire & pour décevoir ! En servant bien le roi & l'état , je me suis assez respecté pour n'avoir laissé aucune prise aux efforts de la haine. Cependant , je l'avoue , je ne prévoyois pas cette suite d'inimitié ; ... je ne prévoyois pas que , pour un peu de réputation acquise uniquement par l'exercice & l'amour de ses devoirs , on fût poursuivi si longtemps. ... Ah ! laissez-moi dans l'obscurité dont vous m'avez enfin appris à connoître l'avantage.... Ne perdez point en vaines passions les momens que vous devez tout entiers à l'étude & à la défense des précieux intérêts qui vous sont confiés. On les trouve bien courts , ces momens , quand on les rapporte à une si grande tâche.

Servez bien le meilleur des princes , soyez jaloux de l'estime de la plus généreuse des nations , & soyez sûr que c'est par de grandes vertus , non par de petites censures , qu'on peut effacer ses rivaux. » (*Justificat. de M. Necker sur les imputat. de M. de Calonne* , 1787.)

« Quand les princes & les peuples sont dans l'affliction , a dit M. de Rivarol , ce n'est point vers des hommes de plaisir , qu'il tournent leurs yeux ; leurs regards abattus cherchent un sage ; & son front sévère , qui les eût troublés dans des jours d'ivresse & de dissipation , les rassure & les console dans le malheur.... La France éprouvoit ce besoin , lorsqu'on vit un homme élevé par les philosophes & formé dans la fécheresse des calculs , apporter tout-à-coup l'étroite économie d'une petite république au sein de nos profusions. On espéra que son inflexibilité laisseroit la persévérance des courtisans , & qu'il fatiguerait l'intrigue par la constance de ses refus : on alla jusqu'à lui tenir compte de la sévérité de son extérieur & de la différence des religions ; car le malheur s'attache à tout , & rien ne paroît méprisable à l'espérance Tel parut l'homme sur qui s'arrêterent le choix du prince , & le vœu des sujets ; & cet homme , c'étoit vous. On n'oubliera jamais jusqu'à quel point vous accrûtes notre espoir , quand vous osâtes le premier rendre compte au roi de l'état des finances en présence de son peuple : c'étoit ouvrir une nouvelle route à leur amour & à leur confiance

mutuelle. » (*Lettre de M. de Rivarol à M. Necker.*)

« La premiere qualité d'un ministre , n'est point le génie , (j'en demande pardon au duc de Choiseuil , à milord Sandwich , à M. Fox) c'est l'amour soutenu du travail. Les occasions d'imaginer de grandes ressources , de faire des coups d'état , sont rares. L'expédition journaliere des affaires qui reviennent sans cesse , fait le bonheur de ceux qui vivent de la justice distributive. Sully , Colbert , le Lord Chatam , le C. Bougin , le C. Panin , étoient laborieux plus encore que fertiles en expédiens. Toute espece d'affaires exige trois opérations ; la concevoir , la discuter , l'exécuter. La premiere & la derniere ne peuvent se faire que par un seul homme : si l'on se repose les uns sur les autres , l'affaire est ébauchée ou faite sans soin. » (*Instruct. donnée à un J. H. qui entre dans les affaires.*)

« On parle toujours d'esprit , de génie , & rarement de l'amour du travail. Il est cependant encore fort douteux qu'un esprit supérieur soit nécessaire à un homme d'état ; mais il est de toute évidence que l'application est la base des succès. La plupart des hommes , doués d'une imagination fertile & d'une conception prompte , sont volontiers des projets , & prononcent dans un instant sur ceux qu'on leur présente. Ils mûrissent rarement leurs idées , rejettent les avis , & oublient qu'il faut quelquefois sacrifier la gloire au bonheur des peuples. --- Plutarque partageoit en trois âges la vie des hommes d'état destinés

destinés à gouverner. Dans le premier , ils devoient s'instruire des principes du gouvernement ; dans le second , les mettre en pratique ; & dans le dernier , en instruire les autres. Rois & princes , daignez vous rappeler ce qui constitue un bon ministre ; l'amour des hommes , de ses devoirs , de la gloire , de son maître , du travail , de la patrie ; le respect pour les mœurs , pour la justice , pour la vieillesse , pour sa parole , pour les usages qui rendent les hommes heureux ; l'art de s'annoncer clairement ; le don d'écouter avec patience ; une sage économie de son temps ; l'ordre dans la manière de travailler ; la promptitude dans les expéditions ; assez de connoissance des loix , du commerce , de l'intérêt des cours étrangères , des ressources nationales , pour savoir douter & recourir à ceux qui , par état , sont d'un seul de ces objets , l'objet de leur unique étude ; le courage de produire la vérité , de défendre son sentiment , d'éclairer ceux qui appréhendent la lumière , de résister à l'esprit des cours , &c. &c. » (*Leçons aux princes pour le choix des H. d'état.*)

Petit mot à l'auteur du Discours à lire au Conseil , &c.

LES rares vertus de Sully , le mérite extraordinaire de M. Necker , l'activité , le courage & le désintéressement sans exemple de M. Rey , lieutenant-général de police de la ville de Lyon , le patriotisme humble & touchant de quelques autres

non décédés , m'ont fait violer en leur faveur la loi expresse que je m'étois imposée , de n'admettre pour notable dans mes *états* aucun héros vivant , aucun homme cru *non catholique*. Il est des ames d'un caractère si grand , & que le ciel plaça à une si prodigieuse distance des autres hommes , qu'il ne doit point être permis d'apercevoir de l'irrégularité dans leur marche , & de les juger comme le vulgaire. Le sceau de majesté , empreint sur leurs œuvres publiques , répond de toutes leurs pensées , & est garant du reste de leur vie. Le Très-Haut , admirable dans la profondeur de ses desseins , aime quelquefois à employer certains êtres proscrits , ou suspects , pour manifester ses volontés augustes , & déconcerter les combinaisons humaines. La religion de Sully , qui , dans un temps de délire , où les furies consacraient le poignard sur l'autel , détermina son maître à se faire catholique ; qui tenta même de réunir les deux partis au même centre de foi ; la religion de Sully , cette énigme sacrée , où se trouve la lettre de l'orthodoxie , & où brille une sagesse profonde , doit faire tout au moins excuser l'élection d'un grand ministre , que les torches du fanatisme éloignèrent de nos temples , & dont la conscience indignée & suspendue entre la profanation & l'apostasie , mais entraînée par un élan secret , se réfugia dans le tabernacle invisible de la vraie foi. --- On seroit sans doute fondé à me reprocher ma coupable déférence pour M. Necker , que je n'ai point hésité non plus d'associer aux

Elus de l'église romaine , si j'eusse envisagé son génie sous l'irrévocable anathème qui flétrit sa communion ; mais son sublime écrit sur *l'importance des opinions religieuses* , qui renferme les conceptions d'une foi vive , quoiqu'imparfaite , & sert de base à la probité imposante sur laquelle repose l'espoir de la Nation , cet écrit solennel & impérissable , dont le style aggrandit l'ame , la détache du globe terrestre , & l'élève jusqu'au trône des Intelligences , nous donne la consolante certitude , que l'Etre suprême , dont cet enthousiaste éloquent a déployé la grandeur dans ses magnifiques tableaux , ne le laissera pas descendre dans la tombe , sans l'avoir éclairé de tous ses rayons , sans lui avoir révélé tous ses secrets. --- Oh ! le but de M. Necker , en proclamant l'existence d'un Dieu , d'une providence & d'une vie future , au sein d'une nation remplie de prêtres sans zèle , de catholiques sans foi , de philosophes sans mœurs , de grands sans entrailles , & de malheureux sans ressources , a été bien moins (quoiqu'en dise M. de Rivarol) de dogmatiser , que de faire croire quelque chose. Cet ami des François a voulu réprimer les oppresseurs , consoler l'infortune , fonder le bonheur sur la morale , la morale sur une religion dont il ne détermine pas la forme , mais que ses grandes images indiquent assez devoir être celle des Bossuet , des Fénelon & des Corneille.

Quant au vertueux chancelier de l'Hospital , il me paroît que l'auteur du *Discours à lire au conseil* , &c. auroit dû respecter d'avantage le caractère

d'un grand homme, & se livrer moins à la fièvre de l'esprit de parti, qui trouble le jugement, & fait souvent hasarder les imputations les plus téméraires & les plus calomnieuses. L'illustre chancelier, ami de son prince, ami du peuple, ennemi du trouble & de la violence, ne crut pas sans doute violer les loix de l'orthodoxie, en suivant les maximes de l'évangile, & en cédant aux inspirations de sa conscience..... Ah! l'austérité de ses mœurs, son indignation contre le vice, les bienfaits signalés que lui dut sa nation, son goût pour la retraite & pour la simplicité domestique ne laissent aucun doute sur l'excellence de sa religion.... Celui-là fut sans doute vrai catholique, qui fut bon, qui détesta les méchans, qui aima la patrie, qui honora les autels. -- Le fanatisme religieux est une *protestation* contre la charité, un attentat contre la justice, une apostasie abominable, qui foule aux pieds la miséricorde du Christ.... Le Messie fut doux; l'Hospital fut modéré : la vérité suit la mansuétude; & l'erreur s'annonce par l'agitation, l'animosité & l'acharnement.... Que Christine, coupable d'un assassinat horrible, après avoir abjuré le luthéranisme, ait été accusée d'indifférence pour toutes les religions, je suis très-porté à le croire; mais que l'Hospital, qui ne fit que du bien aux hommes, ait pu être l'ennemi de Dieu; c'est ce qu'on ne me persuadera jamais, &c. &c.

(85) Le vicomte de *Turenne*, chargé de ré-

duire le Fort de *Sobre*, dans le *Hainaut*, l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2000 hommes à se rendre à discrétion. Les premiers soldats qui entrèrent dans la place y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. Turenne feignit de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit tout de suite chercher son mari, & la remit entre ses mains, en lui disant publiquement : *Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme.* On lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne qui manquoit de chevaux & d'habits ; il la mit en état à ses dépens. --- La guerre civile commençant à éclater en France, le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement ; mais las de combattre contre son toi, il revint en France dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, & fut sur le point de les tirer de la prison de Vincennes. . . . Quoique vaincu à Rhétel, Turenne paroissoit si grand aux Espagnols, qu'ils lui donnerent pouvoir de nommer à tous les emplois qui vacquoient à la mort des officiers tués dans le combat, & lui envoyèrent 100,000 écus à compte de ce qu'ils lui avoient promis. Mais cet homme, vertueux jusques dans ses égaremens, averti qu'on travailloit efficacement à la liberté des princes, renvoya la somme, ne croyant pas devoir prendre l'argent d'une puissance avec



laquelle il voyoit que son engagement alloit finir. Il fit effectivement la paix avec la cour de France, & devint général de l'armée royale. --- Il fit abjuration du calvinisme, plus par conviction que par intérêt; car on n'avoit jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. --- Il poursuivit jusques dans Berlin l'électeur de Brandebourg, qui étoit venu au secours des Hollandois; & ce prince, quoique vaincu, n'en prit pas moins d'intérêt pour son vainqueur. Instruit qu'un scélérat étoit passé dans le camp de Turenne, à dessein de l'empoisonner; il lui en donna avis. On reconnut ce misérable, que le vicomte se contenta de chasser de son armée. Ce ne fut pas le seul exemple qu'il donna. Un officier général lui proposa un gain de 400,000 francs, dont la cour ne pouvoit rien savoir. Je vous suis fort obligé, répondit-il, mais comme j'ai souvent trouvé de ces occasions, sans en avoir profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge. A-peu-près dans le même temps, une ville fort considérable lui offrit 100,000 écus, pour qu'il ne passât pas sur son territoire. *Comme votre ville, dit-il aux députés, n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher mon armée, je ne puis point prendre l'argent que vous m'offrez.* --- Les fatigues inséparables d'une très-rude guerre causerent de grandes maladies dans l'armée Françoisse: on voyoit par-tout *Turenne*, tenant aux soldats des discours paternels, & toujours la bourse à la main.



Lorsque l'argent étoit fini , il empruntoit du premier officier qu'il rencontroit , & le renvoyoit à son intendant pour être payé.

Du Guesclin fut enterré à St. Denys , auprès du tombeau que Charles V s'étoit fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. On fit depuis le même honneur à Turenne. Ces deux héros méritent d'être comparés. Ils étoient l'un & l'autre le modele des hommes & des guerriers. Il n'y a point d'histoire qui soit plus remplie que la leur de ces traits de justice , de prudence , d'humanité , de générosité , qui élèvent le grand homme si fort au-dessus du conquérant. En disant adieu aux vieux capitaines qui l'avoient servi depuis 40 ans , du Guesclin les pria de ne point oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois , qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre , les gens d'église , les femmes , les enfans & le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis. Les étrangers ne le respectoient pas moins que les François. Le gouverneur de Rendon avoit capitulé avec le connétable : il devoit rendre la place le 12 juillet , en cas qu'on ne lui apportât pas du secours. Le lendemain , jour de la mort de du Guesclin , on le somma de se rendre. Fidèle à sa parole , il sortit avec les officiers les plus distingués de sa garnison , & vint mettre sur le cercueil du connétable , les clefs de la ville , en lui rendant les mêmes respects que s'il eût été vivant. Les généraux qui avoient servi sous lui

refuserent l'épée de connétable , se jugeant indignes de la porter après lui.

A la prise de la ville de Bresse , *Bayard* étant blessé , fut porté dans la maison d'un gentilhomme. A la prière de la dame , il préserva la maison de tout pillage , protégea le pere & l'honneur de ses deux filles. Quand il fut rétabli , la mère , entrant dans sa chambre , fit déposer sur une table un coffre-fort d'acier , qui contenoit 2500 ducats. Le chevalier , après s'être long-temps défendu de les accepter , n'y consentit qu'à condition qu'il feroit ses adieux à ses aimables demoiselles. Elles venues : « Voilà , leur dit-il , 2500 ducats dont » je puis disposer ; recevez - en mille chacune , » pour présent de noces ; quant aux 500 qui » restent , vous les distribuerez au couvent des » religieuses qui ont le plus souffert. » Obligées d'emporter l'argent , les demoiselles revinrent le moment d'après , & présentèrent chacune à *Bayard* un bracelet tissu de leurs cheveux , & le lui attachèrent au bras ; le chevalier promit de ne les point ôter tant qu'ils dureroient. --- *Bayard* avoit cette vertu naïve & cet héroïsme plein de franchise , dont un siècle raffiné ne fournit plus d'exemples. La valeur n'éteignit point en lui la religion. On dit qu'avant de se battre , il faisoit toujours dire une messe. Ayant reçu , à la bataille de Rebec , un coup de mousquet , qui lui cassa l'épine du dos , son premier mouvement fut de baiser la croix de son épée.

« Le célèbre Anne de Montmorency , connétable de

France, fut aussi consommé dans l'art de la guerre ; que dans les affaires de cabinet ; toujours honoré de la faveur des rois, ses maîtres ; vénéré de la nation, considéré de toute la cour. Son zèle ardent & infatigable pour la religion catholique, lui fit sacrifier généreusement les ressentimens de sa maison contre celle de Guise, & le détermina à se réconcilier loyalement avec elle, pour venir au secours de la religion, que le calvinisme alloit anéantir en France : digne, par conséquent, ainsi que ses ancêtres, du titre de *premier Chrétien*, & *premier baron de France*. Il fut fait prisonnier à la bataille de Dreux, où il combattit, armé de toutes pieces, à l'âge de 74 ans, & souffrant les douleurs cruelles d'une colique néphrétique & de la gravelle. A la nouvelle de la bataille qui alloit se donner, il dit au duc de Guise : *L'excellente médecine qui m'a guéri, est que nous allons combattre pour le service de Dieu & du roi, & pour sauver la religion & l'état*. Il fut blessé à mort à la bataille de St. Denys, après avoir fait des prodiges de valeur, au dessus de l'humanité, à l'âge de 80 ans. Tout couvert du sang de six blessures considérables qu'il avoit reçues, & peu d'heures avant d'expirer, il tint ce discours à un de ses gentilshommes : *Je vous prie de dire au roi, que je me tiens le plus heureux homme du monde de mourir pour le service de Dieu & de mon roi, ne pouvant donner de plus glorieuses marques du zèle que j'ai toujours eu pour la religion & pour l'état, qu'en mourant après avoir combattu pour l'un & pour l'autre*. Ensuite il se mit

à dire les prières qu'il avoit accoutumé de réciter. A la vue du valeureux connétable expirant , qui fut transporté à Paris , le roi & la reine fondirent en larmes..... Toute la France pleura sa mort , excepté les calvinistes , qui accablèrent sa mémoire de satyres & de libelles. --- Ce brave connétable avoit servi successivement sous quatre rois avec une fidélité qui jamais ne se démentit. Il s'étoit trouvé à huit batailles , où il combattit toujours en vaillant soldat , ou en habile capitaine , sans avoir jamais reculé d'un pas. Voilà ce qu'on appelle un grand homme dans toute l'étendue du terme : grand par ses qualités guerrières , grand par ses talens politiques , grand par ses vertus civiles & morales , & plus grand encore par son attachement à la religion catholique ; en un mot , voilà un véritable héros chrétien ! Que le cri de bataille & la devise de son écusson , *Dieu aide au premier Chrétien* , cadrent bien avec les sentimens de son ame magnanime ! Montmorency , vénérable par ses cheveux blancs , & octogénaire , respectant , chérissant la religion , mourant pour cette même religion , couvert de six blessures , récitant ses prières sur le champ de bataille , où il étoit étendu , quel spectacle ! On peut donc être un héros , & avoir de la religion. --- La nation ne doit jamais oublier que c'est ce grand homme qui fut l'ange tutélaire de la France , en arrachant Charles IX des mains des Calvinistes. Ce trait seul mériteroit une statue. Il est étonnant que le gouvernement n'ait pas encore pensé à l'ordonner , pour être au nombre de celles

qui sont exposées tous les deux ans au Louvre. Aux yeux de la postérité, la statue de *Montmorency* honorera plus la France, que celle de *Voltaire*. » (*Disc. à lire au conseil, en prés. du R. par un Min. patriot. sur le projet d'accorder l'état civil aux Protest. Première partie, pag. 18, note 3.*)

Un *Cordelier*, confesseur d'Anne de *Montmorency*, ayant voulu exhorter à la mort ce héros couvert de fang & de blessures : *Pensez-vous*, répondit-il d'un ton fier & hardi, *que j'aie vécu 80 ans avec honneur pour ne pas savoir mourir un quart-d'heure!.....* Ainsi mourut ce grand capitaine, homme intrépide à la cour, ainsi que dans les armées, plein de grandes vertus, ternies par quelques défauts, général malheureux, mais habile; esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme, bon citoyen, zélé catholique, & pensant avec grandeur. On lui fit à Paris des funérailles presque royales; car on porta son effigie à son convoi; honneur réservé aux rois, ou aux enfans des rois.

Le masque de la religion, dont la ligue couvrait ses attentats, ne put ébranler la fidélité du brave *Crillon*. Quelque haine qu'il eût pour les Huguenots, il servit utilement son prince contre les faux zélés, à la journée des barricades, à Tours, & ailleurs. --- On fait qu'assistant un jour à un sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, *Crillon*, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, criant : *Où étois-tu, Crillon ?* La paix de *Vervins* ayant terminé les guerres qu'il

agitoient l'Europe, Crillon se retira à Avignon , & y mourut dans les exercices de la piété & de la pénitence.

François , duc de Guise , qui étoit le maître de la France , laissa manquer de tout *Brissac* , dans le Piémont. Le maréchal s'en plaignit sans détour & avec fermeté , dans une lettre qu'il écrivit à François I. Ce prince fit l'imprudence de la montrer à son favori , & eut la foiblesse d'envoyer un homme de confiance au camp , pour engager le général à dire qu'il avoit signé , sans lire , une lettre écrite par son secrétaire. L'envoyé , qui défiroit passionément de procurer à Guise une satisfaction , qu'il avoit extrêmement à cœur , n'oublia rien de ce qui pouvoit séduire le maréchal. *Mon ami* , lui dit ce grand capitaine , *je ne connois de protecteur à la cour que le roi. Il ne falloit pas venir de si loin pour faire une proposition semblable. J'ai lu ma lettre avant de l'envoyer ; je me souviens encore de ce qu'elle contient ; je l'approuve.* --- Ce général ayant mis l'armée en bataille au siege de Vignal , dans le Montferrat , pour donner l'assaut , un bâtard de la maison de *Roiffi* part du gros de la troupe , sans attendre le signal , monte à la brèche , met l'épée à la main , tue tout ce qui se présente devant lui , étonne les Espagnols par son audace , & décide la prise de la place. Cet héroïsme n'empêche pas qu'il ne soit mis au conseil de guerre , & condamné à mort , tout d'une voix. « *Mon ami* , lui dit alors *Brissac* , la loi a jugé l'action : je veux être clément en faveur du motif. Je te pardonne ; & pour honorer l'intrépidité que

tu as montrée , je te donne cette chaîne d'or , que je te prie de porter pour l'amour de moi. Mon écuyer te donnera un cheval , & tu combattras désormais auprès de moi. « Les troupes , victorieuses dans le Piémont pendant dix ans sous *Brissac* , furent réformées. Dans le premier mouvement de leur colere , elles demanderent , du ton de la sédition , où elles trouveroient du pain : *Chez moi , tant qu'il y en aura* , répondit le général. Les marchands du pays , qui , sur la parole de *Brissac* , avoient fait des avances à l'armée , conjurent cet homme illustre d'avoir pitié d'eux. Il se dépouilla de tout ce qu'il a pour les soulager , & se rend avec eux à la cour de France. Les Guises , qui sont les maîtres absolus du royaume , ne montrant pour ces malheureux qu'une compassion stérile , le maréchal de *Brissac* dit à sa femme : « Voilà des gens , madame , qui ont hasardé leur fortune sur mes promesses ; le ministre ne les veut pas payer , & ce sont des gens perdus. Remettons à un autre temps le mariage de mademoiselle de *Brissac* , que nous nous disposons à faire , & donnons à ces infortunés l'argent destiné pour sa dot ». L'ame de la maréchale se trouva aussi sensible , aussi élevée que celle de son mari. Avec la dot , & quelques autres sommes qu'on emprunta , *Brissac* parvint à faire la moitié de ce qui étoit dû aux marchands , auxquels il donna des sûretés pour le reste. C'est couronner dix ans de victoire bien héroïquement.

Le marquis de *Montcalm* , commandant en chef des troupes Françaises dans l'Amérique , en 1756 ,

eut la douleur de voir ses soldats accablés par le froid & par la faim , & s'oublia lui-même pour les soulager , depuis l'automne de 1757 , jusqu'au printemps de 1758.

Le général Abercromby succéda à lord Loudon ; mais il n'eut pas plus d'avantage , & *Montcalm* remporta sur lui une victoire complète. Le vainqueur eut la modestie de mettre dans la relation : *qu'il n'avoit eu que le mérite d'être le général de troupes valeureuses*. C'est ainsi qu'il soutint , pendant quatre ans , la destinée de la colonie Française , qui chanceloit de plus en plus. Enfin , après avoir éludé long-temps les efforts d'une armée fort supérieure à la sienne , & ceux d'une flotte formidable , il fut engagé , malgré lui , dans un combat près de Québec. Il reçut , au premier rang & au premier choc , une profonde blessure , dont il mourut le lendemain en héros chrétien. Un trou , qu'une bombe avoit fait , lui servit de tombeau : sépulture digne d'un homme , qui avoit résolu de défendre le Canada , ou de s'enfvelir sous ses ruines. Il y a de lui une infinité de traits , qui caractérisent le patriote , le guerrier , l'homme juste , vertueux & modeste. Il conserva le goût de l'étude au milieu de ses travaux guerriers ; & , parmi les agrémens de sa retraite , il comptoit pour beaucoup l'espérance d'être reçu à l'Académie des Belles-Lettres dont son savoir le rendoit digne.

André de *Montalembert* fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siège devant Hédington , tailla en pièces les Anglois , & en moins d'un an

il leur enleva tout ce qu'ils possédoient dans ce royaume. Aussi compatissant que courageux , il vendit jusqu'à sa vaisselle d'argent , pour faire subsister son armée. Henri , qui avoit besoin de son bras dans son royaume , le rappella en France , l'honora du collier de l'ordre , & s'en fit accompagner à la guerre du Boulonnois , contre les Anglois. Ambleteuse , place forte , ayant été prise d'assaut , le généreux Montalembert sauva de la fureur du soldat , les femmes & les filles qui réclamèrent sa protection. --- La place de Térouane , qu'il étoit chargé de défendre contre l'armée de l'empereur , fut attaquée avec une ardeur incroyable ; & après avoir soutenu trois assauts redoublés pendant dix heures , il fut tué sur la brèche d'un coup d'arquebuse. La mort le priva du bâton de maréchal de France , & entraîna la perte de Térouane. Les regrets furent universels , & son nom resta gravé dans le cœur des François , & dans la mémoire de nos ennemis.

Georges *Monck* se signala dans les troupes de Charles I , roi d'Angleterre. Mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax , il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après , pour conduire un régiment contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de Charles I , Monck eut le commandement des troupes de Cromwel , en Ecosse ; il soumit ce pays..... Cromwel étant mort , le général Monck fit proclamer protecteur Richard , fils de l'usurpateur. Charles II , instruit de sa probité , lui écrivit

alors pour l'exciter à le faire rentrer dans son royaume. Le général Monck forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque temps pour prendre des mesures plus efficaces, il se met à la tête d'une armée, attachée à ses intérêts, entre en Angleterre, détruit par ses lieutenans les restes du parti de Cromwel, pénètre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre, & lui communique son dessein. On y entra avec enthousiasme. Londres se déclare en faveur de son légitime souverain. Monck le fait déclarer roi, & va au devant de lui à Douvres, lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Les fastes Britanniques n'ont pas fourni deux fois le spectacle d'une politique aussi profonde, aussi vertueuse, aussi modérée. Charles II, pénétré de la plus vive reconnaissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand écuyer, conseiller d'état, trésorier de ses finances, & duc d'Albemarle. Le général Monck continua de rendre les services les plus importans au roi Charles II. Il mourut comblé de gloire & de biens; fut pleuré de son prince, & enterré à Wetminster, au milieu des rois & des reines d'Angleterre. Ce grand homme avoit l'air grave & majestueux, l'esprit peu brillant, mais solide, ferme & égal; il aimoit la vertu, & ne pouvoit souffrir l'injustice, même dans les soldats; il répétoit souvent qu'une armée ne doit point servir d'asile aux voleurs & aux scélérats. On aperçoit, dans toute la conduite de ce général, une poli-
tique

tique saine , qui n'enfante que des projets avoués par la probité , ou ordonnés par le devoir ; & sa vie est un exemple qu'on peut concilier des démarches adroites , impénétrables , rusées , avec la plus exacte vertu.

Charles VII dut son trône à l'épée du comte de *Dunois* , & lui donna , par reconnoissance , le titre de *restaurateur de la patrie* , lui fit présent du comté de *Longueville* , & l'honora de la charge de grand chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. *Dunois* entra , sous ce prince , dans la ligue du bien public , & en fut l'ame par sa conduite & son expérience. Ce héros mourut en 1548 , regardé comme un second du *Guesclin* , & redouté des ennemis de l'état , autant que respecté des bons citoyens , par sa bravoure accompagnée de prudence , par sa grandeur d'ame , par sa bienfaisance , & par toutes les vertus qui font le grand homme.

Rich. Oliv. *Longueil* , évêque de *Coutances* , fut choisi par le Pape pour revoir le procès de la *Pucelle d'Orléans* ; & il se signala parmi les commissaires , qui découvrirent l'innocence de cette héroïne , & l'injustice de ses juges. Charles VII , charmé du zèle patriotique qu'il avoit fait éclater dans cette occasion , l'envoya ambassadeur vers le duc de *Bourgogne* , le fit chef de son conseil , premier président de la chambre des comptes de *Paris* , & lui obtint la pourpre Romaine du pape *Calixte III*. Le cardinal *Longueil* se retira à *Rome* , sous le pontificat de *Pie II* , qui lui confia la

légation d'Ombrie , &c. Il mourut à Pérouse , regretté par le souverain Pontife , & par les gens de bien.

Jean *Fischer* , précepteur de Henri VIII , ne voulut pas reconnoître son élève pour chef de l'Eglise Gallicane , lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison ; & ayant appris que le pape Paul III lui avoit envoyé le chapeau de cardinal , il lui fit couper la tête. Son âge de 80 ans , & les services qu'il avoit rendus à ce monarque , auroient dû lui épargner une mort si cruelle.

Seignée *Olesniki* , l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits , fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie , en renversant d'un tronçon de lance un cavalier qui venoit droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique , & obtint l'évêché de Cracovie & le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades & dans les affaires les plus importantes. Une régularité exemplaire , & une fermeté inflexible , qui n'avoit en vue que les intérêts & la gloire de la religion , du roi & de sa patrie , formoient son caractère. Il laissa , en mourant , tous ses biens aux pauvres , dont il avoit été le pere pendant sa vie.

Eustache de Saint-Pierre , le plus notable bourgeois de Calais , se signala par une générosité héroïque , que M. du Belloy a célébrée dans sa tragédie du *Siege de Calais*.

Henri IV, charmé du savoir & de l'intégrité de Jacques-Auguste de *Thou*, l'appella plusieurs fois dans son conseil, & l'employa dans plusieurs négociations importantes, comme à la conférence de *Surene*. Après la mort de Jacques Amyot, grand-maitre de la bibliothèque du roi, le président de *Thou* obtint cette place, digne de son érudition. Le roi voulut qu'il fût un des commissaires catholiques dans la célèbre conférence de *Fontainebleau*, entre du Perron & *Plessis-Mornay*. Pendant la régence de Catherine de Médicis, il fut un des directeurs-généraux des finances; on le députa à la conférence de *Londres*, & on l'employa dans d'autres affaires très-épineuses, dans lesquelles il ne fit pas moins éclater ses vertus, que ses lumières.... Après avoir rempli avec zèle tous les devoirs du citoyen, du magistrat & de l'homme de lettres, il mourut regretté du peuple, des savaus & des gens de bien.

« Mon fils, dit Louis XIV, en présentant le duc de *Montausier* au Dauphin, voilà l'homme que j'ai choisi pour avoir soin de votre éducation. Je n'ai pas cru pouvoir rien faire de mieux pour vous & pour mon royaume. Si vous suivez ses instructions & ses exemples, vous ferez tel que je vous désire. Si vous n'en profitez pas, vous ferez moins excusable que la plupart des princes, dont on néglige ordinairement les premières années; & moi, je serai quitte envers tout le monde. Le choix que j'ai fait me met à couvert de tout reproche ». A ces mots, *Montausier* tombe aux

genoux de l'enfant auguste , qui lui est confié , & lui baissant avec respect une main , qu'il couvre de ses larmes : « Recevez , lui dit-il , Monseigneur , cette marque de soumission & de respect ; c'est la seule que de plusieurs années puisse vous donner sans crime , un homme qui va devenir votre pere & votre maître ». --- Les courtisans accusoient *Montausier* de fatiguer le Dauphin. « Pourquoi tant de veilles , tant d'études ? La santé du prince est menacée. A-t-il besoin de tant de lumieres ? » La reine , trompée , joint sa voix à celle des accusateurs. Le gouverneur reste inébranlable ; il attend que Louis XIV parle. « Je n'ai qu'un fils , dit le roi au milieu de sa cour , qui attendoit la condamnation de *Montausier* ; mais j'aimerois mieux qu'il mourût , que de le voir sans lumieres & sans vertu , & de présager qu'il sera un jour funeste à mes sujets. » — La premiere fois que M. le Dauphin monta à cheval , étant sorti du parc de Versailles , il demanda ce que c'étoit que des chaumières , qui se présentoient à ses yeux. On lui répondit que c'étoient des maisons de payfans ; & comme il témoigna avoir peine à le croire , *Montausier* , son gouverneur , le fit descendre de cheval , & l'ayant fait entrer dans la premiere cabane qui se présenta , « Voyez , dit-il , Monseigneur , c'est sous ce chaume ; & dans cette misérable retraite , que logent le pere , la mere & les enfans qui travaillent sans cesse pour payer l'or dont vos palais sont ornés , & qui meurent de faim pour subvenir aux frais de votre table ». --- Les médecins du

jeune prince étant plus attachés aux maximes de leur art , qu'aux loix de la religion & de l'église , décidèrent qu'il devoit être dispensé du carême pendant sa jeunesse. Mais le gouverneur s'opposa à l'ordonnance , & dit que le Dauphin étoit d'un âge assez avancé , & d'une santé assez forte , pour observer l'abstinence prescrite. En vain , pour le gagner , on alléguait la qualité d'héritier présomptif de la couronne. Le duc , inébranlable sur son principe , répliqua que les enfans des rois , & les rois eux-mêmes , étoient assujettis aux lois de l'église , & qu'ils devoient y être encore plus soumis que les autres , par l'obligation que leur impose leur rang , de donner l'exemple aux peuples. Pour terminer le différend , on proposa de s'en rapporter au jugement d'un prélat : « Je le veux bien , répondit le gouverneur ; mais s'il décide contre moi , on ne trouvera pas mauvais que je m'en tienne à la parole de l'évangile , qui dit que si un aveugle mène un autre aveugle , ils tomberont tous deux dans le précipice ». On crut l'ébranler , en lui montrant que si le prince tomboit malade , on ne manqueroit pas de s'en prendre à lui ; mais il représenta , à son tour , qu'on auroit tort de le rendre responsable des accidens qu'il ne lui étoit pas possible de prévoir , & qu'une crainte , fondée sur un avenir incertain , ne l'engageroit jamais à parler contre la justice & contre sa conscience. Il fallut céder & abandonner l'affaire à la discrétion du zélé gouverneur , & l'on n'eut pas sujet de s'en repentir. Sous sa conduite , le Dauphin observa

toutes les abstinences de l'église , & sa santé n'en fut pas moins bonne. Il étoit plus robuste à 15 ans, qu'on ne l'est communément à 25. — Lorsque *Montausier* eut cessé de faire les fonctions de gouverneur , il dit au Dauphin : « Monseigneur , si vous êtes honnête homme , vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas , vous me haïrez , & je m'en consolerais ». — Le Dauphin venoit de prendre *Philisbourg*. *Montausier* lui écrivit : « Monseigneur , je ne vous fais point de compliment sur la prise de *Philisbourg*. Vous aviez une bonne armée , des bombes , du canon , & *Vauban*. Je ne vous en fais pas aussi sur ce que vous êtes brave ; c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral , généreux , humain , faisant valoir les services d'autrui , & oubliant les vôtres ; c'est sur quoi je vous fais compliment ». — Quel fut son zèle & sa vigilance dans les calamités publiques , s'écrie avec transport le célèbre évêque de Nîmes ! Il jouissoit à la cour de la douceur du repos & de la gloire , où le ciel venoit d'élever sa famille , lorsqu'une fatale épidémie se répandit dans les villes principales de Normandie. Il y accourut , & répondit à ceux qui lui représentoient ses dangers , *qu'il devoit l'ordre & la protection à ce peuple ; qu'étant établi pour le gouverner , il l'étoit aussi pour le secourir , & que sa vie ne lui étoit pas plus précieuse que son devoir*. Il ranima les citoyens par sa présence , les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels ; & par une exacte police , qui coupoit les communications

mortelles, pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple, qui avoit perdu toute espérance de fanté, & toute mesure de prudence. Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité ?..... Si sa droiture fut le motif de tant de vertus ; sa religion fut le motif & la cause de sa droiture..... Y-eut-il jamais une foi plus vive que la sienne ? On eût dit qu'il voyoit à découvert les vérités du christianisme ; tant il en étoit persuadé. Il les croyoit, & les aimoit. L'insensé ferma devant lui ses lèvres impies ; & retenant, sous un silence forcé, ses vaines & sacrilèges pensées, il se contenta de dire en son cœur : *Il n'y a point de Dieu.* Montausier assistoit tous les jours au saint sacrifice ; & son attention & sa modestie imprimoient le respect aux âmes les moins touchées de la révérence du lieu & de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns, qui interrompent les oraisons des fideles, & troublent, dans la maison de Dieu, le vénérable silence des saints mystères, se lever avec indignation ; & faisant l'office des anciens diacres de l'église, ordonner qu'on fléchit les genoux, & qu'on se tût devant la majesté présente, qui, pour être cachée, n'en étoit pas moins redoutable. » (*Oraif. Funéb. de M. de Montausier, par M. Fléchier ; & Galerie de l'ancienne Cour.*)

Duranti, premier président du parlement de Toulouse, sous Henri III, étoit fort opposé à la ligue ; mais il ne put arrêter les factieux, ni par les menaces, ni par les caresses. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant cal-

mer la sédition du peuple mutiné , un des rebelles le tua d'un coup de mousquet. Pendant que Duranti levoit les mains au ciel , priant Dieu pour ses assassins , le peuple se jeta sur lui comme une bête féroce , le perça de mille coups , & le traîna par les pieds à la place de l'échafaud.... Telle fut la récompense des services de ce magistrat , des soins qu'il s'étoit donnés l'année précédente pour garantir Toulouse de la peste ; de la fondation du college de l'Esquille , magnifiquement construit par ses ordres ; de l'établissement de deux confréries , l'une pour marier de pauvres filles , & l'autre pour soulager les prisonniers ; de ses libéralités envers plusieurs jeunes gens qui donnoient des espérances. L'église ne lui devoit pas moins pour son excellent livre *De Ritibus Ecclesiæ* , faussement attribué à Pierre Danès.

Le président Mathieu Molé montra , au milieu des troubles de la Fronde , autant de zèle que de grandeur d'ame. Dans le temps des barricades , le peuple s'étant attroupé pour l'assassiner dans son hôtel , il en fit ouvrir les portes , en disant que *la maison du premier président devoit être ouverte à tout le monde*. Lorsqu'on lui disoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple , il répondoit que *six pieds de terre seroient toujours raison au plus grand homme du monde*.

Sous le regne de Henri III , le duc de Guise , surnommé le balafre , auteur & chef des factions , qui troubloient le royaume , indigné des obstacles qu'opposoit à ses desseins la fermeté du

président Achille de *Harlay*, se présenta chez ce magistrat, suivi des gens de la lie du peuple. Le président calme & inébranlable, ne fit d'aurre réponse à ses menaces, que celle-ci : *Mon ame est à Dieu, & mon cœur au roi; je vous livre ma personne.* Le duc déconcerté se retira avec dépit. Henri le Grand ayant rendu la paix à ses états, *Harlay* profita de ces heureux momens, pour rétablir la justice & faire fleurir les loix.

François *Pithou*, nommé procureur général de la chambre de justice, établie sous Henri IV contre les financiers, exerça cette commission avec autant de sagacité que de désintéressement. Rendu ensuite à son cabinet, il fit des découvertes utiles dans le droit & dans les Belles - lettres. Cet homme d'une vertu rare & d'une modestie exemplaire, fut regretté de tous les bons citoyens.

Guillaume de *Lamoignon* se distingua dans les deux places, de conseiller au parlement de Paris, & de maître des requêtes, par ses lumieres & par sa probité. Son mérite lui mérita la charge de premier président. Le cardinal Mazarin lui dit : *Si le roi avoit connu un plus homme de bien, & un plus digne sujet, il ne vous auroit pas choisi.* Le président de *Lamoignon* méritoit qu'on eût de telles idées de sa personne, il remplit tous les devoirs de sa place avec autant de sagesse que de zele. Il éleva sa voix pour le peuple, il désarma la chicane par ses arrêts; enfin il crut que sa santé & sa vie étoient au public & non à lui : c'étoient

les expressions dont il se servoit. Ses harangues, ses réponses, ses arrêtés étoient autant d'écrits solides & lumineux. Son ame égaloit son génie. Simple dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il étoit le plus doux des hommes, quand la veuve & l'orphelin étoient à ses pieds. *N'ajoutons pas*, disoit-il en parlant des plaideurs, *au malheur qu'ils ont d'avoir des procès, celui d'être mal reçus de leurs juges. Nous sommes établis pour examiner leurs droits & non pas pour éprouver leur patience.* Semblable à Cicéron & aux grands magistrats de l'ancienne Rome, il se délassoit par les charmes de la littérature des travaux de sa place; les Boileau, les Racine, les Bourdaloue, composoient sa petite cour.

L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher des soins de d'Aguesseau. On lui conseilloit un jour de prendre du repos. *Puis-je me reposer*, répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des gens qui souffrent?* La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709. D'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent à la sauver des extrémités de la famine. Il avoit prévu le premier cette calamité, sur des observations qu'il fit à sa campagne. Il en avoit indiqué le remède, en conseillant de faire venir les bleds, avant que le mal eût produit une alarme générale. Il parut à la cour pour solliciter des secours. Il fit renouveler des loix utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats. Il étendit la vue sur toutes les provinces. Sa vigilance &

ses recherches découvrirent tous les amas de bled qu'avoit faits l'avarice pour s'enrichir du malheur public. Consolateur des peuples, il savoit résister au souverain dans ce qu'il pensoit être contraire aux droits de la nation, & aux libertés de l'église gallicane..... lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir. Il ne laissa d'autre fruit de ses épargnes, que sa bibliothèque. — Pendant ses deux séjours à Fresnes, temps qu'il appelloit *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avoit conçu, & l'instruction de ses enfans. Le chancelier de France se plaçoit quelquefois à bêcher la terre. La sobriété & l'égalité d'âme lui conservèrent jusqu'à l'âge de 81 ans une santé vigoureuse. « Louis XIV trompé (car tous les rois & même les plus grands sont des hommes) veut le forcer, dit M. Thomas, de se plier à une entreprise que réprouvent les loix ; rien n'ébranle sa fermeté..... Cependant l'orage se forme : d'Aguësseau ne voit que le bien de l'état. *Je dois tout à mon roi, excepté le sacrifice de ses intérêts & de ceux de son peuple.* Il attend une disgrâce pour récompense... — Je vois une cour voluptueuse & politique ; les intrigues de l'ambition au milieu de la licence ; le génie des affaires dans le centre des plaisirs ; un prince plein d'excellentes vues, ami de la justice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ses vertus, environné de trop de méchans pour estimer les hommes ; des

courtisans ivres de nouveautés, se jouant de tout par flatterie, se calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté ; parmi eux un homme souple , adroit , connoissant mieux les hommes que les choses , ami peu sûr , ennemi dangereux , habile à se rendre nécessaire , indifférent sur le choix des moyens.... D'Aguesseau refuse d'être complice des maux de la France. Tant de vertu est un crime , &c. — Jamais le temps n'effacera du souvenir des hommes le jour où le généreux chancelier , rappelé enfin de ce long exil , reparut dans la capitale. On eût dit que c'étoit la justice exilée qui rentroit dans son empire. Les citoyens lui procurèrent cet accueil qui fait pâlir l'envie , que l'autorité ne peut jamais arracher , & qu'il faut bien qu'elle respecte. Jamais il ne fut plus honoré , car le malheur imprime au grand homme je ne fais quel caractère sacré , qui le fait adorer du genre humain. Depuis ce temps , il fut permis à d'Aguesseau d'être juste impunément. --- On peut assurer que d'Aguesseau étoit un véritable philosophe chrétien ; la religion fut le fondement de toutes ses vertus. Jamais il ne passa un jour de sa vie sans lire la Bible. Il éprouvoit ce qu'on a déjà dit de ce livre inspiré , qu'on ne pouvoit le lire sans devenir plus vertueux. Convaincu de la vérité de la religion chrétienne , fidele à tous les devoirs qu'elle impose , zélé pour l'honneur de l'église , affligé de ses malheurs , il répandoit autour de lui & parmi tous ceux qui l'appre-

choient , cet esprit de religion dont il étoit animé. — Il porta même au-delà du tombeau l'horreur du luxe & la simplicité qui fit son caractère. Il voulut que ses cendres fussent confondues & mêlées parmi celle des pauvres dans le cimetière de la paroisse d'Auteuil , où son épouse avoit été enterrée. » (*El. de d'Aguesseau , par M. Thomas.*)

Le maréchal *Fabert* s'étant signalé dans plusieurs occasions , Louis XIV lui offrit le collier de ses Ordres. *Fabert* le refusa par une modestie plus glorieuse pour lui que toutes ces distinctions. Il prétendit qu'il n'y avoit que les anciens gentilshommes qui pussent le porter , & que , ne l'étant point , il ne vouloit pas faire de fausses preuves de noblesse. — Il croyoit qu'à la guerre , il n'y avoit aucune fonction avilissante. — Malgré la licence que les guerres civiles de France avoient introduite parmi les gens de guerre , *Fabert* contint dans la discipline la plus exacte les troupes qui étoient en garnison dans son gouvernement de Sedan. Les Sédanois essayèrent à plusieurs reprises de lui faire recevoir quelques foibles marques de la reconnoissance qu'ils avoient pour des soins si précieux : toutes leurs tentatives furent inutiles. Un voyage qu'il fit à la cour leur fit hasarder d'offrir à sa femme une belle tenture de tapisserie , qu'ils avoient fait venir de Flandre. Le présent étoit du goût de madame de *Fabert* , mais elle le refusa pour ne pas déplaire à son mari. Quelque temps après son

retour , Fabert apprend que ce meuble est à vendre , & qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté : Fabert , qui ne veut pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat , lui envoie l'argent qu'il avoit déboursé. Deux jours après , il le fait vendre , & ordonne que le prix en soit employé aux fortifications. Les troupes de *Gallas* , général de l'empereur , ayant pénétré en champagne , manquèrent de vivres. Les généraux François les ayant obligées de se retirer , ils tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert , qui les poursuivoit , entra dans un camp abandonné & couvert d'officiers & de soldats Autrichiens blessés & mourans. Un François , qui avoit l'ame féroce , dit tout haut : *Il faut achever ces malheureux qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. Voilà le conseil d'un barbare* , reprit Fabert : *cherchons une vengeance plus noble & plus digne de notre nation*. Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide , le peu de provisions que son détachement avoit apporté. Les malades furent ensuite transportés à Mézières , où , après quelques jours de soins , la plupart recouvrèrent la santé. Ils s'attachèrent presque tous au service de la puissance qui , contre leur espérance , les traita si généreusement.

Aimery Chapt , prélat & gouverneur de toute la vicomté de Limoges , recommandable par les qualités qui font le citoyen , par les vertus d'un évêque , & par le caractère libéral d'un prince ,

fut pleuré comme un père. Protecteur des savans ; & savant lui-même , il répandit ses bienfaits sur les gens de lettres.

Raimond *Chapt* de Meffilhac , chevalier des deux Ordres du roi , gouverneur , lieutenant-général & baillif de la haute Auvergne , donna les preuves les plus éclatantes de zèle & d'attachement à nos rois pendant les troubles qui agitoient la France. Il s'opposa avec autant de succès que de courage aux entreprises des ligueurs en Auvergne , déconcerta leurs projets , leur enleva plusieurs places. Il prit des mesures si efficaces pour les intérêts du roi , qu'il maintint une partie de l'Auvergne dans son obéissance , y fit rentrer l'autre , & vint à bout de rétablir entièrement la paix dans cette province. Ce héros citoyen fut tué à la Fère , où il étoit allé pour s'occuper d'un objet qui intéressoit la félicité publique.

Marcel , prévôt de la ville de Paris , chef d'une faction puissante , avoit fait révolter les parisiens contre l'autorité légitime du dauphin , régent pendant la captivité du roi Jean , & s'étoit porté aux plus grands excès , même contre ce prince. Se voyant enfin détesté de la plus grande partie du peuple , dont il avoit été l'idole , en horreur à tous les bons citoyens , & n'espérant pas obtenir du régent une grâce dont ses crimes l'avoient rendu indigne , il voulut se faire un appui de Charles le *mauvais* , roi de Navarre , & convint de lui livrer la ville de Paris. Les troupes de ce prince jointes aux rebelles , devoient s'en-

parer de la bastille Saint - Antoine , se répandra ensuite dans la ville , & massacrer tous les partisans du régent , dont les maisons étoient marquées. En conséquence , pendant la nuit , Marcel vint à la porte Saint - Antoine , renvoya les bourgeois qui la gardoient , leur substitua des gens à sa dévotion , & prit les clefs de la porte. Le crime alloit se consommer , lorsqu'un fidele bourgeois , capitaine de quartier , nommé *Jean Maillard* , qui avoit pénétré les desseins du prévôt , survint avec une troupe de ses amis , & abordant Marcel : *Etienne* , lui dit-il ; *que faites-vous ici à cette heure ? Jean* , répondit le prévôt , *à vous qu'importe de le savoir ? Je suis ici pour prendre garde à la ville , dont j'ai le gouvernement. Par Dieu* , reprit *Maillard* , *il n'en va mie ainsi , ains n'êtes ici à cette heure pour nul bien ; & je vous montrerai* , continua-t-il , en s'adressant à ceux qui étoient avec lui , *comme il tient les clefs de la porte pour trahir la ville. Jean* , vous mentez , répliqua le prévôt. *Mais vous* , *Etienne* , mentez , s'écria *Maillard* transporté de fureur. En même temps , il leve sa hache d'armes , le frappe à la tête & l'abbat à ses pieds , quoiqu'il fût armé de son pot de fer. Le corps du prévôt fut mis en pieces par le peuple , ses complices furent punis , & la ville rentra dans le devoir , en 1338.

Esturmel , gentilhomme François ; des environs de Péronne , s'est fait un nom par son zele pour la patrie. Le comte de Nassau , un des généraux de Charles-Quint , menaçoit cette ville en 1536 :

les

les habitans voyant la place dépourvue de toutes choses , paroissoient résolus de l'abandonner. Esturmel prévint les suites funestes qu'entraîneroit la perte de Péronne. Il s'y transporta avec sa femme & ses enfans , & anima tellement ses concitoyens par ses discours & son exemple , qu'ils se déterminèrent à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cet homme aussi généreux que brave , y fit conduire tous les grains qu'il avoit chez lui , & tous ceux qu'il put obtenir de la noblesse du voisinage , y distribua son argent & celui qu'il trouva dans la bourse de ses amis , montra une valeur , une activité , une intelligence qui rassurèrent les plus timides. Cette conduite déconcerta l'ennemi , & l'obligea de se retirer après un mois de siège , pendant lequel il donna quatre fois l'assaut , sans pouvoir se loger sur les brèches , qui étoient très-considérables. Le roi voulant récompenser *Esturmel* , le fit son maître-d'hôtel , & lui donna une charge considérable dans les finances.

René de Voyer , Seigneur d'*Argenson* , naquit en 1596. Il devint conseiller au parlement de Paris , puis maître des requêtes , & intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'état le firent souvent changer de poste ; & on lui confia toujours les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France , il fut mis à la tête de cette nouvelle province , dont l'administration demandoit un mélange singulier & presque unique de hauteur & de douceur , de hardiesse & de clemence.

conspection. Dans un grand nombre de marches, de retraites, de combats, de sieges, il servit autant de sa personne, & beaucoup plus de son esprit, qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines. Enfin, après tant d'emplois & de travaux, se croyant quitte envers sa patrie, il songea à une retraite, qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avoit fait. Comme il étoit veuf, il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, & à condition qu'il n'y feroit pas plus d'un an. A peine étoit-il arrivé à Venise, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fièvre violente, dont il mourut. On a de lui un traité de *la Sagesse Chrétienne*, & une traduction de *l'Imitation de J. C.*

*Feuillet de M. Rey, Lieutenant - Général de Police
de la ville de Lyon.*

Mutato nomine, de se

Fabula narratur.

Marc-René d'Argenson, petit fils du précédent, fut sévère, dit Mercier, peut-être parce qu'il sentit, en donnant la première impulsion, une résistance que ses successeurs n'ont point éprouvée. On a cru long-temps qu'un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Plus

heurs ont trop appesanti la main , parce qu'ils ne connoissoient pas le peuple de Paris ; peuple chaud , mais sans férocité , dont tous les mouvemens se devinent , & par conséquent facile à mener. Qui seroit sans pitié dans cette place , seroit un monstre . . . Des étourdis de qualité , ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une espece de commissaire dont on pouvoit basouer la robe ; & cette magistrature a paru plaisante à la folie inconsidérée de quelques jeunes colonels ; mais on a senti de nos jours que l'administration d'un lieutenant de police devoit avoir sa force , son poids , sa dignité On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle sur la police de Paris & sur M. d'Argenson. On pourra faire une comparaison secrète de ce qui ressemble encore aujourd'hui avec ce qui ne ressemble plus. Je me dispenserai du commentaire :

« Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi ; sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent , à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes , sans en avoir aucune connoissance ; & même , plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes , plus il est insensible ; & par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré , qu'il est plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir , en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris , une consommation immense ;

Mont une infinité d'accidens peuvent tarir quelques sources ; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public , & en même temps animer leur commerce ; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres , souvent difficiles à démêler ; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent y cacher une industrie pernicieuse , en purger la société , ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas , ou ne s'acquitteroient pas si bien ; . . . pénétrer , par des conduits souterrains , dans l'intérieur des familles , & leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés , tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être présent par-tout sans être vu ; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense , & être l'ame toujours agissante & presque inconnue de ce grand corps ; voilà quels sont en général les fonctions de magistrat de police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire , ni par la quantité des choses dont il faut être instruit , ni par celle des vues qu'il faut suivre , ni par l'application qu'il faut apporter , ni par la variété des conduites qu'il faut tenir , & des caracteres qu'il faut prendre ; mais la voix publique répondra si M. d'*Argenson* a suffi à tout.

Sous lui la propriété , la tranquillité , l'abondance , la sûreté de la ville furent portées au plus haut degré. Aussi le feu roi se reposoit-il entièrement de Paris , sur ses soins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les

ténèbres Il avoit mérité que dans certaines occasions importantes , l'autorité souveraine & indépendante des formalités , appuyât ses démarches , car la justice seroit quelquefois hors d'état d'agir , si elle n'osoit jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même. Environné & accablé dans ses audiences d'une foule de gens d'un menu peuple , peu instruits eux-mêmes de ce qui les amenoit , vivement agités d'intérêts très-légers & souvent très-mal entendus , accoutumés à mettre , à la place du discours , un bruit intense , il n'avoit ni l'inattention ni le dédain qu'auroient pu s'attirer les personnes ou les matières. Il se donnoit tout entier aux détails les plus vils , ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public. . . . Il parloit à chacun sa langue Il accommodoit la raison à l'usage de ceux qui la connoissoient le moins ; il concilioit avec bonté des esprits farouches , & n'employoit la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation La cherté étant excessive dans les années 1709 & 1710 , le peuple injuste , parce qu'il souffroit , s'en prenoit en partie à M. d'Argenson , qui cependant tâchoit par toutes sortes de voies de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eut été ni prudent ni humain de punir trop sévèrement. Le magistrat les calma , & par la sage hardiesse qu'il eut de les braver , & par la confiance que la populace , quoique furieuse , avoit toujours en lui. Un jour , assiégé dans une maison , où une troupe nombreuse vouloit mettre

le feu , il en fit ouvrir la porte ; se présenta , parla , & apaisa tout. Il savoit quel est le pouvoir d'un magistrat sans armes ; mais on a beau le savoir , il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompensée ou suivie de la dignité de conseiller d'état A l'embrasement des chantiers de la porte St. Bernard , il falloit , pour prévenir un embrasement général , traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Les gens du port & les détachemens du régiment des gardes hésitoient à tenter ce passage. M. d'Argenson le franchit le premier , se fit suivre des plus braves , & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ses habits brûlés , & fut plus de vingt heures sur pied , dans une action continuelle. »

Je voudrois bien avoir quelques notions sur le caractère de plusieurs lieutenans de police , savoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry* , M. *Nicolas - Jean - Baptiste Ravol d'Ombreval* , M. *René Hérault* , & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynastie , qui s'appelloit M. *Gab. Nic. de la Reynie* M. le Noir est aujourd'hui le XIV. Lieut. Gén. de police de Paris. Il a changé plusieurs fois , en un ministère de compassion & d'indulgence , un ministère de justice & de rigueur , & l'ordre public n'en a pas souffert. (*Tableau de Paris Tom. VIII.*)

Le comte d'Argenson n'avoit pas encore atteint l'âge de majorité , dit M. le Beau , lorsque la police de Paris lui fut confiée. C'étoit dans ce

temps de confusion & d'orage, qu'un audacieux système de finances se jouoit de la crédulité françoise. Un vent impétueux changeant à chaque instant, & soufflant au gré d'un seul homme, emportoit les fortunes les plus solides, réduites en feuilles légères; toutes les passions étoient déchainées; Paris en étoit le théâtre. Une foule d'hommes avides, comme autant d'oiseaux de proie, accouroient de toutes les contrées de l'Europe; la bassesse, la servitude, armées d'une frauduleuse industrie, terrassoient la modeste opulence, & triomphoient insolemment sur ses débris; enfin, les trésors des familles s'étant abîmés dans des gouffres sans fond, la disette d'argent, la cherté des choses nécessaires à la vie, la crainte d'un avenir encore plus fâcheux, excitoient déjà les murmures; à l'aveugle empressement de s'enrichir, succédoit une sombre défiance, qui faisoit craindre les éclats du désespoir.

Le lieutenant de police, instruit par les exemples, dirigé par les conseils de son pere, fut prévoir par sa vigilance, & prévenir par sa sagesse, les agitations d'une multitude immense & alarmée. Plein de zèle pour la patrie, il osa exposer sa fortune, en montrant au prince les dangers qu'il voyoit de plus près. Ses avis d'abord bien reçus, furent ensuite décrédités par ceux qui avoient intérêt qu'on ne les suivit pas. La machine de l'état, emportée par un mouvement violent, renversa celui qui vouloit en arrêter la chute. *d'Argenson* perdit sa place, & conserva l'estime

du public. Il demeura debout dans sa disgrâce , & vit bientôt se rompre en éclats , & enfin se réduire en poudre , ce système dont il avoit été la victime. Le prince qui avoit ôté à d'Argenson la lieutenance de police , forcé par de fâcheux engagements , lui donna l'intendance de Tours..... Il fut bientôt rendu à la capitale , & le régent le choisit pour son chancelier. Ce prince trouva dans sa personne autant de zèle pour la gloire , que pour les intérêts de son maître ; des vues élevées , un esprit fécond en ressources , une noble économie , un désintéressement à toute épreuve , une justice qui faisoit respecter le prince , une générosité qui le faisoit chérir. En 1724, il fut nommé conseiller d'état. d'Aguesseau lui confia le département de la librairie. Les gens de lettres se souviennent avec quelle supériorité d'intelligence , d'Argenson a gouverné cette partie , &c. Après qu'il eut rempli pendant deux ans l'intendance de Paris , le roi lui donna le titre de ministre , & l'admit au conseil d'état. L'année suivante il fut chargé du ministère de la guerre. — On annonça pendant la bataille de Fontenoy , que le fils unique de M. d'Argenson venoit d'être tué. Son courage n'en fut point abbattu ; sa fermeté fut récompensée ; son fils avoit cherché la mort & n'avoit rencontré que l'honneur , &c. (*Eloge de M. le comte d'Argenson.*)

Les citoyens de Lyon ont fait planter un *mai* devant l'hôtel de leur commandant , afin qu'il le mérite. Il en doit être d'un *mai* comme d'une

statue ; cette mère féconde , qui enfante , comme l'a dit M. Servan , tous ceux qui savent la regarder. On n'a point fait cet honneur à M. Rey , lieutenant de police , parce qu'on fait qu'il en est digne. Voyez la statue d'Alexandre ; peut-être elle fit César : la statue de Caton , qu'on voyoit si bien parce qu'elle n'y étoit pas , fit peut-être Brutus. (Discours sur le progr. des Conn. hum. p. 137.)

(86) *Et omne maledictum non erit amplius.... Et vox ultra non erit.* (Apoc. XXII.)

(87 , 88) *Et vidi cælum novum & terram novam. Primum enim cælum & prima terra abiit, & mare jam non est. Et ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam, --- Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide. Ipsa verò civitas, aurum mundum, simile vitro mundo.* (Apoc. XXI.)

(89 , 90 , 91) *Emissiones tuæ paradisus malorum puniceorum . . . & decorus lectulus noster floridus Vox turturis audita est.* (Cant. I. II. IV.)

(92) C'est dans la grotte de la bien-aimée des cantiques , que les poètes vertueux se réuniront pour former des concerts chastes & ravissans. *Introduxit me in cellam, ordinavit in me charitatem columbæ meæ : in foraminibus petrae, in cavernâ maceræ . . . sonet vox tua . . . vox enim tua dulcis.* (Cant. II.)

Michel Verin , natif de Florence , mourut l'an 1614 âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune poète ne voulut point suivre le conseil des

médecins qui lui ordonnoient de se marier , s'il vouloit recouvrer sa santé , sacrifiant ainsi sa vie à l'amour de la chasteté. Ce poëte s'est rendu célèbre par ses distiques moraux , dans lesquels il a su renfermer les plus belles sentences des philosophes Grecs & Latins , & particulièrement celles de Salomon. Sa versification est facile & élégante.

« Les talens sont des dons précieux , dit le Ch. de Bargeton ; mais s'il est rare de les posséder dans un degré supérieur , il ne l'est peut-être pas moins d'en ennoblir l'usage en les consacrant à la vertu. Parmi tant de beaux génies , qui ont cultivé avec succès les sciences & les arts , il en est trop qui se sont déshonorés par le mépris des bienfaisances & des mœurs. Quelle est la cause de ce malheur ? Est-ce la nature , qui , trop avare de ses bienfaits , n'enrichit souvent l'esprit , qu'aux dépens du cœur ? Est-ce la fortune , qui , jalouse d'une gloire à laquelle elle n'a point de part , se plaît à humilier les grands hommes , par les écarts auxquels ils se laissent entraîner ? Le hasard qui a fait périr tant de chefs-d'œuvres de l'antiquité , a conservé des ouvrages , dont la perte auroit été moins digne de nos regrets , & dont la perfection ne dédommagera jamais la société des pernicioeux effets qu'ils sont capables de produire. De même qu'il y a eu des siècles barbares , où les règles du beau étoient ignorées , il en est d'autres où l'amour du bien s'affoiblit , où les principes de vertu sont oubliés ; & peut-être touchons-nous.

de près à cette triste époque. Selon la nouvelle morale, qui cherche à s'introduire, une sage timidité convenoit à nos peres ; ils étoient dans l'enfance des talens. Pour nous, parvenus à l'âge fortuné, où le génie est dans toute sa vigueur, nous pouvons désormais tout oser. Funeste progrès, si ce que nous avons acquis de nouvelles connoissances, étoit autant de diminué sur nos vertus ! *Les nouveaux instituteurs du genre-humain* nous égarent ; l'un nous peint le goût des talens comme pernicieux aux mœurs ; l'autre nous représente la contrainte des mœurs comme nuisible aux talens. Quelle route suivre au milieu des égaremens de cette bizarre philosophie ? ... Le bon sens & l'expérience nous apprennent, que les mœurs, sans la culture des talens, sont dures & sauvages ; que les talens, sans respect pour les mœurs, sont vicieux & méprisables ; que l'heureux concert des uns & des autres, fait leur gloire mutuelle & le bonheur de la société. En jettant sur l'histoire un coup d'œil rapide, nous verrons les talens honorés tant qu'ils ont respecté les mœurs ; avilis & dégradés, aussi-tôt qu'ils y ont donné atteinte. Successivement l'on apprend à honorer les beaux-arts, à mesure que l'on sentit l'importance de leurs services. *L'éloquence* chargée de présider aux délibérations publiques, d'éclairer le citoyen sur ses véritables intérêts, de l'entraîner au bien, par le poids des raisons & par les charmes du discours ; la *poésie*, appliquée à célébrer les actions des héros,

à chanter les douceurs d'une vie innocente ; la *musique* & la *danse* associées au culte de la divinité , pour en augmenter la pompe ; & rendre plus vives les leçons de la sagesse ; la *peinture* & la *sculpture* , occupées à conserver l'image des grands hommes , à perpétuer , par des monumens augustes , le souvenir de leurs vertus , s'attirèrent des hommages. Si dès leur enfance les *talens* furent élevés au comble des honneurs , c'est qu'ils avoient toute l'innocence du premier âge. L'*art oratoire* ne s'avilissoit pas au point d'enseigner le mépris des loix & l'oubli de la divinité ; les *muses* , encore vierges , ne souilloient point leurs bouches par des chants lubriques ; & le *pinceau* , toujours chaste , n'osoit tracer des objets capables de faire baïsser les yeux à la pudeur. Dans la suite des temps , lorsque le luxe , introduit chez les nations , eut altéré la pureté des mœurs primitives , les *beaux-arts* ne furent pas à couvert de la contagion commune. Pour plaire à des cœurs déjà corrompus , ils furent réduits à leur ressembler ; mais cette foiblesse ne demeura pas impunie , elle fut la première cause de leur décadence. La beauté simple & majestueuse de la nature fut remplacée par les agrémens faux & affectés du vice ; le goût asservi sous la tyrannie des passions , devint capricieux & insensé comme elles ; ainsi les *talens* déchurent de leur gloire , dès qu'ils cessèrent de respecter les mœurs. La *philosophie* , qui auroit dû corriger le désordre , n'eut pas un sort différent Devenue l'art frivole de dis-

courir & de rendre toutes les opinions problématiques , elle devint inutile aux mœurs , & fut étrangère au bonheur des hommes ; la vénération fit place au mépris. Ce n'est point par des productions licencieuses , que les plus grands artistes de la Grece méritèrent leurs plus brillantes couronnes. Dans ces assemblées fameuses , où l'on exposoit les chefs-d'œuvres de l'art aux yeux d'un peuple curieux & éclairé , la palme ne fut jamais accordée à celui qui avoit foulé aux pieds le plus hardiment les loix de la décence. Cet attentat ne fut souffert que quand les Grecs , rassasiés du vrai beau , chercherent dans les affaiffonnemens bizarres du vice , de quoi ranimer un goût émoussé par l'abondance. Alors les *artistes* , oubliant la dignité de leur *talent* ne rougirent point de vouer à l'intérêt , des travaux , qu'ils n'avoient autrefois consacrés qu'à la gloire ; alors maîtrisés par les inclinations dépravées des particuliers , ils cessèrent d'être guidés par le feu du génie , & s'écarterent de la perfection à mesure qu'ils s'éloignoient de la règle des mœurs. Est-ce par quelques morceaux trop libres , que les plus grands poètes ont mérité une place distinguée sur le Parnasse , & sont parvenus à réunir en leur faveur l'estime de tous les tems & de toutes les nations ? Nous admirerions bien davantage le prince des lyriques latins , s'il eût effacé de ses ouvrages des coups de pinceau trop hardis , & si la muse plus réservée avoit mieux gardé les loix de la pudeur. — Un *poète* incapable de nous atta-

cher par la beauté des images, par la sublimité des pensées, cherche à nous intéresser en irritant les passions ; cet indigne artifice est la ressource ordinaire d'un *talent* médiocre Le luxe & les passions, voilà la vraie source des maux de l'humanité, qui entraîne à la fois la corruption des mœurs & la décadence des *talens* Sparte prêta l'oreille aux sons de la lyre, tant qu'ils furent capables d'adoucir le caractère de ses citoyens, sans énerver leur courage ; elle bannit les *musiciens* & les *poètes*, dès que leurs chants efféminés devinrent dangereux pour les mœurs. Quelle leçon pour les *talens* s'ils avoient su en profiter ! . . . La vertu seule peut inspirer de nobles idées. Le vice est toujours bas & rampant. Les passions, affranchies du joug des mœurs, ne sont que des animaux féroces. Elles ne peuvent enfanter que des monstres.. Si dans les accès de leur fougue, l'esprit est encore capable de s'élever au grand & au sublime, le cœur toujours enclin à se peindre, ne manque jamais d'imprimer à ses ouvrages des traits de sa dépravation ; & cette empreinte odieuse suffit pour en inspirer le mépris à tout homme sensé, &c. » (*Sur la question combien les mœurs donnent du lustre aux talens.*)

(93) *Euge, dilecte mi ; assimilare caprea, hinnulo-
que cervorum super montes aromatum.* (Cant. viij.)

(94) Nic. Gaburet, chirurgien de Louis XIII, obligé de préparer des lieux pour recevoir ceux qui étoient

attaqués de la peste , en fut nommé l'inspecteur , & se comporta dans ses fonctions , autant en zélé Missionnaire , qu'en chirurgien expérimenté. Joignant les exhortations touchantes & les soins paternels de Charles Borromée , à toutes les ressources de son art , il s'occupoit en même temps du salut des ames , & de la conservation des corps. Il mourut dans un âge fort avancé..... Que ton buste touche celui de Gaburet , ô pieux , ô vénérable R**** , dont la main , engourdie par les infirmités de l'âge , ne pouvant plus se livrer aux opérations chirurgicales , va , comme celle de Vincent de Paul , se poser sur le cœur des malades , & y laisser l'impression fraternelle de l'espérance chrétienne.... Charitable ami , qui versas plus d'une fois la consolation au sein de mon pere , tourmenté par des douleurs aiguës..... qui désires la mort , pour te soustraire aux scandales des mœurs publiques.... qui t'écries avec St. Paul : *Cupio dissolvi & jungi cum Christo* , &c.

M. de Boissieu , médecin du college de Lyon , mort , il y a environ vingt ans , à la fleur de l'âge , & dans la maturité des connoissances ; regretté de sa famille , de ses confreres , de ses compatriotes , des savans , des gens de bien , & sur-tout des pauvres , qui le pleurent encore , a enrichi l'art de guérir des exemples de sa charité , & de deux excellens mémoires , couronnés par deux académies , dont l'un traite de *la méthode échauffante & rafraîchissante* , & l'autre des *antiseptiques*.

Viens te placerà côté de lui , chirurgien habile , bon

Citoyen , dont le front austere & la brusque franchise
 calomnient le cœur , & font redouter l'abord , res-
 pectable D*** , dont le caractère loyal & généreux
 n'est pas assez connu. O toi , qui honoras la vieillesse ,
 calmas les ennuis , soulageas les infirmités d'un
 pere octogénaire , que je chérissais ! O toi , que
 l'émulation tira de la poussiere , à qui le vœu d'être
 utile , fit dévorer tant de travaux ; qui n'as dû
 tes succès à aucune bassesse , qui n'as jamais trahi
 la vérité , ni ton devoir !.... Praticien religieux ,
 honnête homme inflexible , que les abus de l'em-
 pyrisme & les travers de l'humanité font tressaillir
 de fureur..... je ne peux pénétrer dans ton cabinet ,
 sans être ému..... Tes confreres ne sont que chi-
 rurgiens , ou beaux diseurs , ou capitalistes..... Mais
 toi , tu es Dracon , tu es Aristide , tu es Régulus ,
 tu es Camille , tu es Curtius , tu es Caton , tu
 es Jérôme , tu es Sully , tu es Bayard , tu es
 Montausier..... Tu as toutes les probités & tous les
 courages ; tu ressens tous les transports , tu es ,
 toi seul , tous les grands hommes..... Comme la
 peinture des grandes actions t'exalte ! Comme la
 turpitude du vice t'indigne ! Comme la beauté de
 la religion te charme !..... Auprès de toi je vois
 Sparte..... Rome..... le Capitole..... la charrue de
 Cincinnatus , l'épée de Scipion , le brasier de So-
 crate , le poignard de Brutus , l'encensoir d'A-
 mbroise , le char d'Elie , la flamme du Sinaï , l'arche
 d'alliance , le tabernacle du nouveau culte , & tout
 ce que l'antiquité , tout ce que le paganisme pré-
 senta de grand , & tout ce que la vérité , tout ce
 que

que les âges modernes peuvent offrir de majestueux. Que je te fais gré , homme sévère & juste , de l'estime que tu as vouée au jeune B** , fait pour reculer les limites de ton art ; qui sert les hommes par amour , & ne les trompe jamais ;.... que tourmente le besoin de tout savoir , & que sa sensibilité tue ; chirurgien doux , lettré & vertueux , que tu aurois adopté pour ton successeur , si tu n'avois un neveu doué du premier talent ; mais qu'on accuse déjà (peut-être injustement) de morgue ; qui pourra devenir plus célèbre , plus riche , mais non plus honnête homme que toi !

(*) Je cherche Frédéric , le Czar , Louis-le-Grand.

Vers la fin de son regne , Louis XIV , dit Linguet , livroit son royaume à des traitans. Il recouroit à toutes les petites ressources ruineuses , qui déshonorent & oberent à jamais un jeune homme libertin. Il négocioit ses propres billets à 75 pour cent de perte ; il vendoit des lettres de noblesse avilissantes , & jusqu'au signe institué par lui-même , pour la récompense des services militaires. Il introduisoit la capitation , le dixième , une foule de droits onéreux , dont le produit égaloit à peine les frais du recouvrement. (*Ann. pol. n°. 48 , tom VI , page 460.*)

Le dixième fut établi en 1710 , c'est-à-dire , après 10 ans d'une guerre désastreuse , où Louis XIV avoit lutté contre l'Europe , & après le cruel hiver de 1709 , fléau dont l'histoire de la monarchie nous offre pas d'exemple. Ce monarque si absolu , indigné lui-même de ce terrible subside , s'écria , lorsqu'on lui en fit la proposition : *Je n'ai*

pas ce droit. — Personne n'ignore avec quelle grandeur d'ame Louis XIV vit approcher la mort. Il dit à M^{de}. de Maintenon , dans ces derniers momens : *J'avois cru qu'il étoit plus difficile de mourir ; & à ses domestiques : Pourquoi pleurez-vous ? M'a-vez-vous cru immortel ?* — Son successeur a toujours conservé , écrites au chevet de son lit , les paroles remarquables que ce monarque lui dit , en le tenant entre ses bras ; les voici fidèlement copiées : « Vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande plus fortement , est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu. Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre : ne m'imites pas en cela , non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses , & cherchez à connoître le meilleur , pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus que vous le pourrez , & faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même ». --- Après la mort de Louis XIV , les François , toujours amis de nouveauté , se prévalurent du peu de respect , que le gouvernement témoigna dès-lors pour les volontés , les principes & la mémoire du défunt. On insulta ses statues par de sanglantes affiches. On se permit publiquement les satyres les plus violentes , & son convoi retentit moins des prières des prêtres , que des chansons grossières d'une populace effrénée. C'étoit le triomphe de la nation , plutôt que la pompe funèbre d'un monarque. 22. O

croit que Richelieu a dirigé tous les conseils de Louis XIV. Ce monarque , qui , à tous les gouvernemens connus , préféreroit celui des Ortomans ; ce monarque fameux est entré dans les vues du cardinal , & les a même passées. L'Espagne & les Indes , enlevées à la maison d'Autriche , & données au sang de Henri IV ; les sectaires opprimés , la noblesse affoiblie , ruinée , réduite à subsister par des emplois , par des mésalliances , & toujours sans puissance réelle , soit à la cour , soit dans ses terres ; l'imposition devenue presque arbitraire ; l'armée & la magistrature soumises à l'autorité ; tout cela atteste assez le despotisme d'un roi avide de gloire ; mais qui ne l'avoit point placée dans le contentement de ses sujets. Toutefois ce roi avoit l'ame grande ; beaucoup d'étendue , d'élévation dans les idées ; & de grandes choses s'opérèrent sous son règne. Quand il voulut être conquérant ; il trouva des Condé , des Turenne , des Catinat ; il aima les sciences & les arts ; il protégea ceux qui les cultivoient ; & ils produisirent des merveilles , dignes des plus beaux jours d'Athènes & de Rome. Enfin , Louis XIV fit faire un pas à la nation , qui devint , par lui , brillante & polie ; il donna son nom à un siècle mémorable ; mais tant d'éclat fut effacé par les ombres de la mort. Le bon & le vrai ne se trouvent jamais dans ce long règne ; il ne resta de ce prince , tant vanté , qu'un nom plus imposant que respectable , plus honoré qu'aimé. — Les maximes du duc de Bourgogne , qui devint Dauphin , & fut le pere de

Louis XV, étoient que les rois sont faits pour les peuples, & non les peuples pour les rois ; qu'ils doivent punir avec justice, parce qu'ils sont les gardiens & les *manuteneurs* des loix ; donner des récompenses, parce que ce sont des dettes ; jamais des pensions, parce que, n'ayant rien à eux, ce ne peut être qu'aux dépens des peuples ; & il avoit le courage de débiter ces maximes au milieu du fallon de Marly. — Lorsqu'on découvrit la statue équestre de Louis-le-Grand, sur la place de Vendôme, Louis XV ne put s'empêcher de blâmer les dépenses excessives, que la ville faisoit à l'occasion de cette cérémonie, dans un temps où le peuple étoit dans la misère. Le duc de Bourgogne, entrant dans ses sentimens, refusa d'assister à la fête ; & il répondit à son épouse, qui le pressoit de l'y conduire : Je suis affecté à cet égard, comme le roi ; comment se réjouir, quand le peuple souffre ! --- Comme on parloit, en présence du duc de Bourgogne, des richesses immenses qu'avoit laissées le cardinal Mazarin, le duc de Beauvilliers dit qu'il avoit trouvé le secret de calmer les inquiétudes au lit de la mort, en disposant le roi à lui en faire une donation générale. Il eût encore fallu, dit M. le duc de Bourgogne, qu'il eût fait ratifier cette donation par le pauvre peuple, qui réclamoit sa dépouille. — Connoisseur en poésie, comme en musique, le duc de Bourgogne, devenu Dauphin, se sentoit le plus grand goût pour les spectacles ; & il lui en coûta beaucoup pour y renoncer. Il y renonça cependant, & par raison

& par principes de conscience. « Le spectacle d'un Dauphin, disoit-il, c'est l'état des provinces ». Louis XIV lui reprochoit un jour qu'il avoit paru s'ennuyer à la comédie : « Sire , lui répondit le prince , j'y ai eu le plaisir d'être auprès de Votre Majesté ». Le roi lui dit qu'il lui laissoit la plus entiere liberté à cet égard ; le Dauphin l'en remercia , & jamais , depuis ce jour , il ne parut au spectacle. — Louis XIV ne fut ni pacifique , ni guerrier ; Il avoit les formes de la justice , de la politique & de la dévotion , & l'air d'un grand roi ; doux avec ses domestiques , libéral avec ses courtisans , avide avec ses peuples , inquiet avec ses ennemis , despotique dans sa famille , roi dans sa cour , dur dans les conseils , enfant dans celui de la conscience , dupe de tout ce qui joue les princes , des ministres , des femmes & des dévots ; toujours gouvernant , & toujours gouverné ; malheureux dans ses choix , aimant les fots , souffrant les talens , craignant l'esprit , férieux dans ses amours , & dans son dernier attachement , foible à faire pitié ; aucune force d'esprit dans les succès , de la fermeté dans les revers ; du courage dans sa mort. Il aima la gloire & la religion , & on l'empêcha toute sa vie de connoître ni l'une ni l'autre. Il n'auroit eu aucun de ces défauts , s'il avoit été un peu mieux élevé , ou s'il eût eu un peu plus d'esprit. — La minorité de Louis XV est remarquable par la licence des mœurs , & son regne , par la licence des opinions. Ce nouveau malheur , joint à tous ceux qui l'ont précédé , à tous ceux qui l'ont accompagné , peut

à bon droit , être nommé le complément , & , s'il est permis d'employer ce terme , la perfection du mal. L'esclavage , la guerre & l'impôt , avoient , pendant des siècles , épuisé leurs funestes rigueurs sur la misérable nation Françoisë ; les chefs , les préposés en tout genre , tous les grands , tous les riches , au lieu d'abjurer leurs iniquités , s'avisent tout-à-coup de s'y conformer , & de s'absoudre eux-mêmes , par l'impiété de leurs opinions. L'athéisme & le matérialisme ayant détruit la conscience & les remords , le foible est resté sans espoir & sans appui. En effet , ses maîtres étant persuadés que tout meurt avec eux , que les idées d'un Dieu & d'une autre vie sont vaines , leur avarice & leur inhumanité sont fort à l'aise avec de tels principes ; & il n'est pas étonnant que , sous le regne de Louis XV , la nation ait été écrasée & méprisée avec une cruauté & une audace , dont l'histoire offre peu d'exemples. Les sciences , dégradées & écartées de leur véritable but , ont mis leur jargon & leur orgueil à la place des vérités & des sentimens utiles. On a prêché tout à la fois le despotisme & le républicanisme ; on a ébranlé les bases sacrées de la société , & tout est devenu indifférent & immoral. Le roi , qui pouvoit s'opposer au torrent ; le roi , voluptueux & foible , qui laissa tous les maux de tous les temps s'amonceler sur la tête de ses sujets , mourut avant la vieillesse , abandonnant le trône à un jeune prince , dont la nation chérit la droiture & l'équité. (Voyez *Mémoires de St. Simon* ,

Galerie de l'ancienne cour ; Pensées extraites des écrits posthumes de Montesquieu ; & Lettre à M. N. membre du Corps Helvét., sur la tenue prochaine des Etats-Généraux.)

La vie de Frédéric le Grand, bigarrée de faillies bizarres & de traits extravagans, ne sauroit former un ensemble de grandeur. On peut dire qu'une espece de fièvre dérangeoit la marche de ses hautes conceptions & de ses projets magnanimes. « J'ai souvent réfléchi, disoit-il, sur les avantages que procure à un royaume un corps qui représente la nation, & qui est dépositaire de ses loix. Je crois même qu'un roi est plus sûr de sa couronne, quand il la lui donne, ou la lui confie. Mais qu'il faut être homme de bien, & rempli de bons principes, pour permettre qu'on pese tous les jours nos actions ! Quand on a de l'ambition, il faut y renoncér. Je n'aurois rien fait, si j'avois été gêné : peut-être passerois-je pour un roi juste ; mais on me refuseroit le titre de héros, de grand roi. » (*Troisième matinée sur la justice.*)

Marie-Thérèse eut la satisfaction de posséder, pendant vingt-quatre heures, la capitale de Frédéric II. Berlin fut mis à contribution... Le tribunal de l'empire l'avoit déclaré déchu de toutes ses dignités & de toutes ses possessions dans l'empire. Il paroissoit ne plus lui rester aucune ressource. Dans un de ces momens funestes, où le désespoir subjugue la raison, il lui prit envie de se tuer. Il écrivit à sa sœur de Bareith, qu'il alloit terminer sa vie, & comme l'amour de la gloire n'étoit pas



Steint en lui par cette résolution, il voulut qu'il fût dit qu'il avoit fait des vers, étant prêt de descendre au tombeau. Il écrivit donc au marquis d'Argens une longue épître en vers, dans laquelle il lui faisoit part de sa résolution, & lui disoit adieu :

Pour approfondir la nature des hommes,
 Pour connoître ce que nous sommes,
 Je ne m'adresse point à la religion.
 J'apprens de mon maître Epicure,
 Que

Que ce souffle, cette étincelle,
 Ce feu vivifiant des corps organisés,
 N'est point de nature immortelle.

Voltaire, dans son hermitage,
 Dans un pays dont l'héritage,
 Est son antique bonne foi,
 Peut se livrer en paix à la vertu du sage,
 Dont Platon nous marque la loi.
 Pour moi, menacé du naufrage,
 Je dois, en affrontant l'orage,
 Penser, vivre & mourir en Roi.

Dans la sanglante bataille de Prague, Frédéric nomma lieutenant, un soldat, qui s'étoit distingué. Cet homme, qui étoit bon soldat, fut mauvais officier. Le chef de son régiment fut obligé de prier le roi de le placer d'une manière plus convenable à ses talens. Frédéric le fit conseiller de guerre; on ne sauroit trop deviner pourquoi. Le nouveau conseiller, placé dans un college, dont il ignoroit les affaires, & assistant à des confé-

rences où il ne comprenoit rien , décidoit à tort & à travers ; & quand on n'étoit pas de son avis , il tiroit son sabre , & vouloit forcer tous les conseillers , ses confreres , de dire comme lui. On pense bien qu'un conseiller si tapageur ne fut point agréable à la compagnie. Le président pria le roi de le débarrasser de ce membre turbulent. Le roi répondit : « Je n'ai , pour le présent , aucune autre place à donner au conseiller de guerre..... Ainsi je ne saurois remplir vos vœux..... Je suis convaincu de l'habileté de mes autres conseillers de guerre , & je crois que tant de gens d'esprit trouveront bien moyen de supporter parmi eux un pauvre ignorant. » — Frédéric se déclara chef immédiat des églises de ses états , & nomma l'évêque son vicaire général. Il permit que les abbés & abbeffes fussent élus par les chapitres ; mais en présence d'un commissaire royal. Les souverains précédens n'étoient pas , à beaucoup près , si faciles. En 1705 , Joseph I exigea qu'une certaine religieuse fût nommée abbesse de Trebnitz ; mais les religieuses s'obstinèrent trois fois à élire leur prieure. L'élection fut rejetée chaque fois : à la fin , on envoya un détachement de soldats dans le couvent , & on fit jeûner les nones au pain & à l'eau , jusqu'à ce qu'elles eussent élu la personne que l'empereur leur avoit recommandée. --- Frédéric mourut dans les sentimens de religion qu'il avoit professés toute sa vie. Il resta fidèle à ses principes , jusqu'à son dernier soupir. Quelques jours avant sa mort , il reçut une lettre Allemande fort

singulière ; dont voici la traduction : « Sire , plein de tremblement & de crainte pour le Tout-puissant , je ne puis m'empêcher plus long-temps , de présenter humblement à votre majesté , le plus grand & le plus nécessaire des trésors , qui surpasse tous les autres , & qui peut seul vous rendre heureux. Ce trésor , c'est la foi , qui vient de Dieu. Le plus sage lui-même ne sauroit se la donner : Dieu seul le peut. Mais le grand esprit de votre majesté sentira bien que s'il s'agissoit d'avoir une chose de cette importance , & qu'elle pût conduire avec certitude à la vie éternelle , il seroit nécessaire de la demander à Dieu , par la prière , les bonnes œuvres , & la méditation de la parole de Dieu. Oh ! cette certitude , Dieu , le pere des miséricordes , la donnera à votre majesté , si elle veut reconnoître la médiation de son fils J. C ; cette médiation d'amour & de charité ; si elle veut adopter les sentimens de ce divin Sauveur , & désirer sincèrement d'avoir son saint esprit pour guide. Une *Eternité entière* ! La chose mérite bien qu'on y pense. On l'obtient de la grace de Dieu , en s'humiliant comme les petits. Si vous ne vous convertissez pas , dit Jésus , & que vous ne deveniez pas semblable à de petits enfans , vous n'entrerez point dans le royaume des cieus. Alors , quelle lumière céleste votre majesté ne verroit-elle pas briller dans les paroles de Jésus & de ses apôtres , & dans l'avenir qui l'attend ! La chose seroit-elle donc si difficile ? Mais à Dieu tout est possible. *Jésus , ayez pitié de nous !* Je suis avec le plus profond respect &

une charité chrétienne, &c. le *Chrétien uni*, O. F. M. Lorsque Frédéric eut lu cette lettre, il la rendit, en disant : *Que l'on réponde poliment à ces gens, leur intention est bonne.* (Vie de Frédéric II, tome II, remarque anec. p. 237, 240; tome III, page 251; tome IV, *Vie privée*, page 158.)

En voyant le tombeau du cardinal de Richelieu, & la statue de ce ministre, *Pierre I* laissa paroître un des ces transports, & dit une de ces choses qui ne peuvent échapper, qu'à ceux qui sont nés pour être de grands hommes ; il monta sur le tombeau, embrassa la statue : *grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ! Je t'aurois donné la moitié de mon empire, pour apprendre à gouverner l'autre.* Le *Czar*, après avoir parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans sa patrie & y reprit sa sévérité. Son fils lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, & les juges conclurent à la mort. Le lendemain de l'arrêt, ce malheureux eut une attaque d'apoplexie, qui l'emporta. Le père alla voir son fils expirant, & bientôt les roues furent couvertes des membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère le comte Laprechin, frère de sa Femme Ottokesa Laprechin, qu'il avoit répudiée. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher, *Pierre-le-Grand* étoit extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance.

dans ses plaisirs ; il étoit adonné , par un vice de son éducation , au vin & aux liqueurs fortes. Ces excès ruinerent son tempérament , & le rendirent sujet à des excès de fureur dans lesquels il ne se connoissoit plus. Il étoit alors cruel ; mais si quelqu'un de ses favoris le rappelloit à lui-même , aux sentimens d'humanité , aux principes de vertu , il s'appaisoit & rougissoit de ses transports féroces. *J'ai réformé ma nation*, s'écrioit-il alors , *& je n'ai pu me réformer moi-même !*

(95) *Fiant dies ejus pauci , & episcopatum ejus accipiat alter.* (Ps. 108.) *Circumdabit te Deus diploide justitiæ , & imponet mitram capiti honoris æterni.* (Bar. c. V.)

Chrétien *Lupus* , Religieux Augustin , distingué par ses connoissances & par son humilité , refusa un évêché avec l'intendance de la sacristie que lui offrit le pape Clément IX. Innocent XI & le grand duc de Toscane lui donnerent aussi des marques publiques de leur estime.... Le pere *Lupus* , préférant l'étude & l'obscurité , aux distractions & à l'éclat des honneurs , coula des jours paisibles au sein des méditations pieuses & savantes. Il se fit lui-même cette épitaphe :

*Hares peccati , naturâ filius ira ,
Hic jaceo dignus nomine , reque Lupus .
Indignus , non re , sed solo nomine , doctor :
Verbia , non factis , me docuisse fleo :*

épitaphe , qui annonce une modestie & une abnégation bien rares , qui ne convenoit point à ce

vertueux docteur , & que pourroient s'appliquer ; à plus juste titre , quelques prélats modernes , qui scandalisent & dévorent leurs ouailles.

« Sire , s'écrie un censeur vénérable , âgé de 95 ans , quoique l'irréligion , dont la cour offre depuis long-temps l'exemple contagieux à la nation , soit le mal le plus universel dans votre royaume , peut-être n'en est-il pas dont la cure soit plus facile à votre Majesté. Qu'un roi de France est puissant pour le bien , quand il fait vouloir constamment ce qu'il a voulu une fois avec sagesse ! Votre cour , sire , paroitra toujours ce que vous ordonnerez qu'elle soit ; & dût-elle s'en tenir à l'apparence , par-là du moins le scandale sera sauvé. Quant à vos provinces , c'est vous , sire , qui composez le corps épiscopal : composez-le , ce corps , non des enfans ambitieux de vos ambitieux courtisans , mais de sujets d'élite , distingués par leurs talens & vénérés pour leurs vertus. Si votre majesté le peut , votre majesté le doit , & c'est ici , sur-tout , qu'en remplissant le plus sacré de ses devoirs , elle consultera le premier de ses intérêts. Ce moyen , le plus doux de tous , fera aussi le plus efficace pour la régénération morale de l'état. Tel est l'empire de la vertu sur les cœurs même les moins vertueux : jamais le plus habile négociateur ne prit sur la multitude l'ascendant , que donna toujours , à un premier pasteur , une conduite qui rappelloit la sainteté de son ministère ; & sans doute que si l'on voyoit des *Pompignan* à la tête de tous les diocèses , on

pourroit voir encore les assemblées politiques qu'ils présideroient, aussi orageuses d'abord que celles des romains, finir, comme elles, par des traits mémorables de sagesse & de patriotisme. On verroit le clergé d'un tel pasteur se former sur son chef, & le peuple réformé par les vertus du clergé, devenir tout ce qu'il doit être, & pour l'état & pour son roi. Mais pourquoi faut-il, sire, qu'à côté de ces hommes d'une vertu imposante, & tels, il faut l'avouer, qu'il en est encore un nombre dans le clergé de France; pourquoi faut-il, que nous voyions quelquefois un prélat qui ne connoît son diocèse que par les revenus qu'il en retire; un prélat, qui vit d'intrigue & d'ambition, ne songeant qu'à accumuler abbayes sur évêché, & pensions sur abbayes; un prélat qui n'a jamais de temps pour visiter & consoler son troupeau, & qui en trouve toujours pour être un homme de société, un homme de jeu, & quelquefois même un chasseur? Un tel sujet, sire, ne possède une telle dignité que parce qu'on a trompé le roi; & le roi est trompé parce qu'un seul homme est chargé de lui présenter les sujets qui peuvent prétendre à l'épiscopat. Un conseil, sire, de quelques ecclésiastiques sans ambition, & d'une vertu apostolique, présidé par un ministre de la feuille, tel que celui qui est aujourd'hui en place, éclaireroit bien plus sûrement votre majesté sur des choix d'une si grande importance & pour elle-même & pour ses peuples. » (*Lettre au roi, par le Prêsid. d'Astori.*).

(96) *Deposuit potentes de sede & exaltavit humiles* (Luc. I. 52.) *Rex insipiens perdet populum suum... In manu Dei potestas terræ , & utilem rectorem suscitabit in tempus super illam. In manu Dei prosperitas hominis , & super faciem scribæ imponet honorem suum..... Sedes ducum superborum destruxit Deus , & sedere fecit mites pro eis.* (*Ecclesiastici cap. X.*) Des rois confondus dans la poussière verront leurs très-humbles ministres assis sur des trônes ; les auteurs médiocres, mais religieux & chéris , regneront sur les écrivains célèbres , qui , avec plus de génie , auront eu des intentions moins droites , auront moins aimé leurs frères , auront été moins utiles. *Si linguis hominum loquar & angelorum , charitatem autem non habeam , factus sum velut æsonans aut cymbalum tinniens.* (I. Cor. 13. 1.) Chapelain , Godeau & Dancket feront oublier Pirron , Voltaire , peut-être Delille. Venance , prêtre de poitiers , effacera Venance , capucin de Carcassonne. Les bonnes mœurs aux yeux de l'arbitre des consciences , donneront du lustre aux mauvais vers. On jugera l'homme & non le poète. — Chapelain racheta par les qualités du cœur , l'insipidité de la verve. Godeau , sacré évêque , se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes , instruisit son peuple , réforma son clergé , & fut une leçon vivante des vertus , qu'il demandoit aux autres. On a de lui les *Pseaumes* de David , traduits en vers François , les *Fastes de l'église* , qui contiennent plus de 15000 vers , le poëme de l'*Assomption* , celui de saint Paul , de la *Magdeleine*

de saint *Eustache*, des *Egloques chrétiennes*, &c.
L'évêque de Grasse, touché des abus que la plupart des versificateurs faisoient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage ; mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans le détail, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copia lui-même, & ne connoît pas l'art de varier ses tours & ses figures, de plaire à l'esprit, & d'échauffer le cœur.

Danchet se fit autant aimer par son caractère, qu'estimer par son esprit. Ami généreux, sincère, défintéressé, exact à ses devoirs & assidu au travail, il eut toutes les qualités d'un homme de lettres, sans en avoir les défauts. Il ne se permit jamais un seul vers satyrique, quoique poète & poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une diatribe amère, *Danchet* répondit par une épigramme très-piquante, qu'il envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verroit, & qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile & honteux d'employer les armes de la satire. Les tragédies de ce poète n'ont pas en général un grand mérite. La versification de ses odes, de ses cantates & de ses épîtres est assez douce, mais un peu foible ; il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions & à l'académie François.

Venance Fortunat, prêtre, & selon quelques-uns, évêque de Poitiers, étoit Italien. Après avoir étudié à Ravenne, il alla à Tours ; ses talens &

Les vertus le lierent d'une étroite amitié avec Grégoire, évêque de cette ville. La reine Radegonde l'ayant pris à son service, il donna des préceptes de politique à Sigebert, qui en faisoit beaucoup de cas. *Venance* finit saintement ses jours vers 609. Il est auteur d'un poëme, en iv livres, de la *Vie de saint Martin*, qu'il composa pour remercier ce saint évêque, de ce qu'il avoit été guéri d'un mal d'yeux, par son intercession. Cet *ex-voto* fait plus d'honneur à sa piété, qu'à son esprit & à son discernement.

On invite le pere *Venance*, capucin de Carcassone, du Musée de Toulouse & de l'académie de Lyon, auteur d'une *élégie sur l'ennui*, proclamée dans tous les journaux, & qui lui a mérité les vers suivans:

Jusqu'à présent mûses ni grâces -
N'avoient vu gens de votre habit,
D'un air noble & galant, s'empresseur sur leurs traces:
Le pieux cénobite y peut voir un délit:
Gardez-vous bien pourtant d'en avoir du scrupule;
Apollon vous envie à l'heureux St. François,
Et veut, si celui-ci vous retient sous ses loix,
Que vous soyez du moins nommé *Père Tibulle*.

On invite ce religieux plein des vers de *l'amiant* d'*Eléonore*, des transports d'*Orosmane*, des sentimens d'*Héloïse*, à quitter le froc, ou à l'honorer par ses chants. Ses élans lyriques sont une sorte d'apostasie. Un vers du pere *Venance* suffit pour gâter la besogne de tous les missionnaires du monde, comme un faux ton pour déranger l'harmonie du plus beau concert. Qu'au lieu de s'a

baïffer à des fons profanes & licentieux , ce poëte s'élève à la majesté d'Ilaïe & du roi prophète , qu'il dessine la plan hardi des tabernacles éternels ; & nous célébrerons son génie , & nous applaudirons à ses succès. Nous ne blâmons l'abus de son talent , qué parce que nous sommes jaloux de sa gloire. La carrière des J. B. Rousseau & des Pompignan lui est ouverte ; & l'ange du sacerdoce y distribue des palmes immortelles , bien plus dignes de son ambition , que les guirlandes éphémères dont la frivolité couronne ses baladins & ses celandons.

Feuillet des Apôtres & Catéchistes Modernes.

(97) **L**Es abbés *Poule* & *Mauri* , noms rangés dans les vers pour leur donner de la physionomie , ne sont que des prête-noms , par lesquels on désigne certains prédicateurs renommés , dont l'éloquence artificielle & vénale , attire la foule & ne convertit personne ; docteurs versatiles , casuistes commodes , qui ont des principes pour la chaire , des principes pour les cercles , des principes pour les boudoirs , qui lancent le matin les foudres de Chrysostôme , & décochent le soir les traits de l'Arétin. *Quæ ab ipsis fiunt in occulto turpe est & dicere.* Je ne crois point aux anecdotes qu'on a hasardées sur le compte de l'abbé Mauri ; je l'entendis prêcher il y a 5 à six ans , aux Quinze-vingt : je fus ravi de son style , & touché de son onction ; je vis à mes côtés un incrédule ému..... & ce triomphe fut dû

sans doute à la conviction de l'orateur. Ces
 triomphes, hélas ! sont bien rares ; mais si nos
 modernes apôtres opèrent si peu de changement
 dans les âmes , malgré la magie de leur art ,
 c'est qu'en général, ils n'aspirent point au but
 de leurs prédécesseurs ; dévorés d'une soif de
 célébrité , ils ressentent peu le tourment du zèle.
 Ils briguent les suffrages , sans presque viser à une
 réforme. Leur apostolat revêtu d'une majesté im-
 posante , mais entrecoupé de distractions mon-
 daines , n'a ni influence , ni ascendant ; tour à
 tour oracles de la sagesse éternelle , & arbitres des
 fantaisies du siècle , on les voit descendre du char
 d'Elie , & des feux du Sinâï , dans le salon du
 luxe , sur le canapé des grâces. Comme ces faux
 braves , qui agitent leur épée dans le vague de
 l'air , & reculent devant l'ennemi , nos prédicateurs ,
 dans un accès théâtral , tonnent en chaire contre
 le scandale absent , & lui fourient hors du temple ,
 lorsqu'ils le rencontrent , &c. *Generatio quæ sibi
 munda videtur , & tamen non est lota à sordibus suis.*
 (Prov. XXX.) L'orateur évangélique accuse
 le philosophe de ne pas croire à l'évangile , &
 celui-ci reproche au premier de ne pas croire en
 Dieu. Ils se recherchent néanmoins & vivent
 ensemble comme des frères ; souvent le même
 cercle , la même académie , le même foyer les
 rassemble ; ils oublient , dans d'aimables entrevues ,
 qu'ils sont ennemis ; mais le peuple ne l'oublie
 pas. L'horreur de l'incrédulité s'affaiblit , la con-
 tagion gagne , les scandales prévalent , les principes

s'ébranlent , & la foi s'éteint dans tous les cœurs. Les grands & la classe aisée s'en moquent ; mais les malheureux , qui ont besoin d'une autre vie , gémissent..... Ici , un élève de *Vincent de Paul* , leche la poussière , où s'impriment les pas de *Raynal* ; là , un disciple de *François d'Assise* , arroiant de ses larmes , les peupliers d'Erménonville ; & les gazons de Ferney , abjure sa règle sur les urnes de l'irréligion..... La tiédeur prend le flambeau du zèle. L'avarice monte en chaire pour gourmander l'avarice. *Sacerdotes ejus in mercede docebant , & propheta ejus in pecuniâ divinabant.* (M. c. III.) *Et erit sicut sacerdos , sic populus.* (Os. c. IV.) Et l'on accuseroit la Philosophie seule de la ruine des mœurs & de l'extinction de la foi ! L'épée du sacerdoce n'ose frapper ses ministres coupables... Oh ! si le rideau du sanctuaire en couvroit toute l'ignominie , je me garderois bien de le lever : Mais l'opprobre est gravé sur le front du pontife. Il marche avec audace à côté de l'impie , dont il est le complice , & qui profane son dais. Il imprime à l'encensoir auguste , qui fume dans ses mains , le mouvement du drapeau de la licence , qui flotte sur sa Mitre.... On ne doit plus de ménagemens au prêtre qui se dégrade lui-même avec scandale.... Poursuivons-le dans tous les lieux qu'il infecte de sa présence. Arrachons-lui le glaive de la parole , déchirons ses vêtemens , diffamons-en les lambeaux. Dressons un gibet à la porte des temples. Que ce gibet couvrent le front

tispace sacré , qu'il surmonte le faite, qu'il s'élève au dessus des montagnes, & que les flèches du tonnerre y gravent , aux yeux des nations , ces caracteres formidables & indélébiles:

Le prêtre sacrilege a corrompu la terre. (*)

Oh ! dussent les anathèmes du Vatican fondre sur nous... crions, répétons, reproduisons

(*) Un ministre public, qui dément par ses mœurs, les vérités qu'il annonce, fait plus d'incrédules & de libertins, dit Maffillon, que tous ces écrits affreux que l'impiété a enfantés, & qui courent dans les ténèbres; & il flétrit la religion d'un opprobre, que le zèle & la piété de tant de ministres saints ne peuvent plus effacer. Le zèle contre les vices ne sied donc, & ne devient utile à l'église, que dans la bouche de la vertu. (*Disc. Syn. t. 1.*) --- Malheur & trois fois malheur à la nation chez laquelle les pamphlets contre le Clergé, productions de l'Ange de ténèbres, & instrumens de la justice éternelle, se multiplient, sont devenus nécessaires, ne révoltent plus les fideles & méritent l'impunité! Malheur & trois fois: malheur à la nation, chez laquelle des loups travestis en pasteurs, s'introduisent dans le bercail pour épouvanter le troupeau; ... chez laquelle des séditeux usurpent le nom d'évêques pour donner plus d'éclat aux scandales! . . . « Je dois dénoncer, s'écrie un de ces faux pontifes, les abus qui dégradent l'ordre entier & lui font perdre cette considération si précieuse, & essentiellement liée au respect pour la religion. Le désordre est porté au comble; & nous le disons, les larmes aux yeux, aucune classe de citoyens n'est plus avilie par la corruption de ses mœurs, que l'ordre du Clergé. C'est un scandale perpétuel, sur-tout dans la capitale, où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer un ecclésiastique, affichant le luxe dans ses habits, l'immodestie dans son maintien, l'indécence dans ses propos, l'inconséquence dans ses démarches, la dépravation dans ses mœurs, & enfin la turpitude dans ses liaisons, Assidus à la toilette des

partout ce vers affreux, cette vérité étrange...
Les athées tréssaieront une minute ; mais une

femmes, dans les antichambres des grands, dans les assemblées de danses, de jeux, dans les repas somptueux, n'étudiant que l'art de se rendre nécessaires, pour n'être pas à charge, amusant la société qu'ils fréquentent, par des anecdotes, des épigrammes & des calomnies; parasites adroits, flatteurs rampants, semant la division dans les familles, pour se donner ensuite le mérite d'en être les conciliateurs, toujours parés des dehors de l'amitié & toujours amis trompeurs; dangereux, séducteurs même... tels sont, pour la plupart, ces personnages à costume ecclésiastique, qui promènent partout leur oisiveté; qui ne tiennent à l'église que par les bénéfices qu'ils ont obtenus à force d'intrigues, de bassesses, & qui consomment dans la Capitale un revenu, dont une partie appartient véritablement aux pauvres du pays où leurs bénéfices sont situés. »
(*Dis. pron. par l'Ev. de * * * à l'ouv. des Etats-Généraux.*)

Malheur & trois fois malheur à la nation, chez laquelle les *Mandemens* des Evêques sont trainés dans la boue... chez laquelle le sacrilège audacieux, sous le nom de patriotisme, levant la hache sur la chaire de St. Pierre, d'où partent les anathèmes que la fureur provoque, arrache les livres des Saints des mains d'un prélat respectable, pour en frapper sa mitre, & s'écrie avec une insolente sécurité : « n'est-ce pas le comble de la folie de nous présenter comme un événement lamentable, l'heureuse révolution qui se prépare, & de nous exhorter à nous revêtir des livrées de la pénitence, & de pleurer, couverts du cilice & de la cendre, parceque nous allons recouvrer nos droits d'hommes & de citoyens, parceque nous allons être soulagés !... A les entendre ces faux prophètes, le ciel, la terre, & les élémens se sont accordés à nous punir. *Le tonnerre gronde*, mais contre l'édifice de l'orgueil épiscopal... Aidez & trop long-temps, N. T. C. F., les ministres de l'église ont fait servir la terreur des châtimens de Dieu pour nous faire les dupes de leur cupidité; nous savons aujourd'hui interpréter l'écriture. La saine raison nous a appris &c. » (*Mandem. du Tiers. à ses Délé. aux Etats-Gén. pour servir de correc-*

main de bronze pefera sur eux, & les refou-
lera vers le néant. Nous attaquons le sacerdoce

tif au Mand. de l'Arch. de Lyon.) --- Malheur, & trois fois malheur à la nation chez laquelle la licence effrénée, le blasphème à la bouche & la torche à la main, demande à grands cris la liberté de la presse, & est applaudie des gens de bien qu'elle séduit !... Malheur, & trois fois malheur à la nation qui rougit de ses prêtres, s'honore de ses comédiens, dédaigne l'évangile, invoque la morale des faux sages, sourit aux rêves des visionnaires, aux hiéroglyphes des novateurs, aux jongleries des *hyérophantes*, aux dogmes des Barberin, des Cagliostro, des Lawater, des St. M., des d'Ép., des Swedenborg, chez laquelle des *fripons chamarrés de rubans*, des officiers qui vendent des filles, des chanoines qui jouent la comédie, des musiciens littérateurs, des financiers qui singent le désintéressement, des prédicateurs énergumènes, des rhéologiens tour à tour athées & déistes, un histrion philisophe, un abbé impur, passant le jour au banquet & la nuit chez Mefstaline, sont les Apôtres des nations, les lumières du nouvel évangile ! (Voyez Essai sur la secte des Illuminés, 1789. p. 155. &c.)

--- Malheur, & trois fois malheur à la nation à qui le Roi & le garde des sceaux ont pu dire sans l'offenser, & que le Primat des Gaules a insultée en lui disant : une inquiétude générale, un désir exagéré d'innovation se sont emparés des esprits, & finiroient par égarer totalement les opinions, si on ne se hâtoit de les fixer. . . Les esprits sont dans l'agitation ! &c. (Discours du Roi à l'ouvert. des États Génér.) La sagesse Royale a dû se tracer un plan combiné qui, ne pouvant admettre cette précipitation tumultueuse, dont l'impatience irréfléchie ne prévoit pas tout le danger &c. Jamais la bonté du Roi ne s'est démentie dans ces moments d'exaltation où l'effervescence qu'il pouvoit réprimer, a produit des prétentions & des réclamations exagérées. . . Il ne s'est point arrêté aux murmures indiscrettes. Il a pardonné jusqu'à l'expression de ces maximes fausses à la faveur desquelles on voudroit substituer des chimères pernicieuses aux principes inaltérables de la monarchie. Vous rejetterez avec indignation des innovations dangereuses. . . L'histoire ne vous a que trop

dans ses abus , & non dans son essence. En frappant quelques rameaux , nous respectons la majesté

instruits des malheurs qui ont affligé le royaume dans les temps d'insubordination & de soulèvement. (Disc. de M. le Gard. des sceaux.)

Voyez le Mandement de M. de Marheuf : *Interroga majores , & dicent , &c.*

L'Archevêque s'exprime à peu près comme le Roi & le Gard. des sceaux , & l'on a honni ce digne Archevêque !

Accingite vos & plangite sacerdotes , ululate ministri altaris , ingrediamini , cubate in sacro , ministri Dei mei , quoniam interiit de domo Dei vestri sacrificium & libatio... Sacrificate jejunium , vocate qualem , congregate senes & clamate ad Dominum A. a. a , quia prope est dies. (Joël c. 1.)

O vénérables prêtres , à qui le garde des sceaux a dit en présence de l'assemblée solennelle que vous sanctifiez de votre présence : « Si quelque nuage venoit altérer le calme de nos séances , s'il étoit possible que la discorde y soufflât ses poisons , c'est à vous , ministres des autels , qu'il appartient de conjurer l'orage. Vos fonctions saintes , vos titres sacrés , vos vertus & vos lumières impriment dans les cœurs ce respect religieux , d'où naît l'ascendant qui maîtrise & dirige les passions humaines. Eh ! comment refuser aux interprètes d'une religion pure & sublime , cette vénération , ces hommages , cet empire moral que des hommes , enveloppés de ténèbres & livrés à d'extravagantes superstitions , ont toujours accordés aux ministres de ces fausses divinités ! C'est donc sur vous que la nation se repose en particulier du soin de ramener la paix dans cette assemblée , s'il étoit possible qu'elle s'en bannît un instant. »

O sainte élite du clergé ! si votre zèle ne s'élance au-delà des limites qu'on lui prescrit ; si vous ne travaillez à purger l'église des ministres impurs qui la déshonorent , & dont les scandales rendent vos vertus inutiles ; les plus sages réformes de la politique & de la législation n'opéreront qu'un bien passager ; le grand ouvrage de la régénération de l'empire restera imparfait ; l'édifice imposant de la prospérité nationale , & du bonheur des individus , dont on aura décoré le faite & négligé

de l'arbre..... Oh ! si tous les évêques étoient des Juigné & des Pompignan , tous les curés seroient des Marduels , tous les religieux des Jaillard , tous les hommes des freres ; il n'y auroit plus d'impie

gé les fondemens , s'écroulant bientôt par une catastrophe inopinée , replongera la France & l'Europe au sein du cahos , du deuil & de la désolation. . . . Que la vraie religion reflorisse ; que les *faux prêtres* se cachent ou soient punis ; que l'auteur du livre *des erreurs & de la vérité* , de ce livre mystique , qui trouble les cerveaux , fatigue la foi , tourmente l'intelligence , édifie les uns , scandalise les autres , n'est compris de personne , prépare des hérésies , que cet auteur se montre , s'explique , ou qu'on brûle son livre , & qu'on couvre lui & sa secte , de ridicule & d'opprobre Que le sacerdoce des Ambroise , des Chrysostôme & des Bossuet s'arme d'une antique vigueur , pour détruire tous ces trépieds de mensonge , tous ces sanctuaires de ténèbres , qui attentent au vrai culte , & ne peuvent que ramener l'idolâtrie . . . O peuple françois , que la *convocation des États - Généraux* & la paternelle bonté de ton Roi font tréssaillir d'aise , . . . qui vas recouvrer tes droits , . . ah ! sache que les beaux jours de la monarchie ne peuvent renaître sans les beaux jours du christianisme ; . . que tout le génie des administrateurs , toutes les vertus des Rois , ne peuvent rétablir l'ordre & affermir la félicité des états sur une base solide , si le vrai Dieu n'est pas honoré , & si les blasphèmes de l'impie , les prestiges des illuminés & la tiédeur des vrais ministres attirent sa colère sur nos têtes. *Nisi Dominus edificaverit domum , in vanum laboraverunt qui edificaverunt eam : nisi Dominus custodierit civitatem , frustra vigilas qui custodis eam. Vanum est vobis ante lucem surgere.* (Ps. 126.)

A quoi serviront toutes les veilles de M. Necker , si une foule d'évêques persistent à s'endormir loin de leurs ouailles ? Non , je le répète , non , il ne peut y avoir d'esprit public , sans religion , ni de religion avec le mépris pour la *prélature* ? Que les évêques *résident* , qu'ils soient saints ; & les grands auront des mœurs , & le peuple sera heureux.

ni de malheureux sur la terre. On y verroit
regner l'évangile & l'âge d'or.

(98) Nos écrivains patriotes croisent leurs dra-
peaux , (*) troublent l'ordre au nom du bien public ;

(*) « En 1720, l'autorité voulut employer la tyrannie
pour faire taire la raison, & se couvrit de déshonneur par
les procédés les plus honteux & les plus criminels. Aujourd'hui
le prince se réunit à la nation, il l'invite lui-même à éloigner
d'elle une semblable catastrophe. Et c'est une époque aussi hono-
rable au temps présent, que vous choisissez pour conseiller la
banqueroute ! C'est parce que la nation demande à sauver son
honneur & sa fidélité, que vous voudriez lui faire abandonner
l'un & l'autre ? . . . Combien vous la faites inconsidérée ,
immorale , légère , cette nation ! . . Elle accueillit avec trans-
port le ministre rappelé. Le royaume retentit des bénédictions
données au monarque pour ce témoignage touchant de sa bonté
& de ses intentions paternelles ; & c'est ce jour-là même que
vous voulez rendre mémorable par la désolation des créanciers
de l'état ! . . Laissons le langage toujours suspect de la
flatterie. Qu'est-ce donc qui réjouit le peuple François dans le
ministre qui lui est rendu ? Pourquoi son nom est-il proclamé
avec enthousiasme par tous les ordres de l'état ? . . Ses
talens sont grands sans doute, mais, comme vous l'avez dit
vous-même, il ne fait pas de l'or . . Il fait mieux, il
est honnête homme, il est vigilant, laborieux, réfléchi, in-
corruptible. La sévérité de ses principes, son immuable pro-
bité, son attachement pour l'ordre & l'économie, je dirai même
l'habitude qu'il en a prise, sont des titres auxquels la confiance
publique ne manqua jamais ; car le plus corrompu, le plus
infidèle des hommes se repose aussi sur ces précieuses qualités
dans le ministre des finances, lorsqu'il ne peut se flatter d'en
être l'ami . . . C'est donc parce que la nation a vu dans
M. Necker, un administrateur digne de sa confiance ; c'est à
cause de l'heureuse expérience qu'elle en a faite, qu'elle a si
généreusement applaudi à son rappel . . . Accordez, si
vous le pouvez, ces applaudissemens avec le consentement

se s'égorgent avec leurs systèmes & leur orgueil ; sans vouloir s'entendre. *Præcipita , Domine , divide linguas eorum , quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate.* (Pf. LIV.) O LINGUET ! O MIRABEAU ! *Generatio quæ pro dentibus gladios habet. ! ... Sepulchrum patens est guttur eorum : linguis suis dolose agebant : venenum aspidum sub labiis eorum.* (Pf. XII.) *Gladius eorum intret in corda ipsorum , & arcus confringatur.* (Pf. XXXVI.) Hommes disertis , chauds orateurs , on admire la souplesse de votre style , & les laves de votre génie ; mais on épie votre marche ; on se défie de vos élans. . . . A travers le manteau religieux qui vous couvre , on voit luire un dard homicide. . . . L'Onguent pour la brûlure a fait perdre à l'Autheur des *Annales* , le reste d'estime que lui conservoient quelques gens de bien , qui honoroient ses malheurs , & pardonnoient ses écarts. Ce pamphlet atroce & dégoûtant , exhalé par une imbécille vengeance suffiroit seul pour justifier l'acharnement dont *Linguet* s'est plaint tant de fois , & pour absoudre ses plus violens détracteurs.

qu'elle donneroit à une banqueroute. Apprenez-nous comment elle pourroit concevoir que M. Necker donnât son suffrage , prêtât son ministère à la plus ériante , & à la plus inutile des mesures ? . . . La nation feroit-elle contraster une allégresse qui l'honore , avec un vœu corrompu qu'elle cacheroit dans son cœur ? Non , la capitale seule , si on la jugeoit sur les apparences , pourroit offrir de tels disparates. » (*De la foi publiq. env. les créan. de l'état. Let. à M. Linguet sur la m^e. CXVI de ses Annales. Let. XIV.*)

« Est-ce qu'il n'avoit pas déployé , s'écrie le sieur le Quesne par l'organe de son défenseur , ce caractère impatient de toute contrainte , naturellement porté à haïr , implacable dans ses ressentimens ? Ne l'avoit-on pas vu chercher des ennemis pour les combattre , s'ériger en réformateur universel , braver toutes les autorités , insulter à tous les corps , uniquement peut-être pour se donner en spectacle , immolant ainsi à cette honteuse soif de célébrité , toutes les convenances , tous les devoirs ? Ignoroit-on qu'il étoit sorti du ronyauve , la tête échauffée par les scènes scandaleuses , qui avoient forcé son évafion ; le cœur dévoré de la haine la plus âcre & la plus envenimée ? Pouvoit-on ne pas redouter la première éruption de ses fureurs ? Et comment , cet autre Thémistocle ofoit-il redemander à sa patrie des armes dont il ne vouloit plus se servir que contr'elle ? Ces exès , tout audacieux qu'ils font , ne peuvent étonner que ceux qui n'ont pas le fecret de son caractère. Il a la manie de se croire la terreur , l'épouvantail de tous ceux qui ont part à l'autorité , comme s'il pouvoit ignorer qu'il a perdu tout crédit sur l'opinion publique , parce qu'il a perdu tout droit à la confiance du citoyen. Qu'il avoue donc , cet impudent libellifte , qu'il n'a écrit son abominable brochure que pour raffasier cette ardeur , auffi réelle , qu'infenfée , de reparoître dans les tribunaux François , pour dénoncer de nouveau aux avo-

tats, sa défiance & sa haine, pour raconter encore l'éternelle & lamentable histoire de ses disgrâces méritées.... Celui qui publie verbalement ou par écrit, des faits ignorés, contre l'honneur de quelqu'un, est un diffamateur ; & la vérité des faits n'excuse pas l'injure : car la médisance publique est aussi criminelle envers la société, qu'envers la religion.... Généreux dispensateur d'opprobres & de gibets, ce littérateur curibond ne paroît plus soutenir son existence physique qu'aux dépens de l'existence morale de tous ceux qu'il honore de sa rage. » (*Mém. Judic. Consul. Cah. de Gerville Jehanne. 27 janv. 1786.*)

Quelle éloquente voix tonne ici contre BEAUMARCHAIS ! « *Egens, ignotus, iniquus, dum occultis libellis cuique periculum faceffit, mox odium apud omnes adeptum, dedit exemplum quod secuti ex pauperibus divites, ex contemptis metuendi, perniciem aliis ac postremum sibi invenire !* » (Tacit. Ann. L I. C. 74.) Né dans l'obscurité ; sans autre ressource que l'intrigue, le voilà, cet homme que ses libelles avoient rendu si redoutable, chargé aujourd'hui de la haine publique ; qu'il serve à jamais d'exemple à ceux, qui, de pauvres, devenus riches, qui du sein du mépris, parvenus à se faire craindre, veulent perdre les autres, & finissent par se perdre eux mêmes ! Vous, monsieur, qui, en calomniant mes intentions & mes motifs, m'avez forcé à vous traiter avec une dureté que la nature n'a mise ni dans mon esprit ni dans mon cœur, vous, que je ne provoquai jamais, avec lequel la guerre

ne pouvoit être, ni utile, ni honorable, vous que je plains sincèrement d'avoir pu descendre jusqu'à prostituer votre plume, déjà trop avilie, à servir la cupidité de ceux-là même, peut-être, dont les lâches manœuvres vous eussent imprimé la double flétrissure du ridicule & de l'infamie; croyez-moi, profitez de l'amère leçon que vous m'avez contraint de vous donner. Souvenez-vous, qu'il ne suffit pas de l'impudence & des suggestions de cour, pour terrasser celui qui a ses forces en lui-même, & dans un amour pur de la vérité. Souvenez-vous que, s'il est des hommes, dont il est aisé d'endormir le ressentiment à l'aide de leur amour propre, & qui, au prix de quelques éloges, laissent patiemment insulter leur morale, je ne suis pas un de ces hommes; la critique la plus mordante de mes ouvrages & de mes talens, m'eût laissé calme & sans humeur. Vingt lignes de plates exagérations sur mon style & sur mon éloquence, en me dévoilant mieux votre bassesse, ne m'ont rendu que plus sévère pour vos perfides insinuations. Retirez vos éloges bien gratuits. Car, sous aucun rapport je ne saurois vous les rendre; reprenez le pitoyable pardon que vous m'avez demandé, reprenez jusqu'à l'insolente estime que vous osez me témoigner. Allez porter vos hommages à vos semblables, à ceux, qui, pour tout sens moral, ont de la vanité. Pour moi, qui ne me connois qu'un zèle ardent à servir la raison & la justice, qui ne trouvai jamais de talent que

dans une forte persuasion de noblesse, que dans la bonne foi, de vertu que dans le courage utile ; moi, qui, pour tout vœu, n'aspire qu'à m'honorer, jusqu'au tombeau, de mes amis & de mes ennemis, je laisse à jamais vous, vos injures, vos outrages, vos adulations ; & je finis ce fatigant polémique, qui vous laissera de longs souvenirs, en vous donnant à vous même un conseil vraiment utile : *Ne songez désormais qu'à mériter d'être oublié.* » (*Rép. de Mirabeau à la Rép. de l'écriv. des administ. de la comp. des eaux de Paris.*)

Mais le même homme, qui foule aux pieds l'auteur de *Figaro*, avec une contenance si magnanime, ose soupçonner la vertu d'un grand homme, ose profaner le génie & la gloire du moderne Sully qui console la France ! « Je ne vois dans ses beaux livres, dit-il avec tout l'affaîsonnement de la malveillance, que des principes faux, des omissions graves, des inconvenances choquantes, que l'affectation suspecte d'une précaution colusoire, qu'astuce, fraude pieuse, déception coupable, bathologie nébuleuse & vacillante, . . . style commun, impropre, entortillé, irrespectueux, &c. . . » Que M. Necker, ajoute-t-il avec insolence, se tienne toujours prêt à rendre compte de ses principes publics, & qu'il ne se targue plus de sa morale privée. Nul n'a droit de lui demander ce qu'il est pour sa femme, sa fille, ses amis ; mais, » &c. (*Correspond. entre M. C*** & le Comte de Mirabeau.*)

Un profond mépris pour Beaumarchais peut

Être un commencement de sagesse ; mais des soupçons & des sarcasmes dirigés contre le bienfaiteur de la nation sont un symptôme infaillible de démente & d'improbité. « Lorsque je lis des écrits remplis de paroles malhonnêtes , dit un Aristarque , il me semble que je vois des crocheteurs qui se querellent ou des laquais qui font des livres. La retenue & la modération sont les premières lois littéraires Votre plan est manqué. La modération & l'urbanité ont aboli plus de vices que la hauteur & l'arrogance n'en ont réformés. L'esprit d'aigreur & de méchanceté est un mauvais missionnaire , &c. » (*Répons. à Mirabeau.*)

« Vous êtes un escroc , réplique un censeur à cet Aristarque , qui criez au feu pour voler la maison . . . Mais est-on citoyen lorsqu'on viole toutes les lois de la société littéraire ? Est-on attaché à la vérité lorsqu'on la rend hideuse comme la calomnie ? Hait-on la perfidie lorsqu'on en donne soi-même l'exemple ? A-t-on du mépris pour ce qui est corrompu , lorsqu'on se livre à la plus basse corruption ? En un mot , faut-il se mettre en embuscade pour attaquer un livre ? S'il falloit attaquer tous ceux qui sont de malhonnêtes gens , ou qui passent pour l'être , il faudroit faire le siège de Paris , . . . Ce seroit peut-être un malheur pour la république des lettres , si on donnoit l'histoire privée des meilleurs auteurs que nous ayons Alors de misérables écrivains se mettroient au niveau des plus beaux génies , parce qu'ils trouveroient en eux les mêmes vices personnels »

onnels dont ils sont atteints, sans posséder les mêmes vertus. (*Il ne fut jamais de héros pour son valet de chambre.*) (*Répons. à la Rép. faite à Mirab.*)

Mirabeau est quelquefois séditieux (*) & souvent

(*) Les écrits de Mirabeau sont imprégnés de l'étrange doctrine d'un écrivain irréligieux & turbulent, que les loix, l'église, & tous les gens de bien ont frappé d'anathème. Punissons les mêmes erreurs avec les mêmes verges. « *L'imposture & la flaterie seules,* » dit l'abbé Raynal, *sont croiré à l'homme qu'il a besoin de maître..... Si un seul commande à tous, c'est un problème qui ne peut être résolu que par la guerre, la fourberie & la superstition..... La tête de l'homme élevée vers les cieux, n'est pas faite pour se courber devant un autre. Cette belle maxime de la religion, que toute puissance vient de Dieu, il la prétend imaginée dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur, par la superstition, il l'appelle une chaîne de fer qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme. Enfin, il enseigne qu'il suffit à l'homme d'avoir un Dieu qui soit pere des législateurs qui le chérissent; & des loix qui le protègent. Mais n'admettre aucune puissance souveraine, c'est ôter ce qui peut donner aux loix la sanction dont elles ont besoin, c'est, d'après les propres paroles de l'auteur, prêcher au peuple la chimère de l'égalité, la plus dangereuse de toutes, c'est l'inviter au meurtre, au pillage, & le changer en bête féroce. — Raynal gémit sur le sort des peuples opprimés, selon lui, sous le joug tyrannique de la religion & de l'autorité; il prétend que la soumission aux dogmes & aux puissances légitimes, est la source de tous les maux qui ont accablé les hommes dans tous les temps. Il n'y a qu'un impie, un rebelle qui puisse tenir un pareil langage; mais il reconnoît que la soumission des peuples à la foi catholique, a été la mesure du respect pour l'autorité suprême. Cet aveu est précieux; il prouve combien la religion doit être chère aux peuples & aux rois, puisqu'à son sort est attaché celui des puissances souveraines, & par conséquent le bonheur de la société.*

immoral dans ses écrits impofans. « Le Sacerdoce & la Royauté, dit ce dimagoge, font des métiers , nés ,

dont la confervation & la tranquillité dépendent du refpect des peuples pour l'autorité fouveraine, & de leur fidélité à lui obéir. — Les bons citoyens ont toujours cru qu'il étoit aufli doux qu'avantageux de donner aux rois le nom de *peres*. Ce nom, que l'amour a dicté, apprend aux rois que, dans le premier âge du monde, leur puiffance étoit l'image de l'autorité paternelle, qu'ils doivent l'exercer en *peres*, aimer leurs fujets, leur faire du bien & les protéger. Il apprend aux fujets à aimer & à honorer les rois comme leurs *peres*. Cette union des cœurs eft la bafe de la profpérité de l'état, qui préfente le tableau d'une famille immense, dont tous les membres font unis par les liens d'une tendrefle mutuelle. Les bons princes ont toujours ambitionné le nom de *pere de la patrie*. Ils l'ont toujours regardé comme leur plus beau titre, & le plus doux témoignage de la reconnoiffance. Dans tous les temps, les peuples l'ont déferé aux princes vertueux qui s'étoient occupés de leur bonheur..... Que l'auteur de l'*Hiftoire philofophique* eft éloigné de ces fentimens ! Il les a en horreur, il regarde comme le dernier des malheurs de confacrer, par le titre de *pere*, celui de *despote* (& par *despote* il eft évident qu'il entend tous les rois). Les raifons qu'il en donne font frémir ; c'eft, dit-il, *parce que ce nom de peres eft trop fouverain celui de monftres, n'y ayant rien de plus commun que les parens qui maltraitent leurs enfans ; & parce que ce titre rendra le prince trop refpectable à fes fujets, qui n'ofent pas lui demander compte de fon adminiftration.* Enfin il termine ces horreurs par une atrocité, lorsqu'il dit que *du defpotifme des peres, il fuit que les enfans ont bien pour eux un refpect extérieur, mais qu'au dedans d'eux-mêmes, ils leur vouent une haine impuiffante.* Ainfi donc, pour foulever l'univers contre les rois, l'auteur ne rougit pas de mettre en avant la calomnie la plus atroce, de rendre odieufe l'autorité paternelle ; & par le plus déteftable de tous les crimes, d'anéantir cette tendrefle mutuelle que la nature elle-même inspire aux peres & aux enfans, & qui eft le fondement de toutes les vertus néceffaires à la fociété. » (*Cenfure de la Fac. de Théol. de Paris contre l'Hift. phil. & pol.*)

Comme tous les autres, de l'accroissement de la société, formée & augmentée par la réunion d'un grand nom-

L'épidémie gagne, les têtes tournent, les écrivains se copient... Ah ! sous le regne paternel de Louis XVI, au moment où le peuple en larmes se jette avec un amoureux espoir dans ses bras tutélaires, y a-t-il de la prudence, y a-t-il de la justice, à combattre, à glacer ce transport filial, en donnant à la royauté un caractère défavorable ? ... « Moi sujet, s'écrie Mercier, je ne suis jamais si près du souverain, que l'orteil l'est du diaphragme ; & le souverain souffre-t-il véritablement quand je souffre, ce qui ne manque pas d'arriver dans l'économie animale ? Quand l'estomac royal digère, le chyle parvient-il jusqu'à moi ? ... Comparer un état au corps humain, est une parabole mille fois répétée, qui a fait commettre des erreurs étonnantes. (*Notions claires sur le pouv. Tom. I, c. XVI.*)

O Mirabeau, tu as dénoncé l'agiotage, les oppresseurs & Beaumarchais à la nation.... Moi, je t'accuse, je t'arrête, je te dénonce.... *Le disciple de Montesquieu* est ton complice.... C'est toi qui as troublé son cerveau, c'est toi qui as dirigé sa plume. Malheureux ! tu enfanter des monstres ; tu les fécondes, tu les lancés contre la patrie..... Je lis dans un écrit que toi seul as pu inspirer. « Il y a long-temps que je suis pressé par le désir de dire ce que je pense relativement à la position de M. de Calonne. Ce désir devient un besoin dans un moment où je viens de parler de la misère affreuse, occasionnée dans quelques provinces par la cherté des grains. On ne l'eût pas éprouvée sous cet administrateur Il y a loin de sa prévoyance, que l'ange-gardiën de la France lui-même ne défavoueroit pas, aux manœuvres dont certains ministres se sont rendus coupables, &c. M. Necker a déjà chanté son triomphe ; il ne sera complet que lorsque M. de Calonne ayant été admis à se défendre, la France, par ses députés, aura prononcé un arrêt définitif. Les amis, les admirateurs de M. N. entendent bien mal ses intérêts, s'ils n'emploient pas tous leurs soins pour ajouter ce nouveau trophée à la gloire du *le Fort de la France*. Seroit-elle complète, cette gloire, si le soupçon le plus léger venoit en ternir l'éclat ? M. de Calonne, accusé de déprédation, forcé par les clameurs d'une vaine ennemie à quitter la

bre de familles. L'idée noble, mais très-fausse, que l'autorité royale dérive de l'autorité paternelle, con-

patie, mérite d'intéresser les cœurs sensibles.... Que veut dire le tiers-état en nous parlant d'humiliation & d'avilissement?.... Le farouche Louis XI n'appelloit aux premières places que des gens de *moyen-état*... *Drusus* incapable servit le sénat & le peuple, en fut la dupe & la victime; d'un autre côté, si l'incapacité de *Drusus* n'eût été qu'apperçue; si lui-même, *Tartuffe politique*, eût su se prévaloir des circonstances pour se faire un parti, & s'en-tourer de l'opinion, l'autorité imprudente, qui s'étoit livrée entre ses mains eût été prise dans le piège, qu'elle avoit voulu tendre à un peuple imbécille. - Nous avons trop éprouvé combien l'autorité (pure dans sa source) se dénature & se déprave en passant par des canaux empoisonnés. Si jamais la méfiance fut permise, c'est sur-tout dans un temps où les écrits les plus incendiaires & les plus attentatoires à l'autorité légitime, sont accueillis, protégés, même par le ministre, qui exerce, d'un autre côté, l'inquisition la plus criante contre tout ce qui pourroit éclairer un peuple séduit. La pensée ne peut paroître au grand jour, si le tout-puissant in-quisiteur ne l'a dictée. Cet homme a-t-il donc à lui seul tout les honneurs? Que feroit de plus un chef de parti?... M. N. s'étend avec complaisance sur les connoissances utiles dont le tiers-état est seul en possession.... Est-ce ainsi que doit raisonner un homme d'état? Pompée se servit de la plus vile popu-lace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions, espé-rant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir... Pompée fut trompé dans ses espérances; mais il n'en perdit pas moins la république par sa coupable politique. --- Que de petitesse, quelle mes-quinerie dans les sentimens de M. N! Bientôt nous ne verrons plus que le sultan endoctriné par son vizir. --- « *V. M. est encore déterminée*, dit M. N., *à appuyer de son autorité tous projets qui tendront à la plus juste répartition des impôts.* » Mais si cette répartition n'est inégale que par une exemption légitime, &c. Les maires du palais se firent un parti par leur loqua-cité & leur jactance ministérielle, usurperent l'autorité, & enfin la couronne... M. Necker, il nourrit l'espoir de serendre tel-lement nécessaire, qu'on ne puisse plus se passer de lui. Déjà on

duit tout droit au despotisme. Le pere donne tout ; le roi reçoit tout ; les peres ont fait leurs enfans ; les peuples ont fait les rois, &c. » (*Lett. de cach. Tom. I. c. III.*)

« Lacédémone chassa Archiloque , qui étoit peu coupable. Lucrece chante l'athéisme à Rome , & y vit en paix. Le bien & le mal germent l'un à côté de l'autre , & entrelacent leurs branches ; renfermés sous l'enveloppe de la pomme , comme deux jumeaux , ils s'en échappent. . . . Peut-être dans l'état où nous sommes , ne pouvons - nous parvenir au bien que par la connoissance du mal.

te de mande d'un air inquiet , qui mettrions-nous à sa place ? On devroit demander auparavant , qu'a-t-il fait depuis sa rentrée au ministère ? » (*le disciple de Montesquieu à MM. les députés* , &c. avec ce texte :

Moi , comme un franc Gaulois , j'aime encor ma-patrie.

Ce qu'il a fait ? Les *Volques* sont vaincus ; les *Etrusques* ont pris la fuite ; les *Latins* , les *Herniques* tremblent , *Sulpitius* est dénoncé , les *Gaulois* sont dans Rome ; *Camille* l'a défendue , & la défend encore.... *Gaulois* , & tu demandes ce qu'il a fait ?... Détracteur impudent , lâche hypocrite , va , ta tâche n'est pas remplie... Il te démaquera , il te couvrira d'opprobre..... Mirabeau , tu accuses Beaumarchais..... Oui , ses écrits sont sans mœurs , il se montre au moins tel qu'il est. Il est moins coupable que toi. Un saltimbanque n'est point à craindre..... Mais toi , qui te revêts d'un facerdoce patriotique , pour prononcer des oracles de ténébres ! Va , Necker est l'ami du prince , Necker est l'ami du peuple , Necker est l'ami de la nation..... Montre , quel est ton espoir?... En calomniant la vertu d'un seul homme , tu égorges à la fois 24 millions d'hommes..... Néron désireroit que le peuple romain n'eût qu'une seule tête , pour la trancher d'un seul coup..... Tout la France est dans Necker..... Quel nom donner à ton attentat ?

Car comment choisira-t-on la sagesse ? comment l'innocence pourra-t-elle se préserver des atteintes du vice, si elle n'en a pas quelque idée ; & puisqu'il faut absolument observer la marche des vicieux , pour se conduire sagement dans le monde , puisqu'il faut aussi démêler l'erreur pour arriver à la vérité , est-il une méthode moins dangereuse que celle d'écouter & de lire toutes sortes de traités & de raisonnemens , avantage qu'on ne peut se procurer qu'en lisant indistinctement toutes sortes de livres ? Il faudroit supprimer les livres même sacrés , car souvent on y trouve des blasphêmes ; les plaisirs charnels des méchans y sont décrits sans beaucoup de ménagemens . . . Il s'y rencontre une foule de passages ambigus & susceptibles d'être mal interprétés , &c. . . . On laisse des débiteurs , des coupables même , aller sur leur parole ; & un livre inoffensif ne pourra se présenter dans le monde , sans qu'on voie son géolier sur le frontispice ? N'est-ce donc pas là un affront pour le peuple ? n'est-ce pas supposer toute la classe des lecteurs dans un état d'ineptie , de perversité , qui demande qu'on dirige leur lecture ? Croit-on que , si l'on n'avoit pas cette charité pour eux , ils n'auroient jamais l'esprit de prendre la bonne nourriture , & de laisser le poison ? » (*Sur la liberté de la Presse, par Mirabeau.*)

Et ce même Mirabeau , ose crier à toutes les nations , dans une assemblée solennelle : « Pour moi , qui , dans ma carrière publique , n'ai jamais craint que d'avoir tort , moi qui , enveloppé de

ma conscience , & armé de principes , braverois l'univers ; ... de vaines clameurs , des protestations injurieuses , des menaces ardentes , toutes les convulsions , en un mot , des préjugés expirans ne m'en imposeront pas. Eh ! comment s'arrêteroit-il aujourd'hui dans sa course civique , celui qui , le premier d'entre les François , a professé hautement ses opinions sur les affaires nationales ? ... Non , les outrages ne lasseront pas ma constance ; j'ai été , je suis , je serai jusqu'au tombeau l'homme de la liberté publique , l'homme de la constitution , &c. Le terme des abus est arrivé , & peut-être ne suis-je point un vain garant de ce présage ... J'ai le droit cependant , comme sujet , d'éclairer la justice d'un roi qui veut connoître la vérité ; comme citoyen , d'ajouter ma contribution de zèle à celle des autres ; comme individu , de veiller à la défense de mes pensées , qui sont mon existence même , & que ma conscience , n'en eussé-je pas prêté le serment , m'ordonnoit de manifester. » (*Contre-protestation.*)

D'éloquentes bouches , prétendus organes de la loi & de la patrie , ont accusé M. d'Epréménil , (que son opposition à l'édit de tolérance , ses tirades contre Voltaire , & sa fougue républicaine ont fait chérir des dévots & des têtes ardentes) d'en avoir imposé par de grands mouvemens , d'avoir secoué des torches incendiaires , d'avoir trahi les intérêts du peuple , au moment même où le peuple le couronnoit. (Voyez , *Pénia*

Colloq. élém. entre M. A. & M. B. Annal. de Linguet. N. CVII, & les pamphlets du jour.) — Mais comme ces accusateurs font dans le cas de se faire à eux-mêmes de très-graves reproches & que leurs intentions peuvent n'être pas pures, je me garderai bien de m'en tenir à leurs décisions suspectes. . . Je ne connois point assez le délit de ce magistrat célèbre pour le juger : mais je l'interroge, je le cite ici au tribunal de sa conscience. — Il me tombe à ce moment sous la main un livre récent, & j'y lis (p. 22 not. 7) : « Il y a eu à Paris, dans la rue Plâtrière, une espèce de temple, dont le grand sacrificateur étoit M. d'E***, celui qui vient de s'opposer à l'enregistrement de l'édit en faveur des protestans. Le magnétisme étoit le prétexte, mais le but étoit une exhortation à remonter aux sources cachées de toute lumière, renfermée dans la Théosophie. On distribuoit un petit imprimé, sur lequel étoit aussi un amas de gravures hiéroglyphiques. On se moqua du billet, du prédicateur, de l'institution; & elle est tombée du moins pour le moment. M. d'E*** dressera ses tréteaux quelque autre part. Il faut qu'il prêche ou qu'il remontre. On commence cependant à lui rendre la justice qui lui est due : si les visionnaires s'approchent, les gens sensés se retirent. — Cet homme a diminué beaucoup le bienfait que le gouvernement destinoit aux non-catholiques. A force d'ameuter, de crier au scandale, il a formé un parti. Pour apaiser un corps toujours prêt à prendre feu, on a cherché

des tempéramens , & affoibli une grace qui ressembloit à une justice. Si des plumes courageuses avoient mis M. d'E*** à sa place , on lui eût ôté le pouvoir de nuire ; mais tout est libelle aux yeux de certaines gens. Les méchans & les imbécilles ont tant de protecteurs , qu'ils jouissent de la liberté qu'ils enlèvent aux autres. » (*Essai sur la Sette des Illuminés.*)

1^o Est-il bien sûr que M. d'Epréménil associe ses idées à un grimoire absurde ? 2^o. Ses scrupules à l'égard des *Protestans* méritent-ils le blâme sous tous les points de vue ? Quoique M. L*** , avocat de Lyon , plein de talent , dans un écrit plus brillant que solide en faveur du *droit des non-catholiques aux Etats-Généraux* , ait dit , en style de mandarin : « La pensée de l'homme est un domaine libre qui échappe à toute autorité ; sa conscience est un secret entre le ciel & lui. — Tout zèle qui va au-delà de la loi , est un zèle indiscret , & une entreprise contre la tranquillité publique.... De l'ordre établi , il résulte que la religion d'un citoyen ne peut jamais être l'objet d'une enquête oppressive. — Quelle folie de prétendre ordonner les Etats - Généraux comme un séminaire ou un college ! Plût à Dieu que Rousseau eût pu parler , dans notre assemblée nationale , de l'éducation des hommes ! — Henri IV étoit protestant quand il nourrissoit Paris révolté. -- Les principes des protestans sont essentiellement nationaux. Il faut autant qu'on peut dans les non-catholiques , montrer le citoyen & cacher le sectaire : voilà

le conseil de la sagesse. — O François , ô mes compatriotes ! éloignons avec soin les moindres occasions de discorde. » — (*Examen impartial , &c.*) quoique les *consolans échos de la tolérance universelle* retentissent d'un bout du globe à l'autre , & nous promettent l'harmonie permanente de l'âge d'or ; quoique l'académie des sciences de ma patrie , séduite par les connoissances variées & l'urbanité sociale de M. F** , ce *Saurin de la chaire des B**** , soit tentée de l'admettre au rang de ses membres , entre un grand-vicaire & un chanoine , instituteur public , & non loin un ex-jésuite , & d'un oratorien ; j'ai éprouvé un mouvement involontaire d'inquiétude , en me rappelant que le *Docteur de Geneve* , oubliä , il y a peu d'années dans une maison catholique , où je me trouvai avec lui ; un roman intitulé , *Vilmine ou Intolérance Ecclésiastique* , dans lequel je lus , *Produit du confessionnal. Mort consolante d'un Militaire incrédule. Danger du dogme de la damnation éternelle. Tous les méchans corrigés par les peines de l'autre vie , seront un jour bons & heureux dans la nouvelle Jérusalem.*

Margarita est verbum Dei , ex omni parte faranda potest. Nimirum ut diatractarii margaritas , pro ut commodum visum fuerit , persorant ; ita hæretici verba Dei pro captu suo interpretantur ut volunt. (Tom. II. III. & IV.)

O M. F*** mes alarmes redoublent , quand je songe à une exclamation de M. Brissot de Warville , au sortir de votre presche , où un ora-

varien & quelque sceptiques de notre église l'avoient suivi; . . . quand je songe à l'éloge perpétuel que vous faifiez d'un archevêque qui vous admit à sa table, où avoit mangé *l'excommunié* Raynal; d'un prélat tolérant, *qui ne vit*, (suivant M. de St. Lambert,) *que des hommes de bien dans les Jansenistes, que d'utiles citoyens dans les Protestans*, du Bossuet de Lyon, duquel un célèbre impie avoit dit :

L'éloquent Montazet, gourmandant les impies,
Ne seroit pas fâché d'être applaudi par eux. (*Vol.*)

je renvoie, non au *Discours à lire au conseil*, &c. où le zèle est poussé trop loin, mais à la sage & solide réfutation qu'a faite de l'*Examen impartial*, l'avocat Vern, qui s'est armé de ce texte de l'*Espirit des loix* : *La Religion ancienne est liée avec la constitution de l'Etat, & la nouvelle n'y tient point*; je renvoie, dis-je, ceux qui blâment l'opposition de M. d'Epréménil à l'enregistrement de l'*Edit en faveur des protestans*; & je dis à M. F***, avec les termes de son défenseur, *montrez le citoyen, & cachez le sectaire : voilà le conseil de la sagesse*.

Si le réquisitoire de l'avocat-général Segnier, contre les *Œuvres de Raynal*, honore la religion, son réquisitoire contre la justification de sept hommes, par Dupaty, n'honore ni l'humanité ni la justice. . . . Quelque mépris que j'aye pour les calomnies absurdes que la rage a versées sur

le front de ce magistrat illustre , je ne le crois point pour cela exempt de taches . . . Qu'il médite l'évangile , qu'il sonde sa conscience , & regarde l'œil du juge ouvert sur ses pensées.

J'ai vu la renommée , planant avec majesté sur la tête de d'*Antragues* , laisser tomber une palme civique à côté de sa plume ; & j'ai vu la main indignée d'un patriote nonagénaire , se montrant tout-à-coup comme celle qui effraya Balthazar , étendre un doigt d'airain pour repousser la palme. « Mais où sont consignées , Sire , s'écrie l'inflexible vieillard dans son amertume profonde , ces réclamations en faveur de la liberté indéfinie de la presse ? Est-ce dans les réquisitoires de l'éloquent Seguiet ? Est-ce dans les registres de vos tribunaux les plus sages ? C'est , Sire , dans les libelles proscriés des Voltaire , des Diderot , des Raynal ; c'est dans les diatribes politiques de tous les supports de cette secte déloyale , qui , depuis un demi siècle , fait la guerre au trône & à l'autel , & prêche l'humanité : c'est sur-tout dans un nouvel écrit sur la question , ouvrage monstrueux qui porte le nom du C. de Mirabeau : c'est encore dans un mémoire imprimé & que les papiers publics attribuent à un M. d'*Antragues* , ouvrage érudit & plein de feu , mais du feu brûlant de la satire ; ouvrage souvent judicieux , mais en bien des points plus hardi que sage ; ouvrage , où , par une inconséquence qu'on pourroit appeler une *arlequinade* , l'auteur , en s'élevant contre les

prétendues entraves données à la presse ; nous fournit la preuve la plus complète de l'excès de licence que la presse s'est arrogée parmi nous. Eh quoi ! la presse n'est point encore assez libre en France, lorsque la presse fournit à M. d'Antragues le moyen de faire circuler dans tout le royaume un libelle diffamatoire de nos rois ; libelle qui ne sembleroit écrit que pour rendre odieuse la loi fondamentale de l'hérédité de la couronne ! Oui, M. d'Antragues, j'ai quatre-vingt-onze ans, & le sang me bout dans les veines, & je ne puis contenir mon indignation ! C'est l'abus des lettres de cachet, & non l'usage que l'on doit condamner, &c. » (*Lettre au Roi par L. P. d'Asfori.*)

Non nostrum inter nos tantas componere lites.

En admirant le zèle du vieillard, & en blâmant sa fièvre, qu'il nous soit permis de noter un endroit de l'ouvrage de M. d'Antragues, où le grand Sully est outragé. « Mais Sully, en traçant le devoir des rois, avec la vérité & la rigueur d'un citoyen, s'est rappelé trop tôt qu'il étoit ministre, quand il dit : *Au malheur d'avoir un roi injuste, violent, ambitieux, les peuples n'ont qu'un seul remède à opposer, celui de l'appaiser par leur soumission, & de fléchir Dieu par leurs prières.* » Voilà un singulier remède ! Non, jamais je ne croirai que cette maxime déshonorante soit du grand Sully, elle contraste trop bizarrement avec ce qu'il établit quelques pages avant. Ses rédac-

teurs l'ont interpolée dans ses Mémoires . . . Quoi ! Sully auroit pu croire que vingt millions d'hommes doivent rendre respectueusement le col au coureau du despotisme, & se borner à prier Dieu d'en suspendre les coups ! . . . Quoi ! Sully auroit ignoré que les dons de Dieu sont tous dans la main & le cœur des hommes de courage ; que le ciel dédaigne les prières des lâches ; que l'amour de la liberté & la constance à la défendre , sont les plus précieux de tous les dons de Dieu ; & qu'à ceux à qui il les accorde , il n'en accorde aucun autre ; que ceux-là suffisent en effet ! Non, non, je le répète , cette indigne phrase n'est pas de Sully ; le grand Henri en eût rougi , si elle lui fût échappée en sa présence. » (*Mém. sur les Et. G., leurs droits & la man. de les convoq. pag. 193.*)

Ici M. d'Antraques ressemble un peu à ce Flibustier ivre qui allumoit sa pipe au milieu de ses compagnons, endormis sur des barils de poudre . . . Est-ce dans des momens de fermentation & de crise , où l'intérêt personnel aliène les esprits , & où les rîsons de la discorde fument de toutes parts , qu'un citoyen , brûlant d'amour pour sa patrie , doit faire retentir de pareils cris ? . . . Est-ce au moment où Louis XVI. (je l'ai déjà dit , je le répète , je le répéterai) est-ce au moment où ce monarque citoyen , où ce roi populaire , le pere , le premier ami du Tiers-Etat , ouvre ses bras protecteurs , pour soulager les malheureux , & concilier tous les ordres , où ses yeux sont humides de larmes , où son cœur palpite de sen-

sibilité , qu'un François généreux doit sonner l'alarme , doit préparer ou nourrir la défiance des esprits ombrageux & des ames inquiètes ? ...

Ah ! la maxime dont M. d'Antragues fait un crime au grand Sully , prend ce ministre bien respectable à mes yeux , honore sa foi , & achève de dissiper les doutes sur sa religion. Oui , sans doute une nation , opprimée par son souverain , doit commencer par se prosterner aux pieds des autels , pour invoquer la protection du maître des rois , ... Eh ! quoi donc , la prière ne seroit que le moyen des lâches ! ... Mais les Judith , les Mathathias , les Judas Machabée , les Crillon , les Bayard , les Turenne , les Montmorency , qui prient , avant de marcher à l'ennemi de leur Dieu , ou de leur roi , furent donc des lâches ! Ah ! l'amour de la liberté & la constance à la défendre , qui ne sont pas réglés par la prière , peuvent faire des Catilina & des Cromwel , O M. d'Antragues ... pourquoi vous êtes catholique ! ... vous êtes homme de bien ! ... vous appartenez à l'église de la nation ! ... vous êtes l'un de ses représentans & de ses organes ! ... Les yeux s'arrêtent sur vous , on épie vos mouvemens vous avez écrit qu'une nation opprimée ne doit pas se borner à prier Dieu . . . que la prière dégrade les hommes de courage . . . vos pages subsistent . . . Pages de feu . . . Imprudent ! Qu'as-tu fait ? Tremble . . . L'orage , en agitant ton flambeau , a fait voler une étincelle sur la canaille séditieuse , qui allume & consacre ses torches . . . & fait lire sur un étendard de sang

ces caractères affreux , revêtus du sceau imposant de la patrie. « Je n'ai jamais pu lire sans horreur , ces deux vers , qu'un poète François fit pour une Reine :

C'est en s'abaissant jusqu'aux hommes
Que les Rois s'approchent des Dieux.

Tous les hommes devoient dresser un gibet au poète qui croyoit que les rois s'abbaïssent en faisant du bien à leurs sujets. Malheur au citoyen qui ne peut pas plus s'estimer que son roi ! Un enfant de vingt ans monte sur un trône élevé , commande à 30 millions d'hommes , & on lui obéit . . . Les rois sont donc des hommes ; souvent ils sont au-dessous . . . Mais quand de pères de leurs peuples ils en deviennent les tyrans , ceux - ci doivent-ils se borner à prier pour eux ? Voilà la question. Elle n'en seroit pas une dans les pays où les Rois montent sur les échafauds comme les autres coupables. -- De quelque manière que les rois soient montés sur le trône , que ce soit leur courage ou la main de leurs semblables qui les y ait placés ; on peut les en faire descendre. Les Alexandre , les Sylla , les Bajazet , les César de Borgia mourroient donc tranquilles après leurs forfaits ? Voilà les conséquences de cette maxime anti-naturelle : Priez pour ceux qui vous persécutent. Elle étoit excellente pour ces Juifs , qui , au nombre de 600,000 hommes armés , fuyoient des Egyptiens déjà exterminés par un ange , qui couroient les déserts pour n'avoir point d'ennemis à combattre , qui furent toujours vaincus , toujours bannis , toujours esclaves , parce que leur religion leur faisoit une loi de la servitude.

virtude. Ils plioient sans peine leur col sous le joug des Babyloniens superbes. Leurs chaînes seroient tombées, qu'ils les auroient reprises, tant ils avoient de bassesse dans l'ame. Paul avoit donc raison de leur écrire : orate pro persequentibus vós. Mais si on eût parlé ce langage à des Romains, pour qui l'esclavage étoit pire que la mort, ils auroient préféré le fort d'un Scévola à celui d'un martyr égorgé. -- Les peuples sont malheureux ; voilà leur chartes. . . En fin, quand des rois saintés ne donneront pour certificat de leur existence, que les malheurs de l'état ; . . quand un roi sera trop jeune ou trop foible pour soutenir le poids du diadème ; . . on pourra les déposer au nom des peuples malheureux . . . alors on ne verra plus les citoyens opprimés courir lâchement aux autels : ils secoueront la tête, & s'écrieront : Tolle, tolle. (Feuilles incomplètes d'Hambourg, sur St. Paul. Politique.)

Le dernier laboureur, sent comme le premier philosophe, que ce n'est pas la divinité qui est venue placer tel homme sur le trône. L'histoire lui apprend que les nations ont toujours fait choix de leurs chefs. Elles leur ont imposé les loix, qu'elles ont jugé à propos ; lorsqu'ils les ont violées, elles les ont châtiés. Les François chassèrent Childéric, puis déposèrent sa postérité, pour mettre à leur tête les Carlovingiens. Les descendans de Charlemagne, déposés, punis à différentes fois, se rendirent enfin, par leur foiblesse, indignes de commander à cette brave nation. Les loix étant sans vigueur, tout étoit dans l'anarchie. Le peuple assemblé les déposa, fit choix d'Eudes, & ensuite de Hugue-Capet. Les Anglois

ont chassé les Stuard, appelé les d'Orange, puis les Brunswick. Ce que les nations'ont pu, ne le peuvent-elles pas toujours ? Qu'est-ce qui auroit limité leur puissance ? Elles ont usé de leurs droits ; elles peuvent encore en user. Rois, êtes-vous des Dieux ? Non, non ; vous n'êtes que des hommes, & encore ordinairement plus petits par la détestable éducation qu'on vous donne. ... Qui croiroit qu'on va complimenter un enfant qui vient de naître ? Ces formules obscures n'ont été inventées que par les ministres des Autels, qui, croyant plus facilement dominer sur un seul que sur une multitude, ont cherché à élever la puissance suprême, & se sont ensuite placés audeffus. Lorsque des princes fermes ont voulu résister à leurs prétentions, on leur a montré le glaive prêt à les frapper ; on les a déposés, on a délié leurs sujets du serment de fidélité, & donné leurs couronnes à d'autres. Ces moyens ont-ils encore été insuffisans ? On a eu recours à l'assassinat : tous les régicides qui ont été commis, & tentés chez les nations modernes, l'ont été directement ou indirectement par des prêtres, des moines, ou leurs suppôts. Quelle contradiction dans cette conduite ! Les princes, suivant eux, ne doivent rendre compte à personne, & néanmoins on les dépose, on donne leurs couronnes &c. Vous, qui que vous soyez, qui avez l'honneur de régir les affaires d'une nation, n'oubliez donc jamais que vous n'êtes que ses commis. . . Rendez vos comptes &c. . . Quoique ces assemblées nationales n'aient plus lieu chez un grand nombre de peuples, pensez qu'aujourd'hui les lumières sont si répandues, qu'aucun n'ignore ses

Droits. Tous redemandent cette assemblée souveraine, leurs états-généraux. . . . Princes, ne vous abusez plus. . . . Nous sommes dans le temps des révolutions. . . . Tell leve l'étendard de la liberté, & est suivi de ses concitoyens. . . . Chez les peuples qui ont de l'énergie, la liberté naît toujours du despotisme. (Principes de la phil. nat. Contrat soc. & Dr. Civ. c. XVIII. 1ère Part. p. 285. 290.)

Dantragues! .. tu frémis de la malheureuse fécondité de ton expression irréfléchie, de l'étrange abus qu'en peuvent faire des cerveaux incendiaires & paricides! Eh quoi! ange tutélaire de la nation, dévoué sujet du meilleur des rois, tu aurois inspiré des monstres! .. Ils citeront ton passage.. Retire-leur ta sanction qu'ils l'arrachent. . . Rétracte - toi. Explique - toi... Crie aux nations : *« Si vos rois vous oppriment, priez pour eux. S'ils s'obstinent, priez encore... Vos prières seront une rosée, ou des flèches. Vous amollirez leur cœur, ou vous le percerez. Ils changeront, ou ils mourront. . . . Sully écrivoit à côté d'Henri IV; Tu écris près de Louis XVI. Est-ce donc sous de pareils regnes, dans des moments de trouble & de vertige, où des bandes de factieux & de malfaiteurs ne voient qu'un tyran dans leur roi, qu'il faut insinuer aux peuples, que Dieu a mis dans la main & le cœur des hommes de courage l'unique remède contre la tyrannie ?*

Tu demandes la liberté de la presse, tandis que des productions sacrilèges répandent de toutes parts l'immoralité & la séduction! Ne vois-tu pas ces tourbillons de soufre, ces poignards de

de feu que l'enfer vomit de toutes parts sur l'Autel & sur le Trône ! Tu ne vois que des citoyens..... observe donc ces brigands. ... Oh ! Tous les françois n'ont pas tes mœurs... Anime-les tous de ton ame. Rends-les tous semblables à toi ; & qu'ils écrivent. ... Mais tant que des hommes pervers & séduisans pourront employer leur plume pour attaquer les principes de la morale , & nuire à leurs concitoyens ; il faut les contenir par un arrêt ; ... il faut garantir la patrie de leurs fureurs.... O pères des nations..... laissez errer en paix , nourrissez la brebis , la génisse & le chien , qui ne font point de mal.. Mais enchaînez , mais détruisez le tigre & la panthère qui nous dévoreroient... *La liberté de la presse* , pour des écrivains licencieux , va devenir une consécration... A quelle frénésie ne se porteront-ils pas , &c ! O France , si tes propres enfans , en s'occupant de ton salut , signent *le bil* de ta perte , & te livrent aux complots des méchans , c'en est fait de toi.

On peut regarder les divers écrits d'un même auteur comme des citadelles ennemies , dont l'une fournit des armes pour attaquer l'autre , & où souvent le fusil de la sentinelle blesse le gouverneur lui-même. Je prends le *Discours* de M. Servan *sur les mœurs* , & je lis : « Osons encore déférer la question des *mœurs* aux honnêtes gens. Puisque nous sommes pères , enfans , époux , hommes enfin , que tardons - nous à réfléchir sur les *mœurs* ? Ce sont nos premiers

devoirs. Quel sujet plus intéressant & plus grand ? Il touche aussi le citoyen , car c'est l'homme qui fait le citoyen ; notre politique moderne l'a trop-négligé , elle a travaillé sur le fait , lorsque les fondemens étoient en ruine. Oui , les *mœurs* sont le vrai fondement de la prospérité des empires , les *mœurs* peuvent tout , même sans les loix , & les loix sans les *mœurs* ne peuvent presque rien (p. 2). Vous croyez un Dieu , & vous négligez d'adorer ; les loix religieuses vous prescriront un culte (p. 3). La bonne foi des Régulus , la modestie des Cincinnatus , la sobriété des Fabricius , la chasteté des Lucrece & des Virginie , le désintéressement des Paul-Emile ; voilà les meilleures loix de Rome. Un homme vertueux est une loi vivante ; il est plus , les préceptes guident , mais les exemples entraînent , &c (p. 11). Une mauvaise loi ment au public dont elle est l'organe , en faisant le mal sous la promesse du bien. Que ce fléau est terrible ! Un citoyen n'a que la force & la durée d'un homme ; une loi vicieuse a la force publique & la durée des siècles. On peut opposer le courage à la violence d'un scélérat. A ces idées combien un législateur humain & sage trembleroit de la promulgation d'une loi ! Quoi ! dans la brieve enceinte de quelques paroles , il va renfermer le bonheur ou le malheur des générations futures ! Quel ouvrage ! ... Les *bonne mœurs* forment une conjuration secrète mais générale contre les mauvaises loix (p. 15). Mais pourquoi ne réuniroit-on

pas, jusqu'à un certain point, la politesse de l'esprit à la pureté des *mœurs* ? On a dit que la science & la vertu étoient sœurs, du moins elles sont alliées, & le sublime de l'esprit prend sa vraie source dans le cœur. S'il étoit vrai (ce que je ne puis penser) que les beaux-arts fussent la ruine des *bonne mœurs*, quelques attraits qu'ils offrisent à nos cœurs, vous savez lesquels nous devrions préférer (p. 29. 31). Nous ne voulons que des théâtres & des mensonges, & la vérité, hannie de nous-mêmes, est reléguée dans la fiction. Quoi ! la vertu déclame sur un théâtre, tandis que le vice regne dans nos maisons ! . . . Quoi ! j'ai besoin d'un ami, & vous me renverrez vers Oreste & Pylade ! Je désire une épouse tendre & fidelle, & vous me parlez de Mérope & d'Andromaque ! Laissons les morts, c'est à vous que je m'adresse ; c'est à mes concitoyens que je demande des secours, de la bonne foi, de la vertu, des *mœurs* (43). Ah ! nous ne connoissons point les vrais plaisirs ; les plaisirs des *mœurs* (45). Si ce qu'on nomme l'honnête, étoit à peine le décent, & le bon à peine ce qui n'est pas méchant, & que la malheureuse vertu n'eût plus d'autre éloge que celui de n'être pas le vice ; si nos *mœurs* étoient perverties à ce point, alors sans doute il faudroit gémir, &c. (51). Ce sont les *mœurs* qui font les mariages fideles & féconds. . . . Dans le cours d'une éducation vigilante & sage, après avoir écarté du berceau les dangers, elles écartent de l'adolescence les plaisirs prématurés & destructeurs.

& les passions honteuses ; sous la garde des *mœurs* , l'ame se perfectionne (71). Il faut louer les *mœurs* sans doute , & même les louer avec enthousiasme , puisqu'on ne peut guere communiquer aux hommes le bien de la vérité que par la contagion de l'imagination ; mais après avoir loué les *mœurs* , après avoir excité dans les hommes qui vivent , le regret de ne pas les avoir , on doit s'appliquer plus sérieusement aux moyens de les inspirer aux hommes qui vivront après eux » (110).

Je passe au *Discours* du même M. Servan sur le *Progrès des connoiss. hum. de la mor. & de la légist.* & je lis : « Les grands hommes portent toujours l'empreinte de leur siècle. Le genie aussi aimable qu'universel du régent (qui n'eut point de *mœurs*) sembla présider à celui de Voltaire (qui pervertit les *mœurs*.) Il faut être juste : si jamais la morale se forme sur nos théâtres un plus heureux empire , nous le devons à Voltaire..... Qu'on élève un théâtre entre l'Europe & l'Asie , appelez tant de nations diverses , & montrez à leurs yeux

- *Alzire , Mahomet & L'Orphelin* ; & depuis l'Espagnol jusqu'au Chinois , toutes pleureront en admirant.... Du théâtre , cet homme extraordinaire s'élança comme un géant dans la carrière de tous les arts , & la parcourut toute entière , répandant partout à la fois la gaieté , les fleurs , la lumière (& l'irréligion ,) aimant le vrai , se méfiant de tout ce qui est profond (& révéle ,) cherchant l'utile , & , ce qui est plus précieux , la

faisant goûter (avec le blasphème) à la foule qui le suivoit & se rassasoit , en l'écoutant , de deux plaisirs , que lui seul offroit presque à la fois , celui d'admirer & de rire. C'est Voltaire , qui fit rougir l'histoire (& Bossuet , & tant de grands hommes pieux , de leur crédulité superstitieuse.) Il est difficile , je l'avoue , que dans les mouvemens rapides & variés de ce génie actif , il n'ait pas brisé quelques objets qu'il devoit respecter , même en les déplaçant ; mais quel est le feu , qui , ne devant qu'éclairer , ne consume ? Un grand talent est dans la nature une espèce d'excès. Quelle absurde injustice de prescrire toujours des bornes à ce qui ne peut exister qu'au de-là de toute limite ! — Un homme qui ne contribua pas peu à tourner ce siècle du côté de l'utile , fut le philosophe de Geneve ; cet écrivain éloquent , hardi & singulier . . . qui ne dit jamais rien qui fût absolument vrai Il fut utile , il le fut surtout par ses excès (p. 1. 12. 13. 14). L'art de louer , qui fut tant reproché aux académies , n'est plus aujourd'hui un inutile encensoir , mais la balance d'une justice immortelle : *O progrès de la raison & de la sagesse ! L'encensoir académique , qui se bornoit d'honorer le goût , les talens , les mœurs & l'être suprême , fume aujourd'hui avec grace sur l'Autel de l'impiété (p. 15.)*

Rousseau disoit . . . Helvétius disoit . . . & malgré quelque erreurs , ces deux hommes marquent une grande époque dans la morale (34).

○ Raynal (*), toi que nous avons vu tout à coup élever la tête & ta voix sur les deux mon-

(*) L'impiété, l'audace, l'irréligion, le mépris des souverains & l'esprit d'indépendance, sont tellement empreints, dit M. Séguier, dans l'ouvrage qui excite, en ce moment, notre réclamation, que nous pouvons dire avec sécurité que l'auteur a abusé des talens les plus distingués, pour former un code barbare, qui n'a d'autre but, que de renverser tous les fondemens de l'ordre civil..... Le plan d'une submersion générale est tracé dans cette affreuse production, &c. (*Arrêt de la cour du parlement, qui condamne l'Hist. phil. à être lacérée & brûlée, &c.*)

Après avoir mis en œuvre tout ce que la calomnie, aidée de la méchanceté, peut inventer de plus atroce, après s'être déchaîné contre toute espèce d'autorité suprême, même contre le *gouvernement françois*, sous la protection duquel il vivoit, tandis qu'il composoit son histoire, voici les moyens que l'abbé Raynal propose pour délivrer les peuples du joug horrible, sous lequel il prétend qu'il gémissent tous. 10. Il souhaite que les vraies lumières puissent enfin briller aux yeux de tous les hommes..... Il exhorte, en style fougueux, les sages & les philosophes de toutes les nations, à révéler les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne..... à apprendre aux hommes que la liberté est le premier don du ciel; comme le premier germe de la vertu..... que l'autorité vient des hommes, & qu'elle foule aux pieds tous les droits de la nature & de l'humanité. 20. Après avoir rapporté un ancien usage qu'il dit être à *Ceylan* (*de condamner à mort le monarque qui viole les loix*,) il ajoute, que si les peuples connoissoient leurs prérogatives, cet usage subsisteroit partout. Ces droits, ainsi qu'il les appelle, si les peuples en usoient, seroient de vrais *parricides*. Il propose cependant ce moyen : il désire qu'il ait lieu, comme le seul capable de donner aux loix une sanction dont elles ont besoin.... Il avertit les rois & les ministres de ne point aigrir le cœur des sujets; & pour leur faire connoître ce qu'ils ont à craindre, s'ils abusoient de leur puissance, il leur met sous les yeux l'exemple de Caton & de Brutus, dont il exalte la vertu, & qui, selon lui, n'ont eu à choisir

des ; toi qui , de cette hauteur , traçois la route
 (à la jeunesse voluptueuse , incrédule & turbulente ;)
 qui révélas (au monde alarmé , les scandales de
 l'Eglise & les attentats des rois ,) Raynal , tu es
 un homme , tu t'es trompé & je te plains : mais
 s'il parut utile de te condamner pour les erreurs
 de ton ouvrage , n'est-il pas noble de te louer
 pour ses vérités ? Eh quoi ! tous les gouvernemens
 humains regorgent de tribunaux qui punissent ,
 & , nous n'en avons pas un qui récompense !

qu'entre le suicide & la mort de César..... Enfin , il dit ouvertement qu'il craindra toujours pour la liberté des peuples , si la barrière qui les protège n'est pas hérissée de lances , d'épées , de bayonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête du despote ; s'il n'y a pas eu un grand nombre de tyrans déposés , emprisonnés , jugés , mis à mort ; si l'on ne voit sur la place publique un échafaud sans cesse dégoûtant du sang des souverains. Pourroit-on encore douter de l'intention de l'auteur , lorsqu'après avoir taxé tous les rois , tous les princes , tous ceux qui gouvernent d'être autant de tyrans , il dit en termes formels :.....
Qu'on se délivre d'un tyran , ou par l'expulsion , ou par la mort
Que le tyran est un monstre à une seule tête , qu'on peut abattre d'un seul coup..... Ainsi cet écrivain incendiaire allumé lui-même le flambeau de la sédition , il le met à la main de tous les philosophes , il aiguise le glaive qui doit immoler tous les rois & tous les hommes revêtus de l'autorité suprême. Ce n'est pas une seule nation , un seul empire , ce sont tous les peuples , toutes les contrées de l'univers , qu'il veut voir embrasées du feu de la rébellion , & baignées dans le sang de leurs maîtres ; il présage avec allégresse cet affreux triomphe à l'univers ; vœux horribles ! Ils ne pouvoient être formés que par l'ennemi des rois , de la patrie & du genre humain. Il n'y avoit qu'une peste publique , une furie , dont la main pût oser tracer de pareilles horreurs ! (Censuré de la Faculté de Théologie de Paris.)

La fidélité envers le souverain, le patriotisme, les vertus sociales, la concorde publique sont fondés sur les mœurs, & les mœurs ont la religion pour base; & le gouvernement françois ne récompenseroit pas un écrivain téméraire & perturbateur, qui outragea les mœurs, la religion & le trône! A côté des flammes de la loi, qui consumerent l'Histoire philosophique, pourquoi la philosophie ne contraignit-elle pas la loi d'ériger un obélisque en l'honneur de cette Histoire (42)? A ce mot d'esprit philosophique j'entens des cris de reproches s'élever de tous côtés. Que nous sommes hardis & légers dans nos arrêts de proscription! Quel est donc cet esprit philosophique qui fait le plus grand chef d'accusation contre ce malheureux siècle (27)? J'entends retentir au loin les accusations d'impies, de profanateurs, de séditieux; & c'est la philosophie même qu'on accuse? A-t-elle violé le sanctuaire?... Si sa voix n'a parlé que des abus,.... L'impiété est un délit.... Il faut punir l'impie! quand il est perturbateur (54). Un roi, qui, dans sa jeunesse, donne à la France, à la cour étonnée, le spectacle si nouveau des mœurs antiques, oublierait-il qu'une bonne éducation publique, (opposée à celle qu'ont donnée les Helvétius, les Voltaire, les Rousseau & les Rainal), est l'unique planche qui reste dans ce naufrage universel des mœurs, qu'il chérit & dont il est honoré (158)? Les différentes pensées tirées de ces deux Discours, dont l'un, sur les Mœurs, fut prononcé au parlement de Grenoble en 1769,

& l'autre, *sur le Progrès des connoissances humaines* , a été lu en 1781, dans une assemblée publique de l'académie de Lyon, ne ressemblent-elles pas bien à des soldats ennemis qui sont aux prises ? Comme les N°. 2, 3, 11, 15, 29, 31, 71, 110, qui marchent sous la bannière des *Maurs* , poursuivent, harcelent, terrassent les N°. 11, 12, 13, 14, 42, 27, 54, qui suivent le drapeau des *Connoissances* !... On voit quelques soldats du même bataillon, fourire à l'ennemi & coucher en joue leurs camarades. *S'il étoit vrai que les beaux-arts & le génie fussent la ruine des maurs, quelques attraites qu'ils offrisent à nos cœurs, vous savez lesquels nous devrions préférer* (31). Vous croyez en Dieu, & vous négligez d'adorer ; les loix religieuses vous prescriront un culte (3, des *Mœurs*). *L'impiété est un délit... Il faut punir l'impie, quand il est perturbateur* (54. des *Conn.*). Quelle absurde injustice de prescrire des bornes au génie de Voltaire, qui ne peut exister qu'au de-là de toute limite !... Rousseau fut utile par ses exès.... Raynal, tu es homme, tu t'es trompé. Je te plains... Mais il faut te récompenser (pour enhardir les perturbateurs) (13, 14, 42. des *Conn.*). On accuse l'esprit philosophique. Et de quoi ? Helvétius, Voltaire, Rousseau, Raynal, ces coryphées de la philosophie, en parlant des abus qui sont de l'homme, ont blessé la religion qui fut de Dieu.

Un homme de génie tient son siècle dans ses mains, comme un statuaire tient son bloc. Il

travaille la pensée humaine, il compose les *mœurs* publiques avec ses écrits & ses *mœurs*. . . . Ses préceptes guident, ses exemples entraînent. Un philosophe corrupteur, qui, par la flamme de son style, & l'audace de ses conceptions, se donne une physionomie d'inspiré, ment au public qui l'interroge & qui le contemple, & compromet le ciel, dont il se dit l'oracle, en faisant le mal sous la promesse du bien. Que ce fléau est terrible ! Les vices du méchant vulgaire n'ont que la force & la durée d'un homme ; les scandales du génie qui se déploie, ont la force publique & la durée des siècles. On peut opposer le courage à la violence d'un scélérat. . . . Mais qu'opposer à la magie d'une plume énergique & infernale ? . . . A ces idées, combien un littérateur du premier ordre, doit craindre de hasarder une production, un système que le bon ordre & sa conscience défavouent ! . . . Il peut renfermer dans quelques feuillets le bonheur ou le malheur des générations futures. La sainteté de sa vie, voilà les meilleures loix. . . . Ses maximes religieuses forment une conjuration générale contre les mauvaises *mœurs*. . . . Ce sont les *mœurs* qui font les mariages fidèles & féconds. . . . Ce sont les écrivains sans *mœurs*, qui provoquent l'adultère & conseillent la stérilité. Les *mœurs* écartent de l'adolescence les passions honteuses, que l'*Héloïse*, la *Pucelle*, & l'*Histoire philosophique* en approchent. -- Nous ne voulons que des théâtres & des mensonges. . . . *Avant*

que de pleurer pour l'admiration, donnons des larmes
 au repentir.... Que nous aurions raison de nous
 vanter de nos poèmes, si nous en étions les modèles !
 si leurs leçons étoient sorties de nos cœurs (43
 des Mœurs). La tragédie prit dans les mains
 de Voltaire un caractère d'utilité qu'elle n'avoit
 pas.... Qu'on élève un théâtre entre l'Europe &
 l'Asie : appelez tant de nations diverses, & montrez
 à leurs yeux Alzire, Mahomet & l'Orphelin, &
 depuis l'Espagnol jusqu'au Chinois, toutes pleure-
 ront en admirant (11 & 12, des Connoiss.).
 Quoi ! j'ai besoin d'un ami, & vous me renverrez
 vers Oreste.... Je désire une épouse tendre & fidelle,
 & vous me parlez de Mérope ! Laissons les morts ;
 c'est à vous que je m'adresse, c'est à vous que je
 demande de la vertu, des mœurs... L'animal le plus
 féroce revient le soir à sa caverne d'un pas paisible
 & gai ; & nous, fugitifs malheureux, nous pâlissons
 à la vue de notre maison, comme un homme égaré
 à l'aspect imprévu d'une ville ennemie. Ah ! Nous
 ne connoissons point les vrais plaisirs, les plaisirs
 des mœurs ; nous n'avons point d'idée de la ré-
 volution délicieuse qui se passe dans le cœur d'un
 bon citoyen, d'un homme vertueux, toutes les fois
 qu'il rentre dans sa maison, lorsqu'il se dit à lui-
 même, &c. Quand la philosophie trop générale dit,
 vivez partout, les mœurs plus citoyennes disent,
 vivez chez vous.... Vous, qui, par un décret
 de votre propre inconstance, vous êtes banni des lieux
 toujours aimables qui vous ont vu naître... vous
 les fuyez, ces lieux sacrés ; vous fuyez vos sa-

milles & vos devoirs ! Oui , ce qui fait qu'un homme est bien chez lui , c'est ce qui fait qu'il est bien avec lui-même..... Quand les mœurs se sont retirées , le cœur flotte alors dans un vuide profond , abandonné au premier mouvement qui voudra le pousser ; l'ennui le berce alors de son mouvement mélancolique & lent ; mais bientôt la passion le saisit , le serre de son bras de fer , & l'ébranle..... Il s'agite , il court comme un insensé ; sa maison , sa cité ne sont plus assez vastes pour le contenir ; il ne sent plus sa famille , ses devoirs ni les affections douces , il traverse avec précipitation sa patrie pour se fuir , & va se cacher au milieu de la foule de la capitale , (ou de toute autre cité qui lui est étrangère ,) dans l'espoir de ne pas s'y retrouver..... Les mœurs , les mœurs rendent infailliblement l'homme sédentaire & tranquille dans ses devoirs , (42 , 45 ° 104. des Mœurs)... O Servan , (*) ô

(*) Rien n'est si curieux que le choc des opinions & des principes de nos professeurs de morale. Quand M. Servan complimente ce siècle sur son inclination vers l'utile , sur le progrès de ses connoissances , sur ses académies , sur ses journeux , sur son encyclopédie , &c. (*Disc. sur le progrès des conn. hum.*) M. Brissot de Varville cherche à l'en faire rougir. « Falloit-il , au lieu de découvrir des vérités nouvelles , s'amuser à recueillir des vérités anciennes ? Falloit-il ne briser les hochets des siècles passés , que pour leur en substituer d'autres ? ... L'encyclopédie trop vaste dans son plan , portant sur des sciences dont toutes les parties ne sont pas connues , élevée par cent individus dont les talens sont inégaux ; sans harmonie dans son tout & dans ses parties , ne peut que multiplier les erreurs & les faux-savans. --- »

Mirabeau ; ô Linguet, ô Bergasse, ô Brissot de Varville ! *Quoi ! j'ai besoin de morale, & vous*

L'homme de génie qui a parcouru tous les rapports, épuisé toutes les combinaisons, peut seul apprécier ce qui est vrai & utile. L'œil de tout autre écrivain est foible, & n'embrasse qu'un horizon étroit..... Déchiqueter les bons livres par forme alphabétique, c'est détruire leur effet & leur utilité. ---- Les journaux ont perdu leur caractère primitif, leur but sacré..... Comment trouver la vérité dans ces débats scandaleux, que les savans élèvent dans ces arènes?..... Qu'est-ce qu'un livre périodique, dit J. Jacques ? Un ouvrage éphémère, sans mérite & sans utilité, dont la lecture, négligée & méprisée par les gens de lettres, ne sert qu'à donner aux femmes & aux fots de la vanité sans instruction, & dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garde-robe. ---- Les académies n'ont jamais dit que de petites vérités, & ne les ont jamais dites qu'à demi... Les académies ont peut-être enfanté 6000 volumes, qui, à 12 mémoires par volume, en font 72000, sans compter ceux ensevelis dans les archives académiques, où l'absurdité, la sottise, le dégoût gissent & se remuent quelquefois pour le supplice des lecteurs qui les évoquent..... Le titre d'*Académicien* est une lièvre qu'on donne aux enfans dans les sciences..... Richelieu fut le fondateur de la première académie en France. Le premier acte de cette académie fut une basse persécution d'un grand homme..... Avec de l'argent on devient membre de tous les tripots littéraires, mais le brevet ne rend le membre ni plus savant ni meilleur... Je dirai donc aux Italiens : tant que vous voudrez croupir dans l'ignorance, dans la superstition & dans la bassesse, ayez des académies, c'est le simulacre de la science : je dirai aux Anglois : persistez à renoncer aux académies ; & vous aurez des génies. » (*de la Vérité, ou méditation pour parvenir à la vérité, dans toutes les con. hum.*) Quand M. Servan crie de son côté : Restez chez vous, si vous aimez les mœurs, M. Brissot crie du sien : Quittez vos foyers, si vous êtes philosophe. La jalousie des camarades qui ont été témoins des jeux de votre enfance, ajoute ce sage, le ridicule que le vulgaire peut jeter sur votre origine, les petites haines, les petites jalousies qui caractérisent

me

me renverrez à vos discours ! Génies superbes ,
précepteurs de la terre , saltimbanques publi-

les habitans des villes , sont capables d'arrêter le vol de la pensée..... Le génie est toujours étroit dans les lieux étroits , toujours médiocre avec les ames médiocres. Je ne connois que deux asiles où le génie puisse se développer avec grandeur. Enfant de la liberté , de l'indépendance , il aime les grandes villes ou les solitudes..... Il doit préférer Londres..... La patrie de la vérité est celle de la liberté..... Dans les monarchies , des chefs craignent que des esprits trop ardens , ne répandent des maximes dangereuses ; avoir de pareilles craintes , c'est faire soi-même la satire de son gouvernement..... Si l'écrivain est gêné dans ses opinions , s'il voit la prison & le bûcher , osera-t-il lever le voile de l'ignorance qui couvre tous les yeux ?..... Osera-t-il remonter au berceau des sociétés , & nous y montrer les peuples égaux de leurs rois , stipulant avec eux leur obéissance pour , prix de leur sûreté , leur bonheur pour prix de leur foi ? Osera-t-il peindre les tyrans qui ont déchiré ce pacte social , couronner les Brutus ?..... Osera-t-il , fouillant dans le cœur de l'homme , analysant son organisation , lui révéler son être , ses devoirs , ses droits , lui montrer ses loix , &c. ? (*Médis. VII.*)

Quand M. Servan fait l'éloge de la science & des savans : M. Brissot s'unit à J. Jacques & à Bergasse pour décrier les savans & la science. " Les savans sont pleins de leurs livres , de leurs systèmes , de leurs prétentions & de leur vanité. L'ignorant fait qu'il est ignorant..... O toi , qui cherches la vérité , n'invoque pas les suffrages des savans..... (*Médis. VIII.*) Ce ne sont pas des ignorans , comme on affecte de le dire aujourd'hui , dit M. Bergasse , mais des savans , mais des hommes en possession dans leur siècle ou dans leur pays , de distribuer l'estime publique & de faire la renommée , qui se sont élevés contre Christophe Colomb , Copernic & Harvée ce sont des savans qui ont creusé le cachot de Galilée..... Ce sont des savans qui préparèrent le poison donné à Socrate. (*Confid. sur le magn. anim.*) Voilà comme le luxe , la dissolution & l'esclavage ont été de tous temps , le châti-

mes, demi-dieux d'un moment, hélas! hors de
votre trépied, & de votre piédestal, vous

des efforts orgueilleux que nous avons faits, pour sortir de
l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés....
Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous
préserver de la science, comme une mere arrache une arme
dangereuse des mains de son enfant. Les hommes sont pervers ;
ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître
savans..... Que contiennent les écrits des philosophes les plus
connus? Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse ?
A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de
Charlatans. criant, chacun de son côté, sur une place pu-
blique : venez à moi, c'est moi seul qui ne me trompe point ?
L'un prétend, &c. l'autre avance, &c. Voilà donc les
hommes merveilleux, &c. Voilà les sages maximes que nous
avons reçues d'eux, & que nous transmettons d'âge en âge
à nos descendans..... Quels désordres affreux l'imprimerie
n'a-t-elle pas causés à l'Europe? (*Disc. de J. J. couronné à
l'Académie de Dijon.*)

Quand l'abbé Raynal, flétrit le célibat, Brissot de Varville
dégrade le mariage, en détourne le génie, & le lui conseille
par son opinion & son exemple. « Les siècles de barbarie atta-
chent parmi nous au célibat une sorte de vénération qui
n'est pas encore généralement tombée, malgré la réclama-
tion continuelle de la nature, de la raison & de la société.,,
(*Hist. phil. Tom. IV.*), Je veux que le sage épanche son cœur
dans le sein d'un ami, qu'enlacé dans les bras de sa femme,
qu'entouré de ses enfans, il en soit plus fort contre les cala-
mités humaines..... Les Thalès, les Pithagore, les Démocrite
furent célibataires, *ut meliores, non ut liberiore essent.* Le ma-
riage crée de nouveaux rapports pour l'homme, de nouveaux
besoins, des inquiétudes.... L'ame tirée, à chaque instant, de
son assiette, transplantée dans un terroir étranger, perd la
chaîne de ses idées Le goût du travail s'affoiblit, la vi-
gueur des esprits se désetere.... Leibnitz eut à 50 ans l'envie
de se marier. On lui demanda du temps : ce philosophe en
profita pour n'y plus longer..... On seroit tenté de croire

ressemblez au vulgaire !.... Il nous faut des exemples... *Laissons les mots. C'est à vous que je m'adresse.... C'est à votre ame, & non à votre plume, que je demande des mœurs....* Oh ! Si vos actions ne portent pas l'empreinte vivante de votre doctrine, j'ai droit de vous apostropher devant toute la terre, j'ai droit de vous dénoncer au ciel, j'ai droit de me venger de votre hypocrisie insolente, & de votre royauté dérisoire, en traînant vos écrits, vos lauriers & vos diadèmes dans la boue. Le fils de Dieu, ce grand maître de *morale*, que Rousseau a si bien peint, & dont vous ne par-

que la femme est cette fatale pomme, jetée par la discorde sur la surface de la terre, pour la destruction & l'abrutissement du genre humain. La nature paroît avoir créé pour chaque génération, une quantité déterminée d'esprits philosophiques : les erreurs, les préjugés s'emparent d'une partie ; les femmes armées contre l'autre, étouffent le germe naissant de ses talens, & à peine, de cette semence féconde, s'échappe-t-il quelques âmes privilégiées, pour conserver le souvenir de la grandeur de l'homme. Philosophes, qui volez à la découverte de la vérité, vivez donc dans le célibat !..... Les philosophes mariés avoueroient que les larmes d'une femme éplorée, arrêteraient plus d'une fois leur plume, prête à démasquer un tyran, ou à publier une vérité dangereuse.... Le philosophe doit être seul pour vaincre.... Armé d'un cœur d'airain ; il plaidera la cause de la vérité. --- Donnez cependant au sage une Cornélie, une Porcie, une Eliza..... Si un revers afflige le sage, sa compagne lui dit comme Arie en lui présentant le poignard : *Pate, non dolet.* --- O ma félicité, mon épouse, ton ame est aussi pure, aussi forte que celle de ces femmes célèbres, » (*De la vérité, Médit. VI.*)

lez jamais , instruisoit sans faste & avec onction ;
& fit toujours précéder la leçon de l'exemple.

Je feuillette le 14^e volume des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne & j'y lis. On devoit décerner un prix de Rostere aux actrices vertueuses. Elle vient de me causer un plaisir de 16 ans.... C'est aux grands talens à guider l'opinion publique... Actrice , qui employoit un fiacre pour aller voir des pratiques , qu'elle ne trouvoit point... Et le fiacre se paya sur la bête --- On trouvoit à sa taille cette proportion qui , sans ôter la mignonesse de l'ensemble , laisse le dégagement & l'aisance des grandes formes.----Céleste Sophie! ... Vois ces attraits... Et que je ne les voie plus , que lorsque tu voudras me rendre heureux. Quelle ange sous les habits d'une femme! — N'est-ce pas assez du mal direct que fait le vice ajoute l'auteur sans lui donner tant d'effet de repercussion ? &c.

Je passe au tom. IV , 7^e partie des *Nuits de Paris* ou du *Spéctateur nocturne* du même Rétif & j'y lis : « Je voudrois qu'au lieu des déclamations vagues de la chaire , de ces incharitables sorties contre les philosophes , qui ne font qu'aigrir l'ame déjà aigre des dévots , l'on fit des discours onctueux , qui portassent les hommes à s'entr'aimer . . . J'aime , j'adore la religion chrétienne : elle est pure , amie de tout bien , de toute justice , de toute bonne morale , de toute confraternité. Je voudrois que le gouvernement la respectât au point qu'elle fût la base de toutes les décisions , & consultée dans toutes les entreprises v. G. Je suis con-

vaincu que les gouvernemens seuls sont les incrédules, les athées ; parce que ceux-ci voient clairement que les chefs des nations ne croient pas la céleste doctrine de l'évangile. Je voudrois qu'on accordât la religion & les plaisirs publics ; qu'on bannît de la religion , la rigidité qui n'est pas dans l'évangile , & qui n'y a été introduite que par des têtes exaltées d'Afrique & d'Egypte. Car notre divin législateur alloit à des festins , & souffroit qu'on y bût beaucoup. Il ne dédaignoit pas les péchereuses pénitentes. Je voudrois donc qu'on rapprochât nos usages publics & nos divertissemens de notre religion , de sorte qu'ils ne se contrariaient plus. (Nuti. C. LXII) -- Sujets d'ouvrages à faire. 1°. La Théologie naturelle, ou Lettres d'un jeune homme à son épouse. . . . La maxime que les époux doivent inculper avec plus de soin à leurs enfans , c'est de s'aimer , de se chérir , & de s'attacher un jour tendrement à l'être qui doit les compléter : car un homme & une femme ne sont pas hermaphrodites : ils ne sont qu'un seul être reproductif. Il existe un pays dans les Terres Australes , où l'on ne fait pas d'autre sacrifice que celui-ci. Le pontife prend chaque jour une des filles consacrées ; & après des prières, il la féconde. On la renferme ensuite dans le cloître ; & , si elle devient enceinte, elle est libre de se marier : après son accouchement son enfant est destiné au sacerdoce , qu'il soit mâle ou femelle. Si elle n'est pas fécondée , elle est remise avec les vierges , pour être reprise à son

tour. Jamais dans ce pays le libertinage n'a uni deux êtres d'un sexe différent. On y est persuadé que c'est l'acte le plus saint & le plus directement consacré à la divinité ; en conséquence ce n'est jamais que dans les sentimens de la plus grande piété , & du plus profond respect qu'il s'en acquittent. Aussi tout ce peuple est beau , & n'a aucun de ces vices physiques & moraux qui dégradent le reste du genre-humain. » (Nuit. CXLVI.)

Voilà de la morale !

Je rencontre le marquis de l'Angle , & il me dit, en style rapide & lesté : « Dans le réfectoire des freres Hiéronimites de l'Escorial , un Christ m'a frappé. Ce Christ est en sang ; Marie pleure à ses pieds. Elle pleure ! & de quoi ? puisqu'elle fait que son fils , mort seulement pour la forme , ressuscitera quand il voudra. --- Oui , chaque fois qu'on trouve dans le calendrier les noms de *Zénon* , de *Léon* , de *Gorgon* , de *Pantaléon* , on est tenté d'en déchirer les pages. Au lieu de ces noms , que n'y met-on celui de *Rousseau* ? Excepté la Bible , l'*Imitation de Jésus-Christ* , qu'on mette en pièces tous les ouvrages de philosophie , de piété , de morale ; qu'on conserve uniquement les livres de *Rousseau*. Soyez honnêtes-gens ; jamais saints , disoit souvent à ses enfans un oncle à la mode de Bretagne , du cardinal Borromée : c'est la canonisation , du cousin qui a ruiné la famille : c'est la fureur de faire des miracles qui vous a réduits à l'au-

mône : . . . Don du St. Esprit ; sainte humanité , je te remercie : tu fais mon bonheur. --- Moines , moines ! restez dans vos cloîtres : ne venez plus attrister nos derniers momens. . . . O mon Dieu ! quand tu voudras me défaire , défais moi vite . . point d'agonie . . . point d'extrême-onction . . . écrase moi d'un coup de foudre . . . que je meure sans y penser. --- Le comte d'Arenda voudroit faire graver sur le frontispice de tous les temples , & réunir dans le même écuillon , les noms de *Luther* , de *Calvin* , de *Mahomet* , de *Guillaume Penn* & de *J. C.*

O le grand homme ! c'est le seul homme peut-être dont la Monarchie Espagnole puisse s'enorgueillir à présent. C'est lui qui vouloit faire convertir les croix , les chandeliers , les patenes , &c. &c. en ponts , en auberges & en grands chemins. --- Rien ne surpasse , à ce qu'on assure , la séduction des courtisannes Espagnoles. Quel dommage que ces femmes soient si suspectes , & qu'elles vous rendent malade de plaisir ! --- L'amour , la jalousie , la religion , les coups de soleil peuplent l'Hôpital des foux. « Montrez-moi , disoit un naturaliste , la dent de tel ou tel animal , & je vous dirai s'il est doux ou carnacier. » Dans tous les pays , on pourroit dire , à l'exemple de ce naturaliste , « dites-moi le degré de dévotion d'un tel homme , & je jugerai à quel point il est méchant. » --- Pascal étoit un fou , un maniaque , amoureux de Dieu , à qui sa passion avoit tourné la tête. --- C'est à S. Mamert , fripier à Pontoise , puis curé de St. Thomas du Louvre , puis évêque

de Babylone , qu'on doit cette belle découverte. Avant le prélat Mamert , on laissoit faire Dieu , & l'on ne se doutoit pas que l'eau bénite & les prières eussent la vertu de fondre ou d'écarter les nuages , de hâter la végétation , de colorer les pêches & de mûrir les prunes. --- Les Espagnols regardent le suicide comme une spéculation , & trouvent aussi simple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde , que d'aller tenter fortune dans le nouveau..... Regardons l'homme qui se tue , comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paye point de gages. --- Les desseins de Dieu sont impénétrables ; son Ciel est à lui , il peut y loger qui il lui plaît. Mais le Talapoin , qui s'enfonce des épingles dans les fesses , & le Marabou qui marche à cloche-pied , me paroissent aussi dignes de passer l'éternité dans le palais de Dieu , que le dévot Espagnol , qui se querelle & qui se bat , en attendant l'absolution. Abolissons l'usage des cierges & près des morts & dans nos temples. Les cierges sont absolument inutiles , le jour éclaire assez , & le soleil , quand il brille , a seul droit de nous éclairer. --- Quelle mine à exploiter que la sacristie de N. D. du Pilier , de N. D. de Lorette , de toutes les Madones enfin du monde chrétien ! Exploitions ces mines & cessons d'enfermer Dieu entre quatre murailles. Tout d'or , tout vaste que soit un temple , c'est un cachot , c'est une crèche pour lui ; démolissons toutes nos églises , & assemblons-nous tantôt dans une plaine , tantôt au pied d'un rocher ; là ,

une fois par mois seulement , prions , chantons , faisons retentir les airs de nos orgues , & le reste du mois travaillons , occupons-nous , ne pensons pas plus à dieu qu'il n'existeroit pas , & croyons qu'il sera enchanté , &c. --- Gardez vos enfans , ne les faites point instruire ; les précepteurs n'apprennent rien , ne forment , ne changent rien. L'éducation morale est une chose impossible , est une idée bizarre. Sans secours étrangers l'ame se développe , & croit à mesure que le corps grossit & grandit. Nous naissons bons & méchans , & jamais aucune éducation quelconque n'a eu plus d'influence sur les dispositions de notre cœur , que l'air n'en peut avoir sur la couleur des cheveux. --- La gloire , dit-on , doit être seule le salaire d'un écrivain ! Un auteur rougiroit de vendre son livre , quand il achete les sacremens , quand on lui vend la bénédiction qu'on lui donne , la messe qu'il entend ! &c. --- Un blasphémateur ne fait tort à personne ; il outrage Dieu , qui a , pour se venger , la mort à ses ordres & la foudre à côté de lui. Il n'y a que le Dieu des assassins qui puisse recevoir les vœux sacrilèges , les vœux germicides d'une jeune religieuse . . . Les desirs augmentent , décuplent , centuplent bientôt. La tête se peuple d'images , le sang bout , les veines s'emplissent de feu ; . . . on languit , on meurt desséché , calciné de desirs , que ni le jeûne , ni le cilice , ni le chant des hymnes , ni la jouissance de Dieu n'ont pu ni assouvir , ni modérer , ni éteindre ! Telle est la vocation , la vie , le supplice , la mort , dea

religieuses de Madrid , des religieuses du monde entier. --- Le couvent de l'Escalesias est une abbaye de filles ; ce monastere , qui servoit autrefois de serrail aux rois , aux infants , aux grands d'Espagne , est encore fameux par les intrigues amoureuses de ces épouses de Dieu , qui , très-souvent , dit-on , font des enfans qui ne sont pas de lui. --- Pendant le jour , des rendez-vous se donnent dans les temples , & souvent c'est sur les marches qu'on a baisées , & où l'empreinte des levres paroît encore , qu'oubliant bientôt Dieu , la Vierge & les saints , vingt à trente couples d'amans s'embrassent au pied de l'autel. . . . Que ceux qui proposent d'ériger l'amour en culte ; que ceux qui ont pénétré les goûts de l'éternel , & qui soutiennent qu'il n'y a pas de spectacle , point d'harmonie plus digne de lui , que le bruit des soupirs , le bruit des baisers , les étreintes de l'amour , aimeroient à trouver dans les temples de Madrid , une foule d'amans , qui , conduits par l'instinct , par une sorte d'inspiration divine , vont invoquer , implorer , adorer Dieu & lutter avec lui , si l'on ose le dire , de grandeur , de bonheur & de puissance ! --- Quel fruit peut-on attendre d'un sermon , d'un prône ? Ce sont des hommes qui prêchent. Ce n'est point à des hommes à prêcher , c'est aux femmes , à qui Dieu conféra le don d'attendrir , le don de persuader. Sans les femmes , tout fâveux , tout illuminés , tout éloquens qu'étoient les apôtres , jamais le paganisme n'eût été aboli , jamais le sang des martyrs n'eût coulé. C'est

pour plaire à des femmes , c'est à leurs genoux , c'est dans leurs bras que les premiers fideles , que les premiers chrétiens , ivres de foi , d'amour , de religion & de volupté , jurèrent de croire à J. C. , de l'implorer , de l'adorer & de mourir pour lui Si les femmes devoient consacrer désormais le corps & le sang du Sauveur , si c'étoit aux femmes à présenter à Dieu les offrandes , les oblations de son peuple ; si les femmes étoient chargées de nous administrer les sacremens ; si l'on devoit rester durant quelques minutes les levres collées sur la main , dont alors on recevroit l'hostie ; matin & soir , & par-tout , les temples , les sanctuaires seroient remplis : plus d'incrédulés , plus d'athées ; & l'on verroit la Lande à genoux. --- Ni ces pyrrhiques voluptueuses , tant courues des Romains , ni ces pantomimes , dont parle Homere , ni ces danses des Saliens , tant célébrées par Denys d'Halicarnasse , n'approcherent jamais du *Fandango*. Non , l'anachorete qui mange le plus de laitues , qui prie le plus , ne verroit pas danser le *Fandango* , sans désirer , sans soupirer , sans être ému , & sans donner au diable son cilice , sa discipline , son chapelet & ses sandales. Mais il faut que le *Fandango* soit bien-dansé , soit dansé par Julie F. . . Plusieurs casuistes assurent que ce fut le *Fandango* que David dansa devant l'arche. » (*Voyage en Espagne.*)

Voilà de la morale !

Je parcours les œuvres de Raynal , & j'y trouve : « Il y avoit à Surate un autre genre de

délice, c'étoient ses danseuses ou *Balladières*. Tout ce que la fable & la poésie ont imaginé d'enchanter sur les Nymphes & les Prêtresses de Vénus, qui rendirent le culte de cette divinité si célèbre dans l'antiquité, se trouve réalisé par les *Balladières* de Surate. Elles sont réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Les Sociétés de cette espèce les mieux composées sont consacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples, & de servir aux plaisirs des Brames. Ces prêtres, qui n'ont point fait le vœu téméraire de ne rien posséder, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. . . . Ils sont jaloux des danseuses, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs Dieux. . . . Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes pour l'amusement des riches. . . . Elles respectent peu, même en public, la modestie. Dans l'intérieur des maisons, les regards lascifs, les molles postures de ces Prêtresses pleines du Dieu qui les inspire, font passer, dans tous les sens, qu'elles agitent à la fois, la contagion de l'enthousiasme & de la fureur, qui les embrasent, &c. Les Talapoins sont des moines, les uns solitaires, les autres intrigans. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommonacodom. Ce législateur des Siamois fut long-temps honoré comme un sage, & il a été depuis honoré comme un Dieu, ou comme une émanation de la divi-

hité, un fils de Dieu. Il n'y a pas de merveilles qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ses yeux pour le donner à un pauvre.... Une autre fois il donna sa femme. Il commandoit aux astres, aux rivières, aux montagnes ; mais il avoit un frere qui le contrarioit beaucoup dans ses projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia ce malheureux frere. Cette fable avoit indisposé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié ; & ils ne pouvoient révéler J. C. parce qu'il étoit mort du même genre de supplice que le frere de Sommonacodom... (*Hifi. Phil. Tom. II. L. IV.*)

Les peuples sauvages ont des Magiciennes ; les barbares Gaulois ont eu des Druidesses ; les Romains, des Vestales ; & le Midi de l'Europe se glorifie encore d'avoir des religieuses. -- Le vœu de chasteté répugne à la nature.... Une foule d'Etres vivent dans une sorte de société, qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre isolés dans des cellules, où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à se réunir, consomment les plus beaux jours de leur vie à étouffer & détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des âmes compatissantes. --- Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte.... Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver dans les besoins qui tendent à la conservation & à la reproduction de l'espèce, les

empoyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux ! (*Hist. Phil. Tom. I.*)

Les Saxons adoptèrent sans peine le Christianisme , qui justifioit leur conquête , en expioit tous les crimes Cette religion ne tarda pas à produire ses fruits. Bientôt de vaines contemplations remplacèrent les vertus actives & sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés étoit substituée au culte du premier être. Le meilleur des miracles étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prières ou des offrandes expioient les remords des forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étoient altérées , tous les principes de la morale étoient corrompus. -- Le Christianisme n'est pas moins intolérant que les autres sectes , quoique son fondateur ait prêché la paix de parole & d'exemple . . . Celui qui s'appelle le Dieu de paix , vient néanmoins porter la glaive. (*Tom. V.*) Les deux époux osèrent souhaiter un de ces momens délicieux qui rachètent des années de souffrance , & valent des siècles de vie . . . L'amour plus fort que les fers , les tyrans & la mort , exigea ce doux tribut de plaisir , dont la vertu même fait un hommage au Ciel , dans les bras de la fidélité conjugale ; ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour du lit nuptial , en se couvrant le visage de leurs ailes , de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. (*Tom. III. p. 333.*) Le Christianisme , à la place d'une religion embellie , égayée par les divinités riantes de la

Grèce & de Rome , érigea des monumens de terreur & de tristesse , conformes aux tragiques événemens qui signalerent sa naissance & ses progrès Tous nos temples furent bâtis en croix , couverts de croix , remplis de croix , décorés d'images terribles & funebres d'échafauds , de supplices , de martyrs , de bourreaux. Que devinrent les arts , condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang , de mort , d'enfer ! Hideux comme leurs modes , féroces comme les princes & les pontifes , qui les employoient , bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages , ils épouvantèrent leurs enfans dès le berceau , ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes ; ils attristèrent la face de la terre : enfin le temps vint de diminuer ces échafaudages de la religion & de la police sociale.

(*Tom. VII.*) Pourquoi une éternité s'étant écoulée sans que sa gloire eût besoin de se manifester par ce grand ouvrage , & sans que sa félicité en exigeât l'existence , Dieu se déterminait-il à le produire dans le temps ? Pourquoi sa sagesse y laissant-elle tant de d'imperfections apparentes ? Pourquoi sa bonté le peupla-t-elle d'êtres sensibles , qui devoient souffrir , sans l'avoir mérité ? Jusqu'à ce que ces obscurités soient éclaircies , l'homme deviendra , selon que l'ordre des choses lui sera favorable ou nuisible , l'adorateur d'Oromaze ou d'Arimane , &c. Les hommes préfèrent aux idées vagues de plaisirs spirituels & de béa-

stude céleste, la jouissance des sensations qui ont déjà fait leur bonheur; & la simplicité des Indiens doit trouver plus de douceur à vivre sur une terre qu'ils connoissent que dans un monde métaphysique, qui fatigue l'imagination sans la satisfaire.... Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des mensonges agréables! -- Si l'on m'eût nommé sous la ligne, ou sous le pôle, un homme en état de m'éclairer sur quelque points importants, j'aurois été sous le pôle ou sous la ligne, le sommer de s'ouvrir à moi. L'image auguste de la vérité m'a toujours été présente. O vérité sainte, c'est toi seule que j'ai respectée. &c. » (*Introduit. Tom. III. in 8°.*)

Voilà de la morale.

le *Tableau de Paris*, par Mercier, tombe sous ma main, & j'y lis: *La dévote du Marais*, au regard oblique, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irreligion qui marche le front levé dans le Faux-bourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle de tous ceux qui n'entendent point la messe aux Capucins du Marais.-- *Tom. I.*

La quêteuse est parée, son sein est découvert, un gros bouquet l'accompagne sans le cacher, elle est à la porte de l'église... Un son de voix... de belles dents, & l'éloquence irrésistible d'un bras nu & de deux beaux yeux supplians..... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres! L'œil des assistans se détourne de l'autel pour dévorer ses charmes.... Elle semble quêter des cœurs.... Le prêtre qui la suit, semble
jouir

jouir de son triomphe.... Si elle a remarqué qu'on louoit sa taille avantageuse & bien prise, si elle a eu un mouvement de vanité, l'église lui pardonnera sans doute.... La collation commence... La galanterie des clercs, le madrigal du maître des convois l'affaïsonne, le vin coule, les gâteaux sucrés se mangent, & les paroles deviennent un peu mondaines dans le chaste presbytère. — Les paroissiens riches posent leurs armes sur de gros *pains bénis*. La large pièce frappe le bassin, & retentit à l'oreille des spectateurs émerveillés.) Le curé & les marguilliers s'inclinent. Les suisses en gants blancs les précèdent; des flambeaux de cire éclairent la pompe du spectacle. Ils ont dépensé cinquante louis pour ces pieuses futilités.... Qu'en résulte-t-il? Les bedeaux, distributeurs discrets de ces fragmens consacrés, auront de quoi tremper leurs soupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni. L'inintelligible *cathéchisme* de Paris est toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans : ils se remplissent la mémoire de ces mots sans idées. ... Des cathéchismes ! Mais point de traité élémentaire de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen.... Il est assez plaisant de voir un jeune clerc *faisant le cathéchisme* à des filles de 15 à 17 ans.... Il paroît niais, embarrassé... On diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de rose, ... qu'il devine bien d'autres mystères.

Dans le siècle des *Croisades*, l'empereur *Léodouin*, ayant besoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de sa chapelle, & le *dévo*t Louis, roi de France, dans la joie de son ame, crut faire une excellente acquisition en achetant très-cher un morceau de la vraie croix, &c. — A dieu ne plaise que je me moque de *sainte Genevieve*, patronne antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire flotter des draps & des chemises à la châsse de la sainte.... La raison & la philosophie ne mettent rien à la place de ces heureuses & profondes illusions.... Oui, tel *savetier* meurt d'amour pour *sainte Genevieve*, la consulte dans ses chagrins.... Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en présence de la châsse, de ces voluptés extatiques.... J'ai vu couler des pleurs, j'ai entendu des soupirs qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame, & j'ai respecté, en ce moment, ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire... On bâtit une magnifique église.... Les os de *Descartes* reposent dans l'ancien temple avec une épitaphe. Les reportera-t-on non loin de la châsse qui opère des miracles ? Quel alliage ! *Sainte Genevieve* & *Descartes* côte à côte ! Ils s'entre-tiennent dans l'autre monde ; que disent-ils de celui-ci ? Mais l'humble *Descartes* n'a point de châsse.—J'ai vu les *convulsionnaires*, & dans quel temps ! du vivant de *Fontenelle*, de *Montesquieu*, de *Voltaire*, de *Jean-Jacques Rousseau*, de l'Abbé *Raynal*, de *d'Alembert*. Ils faisoient leurs contorsions d'*énér*gumènes, tandis que ces

Jages tenoient la plume. (Tom. II.) Je traverse une église..... c'est une beauté de 17 ans , qui est à genoux dans la boîte du confessional , le cou baissé , & dont l'haleine douce , fraîche & pure se perd dans la barbe grise d'un capucin. Mais si elle se confesse à un jeune vicaire aux sourcils noirs... &c. (Tom. III.) Mais je ne vois de tous côtés que des monastères stériles , des sacrés cœurs de *Jesus* , des *assomptions* , des *capucines* , des *adorations perpétuelles du saint sacrement* , &c. On demande à quoi bon tous ces couvens & toutes ces religieuses , dont la plupart prient très-sérieusement pour le rétablissement de la religion romaine en Angleterre , ce dont les fiers amiraux de cette valeureuse république , ne se doutent seulement pas.--Que ne donnerois-je pas au magicien , s'il existoit , qui évoqueroit tout -à - coup devant moi les ombres augustes de Charlemagne , de Cromwel , d'Elisabeth , de Calvin , de Richelieu ! &c. (Tom. IV.) La charité que les *sœurs grises* exercent avec un courage infatigable , doit suffisamment expier des foiblesses , que le lieu , l'âge , les fonctions , la solitude , l'occasion rendent presque inévitables. Elles vivent sous les rideaux , tantôt d'un jeune homme pâle qui souffre & qui reprend bientôt ses couleurs , grâces à leurs soins... Qui m'expliquera pourquoi toutes les personnes appliquées spécialement à guérir les plaies & qui vivent avec les êtres souffrans , ont pour les plaisirs des sens , un penchant beaucoup plus vif que

celui qui anime les autres hommes? (Tom. V.) Les couvens sont jugés; les curiosités excessives, la bigoterie & le cagotisme, la bégueulerie claustrale y règnent. Ces déplorables monumens d'une antique superstition sont, au milieu d'une ville, où la *philosophie* a répandu ses lumieres.... Le *vau de virginité*, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds aux épaules larges, à la taille nerveuse, &c... Le sentiment que tant des charmes sont perdus, m'attriste.... Tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elle, & je m'écrie avec un poète *philosophe*:

Quantum religio potuit suadere malorum! (Lucr.)

Les habiles *prédicateurs* ont éloigné depuis quelques années les théologiques discussions de mystère & de dogmes. Ils se sont rapprochés des protestans, supérieurs en ce genre aux catholiques..... J. Saurin vaut pour le moins Bourdaloue.---Tel badaud croit pieusement que le *Mont-Valérien* est la montagne même où les Juifs crucifierent Jésus... Il n'a point de connoissance de la montagne *Golgotha*... Les pèlerinages eurent en tout temps plus d'une utilité, & la population de la *France* doit infiniment au P. du Plessis, grand planteur de *calvaires*. -- Qu'un homme (en santé & sans raison légitime). mette son pot-au-feu le vendredi, la dévote, en mangeant son brochet, décide qu'il est *athée*: un habitué

de paroisse appelle *athée*, quiconque écrit une brochure (*philosophique.*) Tom. VII. — C'est en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la *philosophie*. Le fanal est allumé & domine l'Europe. Le regne du *mensonge* est passé. — On a dansé sur la tombe du *diacre Pâris*. Ensuite est venue la guérison miraculeuse d'une dame de la *folie*, qui, pour preuve, a suivi la procession du saint sacrement pendant 30 années. — Par le mot de *charité*, on n'entendoit que l'aumône seule. Par humanité, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienveillance universelle se sont étendues. (Tom. VIII.)

Voilà de la morale !

J'ouvre le Tom. III de la *Suite de la Correspondance*, & j'y trouve un entretien de Diderot avec Mad. la Maréchale de. . . .

Diderot.

On regarde celui qui nie la sainte Trinité comme un homme de sac & de corde.

La Maréchale.

Comment ! est-on honnête homme, lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour nous entraîner au mal ? Quel inconvénient y auroit-il à avoir une raison de plus, la religion, pour faire le bien ; & une raison de moins, l'incrédulité, pour mal faire ?

Diderot.

Le Christ, a dit qu'il étoit venu séparer l'époux de l'épouse; &c.

La Maréchale.

Voilà bien des abus , mais ce n'est pas la chose.

Diderot.

C'est la chose, si les abus en sont inséparables, &c.... Où, & quand les opinions religieuses ont-elles servi de base aux mœurs nationales? ... Que signifie une morale qu'on prêche & que l'on ne fait pas? Est-il possible d'affujettir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques, qui l'ont calquée sur leur caractère? ... Il en est de la religion comme des constitutions monastiques, qui toutes se relâchent avec le temps; ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion consolante de la nature, qui nous ramène sous sa loi, &c.... Faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général; qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société, sans se nuire à lui-même; assurez à la vertu sa récompense, comme vous avez assuré à la méchanceté, son châtement; que sans aucune distinction de culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux

grandes places de l'état , & ne comptés sur d'autres méchans qu'un petit nombre d'hommes, qu'une nature perverse , que rien ne peut corriger , entraîne au vice. &c. La tentation est trop proche ; & l'enfer est trop loin. . . . N'attendez rien qui vaille la peine qu'un sage législateur s'en occupe , d'un système d'opinions bizarres , qui n'en impose qu'aux enfans , qui encourage au crime par la commodité des expiations , qui envoie le coupable demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme , & qui avilit l'ordre des devoirs naturels & moraux , en les subordonnant à un ordre de devoirs chimériques. . . . Il en est de la religion comme du mariage : le mariage , qui a fait le malheur de tant d'autres , a fait votre bonheur ; la religion , qui a fait & qui fera tant de méchans , vous a rendue meilleure encore. . . . Il est doux pour vous d'imaginer à côté de vous , au-dessus de votre tête , un être grand & puissant , qui vous voit marcher sur la terre , & cette idée affermit vos pas ; continuez à jouir de ce garant auguste de vos pensées , de ce spectateur , de ce modèle sublime de vos actions , &c.

La Maréchale.

..... Je ne suis point janséniste ; je ne vois la médaille que par son revers consolant. Le sang de J. C. couvre un grand espace à mes yeux ; & il me sembleroit très-singulier que le diable , qui n'a pas livré son fils à la mort , eût pourtant la meilleure part.

(100)

Diderot.

Damnez - vous Socrate , Phocion , Aristide ;
Caton , Trajan , Marc - Aurele ?

La Maréchale.

Fi donc ! St. Paul a dit que chacun fera jugé
par la loi qu'il aura connue... A propos , si vous
aviez à rendre compte de vos principes aux ma-
gisfrats , les avoueriez-vous ?

Diderot.

Je ferois de mon mieux pour leur épargner
une action atroce.

La Maréchale.

Ah ! Le lâche ! Et si vous touchiez à votre
dernière heure , vous soumettriez-vous aux céré-
monies de l'église ?

Diderot.

Je n'y manquerois pas.

La Maréchale.

Fi ! le vilain hypocrite !

Les Principes de la philosophie naturelle, imprimés
en 1787, s'offrent à moi. « Dès que la vie devient
pénible par une maladie cruelle & incurable , il
est permis , on doit même achever d'en briser
les liens... Cette vérité dure se déduit des prin-
cipes énoncés. Chaque être doit chercher son bonheur
& celui des autres : or un malade , un infirme ,

qui est sans espoir de guérison, est à charge à la société comme à lui-même. Il doit donc cesser de vivre (*Part. I. p. 163.*). Par une fuite de l'obligation où est l'animal de travailler à son bonheur, il ne permettra point que d'autres y nuisent ; il doit employer tous les moyens que la nature lui a donnés, pour se délivrer de quiconque voudrait attenter à ses jouissances (p. 203.). Il n'y a point de liberté ; & toutes les déterminations que semblent prendre les êtres intelligens, sont une fuite nécessaire des sensations qu'ils éprouvent (248). Il ne faut point de corps de sacerdoce : les vérités qu'on doit enseigner aux peuples, sont si simples qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un corps savant pour conserver cette doctrine écrite dans le cœur de tous les hommes. . . . D'ailleurs, on a remarqué constamment, dans les ministres des autels, l'ambition la plus déordonnée, ambition qui a coûté à l'Europe plus de 200 millions de personnes... On leur voit afficher le luxe le plus indécent, l'intempérance la plus déréglée, le débordement le plus scandaleux. . . On s'assemblera dans un bois, dans un temple, peu importe. . . L'Extérieur du culte sera simple. Tout ce faste avec lequel on a voulu fasciner les yeux du peuple, dégénère en superstition & en idolâtrie. . . . Qu'aucune figure, soit humaine, soit autre, ne soit représentée dans le lieu de l'assemblée, si c'est un temple. . . Les êtres qu'on honore ne doivent point avoir d'autre nom que celui d'êtres supérieurs. . . . On ne doit rien leur demander (364, 367). Il y

a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à tel singe. Descartes ou Newton étoient plus éloignés d'un Hottentot, que cet Hottentot ne l'est d'un Pungos. l'Homme doit être regardé comme la première espèce de singe. Il seroit curieux de savoir si le commerce des singes avec les femmes des hommes, est fécond... Après l'homme se présente l'ourang-outan ou Jocko (libid. Page. II. p. 86.). L'analogie dit qu'il n'y a point eu de création, que la matière existe par elle même ; par conséquent l'idée d'un être spirituel, infini, seul incréé est contre toute analogie (151). La jonglerie engendra les cultes. Il parut par intervalle des hommes de génie, animés de différentes passions, qui prirent la qualité d'envoyés du Très-Haut, & employèrent divers moyens pour le persuader. Ils proposèrent des réformes ou des cultes nouveaux, qui, suivant les circonstances, s'étendirent plus ou moins. Au milieu de tant de folies, la morale demeura à peu près la même, &c. (409).

Des feuillets de *la République universelle*, imprimée en 1789, se détachent, & j'y lis : *Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement, sous peine de brûler à jamais. La vertu réprime les désirs illicites, mais désirer est de l'essence de l'homme &c. (p. 8).* Défendons expressément d'allaiter désormais les enfans, qui naissent avec des defectuosités. Nous livrons aux médecins qui tuent, ces germes informes, afin qu'ils les dérobent aux infirmités morales & physiques au moyen de l'opium.

Nous leur affimilons les fruits de l'adultère, de de l'inceste bien ou mal conformés, dont ces opérateurs étudieront l'organisation en faveur des êtres susceptibles d'une douce existence (73). Les pères ou amis se rendront les derniers devoirs, sans confier ce pieux soin à des mercenaires (*à des prêtres*); mais que ce soit sans lugubre appareil... Jettons des fleurs sur l'agonisant; ne l'attristons point; ne pleurons point; notre ami rentre au sein de la *nature*... enterrons-le dans son champ (80). Voulez-vous briser dans l'âme de l'homme, tous les liens qui le tiennent à sa patrie, à son roi? Fondez, autorisez des écoles publiques (90). Dans l'éducation actuelle, l'élève, surtout fille, n'a rien de mieux à faire, en quittant l'école, (surtout des couvens,) que de bien vite oublier tout ce qu'on y enseigne, s'il en est encore temps (98). Nature, divine nature! Toi qui gouvernes les hommes avec tant de bénignité... c'est toi, ce ne peut être que ton essence divine qui se fait sentir en nous, quand nous sommes vertueux... Là, conscience est l'arsenal de la justice... St. Grégoire ne crut point à l'éternité des peines... Là, des jongleurs charment l'humaine crédulité d'une *Fleur miraculeuse mère de Dieu*; ici, l'échauffent d'un feu, qu'ils donnent pour son fils l'aliment de lui-même; non loin, la glacent d'un destin sévère, moteur de tout; autre part, la nourrissent d'un *farineux* où s'amalgame la divinité, à leur moindre signal. Il est des contrées où ils ne rougissent pas même de la réga-

ler de leurs saints excréments, & partout d'une bouche divine, lui donnent la toute bonté, pour armer des foudres, pour punir des foiblesses passagères par des supplices éternels. . . . Quoique la venalité soit toujours prête à expier les crimes les plus atroces, la branche de commerce que le péché établit entre le ciel & la terre, &c. (118). Quels dogmes pour abrutir & disposer au crime l'homme, à leur avis, amalgame unique du mortel à l'immortel, portion de la toute-puissance composée de foiblesse ! . . . Et vous, équivoques créatures, que d'imbécilles vœux séparent de la société, & que d'hypocrites faquins corrompent, cessez, cessez de consommer, dans une ignominieuse stérilité, le feu sacré que vous confia la nature. . . . On vous fait croire que la divinité payera un instant passé sur la terre en vaines spéculations, par une céleste & éternelle existence, béatifiée par les sens, après la dissolution des organes du sentiment. . . . Loin de nous toutes puériles terreurs sur le dernier instant. . . . Ame divine ! Feu celeste, qui animes les astres, essence de mon ame ! . . . Telle est la religion des esprits droits, des ames fortes (119, 129) . . . (*République universelle, ou l'humanité ailée réunie sous l'empire de la raison.* Livre de 400 pages.)

On m'apporte les *chef-d'œuvres polit. & littér. du XVIII^e siècle* : je trouve dans le recueil une *lettre* de M. de Rivarol à M. Necker, & j'y lis, « Si la religion a tout à craindre des progrès de la lumière & de la raison, la morale a tout à espérer ;

elles se perfectionnent ensemble. . . . Demandez à la religion où sont ses preuves , elle apportera des miracles , des martyrs , des volumes ; & la vérité se perdra dans le dédale des controverses. Mais la morale n'allegue que le sentiment intime de la conscience , & il n'est pas là de dispute. Les commencemens de la religion sont connus , la morale est contemporaine du monde. On accuse souvent la religion de tous les crimes & de tous les maux connus & soufferts en son nom ; mais de quoi pourroit-on accuser la morale ? ..

La religion cite des Ravaillac ou des Siméon Stylite Les Décus , les Régulus du paganisme ne valent-ils pas mieux ? Il y a heureusement des âmes si énergiques , que la religion ne peut les abattre , qu'elle ne rend ni superstitieuses , ni égoïstes ; & qui peuvent croire les dogmes , sans cesser d'être nobles & bienfaisantes. Vincent de Paul , par exemple ; je le verrai entre Confucius & Marc-Aurèle , lorsqu'il sera pour vous entre St. Labre & St. Hilarion Un *authenticisme de morale* est aujourd'hui le premier besoin de la nation. l'Académie l'a proposé , les sages l'attendent , les dévots le craignent Que n'ai-je reçu de la nature , ou mérité par mes études , le droit de donner ce *cathéchisme* ! --- On a reproché au duc de Choiseul l'amour excessif du plaisir. Il n'y a que les gens médiocres qui puissent soutenir un travail constant , sans l'entremêler de ces dissipations qui renouvellent les forces & le jeu des organes. Or , en admettant la nécessité des délassemens , qu'importe qu'on choisisse *les femmes*

ou les jardins , la table ou les beaux arts ; & qu'on réunisse même tous les goûts , si les facultés physiques peuvent y suffire ? — L'abbé Terray , cet homme plein de vices , mais aussi rempli de talens , dont il falloit peut-être rougir , mais non se plaindre , dont les ressources étoient cruelles , mais efficaces ; & à la honte de la politique actuelle , homme plus utile à un gouvernement , que des ministres vertueux , &c.

La *dévotion* est une croyance qu'on vaut mieux qu'un autre. -- La *dévotion* trouve , pour faire une mauvaise action , des raisons , qu'un simple honnête homme ne sauroit trouver. --- J'appelle la *dévotion* une maladie du corps qui donne à l'ame une folie , dont le caractère est le plus immuable de tous. --- Les *Ecclésiastiques* sont intéressés à maintenir les peuples dans l'ignorance ; sans cela , comme l'évangile est *simple* , on leur diroit ; nous favons tout cela comme vous. ---- *Ecclésiastiques* , flatteurs des princes , quand ils ne peuvent être leurs tyrans. (*Pensées de Montesquieu , Tom. II.*)

La *dévotion* , telle qu'on est dans l'usage de se la représenter , dit avec réserve M. Necker , semble attacher du prix aux apparences ; elle se montre en dehors , elle fait parade de l'autorité de ses principes , & souvent aigrie par ses sacrifices , ou les assujettissemens dont elle s'est imposé la loi , elle contracte un esprit de sécheresse & de dureté , qui l'éloigne des sentimens doux , aimables & indulgens ; enfin la *dévotion* est quelquefois mêlée d'hypocrisie ; la piété , *simple* dans ses sentimens & dans son extérieur , échappe communément aux regards

distraits des hommes du monde ; & la plupart de ceux qui en parlent , auroient peine à la bien dépeindre. — Cette lutte entre des personnes dont les unes veulent commander impérieusement à la foi , tandis que les autres croient pouvoir rejeter avec mépris tout ce qui n'est pas démontré , sera toujours un combat sans utilité Le véritable avantage social est absolument perdu de vue . . . L'intolérance *monachale* n'ajoute pas plus à l'empire des vraies idées religieuses , &c. -- Les réformateurs du XVI^e siècle , en prêchant une nouvelle doctrine , faisoient ouvertement profession d'un zèle religieux & d'une piété fervente ; ainsi , en même temps qu'ils désapprouvoient une partie du culte établi , ils recommandoient plus rigidelement toutes les idées fondamentales du christianisme , &c. Seroit-ce donc les habitans de ce grain de sable , seroit-ce un petit nombre d'entre eux qui auroient le droit de prétendre que seuls ils connoissent la manière dont on peut adorer le souverain maître du monde ? . . . Ne peut-on s'écarter de quelques lignes des usages & des pratiques de leur culte ? . . Seroit-ce donc par l'orgueil de nos opinions que nous croirions pouvoir atteindre à l'Être-suprême ? . . (*De l'importance des opinions Religieuses.*)

Il me semble que l'enfant , élevé suivant les principes de Rousseau , seroit Emile , & qu'on seroit heureux d'avoir Emile pour fils Pourquoi , si je trouve que l'auteur d'Emile a raison , préférerois-je d'adopter l'opinion que je n'ai pas ? . . . On reproche à Rousseau de donner trop tard à son élève la connoissance d'un Dieu. Cette vérité de sentiment pourroit être connue avant le dé-

développement des facultés de l'esprit. Je ne fais pas cependant si ce superbe mot de l'énigme du monde ne frapperoit pas d'avantage celui qui ne l'apprendroit qu'en le concevant. On a souvent remarqué que les merveilles de tous les jours n'excitoient plus notre étonnement . . . Qu'elle est belle, la Lettre de Rousseau à l'archevêque de Paris! Quel avantage la vraie philosophie n'a-t-elle pas sur la plupart des sectes religieuses! . . . Quel chef-d'œuvre d'éloquence dans les sentimens de métaphysique, dans les preuves de la profession de foi du vicaire Savoyard! . . . Mais cet ouvrage n'étoit que le précurseur du livre , *de l'Importance des Opinions Religieuses* ; du plus beau livre fait par le plus grand homme de ce siècle , que mon destin & mon amour me permettent d'appeller mon pere. — Ah ! Rousseau , (ô toi qui fus le meilleur des hommes , qui crus à l'existence de Dieu , par ton esprit & par ton cœur , prêchas si *éloquemment* le suicide , & qui , pour mieux persuader tes disciples , as donné l'exemple après la leçon ,) ah ! Rousseau , quel honneur pour toi , si ton *éloquence* se fût fait entendre dans l'assemblée nationale ; (sur-tout à l'époque ou le *découragement de vivre* a saisi deux à trois éminens personnages !) Quelle inspiration pour le talent , que l'esprit d'être utile ! . . . O Rousseau ! renaiss donc de ta cendre ! Parois. (Malheureux qui t'es révolté contre la providence , & as secoué un fardeau imposé par le ciel , viens prêcher la subordination , le respect dû aux loix , le courage du patriotisme , viens homme inquiet

inquiet & soupçonneux , apporte ta mélancolie
désespérante au sein du trouble.)

*Proxima deinde tenent mastrî loca , qui sibi lethum ,
Infantes peperere manû , lucemque perosi ,
Projectere animas.*

(Æneid.)

Rousseau (foible & suicide , grand homme ,
sans courage ,) viens encourager , dans la carrière
de ses devoirs augustes , l'ange-gardien de la
France , celui qui devoit avoir un juge , un ad-
mirateur , un concitoyen comme toi. (*Lettres sur
les ouvrages & le caractère de J. J. Rousseau* , 1788.)

« La pensée de l'homme est un domaine libre ,
qui échappe à toute autorité. Sa conscience est un
secret entre le ciel & lui. . . Toute subtilité doit
plier devant ce grand principe d'équité. L'Académie
des Sciences de Paris , dédaignant de vieilles formules ,
vient de placer parmi ses membres un savant distingué ,
qui peut errer sur le culte , mais qui est un bon
guide dans les sciences humaines. — Plût à Dieu
que Rousseau eût pu parler de l'éducation des
hommes dans l'assemblée nationale ! &c. » (*Du droit
des non-Catholiques , aux Etats-Généraux par un Av.
catholique.*)

Le comte de Buffon fut le meilleur & le plus
tendre des maris , dit le chevalier Aude
L'homme qui a porté la plus forte atteinte à
l'empire des femmes , puisqu'il a voulu réduire le
bonheur de l'amour au physique , & qu'il a pré-
tendu prouver que le moral n'en valoit rien , a
été dans son jeune âge , comme dans sa veillesse

Tome II.

○

l'un de leurs plus vigoureux courtisans ; il cherchoit ses jouissances journalières dans une classe de femmes , peu faites pour l'enlever à la gloire , sa grande maîtresse , & qui ne lui p enoient de temps que les deux minutes , où les anges , dit-on , se couvrent de leurs ailes , pour n'être pas jaloux de nos plaisirs ; il leur offroit un tempérament au lieu d'un cœur , & des écus au lieu de soins. A-t-il bien fait ? Je crois que oui.... Il abrégéoit les préliminaires. Les jeunes filles , les femmes niaises étoient fort de son goût , *pourvu toutefois qu'elles fussent jolies* ; il en étoit même jaloux. — Il disoit à son curé de Montbard : *Savez-vous pourquoi je ne vais pas souvent à la messe paroissiale ? C'est que je ne puis assister , sans pleurer , à cette auguste cérémonie.* » (*Vie priv. du C. de Buffon.*)

Voilà de la morale ! Voilà de la morale ! Oui , voilà les élémens du *Catéchisme* , que les tuteurs du genre-humain , destinent à leurs pupilles.

Mais pourquoi produire ici , pourquoi accumuler , me dira-t-on , des extraits d'ouvrages , qu'on fait par cœur , ou qu'il convient d'ignorer ? Pourquoi tirer de leurs réceptacles , pourquoi mettre à nud & en faisceau des faillies hazardées , des maximes immorales , des assertions sacrilèges , que leur union avec d'autres passages , leur combinaison avec d'autres principes , que des précautions de style , & des nuances de sagesse rendoient moins odieuses , dans les livres où elles étoient placées ! Ah ! l'attrait d'une malignité gratuite n'est point assez puissant sur moi , pour me faire dévorer l'ennui d'une

Compilation monstrueuse, qui, en contristant mon âme, ne serviroit qu'à éveiller, qu'à nourrir la curiosité, la médifance & la dépravation publiques. Je laisse aux satyriques de profession, aux misanthropes forcenés, aux *roués* de la littérature, qui aiment à manier la fange, à flairer les poisons, à pétrir les crimes, une tâche chère à leur instinct, mais qui répugne à ma délicatesse, à ma prudence, & à ma morale. En ramassant des passages absurdes & impies, mon but n'est point de répéter des sottises & des horreurs connues, pour le plaisir de les redire, ni de me jeter dans la mêlée des gens de lettres, pour faire appercevoir que j'existe... Je découvre un épouvantable abyme, (*)

(*) *Peccantes coram omnibus argue, ut & ceteri timorem habent.* (Ad Tim. epist. l. c. V.) Qu'on lise les *Provinciales* de Pascal, & l'arrêt qui a dissous la société de Jésus; on verra quel étoit le but des *Jésuites*, & l'on frémira. Qu'on lise la *Réalité du projet de Bourg-Fontaine*; & l'*Histoire des convulsions & des flagellans modernes*; on verra quel est le but des *Jansenistes*, & l'on frémira. Qu'on lise enfin, qu'on lise l'*Essai sur la secte des Illuminés*, le *Concert des systèmes & des réformes philosophiques*, on verra quel est le but d'une foule de génies inspireurs, & de prédicans nouveaux; & l'on frémira, & l'on frémira... « Si, dans la crise qui nous tourmente, dit l'auteur de l'*Essai sur la secte des Illuminés*; les *Martinistes* n'osent, ou peut-être ne peuvent se faire entendre, ils reparoîtront avec plus d'éclat, lorsque le calme sera revenu... O mes concitoyens, s'écrie-t-il, croyez que nous ne répandons pas de fausses alarmes, nous avons écrit avec un assez grand courage, & nous sommes loin d'avoir tout dit; pourquoi? C'est que, chez les hommes, la vérité nue est la plus violente des satyres. L'étonnante scène racontée au chapitre IX, les incroyables mystères révélés dans les notes, sont de vastes sujets

treusé près des fondemens de la monarchie , à travers le gazon qui le masque. Je souleve le ga-

de méditation. Il y a cependant des impostures cardées avec plus d'adresse ; mais on ne peut encore les dévoiler sans indiquer le lieu de la scène ; & dès-lors, c'est livrer au ridicule des hommes , que l'ordre social a intérêt de faire respecter.... Paris est le centre de toutes les charlataneries , de toutes les visions. Chacun tend à expliquer la Bible... Ici J. C. joue un grand rôle ; là, c'est le diable ; ailleurs c'est la nature ; plus loin c'est la foi : partout la raison est nulle , la science inutile , l'expérience une chimère.... Tous emploient l'erreur pour arriver à une réputation utile... En Allemagne , les cours donnent une impulsion à tous les esprits... La Pologne & la Russie fourmillent d'adeptes. L'Angleterre même à des *Initiés*... Les novateurs , les négromanciens , les cabalistes s'emparent de toutes les contrées.... Quoi ! nous devrions nous taire , parce qu'on criera à la calomnie , au libelle , à la méchanceté ! La calomnie ! mais il est des hommes que l'on ne peut pas calomnier... Un libelle ! eh ! lui , sans doute ; cet ouvrage , où l'on parlera d'eux , en fera un ; car l'on n'aura que des vices à présenter , que des crimes à révéler , que l'hypocrisie à peindre... La méchanceté ! eh ! qui en est le plus coupable , celui qui laisse froidement égorgé ses concitoyens , ou celui qui place des sentinelles sur la route du précipice ? Il s'agit bien d'égards , de ménagemens , de politesse avec des hommes de fer , qui , le poignard à la main , marquent leurs victimes..... Ce n'est donc pas l'odieux plaisir de médire , quoiqu'il fût doux de venger l'honnêteté , qui nous a mis la plume à la main. L'espoir , foible , il est vrai , oui , l'espoir d'enlever quelques hommes vertueux à la fascination des illuminés , m'a soutenu dans cette carrière. Les gens honnêtes s'allarmant , les gens tièdes doutent , les coupables nient , les sages examinent , & c'est eux que j'invoque , & dont je voudrais aiguillonner le zèle. (*Avertissement & introduction.*) Il seroit bien difficile de définir la société des jésuites. Le seul moment qui les réunissoit pour prier , étoit huit heures du soir , où ils récitotent les litanies. Quelques personnes ont cru que dans aucun corps il n'y eut au-

zon, & je montre du doigt l'abyme... J'éveille mes concitoyens, & je réunis sous leurs yeux les

tant de déistes... Chez eux les moines étoient tenus pour mauvaise compagnie ; les prêtres séculiers , pour des ignorans... L'esprit jésuitique investissoit l'ensemble de la société : l'enfance dans les collèges , l'âge mur dans les congrégations , la vieillesse par le sacrement de pénitence... Ils n'aspiroient pas à usurper les couronnes... mais ils vouloient devenir les hiérophantes de toutes les religions , le premier corps enseignant. Sans doute qu'après quelques siècles , ce n'auroit plus été l'humble religion de Jésus , &c. (*Chap. III.*) Toute espèce d'erreur qui afflige la terre , tout essai , toute invention servent aux vues des illuminés ; ainsi les baquets du magnétisme , la désorganisation des somnambules , les visions des foibles , la dévotion outrée , le dérangement de l'esprit , les inspirations du *diacre* , la maçonnerie ecclésiastique , les rêves du docteur de Zurich , le culte , les principes , les secrettes prétentions des réformés , tout sert également à leurs vues , tout devient cause & instrument. Ils ne rejettent rien de ce que le commun des hommes profcrit. Les séances de la rue *plâtrière* , le conventicule de Willemstad , les nocturnales de Berlin menent à leur but... Il y a donc un certain nombre d'êtres parvenus au plus haut degré d'impostures. Ils ont conçu le projet de regner sur les opinions & de conquérir l'esprit humain... Un fil ne peut pas enlever un poids d'une livre ; mille fils enlèvent l'ancre d'un vaisseau... L'homme coalitionné devient puissant comme un Dieu... Donnez un point d'appui à l'opinion ; faites-en une masse , & vous soulèverez la terre. (*Ch. V.*)

L'auteur de *l'Essai sur la secte des illuminés* , qui accuse les *Jésuites* (qui furent dans tous les temps le fléau des hérétiques , des novateurs & des *sectaires*) , d'avoir donné naissance à la secte des illuminés , s'étonne que sous le règne & dans la patrie des *philosophes* (dont l'incrédulité ouvrit la porte à toutes les erreurs) les erreurs les plus étranges aient pu s'introduire... Mais les extrêmes se touchent , les excès engendrent des abus. A l'incrédulité opiniâtre , doivent succéder des inspirations arbitraires. De Voltaire à Cagliostro il n'y a qu'un pas. Helvétius,

pièces séduisantes d'une machine infernale, qu'un mauvais génie tenoit désassemblées pour donner le change aux victimes qu'il marquoit de l'œil... J'indique les pots-à-feu distribués de distance en distance, pour éclairer les devises du bonheur, & exciter l'allégresse générale; les pots-à-feu, qui reposent & flamboient sur des mèches fatales, que

mène à Swedemborg... Le libertinage est près de la flagellation. *Thérèse philosophe* & le diacre *Pâris* ont un point de contact... entre le *Système de la nature*, la *Philosophie de la nature* & le livre des *Erreurs & de la Vérité* est placé l'*Imitation de J. C.* La soumission à l'église est une ligne droite tracée entre deux précipices. -- L'auteur de l'*Essai sur la secte des Illuminés*, se plaint, qu'on anéantit la pensée par une surveillance inquisitoriale, qu'on enchaîne les presses, qui retiennent toute espèce de vérité, & qu'on afflige la religion fugitive & forcée de céder ses chaires & ses autels à des dieux fantastiques (qui pensent, parlent & font imprimer en liberté.) Il vante les bienfaits de l'imprimerie (qui facilite la licence des opinions irréligieuses & afflige la vérité.) (Chaque année, dit-il, enfante une découverte (qui nuit.) ou ressuscite une idée perdue. (qui nous perd;) l'esprit humain se dégage des préjugés, (du joug de la foi: on voit le théâtre, que *Figaro* a fini de corrompre, & où il n'y a plus de mœurs,) épurer les mœurs... C'est au théâtre qu'il faudroit confier l'anéantissement des sectes... L'état auroit plus besoin d'un *Molière* que d'un *Bourdaloue*... & d'un journal que d'un mandement. Les journaux sont des annales saintes... Des comédiens avilis, des journalistes vendus; voilà de beaux oracles!.. Des philosophes tels qu'*Helvétius*, *Voltaire* & *Diderot*; quels sages!.. Ah! pour guérir la fièvre de l'esprit humain, il ne faut pas des empiriques qui aient des transports au cerveau... S'étonner que, dans le siècle des *Diderot*, des *Helvétius* & des *Voltaire*, tant d'extravagance, aient pu naître & se propager, c'est s'étonner qu'un torrent, dont on a rompu la digue, & que les pluies ont grossi, se déborde au loin & cause de grands ravages.

l'enfer fait correspondre au dôme de la religion & au dais de la royauté . . . En vain les Etats sont convoqués ; en vain un roi citoyen & un ministre patriote réunissent leurs vœux & leur influence : un exécrationnable projet , ourdi depuis longtemps , sous le voile du patriotisme , est près d'éclater. Voltaire , Helvétius & Diderot le formerent. J. Jacques le seconda ; Raynal l'a consacré. L'apostasie d'un prêtre est devenue l'étendard d'une jeunesse ardente & licencieuse ; un essaim de *Salomonnes* & de *Cromwells* , éclos de ses blasphèmes , menace avec insolence la tiare & le diadème. Une vapeur pestilentielle infecte l'encensoir , obscurcit l'autel , & fait déserter le temple du vrai Dieu . . . La foi paroît bannie des mystères augustes ; & la sainteté n'est plus dans le lieu saint. Les pontifes sont aux pieds de Baal ; les chaires de la vérité retentissent des oracles du mensonge. Escobar n'est plus ; ... mais le *Diacre* souffle ; *St. Medard* est à Fareins. Les Pythonisses s'agitent ; les Seides s'arment ; le démon flagelle , & crucifie. On jeûne , on fornique , & on voit les anges. Grandier sort de sa tombe. Mesmer a sa baguette ; Cagliostro , sa gibecière ; Lawater , son grimoire ; Schœpfier , son apocalypse ; Swedenborg , son firmament ; Gablydone , son harmonica ; les Somnambules guérissent ; les Crisiques évangélisent ; les Ventriloques prédissent ; les Isocristes , les Eicètes , & les Heernutes sont aux prises : Berlin les souffre , les accueille & les honore : Joseph II. tient la hache sur la mitre : Pie s'est abaissé , &

Rome tremble... Rohan est outragé; Brienne est honni (*); Bonteville se tue. On déshonore d'Embrun; on diffame Montazet; on siffle son successeur... Raynal a levé le drapeau... sa milice le suit. Il est prêtre.... Il connoît les abus de l'église Romaine.... Chaque écrivain attaque un dogme, un autel, un prêtre; l'un proscriit les vierges, l'autre déchire les images; celui-là abolit le catholicisme; celui-ci brise les croix. Un historien joue les cérémonies, un savant se moque des Lybmes: un Mystique adoucit l'enfer; un cynique substitue Vénus à la mère de Dieu; un forcené démolit les églises, profane les vases sacrés, &c

(*) Je raconte ce qui est, je respecte ces prélats. Feu Montazet, qui fit quelque bien, & laissa faire beaucoup de mal dans son diocèse, avec de bonnes intentions, ne méritoit pas l'opprobre dont un lâche a couvert sa tombe. La *Philippique contre Antoine* est l'excrément d'une âme atroce qui a eu besoin de se soulager. Quant à son successeur, dont le mandement a indisposé quelques têtes, il mérite qu'on se rétracte; mais il faut qu'il arrive & qu'il se montre; en le voyant de près on le jugera mieux. Je fais un acte de bienfaisance pastorale qui doit le faire chérir. Ses grands vicaires ont du savoir, des vertus & du zèle. Pourquoi Mgr. de Sarept, qui est si bon & si droit, a-t-il navré le cœur de l'abbé R** en le destituant de son aumônerie? Pourquoi, en rendant justice à ce vertueux ecclésiastique dans un entretien privé, ne l'a-t-il pas soustrait à la flétrissure de l'opinion, & aux angoisses d'une conscience, injustement alarmée, en lui procurant une autre place?.. L'évêque suffragant avoit cédé à un faux rapport. Mais il est si beau de couronner ses torts en les expiant, il est si beau de guérir une plaie qu'on a faite... L'ex-aumônier s'est exilé, pleure, ne sent point de remords, & se croit couvert d'ignominie.

blasphème le pain des anges ; un démon nie la providence , la vie future , & l'Être suprême... Le fidèle s'égare... L'athée triomphe ; le méchant n'a plus de frein.... L'arche sainte est inclinée. Necker s'avance pour la soutenir (*). Nouvel Elie , l'évangile à la main , il plane sur les tourbillons qui agitent la France... Sa pensée religieuse brille comme un arc-en-ciel à travers les nuages des systèmes..... Son livre est applaudi : la nation est convoquée.... Les protestans sont admis.. ils désirent la liberté du culte public. Ils feindront ;

(*) Je me propose d'analyser avec scrupule les chapitres du livre de *l'Import. des Op. Rel.* non en fanatique intolérant , mais en catholique convaincu. J'ai noté les pages 22 , 24 , 67 , 97 , 138 , 144 , 173 , 179 , 184 , 231 , 249 , le ch. XII , la pag. 461 , le chap. XVI , la pag. 515 , &c. « Ceux qui se flattent superbement de *connoître* , seul , le culte agréable à l'Être suprême » dit-il , p. 480. *O Dieu inconnu* , s'écrie-t-il p. 28 , *Dieu inconnu* (pag. 181.) Dieu inconnu ! c'est le Dieu de Geneve , de Londres , du *suicide* Rousseau , & de tous ceux qui sont dans les ténébres. Le Dieu de Fénelon , le Dieu de Louis XVI , le Dieu de mon pere est le *Dieu connu*. *In hoc cognoscimus quoniam in eo manemus , & ipse in nobis.* (1 Joan. 41.) Mon pere , à mon Abraham , qui m'as légué le sacerdoce de ta foi ! Quand il ne resteroit plus de vraie foi sur la terre , l'église est dans mon cœur : c'est mon héritage ; j'en ai la garde , j'en suis le pontife. Déistes , athées , non-catholiques , n'attendez pas à mes dogmes ; je vous abandonne l'univers , laissez moi mes jeux , ma vie & mon pere. Mon pere vit dans mes dogmes : l'hostie vivante est son ame.... Parricides qui me l'ôtez !.. O Necker , ange tutélaire de la nation , je t'accusois ; & tu n'es pas loin de ma croyance ; du vestibule , où tu t'arrêtes , avance donc jusques dans le sanctuaire. Ta religion est une belle ébauche ; achève-la.

ils demanderont la liberté de la presse. On ne devinera point leurs vues , on ne soupçonnera point leurs complots . . . Mirabeau , d'Antragues , Bergasse appuieront leurs demandes . . . La nation séduite entraînera le prince . . . Geneve défiera Rome . . . Un léopard vigoureux marchera contre le lion malade-
 Juigné, Pompignan écriront . . . Mais on réimprimera la *Pucelle & Candide* ; mais on jouera *Figaro* ; mais Raynal fera plein de vie ; . . mais les mœurs publiques , armées du scandale des prêtres , des délires du siècle & de la verve du génie , seront si impérieuses & si fortes ! . . Mauri écrira ; mais Condorcet est son confrere . . . & Condorcet fut l'ami de d'Alembert . . . Linguet écrira ; . . mais ses paradoxes , ses libelles , ses contradictions , ses mœurs équivoques l'ont dégradé . . . Brissot sonnera de la trompette . . . Les cavernes & les repaires vomiront leurs reptiles dans le champ de l'église . . .
 Un venin subtil & brûlant s'insinuera dans les fibres des plantes ; . . les dernières racines de l'arbre se dessècheront . . . Calvin prévaudra . . . Il ne prévaudra pas. Roi très-chrétien , ouvre les yeux . . . *La religion ancienne est liée avec la constitution de l'état ; & la nouvelle n'y tient point . . .*
 Pontifes , réveillez-vous , . . . Frossard réside au siège de Marbeuf . . . Juigné fit mettre Beaumarchais à St. Lazare ; . . mais sous Montazet , un Lazariste se fit l'acolyte de Raynal . . . Un capucin chante Voltaire . . . Un jacobin se fait bourreau , & flagelle . . . Un autre prêche la pureté , & fait imprimer des chansons impures . . . Un abbé

corrompt les mœurs pour former l'esprit , donne au public sa *cantatrice grammairienne* , & dit lameffe...

O d'Antragues ! ô Bergasse ! ô vous tous , qui aimez la patrie & les mœurs.... & qui demandez la *liberté de la presse* ! écrivains généreux & trompés.... parcourez les écrits publics , analysez-en les principes , observez-en l'influence... Vous voulez qu'on écarte la digue !... Ah ! lutterez-vous donc seuls contre le torrent ? Combattrez-vous donc seuls toutes les erreurs de la terre ? Serez-vous donc seuls assez forts contre toutes les passions , contre tous les maux ?... Si vous avez cette confiance , eh bien ! levez-vous , & donnez le signal. Défenseur de Kornman , toi sur-tout , dont j'ai distingué la plume & l'ame , tu brûles de servir le genre-humain : la soif des grandes actions & de la célébrité te dévore ; le client qui t'occupe n'est qu'un homme vulgaire ;... leve les yeux , promène-les , vois ton roi , vois ton Dieu , vois les générations menacées , qui t'appellent pour les défendre... Vois ces foules d'orphelins , couverts de fange , baignés de larmes , environnés d'opresseurs & de crimes , qu'on arrache des bras maternels de la religion , & à qui on enlève l'héritage de l'autre vie.... Vois ces suicides.... vois ces conjurés... suis les chefs , pénétre dans leur souterrain... Là , sont les indices du complot , les poignards , le poison , la coupe de sang... Venge la terre & le ciel , venge les autels , le trône , la patrie , la vertu , les malheureux.... Démasque les traîtres , fonde les mœurs sur la religion. Instruis de leurs devoirs ,

les peuples & les rois , succède à Bossuet , remplace Fénelon , sois humble , doux & grand ; & Necker couronnant ton apostolat de sa foi , (*) promettre de rendre catholique toute l'Europe . . . Mais , ô Bergasse , le nom de J. C. sort rarement de ta bouche , & il ne consacre aucune ligne de tes ouvrages ; . . tu imites le mystique *St. Martin* , tu gardes le secret . . . Tu prêches les mœurs ; tu poursuis l'adultère . . . tu ne peux être impie . . . quand tu le ferois ! Saul , Saul l'étoit . . . Pharisien austère & sacrilège persécuteur , il fut renversé sur le chemin de Damas , & il changea . . . il devint un vase d'élection. Ananie lui imposa les mains & lui rendit la vue : le nouvel apôtre prêcha dans les synagogues que J. C. étoit le Messie. Paul parcourut les contrées . . . étonna l'Aréopage , fut pris pour un Dieu . . . fut ravi au troisième ciel . . . Défenseur de Kornmann , trempe le glaive de la parole dans le sang du fils de Dieu , marche contre les idoles . . . Barnabé t'accompagne . . . marche . . . que les tyrans , que les monstres pâhissent . . . Une étoile

(*) M. Necker , dont l'ame religieuse & grande s'est dévouée au salut de la France , & qui ne donne l'exclusion à aucun culte , balanceroit-il d'embrasser la religion de Bossuet , liée avec la constitution d'un état qu'il est chargé de rendre florissant ? Ah ! son vœu est exprimé dans plus d'un endroit de son ouvrage En souhaitant que tous les citoyens du même gouvernement soient unis par la même croyance , & les mêmes cérémonies , peut-il souhaiter autre chose dans le royaume catholique qu'il veut régénérer , que l'uniformité de la foi catholique ? Quoique mes scrupules soupçonnent les vues de Necker prêchant , la probité de Necker administrateur , me rassure

Te détache du firmament , pour couronner ton front :

(99) Les Lally , les Latude , les Trenk , les Stren-
suée & Brandt , toutes les victimes du caprice des
rois , de la malveillance des ministres , de la haine des
favorites , de l'inimitié des concurrens , de la rage
des tigres de l'humanité , en confessant , devant
l'*Assemblée éternelle* , des délits secrets & inconnus
jusqu'alors , & étrangers au supplice qu'ils auront
subi sur la terre , justifieront solennellement la
providence , sans justifier leurs oppresseurs.

Feuillet de Bergasse.

100) O superbe & intrépide Bergasse , dont le
front s'élève au-dessus des cedres & touche le ton-
nerre ! écrivain ambitieux , qui parois renfermer dans
ton sein quelques élémens de la grande ame de Crom-
wel (*) , comment , abaissant ton regard d'aigle ,
& compromettant la hauteur de ta pensée , as-tu
pu descendre dans la chaire d'une gothique pu-

(*) L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que
par la force ; ménageant toutes les sectes ; ne persécutant ni
les catholiques , ni les anglicans , enthousiaste avec des fana-
tiques , austère avec des presbytériens , se moquant d'eux tous
avec les déistes , & ne donnant sa confiance qu'aux indépendans.
Sobre , tempérant , économe , sans être avide du bien d'autrui ,
laborieux & exact dans toutes les affaires , il couvrit , des
qualités d'un grand roi , tous les crimes d'un usurpateur. Son
cadavre , embaumé & enterré en 1658 dans le tombeau des
rois , avec beaucoup de magnificence , fut exhumé en 1660 ,
au commencement du règne de Charles II , traîné sur la claie ,
pendu , & enseveli au pied du gibet. " Il vient des circon-
stances , dit M. Mercier , où il faut répondre le gouverne-

deur , adopter des principes *vulgaires* ; & frapper d'anathème , la licence accréditée , des *grandes mœurs* ?

« Autrefois , dit Mercier , *l'adultère* étoit puni de mort ; aujourd'hui , celui qui parle roit de ces loix austères & antiques , seroit prodigieusement sifflé. Voyez dans toutes nos comédies , si l'on ne rit pas toujours aux dépens des *maris* ; voyez les petits vers de nos poètes légers ; ils plaisantent incessamment sur le *mariage* , avec un sel qui réjouit tout le monde. Ces gentillesse ne sont qu'une apologie perpétuelle de *l'adultère* : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent pas assez tôt que leurs charmes ne sont pas faits pour n'appartenir qu'à un seul. . . . Tous les arts deviennoient complices de ces exhortations à l'infidélité ; tous s'empressent à les confirmer dans cette idée , à achever d'éteindre tout scrupule dans leurs âmes, Nos tableaux , nos statues & nos estampes , qu'offrent-ils ? Tous les tours heureux & triomphans , joués au pauvre dieu d'hymen. Nos pein-

ment ; alors ce droit appartient à celui qui en a le génie & le courage ; c'est une statue mutilée qui doit aller revoir le creuset. Les nouvelles proportions sont à la disposition de l'homme qui en médite le jet. Cromwel devina ce qui convenoit le mieux à sa patrie... Quand une tête comme celle de Charles I , foible , opiniâtre , rencontre la tête d'un Cromwel , d'un de ces hommes rares que la nature a faits pour séduire , subjuguier & commander : c'est la rencontre de deux forces rapides , mais inégales ; c'est le choc fortuit d'une effroyable comète venant heurter une humble planète... Si Cromwel ne périt pas , il faut que Charles soit décapité. „ (*Nations claires sur les gouvernemens* , Ch. XXXIV .)

autres ne sont pas plus chastes que nos vers : : : :
 Mais de nos jours, ô raffinement criminel ! on a
 été encore plus loin que *l'adultère* ; on a corrompu
 l'institution la plus auguste ; on s'est servi des
 loix même, pour consacrer le libertinage, & en
 produire les fruits avec audace, &c. Voilà ce qui
 se pratique sous l'œil de la législation : & la loi
 outragée est réduite au silence ; car on a tourné
 contre elle ses propres formes avec une coupable
 adresse Quelqu'un dira qu'il faudroit
 le style de Juvénal pour tonner contre cette
 licence. Mais que feroit le plus véhément satyri-
 que ? A quoi remédieroit-il ? La perte des mœurs
 vient le plus souvent de l'insuffisance des loix,
 de leurs erreurs & de leurs contradictions. » (*Tabl.
 de Paris, Tom. IV.*)

« Mais quelle fut la surprise de l'aimable personne
 aux premiers rayons du soleil ! Elle jeta un cri
 d'étonnement & d'indignation , qui réveilla le page
 & l'abbé couchés dans la chambre voisine. Ils en-
 trerent dans celle du lit nuptial pour appaiser cette
 infortunée victime. Appercevant son mari, elle se
 jeta à ses pieds, en demandant miséricorde, pour
 un crime qu'elle avoit commis si involontairement.
 « Non, je n'y ai eu aucune part, s'écrioit-elle d'une
 voix entrecoupée de sanglots & de soupirs » . . .
 La profonde affliction & le désespoir de cette digne
 femme, touchèrent *l'Abbé-mari* lui-même. Ne vous
 alarmez pas, ma tendre amie, lui dit il, pour
 l'appaiser ; le duc d'Orléans a pris ma place ;
 il vous aime ; c'est moi qui l'ai introduit ; . . .

nous ne faisons qu'un tous trois ; .. il n'y a point d'adultère , si nos volontés sont d'accord , &c. »

(*Vie privée du Cardinal Dubois* , p. 77.)

« Nulle femme n'avoit tort, dit le chev. Aude, nul mari n'avoit raison au tribunal du seigneur de Montbard, si la querelle du ménage y étoit portée ; quand la tête du pauvre diable auroit complètement légitimé ses plaintes, & la sollicituse eût-elle été cent fois atteinte & convaincue , pourvu toutefois qu'elle fût jolie. --- *Pardieu* , c'est une abomination ! --- Mais , M. le comte. --- *Pardieu* , oui , qu'est-ce que c'est que ces tracasseries de mauvais ton ? Vous comprenez bien que sur ça. Oh ! vous êtes un vilain jaloux ! cette femme est douce , charmante ; allez , vous ne la méritez pas. *Pardieu* ce que je dis , je le pense --- Mais M. le comte , il est prouvé que --- que vous êtes un sot ; allez ; sortez , laissez-la tranquille. Pauvre petite , on l'opprime , assieds-toi. »

(*Vie privée du Comte de Buffon*.)

« Dans un climat aussi brûlant que l'Espagne , dit le marquis de l'Angle , dans un climat fait exprès pour l'amour , Charles-Quint vouloit qu'on punit de mort les femmes adultères. Une pareille loi existe dans un pays , où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des restes , dans un pays où souvent une jeune personne doit , par ordre de sa famille , épouser un vieillard , doit embrasser , réchauffer , ranimer , respirer l'haleine , attacher sa bouche sur la bouche d'un monstre , d'un satyre , d'un mari-cadavre , qui a de l'argent. Sophie ! Sophie ! ma chère Sophie !

Sophie !.. Argent, argent ! (*) Tu produis , tu nourris tous les maux , tous les fléaux , tous les

« Il manque, dit Beaumarchais, une loi très-utile au code qu'on va réformer, c'est celle qui ordonneroit qu'aucun mari ne pourra intenter la scandaleuse action d'adultère contre sa femme, sans avoir consigné sa dot : cette sage précaution guériroit beaucoup d'après époux, de l'envie de tenter une voie si flétrissante, pour s'emparer du bien de leurs épouses : sur-tout les tribunaux & le public ne seroient pas inondés de toutes les calomnies inventées par le sieur Kornmann, pour éviter de rendre compte d'une dot qu'il a dilapidée, & pour se venger de tous ceux qu'il a vus s'y intéresser. — Une jeune femme sur-tout, qui avoit apporté quatre cent mille livres de dot à son mari; qui étoit belle; & sacrifiée par celui qui, devant la préserver, est trop justement suspecté d'avoir voulu s'en faire un moyen de fortune, en la présentant comme un attrait, à un jeune homme ardent, qu'il dit ardent, auquel il faisoit du crédit, &c. Si je ne démontre point, par mille preuves sans répliqué, qu'il n'eut que cet honteux projet; &c... J'ai dit, j'ai imprimé, ma religion est, que lorsqu'une pauvre femme a épousé un méchant homme, sa place est d'être malheureuse auprès de lui, comme le sort d'un homme est de rester aveugle, quand on lui a crevé les yeux... Que voulez-vous, disois-je à cette infortunée épouse, que pensent un jour vos enfans, s'ils doivent partager leur respect entre des parens séparés?.. J'étois bien loin d'imaginer alors, qu'un jour un pere sans pudeur ameneroit à l'audience, la fille de cette dame, âgée de 13 ans, son fils âgé de 9 à 10, pour entendre vomir contre leur mere, des atrocités supposées. — Ainsi, cet effronté précepteur, *l'omnis homo* dans cette affaire, dirige la plainte, est l'accusateur, le conseil, le témoin, l'écrivain, l'avocat du mari; & veut être celui de la femme. O l'horreur ! ô l'horreur ! — Ils ont emprunté sourdement une maison près de Neuilly... Il ont eu l'art d'y faire conduire adroitement la dame Kornmann, par des hommes... Grand Dieu ! qu'on étoit loin de suspecter ; & là ils l'ont livrée, pendant six heures de suite, aux fureurs d'une pythonisse ; d'un

crimes de la terre. Pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un seul

somnambulist ardente, bien instruite & bien inspirée, laquelle avoit diné la veille dans la maison de Kornmann, où on lui avoit appris ce qu'elle avoit à dire; il a fallu tout le courage d'une femme habituée au malheur, pour résister à des scènes si longues & si fâcheuses, pour que ce lâche emploi du magnétisme prophétique, ne la fit pas succomber à la terreur d'un tel spectacle. Le détail de ces tentatives, écrit naïvement par la dame Kornmann elle-même, en sortant de cette obsession, est un des plus étranges écrits qu'on puisse lire. On y voit réuni tout ce que la scélératesse de forcenés très-mal-adroits, peut joindre à l'imbécillité de fous dignes de Charenton. --- Quelle guerre abominable! mes valets séduits, 200 libelles en 18 mois, & tous payés par Kornmann!.. Ils ont ameuté contre moi une jeunesse indisciplinée... Ils m'ont fait casser, une nuit, des statues... Ils ont fait afficher des placards. --- Ce Bergasse inconnu, sans état, sans métier, même sans domicile, s'amalgamant à tout ce qui fait bruit, après avoir traité son bienfaiteur Mesmer comme un Dieu, puis comme un scélérat; après avoir traité Deslon comme un confrère, & puis comme un escroc, &c. &c. vient de jurer enfin qu'il s'attachoit à Kornmann. O malheureux Laocoon, toi, ni tes deux enfans, n'espérez plus fuir au reptile qui vous a si bien enlacés!.. digne Oreste d'un tel Pilade.» (*dernier Mém. de Beaumarchais.*)

«La rage & la démence unies, dit-il dans le début, m'ont attiré dans cette arène...» *Arène!* c'est le mot... Je vois aux prises deux animaux féroce; les yeux étincellent, les poils se hérissent, les griffes s'enfoncent, les dents s'entreheurtenant, des lambeaux se détachent, des hurlemens retentissent; une bave de sang rougit la poussière... Ce sont deux hommes de lettres, deux philosophes, deux bienfaiteurs de l'humanité... L'un est le modèle des pères, l'autre le modèle des amis, Celui-là corrige les mœurs par ses drames, celui-ci écarte les maux par son bacquet. Le premier est l'éditeur de *Voltaire*, le second copie *J. Jacques*... *Timeo Danaos, vel dona ferentes*... Et ces deux sages se trai-

mot, un mot suffiroit, & ce mot seroit ARGENT;
(Voyage en Esp. p. 64)... « Une autre conséquence
qui suit des loix, des contrats, est qu'un mari peut
prêter sa femme seulement pour un temps, si elle
y consent; & la femme peut prêter son mari.
Le plus vertueux des hommes prêta sa femme à

vent de monstres! O lettres! ô philosophie! voilà donc les
hommes que vous formez!.. O siècles affreux des lumières
& de la tolérance, est-ce donc-là la lutte des vertus & du
génie?.. Paris est un repaire... Fuyons... ô ma forêt, ô ma
cellule, ô ma haire, ô mes amis qui, courbés sur la cendre,
oubliez les hommes, & ignorez leurs scandales... c'en est
fait, je vous rejoins... Les hommes se dévorent... que vous
me devenez chers... on ne peut plus habiter parmi eux.

« Il me semble qu'à la campagne, a dit M. Bergasse, nous
y parlons de nos ennemis avec moins d'aigreur, de nos peines
avec moins d'amertume... Est-ce en respirant la vapeur em-
baumée du soir, en se promenant à la lueur tranquille &
douce de l'astre des nuits, qu'on peut ourdir une trame per-
fide, ou méditer de tristes vengeances?.. Dans cet asile des
mœurs & de la paix, que vous importent les vains discours
des hommes, & leurs lâches intrigues, & leur haine impuis-
sante? » (*Considérations sur le magnétisme. En note, page 69.*)
« Je suis portée, dit M^{de} la Baronne de *, fille de M. Necker,
à me confier à celui que la musique, les fleurs & la campa-
gne ravissent... Je ne fais, mais souvent à la fin d'un beau
jour, dans des retraites champêtres, à l'aspect d'un ciel étoilé,
il me sembloit que le spectacle de la nature parloit à l'âme
de vertu, d'espérance & de bonté. » (*Lettre sur les ouvrages
& le caractère de J. Jacques.*)

Beaumarchais aime la musique & sa fille, autant que M^{de}.
la Baronne de *. aime la musique & son père. Bergasse aime
la campagne, autant que la panégyriste de J. Jacques peut
l'aimer; & cependant ces deux amis de la nature & de l'har-
monie, sont deux Atrées qui tiennent une coupe de sang; &
parlent de pitié en invoquant les furies.



son ami. Qui osera traiter de crime ce qu'a permis l'austère vertu du sage Caton ? Un homme, qui veut avoir un enfant d'une bonne race, ne peut-il pas emprunter une femme, dont-il connoît les bonnes qualités ? Cette reine, qui vint demander un héritier à Alexandre, ne se montra-t-elle pas au dessus de son sexe, par sa sagesse & par sa fermeté à braver les préjugés d'une fausse délicatesse ? » (*Principes de la phi. Nat. I. P. p. 266.*)

« J'ai consulté l'opinion, dit l'éloquent défenseur de Kornmann ; & j'ai vu que si j'écoutois l'opinion, ce même délit, considéré indépendamment de tant d'événemens désastreux, qui en ont été la suite, n'est plus regardé dans nos mœurs, comme une prévarication bien odieuse, & que l'époux outragé qui, en pareille circonstance, demande que la loi punisse, excite souvent moins de pitié que de haine... Quoiqu'ait pu dire une *philosophie* trop indulgente ; quelle que soit, au milieu de la dépravation de nos mœurs, l'imprudente légèreté de nos maximes, ce n'est donc pas déjà une faute ordinaire que d'affoiblir indiscretement, & même sans aucune intention mauvaise, la confiance & l'attachement sans bornes, que se doivent deux époux ; ce n'est donc pas une faute ordinaire, mais un crime véritable, mais peut-être le premier de tous les attentats contre l'ordre de la société, contre le système des loix & des mœurs, que ce délit trop excusé de nos jours, qui, violant le plus saint de tous les contrats, éteint pour jamais l'amour en des cœurs faits pour s'ai-

mer, & brise sans retour, & comme à la fois, tous les liens qui les unissent, &c. » (*Mém. sur une quest. d'Adul. &c. p. 95, 108,*)

« Il est bien étonnant, disoit quelqu'un, que M. Bergasse, intimement lié avec un intime ami du seigneur de Montbard, M. Bergasse, qui estimoit le génie aimable du sublime Interprète de la nature, & aimoit à planer avec les grands hommes, au-dessus de la morale & du calcul des esprits ordinaires, ait tonné avec le zèle brutal d'un Chrysostôme & d'un Beauregard, contre le violement de la foi conjugale, & les petites infractions de l'ordre domestique ! Oh ! si ce fier géant n'eût trouvé sur la ligne du crime, que d'obscurs prévaricateurs & des adversaires sans illustration, dédaignant de saisir sa massue, il eût laissé dormir le crime impuni, sous la honte de son laurier, & sous la sauvegarde de l'opinion... Fléau des méchans célèbres, il n'a dressé le gibet, que dans l'espoir d'y attacher un orgueilleux Aman, & de parvenir, par l'éclat de son supplice, à la destinée brillante de Mardochée... Mais comment prouver que Beaumarchais est un *monstre*, dans un siècle & dans une ville, où tous les ordres de citoyens, assistant à ses drames, & applaudissant à son cynisme avec l'enthousiasme le plus déréglé & le plus soutenu, & devenus les instigateurs, les complices de ses faillies & de ses manœuvres, ont mis le sceau à sa célébrité infernale, & ont fait présumer que les principes de l'auteur de la *Folle Journée* sont les principes avoués de la nation Française ?... Eh ! de quel

droit le philosophe auteur des *Considérations sur le matérialisme*, s'arme-t-il pour briser avec éclat les ceptre de l'opinion, suppléer à l'impuissance des moralistes vertueux, & imposer aux générations, des loix, qui hurtent les systêmes chéris d'une nation corrompue? . . . Vous êtes assez borné, a répondu un ecclésiastique respectable, pour ne pas voir le doigt de Dieu dans les écrits imposans de ce thaumaturge déguisé!

« Vous savez, a dit M. Bergasse, si quelque'un, quand je voudrai parler, peut faire taire avec plus d'empire & de fierté que moi, la calomnie... Ici, j'ai vu les opinions se heurter. Rarement un savant, c'est-à-dire, un homme qui a recueilli, qui a comparé beaucoup d'idées, trouvées avant lui, peut entendre un homme de génie, qui lui annonce un ordre de vérités nouvelles. . . . Quand un homme de génie paroît dans les sciences, il brise tous les liens de l'intelligence humaine, & la porte loin des bornes dans lesquelles elle sembloit arrêtée.---Je voyois à côté de moi s'éteindre une grande vérité... Homme vil! . . . & tu me demandes pourquoi je me suis occupé de la conserver & de la défendre! . . . S'il est quelqu'un qui doive écrire dans cette circonstance, c'est moi. Il est de certaines vérités, celles par exemple, qui ont pour objet un grand bien à faire aux hommes, qui imposent à ceux qui les connoissent, des devoirs sincères, des devoirs qu'ils ne peuvent négliger sans s'exposer à des remords. . . Les mœurs sont le ciment de l'édifice politique. . . Pour donner à une société, d'autres mœurs que

celles qu'elle a , il faut , pour ainsi dire , changer tout le système de correspondance des organisations qui le composent. . . . On voit bien que c'est la nature qu'il faut combattre , & la nature (corrompue) qui agit avec tout le mouvement de sa puissance. . . . Voilà sans doute pourquoi dans Rome , quand les mœurs ont penché vers leur ruine , la législation & la *philosophie* ont fait d'inutiles efforts pour rendre leur chute moins prochaine ; voilà pourquoi à cette époque fameuse dans l'histoire des nations , pour donner à l'homme d'autres mœurs , il a fallu une *religion nouvelle* , c'est à dire une opinion puissante , qui l'affectant profondément , modifiât son être tout entier , & changeât tout le système de ses habitudes. (Le mot opinion convient à la *vérité* comme à l'erreur &c.) . . . J'ai vu l'égoïsme né de l'abus des jouissances & du desir immodéré de jouir , nous rapprocher sans nous unir. . . . J'ai vu l'envie , cette passion si féconde , si universelle & si triste. . . . J'ai vu quelques vertus générales , résultat de l'esprit qui combine , plus que du cœur qui s'abandonne. . . . J'ai jeté les yeux autour de moi ; & , semblable à un de ces végétaux imposteurs , qui couvrent d'une ombre meurtrière un sol empoisonné , j'ai vu la *philosophie* , qui se montre toujours dans le déclin des mœurs & des empires , étouffer sous son ombre froide & mortelle , parmi quelques erreurs funestes , une foule de préjugés utiles avec lesquels le peuple assure ses mœurs. . . . Ainsi nous traversons plus de mœurs. —

Une seule idée puissante, comme l'éternel dont elle émane, est descendue dans la nuit du cahos, elle a reposé sur les germes innombrables dans lesquels dormoit la vie... & le mouvement a commencé. (*Considér. sur le magn. anim.*) Pardonne - moi, mon Dieu, si, parmi ces funestes images, j'osois douter de ta providence... Vous êtes surpris qu'un égoïsme dépravateur ait envahi toutes les classes de la société.... Vous vous plaignez de ce qu'il n'existe plus de bonne foi, d'intimité dans le commerce de la vie... Vous portez au dedans de vous une affreuse solitude: malgré l'éclat & le bruit qui accompagnent vos jouissances, toutes vos ames se taisent... Voulez-vous découvrir où vont se former tous les fléaux qui vous désolent, s'engendrer tous les crimes qui vous travaillent; rentrez de nouveau avec moi dans l'intérieur de vos maisons. Comment vivent entr'eux ces pères, ces époux, ces enfants qu'une même habitation réunit? — La femme est le centre de toutes les habitudes domestiques, & elle ne peut s'écarter un instant de ses devoirs, sans que tout cet ordre d'habitudes ne soit troublé... L'adultère blesse essentiellement l'ordre social. — Mais il seroit à désirer que le jugement de ce délit n'appartint qu'à des hommes que la maturité de l'âge auroit élevés au-dessus des passions... Il conviendrait que le tribunal auguste, où ils prononceroient leurs arrêts, fût constamment interdit à la curiosité publique, fût toujours environné d'un silence religieux. — Va, malheureuse, aucun mouvement de vengeance

ne se mêle au triste devoir que je remplis. Ton cœur est seul maintenant... *Dieu de miséricorde & de paix*, verse dans cette ame maternelle & pour toujours désolée, tes consolations les plus puissantes; place entre la mere & les enfans, le berceau, &c.. que la mere & les enfans pleurent... -- J'ai fini, & je sens un peu de paix dans mon cœur... Il sera ému, le pere des peuples ! du haut de son trône, il laissera tomber sur mes enfans, un regard de consolation & de pitié... *Providence éternelle*, laisse dans mon sein, cette dernière espérance. Tu as rempli mon ame d'amertume, tu m'as fait marcher dans des routes terribles, isolé de tous les hommes... Ah ! je ne murmure pas de ta rigueur !.. Un moment arrive, où, par de hautes leçons, tu avertis les hommes... Au milieu de la désolation, enfin le jour paisible de la *vérité* paroît... La *prière* de l'homme opprimé pour la justice, doit être puissante devant toi. Je t'implorerai encore une fois. Oh ! oui, je t'implorerai pour ma malheureuse épouse, tu recevras en expiation de ses fautes, tous les maux que j'ai soufferts ! Quand le *repos éternel* commencera pour moi, tu mettras un peu de repos dans son cœur... Hélas ! combien elle est à plaindre !... Que les femmes qui chérissent la vertu, pleurent sur la destinée de cette femme autrefois si vertueuse & si tendre ; (*Mém. sur une quest. d'adult. &c. Plenus sum sermonibus & coarctat me spiritus uteri mei. Loquar, & respirabo paululum. Job. c. XXXII.) »*

« La *vérité* n'a point à moi, elle est à Dieu

qui me la donne... Je me croirois bien coupable si je me hâtois de la répandre, je confondrai mes adversaires en m'appuyant spécialement des maximes de l'*évangile*, livre où j'aime à chercher mes principes, parce qu'il renferme tous ceux qui tendent au plus grand bien de l'homme. Dieu ne veut pas que la *vérité* périsse, & il m'est témoin que mon cœur est ouvert à la *vérité*.

« Là, on n'estime que ce qui est estimable, on ne récompense que ce qu'on estime, les actions honnêtes sont les actions utiles... Là, enfin vous trouverez la modération dans les jouissances, le repos dans tous les cœurs, les affections domestiques, doucement développées pour le bonheur des individus, les affections sociales, déployées avec énergie, pour la prospérité commune. — Ce n'est pas assez de descendre dans ces cachots obscurs... où c'est moins la justice qui punit, que l'autorité qui se venge.... Comme ces infortunés y languissent, y pleurent!... Ah! s'il est un Dieu vengeur, sans doute il recueille ces larmes solitaires, sans doute il les réserve comme un *trésor de colère* pour le jour solennel de ses jugemens; sans doute que dans ce jour redoutable, donnant à chacune de ces larmes l'activité d'un supplice, il en couvrira, pour une *entière éternité*, tous ces hommes affreux, qui, afin de satisfaire des passions d'un moment, n'ont pas craint de condamner d'autres hommes à les répandre... (*Mém. pour le sieur Betgasse, &c.*) »

« Et dans des circonstances si déplorables, lors-

qu'on a l'espérance, quel qu'il soit, d'empêcher un grand mal en publiant des *vérités* salutaires, la première de toutes les obligations n'est-elle pas de faire connoître ces *vérités*?... Ces *vérités* sont incontestables, elles sont *éternelles* comme Dieu même, source de tout bien, de tout ordre & de toute *vérité* dans l'univers. — Sont-ils donc les maîtres de la justice? *Eternelle*, *incréée* comme Dieu, peuvent-ils l'empêcher de reposer sur la terre? ... La *vérité* qui m'opprime est un remords importun, dont il faut que je me délivre... Ah! par ce Dieu redoutable qui nous jugera tous, & qui, au terme marqué dans sa justice, & quand les crimes des peuples, & les forfaits des rois ont appelé sa vengeance, ébranle à son gré les empires, & développe, comme le feu des volcans, les semences de dissolution & de mort qu'ils receloient dans leur sein; par les pleurs que m'arrache le sentiment de tant de douleurs... sortez, Sire, oh! sortez de cette enceinte d'erreurs, &c. Descendez vers votre peuple, parcourez ces campagnes ravagées, voyez ces familles indigentes, &c.» (*Observ. du fleur Berg.*). — Le cœur d'une mère est un sanctuaire inviolable... Tu as tenté de fouiller la pureté de ce sanctuaire... Regarde dans l'avenir. Malheureux!.. qu'as-tu fait? Pleure... Ah! si tu pouvois pleurer! Ecoute... Oh! mets la main sur ton cœur, dis-moi si, parmi tant des complots, tu fus jamais tranquille... Dévoile ici, pour la consolation de la vertu & l'éternel effroi du vice, dévoile ton âme toute entière... Ah! si tu pouvois

pleurer !.. Le méchant qui pleure , & qui expie dans la douleur , la vie même la plus criminelle , est le spectacle le plus touchant , le plus auguste que la providence puisse offrir aux mortels. Il n'y a donc pas de crime qu'elle ne veuille pardonner !.. Oh ! que tu serois grand , si tu pouvois maintenant devenir juste ! Vas , je ne te hais point : la haine n'est pas faite pour mon cœur. » (*Mém. de Korn. en réponse au mém. de Beaumarchais.*)

« O mere infortunée ! Oh ! pourquoi n'es-tu pas ici ? Combien elles doivent être ameres , tes larmes ! Comme je les vois tomber lentement sur ton cœur ! Que de fautes elles expient à mes yeux ! Infortunée... tu ne verras plus tes enfans , & tu pleures ! --- Ils vont donc disparaître sans retour , tous ces *prejugés* ; que la malheureuse dépravation de nos mœurs avoit fait éclore !.. Les temps de notre dissolution & de notre frivolité sont passés : la *vérité* s'avance comme un empire qui se meut. » (*Plaidoyer par le sieur Bergasse , &c.*)

« Avec quel mouvement involontaire , avec quelle complaisance religieuse , M. Bergasse , s'écrioit l'ecclésiastique , prononce , répète les noms de *vérité* , de *remords* , d'*éternel* , de *Dieu* , de *providence éternelle* , de *prière* , d'*expiation* , de *paix* , de *repos éternel* , de *Dieu de miséricorde* , de *Dieu vengeur* , de *jour des jugemens* , de *jour de vérité* , d'*éternité* &c !... Avec quelle vigueur il tonne contre le crime , & avec quelle indulgence il le pardonne ! Que ses menaces sont terribles , & que ses effusions sont touchantes ! Il frappe comme la foudre , il s'ins-

Finie comme la rosée, il entraîne comme un tor-
 rent. Fier comme Bossuet, fort comme Bourdai-
 loue, onctueux comme Massillon, le défenseur
 de Kornmann réunit tous les styles, tous les talens,
 tous les caractères, toutes les ames.... Comme
 sa dialectique presse ! comme ses expressions brû-
 lent ! comme la majesté de son génie transporte ! ..
 Oh ! Il est plus qu'un homme... Le livre des
Prophètes est pour lui, ce que la vue d'une épée
 fut pour Achille travesti en femme... Apôtre
 des *mœurs*, oracle de la *sagesse éternelle*, tes élans
 t'ont trahi : déchire ton enveloppe... assez long-
 tem tu as resté ignoré... Eleve-toi à toute ta
 hauteur, montre-toi ce que tu es... Les bizarres
 détails de ta vie errante offrent des mystères...
 Parle, dis nous... [qu'as-tu fait à Chambéry,
 à Mâcon, à Paris, à Spa ?... Quel est le prin-
 cipe de ta mélancolie, le but de ton orgueil ?
 Quel est le sens, quelle est la clé de tes hié-
 roglyphes magnétiques ? D'où vient ta brouillerie
 avec Mesmer, ton zèle pour Kornmann, ta pitié
 pour son épouse, ta haine implacable contre ses
 corrupteurs, ta modération au sein du ressentiment ?
 Ah ! ce mélange divin de sévérité & de
 clémence, de fureur & de mansuétude annonce
 bien le disciple & l'envoyé de celui qui s'arma
 de verges contre les scandales du temple, fit
 grâce à la femme adultère, & pardonna en mour-
 rant à ses bourreaux... Franchis le cercle où
 tu t'es circonscrit, que ta pensée se déploie, que
 ton apostolat se déclare... Rentre, rentre dans

la congrégation que tu as quitté... *Philippe de Néry* te rappelle sous ses drapeaux... *Massillon* fut oratorien... & devint évêque... En suivant ses traces, tu peux aller plus loin que lui... Tu as autant d'onction, & plus de mouvement... Tes couleurs sont plus fortes, ta touche plus profonde, tes plans plus vastes, tes combinaisons plus hardies... La carrière évangélique s'ouvre devant toi ! Que d'obstacles, que d'adversaires, que de monstres vont se multiplier sous tes pas, vont affronter ton courage, se mesurer avec ton génie, fatiguer ta patience, & exercer ta foi ! La licence des mœurs, l'adultère, l'inceste, le sacrilège, le parricide, la perfidie, la rapine, les passions des cours, les scandales du barreau, la dissolution des théâtres, l'hypocrisie des prêtres, le délire des sectes, le vertige des opinions, l'incrédulité mere de l'athéisme, & l'athéisme, père de tous les attentats, vont préparer leurs poisons, aiguïser leurs dards, agiter leurs serpens, réunir leurs complots, leurs clameurs & leur rage... Tu auras cent *Beaumarchais*, cent *N*** cent le *N*** à combattre... Ah ! monte sur le *Sinai*, dis aux nations de t'entendre... Que l'évangile triomphe, & que le monde soit heureux... La tiare des *Sixte V*, des *Benoît XIV*, des *Ganganelli*, réservée à tes pieux succès, se détache peut-être déjà du front qu'elle couronne, pour planer sur le tien... Revêts-toi du sacrodoce... mérite l'épiscopat... Le Vatican t'appelle... Tu convoqueras un concile... Tu réformeras le clergé... Tu régénéreras les empi-

res... Tu fixeras le bonheur sur la terre... Il ne peut y avoir de bonheur sans ordre , d'ordre sans patriotisme , de patriotisme sans mœurs , de mœurs sans religion , de religion sans foi : & si cette foi est éteinte... *la montagne des Etats-Généraux n'aura enfanté parmi nous qu'une souris* Ah ! saisis , rallume & secoue le flambeau ... lève-toi , marche , & que tous les feux errans de la politique & des sciences s'évanouissent devant toi !... *L'adultère* , que tu as voulu combattre avec des moyens impuissans , tient à des fibres d'airain , à une chaîne électrique , dont les anneaux se correspondent par toute la terre , & vont se perdre & se renouveler au foyer réproductif des enfers. O vengeur de Kornmann ! fléau de Caron , sois le fléau de tous les vices , & le sauveur de toute la terre ; anéantis & Caron , & le théâtre , & la liberté de la presse , & Voltaire , & l'opinion. S'il reste un seul monstre à étouffer , tu n'auras rien fait. L'hydre du vice a autant de têtes qu'il y a de royaumes ; .. que Louis XVI en coupe une , si les autres existent , elle la feront bientôt renaître ... Le trône ne peut rien sans l'église ... O Bergasse ! l'heure est venue , le moment presse , le ciel s'explique , écoute son prophète : *Scio opera tua & laborem & patientiam tuam , quia non potes sustinere malos , & tentasti eos qui se dicunt apostolos esse , & non sunt : & invenisti eos mendaces*. Mon fils , je connois tes œuvres , tes travaux , ta perspicacité & ton courage. Tu as démasqué des hypocrites & des monstres ; Mesmer & Beaumarchais n'ont pu long-temps te séduire ...

Et patientiam habes , & sustinisti propter nomen tuum & non defecisti. Proscrit par la Tournelle ; mais député aux Etats-Généraux , tu as fait rougir tes juges. *Sed habes adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti :* tu n'es pas néanmoins exempt de fautes ; en poursuivant le crime , tu n'as point assez ménagé les coupables ; l'aigreur du ressentiment qui endurecit & porte le pécheur au blasphème , ne vient pas de Dieu . . Hélas ! en quittant la maison sainte , où la religion forma ton adolescence , tu t'éloignas de la source des grâces *Memor esto itaque unde excideris ; .. & prima opera fac , fin autem venio tibi , unde & movebo candelabrum tuum de loco suo . . .* Rentre dans l'arche de la charité & de la pénitence si la gloire t'est chère Ah ! bientôt , il ne fera plus temps. *Sed hoc habes , quod odisti facta Nicolaitarum quæ & ego odi.* Mais tu as , comme moi , une invincible horreur pour le crime de *Nicolas-Henri* (*) & de ses adulteres

(*) Une femme (son nom a manqué de m'échapper) ravie à sa famille , à ses foyers... qui l'a suivi dans ses transmigrations , vile tout-à-la fois , nuisible & nécessaire à son bonheur , qui dispose arbitrairement de ses goûts , de ses volontés , de ses sentimens , de sa plume ; née pour être l'opprobre de son sexe , parce qu'à un cœur corrompu , inaccessible au remords , elle joint une dissimulation profonde , une audace sans bornes , un cynisme incroyable , & assez d'esprit pour développer énergiquement tous ces vices , &c. (*Mémoire judiciaire pour le sieur Lequesne , contre Simon-Nicolas-Henri L**.*)

M. Lequesne , votre cause peut être bonne , mais vous la gâtez... Pourquoi cet épisode ?.. Linguet est injuste , mais vous imitateurs...

imitateurs . . . Hâte-toi , monte dans le char d'Elie ;
 & le front ceint du diadème des sept étoiles , par-
 cours la terre , & fais retentir la trompette de
 l'éternité . . . *Mitte Septem Ecclesius , Epheso & Smyrnæ
 & Pergama & Thyatiræ & Sardis & Philadelphia &
 Laodiciæ . . . Surge & metire templum Dei & altare &
 adorantes in eo.* (Apoc.) Examine les religions , pro-
 nonce sur le culte. Que l'Autriche , la Russie & la
 Prusse t'entendent , & qu'il n'y ait plus d'hérésies ,
 ni de schismes sur la terre . . . Pour parvenir à
 ces hautes destinées , pour opérer tous ces pro-
 diges , tu n'as qu'un petit effort à faire. O Ber-
 gasse ! sois humble , fais-toi *Labre* , & tu deviendras
Moyse. *Et mulier fugit in solitudinem* : La malheu-
 reuse Kornmann se fera carmélite . . . *Et pro-*
jectus est draco ille magnus , serpens natus , qui
vocatur Caron , & seducit universum orbem : Beau-
 marchais finira ses jours à St. Lazare. *Et facta est ci-*
uitas magna in tres partes... Et omnis insula fugit , &
montes non sunt inventi . . . Cecidit Babylon magna :...
 L'égoïsme & l'inégalité disparoîtront pour jamais :
 le genre humain ne formera plus qu'une immense
 famille d'élus , qui se divisera , non en clergé ,

êtes méchant... Vous prouvez votre colère... Votre adversaire
 a donné un exemple qu'il ne faut pas suivre... Je crois qu'il a
 des mœurs , quoiqu'il attaque celles des autres... O hommes ,
 que vous vous rendez méprisables dans vos excès ! Vous ne savez
 défendre d'une insulte , sans égorgér lâchement votre en-
 nemi ! .. Qu'est-ce donc que votre innocence ? Vous voulez être
 des Dieux : vous n'êtes pas même des hommes. Commencez
 par être bons.

en noblesse & en tiers-état ; mais en chérubins ; en séraphins & en anges Sublime écrivain ; rougis-toi du sang de l'agneau , & brûle de la soif du salut de la terre ; crie , crie avec le transport de la conviction : » *La vérité qui m'opprime est un remords importun dont il faut que je me délivre. Beatus qui vigilat & custodit vestimenta sua , ne nudus ambulet , & videant turpitudinem ejus.* Heureux , trois fois heureux ceux qui auront conservé la robe d'innocence , &c. &c. ! » (*Apoc. C. I. II. XII. XVI. XVIII.*)

Nouveau Paul , convertis l'Aréopage & le Capitole , & monte au troisième ciel. Il n'y a point d'autre gloire au monde digne de ton orgueil. Des concurrents presseront tes pas dans les carrières littéraires & politiques : vise à la suprématie de la pensée & du sentiment. Mets-toi hors de ligne ; échappe à l'égalité : ... commande à la nature de t'obéir. Le don des miracles , une révolution générale parmi les êtres , la conquête de l'esprit & du cœur humain n'ont-ils donc jamais chatouillé ton ambition , &c. &c. ? On t'a reproché un amour propre excessif. ... Eh tu n'as pas conçu encore une assez haute idée de toi. ... Tu as cherché tes titres dans ton cerveau ; ... vas , ils sont dans ton âme , & ton âme est plus grande que ta tête. .

L'autel de la justice est devenu pour toi l'autel de la vengeance.... Mais , écoute le plus sage des hommes , un roi Tu peux l'entendre. *Qui vindicari vult , &c. Abstine te à lite , & minues peccata. Homo iracundus turbabit amicos , & in medio pacem habentium immitet inimicitiam. Lis festinans incendit ignem , &*

lingua testificans adducit mortem. Qui respicit linguam tertiam , non habebit requiem , nec habebit amicum in quo requiescat. M^e. Fournel , ton conseil & ton ami , a eu la lâcheté de te trahir . . . D'E** , ton associé & ton ami , n'est-il point devenu un traître ? *Flagelli plaga livorem facit , plaga autem lingue comminuet ossa . . . Qui relinquunt deum , incident in illum & exardebit in illis , & non extinguetur & immitetur in illos quasi leo , & quasi pardus lædet illos . . . Attende ne forte labaris in linguâ & cadas in conspectu inimicorum insidiantium tibi , & sit casus tuus insanabilis in mortem.* (*Ecclesiastic. c. xxvii.*) Le fiel de ta langue a coulé tour-à-tour sur Deslon & sur Mesmer : . . Tu en as vomi des flots sur d'autres victimes , que ton dard a marquées. Malheureux ! Qu'as tu fait dans l'égarement de tes transports ? Tu as poignardé ton ami , son épouse , ses enfans , tout ce qui t'environnoit ; tu as accru l'infamie & le désespoir du client que tu avois à défendre . . . tu as accumulé la fange sur ta propre tête , & tu t'es baigné dans le poison . . Tu naquis généreux ; . . . mais un ressentiment aveugle t'a poussé dans l'ignominie de la haine des petites ames . . . Tu te plains d'avoir effuyé , pendant sept audiences , tout ce que la méchanceté humaine peut inventer de mensonges , de sophismes , de calomnies ! Mais quel a été l'agresseur ? Tes phrases atroces n'ont-elles pas provoqué cette grêle ? Des exhalaisons de soufre doivent allumer le bitume. Des serpens n'engendrent pas des co-

lombes : une gorgone a dû enfanter une furie. *Un scélérat, qui sue le crime*, & que tu as pressé entre tes bras de fer, a dû faire sortir la mort par tous ses pores; t'inoculer l'enfer, faire déborder sur toi le phlégéon & le styx, te donner un front de Minotaure, des cheveux de Meduze, un œil de Polyphème, une écume de Cerbere, des griffes de Harpye & une sueur de Médée... Il r'a ménagé... il n'est pas monstre.... Un monstre lance des rochers, des laves, des démons, & n'a point de petites fleches... Un monstre hurle, brûle, écrase, tue; il ne siffle, il ne rit pas. Un monstre a une énergie soutenue & un acharnement que rien ne distrait, que rien n'entre coupe.... Auteur de *Figaro*, défenseur de Kornmann, rendez-vous justice l'un à l'autre, & n'exagérez pas vos défauts... L'un de vous traite le vice avec trop de gaieté;... l'autre poursuit les coupables avec trop de fureur : un ton de licence n'inspire pas la vertu. *Narratio peccantium odiosa, & risus illorum in deliciis peccati.* Un style forcené & d'horribles sermens ne ramènent pas à la sagesse : *Loquela multum jurans horripilationem capiti statuet, & irreverentia ipsius obturatio aurium, effusio sanguinis in rixâ superborum, &c. Ira & furor, utraque execrabilis.* (Ecclef. C. xxvj.) « Il faut, as tu dit, qu'on m'mmole à leurs pieds, ou qu'ils tombent aux miens. La justice & la vengeance ne sont qu'une même chose à mes yeux, & sur cet autel, désormais funeste, ... je jure que jamais il n'y

aura de paix entre nous ; ... que je ne cesserai jamais de les poursuivre. » (*Plaidoyer du sieur Bergasse.*)

Que je l'épargne , moi ! lassé de le poursuivre ;
Pour me venger de lui , que je le laisse vivre !

Il n'aura contre moi d'asile qu'aux enfers ;
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore...

Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense ,
Ou manque de courage , ou manque de puissance.

Je voudrois me venger , fût-ce même des Dieux.

Enfin , mon cœur se plaît dans cette inimitié ;
Et s'il a des vertus , ce n'est pas la pitié.

Mon cœur , qui sans pitié lui déclare la guerre ,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

(*Atrée & Thieste, acte I, scene II.*)

Oh ! sacrilège ! oublies-tu que t'es mis en la présence des Rois , & que tu as invoqué le Dieu jaloux , qui s'est réservé le droit de la vengeance ?
Et loquebar in testimoniis tuis , in conspectu regum , & non confundebat Ah ! laisse aux Capanées du théâtre , des imprécations , des blasphèmes , que le prophète-roi défavoue Laisse des querelles qui te font étrangères ; laisse des amis , dont tu ne peux vaincre la malheureuse destinée ; laisse des adversaires que tu ne peux renverser , & dont la chute t'entraîneroit dans leur abyme . . . Tes années se précipitent ; tu uses en convulsions la fanté & ton génie. La calomnie te poursuit ; la

gloire t'échappe ; le sommeil a fui de tes yeux ;
 & la paix de ton cœur *Des hommes sans morale , ont placé la honte à côté de tes actions : un tribunal sans pudeur a comblé tes outrages ; & personne ne s'est levé pour se déclarer ton vengeur.* Rien n'est cependant plus pur que tes principes ; rien n'est plus juste que ta cause ; .. c'est la cause de la patrie , de la liberté & des mœurs : mais Dieu a le regard sur toi ; tu n'es pas innocent : vas te recueillir dans l'asile de *Rancé* où dans l'oratoire de *Bruno*. *Sicut passer solitarius.* Invoque l'esprit saint ; dis-lui, le matin , de purifier ton cœur : *Cor mundum crea in me Deus.* Dis-lui , à midi , de t'indiquer la vraie route : *Notam fac mihi viam.* Dis-lui, le soir , que tu brûles de convertir les impies : *Docebo iniquos vias tuas* . . . Oh ! s'il ne porte la lumière dans le cahos de ta pensée , frémis ! .. Tu t'ouvriras les veines , . . . tu avaleras ton encre , où tu auras hâché l'aspic de *Cléopâtre* , & la ciguë de *Rouffeu*. Mort , tu t'élanceras vers la région des *Elus* : mais des *méchans* au passage t'enlanceront , t'accuseront , te retiendront . . . Il y a deux enfers ; l'enfer de ceux qui ont fait le mal , & l'enfer de ceux qui n'ont pas changé ce mal en bien : . . . car c'est la faute des *bons* ; s'il y a des *méchans* . . . O défenseur de *Kormann* , je connois un bon curé que tes mémoires ont fait fondre en larmes , qui les prend pour des mandemens , qui les lit en chaire , qui menace de ta plume , ses paroissiens adulteres ; . . . qui ne lit plus ni *Amboise* , ni *Chrysostôme* , ni *Bossuet* , ni *Massillon* , ..

qui cite l'Évêque , le docteur , le St. Pere , Bergasse...
Hâte-toi donc d'être ce que tu te repentiras de
n'avoir pas été... J'empêche qu'on ne détrompe
le curé : oh ! fais qu'on ne l'ait pas trompé.

(101.) M. Dupaty est une de ces ames chevaleresques que le cœur inspire , que la passion de l'humanité transporte , qui songent bien plutôt à se signaler par un acte d'héroïsme , qu'à éblouir par des phosphores de style , qu'à charmer par une Simétrie oratoire. Dans l'abandon de la verve , il est brusque , pittoresque & brûlant : il n'a ni l'orgueilleux fracas de l'éloquence , ni le clinquant puérile du bel esprit , ni le timide cordeau de la grammaire.... Son génie est un aigle député des cieux , qui rase les campagnes , & froisse ses grandes ailes contre les arbres. Il écrit comme il sent ; & il sent en homme vrai ; il fait retentir dans l'ame du lecteur , le cri des infortunés qu'il défend. On pleure , on souffre , on est dans les fers , on touche l'échafaud , on voit pétiller la flamme : ... on ne lit pas , on est en scène ; on marche à côté du bourreau , ... on meurt d'effroi & de sensibilité... Que son style est négligé , rapide , attendrissant , sublime ! ... Il est bien question de style ! ... Il a soustrait des innocens à l'infamie de la roue... Le salut des victimes , qui lui doivent la vie & l'honneur de l'opinion , l'honore bien plus aux yeux de la patrie , que le faste de cent drames applaudis & de cent couronnes académiques... Mais pourquoi Thomas , Dupaty , Mercier , tous les

(102) *Rulhieres, Condorcet, &c. &c.* ne sont encore là que des prête-noms. L'humilité, les prières & les haillons de *Labre*, l'objet du dédain & des sarcasmes de nos philosophes superbes, lui mériteront une place distinguée dans les *états-généraux de l'autre monde*. L'évangile couronnera sa tête, & ses pieds fouleront les pamphlets académiques. Et toi, pieux, savant & modeste J** , modele des religieux & des ovateurs évangéliques, qui, avec un mérite éminent, n'as voulu obtenir aucun grade dans ton ordre, qui connois tout, puisque tu as la science des saints; disciple de Bonaventure, que vas-tu chercher dans le livre des *Erreurs & de la Vérité*? Des hommes peuvent-ils t'instruire? N'as-tu pas Dieu & ton âme? *Regnum Dei intra vos est, dicit Dominus... Discite exteriora contemnere: veniet ad te Christus... Frequens illi visitatio cum homine interno... Cum christum habueris, dives es. (de Imit. Chr. c. I. l. 2.) Beatæ aures, quæ venas divini susurri suscipiunt... quæ non vocem foris sonantem, sed intus auscultant veritatem docentem. (cap. I. l. 3.) Non loquatur mihi Moyses, aut aliquis ex prophetis: sed tu potius loquere, domine Deus inspirator & illuminator omnium prophetarum: quia tu solus sine eis potes me perfectè imbuere... (cap. II.) ego sum qui doceo hominem scientiam... Væ eis qui multa curiosa ab hominibus inquirunt! Quidam amando me intimè, didicit arvina, & loquebatur mirabilia... Quibusdam im- multo lumine revelo mysteria. (L. III. c. LXIII.)*

« Tous les yeux ne sont pas faits pour voir la

lumière, dit un *illuminé* moderne... Je fréquente peu les bibliothèques, & les livres que je consulte ne s'y trouvent pas; 1^o. parce que des *vérités* qui ne reposeroient que sur des témoignages, ne seroient plus des *vérités*, &c.. Le malheur de l'homme n'est pas d'ignorer qu'il y a une *vérité*; mais de se méprendre sur la nature de cette *vérité*... Ce qui tourmente, c'est moins de savoir s'il y a une *vérité*, que de savoir quelle est cette *vérité*.... Il faut expliquer les choses par l'homme, & non l'homme par les choses... Malgré l'état d'obscurcissement où il languit, l'homme peut toujours espérer d'apercevoir la *vérité*; & il ne lui faut que des efforts & du courage... Après un, nous ne connoissons plus rien; *l'unité* est tout... Les *vérités* profondes ne conviennent pas à tous les yeux. (*Les hommes rapp. au princ. univ. de la science.*) Mais vous, M. M. de St. M** . F** . & autres, qui avez découvert cette *vérité*; vous, dont les yeux d'aigle contemplent le soleil.... pourquoi laissez-vous le voile interposé entre la *lumière* & les yeux du P. J * * ? Il est isolé, recueilli; son ame est pure, ses vues sont droites. Il a besoin de *voir* pour éclairer les *aveugles*, qui s'adressent à lui.... Il y a environ deux ans, qu'un étranger, décoré d'un signe militaire, d'une belle physionomie, & d'une taille imposante, se rendit au couvent de ce religieux; il demande à lui parler: le bon pere est au chœur. Il vient: l'Inconnu l'aborde. --- Mon pere, vous avez lu le livre des *Erreurs & de la vérité*? — Oui monsieur. — Vous

en avez la clé? — Je la cherche. — Oh! vous l'avez, je le fais... pourquoi me la refuser?... Je vous questionnerai peu.... Un mot, quel est ce *principe premier, supérieur & invisible*, & puis certain *agent*? — Je crois que c'est Dieu; J. C. --- L'officier hausse les épaules, ne dit mot... & se retire brusquement. --- Martinistes, le grand *agent* est Jésus-Christ, ou il ne l'est pas. S'il l'est, pourquoi votre enveloppe? Vous vous taisez... les philosophes vous huent, les théologiens vous calomnient, les athées rient, les bons dévots gémissent. Vous vous taisez; mais le scandale!.. Hommes de bien, levez le rideau, ou je vous poursuis, je vous confonds... Venez, sectaires; l'arène s'ouvre... Il y a un combat à mort entre ma foi & vos dogmes. Il faut que votre vérité expire, ou qu'elle dévore la mienne.. *L'unité* n'admet ni division, ni mélange, ni biais. --- La *vérité* est une ligne droite; en deçà ou en delà, ce n'est plus elle. L'ame parvenue à s'asseoir sur cette ligne, goûte un calme profond à côté des mystères qu'un voile couvre, & qu'elle adore sans vouloir les pénétrer. (*) *Videmus nunc per speculum in ænig-*

(*) Faut-il donc renvoyer à l'école d'un sage d'Athènes, des Chrétiens qui ont mal lu l'évangile, & que l'orgueil de leurs pensées égare dans les voies de la perfection? « Humiliez-vous avec moi, lui répondit Phocion, devant la sagesse suprême; ne soyons point assez téméraires, tandis que nous nous sentons pressés de tous côtés, par d'étroites limites, pour vouloir comprendre, embrasser & mesurer un être infini. Qu'à femmes-nous, pour exiger qu'il nous rende compte de ses des-

mate. (Ad. Cor. I. c. XIII.) Prédestinés , qui avez déchiré le voile , rentrez dans votre souterrein avec vos hiéroglyphes , ou venez nous les expliquer. *Etenim si incertam vocem det tuba , quis parabit se ad bellum ? Ita & vos per linguam nisi manifestum sermonem dederitis , quomodo scietur id quod dicitur ? Eritis enim in aëra loquentes..... Si ergo nesciero virtutem vocis , ero ei , cui loquor , barbarus : & qui loquitur mihi , barbarus. (Ad Cor. cap. XIV.)* Gardez , gardez vos livres , qu'on ne comprend pas , & qui ne font que scandaliser les foibles. A des enfans , qui demandent du pain , on ne jette pas des serpens , ni des pierres. *O Timothæe , depositum custodi , devitans profanas vocum novitates & oppositiones falsi nominis scientiæ. (I. Thim. 6.)* Il y auroit donc

seins & de sa conduite ? Ce que nous voyons de la sagesse , doit nous jeter dans une admiration timide & respectueuse , pour tout ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le système général du monde , notre vue seroit-elle assez ferme & assez étendue pour en saisir toutes les parties & tous les rapports ? Non , mon cher Aristias ; si l'auteur de la nature vouloit nous révéler ses secrets , nous ne le comprendrions pas ; il ne nous apprendroit que des mystères auxquels ne pourroit atteindre notre raison , faite pour des vérités d'un ordre inférieur... Bornons-là nos connoissances & nos recherches. Les vérités qu'il nous est important de connoître , la providence nous les prodigue ; elle les a mises , pour ainsi dire , sous notre main ; mais le reste est caché sous un voile impénétrable. De quoi nous plaindriions-nous ? N'est-il pas assez prouvé que nos passions ne donnent point le bonheur qu'elles promettent ? Notre raison manque-t-elle de nous en avertir ? (*Entretiens de Phocion , traduits du grec , par l'abbé de Mably , 4^e Entretien , page 29.*)

trente *VÉRITÉS* ; *vérité d'Helvetius* , *vérité de Diderot* , *vérité de J. Jacques* , *vérité de Raynal* , *vérité de Brissot de Warville* , *vérité de Bergasse* , *vérité du diacre Pâris* , *vérité de saint-Martin* , *vérité de Swedemborg* ! Ah ! toutes ces vérités habitent la plaine de l'erreur... Qu'elles sortent , qu'elles s'élèvent , qu'elles viennent se purifier sur ma montagne... dans les feux du Sinaï... Ces monstres n'ont qu'une seule tête... J'ai l'épée de l'Ange... Serpent de Moïse , leve-toi , poursuis ces magiciens & dévore tous leurs serpens. *De voce angeli fugerunt. Ecce videntes clamabunt foris. Dissipatae sunt viae. Cessavit transiens per semitam. Magnificatus est Dominus , quoniam habitavit in excelsis , implevit Sion judicio & justitiâ... Possedit tremor hypocritas... Qui loquitur veritatem iste in excelsis habitabit... Ubi est litteratus legis verba ponderans ?.. Respice Sion... Dominus legifer noster. (Isai. c. XXXIII.) Et cor stultorum intelliget scientiam... Non vocatur ultra is , qui insipiens est , princeps ; neque fraudulentus appellabitur major. (c. XXXI.)*

Vanités lyriques , dramatiques , académiques , &c.

(103) *C*essavit gaudium tympanorum , quievit sonitus latantium , conticuit dulcedo cytharæ. On ne jouera plus la *Folle Journée* , on ne lira plus les *Baisers* de Dorat , on ne touchera plus les *Hochets* de Cubieres , on n'entendra plus les chansons de Lattaignant , de Voïsenon , de Desmahis , de

Boufflers... Sapho , Bourdik & Beauharnais le
tairont... Noverre , Larrivée , Saint-Huberti &
Guimard seront effacés , &c. &c. &c. *Cum cantico*
non bibent vinum : amara erit potio bibentibus illam.

Les meres de famille , qui auront négligé leurs
devoirs , pour courir après des histrions , les époux
qui , honteux de la pudeur conjugale , auront porté
la dot de leurs filles aux Circés , aux tribades
dévorantes de la scene , seront abreuvés d'absynthe
& de ciguë. *Attrita est civitatis vanitas...* Les mé-
dailles puériles , les futiles trophées des compa-
gnies savantes n'existeront plus. (*Isai. C. XXIV.*)

*Vana sunt & opus risu dignum : in tempore visitatio-
nis suæ peribunt.* La fervile indigence des flagor-
neries académiques , n'attristera plus les ames hautes ,
ne déshonorera plus les grands caracteres... En
louant un prélat , qui fut nommé le *Bossuet* de
Lyon , dont les études dirigées constamment vers les
objets de ses fonctions , ne faisoient que l'affermir
dans ses principes ; un prélat strict observateur des
regles ; un prélat dont le zele infatigable ne se
reposa pas une seule minute , durant tout le cours
de sa vie épiscopale ; qui , dans l'étendue de son
vaste diocèse , offrit par-tout l'instruction à l'ignorance ,
le travail à l'oisiveté , les secours à la misere , le
soulagement à la douleur ,... dont les regards protec-
teurs , s'attachèrent à tous les états , à toutes les
conditions , à toutes les circonstances , &c. &c ; ON
NE DIRA PLUS : la nature l'avoit formé pour
la société , & s'il n'y avoit pas trouvé de
charmes , il y en auroit moins répandu. Tout ce qui

connoissoit, admiroit en lui un ton aussi simple qu'élégant, une politesse à la fois noble & naturelle, une conversation également solide, facile & prudente, & souvent même une plaisanterie délicate, dont les traits toujours sûrs, mais toujours fins, toujours doux, &c. Il trouvoit dans l'estime de ses amis, un encouragement à la vertu; dans leur tendresse, une consolation à ses peines, & dans leur entretien, un délassément de tant de devoirs, dont il se faisoit une sérieuse affaire. (Discours prononcé dans l'Acad. Franç. à la réception de M. de Boufflers.)

Est-ce donc avec un jargon de ruelle, un style de Madrigal & des phrases en marqueterie, qu'il convenoit de parler d'un pontife qui réunit une sensibilité rare, une dignité touchante aux principes les plus austères, & à l'activité la plus soutenue ? Pourquoi placer un éventail & un chapeau de fleurs, à côté de la Mitre & de l'Evangile ? De jolis vers étoient-ils un titre suffisant pour mériter le fauteuil du Primat des Gaules ? Ah ! Montazet devoit avoir Mauri pour panégyriste, & Beauvais pour successeur. . . . Je me trompe, c'étoit à l'élève de d'Alembert, d'Hélyétius, de Voltaire, à un poète formé dans la bonne compagnie, qui avoit le goût & le sentiment délicat des convenances, qu'il convenoit de remplacer un prélat, dont le jugement le préserva toujours des préventions de l'esprit de parti, qui ne vit dans les jansénistes que des hommes de bien, & dans les protestans que des citoyens zélés & utiles; qui accueillit à sa table la personne de Raynal, rendit hommage à sa célébrité, rendit justice

à ses mœurs , sans approuver ni ses opinions ni sa morale ; & qui , pour s'intéresser à son bonheur & à sa gloire , n'attendit pas qu'il fût dé trompé. Oui, oui, sans doute , c'étoit à un militaire aimable , qui fait les délices de la bonne compagnie , à se substituer dans une assemblée tolérante , où ce beau vers avoit été prononcé & applaudi :

Et je soupe à merveille à côté d'un fripon. (*)

à se substituer , dis-je , à un archevêque strict observateur des règles & homme du monde , qui parut sourire à toutes les erreurs , & ne fronça le sourcil , & ne s'arma de l'invariabilité de ses principes , qu'à contre la doctrine des Jésuites & les principes des Sulpiciens ; ... archevêque , homme du monde , toujours simple dans sa noblesse , qui ne connut le luxe que par la bienfaisance , & déploya cependant tout le luxe de la représentation ; archevêque , homme de lettres , à qui les fréquentes absences qu'a

(*) Lisez le *Dialogue en vers*, lu à l'académie Française, sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux , dont il est question dans le *Tableau de Paris*, tome I ; On examine, dans ce *Dialogue*, dit Mercier, de quel air on doit aborder un méchant , un fourbé , un fripon. On penche pour des maximes tolérantes , & moins sévères que celles qui regnoient chez nos ayeux , qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils méprisoient. On s'élève contre le moraliste austère , qui exigeroit que chaque homme sentit ce zèle utile & profond , qui proscriit le méchant... Au reste , je ne condamne point le poète ; il n'a été dans sa pièce de vers , que le fidele interprète de ce qu'on appelle la bonne compagnie. (Tom. I , Ch. Cl.)

lui imposoit le bien qu'il vouloit faire dans son diocèse, ne lui permirent pas d'être fort assidu aux séances académiques, & qui les regretta ; que l'austérité de ses principes renferma presque tout entier dans le cercle de l'épiscopat ; dont la plupart des ouvrages furent étrangers aux goûts & aux connoissances des hommes de lettres ; dont les momens furent remplis par des contentions, des débats & des mandemens qui ne furent pas de lui, &c ; archevêque, homme d'église, qui regrettoit les séances de l'académie, où l'on encense avec scandale le buste de Voltaire ennemi de l'église ; où sont réunis l'arche sainte & Dagon, Jésus-Christ & Bélial ; qui vouloit tout voir dans son diocèse, appaiser tous les murmures, écouter toutes les plaintes, satisfaire à toutes les demandes & opposer tous les biens à tous les maux, prompt à se montrer au milieu de son peuple affligé, &c ; & qui résida si rarement dans son diocèse, & qui n'y résida le plus souvent qu'en effigie en belle image religieusement conservée ; .. archevêque, modele des amis & des pasteurs, qui dut tant à l'amitié, qui fut si jaloux de remplir les fonctions de l'amitié & du sacerdoce ; & qui, de ses mains hospitalières, ferma les yeux de Thomas son plus digne ami, par celles d'un autre ; homme vraiment rare, qui fut si scrupuleusement attaché à ses devoirs, qui eut tant de devoirs à remplir, & tant de tems à perdre dans une société qui lui offroit tant de charmes, & dans laquelle il en répandit tant ; homme inconcevable, qui fut tout, & ne fut rien ; qui fut homme de lettres, sans être homme de

lettres ; homme d'église , sans être homme d'église ; homme du monde enfin sans être homme du monde ; usant du monde comme n'en usant pas. (Voyez. *Disc. pron. dans l'Acad. Franç. à la récep. de M. de Boufflers ; & la rép. de M. de St. Lambert. direct.*)

En louant deux académiciens de province , dont l'un fut élevé chez les jésuites , & l'autre dans la congrégation de l'oratoire , qui reçurent tous deux une éducation religieuse , qui se remplirent tous deux d'une doctrine saine , qui furent tous deux instituteurs de la jeunesse , qui furent tous deux orateurs sacrés ; on ne leur fera plus un mérite , en style d'apothéose , de n'avoir été ni des Grécourt , ni des Arétin , ni des Zoïle , ni des Capanée , ni des Erostrate , ni des Catilina.—Il faut convenir que la manie des *éloges* a enfanté d'étranges sottises ; qu'il est d'un ridicule intolérable que dans un discours boursofflé & plein d'afféterie , les actions les plus ordinaires & les plus minces vertus soient erigées en efforts miraculeux , en gigantesques élans de magnanimité surhumaine ; & qu'on ne peut ôter à un homme de bon sens le droit de protester hautement contre le choix ridicule de l'*Académie Française* , toutes les fois qu'elle mettra la quenouille à la place de la massue , l'épaulette à la place du camail , le grelot à la place de la trompette , le madrigal à la place de l'éloquence , & un homme du monde à la place d'un pontife.

Comment le corps des évêques n'a-t-il pas imposé silence au panégyriste frivole , qui , dans ses

phrases efféminées , a dégradé la mitre ? Comment n'a-t-il pas fait proscrire un papillotage oratoire , où la contradiction est sans cesse aux prises avec l'hyperbole , un discours bien liché , bien précieux , & bien indécent , qui compromet autant la dignité du sacerdoce , que le caractère du prélat qui y est loué ? ... En désapprouvant la manière du panégyriste , dont les gens de goût & de bonne compagnie admireront , tant qu'il leur plaira , la finesse , la correction , le purisme , l'élégance , &c. je suis bien loin de dépouiller le héros de tout mérite. Voici son médaillon que je crois ressemblant. M^{sr}. de Montazet , né confiant avec de l'esprit , de l'inquiétude & la haine du désordre , aima le bien , voulut le faire , fut mal entouré , calcula mal , eut des procès , des ennuis , des écueils , point de santé , point d'assiette , point de courage , point de vrais amis , quelques flatteurs , beaucoup d'adversaires ; & mourut bon , avec une conscience bourrelée par la conviction de sa foiblesse , le tourment de ses incertitudes , le dérangement de son diocèse , la perte de l'estime publique & la certitude d'être haï.

*Réponse à L'ORATEUR, Cathéchisme du citoyen ;
mandement des abbés de Barruel & Mably, ou
la hache de Phocion levée sur les Démagogues...*

Ce n'est point parce que Philippe a peu de vertu que nous le craignons, c'est parce que nous en avons encore moins que lui... Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices.. (*Entret. de Phoc.*) Il faut avoir de bonnes mœurs pour recouvrer la liberté. (*Des droits & des devoirs du cit.*)

CONCLUSION.

LA moëlle de lion, dont le *Centaure*, instituteur d'Hercule & d'Achille, nourrissoit ses élèves, n'eût pas convenu à tous les hommes : il ne faut pas donner des liqueurs brûlantes à une tête ivre, ni des aliments forts à un estomac débile... Chez un peuple qui fut longtemps esclave, que le toc-sin de l'insubordination vient de réveiller en fur-saut, & qui ne veut voir dans la verge qui l'a châtié, l'instrument des vengeances divines, n'est-il pas à craindre que l'armure de la liberté aiguisée par une aveugle colere, & devenant une faux tranchante & parricide, n'abatte les têtes les plus sacrées, & ne coupe les liens les plus nécessaires ? « D'impudens publicistes, s'écrie un citoyen exalté, ont osé dire que les états généraux, quoiqu'assemblés, ne cessent pas d'être sujets, &c. Mais quelle est l'origine d'un droit public si absurde & si choquant ? Lisons l'histoire des états généraux, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à présent, nous y verrons comment le *subdélégué* de ces états est

parvenu par l'adresse & par la ruse, &c. . . Si ces états, représentans de la nation, n'ont pu concourir à la législation que par des doléances, c'est qu'alors ces *Frans*, si vantés, ne savoient parler qu'en esclaves, & non pas en hommes libres. Alors le tiers-état, dans une posture avilissante, & courbé vers le trône. . . Arrêtez, dignes représentans, ce n'est point au créateur à s'abaisser devant la créature. Ce sont les nations qui ont fait les rois. . . C'est le tiers-état, qui fait la gloire & le fondement des empires, c'est lui qui féconde la terre, qui bâtit les villes, qui nourrit ses habitans, qui les vêtit, qui les protège, la tête haute, le regard fier, & le maintien noble, quoique respectueux ; c'est ainsi qu'il doit porter ses doléances ; ses doléances d'ailleurs sont des plaintes, & non pas des prières. . . Ces plaintes, contre qui les porter aujourd'hui, si ce n'est contre les auteurs sacrilèges de nos maux & de notre ruine, contre les déprédateurs effrontés de nos finances, contre les destructeurs impies de nos loix & de nos mœurs ? . . . Ces plaintes, à qui les adresser ? Est-ce au *subdélégué* de la nation, contre la nation elle même ; ou à la nation, contre son *subdélégué* ? Non, c'est à l'être suprême, que les doléances doivent s'adresser, c'est au ciel & à la terre. Le ciel & la terre ! Oui, nous les prendrons à témoin des outrages qu'on nous a faits ; ils seront juges de notre cause & de l'imprescriptibilité de nos droits. . . . Le présent seul est d'une importance absolue ; & c'est du présent seul, que la source

de la félicité publique doit découler pour l'avenir... Que chacun de vous, représentants de la nation, concentre dans son ame toute la force des sentimens publics, toute l'énergie des expressions du vrai patriote; qu'il s'embrase d'un *feu céleste*, qu'il se pénètre de cet enthousiasme national, qui fit la vertu des grands hommes & le bonheur de leurs concitoyens, &c... Arrêtons-nous un moment, & fléchissant le genou devant l'être suprême, admirons avec un saint enthousiasme, cette providence des choses, qui veille à la conservation des peuples, & qui opère à la fin la destruction de la tyrannie... Le despotisme!.. le despotisme! vous l'avez vu, dissipant les trésors de l'état & le sang du peuple en prodigalités extravagantes, en subsides énormes, payés sans motif, &c... Peres de la patrie, commencez votre auguste mission, déclarez votre souveraineté, prenez-en tous les droits & toutes les fonctions, fixez-en la permanence & les principes... Sommez votre *délégué* de vous rendre compte de sa conduite... Les temps sont changés, les yeux sont ouverts... Le plus grand peuple de l'univers représenté par lui-même! les François s'élevant à la hauteur de leur *dignité réelle*, & de leur vraie valeur nationale! quel spectacle imposant! quelle révolution! quel jour célèbre!.. Qu'ils tremblent, les ennemis de nos droits & de notre liberté! Qu'ils fuyent de nos contrées! Leurs iniquités sont connues; le jour des vengeances est arrivé; la France, abaissée trop long-temps, vient enfin de lever la

tête... Vous savez tous, dignes représentans de la nation, que, dans quelque état que l'homme naisse & se trouve, il est souverain de sa pensée & de sa volonté. Les pensées & les volontés d'un grand peuple vont, en se manifestant, faire la loi générale. Parlez, peres de la patrie, prononcez que la presse est libre, &c... Où sont nos loix?.. où sont nos *mœurs*? C'est la corruption du gouvernement, &c. De quoi s'agit-il? n'est-ce pas de la *dignité* & de l'honneur de 24 millions d'hommes, qu'on insulte sous tous les rapports, & à chaque instant?.. Ah! qu'ils vivent, ceux qui sont disposés à souffrir tranquillement un pareil joug pour la commodité & le bon plaisir d'un seul! qu'ils vivent, les lâches! Pour moi, j'aime mieux mourir, que de voir plus long-temps ma patrie en proie aux horreurs du despotisme. Oui, la mort est préférable à l'esclavage.... Que faire pour étouffer l'hydre qui a désolé si long-temps ces contrées? Que faire pour rétablir les *mœurs publiques*?.. O France, ma chere patrie, je te dois tout mon être, tous mes talens, tout mon courage; je les consacre en ce jour au pied de l'autel de ta liberté, &c. Il est beau sans doute d'avoir à faire rougir ainsi ses tyrans & ses corrupteurs... Il est sublime enfin de donner cet exemple aux nations de la terre, exemple unique & mémorable! Et c'est la France, c'est notre auguste patrie, qui l'aura fourni, cet exemple, en élevant sur des bases solides & inébranlables l'édifice de la liberté. »

(*l'Orat. des états gén. pour 1789, 4^e. édition.*)

L'Orateur de la nation , que l'auguste vérité a inspiré comme il le dit lui-même ; qu'elle a pénétré d'une chaleur sacrée , en donnant à son ame , tous ces grands mouvemens , & à son esprit , ces pensées fortes & profondes ; qui a porté la parole à la majesté de ce tiers-état qui fait la gloire & le fondement des empires , qui a la tête haute , le regard fier , le maintien noble ; qui l'engage à dénoncer au ciel & à la terre , les auteurs de sa ruine , les corrupteurs impies de ses loix & de ses-mœurs , c'est-à-dire le gouvernement , ou le subdélégué ; qui lui crie de s'embraser d'un feu céleste ; &c. A-t-il songé qu'on n'a pas la tête haute quand on rampe , & qu'on rampe quand on est sans mœurs ? a-t-il songé qu'on ne peut se plaindre à l'être suprême des maux qu'on s'est attirés ? qu'on ne peut dénoncer au ciel & à la terre , dont on a mérité l'anathème , des corrupteurs , dont on a enhardi la séduction ? A-t-il songé qu'il est bien difficile de s'embraser d'un feu céleste , quand on est dévoré par des passions ignobles ; de se pénétrer de cet enthousiasme national , qui fait la gloire des grands hommes , & le bonheur de leurs concitoyens ; quand on est esclave de l'intérêt personnel , qui fait la honte & le malheur de l'humanité ? Qu'est-ce donc que la souveraineté des ames asservies ? Qu'est-ce que la dignité des ames corrompues ? . . Il parle de la corruption du gouvernement ! mais les gouvernés ne sont-ils pas complices ? Mais le gouvernement seroit-il corrupteur , si on ne l'invitoit à l'être ? Qu'est-ce que l'honneur , qu'est-ce que la pensée d'un grand peuple , que de petits objets rétrécissent ,

que de petites dissensions déshonorent ? Qu'est-ce qu'un grand peuple souverain de sa pensée , d'une pensée qui est à la merci de tous les démagogues , de tous les visionnaires , de tous les empyriques , de tous les jongleurs , de tous les saltimbanques dont la France fourmille , & qui se l'arrachent pour la prostituer de nouveau ? . . . Quelle est cette *assemblée auguste* qui porte les mains au diadème , interroge le monarque , & le soumet à son empire ? Quels sont ces oracles infallibles ? D'où sort cette génération de dieux plus grands que les rois de la terre ? La sagesse suprême a-t-elle député sa cour ? . . . Chaque membre est sans doute un citoyen du ciel.. Ces états sont formés de l'élite de Sion !.. Hélas ! ils sont formés d'hommes bornés , inquiets , versatiles , égoïstes , impurs. Les *trois ordres* sont une hiérarchie d'êtres défordonnés. La noblesse opprime , le clergé trompe , le tiers blasphème ; beaucoup d'hommes , en se rapprochant , ne peuvent que rapprocher beaucoup de vices. Une grande assemblée est un grand foyer de haine & de discorde. . . Et c'est cette masse de corruption & d'intérêts opposés , qu'un *sentiment noble & incorruptible* , qu'une *volonté ferme & inébranlable* doivent animer pour le même motif ! & c'est cette même armée de Lapithes & de Centaures , qui est choisie pour représenter la patrie , pour opérer le grand ouvrage de la liberté de la France , pour réformer les abus , pour rétablir l'harmonie , pour éclairer le plus sage des ministres , pour gouverner le meilleur des rois ! . . . Hommes insensés & lâches , qui osez vous plaindre de

la corruption du gouvernement, pourquoi vous êtes-vous laissé corrompre ? Que ne vous armiez-vous d'une sainte énergie ? Que ne formiez-vous une ligue honorable ? Loin de défendre votre liberté , loin de vous élever dans les cieux , vous avez triplé vos fers , vous vous êtes veautés dans la fange ! Malheureux , qui osez être fiers , qui est-ce qui vous gouverne ? Les livres , les philosophes , les comédiens , l'opinion , votre cœur , tout ce qui est mauvais , tout ce qui dégrade. *Figaro* , l'*Histoire philosophique* , *Candide* , &c. voilà vos amis , vos tuteurs , vos maîtres. Vous aimez tout ce qui vous leurre , tout ce qui vous égare , tout ce qui vous abaisse. L'Evangile , qui vous rendroit libres , n'est digne que de vos mépris.

Nation Française , tant que *Voltaire* te fera sourire ; tant que tu placeras la Bible à côté de ses œuvres , & l'Arche sainte dans le temple de *Dagon* ; tant que le vice te courbera sous son joug ; tant que la frivolité t'enchaînera à son char ; n'espère pas , malgré la magnifique promesse de ton Orateur , n'espère pas de faire jamais rougir tes tyrans & tes corrupteurs , ni de donner un sublime , un mémorable exemple aux nations de la terre , en élevant sur des bases solides & intébranlables , l'édifice de la liberté....

« Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés , dit *Phocion*. N'est-il pas évident que l'empire , que nous laissons usurper à nos passions , est la source de tous nos maux ? Et plutôt au ciel qu'une expérience éternelle , & toujours répé-

tée, n'en multipliât pas chaque jour les preuves ? Tandis que ma raison, ministre de l'auteur de la nature, parmi les hommes, & l'organe de ses volontés, me crie d'être humain, juste, bienfaisant, qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier dans le bien public, & réunit les hommes par les vertus, qui inspirent la sécurité & la confiance, examinez les ravages que les passions produisent dans la société. Chacune d'elles, aveugle sur tout autre intérêt que le sien, brise les liens de la république, en se regardant comme l'objet & le centre de tout. Le vice éloigne, les uns des autres, les citoyens que la vertu rapprocheroit & tiendrait unis. Il divise les peuples par les haines, les craintes & les soupçons. Rien n'est sacré pour les passions. Meurtres, trahisons, violences, injustices, perfidies, lâchetés : voilà leur cortège ; tandis que la raison appelle autour d'elle la paix, la bonne foi & le bonheur à la suite de toutes les vertus. -- Cent de nos villes ont été déchirées par des divisions intestines ; recherchez-en les causes... Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices... Mille tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans leurs républiques. En auroient-ils osé former le projet, si leurs concitoyens, déjà esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier leur patrie & leur liberté à leur vengeance & à leur avarice?... Mais nous, Aristias, mais nous, pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différens de nos peres ? Pourquoi tombons-nous dans le mépris ? Pourquoi ne sommes-

nous plus heureux ? ... Ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore , a étouffé l'amour de la patrie ; le luxe des citoyens refuse tout aux devoirs de l'humanité. Les plaisirs , l'oisiveté , la mollesse , mille autres vices ont avili nos âmes. Quel Trasfubule nous délivrera de ces tyrans plus implacables que Critias ? ... Rendez à tous les Grecs , leur première tempérance & leur justice ; & vous nous rendrez en même temps notre ancienne union , & les forces qui ont conservé notre liberté Philippe qui nous brave , & médite notre asservissement en armant nos vices contre nous mêmes , trembleroit au nom de la Grèce , ou plutôt nous regarderoit encore comme les protecteurs de son royaume.

Je n'ignore point que , sous prétexte de je ne fais quelle élévation d'esprit , nos Athéniens , que je ne comprends pas , plaisantent aujourd'hui avec dédain des vertus domestiques. On diroit que ce n'est pas la peine d'être honnête homme , à moins que d'être un héros Je ne crois pas aisément aux qualités sublimes de ces héros , à qui il faut un grand théâtre , & des foules de spectateurs. Ce n'est que par l'exercice des vertus domestiques , qu'un peuple se prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne fait être ni mari , ni père , ni voisin , ni ami , ne saura pas être citoyen. Les mœurs domestiques décident à la fin des mœurs publiques. Pensez-vous , Aristias , que des hommes accoutumés à obéir à leurs passions dans le sein de

leur famille , & sans vertus les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie , prendront subitement un nouveau génie & de nouvelles habitudes , en entrant dans la place publique , & dans le sénat ; ou que leurs passions & leurs vices n'oseront les inspirer , quand il s'agira de délibérer sur les intérêts de la république , & de décider de son sort ? Lycurgue , moins présomptueux que nos sophistes & nos orateurs , ne l'espéroit pas : aussi eut-il une attention particulière à former les mœurs domestiques des Spartiates. Il porta plus de lois pour faire d'honnêtes gens , que pour régler la forme du sénat & la police des assemblées de la place publique. Il savoit que des hommes vertueux vont , comme par instinct , au devant de leurs devoirs ; & qu'ils au ront toujours de bons magistrats... Par quel prodige , en effet une république verroit-elle une suite d'hommes de bien à la tête de ses affaires , si elle ne commençoit par avoir pour citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les devoirs de la vie privée ? Il faut qu'un peuple sache estimer la vertu , pour donner à ses magistrats le courage & la constance nécessaires dans l'exercice de leurs fonctions. Il doit aimer la justice pour désirer un magistrat toujours juste , toujours ferme , toujours aussi inflexible que la loi. Des citoyens corrompus le redouteroient ; sa probité leur seroit à charge ; ils lui préféreroient un Cléon , qui flatte leurs vices , dont le cœur est ouvert à l'intérêt , & dont la main , nonchalante & foible , laisse pencher inégalement la balance de la justice.... Des volup-

tueux , des étourdis , des avares &c. , n'ont vu , dans l'adminiftration dont ils étoient chargés , que le pouvoir de fatisfaire plus aifément leurs paffions. Ne craignant ni les regards , ni le jugement d'une multitude auffi vicieufe qu'eux , Devoient-ils fe gêner pour faire le bien ? Ils ne s'étudièrent , dans les conjonctures difficiles , qu'à éblouir & duper les fpectateurs. Ne gouvernant que par des cabales & des intrigues , ils ne cherchèrent qu'à rendre les loix fouples & dociles à leurs défirs. Ils eurent tout au plus l'adrefle ou la complaifance , pour ménager un refte de citoyens vertueux , de faire une ou deux actions honnêtes avec éclat & appareil , afin de pouvoir être impunément injuftes à l'abri d'une bonne réputation Un vice n'eft jamais feul dans une république , il en produit cent autres A quoi feroient des loix méprifées par les mœurs publiques , & auxquelles l'ambition & l'avarice ne peuvent plus obéir ? ... Les Rois d'Egypte n'avoient que les Dieux au-deffus d'eux ; & ils partageoient en quelque forte avec eux l'hommage de leurs fujets. Leurs ordres étoient autant de loix facrées & inviolables , & tout devoit fe profterner en fîlence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir fans bornes entre les mains d'un homme , les Egyptiens n'en éprouvèrent aucun effet funefte , parce qu'ils avoient des mœurs , & en donnèrent à leurs maîtres L'Egyte ne renfermoit qu'une nombreufe famille , dont le monarque étoit le pere. Le prince , toujours roi , n'avoit pas le temps

d'être homme Les passions étoient étouffées dans le cœur du maître , & ne pouvant désirer & vouloir que le bien , il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette *liberté* dont nous sommes si jaloux C'est ainsi que , malgré le *despotisme* , les bonnes mœurs rendirent l'Egypte heureuse...

-- Ce n'est point parce que Philippe a peu de vertu , que nous le craignons , c'est parce que nous en avons encore moins que lui , & qu'il se sert de nos vices pour nous accabler. L'ambition , l'injustice , la ruse , la violence peuvent sans doute former de grands empires , mais c'est parce qu'à ces vices , on n'oppose que d'autres vices , &c...

-- C'est aux malheureux talens des hommes vicieux que la Grece a dû tous ses malheurs. Si le vice étoit stupide , il ne seroit jamais dangereux -- Il n'y a point , & il ne peut y avoir *d'amour de la patrie* dans les états , où il n'y a ni tempérance , ni amour de la gloire , ni respect pour les Dieux ... *L'amour de la patrie* , s'il n'est enté sur d'autres vertus , sera bruyant & stérile : s'il s'allume , par hasard , dans des citoyens livrés aux plaisirs , paresseux & indifférens sur la gloire , ce ne sera qu'un engouement passager ... Cette plante née , pour ainsi dire , dans une terre étrangère , & mal préparée à la recevoir & à la nourrir , y mourra en naissant La cité n'est plus qu'un repaire de tyrans & d'esclaves jaloux , & ennemis les uns des autres ; ... nos politiques avides d'or & d'argent , jettent des semences d'avarice , de volupté , de mollesse , d'injustice , de fraude , de haine , &c. ,
&

& ils s'attendent à en voir naître la justice ; la tempérance , le courage , la générosité & la concorde. -- Quand les loix des mœurs subsistent , toutes les autres sont en sûreté ... Il y a des vices féconds , & qui servent , pour ainsi dire , de matrice & de foyer à la corruption ... A leur tête est ce vice effronté , monstre à deux corps , composé d'avarice & de prodigalité , le luxe , ... &c. -- Le passé est une image ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus & les vices d'un peuple , & , comme Jupiter , qui , selon les poètes , a pesé dans ses balances d'or la destinée des républiques & des empires , vous saurez les biens & les maux auxquels il doit s'attendre. » (*Entretiens de Phocion* , pag. 14 , 30 , 47 , 53 , 60 , 103 , 119 , 151 , 160.)

« Tout peuple qui n'est pas barbare , a une religion , dit M. de Mably ; & Dieu ne manque jamais d'avoir révélé aux prêtres ses volontés ; c'est ce qu'on appelle ordinairement les loix divines. Il seroit insensé de n'y pas obéir , s'il est prouvé que les prêtres qui font parler le ciel ou qui parlent par son ordre , ne sont pas des dupes ou des frippons ... S'ils nous révèlent des Mystères qui soient au-dessus de notre raison sans la contredire ; s'ils nous ordonnent un culte qui ait rien d'indigne de la majesté de Dieu , ni rien de contraire aux mœurs , pourquoi hésiterions-nous d'obéir ? ... Vous craignez que vos *Etats* ne fussent trop mous ; & moi je craindrois qu'ils ne fussent trop vifs : j'ai peur que , vous mettant une fois en

train de réformer les abus , vous ne voulussiez devenir , tout d'un coup , des gens parfaits ... Dans le temps qu'on n'a encore que des hommes imparfaits , il ne faut pas être assez fou pour exiger de l'héroïsme Nous avons eu des rois despotiques ; il est juste de faire encore pénitence , pendant quelque temps , de cette folie . . . Il faut guérir l'état , mais par un régime doux ; & ne pas oublier que c'est un malade affoibli par de longues maladies ; que son tempérament est dégradé , que sa convalescence doit être lente ; & qu'en la hâtant par des remèdes violens , on courroit risque de la retarder. -- Ce doux nom de *liberté* n'a jamais chatouillé agréablement notre oreille ; comment parvenir à faire connoître le prix de la liberté à des *grands* qui se sont prostitués , & qui se vendent tous les jours , à la faveur ? Ils se sont fait des besoins de mille misères , dont ils devroient rougir , & dont leur ame dégradée se glorifie. Les vices qui sembleroient ne devoir être que le partage de nos valets , ont infecté la cour. Jetez les yeux sur le *Clergé* , & espérez , si vous l'osez ! Quelques-uns de nos magistrats sont encore dignes d'être les organes des loix ; mais à quoi vous servent les *Catons* , dans la lie de *Romulus* ? Ils sont entourés d'hommes ou corrompus , ou timides , ignorans , jansénistes , molinistes , fanatiques , quelquefois irréligieux & indifférens sur le bien public. Voyez Paris ; le *bourgeois* , lassé de son oisiveté , & occupé de ses seuls plaisirs , y copie ridiculement les vices des courtisans ; ce torrent a déjà

inondé & dévasté nos provinces. Il faut avoir de bonnes mœurs pour recouvrer la liberté, puisqu'on ne peut même, sans leurs secours, la conserver ; les nôtres sont mauvaises, & très-mauvaises, &c. -- Si les François & les Anglois n'avoient pas chez eux une maison privilégiée, qui occupe la première place dans la société, soyez sûr que l'état, déchiré par les divisions, les haines l'ambition, la rivalité, les intrigues & les factions de quelques familles considérables, auroit bientôt un despote : nous éprouverions infailliblement le sort de la République Romaine ; nous aurions nos Sylla, nos Marius, nos Crassus, nos Pompée, nos César, nos Antoine, nos Lévide ; & fatigués de leurs haines & de leurs amitiés, nous finirions par nous croire trop heureux d'obéir à un Octave, devant qui tous les pouvoirs s'anéantiroient. Dans des nations riches, puissantes & répandues dans de grandes provinces, on ne peut pas avoir la modération bourgeoise, qui est l'âme & l'appui de la liberté. »

(*Des droits & des devoirs du Citoyen, par l'Abbé de Mably. Lett. IV, pag. 99. L. VI, p. 184, 186. L. VII, p. 192, 228.*)

« Le tonnerre a grondé dans les provinces, dit l'abbé de Barruel ; la populace a élevé ses haches ; la capitale a eu ses mouvemens tumultueux ; son meilleur des rois, l'horreur du despotisme & de la tyrannie a partout fait entendre les cris de la sédition. En vain l'autorité a fléchi elle-même son sceptre ; en vain un prince, plus jaloux de se montrer en père qu'en monarque, a révoqué

ses loix, sacrifié ses ministres, & accueilli celui que la voix publique pouffoit auprès du trône; en vain nous l'avons vu appeller ses notables, annoncer que bientôt, au milieu de la nation entière, il alloit s'entourer de toutes ses lumieres, pour tout sacrifier au bonheur de son peuple : la paix de quelques jours a fait place à de nouveaux désordres; l'intérêt a changé les partis, ne les a pas unis. Ce sceptre, qui flotloit dans les mains du monarque, entre la bonté & la puissance, qu'il laissoit échapper par amour pour son peuple, tous les ordres se le sont disputé; la plus nombreuse classe en a revendiqué la plus grande partie, la plus majestueuse par ses fonctions, la plus distinguée par ses titres, & par ses ancêtres, ont fait valoir leurs droits & leurs services. L'une & l'autre annonçant des sacrifices d'intérêt, n'éteignent pas encore les réclamations de toutes les parties du royaume : arrivent des pétitions, des requêtes, des souscriptions : les magistrats s'allarment; ... les esprits s'échauffent & s'aigrirent; (*) les associations

(*) Cessez, hommes du tiers, s'écrie M. Servan, cessez vos divisions intestines, quand de si grands intérêts vous unissent; imposez silence à ces passions frivoles, qui vous ont fait rougir si souvent devant les autres & devant vous-mêmes; & n'écoutez enfin que la passion du bien public, qui peut vous ennoblir aux yeux de la postérité toute entière; & si vous étiez capables de vous abandonner lâchement vous-mêmes, songez du moins à vos enfans, qui pleureront un jour sur votre coupable indifférence, en vous accusant d'avoir pu trahir à la fois les intentions de votre roi, les droits de votre nation, & la destinée de vos familles. L'histoire n'en a douté pas, l'histoire la marquera, cette mémorable époque;

se multiplient ; les confédérations se forment ; un bruit sourd & confus annonce des orages ... C'est au milieu de ces affreux présages , que vient de s'écouler une année ... Quelle est la source de ces troubles intestins , & quel en sera le remède ? &c. -- Le mépris des vertus domestiques laissera-t-il regner le respect pour les loix de l'état ? Qui n'aima point son pere sera-t-il attaché à ses concitoyens ? Qui se laissa dompter par les plaisirs , aura-t-il le courage , la magnanimité des Macchabées ? Qui se laissa éblouir par l'intérêt & enchaîner par l'avarice , ou dominer par l'ambition , la jalousie , la haine & ses passions diverses ; qui méprisa enfin tous ses devoirs , & ne compta pour rien le titre d'honnête-homme , attachera-t-il bien un grand mérite à celui de fidele sujet & de vrai patriote ? Et quand tout un empire ne sera composé que d'époux infideles , de peres scandaleux , d'indociles enfans , de vieillards sans pudeur , de jeunes gens sans frein , de grands sans équité , d'un peuple sans vertus ; ce monstrueux ensemble formera-t-il

on lira dans les siècles : Le Tiers-état étoit alors composé d'hommes tellement avilis , qu'ils ne purent jamais s'élever au rang où leur roi même vouloit les placer ; & , ce qui est bien dionnant , on vit un monarque montrer plus de solliciude pour rétablir le peuple dans ses droits , que le peuple même ne montra d'ardeur pour les réclamer... Hommes du Tiers , périsse à jamais quiconque vous parlera de dissensions , au lieu de vous parler de justice & de paix !.. Tel sera l'effet de votre seule concorde particulière , qu'elle doit bannir pour toujours la discorde publique. Unissez-vous donc à votre roi. (*Réflex. sur l'arrêt des états. province.*)

jamaïs un état consistant ? Le choc de ces passions diverses ne suffira-t-il pas pour l'ébranler , & l'entraîner dans sa ruine ? ... L'histoire nous a-t-elle encore montré un peuple qui , en perdant ses mœurs , n'ait pas aussi perdu sa force , ses liens , ne se soit dissous , & n'ait vu tomber son trône , son bonheur & sa gloire ? Nous parlons de l'humeur guerrière de nos peres , de leur *farouche héroïsme* , & nous leur opposons notre *philosophie plus douce* ... Mais au sein de nos villes , les passions regnent-elles avec moins de désordre , qu'au milieu de leurs camps ? La paix que nous aimons avec l'ennemi du dehors , est-elle dans le sein de nos familles ? Les époux en sont-ils plus amis ? Les peres en sont-ils plus chers à leurs enfans ? Ceux-ci en sont-ils plus liés entr'eux par l'amitié fraternelle ? Sont-ils & plus soumis & plus respectueux pour l'auteur de leurs jours ? De quel siècle dateront dans l'histoire ces unions scandaleuses , où le serment légal & religieux de ne plus se quitter , devient le signal même du divorce ; où l'on devient époux en tremblant d'être pere ; où la bénédiction des patriarches est un fléau ? Dans quel siècle , avant nous , les enfans n'ont-ils vu dans le bienfait de leur naissance , que l'attrait du plaisir , qui les dispense de la reconnoissance ; & dans l'instant qui leur donne des forces , que celui qui a brisé le joug de toute obéissance , &c ? ... Peuple François , jadis on accouroit de toutes parts dans votre capitale ; elle n'étoit alors que la cité des sciences ; aujourd'hui le foyer du désordre , & le centre du

luxe, elle appelle tous les efféminés, tous les voluptueux des nations voisines & lointaines ; un seul de vos palais suffit à tous les vices comme à tous les besoins ; la vertu seule en redoute l'approche, & s'y trouve étrangère ; & ce palais regorge sans cesse de citoyens de tous les ordres ! — Nous ne sommes plus ferts Mais qui de nous ne voit pas que les chaînes de la corruption sont plus pesantes que celles de nos grands suzerains ? Et qui oseroit dire nos villes moins peuplées d'indigens, nos pauvres moins souffrans, moins avilis, depuis que nous croyons les avoir rendus libres ? Mais pourquoi a-t-on rendu le peuple libre sans le rendre plus heureux ? Pourquoi est-il devenu libre, sans devenir meilleur ? . . . La dépravation est passée de l'opptesseur à l'opprimé . . . Ah ! nous sommes pires que nos peres ; leurs défauts furent ceux de l'état, de leur gouvernement ; les malheurs de l'état sont l'effet de nos vices Nous avons hérité du Dieu de nos ancêtres, . . . mais c'est pour le combattre . . . Depuis un demi siècle, une légion d'impies s'est élevée Pour nous unir, ils rompoient tous les liens ; pour nous rendre heureux, il nous abrutissoient, ils nous faisoient ramper à côté de l'insecte, nous donnoient sa nature, ses plaisirs & sa mort . . . Rassasiés de blasphèmes, nous regardons le Dieu de nos ancêtres comme nous regardons un ennemi vaincu ; & nous dédaignons même de nous entretenir de sa défaite . . . Il n'est plus qu'une secte, c'est celle qui méprise la religion du Christ . . . On a cessé

S. J.

de croire à la philosophie ; (*) mais on ne revient pas à l'antique symbole . . . »

(*) L'ouvre à ce moment un livre qui a pour titre, *Dieu, l'homme & la nature, tableau physique d'un somnambule* ; titre emprunté d'une production du martinisme, intitulée ; *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme & l'univers* : & je lis : « Les saints ne s'occupent plus des choses terrestres, & ils ne y prennent aucune part ; ils se reposent du travail qu'ils ont fait. D'ailleurs il ne nous est pas permis, dans nos détresses, de nous adresser à des anges, & encore moins à des hommes. Marie & les saints, qu'on implôre étoient des humains pour nous. Comment peut-on s'ayder de leur adresser des prières ? Ils ne nous connoissent point, & ne savent point ce qui nous manque : il n'y a que Dieu qui sache tout. (*Supplément*, p. 15.) Les enfans qui meurent avant de voir le jour, ou en bas âge, seront sauvés. Qui est-ce, qui ose leur imputer du mal ?... Toutefois il peut paroître injuste qu'ils aient le même sort que ceux qui, dans ce monde-ci, ont été accablés de peines, & qui, avec le secours de la foi, sont parvenus à les supporter ; mais Dieu ne doit rien aux hommes... Il ne nous convient pas d'être jaloux de ce que les enfans (sans baptême) seront héritiers du regne de Dieu, &c. (*Ibid.* p. XXIV.) L'homme réunit dans son être, un esprit, un ame & un corps. Notre esprit est un souffle de Dieu... L'ame est inférieure à l'esprit & supérieure au corps.. On peut comparer l'ame au soleil... L'ame étant composée de ce qu'il y a de plus délicat dans les élémens, se décompose à la mort, & rentre dans les élémens... L'esprit après cette vie est peuplée avec a sion, &c. (*Id.* de l'Homme, pag. 10 & 37.) La demoiselle qui a dicté cet écrit, est âgée de 23 ans ; elle a une ame sensible, & des mœurs irréprochables... Son esprit a reçu, pour toute culture, l'instruction que des hommes sages & intelligens lui ont donnée dans la religion chrétienne. (On ne dit pas catholique.)

V. Avant-propos.

Le *philosophisme* avoit frappé & mutilé la chaire de saint Pierre ; le *somnambulisme* vient la réparer & s'y asseoir. Au système hideux de l'*anéantissement*, & de la *subversion* de tout, il substitue de pieuses impostures, & des blasphèmes

« Non ce n'est pas ce prince , trop ami de son peuple pour être ami du luxe , qui cause le désastre ; le mal est dans sa cour ; mais il y vient de vous , de vos villes , de vos provinces , de tous les vices qui regnent dans l'état. Vous êtes étonnés du vuide des finances ; mais dans la capitale , quel est celui qui n'avoit pas sans cesse les yeux tournés vers le trésor public , pour y puiser de quoi fournir à ses passions ? Vous accusez la cour ; mais cette cour nombreuse , c'est vous qui la formez , par vous , par vos amis , par vos enfans ou par vos protecteurs ; vous y courez du fond des provinces ; vous y venez , non pas avec des titres , mais avec les ressources de l'intrigue , avec des prétentions toujours exagérées . . . Et quel monarque , entouré de ministres , de commis , d'intrigans , de protégés , tous avides , tous am-

adroits... Le regne du mensonge n'a pas cessé... Le complot infernal , dont j'ai parlé , subsiste , & s'annonce par de nouveaux signes... Les conjurés ont pris un masque sacré ; mais leur allure ne trompe pas... Je vois les pièces de rapport , & les anneaux de la chaîne... *Non-catholiques* , vous tréssaillez d'aise mais je vous épie... Auteur de *l'Importance des opinions religieuses* , retire ton livre... Vas , laisse le déficit de la foi... laisse chanceler l'arche sainte ; qu'on craigne le sort d'Oza... Berue-toi *aux finances* , ta mission ne va plus loin... Le sommeil des évêques , le silence de Rome t'a enhardi... Mais tremble... Mon sacerdoce s'éveille & tonne... Rome n'est n'est plus dans Rome , elle est toute où je suis... Ange tuteur de la France , sous ton rapport théologique , tu n'es pour moi qu'un ange de ténèbres... *Scis hoc quod averti sunt à me omnes qui in Genève sunt , ex quibus est Philellus & Hermogenes* (*Tém. Ep. II. C. I.*)... Il est une tolérance molle , qui part d'une foi morte , & qui interdit la forte conviction.

bitieux, tous égoïstes, ne fera pas séduit ? De par-tout on accourt pour tendre des pièges à sa justice & à sa bonté . . . »

« Dans ces productions que chaque jour voit naître, vous discutez, François, sur la dette publique, sur les droits du peuple, sur les droits des grands & sur ceux du monarque. Vous nous parlez sans cesse des lumières du siècle; parlez-nous de vos *mœurs*. A quoi sert la lumière dans le cœur des méchans ? Elle éclaire le vice, ajoute à ses moyens, & le rend plus méchant. Vous osez tout attendre de vos nouvelles loix; à quoi servent les loix sans la vertu ? Elles prescrivent l'ordre; personne n'obéit. Vous nous parlez sans cesse de régénération; qu'est-ce qu'une régénération où nos crimes nous restent ? . . . Votre confiance est toute en ce moment fondée sur vos comices; vos vœux depuis long-tems y appellent vos députés, vos *sages*. Mais si le Dieu, qui confond la *sagesse des sages*, ne voit point la vertu assise au milieu d'eux; si, fixant ses regards sur des états si grands & si augustes aux yeux des nations, il voit en trop grand nombre, là, des ministres d'une religion sainte, dégradés par les vices des profanes; ici, des hommes vains & toujours prêts à faire, du droit de la naissance, celui de l'oppression; & là, enfin des hommes qui ne jaloussent, d'un ordre supérieur, que les trésors & la licence; . . si l'ange d'Abraham n'y découvre le nombre de ces justes qui doivent détourner vos fléaux, quel espoir est le vôtre ? A quoi sert d'assembler des vieillards corrompus, A quoi sert d'assembler des vieillards corrompus,

& des sages impies , un peuple irrégulier ? A quoi sert d'appeler de toutes vos provinces , de toutes vos villes , de toutes vos bourgades , les chefs & les pasteurs , les magistrats , les citoyens de tous les ordres , s'il ne doit résulter de cet ensemble , qu'un spectacle de corruption , d'impieété , de luxe , de dépravation ? Comment le saint des saints prononcera-t-il des paroles de bénédiction sur les représentans d'un peuple qui a pu si long-temps applaudir à une école de dépravation ? » (*Influence des mœurs & du philosophisme sur les événemens actuels.*)

« Quel est donc ce délire contre la monarchie , s'écrie le *Patriote véridique* ; & où nous conduiront des prétentions inconnues à nos ancêtres depuis quatorze siècles ? Nos tribuns nous le cachent , ils fascinent nos yeux , ils savent que le peuple aime encore ses rois . . . Ils attaquent l'empire & sa constitution . . . Il faut la révéler , cette conspiration , couverte sous le voile du zèle , de l'amour pour le peuple . . . La France est un empire héréditaire ; & son sceptre , de génération en génération , appartient à l'aîné des enfans de nos rois . . . Depuis quand les loix , l'autorité d'un seul , n'ont-elles signifié que ses fantaisies & ses caprices ? Depuis quand est-il donc devenu si absurde qu'un seul dirige les travaux , maintienne l'ordre , & soit le protecteur de tous ? Depuis quand est-il donc devenu si absurde qu'une grande famille vive tranquillement sous l'empire d'un père ; qu'une grande machine soit mise en mouvement par un

ressort unique , & que cette unité fasse la perfection ? Est-ce nous tous , sujets , qui vivons pour un roi ? ou plutôt n'est-ce pas le roi même , qui vit lui seul pour tous , qui n'a d'intérêt que celui de tous , qui travaille pour tous , qui respire pour tous ? « Vos rois sont absolus , s'écrie le grand Bossuet , c'est-à-dire seuls chefs , seuls maîtres souverains , & seuls législateurs , c'est-à-dire que seuls ils n'ont que Dieu pour juge ; mais le pouvoir de faire la loi fut-il jamais celui de la violer soi-même ? mais la loi peut-elle être elle-même le fruit de l'arbitraire , & non pas l'ouvrage du conseil , de la réflexion , de la sagesse ? Vos rois sont absolus , ils peuvent tout ce qui est juste ; tout ce qui est utile aux sujets ; ils peuvent tout ce qui est l'objet d'une loi sainte ; rien de ce que la loi , la nature , la religion réprouvent ; l'arbitraire odieux foumet l'esclave & ses biens & sa vie à la volonté momentanée du despote ; le pouvoir absolu foumet la volonté momentanée du prince même , à sa volonté réfléchie , c'est-à-dire , à la loi » . . . Fougueux orateurs , sophistes incendiaires , si vous ne cherchez pas à vous tromper , ou à tromper vos rois , en conservant le nom de monarchie à 25 millions de démocrates jaloux de leur monarque , d'où viennent , je vous prie , vos imprudentes diatribes contre les abus imaginaires de la royauté sous le meilleur des rois , que vous traitez de *Subdélégué* , & dont vous déchirez le diadème , en le subordonnant aux aveugles caprices d'une cohue tumultueuse ? Vous

commencez par poser pour principes que vos comices n'ont pas des doléances à porter au monarque , mais des loix à lui prescrire ; que dans eux seuls réside l'autorité législative.... Mais si le tiers fait la loi , que vous manque-t-il donc pour la démocratie ? ... Loin de moi , cependant , celui qui se plairait à humilier le peuple ; celui qui se refuse à partager le poids de son fardeau ; celui qui ne fait voir qu'un privilege dans le droit odieux de moins payer , parce qu'il est plus riche , de moins rendre à la nation parce qu'il en reçoit d'avantage ! Non , ma voix & mon cœur ne sauront qu'applaudir à ce vœu d'un bon roi , qui doit proportionner , dans les contributions , les sacrifices aux fortunes. Mais dans vos discussions sur les droits des comices , & quand vous agitez si l'on opinera ou par ordre ou par têtes , j'oserai reprocher à la noblesse , de n'avoir pas encore tenu le seul langage que l'amour de ce roi devoit lui inspirer Quand le tiers demanda à lui seul la moitié des suffrages de toute la nation , la noblesse eût montré plus de sagesse , & sur-tout plus de zèle pour notre monarchie , si elle eût répondu : « D'où vous vient aujourd'hui cette prétention , & quel en est le but ? Vous faut-il plus de voix pour demander aussi plus de secours , parce que vos besoins sont plus multipliés & plus urgents ? Seroit-ce pour donner à vos doléances plus de force , à vos moyens plus de crédit , à vos conseils plus d'autorité ? Est-ce enfin pour entourer le trône de plus de lumières , que vous

sollicitez plus de suffrages ? Si c'est-là votre objet ; ah ! les besoins du peuple ne sauroient être trop connus ; on ne sauroit offrir trop de moyens pour le soulager. Si le nombre doit ajouter à la sagesse & aux ressources , doublez vos députés ; & ajoutez encore à vos représentans ; loin d'en être jaloux , nous nous joindrons à eux ; & compterons par milliers , loin de compter par classe. »

« Mais si vous prétendez voir la loi dans le nombre , ce n'est plus pour nous soustraire , nous , à la démocratie , aux décrets de la multitude ; c'est pour notre roi même que nous protesterons ; c'est pour l'honneur du trône que nous résisterons. Nos peres ont vécu sous la loi d'un monarque , qui seul avoit sur eux , sur la nation entière , l'autorité du sceptre ; votre sang & le nôtre ont coulé tant de fois pour la patrie & l'honneur de nos rois ! . . . Renoncez à des prétentions qui dans nous feroient un attentat contre la monarchie , que le nombre dans vous ne justifiera pas : partagez avec nous la gloire de servir la patrie & le roi ; mais ne divisez pas un sceptre , dont l'unité fait seule le salut de l'état , le centre de nos forces , comme celui de notre gloire , &c. »

La noblesse même , secrettement imbue des principes modernes , se croit législatrice . . . Mais il faut rendre hommage aux vrais Français ; leur cœur réclame encore contre une innovation qui renverseroit le trône & l'état . . . Cette partie du

peuple qui constitue vraiment le tiers , (*) aime encore le monarque ; elle demande à être soula-

(*) « Les trois quarts de ceux qui composent cet ordre (le tiers-état) si précieux & si mal apprécié , observe très-bien M. Servan , occupés seulement de vivre , en attendant de mourir , osent à peine lever la tête , & ne songent qu'à ramper péniblement dans la route qui sépare leur tombe de leur berceau... Mais après ces hommes qui , dans le tiers-état , cultivent la terre pour la noblesse & le clergé , bien plus que pour eux-mêmes , ne reste-t-il pas quelques hommes libres , ou dignes de l'être ?... Il faut oser le dire , le reste du tiers-état est moins libre encore : les laboureurs n'ont que la servitude qu'impose l'indigence ; & les autres se livrent à celle qu'inspirent l'avarice & toute espèce de cupidité... La plupart des hommes du tiers-état , nés dans une condition un peu au-dessus de celle des laboureurs & des simples artisans , sont vendus ou prêts à se vendre aux deux ordres qui réunissent le pouvoir & la richesse... Eh ! comment résister ? Ils n'ont tendent de fortune que de leurs services , & de distinction que de leurs bassesses auprès de la noblesse & du clergé... Les bénéfices d'un côté , les offices de judicature de l'autre , tout ce que les dons ont de réel , tout ce que les promesses & les illusions de l'espérance ont de séduisant ; que de chaînes dans les mains de la noblesse & du clergé pour decabler le tiers-état , qui les reçoit en les baillant , tantôt comme honorables , tantôt comme sacrées ! que de moyens enfin d'enlever à la partie du tiers-état qui s'ignore elle-même , celle qui seroit capable de connoître , ses droits & de les défendre ! »

(*Ess. sur la réforme des états prov.*)

Le tiers-état se divise en deux classes ; en classe opprimée-pauvre , & en classe opprimée-riche ou aisée : celle-ci se subdivise en deux branches ; en branche saine , & en branche vicieuse. On distingue encore la branche saine ou vicieuse féconde , & la branche saine ou vicieuse stérile , &c. Saur cette anatomie morale , le philosophe , le poëte ne peuvent parler du tiers-état que d'une manière vague & obscure , sans répandre une vraie lumière , sans rien alléguer de fondamental... Le tiers-état est

gée; & non pas à regner sur le roi; mais ce peuple est trompé par les écrivains, les orateurs, les

un corps blessé dans les parties les plus secrètes, dans les *valvules*, les plus cachées, dont il faut bien connoître la structure & la connexion, pour en tenter la cure, & se flatter du succès... En effet, que de fibres, que de ramifications, que de contrastes, que de nuances, l'ordre du *tiers* n'offre-t-il pas à l'œil observateur! Là, dans le désert d'une campagne inculte, sont des orphelins pâles & errans, qui avalent la fange; une mere aux abois qui mâche l'ortie, des enfans à la mamelle, qui sucent du sang, & s'attachent comme les serpens de Laocon, des bandes d'ouvriers émigrans; qu'à chassés l'avarice, & qui cherchent une patrie... Ici, je vois une charrue, des haillons, un grabat, du pain noir & des larmes; plus loin, dans la cité, près d'un cloaque, un métier, la nudité, la faim, le désespoir, l'hôpital ou le suicide; dans une place, la fainéantise, l'escroquerie, la révolte, les justes plaintes, la méprise, le gibet; près d'une église, un atelier, un bon habit, l'usure en caisse, la poule au pot, l'eau-bénite au front, & le rire à la bouche; sur un quai, un comptoir, un fallon, des bijoux, des parfums, des orgies; d'un côté, l'évangile, la loyauté, la décence, la pudeur; d'un autre, le théâtre, la forfanterie, la duplicité, le perfidage, l'adultère; dans le haut tiers, on trouve tantôt des mœurs sans talens, & sans lumieres, & tantôt des lumieres & des talens sans mœurs; l'un, patriote religieux, éclairé & modeste, désire, conçoit, médite une réforme sage; mais craint de heurter les esprits & de sortir de son obscurité vertueuse. L'autre, effronté perturbateur, sophiste incendiaire, prend des échasses, une trompette & un tison, se place avec solennité sur des tréteaux, appelle, rassemble, échauffe la multitude, & prêche l'anarchie au nom du bien public. Ici, c'est Aristide ou Phocion qui se cache; là, c'est Ergistrate ou Marius, qui se montre. Si l'un, fier de sa roture, s'ennoblit en demeurant à la place; l'autre, honteux d'une dignité domestique, raye son nom du livre de l'honneur, descend aux vices de la noblesse, & se dégrade pour se distinguer.

Le tiers-état comprend trois *tiers*, qui forment trois étages,

tribuns,

tribuns. Ce peuple ne fait pas où le mene cette prétention, que le nombre fait loi ; qu'il n'est

ou trois parties, le balcon (*Pharao* ou *rex*) , l'escalier dérobé (*vulpes*), le cellier (*cellaria*). Il y a le *tiers* de Louis XIV, le *tiers* de Louis XI, & le *tiers* d'Henri IV. L'un se figure par l'aigle-paon (*ascendam*) , l'autre par l'araignée-serpent (*qui circum eunt*) , le dernier, par la poule-fourmi (*descendi*). Le XIV fait la roue, se souleve, & plane dans l'air, le XI sort des cavités, fureté dans les angles, rampe en montant, & va se pendre aux lambris avec ses réseaux. Le génie, le luxe, la vanité caractérisent le premier ; la politique, l'intrigue, l'improbité appartiennent au second ; l'industrie, la vertu, l'obscurité, l'oppression sont le lot du troisième. *Descendi*, qui est pauvre, est le pere d'*Ascendam*, qui s'est enrichi, & qui aime à faire du bien. *Vulpes* & bâtard malfaisant, qui à la livrée de *Pharaon*, calomnie l'un, trompe l'autre, & leur nuit à tous deux pour s'élever. Le pere meurt de faim à la porte de l'hôtel de son fils, qui le chasse avec une obole, & lui défend de prononcer son nom. Ainsi la fourberie empêche l'orgueil de relever la pauvreté.

Le tiers-état (composé des trois *tiers*) étant, sans contredit, le plus nombreux & le plus important des trois ordres, c'est de sa régénération particulière, que dépend la régénération de tout le corps de l'état ; & il importe singulièrement que le *tiers* IV prévale ; & il ne peut prévaloir sans l'aide de son fils, le *tiers* XIV. Si l'araignée gagne l'aigle, la fourmi est perdue... Quels sont les représentans du tiers-état ? Soyons vrais ; beaucoup d'honnêtes gens, quelques ambitieux... peut-être des lâches & des traîtres. La vertu est montée sur un char à quatre roues ; l'ambition court dans un char, qui en a cent ; & la trahison, s'attachant les ailes du génie, s'élève en biais, & serpente de la terre aux nues, avec la vitesse de l'aigle & l'activité du tonnerre. La lumière du sage est un phare, qui montre l'écueil, & en garantit les navires ; la lumière du traître est un miroir ardent qui les dévore, au dessous du phare qu'elle rend inutile. Hélas ! il ne faut qu'un XI, multiplié par un XIV, pour donner un caractère infernal aux états-généraux de 1789, & imprimer au nom François une stérilisation éternelle. En trompant l'espoir, en aggravant le joug, en perpétuant les malheurs, en provoquant les malédictions du IV... *Bergasse*

point de vraie loi sans la sanction du nombre aux états généraux ; ce peuple ne demande qu'à

est du tiers XIV. Milanois du tiers IV... & Mirabeau , ce procureur soi-disant fondé de la nation entiere , cet hypocrite mal-adroit , ce patriote boute-feu , cet enragé citoyen , qui a fait serment d'égorger Necker & la patrie , pour le salut de tous ; ce monstre religieux , dont la tête hermaphrodite & brûlante fait jaillir à la fois , & les augustes étincelles de zele , & les détestables feux de la calomnie & de la sédition ; ce forcené libelliste , qui a l'inconcevable effronterie d'avancer , que *vingt-cinq millions de voix réclament la liberté de la presse* , (Voyez *Lettres de Mirabeau à ses commettans* , 1^{er} Mai.) c'est-à-dire demandent qu'on rompe toutes les digues , qu'on laisse déborder l'enfer ; qu'on permette à tous les athées , à tous les brigands , à tous les régicides , à toutes les furies littéraires , de poursuivre , de dénigrer , d'anéantir l'innocence , la piété , la justice , d'attaquer , d'ébranler . d'abattre les autels , le trône & la société entiere... & Mirabeau , cet exécrable détracteur , sur qui on a renvoyé les serpens , qu'il a jettés , & duquel on a dit : *C'est cet homme diffamé par sa vie publique & privée , c'est ce criminel échappé des mains de la justice* , tout chargé des liens de son iniquité ; *filz dénaturé , mari perfide , infidèle ami ; qui a eu l'audace de prétendre à être député* ; (Voyez la *Cabale en deroute* .) & Mirabeau n'est ni du IV , ni du XIV mais paroît ; rétrograder vers le XI... Et toi , Despréménil , que la voix publique accuse , mais qu'estime un ami honnête homme , quel est ton nombre ? je me tais... L'avenir justifiera la voix publique , ou l'estime de ton ami... Et toi , Necker , dont l'héroïque droiture est traitée d'iniquité ministérielle , & les œuvres bienfaisantes de *manœuvres perfides* , & d'*actes punissables* ; toi , qu'on accuse d'être l'auteur de la cherté des bleds , quand tu accordes une double prime à l'importation ! quand il n'entre pas un sac au marché , qui ne coûte six livres au gouvernement ! quand tu en fais veuir à grands frais de l'étranger ! quand , par ces opérations aussi touchantes que ruineuses , tu as sacrifié des millions aux malheureux ! quand tu leur as donné plus de cent mille écus de ton propre bien , pendant cet hiver rigoureux , où les cœurs de tes inexorables de tes calomniateurs étoient fermés à la pitié ! & toi , Necker , tu es de la tribu de Sully ; ta probité & ton cœur appartiennent

ne pas porter seul la charge des impôts ; ce sont les exemptions du riche qui le blessent , ce n'est pas l'autorité du roi qui le révolte. Il se flatte pourtant d'un ordre de choses plus heureux , quand ses *avocats* regneront par le nombre aux états-généraux , & quand le nombre seul y fera loi. Il faut le détromper , ce peuple Vous nous parlez d'un *siècle de lumières* , orateurs inconsidérés ; & vous bouleversez tout pour les faire éclater . . . Vous nous parlez d'un *siècle de lumières* ! mais ce *siècle* est celui qui n'enfanta d'abord

au IV... Mais le mauvais principe a tant de ressorts , a tant de moyens !.. Ah ! pour que la France se régénère , pour que l'âge d'or y naisse , il faut que l'*araignée* expire ; que l'*aigle* tue le *renard* , protège , enlève la *poule* , & l'associe à sa gloire ; ce qui n'arrivera point , si le nombre XVI qui est un composé de XII & de IV , n'atteint à la perfection de IX , de ce nombre céleste , qui touche l'*Unité*... O *tiers* infortuné , élite des François , favoris de *Jéhova* , quelle que soit l'issue de vos doléances dans l'Assemblée , du *tems* , réjouissez-vous de la destinée brillante qui vous est réservée dans les Etats-éternels... Les secrets de votre bonheur sont dévoilés dans un livre , où peu d'amés savent lire. : *Introduxit me rex in cellaria : exultabimus... Nigra sum , sed formosa.. Decoloravit me sol. Filii matris meae pugnaverunt contra me , in curribus Pharaonis...* Le *tiers* XIV , exprimé par les termes *rex* , *Pharaonis* , le *tiers* XI , exprimé par le terme *filii matris* , & le *tiers* IV , exprimé par le terme *nigra* , formeront une alliance de charité , s'abreuvèrent des mêmes délices , seront *Un*. (Voy. *Cant. Cantic. I. ou Cantique de l'Unité* ,) L'*araignée* perdra son venin , l'*aigle* cessera d'être *paon* ; la poule pondra des œufs d'or ; & la *colombe bien-aimée* annoncera leur union sainte , sous les orangers de la *colline* , par un voluptueux battement d'ailes. Le *lis* , sorti d'entre les épines , se confondra pour jamais avec les deux autres *lis* ses aînés. — St. Paul désigne assez l'union qui doit regner entre les trois Ordre. (*Cor. Ep. I. C. XII. 12, &c. Ephes. C. IV. 3. & C. V. Ambulate in dilectione ; &c.*)

contre l'autel ; que des contradictions , des absurdités , des blasphèmes , des opinions dévorantes , &c. J'ai vu les républiques préparer l'anarchie , & la haine des rois enfanter les tyrans.. François , ayez des mœurs , revenez à l'amour de la religion , & toute la puissance de vos rois ne leur fournira plus que les moyens de rendre un peuple heureux. . . Commençons par nous changer nous-mêmes , & cessons d'accuser notre constitution.—Oh ! je ne crains pas que le monarque veuille le malheur de ses peuples : je ne crains pas son cœur ; mais je crains les mensonges , les séductions , les attentats secrets de ceux qui l'entourent. . . Depuis que tous prétendent à la législation , la loi n'a plus de force ; chacun veut la dicter , & nul ne veut la suivre. . . L'esprit démocratique s'est montré jusques dans les ministres des autels. . . Comme l'état , l'église a eu son tiers. . . La multitude entraîne la confusion , les troubles , l'anarchie ; de l'anarchie naissent les factions & les partis ; des factions & des partis naissent tous les tyrans.—Eh ! où passeroit-il , ce sceptre de la loi , en échappant au prince ? . . Mais ces milliers de représentans même , par qui sont-ils conduits ? . . Dans vos comices , dix à douze dominant , cent autres les jaloussent , & la multitude se laisse entraîner , tantôt par les uns & tantôt par les autres . . . Combien de tribuns ne parlent de loi , que pour la faire eux-mêmes ? . . Superbes Décemvirs. . . ils seroient nos despotes sur le trône , comme ils le sont dans nos sociétés , où sans cesse

ils disputent , ils contestent , ils critiquent le prince ; les ministres , la loi , sans répandre un seul trait de lumière sur la législation. Mais le nombre est pour eux. Leur objet est rempli... ah ! François , pour un centre d'amour & de puissance , n'établissez pas cent foyers de cabales & de dissensions , d'insubordination & d'insurrection , &c.
(*De l'Esprit des ouvrages du jour , sur la monarchie.*)

LE DERNIER MOT.

Regis ad exemplum totus componitur orbis.

Henri IV. Sully & Crillon respirent ; les princes sont justes , les grands ont l'ame noble ; les prêtres sont bienfaiteurs ; le peuple aime son roi ; tous les François sont généreux & actifs. La nation est assemblée , pour soulager les opprimés , & pour régénérer l'empire.... Et l'on conteste ! & l'on se débat ! & rien ne se fait ! Plus de dix jours sont écoulés dans des séances inquietes , des harangues oiseuses , des préliminaires hostiles !... La méfiance , la terreur , des présages sinistres , des murmures , des menaces se succèdent , s'étendent , circulent de la capitale dans les provinces... Le Dénat est immense ; le peuple meurt de faim ; il doit un impôt , & le blé manque. Je frissonne.. je regarde les nues.. un glaive flamboie... Le ciel est irrité... Le grand-prêtre n'a pas élevé ses mains.. Représentans des trois ordres , prosternez-vous... Aaron a prié... Qu'il prie encore.. Le glaive de feu paroît s'éteindre , & une voix écla-

tante retentit autour de Versailles. Que le haut clergé se réforme ; que la philosophie se rétracte ; que les lettres s'épurent ; que la science , le génie , la vertu & la foi forment une alliance solennelle... & bientôt les Grands , émus par ce sublime exemple , & ce miracle religieux , descendront vers le peuple , l'élèveront jusqu'à eux , & le verront vivre & mourir à leurs genoux.

... *Nec magnos metuent armenta leones ,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.*

(Virg. Ecl. IV.)

Qui , le marbre du luxe donnera des ruisseaux de miel ; & la Lionne , couronnée de branches d'olivier , nourrira la jeune brebis , qui léchera sa superbe crinière , & offrira sa laine aux lionceaux. Déjà mon cœur palpite de joie... *Louis XVI*, *Necker*, *d'Orléans* , & le peuple s'embrassent. Des larmes d'attendrissement coulent. O François , mes concytoiens , mes amis , prions , vivons , mourons , s'il le faut , pour notre roi , & qu'il soit immortel !
Scribantur hæc in generatione altera.

FIN de la *Vie du genre humain* , qui se continuera par l'inspiration , avec le privilège & sous les auspices du juge des vivans & des morts.

*Scripta (& scribenda) non atramento , sed spirîtu
Dei vivi. — Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

SUPPLÉMENT à la Note 93.

Toi, noble défenseur de la veuve opprimée,
Dont la saine éloquence, &c....

O *Lucius*, bon citoyen, bon pere de famille;
avocat estimé, dont je m'honore d'être l'ami, &
qu'honore de son amitié un compatriote sensible &
vertueux que le chef suprême de la magistrature
honore de sa confiance, ô toi qui adressas une
épître touchante au défenseur de *Gâme*, & qui
en as reçu une bien honorable du défenseur de
Gliezer.... Beaucoup d'autres ont *l'art de dire*,
obtiennent des succès, gagnent de l'or, acquiè-
rent un nom... Mais peu, hélas ! sont sans re-
proches. Momus & Méduse affrontent les fleurs-
de-lis : les grelots jouent : les serpens sifflent ;
la justice est profanée ; la vierge timide, & la
veuve éplorée reculent.... O mon ami ! tu dé-
testes ces scandales ;... la décence de ton style est
digne des élans de ton ame, du lieu où tu parles,
& de la probité des cliens, qui réclament ton
zele ;... continue à servir de modele à tes con-
freres.... Et toi, généreux *Savy*, dont l'énergie
dort sur l'oreiller des muses, ... réveille-toi, se-
coue ces guirlandes dont t'enlace la paresse :....
Alcide, jette ta quenouille ! *Achille*, quitte tes
habits de femme !... Ton sang bout, ... ton
cœur palpite.... ton ame s'embrase, ta tête est
en feu... O *Savy* !... les citoyens t'appellent ;..
monte dans la tribune, reprends ta place, ... ha-

ranque la patrie, venge les opprimés... fais couler les larmes, fais pâlir l'imposture, élève ta religion sur un piédestal. Que la satire & la licence fuyent ses regards... Purge le barreau; ... tu tiens un luth; ... l'Académie te berce... *Alcide!* *Alcide!* fors des bras d'Omphale; ce n'est pas avec la quenouille, qu'on nettoie les écuries d'Augias.

*SUPPLÉMENT à l'article de la Note 94, concernant M. D*** Chirurgien.*

Doné d'un grand caractère comme les antiques personnages dont tu te plais à lire les vies, dans le recueillement de la soirée, à la lueur d'une lampe religieuse, austère & fier D***, tu parois prendre leur physionomie & leur ame, & te transformer successivement en eux tous. Ah ! gardons-nous pourtant d'exagérer. Le mensonge t'indigneroit; tu n'en as pas besoin pour être loué... Tu n'as ni les connoissances, ni le génie des grands hommes, qui exaltent ta pensée... Tu n'es pas Dracon, l'Hôpital, ni Montausier; mais je les retrouve dans tes yeux & dans tes expressions, au moment que tu prononces leurs noms; tu es le miroir qui réfléchit leurs traits: ... Quand tu touches le livre où sont peints les héros de la superbe capitale du monde, je ne vois plus ni toi, ni le livre, ni le tableau, ni ton cabinet: ... je suis dans l'enceinte de Rome, ... je touche le Capitole, la chaire curule, un char de triomphe... Scévola me parle, ... j'entends Régulus... Camille est debout, ... Caton se leve... Cicéron tonne, ... tu me fais rétrograder vers leur siècle, ou tu rapproches leur siècle de moi...

Tournes-tu quelques feuillets de Plutarque ; autre magie , autre coup de théâtre . . . Tu n'es ni législateur ni capitaine ; mais tu portes dans ton ame active le germe de feu , duquel les circonstances firent éclore les traits de justice & de force , qui caractérisèrent les Lycurgue & les Epaminondas . . . Tu eusses désiré d'être le chirurgien d'un Necker , d'un Crillon , d'un Pompignan , comme J. J. Rousseau eût voulu être le secrétaire d'un François de Sales , ou le valet de chambre d'un Fénelon -- Je n'ai pas oublié le cri qui t'échappa auprès d'un jeune homme sensible , que le décès inopiné de son pere fit tomber mort à tes pieds , & que tu rappellas à la vie , par la promptitude & l'intelligence de tes soins . . . *O pitié filiale ! qu'un érige un temple à cette place ! O miracle de la tendresse ! O triomphe de la nature ! . . . Vous tous , qui êtes fils , . . . vous tous qui êtes peres , . . . accourez . . . venez vous instruire . . . ou admirer.* Un praticien à l'eau rose , un docteur aux reins souples & à l'oeil de chérubin , eût tiré gaiement sa lancette & son calembourg ; grassé , en pirouettant , sa jolie ordonnance ; étalé son brillant & son jabot ; caressé la petite chienne , baisé la petite enfant , lutiné la jeune soubrette , tué ou sauvé le malade ; & après avoir joué la comédie dans une chambre , fût allé la voir jouer dans la salle publique.

SUPPLÉMENT à la Note 99.

Il n'est point démontré que J. J. Rousseau se soit donné la mort. Des présomptions ne sont pas des preuves. Les détracteurs de ce malheureux

philosophe, n'ont eu ni l'idée, ni le front de lui prêter cette lâcheté invraisemblable. Se seroit-on attendu que Mme. la Baronne de S***, son admiratrice & l'amie de son cœur, au moment où elle protesteroit avec force contre la *calomnie* qui a poursuivi cet *avant passionné de la vertu*, imprimeroit elle-même une tâche à sa mémoire, en calomniant sa dernière heure ?

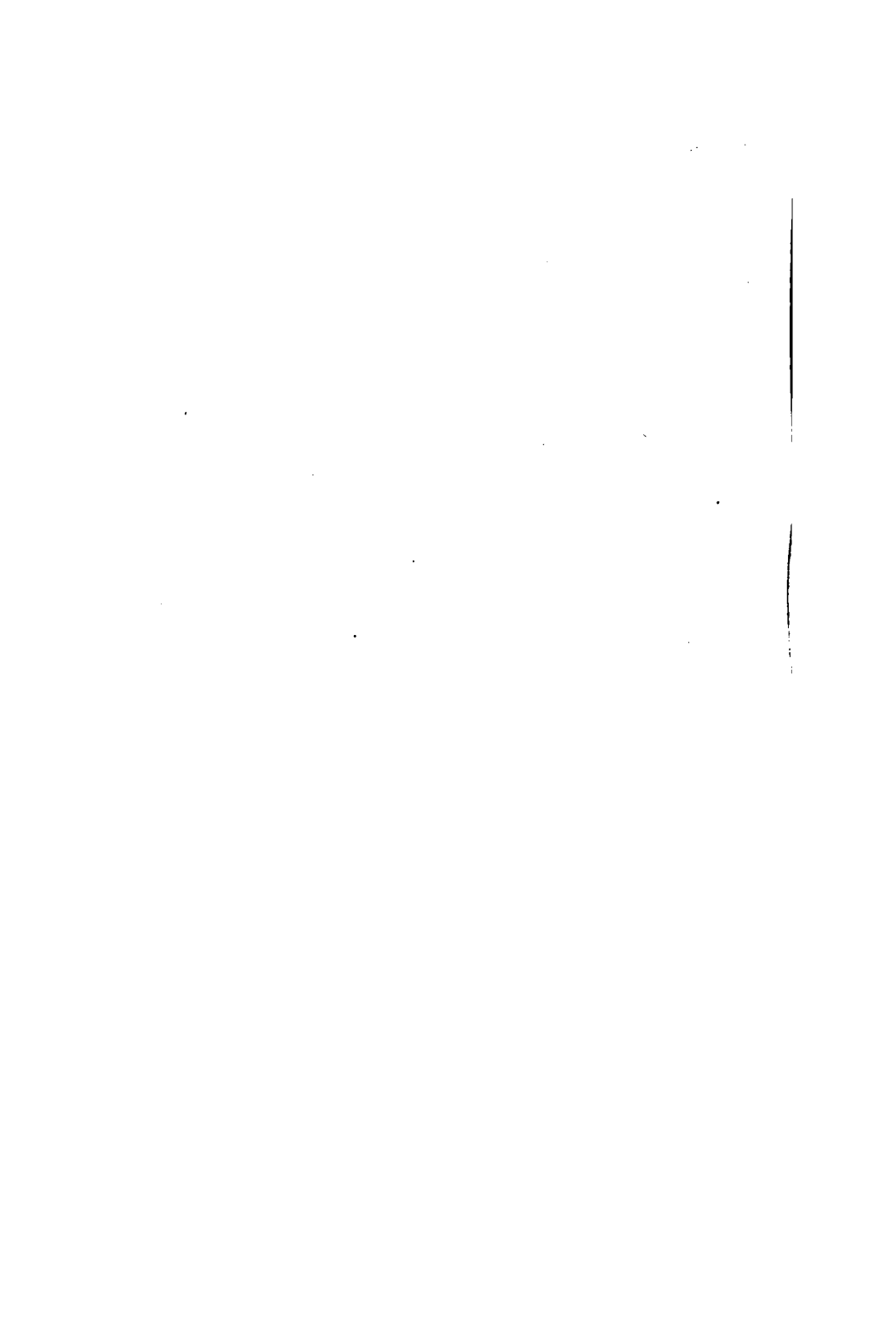
Voltaire & Diderot auroient pu se tuer sans scandale. Cette fin honteuse, & assortie à leurs principes, n'eût étonné personne . . . Mais a-t-on pu avancer, mais est-il probable que Rousseau, le sensible, l'aimant, le religieux Rousseau, qui, dans la mobilité de sa tête, le délire de ses opinions, la fièvre de ses incertitudes, les angoisses de sa mélancolie, conserva toujours une base inébranlable de foi, de piété, de raison saine & sublime ; qui ne trouva qu'amertume ou dégoût dans les plaisirs des sens, que néant dans le faste & dans les richesses, que bornes & vuide dans les connoissances humaines, que contradictions parmi les savans, que haine & qu'injustice parmi les hommes, que troubles & que désordres dans le monde ; qui adoroit une providence, une sagesse & une bonté éternelles ; est-il probable que Rousseau, dont l'aine vaste, fatiguée & flottante avoit plus besoin que toute autre de l'*Etre incompréhensible, qui embrasse tout*, pour se reposer & pour jouir ; que Rousseau, à qui les naïves beautés & l'harmonie touchante de la nature solitaire faisoient oublier tous ses maux, & procuroient d'*extatiques jouissances* ; que Rousseau, qui, après s'être

attendri sur l'or des genêts & la pourpre des bruyères ; aimoit à s'élancer dans l'infini , pour y chercher des objets dignes de sa pensée , des êtres selon son cœur , de grandes , d'innéffables voluptés , conformes à l'éten- due , à la sublimité de ses désirs ; que Rousseau , qui trouvoit la nature si belle , son auteur si ad- mirable , les blasphémateurs si injustes ; . . . qui osoit se vanter , à la face du ciel & de la terre , d'être le meilleur des hommes , . . . eût , par la plus ré- voltante des contradictions , empreint le dernier acte de sa vie , d'un caractère de lâcheté , de rebellion & de blasphème , pour déshonorer la providence , attenter à l'harmonie des êtres , & faire triompher les blasphémateurs ; que Rousseau , tourmenté par l'énigme du monde , & que le ciel , en le douant d'une sensibilité vive & d'une cu- riosité surnaturelle , avoit placé dans un poste d'ennuis & de tribulations , pour éprouver sa vertu , & donner un grand spectacle à la terre , eût brusque- ment déserté en homme sans courage , ce poste où la terre le remarquoit , & se fût jetté , en murmurant , dans les bras de la justice , avec les fragmens souillés de son image , pour être éclairé de ses rayons , comme un enfant , qui cherche à se mirer dans une glace , qu'il a mise en pièces , & dont il foule les parcelles dans la fange ; que Rousseau , effrayé d'être seul , de n'avoir pas un cœur près du sien , de retomber sans cesse sur lui- même , de n'inspirer ni ressentir aucun intérêt , d'être indifférent à sa gloire , lassé de son génie , tourmenté par le besoin d'aimer & le malheur de ne pas l'être ; qui s'écrioit dans le recueillement des forêts ,

avec les affectueux transports. d'Augustin : *O Grand Etre ! ô Grand Etre ! . . . qui sentit couler sur ses joues , des larmes d'attendrissement , dans la chapelle des Hermites du Mont-Valérien , en adorant le Dieu de l'aimante Thérèse , & du tendre Fénelon ;* est-il probable , dis-je , que cet homme , qui , pendant toute sa vie , porta dans son cœur l'essence du vrai culte ; qui soupiroit après la plénitude de l'être ; qui devoit une régénération future ; tout-à-coup , par le plus inconcevable des délires , brouillant toutes ses idées , renversant tous ses principes , éteignant toutes ses espérances , maudissant son berceau , la lumière & le ciel , tel qu'un Néron , accablé du poids de ses crimes , poursuivi par l'exécration des hommes & l'anathème de sa conscience ; eût porté la désharmonie de son ame farouche , & ses sacrilèges reproches sur la création , dans l'assemblée des Elus , pour troubler leur sérénité , & être repoussé au sein des *malheureux qui n'aiment jamais ! . . . &c. &c. . .*

Si j'ai affecté de traiter Rousseau de *suicide* , en réfutant quelques articles de l'éloge qu'en a fait M^{me}. la Baronne de S*** , ç'a été uniquement pour apprendre à cette dame estimable , que son enthousiasme a égarée , combien elle a eu tort de révéler son *malheureux secret* , & de fournir des armes aux adversaires de son héros . . . On doit me savoir d'autant plus de gré de mon zèle à défendre sa mémoire , que les principes de mon église me font une loi de le juger sévèrement & de proscrire son dernier soupir.

F I N.





G. Oberla
22.3.1984

